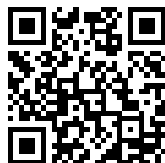

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

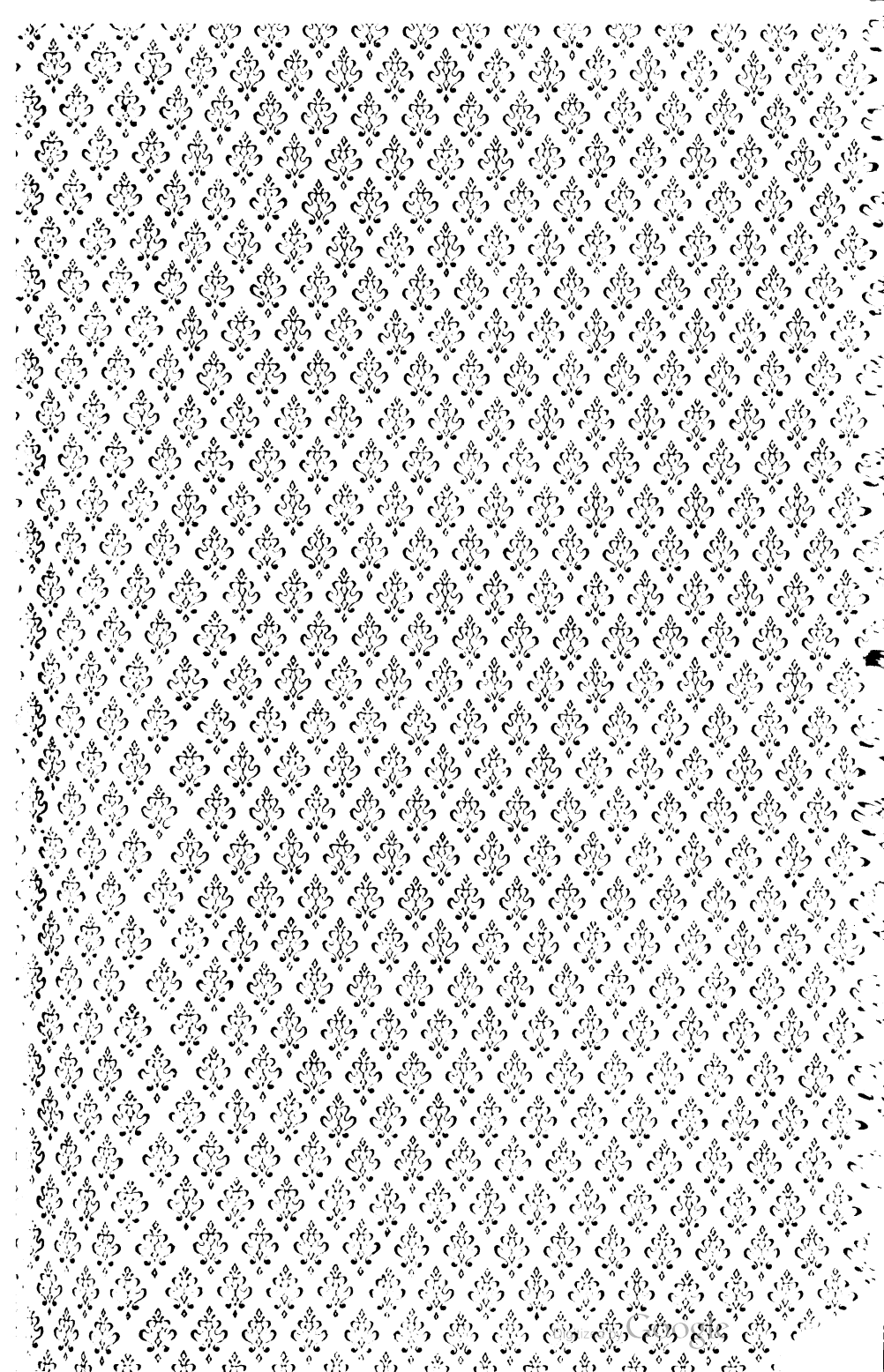
A 629818 ^{DUPL}



Library of the University of Michigan
Bought with the income
of the
Ford-Messer
Bequest



H. F. FARRER



AS
242
.B892

BULLETINS
DE LA
CLASSE DES LETTRES
ET DES
SCIENCES MORALES ET POLITIQUES
ET DE LA
CLASSE DES BEAUX-ARTS

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE

BULLETINS

DE LA

CLASSE DES LETTRES

ET DES

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

ET DE LA

CLASSE DES BEAUX-ARTS

1903



BRUXELLES

HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE
Rue de Louvain, 112

1903

**Discours prononcé par M. Éd. Van
Beneden, comme président de l'Académie, lors de la réception au Palais
le 1^{er} janvier 1903.**

SIRE,

Interprète des sentiments de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts, j'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté les vœux que nous formons pour Son bonheur, pour la grandeur et la durée de Son règne.

Au lendemain de la mort de notre regrettée Reine, et alors que la nation s'associait à Votre deuil, un odieux attentat a été dirigé contre Votre personne. Il nous a fait apprécier, plus hautement

que jamais, tout ce dont le pays est redevable à l'intervention prévoyante et éclairée de Votre Majesté. Nous rendons un hommage profondément respectueux à ce qu'Elle a tenté de faire pour garantir, dans l'avenir, notre indépendance nationale; à ce qu'Elle a fait dans le but d'assurer la richesse et la prospérité de la patrie.

Parmi tant d'œuvres mémorables, réalisées au cours d'un règne glorieux, l'histoire retiendra la transformation, opérée depuis trente ans, des méthodes d'enseignement dans nos Universités. Grâce à la création de laboratoires, de séminaires et d'instituts, des jeunes gens d'élite sont initiés chaque année à la manière dont s'édifie la science. Avant même d'avoir acquis leur diplôme final, ils se livrent à des recherches originales et réussissent parfois à produire des œuvres sensationnelles. Je crois pouvoir affirmer, Sire, qu'à aucune époque de notre histoire, la participation de la Belgique aux progrès des sciences et des lettres n'a été aussi active qu'aujourd'hui; jamais le recrutement de l'Académie ne s'est fait avec

autant de facilité. C'est avant tout à l'enseignement pratique, dans nos Universités, que nous devons ce résultat.

Sire, dans la nature organique tout entière, le progrès repose sur le principe qui assure au plus apte le triomphe dans la lutte pour l'existence. Quand, s'inspirant de ce principe, et écartant toute considération d'ordre politique, les pouvoirs publics se laissent guider, dans l'organisation de l'enseignement, par l'exclusive préoccupation de rechercher les plus capables et les plus dignes, l'avenir intellectuel d'une nation peut être envisagé avec confiance.

Les vœux que nous vous offrons, Sire, nous les adressons à la Famille Royale tout entière.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.

BULLETIN
DE LA
CLASSE DES LETTRES
ET DES
SCIENCES MORALES ET POLITIQUES
ET DE LA
CLASSE DES BEAUX-ARTS
1903. — N° 1.

CLASSE DES LETTRES
ET DES
SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 5 janvier 1903.

M. G. KURTH, directeur pour 1902, occupe le fauteuil.
M. le chevalier EDM. MARCHAL, secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. H. Denis, *vice-directeur*; S. Bormans, T.-J. Lamy, L. Vanderkindere, F. vander Haeghen, Ad. Prins, A. Giron, le baron J. de Chestret de Hanefte, Paul Fredericq, le chevalier Éd. Descamps,

G. Monchamp, Paul Thomas, Ern. Discailles, Ch. Duvi-
vier, V. Brants, Polydore de Paepe, A. Beernaert, C. De
Smedt, A. Willems, Jules Leclercq, M. Wilmotte, E. Nys,
D. Mercier, *membres*; H. Pirenne, Ern. Gossart, J. La-
meere, Maurice Vauthier, Franz Cumont, J. Vercoullie
et G. De Greef, *correspondants*.

M. le Directeur souhaite la bienvenue aux nouveaux
correspondants présents : MM. Cumont, Vercoullie et
De Greef.

CORRESPONDANCE.

— M. le Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction
publique transmet :

1^o Une ampliation de l'arrêté royal en date du 26 dé-
cembre 1902, nommant président de l'Académie pour
1903 M. Mansion, directeur de la Classe des sciences
pour ladite année;

2^o Une ampliation de l'arrêté royal en date du 20 dé-
cembre apportant les modifications suivantes au règle-
ment organique du concours fondé par M^{me} veuve A.
Bergmann :

« Revu Notre arrêté du 11 mai 1877 approuvant :
1^o l'acceptation faite, au nom de l'État, par l'Académie
royale de Belgique de la donation entre vifs d'une somme
de 5,000 francs par la dame veuve Anton Bergmann à
l'effet de créer un prix décennal pour la meilleure mono-
graphie d'une ville ou d'une commune d'au moins
5,000 habitants des provinces flamandes de la Belgique;
2^o les conditions imposées par la donatrice pour l'attri-
bution du prix fondé;

» Vu les propositions de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques tendant à modifier les conditions de ce concours ;

» Vu la lettre par laquelle M^{me} Élisabeth Bergmann, veuve Anton Bergmann, adhère aux modifications proposées ;

» Sur la proposition de Notre Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique,

» Nous avons arrêté et arrêtons :

» ARTICLE PREMIER. — Le règlement pour l'attribution du prix Anton Bergmann est modifié comme suit :

» 1^o Un prix de *mille francs* sera décerné tous les cinq ans à la meilleure histoire ou monographie, en néerlandais, d'une ville ou d'une commune flamande de la Belgique d'au moins 5,000 habitants.

» L'ouvrage doit avoir paru pendant la période quinquennale à laquelle se rapporte le prix proposé ;

» 2^o Les auteurs étrangers au pays ne sont pas exclus, pourvu que leur ouvrage soit écrit en néerlandais et édité en Belgique ou dans les Pays-Bas ;

» 3^o La Classe jugera le concours sur le rapport d'un jury composé de cinq membres nommés par le Gouvernement sur la présentation d'une liste double de candidats portés par l'Académie ;

» 4^o La proclamation des résultats aura lieu dans une séance publique de la Classe ;

» 5^o Si aucune des histoires ou monographies qui auront paru dans la période quinquennale n'est jugée digne par le jury d'être couronnée, les intérêts de cette période seront ajoutés au capital et tenus en réserve pour permettre au jury de décerner deux prix, si le mérite des

deux concurrents est assez grand dans l'un des concours ultérieurs.

» ART. 2. — Par mesure transitoire, la troisième période décennale, réservée à la Flandre orientale par l'acte de fondation, échéant le 21 mars 1907 est maintenue, de sorte que le présent arrêté ne sortira ses effets qu'à partir de cette date.

» ART. 3. — Notre Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique est chargé de l'exécution du présent arrêté. »

— Le même Ministre précité demande que la Classe lui soumette une liste de dix noms pour le choix du jury de cinq membres chargé de juger la XII^e période (1898-1902) du concours quinquennal de littérature française, et une liste semblable pour le choix du jury chargé de juger la XV^e période du concours triennal (1900-1902) de littérature dramatique en langue française. (Voir Élections.)

— Le Gouvernement met à la disposition de l'Académie cinq exemplaires du rapport du jury qui a été chargé de décerner le prix quinquennal des sciences sociales pour la période de 1897-1901. — Remerciements.

— M. le Ministre de l'Agriculture, répondant à une demande qui lui a été adressée au nom de l'assemblée générale des trois Classes de mai 1899, fait savoir qu'il a confié à MM. Lefever et Namur l'exécution des bustes en marbre du baron J.-B. Nothomb et Mathieu Leclercq, pour la galerie des bustes des académiciens décédés qui ont doté le pays d'ouvrages importants.

— MM. F. Cumont, G. De Greef, Vercoullie et Wax-

weiler, élus correspondants, et MM. d'Arbois de Jubainville et R. Parisot, élus associés, adressent des lettres de remerciements.

— M. Foster, secrétaire de la Société royale de Londres et président de la deuxième session de l'Association internationale des Académies, envoie les statuts de la *British Academy for the promotion of historical, philosophical and philological studies*, fondée à Londres en 1901. Il demande si la Classe s'associe à la proposition d'affilier ce nouvel institut à l'Association internationale des Académies. (*Applaudissements.*)

Il propose, en même temps, que le Comité international se réunisse à Londres à la Pentecôte prochaine. (*Adhésion.*)

Le comité exécutif institué comme suite à une résolution de la section des lettres de l'Association internationale précitée, réunie à Paris le 16 avril 1901, communique le règlement pour les travaux de surveillance de l'« Encyclopédie de l'Islam ».

— M. le Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique envoie, pour la bibliothèque de l'Académie, un exemplaire des ouvrages suivants :

Statistique judiciaire de la Belgique, 3^e année, 1902;

Bibliothèque coloniale internationale, 3^e série, tome V, et 6^e série, tome I^{er}. — Remerciements.

— M. le Ministre de l'Industrie et du Travail offre un exemplaire de la publication :

Les industries à domicile en Belgique, volumes IV et V : *La dentelle et la broderie sur tulle*. — Remerciements.

— M. le Secrétaire perpétuel présente, au nom de la Commission de la *Biographie nationale*, le premier fasci-

cule (*Per-Piers*) du tome XVII de la *Biographie*, dont l'impression vient d'être achevée.

La Classe vote des remerciements à l'honorable Secrétaire-Trésorier de la Commission, M. Ferdinand vander Haeghen, pour son dévouement à cette œuvre patriotique. (*Applaudissements.*)

— Hommages d'ouvrages :

1° *Éléments de la grammaire celtique; déclinaisons, conjugaisons*; par H. d'Arbois de Jubainville (présenté par M. Kurth);

2° *Le Code babylonien d'Hammourabi*; par R. Dareste, associé, à Paris;

3° *Les problèmes musicaux d'Aristote*; par F.-A. Gevaert et J.-C. Vollgraff, 3° et dernier fascicule (offert par M. Volgraff, associé, à Utrecht);

4° *Le suffrage classique. Théorie du suffrage universel*; par Jacques Delp.

— Remerciements.

— MM. Fredericq, Discailles et le comte Goblet sont invités à faire rapport à la Classe sur les ajoutes faites par M. E. Hubert à ses deux mémoires relatifs aux protestants de Tournai et aux protestants de Donlieu-Estaires, dont l'impression dans les *Mémoires* in-4° a déjà été décidée.

PRIX JOSEPH GANTRELLE FONDÉ POUR LA PHILOLOGIE
CLASSIQUE.

(Sixième période : 1901-1902.)

Exposer, dans un ordre systématique, avec indication perpétuelle des sources, les résultats acquis dans le domaine de l'étymologie grecque depuis la dernière édition des GRUNDZUGE de G. Curtius (1879).

Délai pour la remise des manuscrits : 31 décembre 1902.

Un mémoire a été reçu en réponse à cette question; il porte pour devise : *J'aime l'étymologie, moi; tout vieux Belge aime l'étymologie; l'Académie en raffole; c'est vraie science de Belge.* — Commissaires : MM. A. Willems, Lamy et Cumont.

ÉLECTIONS.

Il est procédé à l'élection du directeur pour 1904.

M. le chevalier Descamps est élu.

M. Kurth, directeur sortant, remercie ses confrères de leur sympathique concours pendant la durée de son mandat. Il invite M. Denis à occuper le fauteuil.

M. Denis, appelé aux fonctions de directeur pour 1903, donne sa démission dans les termes suivants :

« Un événement récent, qu'il est devenu inutile de rappeler, me détermine à remettre aujourd'hui même entre vos mains le mandat que vous m'avez conféré. Si grand qu'ait été l'honneur pour moi, si précieux que me soit le témoignage de votre estime et de votre confiance, — le soin de ma dignité, le sentiment de mes devoirs me commandent impérieusement de me retirer. Je ne pourrais, dans la situation qui m'est faite, agir autrement sans qu'il en résultât une atteinte pour l'opinion que je sers, et à laquelle je dévoue ma vie, une diminution ou un désaveu infligés par moi-même à ma conscience.

» Dans l'élection du mois de janvier 1902, mon nom n'a été soumis à vos suffrages que parce que l'ordre de transmission de la fonction directrice établi par la Classe

est la plus pure consécration du principe de l'égalité. le plus admirable témoignage de tolérance, de respect de la pensée et des opinions qu'un corps savant puisse donner.

» Dans la sphère plus étendue du choix de la présidence de l'Académie (1), l'application complète de ce principe, sans réserve et restriction qui l'ébranle, et qui puisse l'exposer aux hasards de la raison d'État et de la raison de parti, me paraît être la garantie nécessaire de l'indépendance de la science, des lettres, des arts ; ma retraite est une protestation en faveur de ce principe et d'une plus complète autonomie des corps savants ; elle est, comme il le faut lorsque d'aussi grands objets sont agités, dégagée de toute préoccupation intéressée, de tout caractère personnel. »

M. Vanderkindere, au nom d'un certain nombre de membres de la Classe, exprime les regrets que leur cause la détermination de M. Denis.

M. le chevalier Descamps prend en mains la direction des travaux de la Classe.

— Il est procédé ensuite :

1^o A l'élection du jury de sept membres chargé de juger les travaux soumis pour le XII^e concours, 1^{re} période, Enseignement primaire, des prix fondés par Joseph De Keyn. Ont été élus : MM. L. Fredericq et Neuberg, de la Classe des sciences, MM. Bormans, P. Fredericq,

(1) Article 11 des *Statuts organiques* :

« Le Roi nomme, pour la présidence annuelle, un des trois directeurs.

» Dans les occasions solennelles, où les trois Classes sont réunies, le président représente l'Académie. »

(Note de M. le Secrétaire perpétuel.)

Thomas, Vercoullie et Wilmotte, de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques ;

2° A l'élection de dix candidats pour le choix, par M. le Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique, du jury de cinq membres chargé de juger la XII^e période quinquennale du Prix de littérature française ;

3° A l'élection de dix candidats pour le choix, par le même Ministre, du jury de cinq membres chargé de juger la XV^e période triennale du Prix de littérature dramatique en langue française.

Les deux dernières listes seront transmises au Gouvernement lorsque l'Académie se sera assurée que tous les candidats acceptent leur nomination éventuelle comme membre de ces jurys.

COMMUNICATIONS ET LECTURES.

Le privilège de Louis de Male pour la ville de Bruges du mois de juin 1380 ; par Henri Pirenne, membre de l'Académie.

On sait qu'après avoir pris tout d'abord une part active au grand soulèvement qui éclata contre Louis de Male en 1379, Bruges n'avait pas tardé à se dégoûter d'une politique qui, dirigée par Gand, la contraignait à s'effacer devant cette ville rivale et à lui subordonner ses intérêts (1). D'ailleurs l'insurrection avait été provoquée

(1) Sur ces événements, voy. mon *Histoire de Belgique*, t. II, pp. 190 et suiv.

et était entretenue par le parti des tisserands, et ceux-ci n'étaient à Bruges ni assez nombreux ni assez puissants pour contraindre toute la population à embrasser leur cause. Les marchands et les courtiers, si influents dans le grand port de Flandre, s'étaient mis bientôt à la tête d'un mouvement d'opposition et avaient rallié autour d'eux la plupart des métiers. Les choses en étaient arrivées finalement à une rupture complète. Le 29 mai 1380, un corps gantois, entré à Bruges dans le but de provoquer un soulèvement des tisserands et d'écraser les mécontents, avait été massacré sur le marché du Vendredi.

A la nouvelle de ce combat, Louis de Male, réfugié à Lille, s'était hâté de rentrer en Flandre. Il avait rencontré à Oudenbourg les « capitaines » de Bruges, venus au-devant de lui pour l'assurer des bonnes dispositions de la ville et du désir qu'elle avait de le recevoir dans ses murs. Il y avait fait son entrée le 5 juin (1), espérant bien, sans doute, grouper la bourgeoisie autour de sa personne et la conduire sans retard offrir le combat aux Gantois.

Mais c'était beaucoup plus leurs intérêts propres que la fidélité à l'égard du prince qui avait déterminé la conduite des Brugeois. Ils n'entendaient point se sacrifier bénévolement pour le comte, et sa présence au milieu d'eux leur inspira le projet d'exiger tout d'abord quelques privilèges nouveaux.

Dès le 6 juin, d'ailleurs, les habitants du Franc leur

(1) Cette date se déduit du rapprochement de la *Chronique rimée des troubles de Flandre en 1379-1380*, éd. H. Pirenne, p. 57 (Gand, 1902), avec le privilège octroyé au Franc de Bruges (voy. plus bas), lequel est daté du 6 juin.

avaient indiqué hardiment la voie à suivre. Ils s'étaient assemblés en armes et « à grand effroi » dans l'hôtel de Louis de Male, et l'avaient contraint de sceller une charte qui augmentait leurs franchises de façon notable (1). Douze jours plus tard, le 18 juin, les Brugeois se décidèrent à les imiter. Ils députèrent une délégation auprès du comte avec mission de lui faire ratifier les « points » suivants : 1° les biens des bâtards bourgeois et bourgeoises de Bruges seront désormais, en cas de succession, soumis au régime ordinaire du droit urbain; 2° on ne vendra pas de « hoppenbier » dans un rayon d'un mille autour de la ville; 3° on ne jugera plus par contumace les bourgeois de Bruges en matière d'amendes; 4° les Brugeois pourront librement porter des armes dans la ville et dans la châtellenie de Bruges, ainsi que dans les petites villes allant à cens à Bruges; 5° les jugements prononcés par la « loi » de Bruges en cas d'appels faits par les petites villes, seront rendus conformément aux règles du droit brugeois, et la prédominance de Bruges sur les petites villes sera maintenue; 6° les Brugeois auront le droit de frapper d'accises le vin ou d'autres denrées; 7° les Brugeois auront un « sluismees-ter » dans chacune des wateringues du Franc; 8° le « bailli de l'eau » à l'Écluse devra être à l'avenir bourgeois de Bruges; 9° enfin, certains changements seront apportés au tonlieu et aux redevances dues pour le pesage des marchandises.

Pris au dépourvu, le comte réclama tout d'abord le

(1) Voy. l'analyse de cette charte dans SAINT-GENOIS, *Inventaire des chartes des comtes de Flandre*, n° 1821. Cfr. H. PIRENNE, *Chronique ruinée, etc.*, pp. 58 et suiv.

temps d'examiner ces exigences avec les conseillers qui l'avaient accompagné. Ceux-ci lui communiquèrent leur avis par écrit. S'ils considéraient les « points » n^{os} 1 et 3 comme pouvant être accordés sans difficulté, et le « point » n^o 8 comme devant être refusé parce qu'il « abrégait » les droits souverains du prince, ils pensaient que les autres demandes nécessitaient un examen attentif, soit parce qu'elles lésaient les droits d'autrui (n^{os} 2, 5 et 7), soit parce qu'il en résulterait sans doute de graves inconvénients pour l'ordre public (n^o 4), soit enfin parce que les questions qu'elles soulevaient devaient être étudiées de près (n^{os} 6 et 9) (1). Ils proposaient définitivement de ne statuer sur l'ensemble qu'après mûre délibération avec les intéressés.

C'était renvoyer les Brugeois aux calendes grecques, et ceux-ci le comprirent à l'instant. Ils durent considérer d'ailleurs les hésitations du comte comme une preuve d'hostilité à leur égard. Rien dans leurs revendications, en effet, ne présentait de caractère révolutionnaire. Elles n'avaient d'autre but que d'augmenter l'ascendant dont les bourgeois de Bruges jouissaient déjà dans la West-Flandre. Elles ne visaient pas le prince, mais les petites villes de la châtellenie ainsi que le territoire du Franc. L'esprit qui les inspirait était cet esprit d'exclusivisme outrancier propre à la politique urbaine du moyen âge. Elles n'étaient pas dirigées contre les prérogatives du comte, et les Brugeois les trouvaient certainement compatibles avec la promesse qu'ils avaient faite à Louis, lors de son arrivée parmi eux, de le tenir

(1) Voy. ci-dessous l'acte n^o II.

pour un « vrij here », restant eux-mêmes à son égard des « vrije lieden ». Ils consentirent d'ailleurs à renoncer à celles de leurs demandes qui pouvaient paraître empiéter sur les droits souverains. Ils retirèrent leurs exigences touchant le tonlieu et le poids public, parties intégrantes du domaine seigneurial, ainsi que la prétention de soumettre un fonctionnaire princier, le bailli de l'eau, à se faire affilier à la bourgeoisie. Mais ils n'entendaient point aller au delà de ces concessions, et, dans la naïveté de leur égoïsme municipal, ils considérèrent certainement comme de mauvaises défaites les scrupules de Louis de Male quant aux droits des tiers qui seraient infailliblement lésés par l'octroi des « points » qu'ils réclamaient.

Pendant la discussion, les esprits s'échauffèrent. Les délégués de Bruges finirent par déclarer que l'on courrait aux armes s'il le fallait, et qu'ils ne quitteraient point la place, soit pour boire, soit pour manger, avant d'avoir obtenu satisfaction (1).

Isolé au milieu d'eux, le comte se trouvait à leur merci. Il dut se plier à leurs exigences. Il donna l'ordre à l'un de ses clercs de dresser l'acte si impérieusement réclamé, et c'est au milieu du grondement de l'émeute que fut grossoyée sur le parchemin la formule consacrée, affirmant qu'à l'humble demande de ses bonnes gens de Bruges, le prince leur octroyait de nouvelles franchises (2).

Mais Louis de Male avait pris ses précautions. Ainsi qu'il l'avait déjà fait le 6, lors de l'échauffourée des gens

(1) Voy. ci-dessous l'acte n° I.

(2) Voy. ci-dessous l'acte n° III.

du Franc (1), il avait secrètement protesté devant son secrétaire, Henri le Heere, qui était notaire public, et devant plusieurs de ses conseillers, qu'il ne cédait qu'à la contrainte en accordant le privilège « et que son intencion n'estoit point de le tenir ne qu'il fust de valeur (2) ». Quelques jours après, ayant quitté Bruges, il envoyait à la ville la curieuse lettre dont on trouvera le texte ci-dessous (n° I). Après y avoir amèrement reproché leur conduite aux Brugeois, il ajoute, non sans quelque ironie, que dans le péril où ils l'avaient placé, il n'aurait pas hésité à se montrer bien plus libéral encore à leur égard s'ils l'avaient voulu. Il conclut en déclarant qu'il révoque la charte extorquée et la considère comme nulle, affirmant d'ailleurs qu'il n'attend que les excuses de la ville pour lui manifester de nouveau sa bienveillance.

Ces excuses furent-elles faites? C'est assez probable. Depuis leur rupture avec Gand, les Brugeois ne pouvaient se passer de l'appui du comte, et ils durent bien renoncer aux privilèges qu'ils lui avaient arrachés (3). Ils restituèrent leur charte que, selon l'usage, on cassa sous les yeux de leurs délégués, en la transperçant de coups de couteau, et dont l'original mutilé repose aujourd'hui aux Archives de l'État à Gand (4).

(1) Acte analysé par Éd. LE GLAY, *Chronique rimée des troubles de Flandre à la fin du XIV^e siècle*, p. 90 (Lille, 1842).

(2) Éd. LE GLAY, *loc. cit.*

(3) Le 28 juin, ils envoyèrent au comte, qui s'était de nouveau retiré à Lille, une députation de dix personnes (GILLIODTS-VAN SEVEREN, *Inventaire des archives de Bruges*, t. II, p. 390). Ces députés étaient peut-être chargés de restituer le privilège.

(4) Louis de Male agit de même à l'égard du privilège octroyé aux gens du Franc Voy. H. PIRENNE, *Chronique rimée, etc.*, p. 58.

Les trois documents dont on trouvera le texte ci-après nous ont permis de reconstituer ce curieux épisode qui nous a paru fournir des détails assez instructifs non seulement pour l'histoire des troubles de Flandre en 1380, mais pour la connaissance de la politique municipale à la fin du XIV^e siècle. Nous avons découvert par hasard les deux premiers; parmi des documents divers relatifs à Bruges dans le fonds des chartes de la Chambre des Comptes de Flandre (carton n° 13), aux Archives générales du Royaume. Le troisième appartient, comme nous l'avons déjà dit, aux Archives de l'État à Gand, où il est catalogué sous le n° 1822 dans la collection des chartes des comtes de Flandre. Les n° I et II ne portent pas de date, mais il est évident qu'ils se rattachent aux faits que nous venons d'analyser brièvement.

APPENDICE.

I.

1380 (après le 18 juin).

LETTRE DE LOUIS DE MALE AUX BRUGEOIS.

Archives générales du Royaume. Chartes de la Chambre des Comptes de Flandre, carton n° 13. Minute sur papier.

Lieve vriende.

Ghi weet hoe dat wij, ten nerrensten versouke ende up den troost ende betrouwenesse van u, quamen in onse stede van Brugghe, ende dat ghi ons daer ontfinct als eenen

vrijen here mids dat wij uwe privilegen, costumen ende usagen ghelooft hebben te houdene ende u over onse vrije lieden; ende ons wezende bin onser vors. stede, ghi ons overghaeft zeker pointen, versoukende dat wij, ute onser gracen, u die zouden willen gheven ende consenteeren; ende waert zo dat eneghe van den vors. pointen angaen mochten onse herlicheit, dat men die achter liete. Waer up wij, bi goeden avise ende deliberatien van onsen rade, daden verantwoordende ende consenteerden u minlike ende ute goetder jonsten, eneghe van den pointen vors. ende nament also naer als wij goedelike mochten; ende van den andren pointen daden wij verantwoordende dat wij gherne vorsien soudende zulke privilegen als ghi daer of had ende daer of al bescheet doen, ende als wij u van onser wet ende ^a den groten rade verantwoord hadden, so scheent dat ghi daer mede niet ghepait en waert, want ghi zeid waer zo dat wij al u versouc niet en daden, stappans up den voet, ghi wist zeker dat men in de wapene lopen zoude, ende zeid dat ghi ons beseghelte daer of hebben zoud al eer ghi aet of dronct, ende eer ghi sceden wildet ute onsen huus, dwelke gheen teken was van onderhoricheit, maer quaet exemple om toecommende tijden. Waer up wij, aneziende de grote beroerte die daer of ghecommen mochte hebben, moesten bi forchen accorderen, als de ghone diet niet laten dorsten, al u versouc ende meer dan ghi ons overghegheven had in ghescrijften, ende also wel anders recht als tonse, ende hadden noch vele meer gheaccorderd up dien tijt up dat wijs versocht gheweest hadden, naer de hartheit ende ghelate dat ghi ons toeghet. Bi den welken redenen ons dinct dat ghi ons niet wel ghehouden hebt over eenen vrijen here ghelike dat ghi ons ontfinct, want wij noch onse vorders niet aldus ghedronghen gheweest hebben bi forchen eneghe

a. onser wet ende, *ajouté dans l'inte tigne.*

vrijheden te ghevene, ende laten u weten dat wij zulke beseghelte in gheenre manieren meenen te houdene, maer wederroupense al nu, ende oec zo ne zijn zij bi negheenen rechte, als wij verstaen, sculdich van werden te wezene. Nietmin wij, die altoes in goeden wille gheweest hebben ende noch zijn deur u te doene ute goeder jonsten die wij hebben tonsen goeden lieden van Brugghe waert, zo dat ghi an ons zendet met omoedicheit also daertoe behoren zoude, wij zouden gherne deur u doen ende zo vele, dat ghi ons dies sculdich zoud zijn te bedankene, also wij beghonnen hadden. Ende altoes behouden uwen ouden privilegen ende vrijheden, die ghi tote hare ghehad hebt.

II.

1380, 18 juin.

AVIS DES CONSEILLERS DE LOUIS DE MALE SUR LES PRIVILÈGES
RÉCLAMÉS PAR LES BRUGEOIS.

Archives générales du Royaume. Chartes de la Chambre des Comptes
de Flandre, carton n° 13. Minute sur papier.

Dit es gheaviseert up de pointe overghegheven bi der stede
van Brugghe.

Van den eirsten pointe mencioen makende van bastaerd
goede porters wezende van Brugghe, es gheaviseert up dat
min here goed dinct, dat men hem dat consenteert alzo
verre als min here dat * selve zoude moghen hebben ende
hem toe zoude behoren te heffene, behouden altoes elxan-
ders recht ende vrijheden.

a. min here dat, *ajouté dans l'interligne au-dessus du mot hijt qui a
été barré.*

Item, van den andren pointe mencion makende van der cuelgoten etc. es gheaviseert dat men nemen zoude eene corte dachfaerd, daer minsheren lieden en die van Brugghe vergadren zullen, ende also verre als die van Brugghe betoghen moghen bi privilegen daer of men sal doen dat men sculdich es te doene.

Item, van den hopponebiere es gheaviseert dat men spreken sal met dien van den Vrijen die partijen zijn ende wient anegaed, ende al tgoend dat min here daertoe ghe-
doen mach bi beschede, behouden elx recht, dat zal hi gherne doen.

Item, dat elc poortre vrij mach wesen van penninchoeten ende dat menne niet verwinnen en mach daer of bi contumacie, etc., es gheaviseert dat min here dat consenteert den poorters van Brugghe bin der vierscaren van Brugghe.

Item, van den toolne ende pondghelde etc. es gheaviseert dat zij dat verclaren ende min here sal doen dat hi sculdich es te doene.

Item, van den wapenen te draghene etc. es gheaviseert dat dat point zoude gaen in contrarien van den paise ende rusten van den ghemeenene lande.

Item, als dat de bailliu van den watre poortre wezen zoude van Brugghe etc., es gheaviseert dat dat point angaet mins heren herlicheit, so min here en heift niet gheconsenteert *.

Item, van den pointe van der waterringhen etc. es gheaviseert dat dat point angaet dien van den Vrijen, so min here salze gherne ombieden teenen corten daghe om te horne wat zij daertoe segghen zullen.

Item, als van den pointen angaende den smalen steden es

a. dat point-gheconsenteert, *écrit dans l'interligne au-dessus des mots suivants qui sont barrés* : die van Brugghe hare privilegen toghen, ende also verre als zij daer of verclaren, min [here] saelt hem gheirne houden.

gheaviseert dat zij minen here toebehoren ende hebben hare vrijheden van hem *, ende als zij yet versouken an min here *, hi sal hem doen al dat hi sculdich es te doene.

III.

1380, 18 juin.

PRIVILÈGES ACCORDÉS PAR LOUIS DE MALE A LA VILLE
DE BRUGES (1).

Archives de l'État à Gand. Chartes des comtes de Flandre, n° 1822.
Original cancellé, scellé sur double queue de parchemin du petit sceau du comte.

Wij Lodewijc grave van Vlaendren, hertoghe van Brabant, grave van Nevers, van Rethel ende here van Machline, doen te wetene allen lieden dat wij, ten nerensten versouke van onsen goeden lieden van onser stede van Brugghe ende te dien hende dat zij te meer ghehouden zijn voordane goed ende ghetrauwe te blivene ende te dienne wel ende ghetrauwelike ons, onsen hoire ende naercommers graven van Vlaendren, hebben hemleden gheconsenteert ende ghegheven, consenteren ende gheven bi desen lettren, de pointe hiernaer volghende. Teerst, dat alle manieren van bastaerden, poorters of portigghen te Brugghe, zo waer zij

a. *Le scribe avait d'abord écrit van minen here, qu'il a biffé.*

b. *Le scribe avait d'abord écrit an hem, qu'il a corrigé ensuite.*

(1) La partie de ce privilège concernant la succession des bâtards a été publiée par M. Gilliodts-Van Severen, d'après le cartulaire nommé *Rudenbouc*, appartenant aux archives communales de Bruges, dans la *Coutume de la ville de Bruges*, t. I, p. 433. On trouve une courte analyse du contenu de l'acte dans SAINT-GENOIS, *Inventaire des chartes des comtes de Flandre*, p. 516, qui l'a daté fautivement du 5 juin.

sterven bin Brugghe of derbuten, ende zo waer dat haer goed ghelegghen es, dat dat goed ghedeelt zal werden naer de vrijheit van der stede, ghelijc oft laghe ende hi storve bin onser stede van Brugghe. Item, dat men gheen hoppenbier tappen zal up eene mile ghehende ommeghaende den palen van onser stede van Brugghe, up de boete van vertich scellinghe parisise van elken vate te verbuerne ieghen ons ende drie jaer den ban, ende dit zal besouken onse bailliu van Brugghe tallen tiden dats noot zal zijn, ten versouke van der wet. Item, dat men ghenen poorter van Brugghe verwinnen mach bi contumacien van penninboeten bin der vierscare van Brugghe, maer dat elc daerof vrij staen zal up de waerhede. Item, dat elc poorter van Brugghe wapene draghen meughe tamelike ende weselike zonder misdoen bin der stede ende castelrie van Brugghe ende den smalen steden an Brugghe hoofdende, ende dat zij daerof alse vry staen als die van den Vrijen bin Brugghe. Item, dat onse wet van Brugghe mach gheven den smalen steden die hooft an hemleden halen, als zij comen bi beroupe of beleede, alsulc vonnesse als de wettelicheit van Brugghe inheift als van den ghonen die haer lijf verbueren dat zij haer goed niet verbueren zouden, ende dat de smale steden van den Brugschen volghen zullen der stede van Brugghe, also zij van ouden tiden ghecostumeert hebben. Item, dat zij moghen doen ghaen assise up wine ende up ander goed bin der stede ende scependomme van Brugghe alse hoghe ende nedre als der stede nootzakelic zijn sal, ende den goeden lieden van der wet, bi rade van den goeden lieden van der meentucht, orborlic dinken zal, zonder voorder te versoukene. Item, dat die van Brugghe in elke wateringhe van den Vrijen eenen sluusmeester hebben moghen die zij daartoe kiezen zullen. Ende alle dese vorscrevene pointen hebben wij hemleden gheconsenteert als verre alst ons toebehoort ende behouden elx anders rechte, ende waert zo

dat in enich van den pointen vorscreven eneghe donkerheit ware, dat wij dat verclaren zullen tallen tiden dats te doen zal zijn. Ghegheven te Brugghe, den achtiesten dach van wedemaend, int jaer ons Heren dusentich drie hondert ende tachtentich.

Bi min here bi monde.

JOSSE.

Au dos : Lettres d'aucuns poins de privilèges que, ou mois de juing l'an mil CCC et LXXX, ceux de Bruges par force obtindrent de monseigneur de Flandres, lesquelles lettres, assez tost après, furent, par aucuns députez de par la ville de Bruges rapportées audit monseigneur de Flandre et en la présence desdis députez et de plusieurs autres, ainsi chancelées comme de nulle valeur.

La notion et le rôle de l'Europe en droit international ;
par Ern. Nys, membre de l'Académie.

La population du globe terrestre s'élève à plus d'un milliard cinq cent cinquante millions d'êtres humains ; civilisés, barbares ou sauvages, ces êtres humains sont régis dans leurs relations par les règles du droit ; point n'est besoin que ces règles aient été solennellement proclamées ; autant que les lois, les coutumes sont des manifestations du droit ; mais il est un fait qu'il convient de noter, c'est que les lois et les coutumes régissent uniquement les manifestations extérieures de la volonté des hommes.

Le droit régissant les actions des hommes, il apparaît

aussitôt que son domaine s'agrandit à mesure que se développe la civilisation. A ce point de vue, nulle comparaison n'est possible entre la multiplicité des rapports juridiques qui s'établissent quand il s'agit de civilisés et les rares applications du droit qui se produisent chez les barbares et chez les sauvages. La simple constatation des milliers d'actes qui, journellement, s'accomplissent sous nos yeux, et qui sont gouvernés par les règles du droit, suffit pour le prouver. Du reste, pas n'est besoin que les règles fassent l'objet d'une sanction, en d'autres termes, qu'une autorité vienne frapper leur violation d'une pénalité; généralement même, dans nos rapports quotidiens, elles sont respectées sans que nous soyons guidés par la crainte d'un châtement ou l'espoir de quelque avantage, et sans que nous songions à nous faire de leur observation le moindre mérite. Il est des institutions juridiques qui sont demeurées longtemps dépourvues de toute garantie d'exécution; c'est le cas notamment du troc, de l'échange, c'est-à-dire de la livraison d'une chose pour une autre chose équivalente. Contrat commutatif, le troc apparaît chez les sauvages, chez les barbares, chez les civilisés et fréquemment, dans les sociétés civilisées, les juristes ne sont pas même d'accord sur les moyens qui doivent servir à le protéger en justice.

Au surplus, il faut se garder de voir dans le droit un ensemble de prescriptions qui seraient la contradiction ou la négation de la liberté de l'homme. La morale et le droit rentrent dans l'éthique, science du bien et de ses divers modes de réalisation; le droit tend ainsi à la perfection de l'homme; comme l'a fait ressortir James Lorimer, il s'occupe de réaliser cette perfection non dans les individus eux-mêmes, sujets du droit, mais dans les

rapports entre les individus; or, l'idéal de ces rapports étant la liberté de chacun de réaliser dans leur plénitude les conditions nécessaires à l'exercice et au développement de ses facultés, le but spécial du droit consiste dans la réalisation de la liberté humaine.

Pour rappeler ce que dit avec tant de justesse M. Ernest Roguin, « le droit est le règlement de relations sociales et les points d'attache de celles-ci sont forcément deux personnes au moins ou deux groupes au moins de personnes physiques ». Son empire ne se borne pas aux rapports des personnes privées, des particuliers; au delà du droit privé se trouvent le droit public ou politique et le droit international ou, pour employer l'ancienne terminologie, le droit des gens. Tandis que le droit public s'occupe de la communauté politique envisagée en elle-même ou dans ses relations avec les personnes qui la composent, le droit international comprend les règles concernant les rapports que les différentes communautés politiques ont entre elles. Les règles juridiques de chacune de ces trois grandes divisions peuvent même trouver leur application sur des théâtres d'action différents, sur les terres, sur les mers et dans l'enveloppe gazeuse de notre globe. Le phénomène est intéressant à observer : presque toutes les institutions du droit maritime sont le prolongement d'institutions terrestres, et à mesure que l'homme fera la conquête de l'air, presque toutes les institutions du droit « aérien » seront le prolongement d'institutions maritimes.

C'est le droit international qui nous intéresse en ces pages. Comme ensemble systématique, il a fait son apparition longtemps après le droit privé et le droit public; à proprement parler, il est la création du génie

européen qui date du XII^e et du XIII^e siècle de notre ère, et dont l'une des manifestations est précisément la formation d'une société des communautés politiques. Le premier théâtre d'action est l'Europe ou, pour être exact, la partie de l'Europe que baigne la Méditerranée.

Dans un certain sens, une histoire du droit des gens pourrait embrasser toute l'histoire de l'humanité. M. de Maulde-la-Clavière en a fait la remarque : « La diplomatie est vieille comme le monde, dit-il, et ne périra qu'avec lui. La Bible, les Égyptiens, les Grecs ont un droit international et diplomatique. Il suffit que deux sociétés coexistent pour qu'elles aient des intérêts à régler; elles font la guerre, par conséquent la paix, et même les institutions internationales représentent, malgré leurs fragilités apparentes, ce qu'il y a de moins variable et de plus indélébile (1). » Des passages de quelques écrivains de l'antiquité prouvent qu'ils savaient que l'application de la justice ne doit pas se borner aux limites d'un territoire déterminé et qu'une société politique a le devoir de respecter les droits des autres sociétés politiques. Sans doute, Platon isolait sa république et prétendait mettre obstacle au contact des citoyens avec les nations étrangères; sans doute, Aristote légitimait la guerre dès qu'elle était entreprise pour imposer la domination hellénique sur les Barbares, nés pour obéir. Mais Socrate était cosmopolite et Cicéron affirmait que dans une guerre juste, le droit fétial et beaucoup d'autres droits étaient communs aux Romains et à leurs ennemis.

(1) R. DE MAULDE LA-CLAVIÈRE, *La diplomatie au temps de Machiavel*, t. I, Avant-propos, p. 1.

En fait, cependant, l'antiquité classique offre le triste spectacle du règne de la force et de la violence. La condition naturelle semble être la guerre; il n'est entre les communautés politiques d'autres liens que ceux qui résultent de pactes formels. La civilisation hellénique se dépeint par les paroles que Tite Live met dans la bouche d'un des orateurs de l'assemblée générale des Étoliens : « Avec les étrangers, avec les Barbares, tous les Grecs sont et seront dans un état de guerre permanent. » On admettait des devoirs envers les personnes rattachées aux Grecs par un traité, ou pour préciser, envers les personnes avec lesquelles on offrait des libations aux dieux; on n'en reconnaissait pas envers les personnes avec lesquelles il n'y avait point de pacte (1). Pour Rome, la guerre était l'un des buts de la vie des nations. Les traités qu'elle concluait n'étaient même pas des traités proprement dits, c'étaient des trêves, et les usages qu'elle observait lors de la déclaration de guerre et au sujet de l'envoi d'ambassadeurs étaient non les germes d'un système juridique, mais le produit de vagues sentiments de religiosité. L'empire ne modifia point cet état de choses; la paix romaine, *romana pax*, ne s'étendait pas au delà des frontières; elle assurait le règne du droit dans les vastes pays soumis aux Césars, mais son action ne s'exerçait point sur les territoires occupés par les Barbares. Il ne faut point oublier la maxime cruelle qui résume toute la politique de la Ville éternelle : *Vexatio dat intellectum*; les races vaincues étaient traitées comme

(1) WHEATON, *Histoire du droit des gens en Europe et en Amérique, depuis la paix de Westphalie jusqu'à nos jours*, t. I, Introduction, p. 5.

si elles se trouvaient dans un état d'infériorité mentale et morale et comme si la dureté et la brutalité pouvaient seules apporter un remède à leur situation et les aider à s'élever aussi haut que leurs vainqueurs.

Le christianisme ne pouvait conduire que très indirectement à la théorie et à l'application du droit des gens. Dans la pensée du fondateur, il était le lien des âmes; pour les chrétiens des premiers temps, l'Église, ἡ ἐκκλησία τοῦ Χριστοῦ ou bien encore ἡ ἐκκλησία τοῦ Θεοῦ, formait une union religieuse et morale dont les membres partageaient la croyance commune en Jésus et cherchaient à se rendre dignes du royaume de Dieu, que celui-ci avait annoncé. La notion d'une Église extérieure, d'une organisation hiérarchique n'était même pas une notion véritablement chrétienne; loin de là; elle constituait une déviation de l'esprit évangélique, elle était un retour au judaïsme, elle réorganisait le sacerdoce appelé à faire le sacrifice, à servir d'intermédiaire entre l'homme et Dieu, tandis que le Christ avait établi la communion directe entre la créature et le Créateur; elle anéantissait la notion de l'unité des esprits, plus vraie et plus haute que l'unité extérieure (1).

Nous avons rappelé dans une précédente étude les événements considérables qui se sont produits, au V^e et au VI^e siècle de notre ère, sur le continent européen; nous avons montré comment, peu à peu, les cercles concentriques qui, pour employer l'image, s'espaçaient autour de la Méditerranée furent entamés; comment les régions

(1) NEANDER, *Geschichte der christlichen Religion*, t. I, pp. 306 et suiv.

septentrionales tombèrent au pouvoir de races affirmant pour la première fois leur personnalité; et comment, tandis que Byzance portait le témoignage sensible de l'influence des idées asiatiques, les pays d'Afrique et d'Espagne, où l'œuvre romaine s'était poursuivie avec ténacité, finirent par former le domaine des adeptes de ce mouvement colossal, à la fois religieux et ethnique, l'islamisme (1).

Byzance prétendait régir le monde entier et exercer la suprématie sur les terres connues aussi bien que sur les terres inconnues. L'empereur était le vicaire de Dieu; au temporel, il était le dominateur suprême, l'« autocrate »; au spirituel, il était le « maître des croyances »; son peuple était le « peuple par excellence »; les habitants des pays qui ne reconnaissaient point sa volonté, étaient les « gentils ». Hors de l'empire, il ne pouvait y avoir ni vraie liberté ni réel bonheur; la guerre se faisait dans l'intérêt et pour le salut éternel de l'adversaire. Dans une conception pareille, est-il besoin de le dire, la notion de règles juridiques internationales ne pouvait s'affirmer ni se faire respecter, pas plus d'ailleurs que dans le régime gouvernemental des mahométans, où religion et direction politique étaient confondues, où, s'appuyant sur la volonté de Dieu, elles embrassaient dans leur sphère d'activité les intérêts spirituels et les intérêts temporels.

Certes, il y avait des préceptes et des maximes en lesquels on peut voir comme une tentative de réglemen-

(1) E. Nys, *L'État et la notion de l'État* (BULL. DE L'ACAD. ROY. DE BELGIQUE [Classe des lettres, etc.], 1901, pp. 1013 et suiv.).

tation de la guerre; pour les relations extérieures, Byzance avait créé une organisation stable dans la capitale de l'empire, elle envoyait au loin des ambassadeurs, elle exigeait qu'au retour de leur mission, ceux-ci rendissent compte, elle fut ainsi la devancière et le modèle de Venise, la ville par excellence de la diplomatie; de leur côté, les grands empires arabes et les royaumes et les sultanats qui s'y rattachaient concluaient des conventions avec des villes chrétiennes. Toutefois, des nombreuses directions dans lesquelles le droit des gens s'est développé de nos jours, il en est peu que le génie byzantin et le génie arabe aient prises, et il est impossible de reconnaître un ensemble systématique dans ce que l'un et l'autre ont mis en pratique.

Pour nous en tenir à l'époque médiévale de notre civilisation, nous notons que dans l'idée théocratique assez longtemps puissante, l'humanité apparaît comme un tout fondé par Dieu et monarchiquement gouverné; elle est un corps mystique, elle est un peuple; un royaume. Dieu est représenté par le pape et par l'empereur; l'un et l'autre sont les vicaires du Christ; l'un est le chef spirituel, l'autre le chef temporel. En d'autres termes, l'Église et le Saint-Empire romain sont une seule et unique chose vue par ses deux faces (1).

Telle est la conception modérée, la notion moyenne. Il est aussi des théories exagérées; dans l'une, l'Église prétend exercer la domination universelle; dans l'autre, les civilistes, admirateurs passionnés de la législation

(1) JAMES BRYCE, *Le Saint-Empire romain germanique et l'Empire actuel d'Allemagne*, traduction d'ÉMILE DOMERGUE, chap. VIII.

romaine, essaient de transplanter en pleine féodalité les doctrines absolutistes. Toutes deux ont eu quelques effets heureux. Elles se manifestèrent sur un vaste domaine, embrassant les territoires particuliers, tandis que chez différents peuples s'organisait le pouvoir central. La réalisation de la monarchie universelle des empereurs, tout autant que la réalisation de la monarchie universelle des papes, aurait empêché le droit international de se former ; restreinte à la sphère des discussions et des dissertations, faisant ainsi l'objet des écrits des civilistes et des canonistes, l'idée d'une monarchie impériale ou d'une monarchie papale suscita l'affirmation de plus d'un principe nouveau et amena par l'hypothèse de l'unité de la puissance temporelle ou de la puissance spirituelle plus d'une conquête de la justice sur la force brutale (1).

Un esprit nouveau, dans lequel se combinaient l'expérience des races qui, antérieurement, avaient dirigé le monde et l'aptitude de natures jeunes et vigoureuses pour une mission de rénovation, apparut vers le milieu du moyen âge ; ses traits caractéristiques étaient de rares facultés d'organisation, un vif esprit de curiosité, une persévérance obstinée et surtout un instinct ardent et invincible de la liberté (2). La civilisation antique avait disparu au VI^e siècle de notre ère ; puis la tradition s'était faite par ce que l'on est convenu d'appeler la science arabe ; à son tour, le christianisme avait régné

(1) E. NYS, *Les origines du droit international*, p. 14.

(2) E. NYS, *Recherches sur l'histoire de l'économie politique*, Introduction, p. III.

trionphant. Maintenant se manifestait le génie européen que nous venons de mentionner, dont le théâtre d'action, d'abord borné à une partie seulement de l'Europe, ne devait pas tarder à s'élargir et à comprendre la terre tout entière.

Comme nous l'avons déjà dit ici même, Carl Ritter admit une sorte d'harmonie préétablie entre l'homme et le globe; dans sa théorie se manifeste, au point de vue historique, la loi des « trois milieux » : les grandes civilisations s'épanouissent dans les régions fluviales; la période des civilisations méditerranéennes succède à ces premières civilisations; enfin, les civilisations océaniques embrassent dans leurs efforts la planète tout entière (1). C'est vers la fin de la période méditerranéenne de notre continent, période dont la durée est de plus de vingt siècles, c'est autour de la grande mer intérieure de l'Europe que se formèrent et se développèrent les agents principaux du mouvement puissant qui, dans tant de directions, réalisèrent le mieux-être et qui, en ce qui concerne le droit, proclamèrent la légitimité de règles internationales.

Les débuts furent modestes. Vers la fin du moyen âge, la population de toute l'Europe s'élevait à cinquante millions d'habitants (2). Actuellement, les Européens et les descendants d'Européens dominent le globe; ils occupent l'Europe, l'Amérique et l'Océanie; ils exercent une puissance considérable en Asie et en Afrique; directement ou sous

(1) E. NYS, *Un chapitre de l'histoire de la mer* (BULL. DE L'ACAD. ROY. DE BELGIQUE [Classe des lettres, etc.], 1900, p. 83).

(2) La population de l'Europe, qui s'élevait, en 1787, à 144,000,000 et, en 1815, à 180,000,000, est actuellement de 390,000,000 d'habitants.

les multiples formes existant dans la pratique internationale moderne, leur empire couvre 112 millions de kilomètres carrés, c'est-à-dire quatre-vingt-deux pour cent des terres; par leurs flottes puissantes, ils règnent incontestés sur la surface des mers. Leur nombre s'élève à cinq cent soixante-dix millions. Dans les sciences, ils ont fait de merveilleuses conquêtes; dans les arts, ils ont peut-être bien égalé l'antiquité classique; pendant quelque temps tributaires de l'Orient pour ce qui sert à donner satisfaction à une partie des exigences matérielles de l'existence, pour les instruments de production, pour les créations de l'industrie et les entreprises du négoce, ils sont parvenus à se dégager de toute sujétion. De nos jours, leur hégémonie est glorieusement affirmée sur le globe, et si la civilisation doit un jour se déplacer, si, pour employer l'image, notre continent doit cesser d'être le centre nerveux du globe, c'est à des descendants d'Européens que la direction du progrès sera confiée, ce seront des communautés politiques fondées par l'Europe qui appliqueront ses méthodes, qui se chargeront de l'exécution de ses programmes et qui accompliront la noble mission qu'elle a accomplie jusque maintenant.

Au rang des fondateurs de la civilisation occidentale figurèrent les républiques italiennes, Venise, Gênes, Florence, pour rappeler les plus beaux noms, ainsi que les gouvernements des « tyrans » qui s'étaient établis en différents points de la péninsule sur le modèle de cet « État » au despotisme éclairé, fondé ou peut-être bien perfectionné par Frédéric II dans le royaume normand de Sicile. Alors déjà l'Italie était en petit ce que l'Europe devait devenir en grand, et sur son sol se déroulaient de véritables drames politiques. Luttres incessantes, combi-

naisons continuelles de la diplomatie, alliances, guerres entreprises d'expansion, contact constant avec les gouvernements étrangers étaient autant d'occasions pour l'affirmation de l'existence de règles juridiques. En dehors de l'Italie, il faut mentionner avec honneur les villes qui, dans la majeure partie de l'Europe, remplissaient un rôle bienfaisant. Ici, l'action était surtout pacifique. Comme l'a dit M. Pierre Kropotkin, la cité médiévale tentait d'organiser, sur un théâtre plus vaste que la communauté de village, l'union par le travail, par la production, par la consommation, sans aller jusqu'à imposer la domination d'un pouvoir central (1). Du reste, les villes du moyen âge instituaient des ligues, et un écrivain a pu soutenir qu'en dehors des liens qui rattachaient plus ou moins solidement toutes les communautés au peuple dont elles faisaient partie, il existait une sorte de confrérie ou de confédération tacite, un échange de services et une réciprocité de bons procédés. « Cette espèce de ligue, association ou chevalerie communale, écrit-il, était surtout fondée sur la grande base de la civilisation du moyen âge, l'esprit de corporation ou de solidarité (2). » Ici aussi se multipliaient les points de contact et les cas d'application des principes de droit.

En ce qui concerne la formation du droit international, il est une autre marque distinctive de la dernière période du moyen âge : c'est le travail d'unification qui s'opéra en diverses contrées européennes. La France sortit

(1) P. KROPOTKIN, *Mutual aid, a factor of evolution*, 1902, chap. V, pp. 152 et suiv.

(2) DELPIT, *Collection générale des documents français qui se trouvent en Angleterre*, t. I, p. CCXXI.

victorieuse des guerres contre l'étranger qui foulait son sol; la monarchie espagnole se consolida, grâce à la politique de Ferdinand et d'Isabelle; l'Angleterre, que des luttes intérieures avaient tant affaiblie, reprit, sous l'action des Tudor, une nouvelle vigueur. Il est vrai qu'en France et en Espagne, le nouveau système gouvernemental aboutit à l'absolutisme et à la théorie du droit divin. Dans le régime féodal, les rapports de gouvernement et de gouverné avaient dû être envisagés, au point de vue juridique, comme les rapports de deux contractants; dans le régime nouveau, l'autorité apparaissait comme l'apanage exclusif d'une personnalité; il n'était plus question de suzeraineté; le roi était un maître dont la volonté formait l'unique loi; la puissance publique était un patrimoine qui se transmettait par succession; le pouvoir suprême devenait permanent. La notion nouvelle entraîna des conséquences importantes pour le développement ultérieur du droit des gens; ainsi s'édifiait tout un système, dont la formation aurait été impossible si les « unités » composant l'ensemble avaient été, non des princes et des rois, mais des groupements et des clans.

Tandis que sous la direction de Louis XI de France, de Henri VII d'Angleterre, de Ferdinand d'Aragon (Francis Bacon les appelle les trois mages), trois nations parvenaient ainsi à avoir conscience de leur force, d'autres durent se résigner à chercher longtemps encore comment se diriger. Les tentatives de la Maison de Bourgogne échouèrent; le travail qui s'opérait dans les pays septentrionaux était trop lent pour sortir des effets immédiats; l'empire grec devenait la proie des Turcs, dont la puissance menaçait les pays chrétiens de l'Europe centrale; l'Est était parcouru par de nomades

tribus mongoles. Au centre du continent se trouvait le Saint Empire romain dont le chef, qui prétendait être le dominateur de l'univers, n'était pas suffisamment puissant pour faire prévaloir sa volonté sur celle de ses grands feudataires.

Le théâtre d'action ne comprenait pas toute l'Europe. Il avait même subi une diminution assez considérable depuis l'époque où l'influence de l'Occident s'étendait sur cet Orient latin que les croisés avaient couvert de leurs principautés, en transportant au loin les notions politiques et juridiques de leurs pays d'origine. D'autre part, l'extension ne se faisait pas encore vers le Nord-Est. Pour nous en tenir à une seule constatation, la Russie n'entra dans le système général et ne fut ajoutée à l'aire géographique sur laquelle s'appliquaient les combinaisons diplomatiques qu'au commencement du XVIII^e siècle, et si des actes et des conventions intervinrent plus tôt entre les tsars et les souverains occidentaux, ils n'impliquaient nullement une participation aux affaires générales du continent.

Considérable était le nombre des rois, des princes, des communautés politiques régis par les règles de droit dont le développement systématique allait aboutir au droit international.

Beaucoup de seigneuries et de villes qui ne devaient pas tarder à succomber dans leurs luttes contre le pouvoir central et à perdre définitivement leur droit de domination, possédaient encore le droit de guerre et le droit de légation, droit corrélatif au droit de guerre (1) ; elles

(1) R. DE MAULDE-LA-CLAVIÈRE, *La diplomatie au temps de Machiavel*, t. I, p. 163.

se trouvaient tantôt en lutte, tantôt animées d'un désir de conciliation et d'entente; dans ce dernier cas, les principes juridiques offraient les éléments d'une solution pacifique des conflits. Une des conséquences de cette multiplicité des sujets du droit des gens mérite d'être indiquée. Un auteur l'a signalée en ce qui concerne le milieu du XVII^e siècle; c'est que la tendance à établir le droit international sur des principes abstraits fut favorisée par l'existence, au sein de la société internationale, de tant de membres qui n'auraient joui que de peu de sécurité si l'on était arrivé à quitter le terrain des principes (1).

La puissance dont disposaient les rois, les princes et les communautés politiques doit être notée. Certes, elle ne peut être déterminée de façon précise, mais les indications que nous possédons sont suffisantes pour porter en elles leur enseignement.

Comme nous l'avons vu, la population de l'Europe s'élevait, à la fin du XV^e siècle, à 50 millions d'habitants. En 1480, l'Italie comptait 9,200,000 habitants; la France, 12,600,000; l'Espagne, 8,800,000; l'Angleterre, 3,700,000; l'Allemagne, 10,000,000. Mais comme l'unité nationale était loin d'être réalisée, comme, en plusieurs pays, l'œuvre de centralisation ne parvenait pas à s'accomplir, les forces militaires s'éparpillaient, et nulle part elles ne s'élevaient à des chiffres véritablement redoutables. « Avec tout l'effort de ses revenus et des contributions de ses princes, ducs, marquis, comtes, chevaliers, évêques, abbés, chanoines, prêtres, sujets, avec les

(1) J. WESTLAKE, *Études sur les principes du droit international*. Traduit par E. Nys, p. 62.

hommes exercés au maniement des armes qu'il avait chez lui », le roi de France réunissait 30,000 hommes de cavalerie, et quand il s'agissait de guerres extérieures, ce chiffre subissait une forte réduction et tombait à 15,000. Le roi d'Angleterre disposait à la même époque de 15,000 cavaliers, mais sa puissance avait été plus grande au début du siècle. « Avec tous ses princes ecclésiastiques, avec toutes ses villes, avec son empereur », l'Allemagne lançait sur les pays étrangers 30,000 cavaliers, et dans ses querelles intestines elle en avait jusque 60,000. Les forces militaires du roi de Pologne étaient évaluées à 25,000 cavaliers; celles des rois de Hongrie et d'Espagne à 15,000. En Italie, le duc de Milan disposait de 5,000 chevaux; la république de Florence de 4,000; Gênes de 2,000. Ce sont là quelques chiffres pris dans une statistique qui s'occupe de trente-trois États chrétiens, et comme ils paraissent faibles devant les évaluations qui, dans le même siècle, portaient la puissance des Turcs à 200,000 cavaliers, quand il s'agissait de guerres extérieures, et celle des Tartares à 500,000!

Les forces navales des gouvernements n'étaient organisées que dans la Méditerranée; sur l'océan, il n'y avait pas de marine militaire; la France n'eut véritablement de marine royale que sous le règne de Charles VIII, et l'Angleterre sous le règne de Henri VIII. L'emploi de l'artillerie sur les navires, qui devait tant ajouter à la puissance des peuples maritimes, date du commencement du XVI^e siècle.

L'idée d'une société internationale est déjà acceptée. Les termes de *res publica christiana*, *res christiana* la désignent. Au début, le caractère juridique ne prédomine pas; les liens apparaissent d'abord comme relevant de

la morale et de la religion. C'est l'observation que fait Henry Sumner Maine au sujet des anciens écrivains de droit des gens et même de l'auteur du *De jure belli ac pacis*. « Grotius, écrit-il, fait presque aussi souvent appel à la morale et à la religion qu'aux précédents (1). » Le caractère laïque s'affirme cependant peu à peu. D'ailleurs, en droit public, il a déjà été revendiqué avec énergie, au commencement du XIV^e siècle, par de vigoureux publicistes qui, tels Jean de Jandun, Marsile de Padoue, William Ockam, luttèrent pour l'indépendance et pour l'autonomie du pouvoir civil et s'élevèrent même à la notion de droits et de devoirs réciproques des communautés politiques, droits et devoirs dans lesquels n'entrait plus aucun élément religieux.

Intéressantes sont les théories de droit des gens qui ont été exposées dans les derniers siècles du moyen âge ; importantes sont les institutions qui ont surgi à cette époque.

Dans le domaine de la pensée, les discussions des auteurs témoignèrent d'une réelle audace d'esprit. Ceux-ci firent valoir que la guerre est une chose mauvaise et exceptionnelle, que l'état de paix est la règle et que la paix elle-même est la jouissance tranquille de la liberté. Ils examinèrent les problèmes suscités par le fait de la guerre, ils étudièrent les causes du recours aux armes, ils critiquèrent avec une impitoyable logique la guerre privée et l'institution des représailles.

Dans le domaine pratique, la guerre privée devint l'objet de mesures prohibitives ; le droit de butin fut

(1) Sir HENRY SUMNER MAINE, *International Law*, p. 47.

restreint par l'organisation de la course; de nombreux traités furent conclus; le droit de légation fut presque constamment exercé et l'établissement d'ambassades permanentes vint fournir un instrument précieux pour le maintien et le développement des rapports pacifiques; on eut recours à l'interposition des bons offices, à la médiation et à l'arbitrage; parfois même la protection du droit fut étendue aux royaumes et aux sultanats musulmans.

Les traités ne se bornèrent pas au règlement des différends et à la conclusion de la paix. Un grand nombre eurent trait aux intérêts du commerce, à la protection des marchands, à cet ensemble d'immunités du négoce résultant des privilèges des grandes foires qu'un auteur du moyen âge a pu appeler la « sûreté civile » et mettre en regard de la « sûreté du droit des gens » reconnue aux ambassadeurs (1). Quelques-uns dominèrent pour ainsi dire l'histoire des relations économiques des peuples européens, tels le *grand entrecours*, l'*Intercursus magnus* conclu, en 1496, entre Henri VII, roi d'Angleterre, et Philippe le Beau, duc de Bourgogne; Rogers a pu dire que la sagesse et la largeur de vues de ce traité, qui sur bien des points est en avance sur son époque, ont de quoi nous surprendre (2). On conclut des conventions monétaires; des solutions étaient suggérées et

(1) VINCENT RIGAULT, *Allegationes super bello ytalico*. Le passage est cité par R. DE MAULDE-LA-CLAVIÈRE, t. II, p. 67.

(2) JAMES E. THOROLD ROGERS, *Interprétation économique de l'histoire*. Traduction de E. CASTELOT, p. 20.

adoptées pour obvier aux inconvénients de la diversité des monnaies : l'admission réciproque sans change, la monnaie frappée sur le même pied et ayant cours sans change, la monnaie commune. On ne se borna pas à établir l'ordre et la paix dans les contrées soumises aux différents gouvernements; des tentatives furent faites pour frapper à mort la piraterie qui désolait les mers; la grandeur du but faisait alors oublier les préjugés religieux et à l'occasion il y avait communauté d'action des villes italiennes et des sultanats musulmans d'Afrique (1).

Les réunions diplomatiques étaient usuelles; il en fut de solennelles, et déjà dans la première moitié du XV^e siècle se tint une assemblée que l'on peut considérer comme la première application de ces conférences et de ces congrès qui furent dans l'histoire diplomatique de l'Europe les manifestations les plus décisives de l'existence d'une société internationale et d'une conscience juridique commune. C'est le congrès d'Arras qui se réunit en 1435 et se proposa d'amener la paix entre le roi de France, d'un côté, le roi d'Angleterre et le duc de Bourgogne, de l'autre. Là figuraient, outre les plénipotentiaires des princes belligérants, l'ambassadeur du concile de Bâle, le légat du pape, les envoyés de l'empereur, des rois de Castille, d'Aragon, de Navarre, de Portugal, de Sicile, de Chypre, de Danemark, de Pologne, des ducs de Milan, de Bretagne, d'Alençon, de l'Université et de la ville de Paris, de beaucoup de bonnes villes et pays de France, de Bourgogne et des

(1) E. Nys, *Études de droit international et de droit politique*, 2^e sér., p. 186.

Pays-Bas (1). Enguerrand de Monstrelet, mentionnant cette réunion, l'appelle « un grand parlement pour la paix de la France ». Il n'est pas superflu de dire que les envoyés du concile et du pape prirent le rôle de médiateurs et que des consultations furent rédigées par des juristes et des théologiens, représentant respectivement les tendances et les opinions des médiateurs eux-mêmes et des parties qui se trouvaient en présence. L'élément ecclésiastique que dirigeaient l'ambassadeur du concile et le légat du Saint-Siège, inspirait les décisions. A ce sujet aussi, nous pouvons rappeler ce que nous avons dit déjà; c'est qu'aux conférences tenues au milieu du XVII^e siècle, à Osnabruck et à Munster, apparurent avec netteté les résultats de la sécularisation de la politique et du droit. A la fin du XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e siècle, l'effet fut plus considérable encore; tous les États ecclésiastiques chrétiens croulèrent, hormis le gouvernement pontifical, qui se maintint jusqu'en 1870 (2).

Les événements importants qui se produisirent à la fin du XV^e siècle, la découverte du nouveau monde et celle du chemin de l'Orient par les mers australes, eurent d'inappréciables conséquences. Ils ajoutèrent à la grandeur du rôle que l'Europe avait assumé dans l'histoire du monde, ils la confirmèrent dans ses aspirations à l'hégémonie. Un des premiers résultats fut d'élargir l'aire géographique et de la porter à 110 millions de

(1) HENRI MARTIN, *Histoire de France, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789*, quatrième édition, t. VI, p. 332.

(2) E. NYS, *L'État et la notion de l'État* (BULL. DE L'ACAD. ROY. DE BELGIQUE [Classe des lettres, etc.], 1901, p. 1045).

kilomètres carrés; et comme de successives expéditions ajoutèrent encore à la connaissance de la planète et offrirent à l'ambition des gouvernements européens des contrées toujours plus vastes où ils essayèrent leurs combinaisons politiques et diplomatiques, les applications des règles juridiques devinrent incessantes, des problèmes nouveaux se posèrent et l'ensemble systématique du droit des gens se compléta et se perfectionna. D'ailleurs, les conquêtes de l'homme ne se bornèrent pas à la partie terrestre de la superficie du globe; des 510 millions de kilomètres carrés qui forment la superficie totale, les trois quarts sont couverts par la mer si l'on englobe les régions polaires à la masse océanique. Désormais une époque universelle s'ouvrait pour l'histoire, période où l'aide que la mer a apportée dans l'œuvre de la civilisation devait apparaître dans toute sa puissance. Il ne s'agissait plus de domination sur la Méditerranée, la « thalassocratie », la suprématie des mers, embrassait les vastes océans.

En 1486, Barthélemy Diaz dépassait notablement la pointe extrême de l'Afrique; le 22 novembre 1497, Vasco de Gama doublait le cap de Bonne-Espérance, le 20 mai 1498, il abordait à Calicut. Les splendides pays du Levant étaient désormais ouverts à l'action européenne, et l'occupation des routes terrestres par des peuples hostiles au commerce ne pouvait plus mettre obstacle au contact de l'Occident avec l'Inde et avec la Chine, qui depuis les temps les plus reculés avaient constitué pour ainsi dire le but final de tous les efforts et de toutes les entreprises du commerce.

Le 12 octobre 1492, Christophe Colomb avait pris possession, au nom de Jésus-Christ, pour la couronne de

Castille, de l'île San Salvador. Il venait de découvrir tout un monde. Selon le mot de Chateaubriand, « une nature nouvelle apparaissait; le rideau qui, depuis des siècles, cachait une partie de la terre se levait. » On a fait remarquer comment la division du globe terrestre en deux continents a exercé sur les destinées du genre humain l'influence la plus décisive, comment, si notre planète avait été agglomérée en une masse continue au lieu d'être séparée en deux sections séparées par l'océan, la vie des sociétés humaines eût été très différente, puisque les grands courants qui, depuis quatre siècles seulement, ont rapproché l'ancien et le nouveau monde eussent commencé tant de siècles plus tôt (1). Ainsi il est exact de dire que jusqu'à la découverte de Christophe Colomb, l'existence de l'humanité subissait une sorte de mutilation, et qu'en lui restituant un organe essentiel, cette découverte l'a dotée d'une plénitude de forces et d'un équilibre d'activité qui jusqu'alors lui manquait (2).

En se plaçant au point de vue général de la civilisation, on constate que déjà bienfaisants avaient été les résultats du mouvement d'expansion et de l'esprit d'entreprise qui, au XIII^e siècle, mit l'Europe à même de profiter du gigantesque travail d'unification opéré en Asie par les Mongols et d'assimiler les découvertes, les éléments économiques, les procédés industriels ou mécaniques de l'Orient, dont les croisades ne lui avaient fait connaître imparfaitement qu'une partie. Du contact de l'Occident avec les Arabes étaient résultés des progrès dans l'art de

(1) JULES DUVAL, *Des rapports entre la géographie et l'économie politique*, 1864, p. 4.

(2) *Id.*, p. 5.

l'ingénieur et de la balistique, le développement de l'étude de la géographie, de la médecine, de la botanique, des mathématiques. Usage de la boussole, emploi de la poudre, livres gravés sur planches de bois, papier-monnaie, connaissances météorologiques, tout cela est dû aux relations que les Européens ont pu entretenir avec les Mongols. Un historien est allé jusqu'à dire que les notions de tolérance religieuse, de gouvernement, d'ordre, d'égalité, de justice, de sagesse politique qui pénétraient alors en Europe venaient de l'Extrême-Orient, où elles étaient à la fois connues et pratiquées (1). Il convient même d'ajouter l'élargissement du cercle des opinions, la destruction de préjugés et d'erreurs, et ici se présente l'intéressante question soulevée par Abel Rémusat demandant de décider, s'il est possible, de ce qu'auraient été les siècles qui ont suivi le XIII^e, s'ils avaient été privés de la masse imposante d'idées nouvelles qu'introduisit tout à coup en Europe le commerce de l'Asie orientale en fait d'histoire et de géographie, d'opinions religieuses et politiques.

Des considérations analogues naissent de l'examen des faits qui se produisirent à la suite des découvertes géographiques de la fin du XV^e siècle. Alexandre Humboldt a dit qu'à aucune époque une masse plus variée d'idées nouvelles n'a été mise en circulation que dans l'ère de Colomb et de Gama, qui était aussi celle de Copernic, de l'Arioste, de Dürer, de Raphaël et de Michel-Ange. Il a

(1) HENRY H. HOWORTH, *History of the Mongols from the IXth to the XIXth century*, t. I, p. 278. — E. NYS, *L'État et la notion de l'État* (BULL. DE L'ACAD. ROY. DE BELGIQUE [Classe des lettres, etc.], 1904, p. 1032.)

montré comment nous devons à la découverte de l'Amérique les étonnants progrès de la géographie, du commerce, de la navigation, de l'astronomie nautique, de toutes les sciences physiques, et comment elle a exercé de l'influence sur les destinées du genre humain sous le rapport des institutions sociales (1).

Depuis lors, l'Europe ne cesse de s'affirmer davantage comme un ensemble de communautés politiques admettant l'existence de règles et de préceptes qu'il convient d'observer, ayant conscience de droits et de devoirs. Certes la « société » qu'elles forment n'est point constituée dès les premiers temps sur des bases fixes, les obligations ne sont pas définies avec netteté, mais une volonté anime les membres : ils s'attachent à perfectionner l'association. L'histoire des derniers siècles est pleine d'enseignements à ce sujet et dégage de décisives leçons : sans doute, il y a de fréquentes transgressions des règles juridiques ; à certains moments, la notion même d'un droit international paraît contestée et niée ; mais à voir les choses de plus près, on constate que les fautes et les crimes contre ce droit ne sont pas toujours commis impunément, qu'ils soulèvent souvent les protestations des publicistes et la réprobation de l'opinion générale, qu'ils finissent même parfois par amener des mesures de réparation et faire proclamer des maximes de justice. La vie juridique se manifeste de plus en plus par les conférences et les congrès. Plusieurs des réunions diplomatiques sont comme des étapes dans ce qu'on pourrait appeler l'orga-

(1) ALEXANDRE DE HUMBOLDT, *Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau monde et des progrès de l'astronomie au XVI^e et au XVII^e siècle*, 1837, t. III, p. 133.

nisation de l'Europe en vue de la prochaine conquête du monde par le droit : les maximes qui y sont formulées, les décisions qui y sont prises pour l'application des préceptes, ou bien encore les règles qui se dégagent des mesures politiques qui y sont pour ainsi dire enregistrées, tout cela forme aussitôt le point de départ de nouvelles revendications, de règles plus conformes encore à la justice. Répétons-le, il y eut des tâtonnements dans cette marche vers le régime du droit, il y eut des arrêts, il y eut des reculs, mais le progrès domina en définitive, et peu à peu le but apparut plus proche. Ce but était la perfection des rapports des communautés politiques, il était la liberté; le droit qu'il s'agissait de constituer et de réaliser était le droit international.

Un phénomène se produisit assez fréquemment; ce fut, pour employer l'image, l'extension, le prolongement de notions, de combinaisons, d'institutions, qui tantôt furent transférées des relations de droit privé ou de droit public dans les relations de droit des gens, tantôt passèrent d'un théâtre étroit au vaste domaine de la politique de l'Europe et même de la politique du monde. Disons à ce propos que des pratiques et des règles de guerre ont été empruntées au duel et à la guerre privée et ont pris rang parmi les usages et les préceptes du droit international; disons aussi comment, au début du XVI^e siècle, la politique de l'équilibre dans laquelle, selon l'observation d'Ancillon, « les puissances italiennes, unissant ou séparant à propos leurs intérêts et leurs forces, tâchaient d'assurer leur indépendance (1) », fut peu à peu

(1) ANCILLON, *Tableau des révolutions du système politique de l'Europe*, t. I, p. 262.

appliquée à l'Europe entière, pour laquelle elle constitua pendant longtemps comme une garantie contre l'oppression. De nouvelles institutions se formaient, tandis que croulaient pour ne plus se relever d'autres institutions qui, telles les représailles, avaient possédé, à une époque donnée, une raison d'être.

De même que la formation de grands États, qui pendant les derniers siècles fut une des caractéristiques du développement historique de l'Europe, la création d'armées disciplinées que nécessitait la politique nouvelle doit être mentionnée parmi les instruments de la consolidation de l'empire du droit des gens ; c'est un cas particulier de la thèse du parallélisme des progrès de la civilisation et de l'art militaire (1).

On ne peut non plus passer sous silence l'influence qu'exerça le perfectionnement moral de l'humanité. Des sentiments plus généreux animèrent les acteurs du drame qui se déroulait à travers les âges ; les mœurs devinrent moins cruelles, et l'opinion publique, éclairée par de nobles esprits, finit par condamner des pratiques qui, pour se légitimer, auraient pu invoquer des siècles d'application, si par impossible la prescription prévalait en faveur de l'injustice. La condamnation, notons-le, ne se borna point à de sentimentales affirmations, à de platoniques déclarations ; des règlements furent rédigés, des conventions furent conclues pour diminuer les misères et les atrocités de la guerre.

Les inventions du génie humain n'eurent pas simple-

(1) E. DE LA BARRE-DUPARCQ, *Parallélisme des progrès de la civilisation et de l'art militaire* (SÉANCES ET TRAVAUX DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES, 4^e sér., t. IV, p. 4 et suiv.).

ment une action générale en multipliant les facilités de contact, en rapprochant les peuples, en amenant la continuité de relations internationales; en certains points elles décidèrent, pour ainsi dire en dernier ressort, de la force obligatoire des règles de droit. Un exemple est fourni pour la course, qui, selon la remarque de Michel Chevalier, disparut non seulement parce que le sens moral du monde civilisé la condamnait, mais parce que le perfectionnement des machines de guerre la rendait matériellement impossible (1).

Il n'est pas jusqu'aux idées religieuses qui ne firent naître des occasions de rapprochement et d'alliance et, mieux que tout cela, inspirèrent des sentiments de solidarité. Schiller en a fait la remarque en ce qui concerne le protestantisme; il lia les hommes de divers pays, les sujets de divers gouvernements qui auparavant étaient étrangers, les uns aux autres. « La différence de langage, de mœurs, de caractères, dit l'illustre écrivain, avait élevé entre les peuples de l'Europe un mur de séparation que rien encore n'avait pu ébranler. Il fut détruit par la réformation de l'Église. Un sentiment plus puissant sur le cœur de l'homme que l'amour même de sa patrie le rendit capable de voir et de sentir hors des limites de cette patrie. Le calviniste français se trouva plus en rapport avec le réformé anglais, allemand, hollandais, genevois qu'avec son compatriote catholique. Le triomphe des armées bataves lui était bien plus doux que le triomphe des armées de son souverain. »

(1) *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, 4^e sér., t. V, p. 129.

La notion de l'équilibre a exercé sur la constitution de l'Europe une très grande influence, qui, dans l'histoire des derniers siècles, se manifesta sous une double forme, tantôt comme la primitive union des faibles contre le puissant, tantôt comme une égalisation des forces. L'antiquité n'ignorait nullement l'idée d'un arrangement systématique des communautés politiques, mais dans son acception véritable, la théorie du juste équilibre des puissances apparut au XV^e siècle, quand, en Italie, cinq États, Florence, Naples, Milan, le patrimoine de saint Pierre, Venise, établirent un système de balance politique (1). Francesco Guicciardini, qui décrit cette situation dans la page qui ouvre l'*Histoire d'Italie de l'année 1492 à l'année 1552*, en attribue en partie le mérite à Laurent de Médicis; il note que celui-ci comprit avec les Florentins qu'il fallait s'opposer à l'agrandissement des principales puissances d'Italie et conserver entre elles un juste équilibre. L'image dont il se sert, la balance des forces, pénétra dans la langue technique du droit des gens et des affaires générales; l'idée même, la notion donc de l'équilibre, fut étendue, comme nous l'avons déjà dit, à la partie occidentale de l'Europe. Francis Bacon en a fait la remarque : « Le triumvirat des rois Henri VIII, François I^{er} et Charles-Quint était prévoyant au point que pas un palme de territoire ne pouvait être occupé par l'un des souverains sans que les deux autres travaillassent à remettre en place la balance

(1) E. NYS, *La théorie de l'équilibre européen* (REVUE DE DROIT INTERNATIONAL, t. XXV, p. 34 et suiv.).

de l'Europe (1). » Le grand Anglais rapprochait cette politique de la politique prônée par Guicciardini.

La notion de l'équilibre aida à consolider le système européen ; elle eut ainsi une influence sérieuse sur la reconnaissance des droits et des devoirs des États.

Deux modes se présentèrent pour sa réalisation ; la résistance à l'ambition d'un seul et l'accord pour la constitution et la garantie en commun (2). Sous la première forme, la politique d'équilibre inspira les guerres contre Charles-Quint, contre Louis XIV, contre Napoléon I^{er} ; sous la seconde forme, elle dicta les traités de Westphalie, d'Utrecht et de Vienne.

Longtemps l'histoire politique de l'Europe sembla se résumer dans la lutte entre la Maison de France et la Maison d'Autriche.

Lors de l'abdication de Charles-Quint, la Maison d'Autriche se divisa en deux branches : la branche espagnole régnait sur l'Espagne, Naples, la Sicile, les Pays-Bas, la Franche-Comté, les Indes ; la branche autrichienne régnait sur les pays héréditaires, la Bohême, la Hongrie, l'Alsace, et conservait la couronne impériale. La France combattit les deux branches : sous Henri IV, elle triompha de la branche espagnole ; sous Richelieu, elle s'en prit de préférence à la branche autrichienne ; sous Mazarin, elle s'attaqua à la fois à la branche espagnole et à la branche autrichienne. Au XVII^e siècle encore, l'idée régnait qu'il y avait deux puissances dans la chré-

(1) FRANCIS BACON, *Considerations touching a war with Spain*, dans l'édition de ses œuvres publiée à Londres en 1778, t. II, p. 304.

(2) EUGENE ORTOLAN, *Des moyens d'acquérir le domaine international*, p. 139 et suiv.

tienté, la Maison de France et la Maison d'Autriche, qui étaient « comme les deux pôles desquels descendaient les influences de paix et de guerre », et que « les princes s'attachaient à l'une et à l'autre, selon leur intérêt ».

A cette époque, la politique est dynastique d'abord ; puis s'affirme la conception moderne que les liens juridiques s'établissent entre les communautés politiques et non point entre ceux qui les dirigent ; les communautés politiques tendent, de leur côté, à s'assurer l'intégrité et l'indivisibilité du territoire, à briser la conception féodale de la suzeraineté, à réaliser la souveraineté, la *supremitas*. Ainsi se forme un droit des gens fondé, comme l'observe un auteur, « non seulement sur des traités, mais encore sur une convention générale et tacite, dont les maximes obligatoires, quoique souvent négligées, exercèrent une grande influence sur les actes des gouvernements (1) ».

Ce droit ne cessa de tendre à l'élimination de tous les éléments religieux ; devant lui, il ne devait y avoir et il n'y eut finalement plus de différences de culte ni de croyance. Déjà au moyen âge, des gouvernements chrétiens avaient traité avec les princes musulmans d'Afrique ; au XVI^e siècle, François I^{er} et Henri II de France avaient entretenu des relations officielles avec les Turcs ; les principes de Machiavel avaient contribué à développer l'indifférentisme ; la paix de Westphalie fit prévaloir la notion de la tolérance religieuse, malgré les anathèmes de la papauté.

La paix de Westphalie donna une formelle consécration à la société internationale qui s'était lentement

(1) CHARLES GIRAUD, *Le traité d'Utrecht*, p. 13.

établie sur le sol européen. Elle fut proclamée, le 24 octobre 1648, à la suite de conférences où, à l'exception de l'Angleterre, de la Pologne et de la Russie, qui n'était point encore une puissance européenne et dont l'entrée dans le système général fut un fait capital de l'époque moderne, tous les gouvernements importants étaient représentés. Deux instruments la composaient : le traité entre la France, l'Empereur et l'Empire, qui fut rédigé à Munster, et le traité entre la Suède, l'Empereur et l'Empire, qui fut signé à Osnabruck; une paix particulière avait d'ailleurs été conclue à Munster, le 30 janvier 1648, entre les Provinces-Unies et l'Espagne.

Dans la guerre à laquelle il s'agissait de mettre un terme, les principales puissances belligérantes avaient été l'Empire, l'Espagne, la France et la Suède. L'Empereur et l'Espagne avaient eu pour alliés les États catholiques de l'Empire; la France et la Suède avaient eu pour alliés le roi de Portugal, les Provinces-Unies, les ducs de Savoie et de Modène et les États d'Empire de la confession d'Augsbourg; les adhérents avaient été distingués des alliés; c'étaient des villes ou des États médiats impliqués dans la guerre et considérés comme des alliés d'un ordre intérieur. Déjà le 25 décembre 1641, il avait été décidé, dans le traité de préliminaires signé à Hambourg, que le congrès chargé de faire la paix générale se tiendrait en même temps à Munster et à Osnabruck, et que les deux assemblées seraient réputées n'en faire qu'une.

L'Empire, la France, l'Espagne, la Suède, le Portugal, les Provinces-Unies, les treize cantons suisses, les ducs de Savoie et de Mantoue, les Électeurs, les princes et les États de l'Empire, plusieurs villes et corporations

médiates furent représentés; le Danemark, le Saint-Siège et la république de Venise prirent part aux négociations; tout devait se traiter par leur intervention.

Mais les premières propositions ne furent présentées que le 4 décembre 1644 et il fallut, pour aboutir, plus de trois années de négociations. Affaires de l'Empire, griefs de religion, « satisfaction », c'est-à-dire dédommagement de la France et de la Suède, sûreté, garantie d'exécution de la paix, tels étaient les principaux objets sur lesquels l'entente se fit. Au point de vue du développement du droit des États européens, deux points surtout étaient importants : c'étaient la reconnaissance des droits des membres de l'Empire dans le gouvernement général et l'affirmation de leur prérogative territoriale. Au centre de l'Europe se trouvaient trois cent cinquante-cinq États souverains maintenus à jamais dans l'exercice de la « supériorité » territoriale et des autres droits, prérogatives et privilèges dont ils avaient joui précédemment, et libres de faire des alliances tant entre eux qu'avec les puissances étrangères, chacun pour sa conservation et pour sa sûreté, pourvu que ces alliances ne fussent point tournées contre l'Empereur et l'Empire, ni contraires à la paix publique ou à la paix de Westphalie elle-même (1). Déjà nous avons rappelé l'influence qu'eut sur la nature et les règles de la société européenne le fait que celle-ci comprenait un grand nombre de communautés politiques que leur faiblesse même devait amener à s'appuyer sur les principes du droit.

(1) C.-G. DE KOCH, *Histoire abrégée des traités de paix entre les puissances de l'Europe*. Nouvelle édition par F. SCHOELL, première partie, chap. I, section IV.

C'est alors qu'un élément nouveau vint s'ajouter aux considérations qui inspiraient et dictaient les combinaisons diplomatiques et l'action des puissances. L'occupation du nouveau monde, l'extension toujours plus grande de la domination de gouvernements européens en Asie et dans les îles de l'océan Pacifique, la conquête de vastes empires, la création de colonies nombreuses, tout cela provoqua hors d'Europe une grande rivalité d'intérêts qui ne tarda point à exercer de l'action sur l'Europe elle-même. Le Portugal, l'Espagne, la France, les Provinces-Unies, l'Angleterre furent aux prises ; les richesses étaient l'enjeu, et comme dans les idées régnantes, la préoccupation continuelle était la possession exclusive, les contestations prirent le caractère le plus âpre et le plus violent. En dernière analyse, c'était la suprématie de l'Europe qui s'établissait, c'était son hégémonie qui s'affirmait. Il n'y eut pas, du reste, rien que des différends et des guerres ; des conventions intervinrent, et dans la dernière moitié du XVII^e siècle, les questions maritimes et commerciales relatives aux autres parties du monde furent tranchées dans plus d'un grand traité. Ainsi dans la paix des Pyrénées conclue entre la France et l'Espagne en 1659 ; ainsi encore dans plusieurs traités conclus à Utrecht en 1713.

Toute la surface du globe devenait peu à peu le théâtre d'action. C'est dire que les problèmes de droit international s'accumulèrent, que les questions anciennes reçurent des solutions plus conformes aux données modernes, et que les règles juridiques s'étendirent progressivement sur de nouveaux domaines de l'activité de l'homme. Qu'on songe aux principes de l'occupation, aux coutumes de la guerre, au développement considérable

du droit maritime et à ses institutions qui, ou bien prirent alors naissance, ou bien se constituèrent de façon complète; tels la contrebande de guerre, le blocus, le convoi, le droit de visite, la juridiction des prises; qu'on songe à la neutralité dont les affirmations et les revendications, surtout en ce qui concerne la navigation et la liberté des mers, exercèrent sur le droit international tout entier la plus salubre influence en précisant les droits des belligérants et en mettant fin aux injustes empiètements et aux intolérables violences.

Au milieu de tout cela persistait l'idée d'une Europe envisagée comme un ensemble. Les documents diplomatiques étaient significatifs; à différentes reprises, en des occasions solennelles, la « sûreté », le « repos », la « paix », la « liberté » de l'Europe furent mentionnés et invoqués comme le but suprême. Par le nombre des gouvernements qui y prenaient part, par le rôle qu'ils remplissaient, les congrès témoignaient du fait que ceux-ci avaient conscience de leur solidarité. Au congrès de Nimègue de 1675 figurèrent notamment les plénipotentiaires de la France, de l'Empire, de l'Espagne, de la Suède, des Provinces-Unies, du Danemark, de l'Électeur de Brandebourg, sans compter les envoyés du pape et du roi d'Angleterre qui avaient offert leur médiation. Au congrès qui se tint à Brunswick, en 1697, et où la Suède fut médiatrice, l'Empereur, les rois de France, d'Espagne, de la Grande-Bretagne, les États-Généraux des Provinces-Unies, les États d'Empire étaient représentés; le roi de Danemark, qui aurait voulu exercer le rôle de médiateur, avait envoyé une ambassade. Au congrès d'Utrecht, qui s'ouvrit le 29 janvier 1712, les puissances intéressées furent en plus grand nombre encore. C'étaient la France,

la Grande-Bretagne, les Provinces-Unies, le Portugal, la Prusse, la Pologne, les Électeurs, le duc de Savoie, les républiques de Venise et de Gênes. En 1748, se réunit le congrès d'Aix-la-Chapelle; ici parurent les plénipotentiaires de la France, de la Grande-Bretagne, de l'Empire, de l'Espagne, de la Sardaigne, des Provinces-Unies, de la république de Gênes et du duc de Modène.

Des modifications ne cessaient de se produire dans ce qu'on peut appeler le personnel de la politique internationale, en d'autres mots, parmi les États, sujets du droit des gens. Des communautés politiques qui, à une époque déterminée, avaient exercé une réelle influence, voyaient leur prestige diminuer ou même disparaître presque complètement; d'autres s'élevaient au premier rang; d'autres encore s'affirmaient pour ainsi dire subitement et conquéraient d'emblée une situation prépondérante.

Faut-il rappeler la décadence de l'Espagne? Pendant un siècle, ses rois avaient manié des forces redoutables et semblaient appelés à dominer le monde; d'une manière soudaine, ils perdirent tout ascendant dans la politique générale. La Suède, qui avait exercé une indéniable action sur les événements de l'Europe, fut bientôt incapable de manifester quelque énergie au delà de ses frontières. Le rôle des Provinces-Unies se modifia; elles durent renoncer à la suprématie maritime. L'empire de l'océan échut à l'Angleterre, qui longtemps s'était trouvée à l'écart du monde civilisé et qui ne devait pas tarder à en devenir pour ainsi dire le centre. La Prusse s'éleva rapidement au rang des premières puissances. La Russie grandit dans des proportions énormes; elle avança vers le centre et vers le sud-est de l'Europe et fit peu à peu la conquête du nord de l'Asie.

Des nations toutefois semblaient prédestinées aux souffrances et aux malheurs; pour citer un exemple, la Pologne avec ses huit millions d'habitants était condamnée à disparaître de la liste des États souverains. D'autres peuples devaient longtemps encore voir leur territoire servir de champ de bataille et, la guerre finie, fournir les compensations, les « satisfactions » qu'exigeait le vainqueur. Il suffit de rappeler comment la Belgique fut constamment sacrifiée, comment elle se vit enlever successivement des provinces entières par la Maison de Bourbon, comment, dans le but unique de maintenir l'équilibre européen, elle fut cédée à la Maison d'Autriche et réduite « à une existence purement intérieure, presque provinciale et communale », pour employer l'expression de Jean-Baptiste Nothomb.

Au XVIII^e siècle, un travail d'unification et de consolidation se fit dans le régime intérieur de la plupart des États européens. Le pouvoir central élargit ses attributions, il s'entoura de forces militaires imposantes, il mit en œuvre les ressources multiples de la législation. Pour les relations extérieures, il ne faut point se faire illusion. L'égoïsme et l'intérêt dictèrent presque toutes les résolutions et inspirèrent presque toutes les combinaisons diplomatiques. Une simple liste des projets de partage permet d'en juger; au début du siècle, le partage des possessions de la Suède en Allemagne, puis le partage de l'Autriche, puis le partage de la Pologne et le démembrement de la Turquie, enfin la prétention d'appliquer la règle de partage à la France, qui riposta en infligeant à ses ennemis le sort qu'ils avaient voulu lui faire subir (1).

(1) E. Nys, *Études de droit international et de droit politique*, p. 347.

Mais cette politique n'empêchait point une notion de prévaloir ; malgré tout, l'Europe continuait à apparaître comme un ensemble systématique, comme une société internationale.

En des occasions solennelles, le droit des gens était affirmé par ceux-là mêmes qui nourrissaient en secret l'espoir de se soustraire à son application. Ne l'oublions pas, quelque odieuses qu'elles soient, les violations du droit ne peuvent anéantir le droit, qu'il s'agisse des rapports internationaux ou des rapports d'ordre privé ou d'ordre politique. Les relations entre les gouvernements européens étaient constantes ; la diplomatie déployait une activité infatigable ; des ligues comme les ligues de neutralité armée étaient conclues, qui faisaient précisément appel à « toute l'Europe » et qui invoquaient, en termes formels, le « droit primitif de tous les peuples ». La fréquence des guerres ne fournit point d'irréfutable objection ; la légitimité du droit de se rendre justice à soi-même était incontestée dans les relations internationales ; la guerre formait un moyen de contrainte ; elle était envisagée comme un mode de constatation du droit ; elle ne témoignait point contre le droit des gens, mais elle se conciliait avec ses notions essentielles, comme du reste le duel judiciaire s'était maintenu longtemps dans l'organisation même du droit politique.

Déjà se manifestaient au sein même de la société internationale les prétentions de quelques États au gouvernement suprême ; ils voulaient former un « directoire », constituer le « concert » des puissances, trancher à leur gré les graves questions d'intérêt général. La lutte entre les Maisons de Habsbourg et de Bourbon avait eu comme but la domination absolue ; actuellement les gouverne-

ments se contentaient de conquérir la majorité dans le groupe des « grandes puissances » et de contribuer ainsi à déterminer la politique générale. De là une cause nouvelle de combinaisons diplomatiques, d'ententes et d'alliances, de querelles, de luttes et même de guerres. La Grande-Bretagne, la France, l'Empereur, la Prusse sont généralement à l'œuvre; la Russie ne tarde pas à se joindre au groupe, tandis que des États de moindre importance viennent participer au règlement de questions particulières. L'Empire ottoman, dont la domination s'étend encore sur de vastes territoires européens, ne fait point partie de la communauté.

Il est toutefois une considération dont il faut tenir compte : les forces des États n'étaient nullement comparables à ce qu'elles sont de nos jours.

Au commencement du XVIII^e siècle, la France comptait de 19 à 20 millions d'habitants; la Grande-Bretagne, 9 millions; l'Espagne, 6 millions; la Prusse, un million et demi; la Suède, 2 millions; l'Italie, 13 millions; l'Empire, 15 millions; les pays directement soumis à l'Empereur avaient 12 millions d'habitants; les Provinces-Unies, 2,500,000. La population de la Russie, qui était évaluée à 12,600,000 habitants en 1680, s'élevait à près de 27 millions. Ces chiffres, notons-le, sont établis de manière approximative; la précision et la certitude font défaut pour les renseignements statistiques; mais les données que nous possédons nous permettent de juger avec une connaissance suffisante et de nous prononcer au sujet des forces agissantes.

Sur l'effectif des armées, sur la puissance maritime, quelques détails sont significatifs, si l'on juxtapose les renseignements des siècles passés avec les renseigne-

ments que nous avons pour la dernière moitié du XIX^e siècle et pour l'époque actuelle.

Sous François I^{er}, grâce à des milliers de mercenaires étrangers, l'armée française comprenait, à certains moments, 100,000 hommes. Quand, en 1610, Henri IV se prépara à entrer en campagne, il disposait de 51,000 soldats; ses alliés aidant, il comptait doubler ce nombre. Sous Philippe II, la monarchie espagnole pouvait mettre en ligne 150,000 hommes; en 1640, l'effectif n'était plus que de 100,000. C'est avec 13,000 soldats qu'en 1630, Gustave-Adolphe partait de Suède et abordait en Poméranie; les États protestants de l'Empire fournirent 40,000 hommes; l'armée de la Ligue commandée par Tilly comptait 30,000 hommes; l'armée impériale sous les ordres de Wallenstein comprenait d'abord 40,000 hommes, mais finit par atteindre le chiffre de 87,000. Quand, en 1667, Louis XIV envahit les Pays-Bas espagnols, il disposait de 47,000 soldats. En 1672, l'armée française était forte de 130,000 hommes dans ses opérations contre les Provinces-Unies; le tiers de ce nombre était constitué par des mercenaires étrangers. Les Provinces-Unies firent d'héroïques efforts dans leurs guerres contre Louis XIV; en 1671, elles disposaient de 64,000 soldats; en 1695, elles en réunirent 100,000. Encore à la fin du XVIII^e siècle, la force militaire de l'Empire, non compris les hommes que plusieurs des États levaient pour la défense de leurs intérêts particuliers, montait en temps de paix à 40,000 hommes. Comme le dit un écrivain, lorsque, en temps de guerre, on décrétait que ce nombre serait triplé ou quadruplé, l'armée de l'Empire n'offrait qu'« une bizarrerie de troupes formées de corps différemment

équipés et disciplinés et souffrant d'une double direction dont les intérêts n'étaient pas les mêmes (1) ».

Au sujet des flottes, il suffira de quelques indications pour montrer l'écart considérable qui existe entre la puissance maritime d'autrefois et celle que les États manient de nos jours. Sous François I^{er}, la France était encore obligée d'acheter les services d'André Doria, que l'on voyait successivement mettre ses galères à la disposition des puissances rivales, et c'est à la fin du règne seulement que la couronne posséda une cinquantaine de navires. L'Armada, qui devait détruire la puissance de l'hérétique Angleterre et pour laquelle Philippe II avait fait les sacrifices les plus grands que fit jamais un souverain espagnol, comptait 131 navires, 7,000 marins et 17,000 soldats. Toute la flotte royale d'Élisabeth comprenait 25 navires, et contre la formidable attaque, il fallut compter sur les corsaires comme Drake, Hawkins, Martin Frobisher. Un économiste anglais qui écrivait à la fin du XVII^e siècle, William Petty, a fait une estimation des marines marchandes des principaux pays, qu'il peut être utile de signaler puisque l'action gouvernementale et l'action privée se combinaient généralement. Il évalue à deux millions de tonneaux le port de leurs navires ; selon ses calculs, l'Angleterre en possédait 500,000 ; la France, 100,000 ; la Suède, le Danemark, Hambourg et Dantzig, 250,000 ; l'Espagne, le Portugal et l'Italie, 250,000 ; les Provinces-Unies pour leur part en avaient 900,000, soit près de la moitié. Une réflexion se présente

(1) G.-F. DE MARTENS, *Tableau des relations extérieures de l'Europe*, 1801, p. 498.

tout naturellement, et l'on se prend à admirer davantage les grandes choses qui ont été faites avec des instruments imparfaits. Ne l'oublions pas, ce fut seulement en 1807 que Fulton construisit aux États-Unis le premier bateau à vapeur ; l'Angleterre utilisa le navire à vapeur pour la guerre, en 1828 ; un vaisseau à vapeur traversa pour la première fois l'Atlantique, en 1838.

Les armes étaient défectueuses et imparfaites. Il semble établi que les Mongols se servaient du canon au milieu du XIII^e siècle. En Europe, les armes à feu portatives datent du milieu du XIV^e siècle ; toutefois, l'usage en fut longtemps restreint ; encore au commencement du XVI^e siècle, les arquebusiers se mêlaient aux archers et aux arbalétriers ; l'infanterie de ligne conservait la pique qui ne fut discréditée par la baïonnette qu'au milieu du XVII^e siècle ; même dans le premier tiers du XVII^e siècle, les troupes anglaises comprenaient des archers et des arbalétriers, et au début du XIX^e siècle, l'armée russe envahissant la France traînait à sa suite des tireurs d'arc comme les Baskirs et les Kalmouks (1).

Les ressources financières étaient faibles. Dans les dernières années de son règne, Philippe II, dont la puissance s'étendait à la fois sur plusieurs pays d'Europe et sur d'immenses possessions extra-européennes, avait un revenu annuel de 20 millions de ducats, environ 55 millions de livres de France ; à la même époque, le revenu de la couronne de France était de 30 millions de livres.

(1) JEAN DE BLOCH, *La guerre*, t. I. *Description du mécanisme de la guerre*, p. 21.

L'essor de l'industrie se place à la fin du XVIII^e siècle; l'Angleterre et l'Écosse donnèrent le signal. Les machines et la vapeur devaient tout modifier, centupler la richesse nationale et donner à la Grande-Bretagne un demi-siècle d'avance sur les autres pays. Rogers a tracé le tableau de cette époque dont datent les applications de la machine à vapeur et plusieurs des inventions qui transformèrent l'industrie et le négoce. « Le monde civilisé, écrit-il, avait adopté pour programme la conquête par les armes de débouchés commerciaux exclusifs. A la paix de Paris de 1763, la France était à peu près dépouillée et avait perdu toute l'Inde, sauf Pondichéry. L'Espagne et la Scandinavie ne comptaient plus. L'Allemagne était déchirée par les guerres dynastiques qui avaient succédé à ses guerres religieuses. La ruine de la Hollande était consommée. L'Italie semblait atteinte d'un mal incurable. L'Angleterre sortait de la guerre avec l'empire universel et le monde pour marché exclusif; James Cook lui annexait le Pacifique et l'Australie, et elle eût pu facilement s'emparer des colonies espagnoles..... Un marché immense et exclusif s'ouvrit à son industrie, s'étendant de la Nouvelle-Écosse jusqu'à la Floride et dans l'Inde, où seule elle avait le droit de débarquer et de prendre une cargaison (1). »

Au point de vue du développement des règles du droit des gens, la déclaration de l'indépendance des treize colonies anglaises de l'Amérique du Nord constitue un fait important. Ce n'est point que le nouvel État se soit

(1) JAMES E. THOROLD ROGERS, *Interprétation économique de l'histoire*. Traduit par E. CASTELOT, 1892, p. 255.

immiscé dans les affaires de l'Europe ; mais une série de traités conclus avec la France, les Provinces-Unies, la Suède, la Grande-Bretagne et la Prusse attestèrent de 1778 à 1785 un esprit de sagesse et une notion du juste dignes d'admiration. Toutefois le fait capital de la fin du XVIII^e siècle fut la Révolution française.

On a fait ressortir qu'il y eut un « ancien régime » en droit international comme en droit politique (1). La Révolution française a introduit en droit des gens la notion de la liberté qu'elle avait proclamée pour l'individu, et cette notion aboutissait à un tel aspect de l'autonomie de chaque État que toute idée de propagande par la force était repoussée. Nous l'avons dit déjà, une foi absolue dans la puissance élémentaire de la justice et dans l'inéluctable nécessité de son règne animait cette gigantesque époque. Il est même à noter que le regard se portait au delà de l'Europe et que le monde entier formait l'objet des spéculations et des programmes. On connaît le projet déposé par Volney, en mai 1790, lors de la discussion sur le droit du pouvoir exécutif de déclarer la guerre. Volney propose de déclarer que l'assemblée regarde l'universalité du genre humain comme ne formant qu'une seule et même société dont l'objet est la paix et le bonheur de tous et de chacun de ses membres ; que dans cette grande société générale les peuples et les États considérés comme des individus jouissent des mêmes droits naturels et sont soumis aux mêmes règles de justice que les individus des sociétés particulières et secondaires ; que par conséquent aucun peuple

(1) LESEUR, *Introduction à un cours de droit international*, p. 85.

n'a le droit d'envahir la propriété d'un autre peuple, ni de le priver de la liberté et de ses avantages naturels. C'était l'application à la politique extérieure des principes de liberté énoncés dans la noble Déclaration des droits; c'était en même temps l'agrandissement du domaine des règles juridiques internationales. Il ne s'agissait plus simplement de l'Europe et de l'équilibre européen; tout le globe terrestre était désormais soumis au droit des gens et tous les peuples pouvaient invoquer sa protection à la condition d'accomplir ses préceptes et de respecter ses maximes.

Ainsi se serait réalisé le règne de la paix universelle; mais la dure réalité déçut toutes les espérances et une époque de longues et terribles guerres s'ouvrit. Néanmoins l'affirmation des principes généreux n'avait pas été inutile. En proclamant les droits des peuples, la Révolution donnait une force nouvelle aux nationalités dont les germes étaient apparus sur le sol européen dès le X^e siècle de notre ère et dont la Réforme avait déjà aidé le développement; en affirmant l'existence d' « une grande société générale des peuples », elle ouvrait le règne d'un droit international régissant le monde entier.

Nous n'avons pas à indiquer les causes mêmes qui jetèrent la Révolution dans de longues guerres. Il nous suffit de rappeler comment, au début, à côté du respect de l'autonomie, une autre tendance s'était fait jour, celle qui menait au cosmopolitisme, et comment, par un changement nouveau de direction, s'était manifestée, en fin de compte, l'impérieuse volonté de libérer les peuples malgré eux et de détruire partout la tyrannie.

Le cosmopolitisme reçut, en effet, un puissant appui.

Il remontait fort haut dans l'histoire de l'humanité. La notion de patrie avait apparue, pour la première fois, dans les cités grecques, mais elle n'avait pas tardé à voir se dresser devant elle une notion plus large. Déjà, dit-on, dans l'organisation de sa société, Pythagore n'établissait aucune différence entre les Grecs et les Barbares ; Démocrite s'était proclamé citoyen du monde. Interrogé au sujet de sa patrie, Socrate, selon la tradition, répondait : « Toute la terre. » « Ce n'est ni la famille ni la cité qui unit les hommes, disait Zénon le Stoicien, c'est la vertu. » Sur cette maxime se basait sa république du genre humain.

Quelques siècles plus tard, la notion cosmopolite apparaissait avec vigueur dans Senèque, pour qui « la véritable patrie était l'enceinte de l'univers ». Le christianisme primitif avait été essentiellement hostile à l'idée de patrie, et longtemps l'Église universelle l'avait emporté sur le groupement ethnique. Actuellement de significatives affirmations se produisaient, l'unité était prêchée, l'idéal prôné était la république universelle en laquelle s'absorberaient toutes les distinctions de races et de peuples. « Les corps nationaux, disait Anacharsis Cloots, comme les corps provinciaux, sont les fléaux du genre humain. Il en résulte des guerres qui autrement se réduiraient à des procès. Abattez les barrières naturelles, et l'âge d'or renaitra ; une harmonie inaltérable couvrira le globe d'une paix perpétuelle. » « Il s'agit de commencer la confédération des hommes, disait Claude Fauchet, de rapprocher les vérités utiles, de les lier en un système universel, de les faire entrer dans le gouvernement des nations et de travailler, dans un concert général de l'esprit humain, à composer le bonheur du monde. »

La guerre de propagande amena la situation violente dans laquelle la France se trouva en face des rois coalisés. Déjà en 1791, l'empereur Léopold II avait invoqué la nécessité de « sauver l'Europe entière de la révolte et de l'anarchie » ; en 1792, l'empereur François II et le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume II, émettaient l'insolente prétention de châtier la France. C'est alors que celle-ci lança les décrets fameux promettant fraternité et secours à tous les peuples qui voudraient recouvrer la liberté.

La politique de Napoléon I^{er} souleva, à son tour, une irréductible opposition. Elle était la négation du droit international. Il y a lieu de croire que Metternich, qui représentait l'Empire d'Autriche à la cour du grand conquérant, émettait une exacte appréciation quand il disait que le morcellement de l'Europe en puissances dont la plus forte n'aurait eu que de 3 à 4 millions de sujets, était entré dans le plan de Napoléon et que son but était de former un vaste empire et de devenir le chef et le protecteur de vingt à trente petits États. En 1806, l'Empereur montrait la France « unie aux peuples de l'Allemagne par les lois de la confédération du Rhin et à ceux des Espagnes, de la Hollande, de la Suisse et des Italies par les lois du système fédératif ». Il s'était chargé, du reste, de définir ce système, qui était plus qu'une alliance et dont les membres ayant un intérêt commun devaient avoir un lien commun. En 1810, l'Empire français comprenait toute l'ancienne France, toute la péninsule italique, moins les royaumes de Naples et d'Italie, une partie de l'Allemagne, la Belgique, la Hollande ; tout autour se rangeaient des pays subissant les volontés du conquérant, et au delà encore se trouvaient des alliés qui

n'osaient en rien s'opposer à sa politique envahissante.

Des ligues se formèrent parmi les souverains que menaçait une ambition toujours croissante et qu'effrayaient des plans de domination universelle. Les rois firent appel aux sentiments généreux des peuples et à leur amour inné de la liberté; mais la victoire obtenue, ils se montrèrent égoïstes et calculateurs, et tout autant que leur ennemi, ils foulèrent aux pieds les règles de la justice. Dans le système qu'ils inaugurèrent, dans le droit des gens qu'ils invoquèrent, ce furent leurs dynasties qui prirent la place des États, et repoussant l'idée de l'égalité des communautés politiques, ils firent triompher la notion d'un « directoire », d'un « concert des grandes puissances », dont les décisions s'imposeraient désormais au monde entier.

L'intérêt, la sûreté de l'Europe étaient constamment invoqués dans les documents diplomatiques. Le 5 février 1814, au congrès de Châtillon, les plénipotentiaires de l'Autriche, de la Grande-Bretagne, de la Prusse et de la Russie déclarent qu'« ils ne se présentent pas aux conférences comme uniquement envoyés par les quatre cours de la part desquelles ils sont munis de pleins pouvoirs, mais comme se trouvant chargés de traiter de la paix avec la France, au nom de l'Europe ne formant qu'un seul tout, les puissances répondant de l'accession de leurs alliés aux arrangements dont on sera convenu à l'époque de la paix même ». Le 1^{er} mars 1814, les plénipotentiaires des mêmes puissances signent à Chaumont le traité de la quadruple alliance. Les parties contractantes s'engagent, l'une envers l'autre, pour le cas où la France refuserait d'accéder aux conditions de la paix proposée, « de consacrer tous les moyens de leurs États respectifs à

la poursuite vigoureuse de la guerre et de les employer dans un parfait concert, afin de se procurer à elles-mêmes et à l'Europe une paix générale, sous la protection de laquelle les droits de la liberté de toutes les nations puissent être établis et assurés. » La durée du traité est étendue à vingt ans à dater du jour de la signature, et les puissances se réservent de convenir, si les circonstances l'exigent, trois ans avant son expiration, de sa prolongation ultérieure. Un passage est formel; le but de la quadruple alliance est de maintenir l'équilibre en Europe, d'assurer le repos et l'indépendance des puissances et de prévenir les envahissements qui, depuis tant d'années, ont désolé le monde.

La notion de l'Europe est mise en relief dans les traités de paix du 30 mai 1814, signés à Paris, entre la France, l'Autriche, la Grande-Bretagne, la Prusse et la Russie; les souverains sont « animés du désir de mettre fin aux longues agitations de l'Europe et aux malheurs des peuples par une paix solide, fondée sur une juste répartition de forces entre les puissances et portant dans ses stipulations la garantie de sa durée ». Elle apparaît de nouveau dans l'Acte final du congrès de Vienne du 9 juin 1815 : les puissances se sont réunies pour compléter les dispositions du traité conclu à Paris le 30 mai 1814 et pour y ajouter les arrangements rendus nécessaires par l'état dans lequel l'Europe est rentrée à la fin de la dernière guerre.

La notion de l'Europe est citée en opposition avec la notion de la France, quand la tentative de restauration impériale échoue à Waterloo et qu'une seconde fois les alliés rétablissent Louis XVIII sur le trône; il faut aux puissances une garantie contre « l'esprit turbulent » du

peuple français ; le 22 septembre 1815, une note de leurs plénipotentiaires constate la volonté de régler les rapports présents et futurs « entre la France et l'Europe ».

Il y a plus. Un document fameux transforme les peuples en « membres d'une même nation chrétienne » et considère les trois souverains qui le signent comme « délégués par la Providence pour gouverner trois branches d'une même famille ». C'est l'Acte de la Sainte-Alliance, signé à Paris, le 26 septembre 1815, par l'empereur de Russie, l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse, et auquel la plupart des souverains de l'Europe accédèrent successivement.

A la quadruple alliance conclue à Chaumont, le 1^{er} mars 1814, se ramenait la prétention des grandes puissances européennes d'exercer l'hégémonie ; la direction des affaires générales était confiée à une « tétrarchie », mais au congrès d'Aix-la-Chapelle de 1818, le roi de France fut admis à prendre part à toutes les délibérations, et désormais la « pentarchie » s'attribua la mission de maintenir et d'affermir le système qui, selon les termes du protocole du 15 novembre 1818, « avait donné la paix à l'Europe et qui seul pouvait en assurer la durée ».

Le droit international était menacé dans son existence. Il ne se comprend ni sans l'indépendance et l'égalité des États, ni sans l'indifférence complète en matière de religion et de culte. Le régime nouveau impliquait non seulement la substitution des princes aux États et partant le respect de la « légitimité », mais aussi encore l'intervention continuelle des grandes puissances dans les affaires intérieures des États de moindre importance, et le gouvernement de l'Europe au moyen de conférences diplomatiques où ne siègeraient que les représentants des

grandes puissances; de 1820 à 1822, les congrès de Troppau, de Laybach et de Vérone ne poursuivirent qu'un but : l'anéantissement des libertés publiques, le maintien et le raffermissement du despotisme. Il impliquait aussi un piétisme sentimental, une religiosité malade qui étaient en contradiction formelle avec les principes élémentaires de tout droit. Le terrain de la lutte était indiqué : il fallait affirmer l'indépendance et l'égalité des États, il fallait faire triompher dans le domaine international l'esprit laïque et éliminer toute considération de secte, tout élément religieux.

La pentarchie invoquait l'idée de l'Europe formant un ensemble. Le 20 décembre 1830, les plénipotentiaires de l'Autriche, de la Grande-Bretagne, de la Prusse et de la Russie, réunis en conférence à Londres, proclamèrent qu'« unie à la Hollande et faisant partie du royaume des Pays-Bas, la Belgique avait à accomplir sa part des devoirs européens de ce royaume » et que « sa séparation d'avec la Hollande ne pouvait la libérer de cette part ». Le 19 février 1831, ils firent valoir « le grand principe de droit public », « le principe d'un ordre supérieur, d'après lequel les traités ne perdent pas leur puissance, quels que soient les changements qui interviennent dans l'organisation intérieure des peuples ». « Chaque nation, disaient-ils, a des droits particuliers, mais l'Europe a aussi son droit, c'est l'ordre social qui le lui a donné. » A cette époque, Jean-Baptiste Nothomb s'est attaché à prouver que la Belgique était « une partie du grand tout européen ayant sa destination particulière, son individualité propre » ; il a montré comment se trouvaient en présence deux genres de souveraineté : la souveraineté individuelle de deux peuples et la souveraineté

collective de l'Europe. « Cette souveraineté collective, écrivait-il, avait pour organe la conférence de Londres, qui, à défaut d'une représentation politique plus parfaite, était appelée à exercer tous les droits de l'Europe. »

Dans ce qu'on est convenu d'appeler la question d'Orient, c'est encore l'intérêt de l'Europe qui a servi de grand argument. En 1841, le gouvernement de Louis-Philippe proposait de faire un acte général réglant la clôture des détroits des Dardanelles et du Bosphore, la reconnaissance de l'indépendance et de l'intégrité de l'Empire ottoman, des garanties pour les chrétiens de Syrie, la liberté ou la neutralité pour les routes commerciales de l'Asie à travers l'isthme de Suez et par l'Euphrate. Dans la convention signée à Londres, le 13 juillet de la même année, l'Autriche, la France, la Grande-Bretagne, la Prusse et la Russie se déclarèrent « persuadées que leur union et leur accord offraient à l'Europe le gage le plus certain de la conservation de la paix générale, objet constant de leur sollicitude ».

En janvier 1854, les représentants de l'Autriche, de la France, de la Grande-Bretagne et de la Prusse, réunis en conférence à Vienne, offrirent à la Russie et à la Turquie « l'occasion de se rapprocher d'une manière digne et honorable, sans que l'Europe fût plus longtemps attristée par le spectacle de la guerre ».

Le 25 février 1856, le comte Walewski prit la présidence des travaux du congrès de Paris. « Nous saurons, déclara-t-il, accomplir scrupuleusement et avec toute la maturité qu'elle comporte la grande tâche qui nous est dévolue, sans perdre de vue la juste impatience de l'Europe, dont les yeux sont fixés sur nous. » Le même homme d'État invoquait « le maintien de l'ordre en

Europe » quand il signalait la situation anormale de plusieurs États et jetait le blâme sur la liberté de la presse en Belgique. L'article 7 du traité de Paris du 30 mars 1856 déclarait la Sublime Porte admise à participer aux avantages du droit public et du concert européen ; les signataires s'engageaient, chacun de son côté, à respecter l'indépendance et l'intégrité territoriale de l'Empire ottoman ; ils garantissaient en commun la stricte exécution de cet engagement, et ils ajoutaient qu'ils considéreraient, en conséquence, tout acte de nature à y porter atteinte comme « une question d'intérêt général ». La déclaration du 16 avril 1856 relative au droit maritime s'adressait même à d'autres États que les États européens, et les puissances signataires se disaient convaincues que les maximes proclamées seraient accueillies avec gratitude par le monde entier.

Aux termes du préambule du traité de Berlin du 13 juillet 1878, les puissances signataires désirent régler, dans une pensée d'ordre européen, conformément aux stipulations du traité de Paris du 30 mars 1856, les questions soulevées en Orient ; elles déclarent être unanimement d'avis que la réunion d'un congrès offre le meilleur moyen de faciliter leur entente.

A aucune époque du congrès de Vienne, il n'y eut d'assemblées générales. On distinguait les affaires « européennes » des affaires « allemandes ». Deux espèces de réunions avaient lieu pour les affaires européennes ; aux unes étaient représentées l'Autriche, la France, la Grande-Bretagne, la Prusse et la Russie ; aux autres étaient appelés, en outre, les plénipotentiaires d'Espagne, de Portugal et de Suède. Au début, l'Autriche, la Prusse, la Bavière, le Hanovre et le Wurtemberg s'occupèrent des

affaires allemandes; plus tard, presque tous les princes et tous les États souverains d'Allemagne prirent part aux négociations. Sept États étaient représentés au congrès de Paris : c'étaient l'Autriche, la France, la Grande-Bretagne, la Prusse, la Russie, la Sardaigne et la Turquie; leurs plénipotentiaires signèrent le traité du 30 mars 1856. Les mêmes États firent, le 16 avril 1856, la déclaration concernant le droit maritime; trente-cinq autres États européens, américains et asiatiques y accédèrent successivement. Au congrès de Berlin de 1878 étaient représentés l'Empire d'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la France, la Grande-Bretagne, l'Italie, la Russie et la Turquie. Le congrès invita le gouvernement hellénique à désigner un représentant chargé de lui faire connaître ses observations lorsque la question des provinces turques limitrophes de la Grèce serait agitée et qui serait appelé aux séances quand il y aurait opportunité.

Comme Bluntschli en a fait la remarque, précisément au sujet de l'Acte de Berlin, la science distingue deux espèces de traités internationaux : les uns sont conclus entre des États isolés, dans le but de créer des obligations juridiques conventionnelles; les autres sont conclus entre l'ensemble des États, en vue d'établir des règles durables, de faire pour ainsi dire des lois. En ce qui concerne l'Europe, un système politique s'est formé embrassant toute cette partie du monde, et au sein de ce système politique s'est établi un corps dirigeant, que constituèrent les grandes puissances et qui a prétendu exercer une action irrésistible sur le monde entier. Les solennelles assises diplomatiques de Vienne, de Paris et de Berlin sont les plus grandes manifestations de la volonté de la communauté des États, mais on ne peut négliger les

réunions importantes qui se sont tenues pour régler les affaires de Grèce, de Belgique, de Luxembourg, de Turquie, ou pour décider mainte question d'intérêt général. Un moment vint, du reste, où les affaires extra-européennes furent discutées et où elles firent l'objet de graves résolutions.

Il nous faut mentionner à ce sujet des manifestations qui se produisirent dans le nouveau monde. Des mouvements insurrectionnels firent crouler la domination espagnole et la domination portugaise, et à partir de 1811, dans l'Amérique centrale et dans l'Amérique méridionale, plusieurs États indépendants se formèrent. Des gouvernements européens qu'animait l'esprit de la Sainte-Alliance songèrent à intervenir. Dans le message qu'il adressait au Sénat, le 2 décembre 1823, le président des États-Unis, James Monroe, fit des déclarations importantes : les « continents américains » étaient soustraits à une acquisition de territoire par occupation ou par colonisation, et le gouvernement proclamait la volonté de s'opposer à toute intervention européenne dans les affaires des États américains qui avaient déclaré leur autonomie. En 1826, un plan hardi était conçu : Simon Bolivar projetait la fédération de tous les États indépendants du nouveau monde, mais au congrès qui s'ouvrit à Panama, le 26 juin 1826, quatre gouvernements seulement furent représentés. La tentative ne demeura pas isolée, du reste ; d'autres efforts furent faits pour former une communauté américaine, par opposition à la communauté européenne. Mais la direction de la politique et du droit international se fit, en fin de compte, dans un sens plus conforme aux intérêts de l'humanité. La communauté des États embrassa le globe terrestre, et à côté des

peuples de l'Europe vinrent se ranger les nations des autres parties du monde.

Cette extension se produisit dans le dernier tiers du XIX^e siècle, non seulement grâce à la formation des unions internationales qui attachèrent les uns aux autres les États du monde entier en vue de la réalisation de progrès matériels, mais surtout par la participation aux conférences et aux congrès.

Des faits et des dates permettent de constater comment, une fois produit, le mouvement d'universalisme s'est accéléré. Déjà des États situés hors d'Europe avaient accédé à la déclaration de Paris du 16 avril 1856 relative au droit international maritime; la Perse figurait parmi les signataires de la convention de Saint-Petersbourg du 11 décembre 1868 sur la convenance d'interdire l'usage de certains projectiles dans les guerres entre les nations civilisées. Toutefois la convention de Genève du 22 août 1864 pour l'amélioration du sort des militaires blessés dans les armées en campagne avait été conclue par des États européens exclusivement, et encore, en 1874, lors de la conférence de Bruxelles concernant les lois et les coutumes de la guerre, il avait été décidé qu'il valait mieux se borner aux gouvernements d'Europe.

Quand les puissances européennes commencèrent le partage de l'Afrique et que de formidables conflits furent sur le point d'éclater, une conférence s'ouvrit à Berlin, le 13 novembre 1884, en vue d'assurer la liberté du commerce dans le bassin du Congo, de garantir la libre navigation sur le Congo et sur le Niger et d'arriver à un accord concernant les formalités qu'il fallait observer pour que les nouvelles occupations sur la côte d'Afrique fussent considérées comme effectives. L'invitation de

participer aux délibérations avait été adressée aux grandes puissances d'Europe, aux États-Unis d'Amérique et à des États européens d'importance secondaire, précisément parce qu'on voulait imprimer aux décisions un caractère d'universalité. En inaugurant la conférence, le prince de Bismarck indiqua le généreux programme. « L'idée fondamentale, disait-il, qui ressort des lettres de convocation a été de faciliter à toutes les nations l'abord de l'intérieur de l'Afrique. » Il y eut davantage, et l'on peut affirmer que dans l'Acte général du 26 février 1885, l'assemblée de Berlin a prouvé qu'elle ne voyait point dans les populations d'Afrique « des associations purement accidentelles sans personnalité juridique et en dehors de la communauté du droit des gens (1) ».

L'Acte général de la conférence de Bruxelles du 2 juillet 1890 porte que les signataires sont « animés de la ferme volonté de mettre un terme aux crimes et aux dévastations qu'engendre la traite des esclaves africains, de protéger efficacement les populations aborigènes de l'Afrique et d'assurer à ce vaste continent les bienfaits de la paix et de la civilisation ». Les plénipotentiaires de seize États européens signèrent le document diplomatique; à côté d'eux figurent le shah de Perse et le sultan de Zanzibar.

Tandis que, le 4 novembre 1863, dans une lettre adressée à vingt-deux souverains et chefs d'État européens, Napoléon III avait proposé « de régler le présent et d'assurer l'avenir dans un congrès » et avait déclaré que son

(1) ÉDOUARD ENGELHARDT, *Rapport sur les travaux de la Conférence africaine*, dans le RECUEIL DES TRAITÉS DE LA FRANCE, publié par DE CLERCQ, t. XIV, p. 476.

but unique était « d'arriver sans secousse à la pacification de l'Europe », le tsar Nicolas II, dans le message fameux du 24 août 1898, remis aux représentants des différentes puissances accrédités à Saint-Petersbourg, élargissait le débat et attribuait aux données du problème une portée universelle. « Le maintien de la paix générale, était-il dit, et une réduction possible des armements excessifs qui pèsent sur toutes les nations, se présentent, dans la situation actuelle du monde entier, comme l'idéal auquel devraient tendre les efforts de tous les gouvernements. » Le message rappelait que la conservation de la paix était le but de la politique internationale; il montrait que les forces militaires ne cessaient de se développer dans des proportions inconnues jusqu'ici; il signalait les néfastes résultats de ce triste état de choses; il prônait la réunion d'une conférence qui « rassemblerait dans un puissant faisceau les efforts de tous les États qui cherchent à faire triompher la grande conception de la paix universelle sur les éléments de troubles et de discorde ».

Le 11 janvier 1899, le ministre des affaires étrangères de Russie envoya aux représentants des puissances à Saint-Petersbourg une circulaire qui modifiait le programme primitivement tracé et, le 6 avril 1899, le ministre des affaires étrangères des Pays-Bas adressa aux agents diplomatiques néerlandais une circulaire pour leur demander, d'accord avec le gouvernement russe, d'inviter les gouvernements auprès desquels ils étaient accrédités, à se faire représenter à la conférence où ils discuteraient les diverses propositions russes.

La conférence s'ouvrit à La Haye, le 18 mai 1899; vingt-six puissances étaient représentées; c'étaient l'Al-

Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Belgique, la Chine, le Danemark, l'Espagne, les États-Unis d'Amérique, les États-Unis mexicains, la France, la Grande-Bretagne et l'Irlande, la Grèce, l'Italie, le Japon, le Luxembourg, le Monténégro, les Pays-Bas, la Perse, le Portugal, la Roumanie, la Russie, la Serbie, le Siam, la Suède et la Norvège, la Suisse, la Turquie et la Bulgarie, ce dernier pays ayant été admis sous certaines réserves. Sans doute, tous les États n'étaient point représentés; les États-Unis du Brésil avaient refusé, dit-on, d'envoyer des plénipotentiaires; la République Sud-Africaine et l'État libre d'Orange, pas plus que la plupart des républiques de l'Amérique du Sud, n'avaient été invités; mais la réunion de La Haye réalisait un progrès considérable et offrait, somme toute, un grand et noble spectacle. Qu'on songe donc que les premières assemblées de la communauté des États comptèrent tout au plus les représentants d'une partie de l'Europe, et que jusqu'au milieu du XIX^e siècle, la famille internationale ne s'étendait pas au delà des peuples chrétiens. Actuellement, la distinction des races et des religions était abolie; à côté des diplomates de toute l'Europe, qui, ne l'oublions pas, domine une si grande partie du globe, siégeaient les délégués de l'Amérique du Nord, des Indes occidentales et des pays asiatiques, comme la Chine, le Japon, la Perse, le Siam; enfin, les résolutions pouvaient étendre leur action au delà même du large cercle des États contractants par l'adhésion des puissances qui n'avaient pas été représentées.

Les travaux de la conférence s'écartèrent du programme qui avait été tracé tout d'abord. La limitation des armements ne fut point adoptée; la proposition de maintenir

les effectifs et les budgets militaires existants, qui avait été substituée à une proposition jugée trop radicale, fut repoussée. La rédaction des règles juridiques de la guerre sur terre, l'adaptation aux opérations maritimes de la convention de Genève concernant les soldats blessés, l'arbitrage facultatif ayant pour objet « le règlement des litiges entre les États par des juges de leur choix et sur la base du respect du droit », la constitution d'une cour d'arbitrage, enfin, des déclarations et des vœux, tels furent les résultats principaux.

L'espérance avait été vive; de généreux esprits s'étaient imaginé que le règne de la paix était venu et que désormais les guerres ne désoleraient plus le globe; c'est dire que la déception inspira d'amères récriminations. Les critiques étaient injustes; un progrès considérable avait été réalisé et l'œuvre de la conférence de 1899 constituait, somme toute, une affirmation puissante de la solidarité internationale.



CLASSE DES BEAUX-ARTS.

Séance du 8 janvier 1903.

M. H. MAQUET, directeur pour 1902, occupe le fauteuil.

M. le chevalier EDMOND MARCHAL, secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. G. Huberti, *directeur* pour 1903; F.-A. Gevaert, Th. Radoux, G. De Groot, Gustave Biot, Henri Hymans, Th. Vinçotte, Jos. Stallaert, Max. Rooses, A. Hennebicq, Éd. Van Even, Charles Tardieu, le comte Jacques de Lalaing, J. Winders, E. Janlet, C. Meunier, Ch. Hermans, Eug. Smits, G. Bordiau, Edgar Tincl, *membres*; Vincent d'Indy, *associé*; Fl. van Duyse, L. Solvay, Louis Lenain, *correspondants*.

M. Mathieu écrit pour motiver son absence.

M. Huberti, à la demande de M. le directeur Maquet, souhaite la bienvenue à M. Vincent d'Indy, associé, qui honore la séance de sa présence.

CORRESPONDANCE.

M. le Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique envoie une ampliation de l'arrêté royal en date du **26 décembre**, nommant président de l'Académie pour **1903 M. Mansion**, directeur de la Classe des sciences pour la même année.

— **M. le Ministre de l'Agriculture** écrit qu'il a confié à **MM. Gilis, Comein et Weygers** l'exécution en marbre des bustes de **Nicaise De Keyser, Joseph Geefs et Alexandre Pinchart**, pour la galerie des bustes des Académiciens décédés.

— **M^{me} veuve Alfred Cluysenaar** remercie la Classe de la lettre de condoléance qui lui a été adressée au sujet de la mort de son mari, ainsi que du discours prononcé aux funérailles par **M. le Secrétaire perpétuel**.

M. Achille Müntz adresse ses remerciements au sujet de la lettre de condoléance qu'il a reçue à l'occasion de la mort de son frère **Eugène Müntz**, associé de la Section des sciences et des lettres.

— **M. Bonduelle**, boursier de la fondation **Godecharle** pour l'architecture, en **1900**, envoie de Paris son troisième rapport semestriel (aperçus sur Florence et Rome).

— Renvoi pour examen à **MM. Winders, Maquet et Bordiau**.

— M. le Secrétaire perpétuel présente, au nom des auteurs, les deux ouvrages suivants offerts en don à l'Académie :

1° *Les problèmes musicaux d'Aristote*. Texte grec avec traduction française. Notes philologiques, commentaire musical et appendice; par F.-A. Gevaert et J.-C. Vollgraff. Gand, 1903, gr. in-8° de xx-420 pages;

2° *Catalogue de la Bibliothèque du Conservatoire royal de Bruxelles*; par Alfred Wotquenne, secrétaire-préfet des études et bibliothécaire. Annexe I. Libretti d'opéras et d'oratorios italiens du XVII^e siècle. Bruxelles, 1903, in-4°.

— Remerciements.

La Classe décide l'impression au *Bulletin* des notes lues par M. le Secrétaire perpétuel sur ces deux ouvrages.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

F.-A. GEVAERT ET J.-C. VOLLGRAFF. *Les problèmes musicaux d'Aristote*. Texte grec avec traduction française. Notes philologiques, commentaire musical et appendice. Gand, 1903, grand in-8° de xx-420 pages.

Le plus illustre disciple de Platon, Aristote de Stagyre, le fondateur de l'École péripatéticienne (que nous appellerions de nos jours l'École des Cent pas!), s'est

occupé de tout ce qui constituait le monde physique et moral de son temps ; ce fut le plus remarquable philosophe de l'antiquité, dans la plus large acception scientifique du mot.

Son œuvre colossale renferme entre autres, dans la série de ses ouvrages réunis sous la dénomination générale de « Sciences physiques », — ce mot étant pris non dans le sens qu'il a de nos jours, mais dans le sens grec de jadis : *Étude des phénomènes de l'Univers*, — une partie intitulée : *Περὶ ἀκουστικῶν* (*Peri acouston*, c'est-à-dire « sur les choses qui s'entendent »), qui avait déjà passionné entre autres le Danois Bojesen et les Français Théodore Reinach et Eugène d'Eichthal. La dix-neuvième section des « Problèmes d'Aristote », un des rares documents de la littérature musicale des anciens, était de nature à susciter chez notre éminent confrère Gevaert le désir de les approfondir et de s'en occuper aussi comme complément de sa magistrale *Histoire et théorie de la musique de l'antiquité*.

La tâche était des plus ardues, car à part une douzaine de questions relatives à l'acoustique, la plus grande partie du texte original, lequel n'est parvenu jusqu'à nous que dans un désordre complet et rempli d'erreurs de toutes sortes, parle de choses dont les traités théoriques ne disent rien ; on y rencontre mainte échappée sur le domaine pratique de l'art.

Ce complément que j'ai l'honneur d'offrir à la Classe, au nom de notre savant confrère, vient de voir le jour avec la collaboration d'un des plus distingués philologues

grecs de nos contrées, J.-C. Vollgraff, que nous avons l'honneur de compter dans les rangs académiques comme associé de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques, et qui, après avoir brillamment professé à l'Université de Bruxelles, est actuellement professeur à l'Université d'Utrecht.

Les problèmes musicaux d'Aristote, tel est le réel titre du livre, comprennent le texte grec avec traduction française, des notes philologiques, un commentaire musical et un appendice.

Les deux collaborateurs, MM. Gevaert et Vollgraff, par un sentiment des plus louables, ont rendu, dans l'introduction, hommage à Auguste Wagener, un helléniste de haute envergure, qui fut un collaborateur de la première heure, et que la mort a frappé depuis (1). On ne peut qu'être profondément touché et applaudir à ce témoignage rendu à la mémoire d'un confrère bien-aimé.

Puis arrivent les textes, avec leurs traductions, des quarante-cinq problèmes musicaux, œuvre commune à MM. Gevaert et Vollgraff, les savantes notes philologiques du second et la partie la plus considérable : le Commentaire musical, auquel Gevaert a apporté tous les soins de sa haute érudition philologique et de sa haute compétence musicale. Enfin un appendice comprenant les genres, tons

(1) M. Wagener est décédé à Gand le 14 mai 1896. La dédicace porte pour titre : *A la mémoire d'Auguste Wagener, l'inspirateur et le promoteur de ce travail, l'ami à jamais regretté. Ses collaborateurs : F.-A. Gevaert et J.-C. Vollgraff.*

et modes de l'époque préaristoxénienne exposés et analysés à l'aide de l'écriture musicale des Grecs.

Et à tout cela se trouvent joints deux copieux index *graecitatis*, et alphabétique et récapitulatif. Ce volume de 425 pages est le digne pendant de l'« Histoire et théorie de la musique dans l'antiquité », de la « Mélopée antique dans le thème de l'église latine » et des « Origines du chant liturgique de l'église latine », tétralogie colossale qui a mis notre confrère Gevaert au premier rang des auteurs pour qui l'histoire et la théorie de la musique dans l'antiquité n'ont plus de secret.

Chev. EDM. MARCHAL.

CATALOGUE DE LA BIBLIOTHÈQUE DU CONSERVATOIRE ROYAL DE BRUXELLES; par Alfred Wotquenne, secrétaire-préfet des études et bibliothécaire. ANNEXE I. *Libretti d'opéras et d'oratorios italiens du XVII^e siècle*. Bruxelles, 1903, in-4°.

Après l'antiquité hellénique et les premiers siècles de la chrétienté, arrivons à ce XVII^e siècle qui a vu naître en Italie le drame musical, qui part de l'*Eurydice* de Péri jusqu'à l'*Orphée* de Gluck. La période comprise entre l'apparition de ces deux chefs-d'œuvre a vu surgir une quantité prodigieuse de libretti d'opéras et d'oratorios italiens.

M. Wotquenne, secrétaire-préfet des études et bibliothécaire du Conservatoire royal de Bruxelles, a entrepris la tâche savante et ardue de faire le catalogue coordonné et documenté des productions en ce genre, dont un certain nombre constitue une des plus grandes richesses du Conservatoire de Bruxelles. Ces inestimables pièces forment une partie de l'histoire de la musique italienne de leur temps, histoire restée à peu près aussi inconnue (excepté, bien entendu, des érudits) aux musiciens mêmes, que la longue période d'élaboration de l'art polyphone jusqu'à l'apparition du livre de **M. Wotquenne**. Je suis charmé d'offrir celui-ci à la Classe au nom même de l'auteur.

Les amateurs, tout autant que les professionnels de la musique, apprendront à connaître, dans cet intéressant volume, abondamment illustré, l'existence de la pléiade d'auteurs qui se sont occupés du drame musical depuis les origines et où brillent les noms de **Péri** et de **Monteverde**, à ne citer que **Francesco Cavalli** et **Marcantonio Cesti**, un des plus illustres représentants de ce genre musical.

C'est avec confiance que **M. Wotquenne** a pu dire dans son avant-propos que « son travail apportera une contribution efficace à l'histoire du drame lyrique pendant ses deux premières périodes : celle des origines représentée par l'Ecole florentine, et celle qui commence à l'établissement des théâtres publics à Venise en 1637, et qui, après avoir donné naissance à l'opéra français, se prolonge jusqu'à la fin de ce même XVII^e siècle. Vers cette

dernière époque, marquée par le nom célèbre d'Alessandro Scarlatti, se manifeste l'existence de l'École napolitaine, qui se maintint pendant toute la première moitié du XVIII^e siècle jusqu'à la grande réforme de Gluck. »

Remercions M. Wotquenne du gracieux hommage de son livre et félicitons M. Gevaert d'avoir dans son distingué personnel des érudits pareils.

Indépendamment de Tables, d'un Essai de dictionnaire des noms académiques, pseudonymes, etc., dont se sont servis les poètes et musiciens de 1500 à 1800, ce volume contient, en appendice, la liste des partitions italiennes du XVII^e siècle qui se trouvent à Bruxelles, soit à la Bibliothèque du Conservatoire, soit à la Bibliothèque royale (Fonds Fétis).

Chev. EDM. MARCHAL.

ÉLECTIONS.

La Classe se constitue en comité secret afin de procéder aux élections pour les places vacantes.

Ont été élus :

Section de peinture. Pour une place de correspondant :
M. Léon Frederic, à Bruxelles.

Section de sculpture. Pour une place de correspondant :
M. Julien Dillens, professeur à l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles.

Section de gravure. Pour une place de membre titulaire : M. Louis Lenain, correspondant. Son élection sera soumise à la sanction royale conformément à l'article 7 des Statuts organiques de l'Académie.

Section d'architecture. Pour une place de correspondant : M. Ernest Acker, directeur de l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles et membre de la Commission royale des monuments.

Section de musique. Pour une place d'associé : M. Johan-Severin Svendsen, de l'Institut de France, à Copenhague.

La Classe procède ensuite à l'élection de son directeur pour l'année 1904. M. le comte de Lalaing est élu.

M. Maquet, directeur sortant, remercie la Classe du sympathique concours qu'il a rencontré en ses confrères pour lui faciliter sa tâche présidentielle pendant l'année écoulée.

Il invite M. Huberti à prendre place au fauteuil.

M. Huberti, après avoir installé M. de Lalaing au bureau, renouvelle ses remerciements qu'il a adressés à la Classe lorsqu'il a été élu directeur l'an dernier.

M. de Lalaing tient, à son tour, à assurer ses confrères qu'il tâchera de justifier leur confiance.

COMMUNICATION ET LECTURE.

L'Estampe de 1418 et la validité de sa date;
par Henri Hymans, membre de l'Académie.

Ce travail fait revivre une question déjà ancienne et en apparence épuisée. Depuis trente ans, bientôt, environnée d'un dédaigneux silence, on la voit surgir, de loin en loin, d'une manière incidente, pour être aussitôt écartée comme indigne d'un examen ultérieur.

Si nous la reprenons aujourd'hui, c'est non seulement parce que ses diverses faces n'ont pas été considérées à la lumière d'un ensemble de faits inconnus à nos devanciers, mais que, en outre, il y a lieu de faire justice d'assertions produites avec une légèreté d'autant plus déconcertante qu'elles le furent par des savants d'une autorité établie.

Laisserse perpétuer des erreurs de rectification possible et nécessaire, équivaut à s'en faire le complice.

Si peu qu'on s'intéresse à la matière, encore ne saurait-on voir avec indifférence signaler comme entaché de soupçon, pour ne pas dire de fraude, un document admis à prendre place parmi les trésors de notre collection nationale, comme ignorants ou naïfs ceux qui croient pouvoir l'entourer de vénération.

Si le temps a contribué, pour une part considérable, à faire accueillir cette conception des choses, il a, en revanche, accumulé les témoignages en faveur de la

thèse contraire. Notre travail a pour objet d'en faire l'exposé.

Il peut nous en coûter de faire ressortir la médiocre portée de certaines théories émises au cours de polémiques dont notre étude ne saurait faire abstraction. Elles appartiennent au débat; les en écarter serait impossible. On peut, en quelque mesure, compter sur leur faiblesse pour former la conviction des non-prévenus.

*
* *

Il y aura soixante ans bientôt, le 7 mai 1843, le baron de Reiffenberg, conservateur en chef de la Bibliothèque royale, faisait à l'Académie une communication destinée à devenir le point de départ d'ardentes controverses (1). Il venait, peu de mois auparavant, d'acquérir pour le dépôt de l'État une estampe à laquelle son millésime de 1418 assignait, et assigne toujours, la priorité sur l'ensemble des œuvres similaires.

« Jusqu'au XV^e siècle, dit le comte Léon de Laborde (2), le monde ignora ce que c'était de reproduire par l'impression la gravure en relief ou en creux que les artistes exécutèrent de tout temps. »

Aujourd'hui, l'affirmation paraît quelque peu absolue. Divers cabinets d'estampes possèdent des impressions

(1) *La plus ancienne gravure connue avec une date.* (NOUVEAUX MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES ET BELLES-LETTRES DE BRUXELLES, t. XIX.)

(2) *La plus ancienne gravure*, etc. (L'ARTISTE. Paris, 1839, t. IV, p. 113.)

qu'il est permis, en toute confiance, d'admettre comme ayant vu le jour au XIV^e siècle, et, tout récemment encore, M. Henri Bouchot, dans un livre spécial, consacré à cet objet (1), faisait connaître un xylographe, certainement destiné à l'impression, qu'avec une quasi-certitude le savant conservateur du Cabinet de Paris a pu dater de 1370.

L'estampe de la Bibliothèque royale, gravée sur bois et imprimée à la détrempe, sur papier, mesure en hauteur 385 millimètres, en largeur 250 millimètres. Elle représente *La Vierge et l'enfant Jésus entourés de quatre saintes*, sujet fréquemment rencontré dans les œuvres picturales du XV^e siècle.

Au centre d'un enclos palissadé, la Vierge est assise. Elle est couronnée et nimbée, et tient sur ses genoux l'enfant Jésus. A ses côtés s'élèvent deux arbres, aux troncs grêles, à la cime débordante, offrant une vague ressemblance avec des palmiers. L'enfant Jésus, entièrement nu, se penche vers sainte Catherine, placée à sa droite, le front ceint de la couronne, et appuyée sur le glaive. Il lui tend l'anneau nuptial.

A la gauche de la Vierge, et sur le même plan, sainte Barbe, assise, tenant devant elle la tour symbolique. Tout en avant, à droite, sainte Dorothee avec sa corbeille fleurie; à gauche, sainte Marguerite. Celle-ci tient une croix. Près d'elle est couché le dragon dont elle triompha. Les saintes sont nimbées. Leur nom se lit en lettres gothiques sur un phylactère, ondulant à côté de chacune d'elles.

(1) *Un ancêtre de la gravure sur bois*. Paris, 1902, 1 vol. in-4°.

A la partie supérieure de l'image, trois anges, aux ailes déployées, émergent d'une ligne de nébules, les mains chargées de couronnes de fleurs. Entre eux et la sainte assemblée voltigent deux colombes; une troisième se voit sur la palissade, au niveau de l'épaule de sainte Catherine.

L'enclos est fermé par une barrière dont la traverse supérieure, seule visible dans notre épreuve, porte le millésime de MCCCCXVIII, tracé en caractères gothiques.

A l'extérieur de la palissade, à la gauche de la pièce, est couché un lapin. L'angle correspondant manque, avec tout le bas. Les traces d'un coloriage grossier se relèvent en divers endroits, particulièrement sur les robes de sainte Catherine et de sainte Barbe. Un double filet encadre le tout.

Le mémoire du baron de Reiffenberg expose ainsi les circonstances de la trouvaille. « Il y a environ huit mois, on allait briser à Malines un vieux coffre de rebut, sorti des archives et dont on avait extrait des papiers moisissés. Ce coffre était devenu la propriété d'un ignorant cabaretier (1). Dans l'intérieur du couvercle était collée une image à peine visible. Par bonheur, il se trouvait là un curieux (2), qui en détacha les fragments, les réunit ensuite avec adresse et comprit, à l'inspection de la date de 1418, qui y est clairement exprimée, que cette feuille pouvait intéresser l'histoire de l'art. »

L'estampe porte les traces visibles de la double opération relatée ci-dessus, en même temps que de nombreuses

(1) « Il se nomme Ryckbos. »

(2) M.-J.-F. de Noter, peintre et architecte (1787-1855).

piqûres de vers attestent son long voisinage avec le bois du coffre, durant plusieurs siècles son tuteur abri. Le document, tout mutilé qu'il soit, conserve néanmoins une valeur inestimable et l'on peut dire, sans trop s'aventurer, qu'au prix de cinq cents francs sa conquête était de celles dont pouvait, à bon droit, se féliciter de Reiffenberg et, avec lui, la nation.

Tel ne fut point l'avis de tout le monde. « Comme il arrive presque toujours, dit de Reiffenberg, il y eut des personnes qui firent semblant de croire que ces cinq cents francs si audacieusement dépensés allaient causer la ruine infaillible de l'État. D'autres, se réservant le rôle de sagacité, crièrent à la mystification; on peut même nommer des hommes instruits qui se perdirent en beaux raisonnements pour démontrer l'impossibilité de la trouvaille de Malines. Malheureusement, ces messieurs n'avaient oublié qu'une bagatelle... c'était de *voir* l'objet en discussion. »

Un particulier, en effet (1), s'était adressé à un grand journal belge pour dire que de Reiffenberg venait tout simplement de payer quatre cent quatre-vingt-quinze francs de trop son prétendu trésor. C'était mal débiter, on doit en convenir. « Cependant, continue de Reiffenberg, tous les esprits n'étaient pas également prévenus. On aurait dit que les préventions s'affaiblissaient en raison du carré des distances, et qu'en franchissant nos frontières, elles allaient expirer chez l'étranger. »

Jusqu'au moment de la découverte de l'estampe de Bruxelles, l'échantillon le plus ancien de la gravure

(1) Le major pensionné Geoffroy, résidant à Saint-Hubert.

avait été un *Saint Christophe*, également sur bois, portant le millésime de 1423. Cette pièce, que détrônait la nôtre, avait été découverte en 1769, dans la chartreuse de Buxheim, près de Memmingen, en Souabe, par le baron de Heinecken, connaisseur éprouvé de choses de la gravure. Elle était collée sur la couverture d'un manuscrit de 1417 et ne tarda pas à devenir la propriété de lord Spencer, l'opulent bibliophile (1).

En 1806, on sut que la Bibliothèque royale de Paris venait d'entrer en possession d'une seconde épreuve de ce précieux spécimen. La chose ne fit pas, tout d'abord, grande sensation. Elle était dans les possibilités. Toutefois, lorsque, après 1815, le bibliothécaire de lord Spencer, M. Dibdin, visitant Paris, se fut livré à l'examen de la pièce, des doutes sérieux lui vinrent touchant son authenticité. La photographie n'existait pas en ces temps-là; une confrontation devenait donc nécessaire. Lord Spencer y eut recours, et l'on put alors se convaincre que, bien certainement, les deux épreuves étaient dissemblables, qu'elles ne procédaient pas d'un même bois. Il était ainsi démontré que l'on se trouvait en présence d'un original et d'une copie, copie probablement moderne.

M. Duchesne, conservateur des estampes, se montra rebelle à cette présomption, s'appuyant d'ailleurs de la haute autorité de Waagen. Le Dr Sotzmann, un érudit allemand, en revanche, allait jusqu'à mettre en doute la validité du millésime de l'une et de l'autre pièce, chose logique, toutes deux étant tenues pour anciennes. La

(1) Elle a passé depuis, par voie de donation, à la Bibliothèque Rylands, à Manchester.

date inscrite sur l'estampe n'était là, disait-il, que pour rappeler un événement antérieur à sa production. Plus tard, le même auteur (1), « au mépris, dit de Reiffenberg, des règles de toute critique solide, voulant détruire les preuves matérielles sur lesquelles la science s'est appuyée jusqu'ici », s'efforça de prouver que la date du *Saint Christophe* était fautive. A l'en croire, un L avait été oublié dans le millésime. Pour MCCCXXIII, il fallait donc lire : MCCCCLXXIII !

Finalement, en 1839, le comte Léon de Laborde, savant d'autorité indiscutable, doublé d'un excellent graveur sur bois, soumit la question à un nouvel examen (2). Ses conclusions furent décisives : l'épreuve du Cabinet de Paris n'était qu'un exemplaire, jauni au café, d'une copie de l'estampe de lord Spencer, copie exécutée à Nuremberg, en 1776, par le graveur G. Roland, pour une revue spéciale, *Journal zur Kunstgeschichte und zur allgemeinen Litteratur*.

Ces faits étaient de la veille au moment de l'acquisition de l'estampe de Malines. Ils commandaient la prudence. M. Duchesne, conservateur des estampes du Cabinet royal de Paris, le Dr Waagen, conservateur du Musée de Berlin, avaient été dupes de leurs illusions, de Reiffenberg pouvait l'être des siennes.

Son mémoire eut à peine vu le jour que le savant bibliophile vit diriger contre sa trouvaille tout l'arsenal des armes naguère forgées pour combattre l'authenticité

(1) RAUMER, *Historisches Taschenbuch*, 1837, S. 505.

(2) *La plus ancienne gravure du Cabinet des estampes de la Bibliothèque royale est-elle ancienne?* (L'ARTISTE. Paris, 1839.)

du *Saint-Christophe*. Même il eut la mortification de se voir opposer l'hypothèse de l'omission d'un numéral, si sévèrement qualifiée par lui, dans son application à l'estampe de lord Spencer. Tout comme 1423 devait se lire 1473, 1418 devait signifier 1468.

Cette thèse était énergiquement soutenue dans un mémoire signé des initiales C. D. B., portant pour titre : *Quelques mots sur la gravure au millésime de 1418* (1). L'auteur, M. Ch. de Brou, artiste, et conservateur des collections du duc d'Arenberg, s'attachait à établir la fausseté du millésime, non par le style de l'œuvre, mais surtout par les détails du costume. « Nous avons, disait-il, ouvert une voie nouvelle pour étudier l'histoire chronologique des arts, » et, à l'appui de son assertion, il produisait des croquis d'après des sculptures, des peintures, des manuscrits, destinés à établir que l'estampe de la Bibliothèque royale ne pouvait dater, au plus tôt, que de 1460.

Qu'en 1846, le système de M. de Brou, consistant à arriver, par l'étude du costume, à la détermination de la date d'une œuvre d'art, fût chose encore inusitée, on peut l'admettre. Aujourd'hui, aucun iconographe sérieux ne songe à négliger ce facteur essentiel. La connaissance du costume des époques n'est, en résumé, qu'une forme de l'archéologie. De Brou, par malheur, prétendait tirer de son système des conséquences excessives. Atteint, d'ailleurs, d'une maladie qui l'astreignait à un repos en quelque sorte absolu, les éléments dont il pouvait faire usage étaient en nombre limité. C'est si vrai qu'on peut

(1) Bruxelles, librairie ancienne et moderne de A. Van Dale, 1846.

lire dans son mémoire ce passage : « Nous avons presque la certitude qu'il doit se trouver, parmi les pièces du graveur de 1466, un assez grand nombre de figures ayant un costume semblable à celui de l'estampe au millésime de 1418, mais comme nous ne possédons aucune gravure de ce vieux maître, et que notre état de santé ne nous permet pas d'aller puiser dans les collections où elles se trouvent, nous ne pouvons que renvoyer à ce graveur ceux qui seraient désireux de vérifier ce fait. » Il fallait être, en un mot, mieux armé que ne l'était de Brou pour partir en guerre avec l'assurance qu'il mettait à combattre les vues de son adversaire.

Incapable de se déplacer, n'ayant pas la précieuse ressource des photographies, il se voyait réduit, en somme, à faire état des seuls échantillons puisés dans les manuscrits de la collection d'Arenberg ou de la Bibliothèque royale, assurément précieux, mais dont pas un, par sa date, ne correspond d'une manière précise à celle de la gravure incriminée.

Les moins persuadés de l'exactitude du millésime ne montraient aucun empressement à le suivre sur le terrain qu'il avait choisi. C'était grandement s'aventurer, en effet, de vouloir fonder une démonstration sur des preuves aussi fragiles que celles tirées du costume, alors surtout que, dans l'estampe, n'interviennent que des saintes accoutrées d'une manière en grande partie conventionnelle.

De Reiffenberg répondit (1). Il le fit avec tact et mesure, puisant à son tour ses exemples dans le cos-

(1) *Bulletin du Bibliophile belge*, 1846, t. III, p. 219.

tume. Malheureusement, il n'était pas mieux documenté que son adversaire, sans compter que sa situation était moins avantageuse. Savant distingué, il n'avait fait de l'art qu'une étude sommaire et ne se mesurait pas à armes égales avec un artiste érudit, dessinateur habile, beaucoup mieux renseigné que lui sur les choses ayant trait à l'histoire de la gravure.

Jusqu'alors pourtant, de Brou ne connaissait l'estampe de 1418 que par le fac-similé joint au mémoire de M. de Reiffenberg. Cette pièce, bien que très consciencieusement exécutée, ne donnait de l'original qu'une idée imparfaite. L'estampe ayant été, par la suite, mise sous les yeux de de Brou, celui-ci n'hésita point à reconnaître qu'elle portait tous les indices de son ancienneté; ce qui n'empêche que, loin de le convaincre, elle lui parut, au contraire, quant à sa date, plus suspecte encore. A l'en croire, en effet, cette date avait été repassée au crayon. « Voilà donc, s'écriait-il, cette date qui a mis tous les iconographes en émoi, condamnée à rester éternellement douteuse, à moins qu'une seconde épreuve ne vienne au secours de la première pour restituer des chiffres si malencontreusement défigurés ! » Cette seconde épreuve n'est point venue encore.

En attendant, l'histoire de la date altérée au crayon fit du chemin. On la trouve rééditée dans nombre de manuels, et il nous a été donné, parfois, de jouir de la déconvenue des curieux, alléchés par l'idée de constater à leur tour la fraude, se tenant pour dupés eux-mêmes de n'en pouvoir découvrir le moindre indice!

Mais le coup était porté. Il resta si bien admis que l'estampe de 1418 était une mystification pure que Passavant, faisant paraître, en 1860, son *Peintre-Graveur*, se

crut autorisé à avertir les érudits que « c'est sur une falsification que repose la prétendue découverte d'une gravure néerlandaise sur bois, avec la date de 1418, qui, en 1845, a été achetée pour la Bibliothèque royale de Bruxelles (1) ».

Il ne s'agit plus, selon cet auteur, de l'omission fortuite d'un L parmi les caractères formant le millésime, mais du grattage délibéré de cette lettre et de son remplacement par un signe en forme d'o.

L'autorité qu'avaient, que conservent les écrits de Passavant auprès de l'ensemble des iconophiles, suffit à expliquer que les assertions du fameux critique, acceptées de confiance par les uns, eussent, pour d'autres, le pouvoir d'ébranler des convictions déjà formées.

Au cours des ans, la pièce litigieuse trouva pourtant des défenseurs, et non des moindres : Renouvier en 1860 (2); Ambroise Firmin-Didot en 1863 (3); Ruelens en 1865 (4); Georges Duplessis en 1869 (5).

Longuement et savamment, Ruelens fit valoir ses titres à la priorité, mais sans grand effet. Ils sont clairsemés ceux qu'intéressent les questions du genre, plus clairsemés encore ceux à qui leurs études permettent un avis raisonné. Les plus sages trouvèrent prudent de se tenir sur la réserve, et la règle prévalut de ne désigner

(1) J.-D. PASSAVANT, *Le peintre-graveur*. Leipzig, 1860, t. I. p. 109.

(2) *Histoire de l'origine et des progrès de la gravure dans les Pays-Bas et en Allemagne*. Bruxelles, 1860, p. 52.

(3) *Essai sur la gravure sur bois*. Paris, 1863, p. 12.

(4) *La Vierge de 1418*. (DOCUMENTS TYPOGRAPHIQUES ET ICONOGRAPHIQUES DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BELGIQUE.)

(5) *Les merveilles de la gravure*. Paris, 1869, p. 3.

l'estampe du Cabinet de Bruxelles que comme la « Vierge prétendue de 1418 », ou encore la « Vierge dite de 1418 ».

Ainsi la mentionne toujours l'ouvrage de M. Bouchot, déjà cité, livre dont pourtant l'auteur déclare ne point tenir la date de 1418 pour impossible en soi (1).

Dans un pondéreux ouvrage paru en 1891 (2), et consacré à la description méthodique des incunables de la xylographie, M. le Dr Schreiber, tout en reconnaissant qu'il n'a pu vérifier jusqu'à quel point Passavant a raison de prétendre qu'un L a disparu de la date pour être remplacé par un signe en forme d'o, incline cependant à tenir l'assertion pour justifiée. Mieux encore, il l'aggrave, en disant qu'à l'endroit précité existe une tache suspecte, que d'ailleurs la date de 1468 s'accorde au mieux avec le caractère de l'œuvre. Reprenant alors la théorie de Sotzmann, relative au *Saint Christophe*, dont, à ses yeux, la date est discutable également, M. Schreiber ne voit dans la pièce de Bruxelles que la copie d'un original disparu.

La chose n'a sans doute rien d'impossible, mais, même établie, ne changerait rien à la portée du débat quant au style de la pièce, dont l'ancienneté ne peut faire question.

Il faut pourtant s'étonner de voir rééditer, en 1891, l'assertion de Passavant, alors que, dès l'année 1876, un éminent iconographe, M. Lippmann (3), conservateur du

(1) *Un ancêtre de la gravure sur bois*. Paris, 1902, p. 7.

(2) *Manuel de l'amateur de la gravure sur bois et sur métal au X^e siècle*. Berlin, 1891, t. I, p. 348, n° 1160.

(3) *Ueber die Anfänge der Formschneidekunst und des Bilddruckes*. (REPERTORIUM FÜR KUNSTWISSENSCHAFT, Bd I, S. 215.)

Cabinet des estampes du Musée royal de Berlin, reconnaissait, sans ambages, que l'examen le plus scrupuleux ne laisse constater aucune fraude en ce qui concerne la date. Et cette déclaration, qu'on le remarque, émane d'un homme très convaincu que cette date, matériellement inattaquable, ne peut être tenue pour fidèle. M. Lippmann se voit, dès lors, forcé de conclure, avec de Brou, à l'omission fortuite d'un chiffre dans le millésime. 1418 serait ou 1448, ou 1468, selon que l'L se trouvât placé avant ou après le numéral X.

Le savant auteur ne juge pas impossible que, dès l'année 1418, la gravure, comme la peinture sous van Eyck, pût avoir atteint, dans un certain nombre d'ateliers, un sérieux degré de perfection. Seulement, nous ne connaissons pas ses produits, alors que nous sommes, en revanche, renseignés sur l'interprétation de la forme. Or, cette interprétation de la forme ne s'accorde pas avec celle de l'estampe. En 1418 on n'a pu, selon M. Lippmann, créer un dessin où, déjà, s'accuse l'influence des van Eyck. Les vêtements tombent en plis anguleux, parfois plus conventionnellement répartis que logiquement amenés. Les miniatures, avait dit déjà Ruelens, font défaut pour servir de terme de comparaison. Qu'importerait, au surplus, ajoute M. Lippmann, un intervalle de peu d'années en présence du progrès rapide accompli par l'art flamand, à dater des van Eyck? Du costume, impossible d'en faire état, vu sa simplicité dans l'estampe de Bruxelles, mais, abstraction faite de tout millésime, nul ne songerait à voir dans la Vierge de 1418 une production de la première moitié du XV^e siècle. Les choses en sont restées là.

Depuis trente ans, en Belgique, personne n'a songé à

rouvrir le débat. Qu'en dépit des assertions contraires de de Brou, de Passavant, de Sotheby (1), de Schreiber, sans parler de nombre d'autres, la date soit à l'abri de tout soupçon de fraude, c'est ce qu'ont reconnu sans détour, avec Lippmann, la généralité de ceux qui, devant nous, l'ont voulu étudier sans parti pris. Faut-il, dès lors, par une contradiction étrange, la tenir pour dénuée de valeur documentaire, sinon artistique?

« Une date est aussi peu de chose que possible, dit M. Henri Bouchot (2). L'allure générale de l'œuvre, sa ligne, les costumes qui y sont représentés, jusqu'à la sauvagerie du procédé, ont une bien autre importance, car il est rare qu'une œuvre graphique, si médiocre soit-elle, ne tienne par quelque signe extérieur aux travaux de l'art contemporain. » C'est en tenant compte de l'ensemble de ces témoignages que nous allons passer en revue un certain nombre de faits destinés à ouvrir aux recherches des voies encore inexplorées, à susciter, tout au moins, des comparaisons propres à éclairer le débat.

*
* * *

Le premier et le plus important de ces faits, est l'existence d'une répétition, à une échelle réduite, de l'estampe du Cabinet de Bruxelles. Sommairement décrite dans le catalogue des Incunables de la Biblio-

(1) *Principia typographica*. Londres, 1838, t. III, pp. 171-176.

(2) *Loc. cit.*

thèque de Saint-Gall (1), cette pièce, de si haute importance pour notre sujet, nous fut signalée d'abord par M. le Dr Lehrs, conservateur du Cabinet des estampes de Dresde. Nous crûmes devoir nous abstenir de faire usage du renseignement, espérant que son auteur lui-même se chargerait de le vulgariser. Ce fut grâce à ce savant, aussi, que le Dr Schreiber fut à même de donner une description de la pièce. Elle figure au n° 1160 de son manuel, où l'épreuve de Saint-Gall est désignée comme la copie de celle de notre collection. Imprimée sur papier, elle est dans le sens de l'original. On peut donc se demander si, réellement, cette version reproduit notre estampe ou quelque dessin postérieur.

L'histoire de l'art abonde en exemples d'œuvres dont les reproductions attestent, en quelque sorte, la célébrité. Sans pouvoir affirmer que tel soit le cas de notre estampe, nous pouvons dire que sa répétition donne à croire qu'elle eut, dans le principe, quelque notoriété.

Sachant combien, en pareille matière, le plus minime détail a de prix, nous ne nous sommes point borné à étudier l'épreuve de la Bibliothèque de Saint-Gall dans la photographie que nous tenions de l'obligeance du Dr Lehrs. C'est donc l'œuvre elle-même qui servira de point de départ à nos observations.

La pièce mesure en hauteur 268 millimètres, en largeur 200 millimètres. Elle réduit donc aux deux tiers, environ, l'estampe de Bruxelles, qu'au surplus, elle

(1) *Verzeichniss der Incunabeln der Stiftsbibliothek von St-Gallen, herausgegeben auf Veranstaltung des Katholischen Administrationsrathes des Kanton St-Gallen.* St-Gallen, 1880, p. xx. n° 5

répète avec une précision suffisante pour autoriser à croire qu'il s'agit en réalité d'une copie.

Pourtant l'étude démontre qu'il existe entre les deux versions des différences de détail, ce qui n'est pas sans ajouter encore à l'intérêt de la nouvelle version. Ainsi l'on constate que, tandis que dans l'estampe de Bruxelles le bras gauche de l'enfant Jésus, allongé le long du corps, en suit le mouvement, ce bras, dans la pièce de Saint-Gall, se présente, au contraire, fléchi, la main se levant comme pour bénir.

L'ordonnance est substantiellement la même. Toutefois, la composition est plus resserrée; il n'y a presque pas d'intervalle entre les anges et le groupe de la Vierge et des saintes de la rangée supérieure. Les couronnes de fleurs, apportées par l'ange du milieu, viennent toucher le diadème de Marie. Au lieu de trois colombes, il n'y en a que deux; celle posée derrière sainte Catherine, dans l'estampe de Bruxelles, fait défaut.

D'autres détails sont à mentionner. Il y a, par exemple, une différence très marquée dans la disposition des banderoles. Gracieusement contournées en S dans l'estampe de Bruxelles, où elles contribuent à accentuer la symétrie de l'ordonnance, ces mêmes banderoles s'agencent lourdement dans celle de Saint-Gall. Le phylactère qui de la main gauche de sainte Marguerite, ondule vers la droite dans l'épreuve de Bruxelles, est, dans la version saint-galloise, remplacé par une bande rigide décrivant un quart de circonférence. Ses extrémités disparaissent l'une derrière le corps de la sainte, l'autre derrière le retour de la clôture du jardin, à moins cependant que ce n'en soit la partie supérieure que nous voyons reparaitre sous l'aisselle, combinaison d'inconcevable maladresse

et difficile à motiver, une banderole devant être chose indépendante de la figure qu'elle accompagne et détermine. Nous mentionnons plus loin d'autres particularités. Disons pourtant que les deux pièces sont extrêmement proches, si pas identiques. Celle de Saint-Gall offre pour nous le grand avantage d'être complète, en toutes ses parties. La palissade, par exemple, s'y montre dans son pourtour entier, avec la barrière qui la ferme. Nous constatons ainsi que, dans le coin droit, un second lapin fait pendant au premier ; il se présente de profil.

Pour notre sujet, la possibilité d'examiner la barrière dans son ensemble est, comme on va le voir, d'extrême importance. La porte à claire-voie se compose de trois lisses, raccordées par une écharpe. La traverse supérieure est sans aucune date, mais on remarque qu'aux points de jonction une cheville traverse le bois. Cette cheville, à peine visible dans la photographie, pourtant excellente, que nous avons fait faire à Saint-Gall, est, au contraire, nettement exprimée dans l'épreuve elle-même. Comme déjà l'avait soupçonné Ruelens, c'est un de ces raccords qui, dans l'estampe de Bruxelles, constitue le fameux signe en forme d'o introduit dans le millésime, selon Passavant, pour masquer la fraude perpétrée en cet endroit. Si, au lieu de se contenter d'une photographie peu lisible, M. Schreiber se fût livré à l'analyse de la pièce elle-même, le plus superficiel examen l'eût éclairé sur la déplorable erreur de son devancier.

Nous pouvons donc écarter définitivement de la controverse le plus accablant des témoignages articulés par Passavant contre l'authenticité de l'œuvre, qu'à sa suite les curieux ont tenue pour entachée de fraude.

Avec d'autres incunables de la gravure sur bois et trois

précieuses épreuves en manière criblée, l'estampe de Saint-Gall fait partie d'un recueil factice in-quarto, de quarante-trois estampes, collées sur trente-quatre feuillets (1).

Une note de la main du bibliothécaire Ildephonse von Arx, datée de 1824, mentionne que ce précieux ensemble fut formé par lui, à l'aide des gravures extraites d'incunables et de manuscrits ayant appartenu au P. Gall Kemly, mort vers 1477. Quelques informations nous sont, en outre, fournies sur ledit religieux.

Né à Saint-Gall, Kemly fit profession au monastère d'Erlach et, en 1428, fut appelé au chapitre de Saint-Gall. Sous l'abbé Gaspard de Breitenlandenberg (1442-1467), il résigna ses fonctions, devint curé et chapelain de divers béguinages non spécifiés; enfin, sous l'abbé Ulric VIII (1463-1497), il réintégra l'abbaye de Saint-Gall et y mourut vers 1477, léguant à la communauté ses nombreux manuscrits et ses livres imprimés (2).

(1) Ce recueil, coté ^{R. A.} IV, mesure en hauteur 292 millimètres, en largeur, 205 millimètres. Notre pièce y figure sous le n° 5.

(2) « *Imagines ante incunabula typographiæ excusæ et ex codicibus abs P. Gallo Kemlin scriptis aut descriptis extractæ. Præfectus P. Gallus oriundus erat urbe S. Galli. Professionem emisit in monasterio Erlach, obtentis illic dimissorialibus anno 1428 ab capitulo S. Galli susceptus est; at et hinc petitis dimissorialibus sub abbate Casparo recessit, diversis in locis jam parochum, jam confessorium apud Beguinis aut Nollhardos (sic), jam sacellanum agens, sub abbate Ulrico VIII reversus est ad S. Gallum, ubi ægre susceptus, Bibliothecam tum libris, quos attulerat, tum iis, quos novos scripserat, auxit, adhuc anno 1470 superstes.* »

Nous nous acquittons d'un agréable devoir en remerciant M. le bibliothécaire Dr Ad. Fâh de sa grande obligeance à nous mettre en possession des données biographiques sur les abbés mentionnés dans cette note.

La réunion, en un ensemble, des précieux documents recueillis par le bibliothécaire von Arx contribue, sans doute, à faciliter leur étude.

En revanche, elle nous prive de toute information touchant la source où furent puisés les échantillons qui le composent.

Nous n'avons relevé au bas d'aucune pièce l'indication du volume où son premier possesseur l'avait insérée, et comme, en outre, les pièces adhèrent en plein au recto et au verso des feuillets, il y a impossibilité complète à se renseigner par les filigranes, parfois si révélateurs en matière d'origine des documents imprimés. Non qu'on puisse induire, avec une certitude entière, de la marque d'un papier une date ou un lieu de production, comme, du reste, l'observent quantité d'auteurs, et en fait la remarque M. Henri Bouchot, dans son livre déjà cité.

Une chose pourtant demeure évidente, c'est que nous avons sous les yeux des types d'un art très primitif, que leur possesseur se montra soucieux de conserver, tant à cause du prix que, personnellement, il y attacha, que peut-être même, à cause de leur valeur intrinsèque.

La plupart des épreuves sont rehaussées de couleurs. Le minium y alterne avec le jaune de chrome, le vert et le carmin. Un Christ en croix, par exemple, est, sur tout le corps, tacheté de sang par un coloriage fait au pinceau. Sur de rares échantillons se relèvent quelques mots tracés à la plume, sans doute par le P. Kemly. Une épreuve fixée à la page 19 porte les mots : *S. Wēdelinus confessor X'*. C'est l'unique morceau offrant, par le style, quelque rapport avec l'estampe dont nous nous occupons dans ces pages.

En dehors des noms de saintes, inscrits sur les bande-

roles, en caractères gothiques, la pièce de Saint-Gall, comme celle de Bruxelles, est privée de texte. Elle frappe par son agencement distingué, par un caractère général de noblesse qui lui assigne une place à part dans le recueil dont, au surplus, elle constitue l'ensemble le plus développé. Le trait est libre et, en dépit de quelque excès dans le plissement des étoffes, on ne peut méconnaître qu'il n'y ait de la grandeur dans le jet des draperies. Le voile de la Vierge est d'arrangement particulièrement gracieux.

En dehors des différences déjà signalées, nous constatons que, dans l'épreuve de Saint-Gall, l'enclos se compose, en avant, de dix-sept palis, alors qu'on n'en compte que quinze dans l'autre. De même, la couronne de la Vierge, inscrite dans la circonférence du nimbe, dans l'estampe de Bruxelles, la dépasse de tout son sommet dans la version réduite, où la couronne revêt plutôt la forme d'une tiare. Il y a encore ce détail curieux que, dans le feuillage d'un des arbres, apparaît un gland de chêne, énorme, absent dans la pièce de Bruxelles.

Une dissemblance marquée s'observe dans le contour des visages. Peu gracieux dans l'estampe de Bruxelles, d'ovale régulier cependant, de sorte que le menton s'y dessine à peine, il a, au contraire, pour caractéristique, dans la pièce de Saint-Gall, un menton plutôt aigu. Dans cette dernière pièce, enfin, l'expression est moins grave, presque souriante et, pour tout dire, empreinte de maniérisme, chose encore accentuée par l'ondulation de la chevelure, à peine marquée dans la pièce de Bruxelles, où cette chevelure s'étale rigide et en rubans.

Cette tendance au maniérisme, de la pièce de Saint-Gall,

apparaît surtout dans le jet des draperies. Les plis y sont abondants, à brisures un peu moins aiguës que dans la pièce de Bruxelles. La coupe des vêtements n'est pas absolument identique non plus dans l'une et l'autre estampe. Ce point est fort intéressant.

Tandis que, dans la pièce de Bruxelles, l'ouverture de la robe de sainte Marguerite se prolonge jusqu'à la ceinture, elle s'arrête au milieu de la poitrine dans la pièce de Saint-Gall. La manche de la robe de la même sainte, plus ajustée sur la planche de Bruxelles, et dessinant le bras en des plis bien étudiés, est sensiblement plus lâche et moins précise dans la version saint-galloise.

Ces dissemblances, pour n'être ni très marquées ni très importantes, prouvent que l'auteur de la réduction ne se tient nullement pour lié par les dispositions du modèle. Nous en concluons que les deux pièces n'étaient pas destinées à une circulation simultanée.

Les parties drapées d'ailleurs, pareilles dans leur masse schématique, cessent de l'être, considérées en détail. Elles sont, dans la pièce de Saint-Gall, d'étude moins consciencieuse, encore que M. Schreiber se plaise à en signaler le peu de cohérence dans le commentaire dont il accompagne sa description de la pièce de Bruxelles.

A quel motif attribuer la présence, en des lieux aussi distants que Malines et Saint-Gall, de deux pièces dont l'une s'inspire manifestement de l'autre, à moins, cependant, qu'on ne préfère admettre avec M. Schreiber que toutes deux ont pour point de départ un prototype disparu? Le Dr Schmidt, dans son précieux travail sur les incunables de la gravure appartenant à la collection royale de Bavière, n'hésite pas à envisager plusieurs des épreuves qu'il met sous nos yeux comme étant non

seulement des copies, mais même des « copies de copies » (1).

Accepter comme contemporaines les estampes de Bruxelles et de Saint-Gall ne nous paraît guère possible. Il y a dans celle-ci une liberté relative, une correction moindre, mais une grâce aimable, une sorte de laisser aller qui contraste avec la rigidité de celle-là. L'auteur de la pièce de Saint-Gall était certainement plus adroit, celui de la pièce de Bruxelles plus convaincu et, d'une manière générale, plus sévère. Quantité de détails dénotent qu'un intervalle passablement long a séparé la production des deux pièces. C'est ainsi, par exemple, que, dans l'épreuve de la Bibliothèque de Saint-Gall, on relève des indications d'ombres, exprimées par hachures, à certaines parties de la barrière du jardinet, indications qui ne se rencontrent pas dans l'estampe de Bruxelles. Par ce fait même, la priorité de cette dernière nous semble établie. Les ombres ainsi exprimées par hachures constituent un stade plus avancé de l'art.

Les causes qui ont déterminé la répétition sont purement conjecturales. Faut-il s'arrêter à la présomption que, très répandue initialement, la pièce aura trouvé un copiste fort loin de son lieu d'origine, en Suisse, par exemple? Cela se peut assurément, mais nous paraît peu probable.

Nul n'ignore que les estampes destinées à la plus vaste diffusion sont, de toutes, les plus naturellement destinées à disparaître. Par son format, relativement considé-

(1) SCHMIDT, *Die frühesten und seltensten Denkmale des Holz- und Metallschnittes*, etc. Nürnberg, in-fol., s. d.

nable, la Vierge de Bruxelles fut indubitablement au nombre des images pieuses que l'on fit servir à la décoration des demeures. Aussi ces impressions étaient-elles toujours revêtues d'un coloriage. Le *Saint Christophe* de 1423 est colorié. Dans un tableau du Maître dit de Flémalle, la *Salutation angélique*, offert en vente au Musée de Bruxelles il y a peu d'années, nous avons relevé la présence d'une épreuve d'un *Saint Christophe*, peut-être celui de 1423, appliquée au manteau de la cheminée, dans l'appartement de la Vierge. On sait que la vue de saint Christophe devait préserver le fidèle de la mort subite ou violente.

On s'explique la rapide détérioration d'estampes affectées à pareil usage. La nôtre fut nécessairement du nombre, et si une épreuve a pu miraculeusement échapper à la destruction, elle le doit à la circonstance particulière d'avoir été collée à l'intérieur du coffre où l'on alla découvrir de Noter en 1844. La pièce de Saint-Gall, de proportions plus réduites, échappa de même, grâce au soin qu'eut le P. Kemly de la garantir contre tout dommage en lui ménageant une sûre retraite dans un de ses volumes. C'est dans un volume également que fut trouvé, comme on l'a vu, au couvent de Buxheim, le *Saint Christophe* de lord Spencer.

« L'habitude où l'on était de coller dans l'intérieur des reliures des manuscrits et des premiers livres, des images de saints, dit le comte Léon de Laborde (1), était une manière de placer ces livres sous leur protection et peut-être un moyen de les reconnaître. C'est à cela que

(1) *Loc. cit.*

nous devons de posséder encore des exemplaires de ces anciennes gravures. »

Pour ce qui concerne nos deux estampes, rien ne serait de plus naturelle explication que la présence en Suisse, au moyen âge, d'une gravure d'origine flamande. Sans parler des causes générales et régulières de la diffusion d'objets de cette nature, n'y eut-il pas, en 1431, le concile de Bâle, qui, durant plusieurs années, fit de ce centre important le point de rencontre de personnages de la chrétienté entière?

Outre les princes de l'Église, les laïcs de tout rang y affluèrent. Bâle, selon les chroniqueurs, était une foire en permanence, et l'on n'ignore point qu'aux foires s'échangeaient couramment les œuvres d'art. Quoi de plus vraisemblable, dès lors, que la copie, par quelque graveur de nationalité helvétique, alsacienne ou souabe, d'une estampe que son mérite, ou peut-être même son sujet, pouvait rendre d'un débit fructueux?

Il aurait pu se faire, encore que nous l'envisagions comme peu probable, que quelque clerc, quelque voyageur de chez nous — ou d'ailleurs — eût apporté en Suisse l'épreuve que posséda le P. Kemly.

On a largement argué et quelque peu abusé, aussi, des rapports de style de la Vierge de Bruxelles avec les œuvres de la primitive École flamande et tout spécialement de celles de Jean van Eyck. Ce fut, dès l'origine de la découverte, le cheval de bataille de de Brou et de Reiffenberg. Il fallait à toute force, en ce temps-là, qu'une œuvre primitive fût un produit direct ou indirect de l'école des van Eyck.

Longtemps on vit couramment portées à l'actif de Jean, le plus jeune des deux frères, mort en 1440, des

productions du XVI^e siècle! On oubliait, ou pour dire plus justement, on ignorait — on pouvait d'ailleurs ignorer — qu'au temps même où Jean van Eyck contribuait si puissamment, par ses œuvres, à l'éclat de la cour de Bourgogne, déjà, par une mystérieuse rencontre, il s'était trouvé, en d'autres régions, des maîtres poursuivant des voies très proches des siennes (1).

Non seulement en Flandre, mais encore ailleurs, on avait rompu avec les formules consacrées. La nature s'était révélée aux artistes sous un aspect nouveau et plusieurs étaient arrivés à la traduire avec une remarquable justesse.

De Reiffenberg introduit dans son mémoire des considérations sur la marche de l'École flamande au XV^e siècle, qui ne sont qu'un tissu de fantaisies et ne pouvaient contribuer qu'à embrouiller le problème qu'il aspirait à résoudre. De Brou, lui, prétendait qu'on lui apportât, comme preuves, des costumes « absolument identiques » à ceux de l'estampe. « M. de Reiffenberg, disait-il, n'a pas établi le moins du monde que le costume de la Vierge ait été porté en 1418. Nous maintenons donc notre jugement, à moins, cependant, que M. de Reiffenberg ne puisse fournir des *preuves positives*, au lieu d'hypothèses, en nous donnant des costumes avec des dates réelles du premier tiers du XV^e siècle et *identiquement conformes* à ceux de l'estampe en question. Alors seulement nous avouerons franchement que nous étions en erreur et nous accepterons comme vraie la date de 1418. »

(1) Cfr. KARL VOLL, *Die Werke des Jan van Eyck; eine kritische Studie*. Strassburg, 1900, note 12.

A cette prétention excessive, quelque peu ridicule, de Reiffenberg opposait la *Sainte Barbe*, grisaille de Jean van Eyck, au Musée d'Anvers, œuvre datée de 1437. De Brou consentait à admettre un « certain rapport », mais point l'*identité absolue* qu'il exigeait pour se laisser convaincre.

« Vers cette époque, c'est-à-dire vers 1437, disait-il, l'usage des robes ayant un certain rapport avec celui de l'estampe de 1418 commence à se faire remarquer, pour se modifier insensiblement jusqu'au moment où ces robes deviennent d'une conformité parfaite avec celles de la même estampe, et cette forme ne fut à la mode qu'entre les années 1455 et 1480..... » « Jusque vers le milieu du XV^e siècle, disait-il encore, les plis du corsage sont tels que le hasard seul peut les donner sous la ceinture, tandis que dans l'estampe ces plis sont parfaitement réguliers. »

Pour se montrer à ce point absolu, il fallait être sûr de son fait. Or, nous l'avons dit déjà, la sphère des investigations du savant était limitée. Il ne nous a pas fallu beaucoup de recherches pour trouver, dans l'œuvre même de Jean van Eyck, et encore ailleurs, les fameuses robes à plis réguliers sous la ceinture qui, d'après de Brou, n'auraient été à la mode que dans la seconde moitié du XV^e siècle.

Tout le monde a pu voir, à l'Exposition de Bruges, les photographies de l'*Annonciation*, du Musée de Saint-Pétersbourg, de la *Vierge debout dans une église*, du Musée de Berlin, œuvres de van Eyck, où les plis de la robe de la Madone sont d'une conformité rigoureuse avec ceux de notre estampe. Nous pouvons même rappeler ici que, tout récemment, à propos de cette dernière peinture,

M. Georges Hulin (1) émettait l'avis que, fort probablement, nous serions en présence, non d'une œuvre de Jean, mais d'Hubert van Eyck, ce qui, venant à se confirmer, la rendrait contemporaine de notre estampe.

Nous signalons, en outre, la Vierge et l'enfant Jésus entourés de Saintes, miniature des « Heures de Turin » reproduites par la Société de l'Histoire de France, à l'occasion du jubilé de M. Léopold Delisle. Dans cette réunion de saintes, la diversité des costumes est remarquable. On y voit, avec des robes ajustées, aux manches collantes, d'autres aux manches lâches, et, avec des robes sans ceintures, des robes de coupe absolument pareille à celle de notre estampe. Le corsage y est à plis réguliers, au-dessus et au-dessous de la ceinture (2).

On ne fait pas tort à la mémoire de de Brou en rappelant que, trente années après sa polémique avec de Reiffenberg, il eut avec Alvin, le successeur de celui-ci, un différend dont on trouve l'écho dans les *Bulletins* de notre Compagnie.

Alvin avait fait la découverte, en 1859, dans un recueil manuscrit de la Bibliothèque royale, d'une estampe gravée sur cuivre, représentant les Armoiries de Charles le Téméraire, supportées par des lions et entourées des écus des diverses possessions du prince. Les recherches touchant ce précieux ensemble permirent de le dater de 1466 au plus tôt, de 1467 au plus tard. Il

(1) *Congrès archéologique et historique tenu à Bruges, du 10 au 14 août 1902*. Compte rendu publié par M. Léon de Foere, secrétaire général du Congrès, 3^e partie, p. 21.

(2) Voir la reproduction de cette miniature dans la *Gazette des Beaux-Arts*, 3^e période, 1893, t. XXIX, p. 10.

s'agissait, dès lors, du spécimen le plus ancien de la gravure sur métal produit en Belgique.

Aucun désaccord n'avait surgi sur ce point, de Brou lui-même, sans adhérer aux conclusions d'Alvin et de Harzen, proclamait « l'importance de la pièce pour l'histoire de la gravure en taille-douce aux Pays-Bas (1) ». En 1876, notre regretté confrère Pinchart découvrit, dans ses papiers, une autre version du même sujet. Le travail était de facture rude et pénible; on y constatait des fautes multiples contre les règles de l'héraldique, outre l'omission de divers détails. Chose à noter aussi, on relevait, dans cette épreuve, des parties éclairées à contre-sens de l'ensemble. Il devenait, dès lors, évident qu'on se trouvait en présence d'une copie, copie ancienne et précieuse, sans doute, mais une copie.

Consulté par Pinchart, il nous sembla naturel de lui exposer très franchement notre avis. Les vues de de Brou étaient opposées aux nôtres, et Pinchart s'en autorisa pour consacrer à son estampe une notice insérée dans le *Bulletin des Commissions royales d'art et d'archéologie*. Fort de l'opinion de de Brou, il proclamait que l'épreuve du Cabinet de Bruxelles n'était qu'une copie sans valeur.

Alvin fut ainsi amené à prendre la plume, et sa réfutation des vues de de Brou les mit directement aux prises. De Brou soutenait ses vues avec âpreté, s'obstinant à prouver que les défauts de l'épreuve de Pinchart plaidaient en faveur de la priorité de l'œuvre.

Il emporta ses illusions dans la tombe. Alvin et Pinchart avaient cessé de vivre également, quand le Dr Lehrs

(1) *Revue universelle des arts*, juillet 1859.

put établir que l'épreuve des *Grandes armoiries de Bourgogne*, appartenant au Cabinet de Bruxelles, était l'œuvre du graveur, non encore identifié, signant de fort curieuses estampes de l'initiale W, suivie d'un A terminé en croix; que la pièce de Pinchart, passée depuis au Musée britannique, en était la copie par le Maître dit « aux banderoles », plagiaire fréquent, et malhabile, d'œuvres de ses confrères du XV^e siècle (1).

De même, de Brou acceptait comme correcte la date fautive de 1451 (2), inscrite sur la *Vierge* du même graveur. Ses arrêts n'étaient donc pas infailibles.

*
* * *

« Si jamais, dit Ruelens (3), ce dont nous doutons fortement, la découverte d'un document authentique venait lui enlever — il s'agit de l'estampe de 1418 — l'un ou l'autre de ces caractères (d'être la première en date et d'être flamande), et lui donner une date plus récente ou un autre berceau, nous ne nous en estimerions pas moins heureux de la posséder. Sa courte royauté n'aurait pas été inutile à la science, et les divers travaux dont elle a été l'objet lui formeraient toujours une auréole qui ne serait pas sans éclat. »

C'était pousser loin la philosophie. Une royauté déchuë n'a rien de particulièrement glorieux, alors surtout qu'elle n'aurait été, en fait, qu'une usurpation.

(1) MAX LEHR, *Der Meister mit den Banderollen, ein Beitrag zur Geschichte des ältesten Kupferstiches in Deutschland*. Dresden, 1886, p. 13.

(2) *Ibid.*, p. 14.

(3) *La Vierge de 1418*. Bruxelles, 1865, p. 44.

De documents écrits, il n'est guère présumable qu'il s'en rencontre. Le passage de l'impression sur étoffe à l'impression sur papier, de planches gravées en bois — et tout le monde sait que celles-ci servirent d'abord aux impressions textiles — ne dut pas faire événement. Nul ne se préoccupa d'en consigner le souvenir ; la chose était trop naturelle. C'est donc aux œuvres elles-mêmes à nous renseigner. Et si l'on rejette, comme sans valeur, les dates qu'elles nous procurent, nous ne sortons pas d'incertitude.

L'influence qu'on s'accorde à attribuer aux frères van Eyck dans l'évolution, non pas seulement de la peinture, mais de la conception générale de l'art au XV^e siècle, est amplement justifiée. Bien au delà des limites de nos provinces, elle se fit sentir. L'Italie, l'Espagne même n'y échappèrent point. C'est une erreur, pourtant, de croire que l'action de ces impeccables artistes se fit sentir au point que toute création picturale, éclore au XV^e siècle, et en quelque lieu que ce soit, doive être envisagée comme en portant l'empreinte.

Non seulement en Belgique, mais également ailleurs, des maîtres de très haute signification se produisirent parallèlement à Jean van Eyck.

Pour avoir passé longtemps inaperçue, la chose n'est guère contestable. Nous avons rencontré au Musée de Madrid, parmi des peintures très importantes et techniquement d'un art très avancé, procédant d'un maître encore inconnu, désigné provisoirement comme le « Maître de Mérode », ensuite, par M. von Tschudi, comme le « Maître de Flémalle », une création datée de 1438, ce qui la fait antérieure de deux ans à la mort de Jean van Eyck.

Ce nouveau-venu, dont les productions se retrouvent en des lieux fort divers, tantôt sous le nom de Jean van Eyck, comme en Espagne, tantôt sous celui de R. van der Weyden, comme à Londres, tantôt encore sous celui de Memling, comme à Dijon, mérita de compter parmi les maîtres notables de son temps. Nous n'en faisons pas l'égal de van Eyck. Il n'a ni la majestueuse simplicité de ligne, ni l'harmonieuse richesse des colorations, ni la prodigieuse puissance de réalisation qui nous transportent à la vue des œuvres de son glorieux contemporain. Et pourtant, il faut saluer en lui un praticien de première valeur, un remarquable coloriste, un observateur singulièrement pénétrant de la nature. Ses portraits de la Galerie nationale, à Londres, attribués à Rogier van der Weyden ; sa *Nativité*, au Musée de Dijon ; son triptyque de l'*Annonciation*, au comte de Mérode-Westerloo, sont des créations d'originalité rare et d'importance artistique exceptionnelle. Sa ligne un peu tourmentée, ses draperies aux brisures multiples manquent peut-être de style ; mais, physionomiste remarquable, il excelle à traduire les mouvements de l'âme, et, sous ce rapport, l'emporte sur van Eyck même. L'expression, chez lui, confine parfois à la grimace ; mais combien aussi il s'entend à la saisir !

La précision qu'il apporte à détailler les objets composant un intérieur tient du prodige. Gérard Dou n'a pas poussé plus loin la délicatesse dans le rendu des accessoires. Les chanfreins d'une crédence, les bossages d'une aiguière, les combinaisons savantes d'un appareil d'éclairage, les enchevêtrements compliqués d'une ferronnerie deviennent, sous son pinceau, autant de prétextes d'études où s'affirme son amour du réel, et l'examen de

ses œuvres constitue une source d'information singulièrement précieuse sur le mobilier du XV^e siècle.

Aborde-t-il une scène de plein air, son paysage est exquis. Van Eyck ne se montre pas plus sincère dans la traduction d'un site. En quelle contrée sont pris ces paysages si scrupuleusement copiés sur nature? On ne le sait encore. Ces clochers, ces villes qu'on aperçoit dans le fond des peintures de la collection Somzée, du Musée d'Aix-en-Provence, et d'autres encore, vainement cherche-t-on à les identifier. Des cimes neigeuses se dessinent à l'horizon du paysage entrevu par la fenêtre de l'appartement de sainte Barbe, au Musée de Madrid. Notre éminent confrère le professeur Justi, si bien au fait de tout ce qui a trait à l'Espagne, a cru reconnaître un site de ce pays dans le fond du *Mariage de la Vierge*, au Musée du Prado. A des régions moins méridionales semble appartenir la contrée où il place sa *Nativité*, l'exquise peinture du Musée de Dijon.

La haute signification du maître se mesure à cette circonstance que la critique contemporaine a voulu voir en lui, non seulement un émule de Rogier van der Weyden, mais ce maître lui-même, et que certains critiques ne renoncent qu'à regret à la possibilité de son identification avec Hubert van Eyck.

En signalant les mérites si grands et si divers de ce surprenant artiste, nous fournissons la preuve que van Eyck n'est point l'unique peintre des premières décades du XV^e siècle, en qui la plus haute perfection technique s'unit à une vision de la réalité, s'étendant au paysage même, chose naguère encore insoupçonnée.

A quelle nationalité appartenait ce mystérieux artiste? On l'ignore. Il nous plairait, assurément, de pouvoir le

revendiquer pour nôtre; malheureusement, rien ne nous y autorise. Son influence se manifeste en des milieux où l'on a peu tenté d'en rechercher la trace. Tout récemment encore, on signalait, dans des églises de la Westphalie, et notamment à Schöppingen, non loin de Munster, des productions picturales empruntées à ses compositions (1). Nous ne connaissons que par la photographie l'*Annonciation*, en grandes figures, répétant une œuvre de son pinceau, encore conservée. A l'église Saint-Servais, à Maestricht, nous avons rencontré, complété par une architecture fleurie, et sans nul doute du pinceau de Jean Belle-gambe, un tableau de la *Trinité*, dont l'original, d'abord signalé par M. von Tschudi, existe au Musée de Saint-Petersbourg. On en retrouve un autre souvenir dans un chaperon de chappe, au Musée de Berne (2).

Le Dr Lehrs a retrouvé une estampe de cette même composition, par le Maître dit « aux banderoles », mentionné plus haut, l'un des plus anciens, sinon le meilleur représentant de la gravure en taille-douce au XV^e siècle.

Dans le précieux livre d'heures de Jean, duc de Berry, appartenant à la Bibliothèque nationale de Turin, récemment édité à Paris, en l'honneur du cinquantenaire de M. Léopold Delisle, par les Sociétés de l'Histoire de France et de l'École des Chartes (3), figure, sous le n^o XXI, une miniature de la *Descente de Croix* du Maître de Flémalle,

(1) FRED. KOCH, *Ein Schüler des Meisters von Flémalle*. (REPATORIUM FÜR KUNSTWISSENSCHAFT, 1901, S. 290.)

(2) Voir JACQUES STAMMLER, *Le trésor de la cathédrale de Lausanne*, t. V, p. 201.

(3) *Heures de Turin. Quarante-cinq feuillets à peintures, provenant des Très Belles Heures de Jean de France, duc de Berry*, 1 vol. in-fol., 1902.

dont quelques fragments se conservent au Musée de Francfort-sur-le-Main et dont une copie d'ensemble, réduite, appartient au Musée de Liverpool (1).

L'autorité du Maître de Flémalle semble donc avoir été très grande, et l'on s'étonne, en vérité, que son nom ait pu se perdre, étant donnée, surtout, la remarquable influence qu'il semble avoir exercée sur ses contemporains.

* * *

Le Musée de Bâle possède une série de panneaux classés, jusque tout récemment, parmi les anonymes. Il en est un : *La rencontre de saint Joachim et de sainte Anne sous la porte d'or* (2), dont l'analogie de style, de caractère et de coloris avec le Maître de Flémalle est particulièrement frappante. Il faudrait nier l'évidence pour ne point la constater. On y relève des détails qu'on s'attendait à ne pouvoir trouver que sous le pinceau de Flémalle. Il y a là, notamment, une barrière pivotante, vue en perspective à l'avant-plan, dont les combinaisons ingénieuses étaient faites pour ravir ce peintre amoureux de combinaisons du genre.

Or il se trouve que cette page typique est l'œuvre d'un peintre dont le nom, jusqu'en ces derniers temps, était totalement ignoré : Conrad Witz.

Le Dr Daniel Burckhardt a consacré à ce nouveau venu

(1) Cette copie fut envoyée, sous le nom de Rogier van der Weyden, à l'Exposition des Primitifs flamands, à Bruges. On en trouvera la reproduction dans notre volume sur cette manifestation d'art.

(2) Catalogue du Musée de Bâle, n° 78°. Le fond d'or historié est d'adjonction postérieure.

une étude du plus puissant intérêt (1). Né à Rottweil, et, selon toute vraisemblance, vers la fin du XIV^e siècle, Conrad Witz se fixa à Bâle en 1430. Son biographe le suppose élève de Nicolas Ruesch, dit Lawelin, peintre notable, dont il épousa la fille. Appelé à Genève, en 1439, pour décorer la chapelle des Macchabées, nouvellement annexée à la cathédrale de Saint-Pierre, il laissa dans cette ville un vaste retable, dont deux panneaux se conservent à l'Université. Sur l'un de ces volets, à moitié cachée par le cadre, on a relevé l'inscription : *Hoc opus pinxit magister Conradus Sapientis de Basilea m^occcc^oxlmu^o*. Sapientis est le nom latinisé, par à peu près, de Witz.

Non moins précieuses sous le rapport de l'histoire que de l'archéologie, ces peintures constituent, au point de vue de l'art, une vraie révélation. On jugera de leur importance par ce fait que M. Burckhardt n'hésite pas à signaler le fond de l'une d'elles comme soutenant la comparaison avec le paysage de l'*Adoration de l'Agneau*. Ce paysage peut être envisagé, en outre, comme une innovation, l'exemple, en quelque sorte unique, dans les peintures du XV^e siècle, d'un site déterminé. Seules, les Grandes Heures du duc de Berry, au Musée Condé, à Chantilly, offrent la représentation de monuments connus : le Louvre, le donjon de Vincennes.

(1) *Separatabdruck aus der Festschrift zum vierhundertsten Jahrestage des ewigen Bundes zwischen Basel und den Eidgenossen 13 Juli 1501*, in-4^o.

Nous devons de très vifs remerciements au savant auteur de ce beau livre, de l'extrême obligeance qu'il a bien voulu mettre à nous en donner communication.

Conrad Witz transporte sur les bords du lac de Genève la *Pêche miraculeuse*. A l'horizon se dessine la chaîne des Alpes, chargée de neige, et M. Burckhardt a pu préciser l'endroit où s'est tenu le peintre, tant est rigoureuse la conscience avec laquelle sont rendues les localités diverses, semées sur les versants de la rive. Ce paysage a, d'ailleurs, un aspect si étonnamment moderne, qu'on n'arrive pas sans peine à se persuader qu'il s'agit d'une création de 1444.

Sa peinture de Genève achevée, Conrad Witz semble être rentré à Bâle. On ignore s'il y mourut, mais sa femme est renseignée comme veuve, dès l'année 1447.

Genève ne compta jamais parmi les centres artistiques ; l'histoire n'enregistre le nom d'aucun maître fameux qui lui soit propre. Witz, dans tous les cas, n'y fit point école. L'identification des volets de son retable a permis de lui restituer un petit nombre d'œuvres éparées. Il en est une, particulièrement, dont l'importance, au point de vue de notre sujet, est capitale. Elle appartient aujourd'hui au Musée de Strasbourg (1).

Mesurant en hauteur 1^m,60, en largeur 1^m,30, cette peinture se compose de deux figures seulement : la Madeleine et sainte Catherine, assises dans un cloître de style ogival, contigu à une chapelle et aboutissant à la place publique. A la mémorable exposition alsacienne, organisée à Strasbourg en 1895, cette page, d'aspect imprévu, et si extraordinairement indépendante des formules consacrées, se signala comme un défi à la saga-

(1) Voir, sur cette peinture, l'étude du professeur G. Dehio, accompagnée d'une planche en couleur, dans la *Zeitschrift für bildende Kunst*, neue Folge, t. XIII, livr. 10.

citée des critiques. On s'efforçait en vain de trouver pour elle un auteur, même de la rattacher à un groupe d'artistes connus. A peine jugea-t-on possible de comprendre son auteur parmi les maîtres du XV^e siècle.

Personne, jusqu'alors, n'avait songé aux panneaux de Genève, relégués, en quelque sorte, dans l'oubli. A qui revient l'honneur du rapprochement? On ne l'a point dit. Il s'opéra pourtant, et Conrad Witz prit rang, à dater d'alors, parmi les maîtres les plus originaux.

On ne se lasse point d'admirer, avec la gracilité des modèles, le charme de leur attitude, et l'on peut dire, vraiment, que peu d'œuvres intéressent à un pareil degré par le détail. Si rien n'échappe à la faculté d'analyse du peintre, rien, non plus, ne semble lasser sa patience. Ses combinaisons d'ombre et de lumière sont d'une justesse surprenante. D'ailleurs, très ingénieux dans sa recherche, il vous surprend par des détails où se révèle son esprit curieux, comme, entre autres, la manière dont, à quelque distance de sainte Catherine, il dépose à terre la roue d'or de son martyr, et en projette, sur les dalles du cloître, l'ombre rayonnante. A remarquer, aussi, ses masses d'ombres reflétées, de très consciencieuse étude, faisant immédiatement songer au Maître de Flémalle.

La dégradation des arceaux du cloître, profilant leurs nervures brunes sur le fond blanchi, est de surprenante justesse.

Tout à l'extrémité de la galerie, en un coup de lumière, s'aperçoit un carrefour où une grande maison blanche, aux volets bruns, représente la boutique d'un peintre, sans doute celle de l'auteur. Coup d'œil intéressant sur la physionomie du moyen âge, cette place

publique, avec ses menus épisodes de la vie urbaine. Encore et toujours l'idée de Flémalle se représente.

C'est au groupe des deux saintes que, tout naturellement, revient notre principale attention. Par une circonstance bizarre, il oppose deux costumes de coupe entièrement dissemblable, bien que probablement contemporains. Sainte Catherine, dame de haut parage, porte la couronne des filles de rois. Sa robe sans ceinture, aux manches d'ampleur démesurée, procède du bliaut. Par sa coupe, elle appartient à la première moitié du XV^e siècle. Madeleine, vêtue d'un « peliçon » vert, fait songer immédiatement à la sainte Marguerite de notre estampe. Cette fois encore, on constate, au-dessous de la ceinture de sa robe fourrée, les plis symétriques dont de Brou déclarait chercher en vain l'exemple dans le premier tiers du XV^e siècle.

Très remarquable est, en cette exquise création, le style des draperies. Comme dans l'estampe du Cabinet de Bruxelles, comme dans celle, aussi, de la Bibliothèque de Saint-Gall, il se caractérise par un amoncellement de plis peu naturellement amené.

Cette façon particulière d'interpréter les étoffes, nous la retrouverons dans d'autres peintures de Witz, particulièrement dans un de ses panneaux de Genève, celui où le cardinal de Borgnys est prosterné devant la Vierge. Le prélat est comme perdu sous l'avalanche des plis de son manteau épiscopal.

Ce chiffonnement excessif des tissus est-il caractéristique de l'art de la Souabe? Nous inclinons à le croire. Il se montre, frappant, dans une peinture du Musée de Zurich, grand panneau provenant d'une maison de Constance, dite « Haus zum Pflug », c'est-à-dire de la charrue.

Des jeunes gens des deux sexes s'ébattent dans un jardin. A l'avant-plan, des jeunes filles sont engagées dans une partie de cartes.

Restée presque à l'état d'ébauche, cette production, de la première moitié du XV^e siècle, est frappante par l'extraordinaire abondance des plis des étoffes. Leurs cassures, à angles aigus, rappellent d'une manière remarquable le style de l'estampe de 1418. Viendra-t-il à l'esprit de quelqu'un de rechercher la somme d'influence exercée par Jean van Eyck sur cette création d'ordre subordonné, bien que de si haut intérêt pour nous? Nous en doutons, et d'autant plus volontiers que, certainement, van Eyck a plus de simplicité dans le style des draperies.

« Dès les premières décades du XV^e siècle, dit M. Daniel Burckhardt, la somme d'autorité du groupe des peintres de la Souabe et du Haut-Rhin paraît avoir été considérable. Stephan Lochner, originaire de Meersburg, non loin de Constance, fixé à Cologne vers 1430, donne clairement à connaître, même dans son œuvre capitale, la fameuse peinture du dôme, qu'il se forma sous quelque réaliste haut-allemand, ayant des affinités avec Conrad Witz, avant de sacrifier à l'archaïsme particulier aux Colonnais. Les saints du volet droit, dans le *Dombild*, font, par leurs costumes somptueux, songer à Conrad Witz. L'École du Rhin moyen relevait alors de celle du Haut-Rhin souabe. (Cf. le Maître de la Passion, à Darmstadt.) Peut-être même l'influence de cette dernière se fit-elle sentir dans un cercle plus étendu. « Hance » de Constance, mentionné parmi les peintres travaillant à la cour de Philippe le Bon, en 1424, pourrait très bien avoir influé sur les frères van Eyck. »

L'hypothèse est gratuite, ledit Hance de Constance

ne nous étant connu que de nom. Le Dr Burckhardt ne repousse point, du reste, l'idée d'une influence possible de van Eyck sur Conrad Witz, tout en faisant observer que s'il fit le voyage de la Flandre ce ne put être qu'à une époque antérieure à l'achèvement de l'*Adoration de l'Agneau*.

Une petite peinture du Musée de Naples, restituée à Conrad Witz par feu Ad. Bayersdorfer, et représentant la Sainte Famille dans une église, n'est pas sans offrir quelque analogie de conception avec les œuvres de van Eyck. Il s'agirait de savoir quelle création du fameux peintre pénétra en Suisse. « Se fit-il, dit M. Burckhardt, que quelque prélat, venu au concile de Bâle, y apporta, dans ses bagages, un retable portatif? Ou bien, quelque marchand, quelque artiste des Flandres, attiré à cette « foire continue » dont le concile de Bâle fut l'occasion, procura-t-il à maître Conrad le moyen d'étudier une production de son pays?

« Qu'on n'aille pas, cependant, ajoute le savant critique, attacher plus d'importance qu'il ne faut à cette action problématique de van Eyck sur son confrère de Rottweil. Conrad Witz procédait d'une école suivant des voies très proches de celles des van Eyck : l'école réaliste de l'Allemagne du Sud. Witz est le Germain parlant le rude idiome de son pays. Dans ses œuvres de Bâle se reflète le caractère indépendant des écoles de la Souabe et du Haut-Rhin, libres des enseignements de la Flandre. »

Au point de vue spécial de cette étude, à défaut d'informations sur les précurseurs des van Eyck, il nous suffit de savoir que, parallèlement à eux, des maîtres doués d'un puissant esprit de nature se sont produits en des centres soustraits à leur influence. S'il est loin de

notre pensée de prétendre qu'aucun de ces maîtres fût de force à disputer la prééminence aux glorieux représentants de l'École dite de Bruges, nous pouvons néanmoins signaler, chez plus d'un, des caractères dont, plus visiblement que du style de Jean van Eyck, l'estampe de 1418 semble trahir l'influence.

De 1418, nous n'apportons, il est vrai, aucune production, ni flamande ni étrangère. Le Maître dit de Flémalle, Conrad Witz ne se révèlent qu'à dater de 1430. Est-on fondé à arguer quoi que ce soit de ce court intervalle de douze années, quand personne encore n'est parvenu à faire le départ des œuvres d'Hubert d'avec celles de Jean van Eyck?

La miniature nous éclaire peu. Voici pourtant les *Heures de Turin*, déjà citées, un ensemble complexe mais dont, certainement, diverses pages doivent dater des premières années du XV^e siècle. Au feuillet xxix, la *Pietà*; au feuillet xxxviii, le *Christ enseignant le Pater aux apôtres*, nous font constater un système de draperies où, indiscutablement, l'abondance des brisures ne le cède en rien à celle de notre estampe.

Or, de la savante introduction dont M. Paul Durrieu accompagne ce précieux ensemble, il ressort que la partie du recueil à laquelle appartiennent les miniatures susdites eut pour possesseur Guillaume IV de Bavière, comte de Hainaut et de Hollande, mort en 1417 (1).

L'infériorité technique de notre estampe ne constitue par soi-même aucun argument ni pour ni contre l'authenticité de sa date. Le travail matériel n'est sûrement pas

(1) Voir aussi *Les débuts des Van Eyck*, par le même auteur. (*Gazette des Beaux-Arts*, troisième période, t. XXX (1903), p. 107.)

d'un praticien fort habile, et la composition lui est beaucoup supérieure. C'est ce que démontre surtout le rapprochement des deux versions, celle de Bruxelles et celle de Saint-Gall. Ce rapprochement a pour effet de mettre puissamment en relief le caractère primitif de notre estampe, représentée, par certaines critiques, comme d'un art trop avancé pour justifier sa date.

Nous ne venons point proposer pour elle une origine. Vouloir inférer du lieu de sa découverte qu'elle soit nécessairement flamande et malinoise, serait passablement aventureux. L'estampe est, par essence comme par destination, chose erratique. Gravée en Flandre, elle peut se rencontrer en Italie et vice versa. Une particularité pourtant nous frappe : l'identité absolue dans le coloriage des deux épreuves en présence. Où se produit le rouge dans celle de Saint-Gall, soit aux robes de sainte Catherine et de sainte Barbe; sur le livre d'heures tenu par sainte Marguerite; à l'intérieur de la corbeille de sainte Dorothee; enfin aux ailes des anges et sur le tronc des arbres, les mêmes couleurs apparaissent dans la pièce de Bruxelles. On constate même, de part et d'autre, quatre touches de minium, disposées en croix, dans le nimbe de l'enfant Jésus. Les autres couleurs, le vert et le jaune, ont laissé, dans la pièce de Bruxelles, des traces plus faibles, mais encore apparentes, aux endroits où sont appliquées ces mêmes nuances, dans l'estampe de Saint-Gall. D'où la conclusion que les deux pièces sont d'origine commune.

Que celle de Saint-Gall soit la seconde, non la première, nous le concluons tant de sa liberté d'exécution que des tentatives d'ombre, exprimées par hachures, à l'épaisseur de certaines parties de la barrière et, notam-

ment, à son loquet, comme déjà, d'ailleurs, nous en avons fait la remarque.

Une particularité dont la valeur semble avoir échappé aux iconographes qui, avant nous, ont fait de la pièce de 1418 l'objet de leur examen, c'est le nimbe. D'une manière générale, le nimbe n'apparaît point dans les œuvres flamandes du XV^e siècle. Il est caractéristique, en revanche, des productions allemandes de la même époque. Ni les vierges ni les saints de Jean van Eyck n'ont le front nimbé, ce qui renforce le puissant aspect de nature des personnages sacrés.

Dans les compositions de l'école germanique, le nimbe n'est point le cercle d'or discret que l'on rencontre parfois chez les Flamands. Il s'agit, au contraire, d'un disque éclatant, de large diamètre, auquel l'œil ne s'accoutume pas sans effort. Dans l'imposant retable de Stephan Lochner, à la cathédrale de Cologne, la couronne de la Vierge, comme dans notre estampe, est tangente à la circonférence du nimbe, dépassée seulement par la croix qui la surmonte.

Qui ne se souvient de l'exquise peinture du même Lochner, la *Vierge à la haie de rosiers*, au Musée de Cologne, ou encore de sa *Madone*, du Musée archiépiscopal de la même ville? Ici les nimbes ont un diamètre excessif. Nulle œuvre flamande n'en offre l'équivalent.

Passavant a cru devoir assigner au graveur de l'estampe de Bruxelles un second *Mariage de sainte Catherine*, appartenant à la collection du Musée de Cologne (1). La pièce est de moyen format, bien gravée, mais certai-

(1) *Peintre-graveur*, t. 1, p. 110.

nement de date postérieure, à la juger par le style. Ses rapports avec l'estampe au millésime de 1418 sont moins apparents qu'avec l'épreuve de la bibliothèque de Saint-Gall. Ainsi également la juge M. le Dr Schreiber (1).

Ruelens, avec d'autres auteurs, incline à voir dans une *Vierge immaculée*, appartenant au Musée de Berlin, l'œuvre du maître de l'estampe de 1418. Les inscriptions qui accompagnent ce bel ensemble étant flamandes, l'assimilation des deux pièces offrirait un grand intérêt pour nous. Mais, comme, du reste, l'a fait observer Lippmann (2), l'identité de type, et même de procédé, n'est point si absolue, qu'on puisse assigner aux deux productions une origine commune. Il devient dès lors superflu de faire un nouvel examen du morceau.

*
* * *

Nous pensons avoir, dans leur ensemble, exposé les éléments nouveaux qui, durant ce dernier quart de siècle, sont venus se grouper autour du problème posé par l'estampe de 1418. Il est douteux que quelqu'un, aujourd'hui, se hasarde à redire avec Passavant : « C'est sur une falsification que repose la prétendue découverte d'une estampe néerlandaise sur bois sous la date de 1418. » Personne, non plus, ne s'autorisera des théories de de Brou, sur le costume, pour reculer de cinquante ans la production de l'œuvre incriminée.

(1) *Manuel de l'amateur*, etc., n° 1168.

(2) *Ueber die Anfänge der Formschneidekunst und des Bilddruckes*. (REPERTORIUM FÜR KUNSTWISSENSCHAFT, 1876, p. 244.)

La présomption qu'un numéral ait été, par inadvertance, omis du millésime ne nous semble pas, en toute sincérité, pouvoir être admise. Sans doute, pareilles erreurs se sont produites, et se produisent encore, spécialement dans la typographie; on peut, toutefois, les dire exceptionnelles. Que, justement, elles dussent se constater dans les deux estampes signalées comme les premières revêtues d'un millésime, serait chose à ce point étrange, qu'on dût la tenir pour inadmissible.

Les études de Renouvier ont eu pour conséquence d'avancer de trente ans la date de production des épreuves en taille-douce, réputées jusqu'alors les plus anciennes. Est-ce à dire qu'il n'y en ait pas eu d'antérieures? Qui donc osera l'affirmer?

En faisant valoir les titres de l'estampe de 1418 à porter légitimement sa date, nous ne songeons pas davantage à l'envisager comme le spécimen d'impression xylographique le plus ancien. Que le millésime y ait été frauduleusement imprimé, nous ne l'admettons point davantage. Et si, dans sa contexture, ce millésime est à l'abri du soupçon, en bonne logique, doit-il signifier autre chose que la date même de l'œuvre qui s'en trouve revêtue?

On objectera le style. L'argument, nous n'hésitons pas à le reconnaître, est de portée fort sérieuse. Une date n'est rien, en effet, où le style ne s'accorde point avec elle. Mais, on l'a vu, le contingent des peintures de la première moitié du XV^e siècle comprend des productions inaperçues, si pas ignorées, il y a vingt-cinq ans à peine, dont plusieurs nous mettent en présence de caractères beaucoup plus proches de ceux de notre estampe qu'on ne pouvait le soupçonner naguère.

Le nombre est vaste des maîtres du XV^e siècle dont,

seul, le nom a survécu, sans aucune œuvre pour nous permettre de mesurer leur valeur. De ceux, en revanche, dont les productions nous restent, mais dont le nom s'est perdu, où sont les pages que nous puissions dater, avec chance de certitude, à vingt ans près? Il est superflu, sans doute, de rappeler les nombreuses erreurs où, en matière de détermination de dates, sont tombés des critiques, bien mieux avertis, cependant, que nous ne pouvons l'être pour notre estampe, où pas un ornement, pas un membre d'architecture, pas un détail précis de costume ne peut servir de base à un classement rigoureux.

Il ne viendra, sans doute, à l'esprit de personne de prétendre que les deux arbres, entre lesquels se présente la Vierge, accusent un art trop avancé pour l'époque indiquée par la date inscrite sur la pièce.

Nous pouvons, d'ailleurs, nous abstenir de reprendre, en sous-œuvre, les raisons développées par de Reiffenberg et Ruelens avec une éloquence à laquelle nous ne saurions aspirer, une puissance de dialectique qui nous laisserait peu d'espoir d'être plus persuasif qu'eux.

Mais ce qu'ils n'ont point fait, ce qu'ils ne pouvaient tenter avec l'aide des matériaux qu'ils avaient à leur portée, ce que nous avons voulu entreprendre, a été de faire bonne et finale justice des assertions de ceux qui, sans autre preuve que leur simple affirmation, se sont plu à représenter comme entaché de fraude, comme indigne de compter parmi les incunables de la gravure, un document en faveur de l'authenticité duquel existent, non pas seulement des présomptions sérieuses, mais aussi des témoignages trop puissants pour pouvoir être laissés à l'écart. Ce n'est point, en résumé, par la simple négation que se résolvent les problèmes de la nature de celui

que pose le morceau, à coup sûr très intéressant, sur lequel il nous a paru utile d'appeler à nouveau l'attention des curieux.

Et nous ne saurions mieux terminer cette étude qu'en redisant, avec Ruelens (1) : « Si les travaux entrepris, en vue d'une question directe, n'aboutissent pas toujours à la solution désirée, il est certain du moins que, dans une foule de cas, les recherches des travailleurs n'ont pas été perdues. En creusant les mines du passé, en étudiant les monuments et les débris, on recueille presque toujours des matériaux utiles, des documents précieux pour des questions incidentes, et il est rare que ces recherches ne profitent point à l'augmentation de nos connaissances. »

OUVRAGES PRÉSENTÉS.

Gevaert (F.-A.) et Vollgraff (J.-C.). Les problèmes musicaux d'Aristote. Texte grec avec traduction française, Notes philologiques, Commentaire musical et Appendice. Gand, 1903; in-4° (xx-420 p.).

Wotquenne (Alfred). Catalogue de la Bibliothèque du Conservatoire royal de musique de Bruxelles. Annexe I : Libretti d'opéras et d'oratorios italiens du XVII^e siècle. Bruxelles, 1901; in-4° (188 p.).

Delp (Jacques). Le suffrage classificque ou les propos d'Inn et de Rudits. Théorie du suffrage universel. Liège, 1902; in-8° (109 p.).

de Jonghe (Le vicomte B.). Trois monnaies luxembourgeoises inédites. Bruxelles, 1903; in-8° (6 p.).

(1) *La Vierge de 1418*, p. 24.

ARLON. *Institut archéologique*. Annales, tome XXXVII, 1902.

BRUXELLES. *Office du Travail*. Les industries à domicile en Belgique, volumes IV et V : La dentelle et la broderie sur tulle; par Pierre Verhaegen. 1902.

— *Bibliothèque royale*. Rapport adressé à M. le Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique sur la situation de la Bibliothèque royale durant l'année 1898; par M. Éd. Fétis. 1900, in-8°.

— *Ministère de la Justice*. Statistique judiciaire de la Belgique, 3^e année. 1902; in-4°.

— *Institut colonial international*. Bibliothèque coloniale, 3^e série, tome V; 6^e série, tome 1^{er}. 1902.

FRANCE.

Daresté (R.). Le Code babylonien d'Hammourabi. Paris, 1902; extr. in-8° (23 p.).

Jacquot (Albert). Essai de répertoire des artistes lorrains : architectes, ingénieurs, maîtres d'œuvres, maîtres maçons. Paris, 1902; in-8° (55 p.).

Arbois de Jubainville (H. d'). Éléments de la grammaire celtique : déclinaison, conjugaison. Paris, 1903; in-12 (180 p.).

Loir (Jules). Le siège de Chartres par les Normands (911). Caen, 1902; in-8° (52 p.).

Société de l'Histoire de France. Lettres de Charles VIII, roi de France (P. Pélicier), tome III. 1902.

ITALIE.

Leto (Gaetano). Il reato di ricettazione. Palerme, 1896; in-8° (152 p.).

— La difesa del Reo secondo i Principii e le disposizioni legislative. Palerme, 1898; in-8° (viii-141 p.).

— Le pene detentive. Palerme, 1900; in-8° (xix-101 p.).



ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.

BULLETIN
DE LA
CLASSE DES LETTRES

ET DES
SCIENCES MORALES ET POLITIQUES
ET DE LA
CLASSE DES BEAUX-ARTS

1903. — N° 2.

CLASSE DES LETTRES
ET DES
SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 2 février 1903.

M. le chevalier Éd. DESCAMPS, vice-directeur, occupe le fauteuil.

M. le chevalier EDM. MARCHAL, secrétaire perpétuel.

Sont présents: MM. S. Bormans, T.-J. Lamy, L. Vanderkindere, le comte Goblet d'Alviella, F. vander Haeghen,

1903. — LETTRES, ETC.

40

Ad. Prins, A. Giron, Paul Fredericq, G. Kurth, Mesdach de ter Kiele, H. Denis, G. Monchamp, Paul Thomas, Ern. Discailles, Ch. Duvivier, V. Brants, Polydore de Paepe, A. Beernaert, C. De Smedt, A. Willems, Jules Leclercq, M. Wilmotte, Ern. Nys, D. Mercier, *membres*; H. Pirenne, Ern. Gossart, J. Lameere, Albéric Rotin, Maurice Vauthier, Franz Cumont, J. Vercoullie, *correspondants*.

En ouvrant la séance, M. le chevalier Descamps a rappelé que, au commencement de l'année actuelle, il y a eu cinquante ans que M. le chevalier Marchal a été attaché au secrétariat de l'Académie. Il remplissait déjà depuis plus de dix ans les fonctions de secrétaire adjoint lorsque la Classe des beaux-arts, comme conséquence d'un concours auquel il avait pris part et où il fut couronné, le nomma d'abord correspondant, puis membre titulaire, ce qui explique comment cette Classe nous a déjà devancé, dit-il, au sujet de la manifestation actuelle.

Je suis heureux, ajoute-t-il, de pouvoir féliciter cordialement notre excellent confrère au sujet de son cinquantième et de le remercier en même temps des soins qu'il ne cesse d'apporter, à la satisfaction de toute l'Académie, à s'acquitter de la mission de confiance qu'il accomplit depuis son élection de Secrétaire perpétuel en 1891, élection qui lui valut alors de faire partie également comme membre titulaire, de la Classe des sciences ainsi que de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques. (*Applaudissements.*)

M. Marchal, après avoir remercié M. Descamps, ajoute que son seul et unique souci a été de chercher à s'acquitter constamment de ses fonctions de manière à satisfaire ses confrères.

CORRESPONDANCE.

M. le chevalier Descamps, devant l'assemblée debout, notifie officiellement à la Classe la perte qu'elle vient de faire en la personne de Julius Vuylsteke, membre de la Section d'histoire et des lettres, décédé à Gand, le 16 janvier dernier, à l'âge de 66 ans.

Il rend un dernier et suprême hommage autant aux mérites personnels du défunt qu'à sa haute et sincère intégrité de caractère. Son attachement à l'Académie rendra, dit-il, sa perte d'autant plus sensible que, comme poète, littérateur flamand et historien, il s'était acquis une juste notoriété.

D'après la volonté de M. Vuylsteke, il n'a pas été prononcé de discours à ses funérailles. Il a également exprimé le désir qu'on ne lui consacre pas de notice bibliographique.

La Classe se réserve d'en décider à ce sujet dans sa prochaine séance.

Une lettre de condoléance sera adressée à la famille par les soins de M. le Secrétaire perpétuel.

— Par suite de la mort de M. Vuylsteke, M. Vercoullie accepte de le remplacer comme commissaire pour l'examen du mémoire de concours, en flamand, sur le poète Michel De Swaen.

— MM. d'Arbois de Jubainville et Robert Parisot remercient pour leur diplôme d'associé.

— M. le Secrétaire perpétuel présente l'*Annuaire* pour 1903 dont l'impression vient d'être terminée. Il renferme, en ce qui concerne la Classe, la notice en français, avec portrait, sur Alex. Henne, par Ch. Duvivier, et la notice en flamand, également avec portrait, de Dominique Sleenckx, par Paul Fredericq.

— M. le Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique envoie, pour la bibliothèque de l'Académie, un exemplaire des ouvrages suivants :

Uitgave der Antwerpsche Bibliophilen : Synonymia latino-teutonica, I-III ; par E. Spanoghe et J. Vercoullie ;

Bibliotheca Belgica, 158^e et 159^e livraisons ; par F. vander Haeghen et R. vanden Berghe.

— Remerciements.

— Hommages d'ouvrages :

1^o *Antoine de la Sale, sa vie et ses œuvres*, 2^e édition ; par Ernest Gossart ;

2^o *Chartes de l'abbaye de Saint-Hubert en Ardenne*, tome I^{er} ; par Godefroid Kurth (volume in-4^o de la collection des chroniques publiées par la Commission royale d'histoire) ;

3^o *Le Sénat romain en l'an 65 après Jésus-Christ* ; publié d'après les notes de P. Willems, par son fils J. Willems ;

4^o *Praelectiones de Deo uno, quas ad modum commentarii in Summam theologicam divi Aquinatis habebat in collegio S. Anselmi de Urbe Laurentius Janssens S. T. D.* Tomus I, Romae, 1899 (présenté par M. Mercier, avec une note qui figure ci-après) ;

5° *Liège et Rome à propos de l'authenticité du saint suaire de Turin*, nouvelle édition; par M^{re} G. Monchamp;

6° *Bibliotheca Apostolicae Vaticanae. Codices manuscripti recensiti iussu Leonis XIII Pontif. Maximi praeside card. Alfonso Capecelatro archiep. capvano S. R. E. bibliothecario* : 1° *Codices Vaticani latini* descripservnt Marcus Vattasso et Pivs Franchi de Cavalieri. Tomvs I. Codices 1-678; 2° *Codices Vrbinales latini* descripsit Cosimvs Stornajolo. Tomvs I. Codices 1-500. Rome, 1902, 2 vol. in-4° (offert par le R. P. Ehrle, préfet de la Bibliothèque du Vatican);

7° *La Finlandia. Ricordi e studi*; par le professeur commandeur Igino Cocchi, de Florence (présenté par M. Dewalque, avec une note qui figure ci-après).

— Remerciements.

— La Classe passe à l'ordre du jour sur une lettre de M. Denis Mercken, à Bilsen, et sur une lettre de M. Robert de Beaumont de Noortvelde, relatives à leurs mémoires de concours, lesquels, aux termes formels du règlement, ne peuvent plus sortir des archives de l'Académie, dès le jugement prononcé.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

I. COCCHI. *Finlandia*.

Dans la séance du 10 janvier de la Classe des sciences, j'ai eu l'honneur de présenter à l'Académie, de la part de M. le professeur commandeur I. Cocchi, de Florence;

un volume qu'il vient de publier sur la Finlande (1) à la suite d'un long voyage et de laborieuses études. L'auteur a dédié son travail au peuple italien, auquel il veut faire connaître cet intéressant pays, et au peuple finlandais. Il sera lu partout avec un vif intérêt, et comme il ressort plutôt de la Classe des lettres que de celle des sciences, je crois utile de le signaler ici.

La première partie est consacrée à la géographie physique et à l'histoire naturelle de la région. La deuxième nous fait connaître l'ethnographie et la littérature du peuple finlandais; la poésie épique et lyrique en tiennent la plus grande partie; viennent ensuite les philologues, la musique, les coutumes et la vie en famille.

Dans la troisième partie, l'auteur étudie les institutions et les lois, les services publics, l'agriculture, la liberté de la terre, la transformation du prolétariat, les écoles, les sciences et les arts. Il termine par un émouvant chapitre sur l'avenir de ce pays.

Suit enfin un appendice littéraire, comprenant le prologue, le premier chant, la fin du troisième et une partie du quatrième de « Kalevala » (la Demeure des Héros), traduits par l'auteur en vers italiens, avec le texte finnois en regard pour ces deux dernières parties.

Ce splendide volume est illustré de cinquante-quatre vues et de trois héliogravures hors texte.

G. DEWALQUE.

(1) *La Finlandia. Ricordi e studi.* Firenze, successori Le Monnier, 1902, gr. in-8°, rel.

J'ai l'honneur de présenter à la Classe un ouvrage important intitulé : *Praelectiones de Deo uno*. Il est écrit par un de nos compatriotes, dom Laurent Janssens, recteur du Collège Saint-Anselme, à Rome.

Je ne m'attacherai pas à la partie théologique de l'ouvrage, je me contenterai d'exposer brièvement la partie fondamentale, d'ordre philosophique, où l'auteur expose avec solidité et clarté les preuves de l'existence de Dieu.

Ces preuves, dom Janssens les emprunte principalement à la *Somme théologique* de saint Thomas d'Aquin.

Nous constatons, dit saint Thomas, que, dans la nature et en nous-mêmes, des changements s'opèrent. Manifestement, certains êtres acquièrent des perfections nouvelles : le germe vivant, placé dans les conditions voulues d'humidité et de chaleur, évolue et devient le vivant adulte; l'intelligence de l'enfant, sous l'influence du milieu et de l'éducation, se développe; l'homme s'instruit, il devient meilleur.

Or, il est impossible qu'un sujet soit à lui seul la cause adéquate de l'acquisition d'une perfection. Supposé qu'un sujet se suffise pour posséder une perfection, il ne l'acquerrait pas, il l'aurait.

Donc, tout sujet qui acquiert une perfection est soumis, pour l'acquérir, à une influence extrinsèque.

Dès lors, si nous supposons que *tous* les êtres, aucun excepté, ont dû acquérir leur perfection, nous nous contredirions inévitablement.

D'une part, si tous les êtres ont dû acquérir leur perfection, ils ont été soumis nécessairement à une influence autre qu'eux-mêmes.

D'autre part, il est évident qu'il n'y a point d'être autre que l'ensemble de *tous* les êtres.

La supposition que *tous* les êtres auraient dû acquérir leur perfection est donc contradictoire.

Dès lors, sous peine de nier le principe de contradiction, il faut admettre que tous les êtres ne sont pas des sujets intrinsèquement perfectibles, perfectionnés en fait sous une influence extrinsèque : il doit y avoir au moins un Être qui possède, sans avoir dû l'acquérir, sa perfection ; une cause, un Être qui *est* sa perfection ; cette cause, cet être, l'humanité l'appelle Dieu.

Telle est, en raccourci, la preuve fondamentale de saint Thomas d'Aquin.

Elle conclut à l'existence d'un Être souverainement indépendant dans la possession de sa perfection.

Dans la langue d'Aristote, adoptée et précisée par saint Thomas, l'acquisition ou la perte d'une perfection, en un mot le changement, s'appelle *κίνησις*, *mouvement*. Le sujet qui, sous une influence extrinsèque, acquiert une réalité ou en perd une, est le *mobile*. L'agent qui lui fait acquérir ou perdre cette réalité est le *moteur*.

D'après cela, la première preuve thomiste de l'existence de Dieu revient à ces termes :

L'expérience nous montre qu'il y a des êtres sujets au mouvement.

Or, le mouvement auquel un mobile est sujet réclame un moteur.

Cela étant, deux suppositions sont, *a priori*, possibles : Ou l'on suppose que tous les moteurs sont eux-mêmes essentiellement mobiles, et alors il est impossible d'expliquer la mise en mouvement d'un premier moteur et, par suite, la mise en mouvement des mobiles qui dépendent de lui.

Ou l'on suppose qu'il y a au moins un moteur qui n'a

pas dû être mis en mouvement, mais est, au contraire, essentiellement immobile, et alors on s'explique que cet Être ait pu mettre en mouvement les autres mobiles; de cette façon, la raison demeure satisfaite.

En d'autres mots, il est impossible que tous les êtres aient reçu leur perfection; il y en a un, au moins, qui n'a pas dû la recevoir, mais la possède.

Par le fait qu'il la possède, on s'explique qu'il ait pu la communiquer à ceux qui l'ont reçue.

La conclusion rigoureuse de ce premier argument est donc qu'il existe un Être souverainement indépendant dans la *possession de sa perfection* constitutive, un Être qui ne renferme rien de potentiel, mais, *de par son essence, est un Acte pur*.

Les autres arguments de la *Somme* de saint Thomas — il y en a cinq — concluent de même à l'existence d'un Être divin, souverainement indépendant dans son *action*, dans son *existence*; d'un Être qui possède la perfection, dans sa plénitude; d'un Être, enfin, de qui le cosmos tient son ordonnance, sa beauté et sa finalité.

Ce n'est pas sans motif, Messieurs, que l'auteur de l'ouvrage que j'ai l'honneur de présenter à la Classe, voulant prouver l'existence de Dieu, a insisté sur les arguments traditionnels de saint Thomas : ces arguments, en effet, n'ont rien perdu de leur force démonstrative.

Et ce n'est pas non plus sans utilité que dom Janssens aura établi, une fois de plus, la véritable doctrine thomiste sur ce point. Il s'est rencontré en tous temps, il se rencontre aujourd'hui encore, des commentateurs pour la mal interpréter et des adversaires pour la mal comprendre.

De ces erreurs fondamentales sur cette partie de la doctrine thomiste, vous me permettrez de vous apporter un exemple qui, mieux encore qu'un commentaire, fera apprécier sur le vif l'opportunité de l'ouvrage de dom Janssens. Cet exemple me paraît topique; il est récent, et la présentation approbative qu'a faite, ici même, M. le comte Goblet d'Alviella de l'étude où je le puise, lui prête une actualité dont la Classe ne méconnaîtra point l'intérêt.

Je fais allusion à l'article de M. l'abbé Marcel Hébert, intitulé : *La dernière idole*, publié en juillet 1902 par la *Revue de métaphysique et de morale*.

M. l'abbé Hébert accuse saint Thomas d'avoir commis inconsciemment une pétition de principe : N'ayant pas la conception nette du monisme, familière au penseur moderne, remplaçant inconsciemment sa raison par sa foi, le Docteur médiéval aurait confondu la preuve de l'existence d'un Être divin avec celle d'un Dieu personnel.

A qui a étudié dans l'original ou dans un bon commentaire la pensée de saint Thomas, les inexactitudes de fait que contiennent ces assertions apparaissent sans peine, et je me suis pris à regretter de n'avoir pas eu plus tôt l'occasion de faire connaître à la Classe l'ouvrage de dom Janssens, en entendant notre collègue, M. le comte Goblet d'Alviella, apprécier l'article de M. l'abbé Hébert en ces termes : « Le travail critique auquel M. l'abbé Hébert se livre sur l'argumentation thomiste, dont il dénonce les pétitions de principe, est serré et tranchant. »

En effet, le travail de M. Hébert est « tranchant », mais l'assurance n'est pas toujours, et c'est heureux, la

mesure du savoir. A supposer qu'il fût serré, ce ne serait peut-être pas une garantie suffisante de l'exactitude de son point de départ.

L'histoire de l'évolution religieuse au moyen âge aurait dû faire pressentir à M. Hébert l'invraisemblance de ses conclusions. D'après lui, saint Thomas n'aurait pas aperçu la possibilité d'une conception moniste de l'univers et, naïvement, aurait cru que démontrer l'existence de Dieu, c'est du même coup démontrer sa personnalité.

Or, l'histoire atteste que saint Thomas connaissait à fond le panthéisme; une grande partie de sa carrière fut consacrée à le combattre et à en démêler les principes fondamentaux.

Je dois me borner, me réservant, au surplus, de reprendre le sujet ailleurs. Mais je note au courant de la plume quelques faits significatifs :

En 1210, le Concile de Paris; en 1215, le IV^e Concile de Latran avaient condamné le panthéisme à tendances matérialistes de David de Dinant et le panthéisme spiritualiste d'Amaury de Chartres; plusieurs prêtres coupables d'hérésie panthéiste avaient été dégradés. En 1215, le cardinal Robert avait défendu de lire les ouvrages de David de Dinant dans les Facultés de théologie et des arts.

Or, saint Thomas suivit son maître Albert le Grand à Paris en 1245; il y professa publiquement dès 1252 et composa, entre 1252 et 1257, ses *Commentaires sur les Sentences* du Lombard et une partie de sa *Somme contre les Gentils*.

La diffusion et les dangers du panthéisme ne pouvaient donc lui échapper.

De fait, dans ses *Commentaires sur le deuxième Livre*

des Sentences de Pierre Lombard, il le discute *ex professo*. Il remonte au panthéisme de l'École d'Élée et à ses représentants Parménide et Melissus; il expose ensuite le système de David de Dinant et termine par une enquête sur l'erreur commune à toutes les formes du panthéisme et sur son origine. Cette erreur qui, selon lui, inspire la théorie du nombre pythagoricien, l'idéalisme platonicien, le panthéisme sous toutes ses formes, c'est l'identification du type abstrait, prédicat attribué par le jugement aux choses individuelles de la nature, avec les diverses réalités concrètes auxquelles se fait cette attribution logique.

Dans la *Somme philosophique*, il reprend à fond l'examen du panthéisme de David de Dinant.

Dans la *Somme théologique*, il mentionne, en outre, expressément, le panthéisme des Amauriciens; d'après ceux-ci, dit-il, l'Être divin serait le principe constitutif de l'universalité des êtres, *alii dixerunt Deum esse principium formale rerum omnium. Et haec dicitur fuisse opinio Almarianorum.*

Qui ne sait, d'ailleurs, combien ardentes furent les luttes que saint Thomas eut à soutenir, jusqu'à la fin de sa carrière, contre l'Averroïsme?

Avencebrol plaçait à la base de tous les êtres de la nature une même substance; Siger de Brabant ne voulait admettre pour toute l'espèce humaine qu'une seule intelligence. Contre le premier, saint Thomas compose un opuscule spécial, *de substantiis separatis*; au second, il adresse un de ses plus vigoureux écrits, *de unitate intellectus contra averroistas*.

Et l'on voudrait que la vision nette du monisme eût échappé au grand Docteur! Et l'on s'imagine que, s'il

eût confondu bénévolement l'Être divin avec le Dieu personnel, créateur, qu'adorent les chrétiens, ses redoutables adversaires l'eussent épargné!

D'ailleurs, nous n'avons pas que des présomptions à opposer aux assertions hâtives de M. Marcel Hébert. Voici des faits :

Les cinq preuves de l'existence de Dieu, que nous avons rappelées plus haut, sont développées par saint Thomas à la *deuxième question* de la *Somme théologique*. Elles concluent, nous l'avons vu, à l'existence d'un Être divin, indépendant, dans sa perfection, dans son existence et dans son action, de tout être supérieur à Lui.

Mais cet Être divin est-il corps ou esprit? Est-il composé ou simple? Y a-t-il lieu de reconnaître en lui la distinction que nous plaçons, dans les choses d'expérience, entre un sujet et ses attributs accidentels? Est-il enfin, n'importe de quelle façon, composé; *utrum Deus sit quocumque modo compositus?* Forme-t-il avec l'univers un seul tout ou en est-il personnellement distinct; *utrum veniat in compositionem cum aliis?*

Tous ces problèmes sont expressément réservés par saint Thomas d'Aquin au moment où il établit, à la *quaestio secunda* de la *Somme théologique*, ses preuves de l'existence de Dieu. Ils sont reportés à la question suivante, *quaestio tertia*, et il eût suffi à M. Hébert de pousser jusqu'à cette troisième question de la *Somme*, pour en voir là l'énoncé explicite et la discussion.

A plus forte raison, saint Thomas évite-t-il de confondre la question de l'existence de Dieu, cause première des choses contingentes, avec celles de la Création ou de la Providence.

Trois fois, dans ses œuvres, le Docteur d'Aquin reprend

ex professo, avec ampleur, l'examen des preuves de l'existence de Dieu. Trois fois, dans son *Commentaire au livre des Sentences* de Pierre Lombard, dans sa *Somme contre les Gentils*, dans sa *Somme de théologie*, il pose séparément le problème de l'existence de Dieu et les problèmes qui ont pour objet la nature de Dieu et ses rapports avec le monde.

Le cardinal Cajetan, l'interprète le plus autorisé de la *Somme théologique*, souligne la même distinction. Il suffit, pour s'en convaincre, d'ouvrir le tome IV de l'édition des œuvres de saint Thomas, qui se publie en ce moment à Rome sous les auspices de Léon XIII.

A son tour, l'auteur du savant traité que j'ai l'honneur d'offrir à la Classe l'a mise nettement en relief.

La critique négative de M. Hébert est donc une méprise à peine pardonnable : les dialecticiens, plus soucieux de vérité que d'atticisme, appellent ce paralogisme une *ignoratio elenchi*, ignorance de l'état de la question, ignorance qui, selon la distinction de M. l'abbé Hébert, peut être « inconsciente », mais n'en est pas moins « réelle ».

*
* *

Je n'exposerai pas ici la réponse que fait dom Laurent Janssens à la très vieille objection tirée de l'existence du mal.

Il est à peine besoin de faire observer, à l'encontre de M. Marcel Hébert, que cette objection n'atteint pas la thèse de la personnalité divine.

M. Hébert ignore-t-il, par exemple, que les Manichéens, dont la préoccupation dominante était l'origine

du mal, admettaient l'existence d'un Dieu bon *transcendant*?

Autre chose est l'existence d'un Dieu personnel, autre chose la sagesse, la puissance, la bonté de sa Providence.

* * *

M. l'abbé Marcel Hébert a écrit au cours de son article : « Il est devenu à jamais impossible de dire, en les prenant à la lettre, ces paroles : Je crois au Père céleste, à l'Amour infini, créateur de la phthisie, de la peste, du cancer, des cyclones et des volcans... »

Cette affirmation « tranchante », dénuée de tout caractère scientifique, gratuitement blasphématoire, que M. le comte Goblet d'Alviella n'a pas jugé opportun d'épargner aux catholiques et aux prêtres, membres de la Classe, trouve une explication psychologique dans ce zèle mal compris, qui pousse les néophytes de l'apostasie à stupéfier la « simplicité » de leurs coreligionnaires de la veille.

De la part de notre aimable collègue, la répétition devant nous de ces paroles blasphématoires d'un prêtre transfuge ne pouvait avoir qu'un but élevé. N'était-ce pas une façon délicate et pleine de tact de nous faire sentir que l'on aimerait à entendre aussi, sur Dieu et sur la Providence, le sentiment des prêtres qui ont l'honneur de siéger dans cette assemblée ? Je l'ai compris volontiers. Aussi, je remercie mon cher et honoré confrère de nous avoir fourni l'occasion de produire ici, outre notre conviction scientifique, l'affirmation de notre

certitude religieuse. Ne médisons pas, d'une façon absolue, du mal. Ceux qui le commettent sont souvent, sans que toujours ils le veuillent, un instrument que la bonne Providence emploie au service du bien.

D. MERCIER.

RAPPORTS.

MM. Paul Fredericq, Discailles et le comte Goblet d'Alviella donnent lecture de leurs rapports sur les ajoutes faites, par M. Eugène Hubert, à ses mémoires sur le protestantisme aux Pays-Bas. — Ces travaux sont définitivement adoptés pour figurer dans le Recueil in-4° des *Mémoires des savants étrangers*.



CLASSE DES BEAUX-ARTS.

Séance du 5 février 1903.

M. G. HUBERTI, directeur.

M. le chevalier EDM. MARCHAL, secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. le comte J. de Lalaing, *vice-directeur* ; Éd. Fétis, F.-A. Gevaert, Th. Radoux, G. De Groot, Gustave Biot, Henri Hymans, Jos. Stallaert, Max. Rooses, A. Hennebicq, Éd. Van Even, Charles Tardieu, J. Winders, E. Janlet, H. Maquet, C. Meunier, Eug. Smits, G. Bordiau, Edgar Tincl, Louis Lenain, *membres* ; Fl. van Duyse, L. Solvay, X. Mellery, Julien Dillens et Ern. Acker, *correspondants*.

M. le Directeur adresse les félicitations d'usage aux nouveaux élus présents : M. Lenain, membre titulaire, et MM. Dillens et Acker, correspondants.

Il adresse également des félicitations à MM. Lenain et Tardieu, promus officiers de l'Ordre de la Légion d'honneur.

M. Jef Lambeaux exprime ses regrets, à cause de ses

travaux, de ne pouvoir encore assister à la séance de ce jour; il ajoute qu'il compte bien dorénavant suivre régulièrement les réunions.

CORRESPONDANCE.

M. le Ministre de l'Intérieur transmet une ampliation de l'arrêté royal en date du 20 janvier, approuvant l'élection de M. Louis Lenain comme membre de la Section de gravure.

MM. Lenain, Frédéric, Dillens et Acker adressent des lettres de remerciements.

— M. le Ministre de l'Agriculture demande que la Classe lui donne son avis :

1° Sur le buste en marbre expédié au Musée moderne par M. Paul Nocquet, boursier pour la sculpture du concours Godecharle de 1900, comme travail réglementaire de sa deuxième année d'études à l'étranger (art. 16 du règlement des grands concours);

2° Sur les modèles en terre des bustes : *a*) de feu Nicaise De Keyser, par M. Gilis; *b*) de feu le baron J.-B. Nothomb, par M. Lefever, commandés tous les deux par le Gouvernement pour la galerie des bustes des académiciens décédés qui ont doté le pays d'ouvrages importants.

Le même Ministre a envoyé, pour avis, le rapport de M. Paul Nocquet sur sa deuxième année d'études. — Commissaires : MM. Tardieu, Rooses et Dillens.

— L'Association artistique de Munich, sous le haut protectorat du prince-régent Luitpold de Bavière, annonce qu'elle organise dans le Palais de Verre (*Glaspalast*), à Munich, une exposition internationale des beaux-arts, qui restera ouverte du 1^{er} juin au 31 octobre 1903.

Les envois seront reçus du 10 au 30 avril.

— M. le Secrétaire perpétuel présente l'*Annuaire* de l'Académie pour 1903. Ce volume renferme, en ce qui concerne la Classe, la notice avec portrait qu'il a consacrée au peintre A. Bourlard, ainsi que les notices, également avec portraits, de Félix Laureys, par M. Maquet, Jean Portaels, par M. Solvay, et Alphonse Balat, par M. Bordiau.

Sur la proposition de M. Tardieu, des félicitations sont votées à MM. Biot, Lenain, Danse, Greuse, Lauwers et Bernier, qui se sont si supérieurement acquittés de la gravure des portraits qui illustrent ce volume.

— M. L. Maeterlinck, conservateur du Musée de peinture de Gand, soumet à l'appréciation de la Classe une notice avec croquis sur : *Justin Bellot. Un ymagier satirique inconnu du XV^e siècle*. — Commissaires : MM. Rooses, Solvay et le comte J. de Lalaing.

RAPPORTS.

Il est donné lecture des appréciations suivantes :

1° De MM. Huberti, Mathieu et van Duyse sur le rapport (voyages en Allemagne et en Italie) de M. François Rasse, premier prix du grand concours de composition musicale de 1899;

2° De MM. Solvay, De Groote et Vinçotte sur le deuxième rapport semestriel (Londres) de M. Deckers, boursier pour la sculpture de la fondation Godecharlé en 1897.

— Ces appréciations seront transmises à M. le Ministre de l'Agriculture.



OUVRAGES PRÉSENTÉS.

Gossart (Ernest). Antoine de la Sale, sa vie et ses œuvres, 2^e édition. Bruxelles, 1902; in-8° (46 p.).

Kurth (Godefroid). Chartes de l'abbaye de Saint-Hubert en Ardenne, tome I^{er}. Bruxelles, 1903; vol in-4° de la collection des chroniques publiées par la Commission royale d'histoire (LXXVII-760 p.).

Monchamp (Georges). Liège et Rome à propos de l'authenticité du saint suaire de Turin, nouvelle édition. Liège, 1903; in-8° (12 p.).

Blomme (A.). La nécropole de Castel d'Asso. Anvers, 1902; in-8° (16 p.).

Willems (J.). Le Sénat romain en l'an 65 après Jésus-Christ. Publié d'après les notes de P. Willems. Louvain, 1902; extr. in-8° (140 p.).

Vercamer (Ch.). Les humanités gréco-latines. Ypres, 1902; extr. in-8° (16 p.).

Bibliotheca Belgica (F. vander Haeghen et R. vanden Berghe), 158^e et 159^e livraisons.

ANVERS. *Antwerpsche Bibliophilen*, n^{rs} 16, 18 et 22: *Synonymia latino-teutonica*, I-III (E. Spanoghe et J. Vercoullie). 1889-1902; 3 vol. in-8°.

GAND. *Kon. vlaamsche Academie voor taal- en letterkunde*. Lijst van bij Kiliaan geboekte en in Zuid-Nederland voort-

levende woorden die in de hedendaagsche woordenboeken niet opgenomen of onvolledig verklaard zijn (D. Claes). 1902.

— Repertorium van de geschriften over de voedingsmiddelen gedurende het jaar 1901 verschenen (A.-J.-J. Vandevelde). 1902.

MONS. *Société des sciences, des arts et des lettres. Mémoires*, tome III, 1901.

— *Cercle archéologique. Annales*, tome XXX, 1901.

ALLEMAGNE ET AUTRICHE-HONGRIE.

DRESDE. *Verein für Erdkunde. F. von Bellingshausens Forschungsfahrten im Südlichen Eismeer* (1819-1821). 1902.

BONN. *Verein von Altertumsfreunden. Jahrbücher*, Heft 108-109. 1902.

AGRAM. *Société archéologique. Publications*, VI, 1902. In-4°.

RIO-DE-JANEIRO. *Bibliotheca nacional. Annaes*, volumes XV-XXII, 1892-1900.

— Catalogo da exposição permanente dos Cimelios (João de Saldanha da Gama). 1883.

— Arte de la lengua guarani, o mas bien tupi (Ant. Ruiz de Montoya). 1876; in-12.

FRANCE.

Bollack (Léon). Premier vocabulaire de la langue bleue, langue internationale pratique. Paris, 1902; in-8° (90 p.).

Lebon (Ern.). Sur un manuscrit d'un cours de J.-N. Delisle au Collège royal. Paris, 1902; in-8° (7 p.).

AMIENS. *Société des antiquaires*. Mémoires : Monographie de l'église Notre-Dame, cathédrale d'Amiens, tome 1^{er} (Georges Durand). 1901; in-4°.

PARIS. *Statistique municipale*. Annuaire statistique de la ville de Paris, 21^e année, 1900.

— *Ministère de l'Instruction publique*. Réunion des Sociétés de beaux-arts des départements, 26^e session, 1902.

LIVERPOOL. *Literary and philosophical Society*. Proceedings, n° LVI, 1902.

LONDRES. *Royal Historical Society*. Transactions, vol. XVI, 1902.

MELBOURNE. *Library Association of Australasia*. Transactions at the third meeting, 1902.

ITALIE.

Biuso (C.). La fantasia ovvero spiegazione fisica dell'atto intellettuale nei filosofi passati. Catane, 1903; in-12 (ix-297 p.).

Janssens (Laurentio). Praelectiones de Deo uno, quas ad modum commentarii in Summam theologicam divi Aquinatis, tomus I. Rome, 1899; in-8° (xxx-526 p.).

TURIN. R. Deputazione sovra gli studi di storia patria. *Historiae Patriae monumenta*, vol. XVIII et XIX, 1901.

ROME. Bibliothecae Apostolicae Vaticanae. *Codices Vaticani latini*, tomus I. *Codices Urbinae latini*, tomus I. 1902; 2 vol. in-4°.

PISE. R. Scuola normale. *Annali, Filosofia*, volume XVI, 1902.

UTRECHT. Historisch Genootschap. *Werken, derde reeks*, n° 15, 1901.



ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.

BULLETIN
DE LA
CLASSE DES LETTRES
ET DES
SCIENCES MORALES ET POLITIQUES
ET DE LA
CLASSE DES BEAUX-ARTS
1903. — N° 3.

CLASSE DES LETTRES
ET DES
SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 2 mars 1903.

M. le chevalier Éd. DESCAMPS, vice-directeur, occupe le fauteuil.

M. le chevalier EDM. MARCHAL, secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. S. Bormans, T.-J. Lamy, L. Vanderkindere, le comte Goblet d'Alviella, F. vander Haeghen,

1903. — LETTRES, ETC.

12

Ad. Prins, A. Giron, le baron J. de Chestret de Haneffe, Paul Fredericq, G. Kurth, Mesdach de ter Kiele, H. Denis, G. Monchamp, Paul Thomas, Ern. Discailles, Ch. Duvi-
vier, V. Brants, Polydore de Paepe, A. Beernaert, C. De
Smedt, A. Willems, Jules Leclercq, M. Wilmotte, Ern.
Nys, D. Mercier, *membres*; H. Pirenne, J. Lameere,
Maurice Vauthier, Franz Cumont, G. De Greef, *corres-
pondants*.

MM. Ern. Gossart et Alb. Rolin s'excusent de ne pou-
voir assister à la séance.

CORRESPONDANCE.

M. le Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique transmet une ampliation de l'arrêté royal du 9 février, l'autorisant à accepter, au nom du Gouvernement, pour l'Académie, le don fait par le Comité Lameere, pour la fondation d'un prix à décerner, tous les cinq ans, à l'auteur d'un ouvrage d'enseignement de l'histoire à l'usage des écoles primaires, moyennes ou normales de Belgique, ouvrage dans lequel l'image jouera un rôle important.

— Le même Ministre fait savoir que le Congrès international des sciences historiques se réunira à Rome le 2 avril prochain. Délégué de la Classe : M. P. Fredericq.

— L'Association internationale des Académies annonce

que la réunion du Comité international est fixée au jeudi 4 juin, à 11 heures, au local de la Société royale de Londres.

— Hommages d'ouvrages :

1° *Oraison funèbre du Dr Lefebvre prononcée en l'église de Sclayn, par M^{re} Lamy, le 30 juillet 1902;*

2° *Documents inédits sur Grégoire de Saint-Vincent; par Henri Bosmans, S. J.;*

3° *La Russie d'Europe : Topographie, relief, géologie, hydrologie, climatologie, régions naturelles; les peuples et leur mode de répartition. Essai d'hygiène générale; par le Dr A. Bonmariage (présenté par M. J. Leclercq, avec une note qui figure ci-après);*

4° *L'économie politique de M. Tarde; par Ern. Mahaim;*

5° *On the authority of the buddhist Agamas; — Le bouddhisme d'après les sources brahmaniques; — La négation de l'âme et la doctrine de l'acte; par Louis de la Vallée Poussin (présentés par le comte Goblet d'Alviella, avec une note qui figure ci-après).*

— Remerciements.

— Travail manuscrit renvoyé à l'examen :

Troisième étude sur l'histoire du texte de Suétone : DE VITA CAESARUM. Classification des manuscrits; par L. Preud'homme, chargé de cours à l'Université de Gand.
— Commissaires : MM. Thomas, Willems et Cumont.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

La Russie d'Europe. Topographie, relief, géologie, hydrologie, climatologie, régions naturelles; les peuples et leur mode de répartition. Essai d'hygiène générale; par le Dr A. Bonmariage, délégué du Gouvernement belge au Congrès international de Moscou. — Bruxelles et Paris, 1903; 1 vol. in-4° de 559 pages.

J'ai l'honneur de présenter à la Classe, de la part de l'auteur, le grand ouvrage sur *La Russie d'Europe* qu'il vient de publier à l'occasion du Congrès international de Moscou, auquel il participa en 1897 comme délégué du Gouvernement belge.

L'auteur s'était engagé envers M. Beco, l'éminent secrétaire général du Département de l'Agriculture, sous la haute direction duquel se trouve notre Service d'hygiène et à qui il a dédié son ouvrage, à lui présenter une note sur les travaux du Congrès. Mais le sort ordinaire des rapports est de n'être point lus du public, et l'auteur a estimé avec raison, d'accord avec M. Beco, qu'une étude d'ensemble sur un pays peu connu des Occidentaux serait plus utile à ses compatriotes. C'est ainsi que nous devons à M. le Dr Bonmariage, au lieu d'un aride rapport officiel, un travail de grande envergure, fruit de patientes recherches poursuivies pendant plusieurs années avec l'assistance de divers savants qui lui ont procuré de nombreux matériaux scientifiques et parmi lesquels, pour ne citer que les géographes, figurent des noms tels que ceux de Jean Bertrand, de A.-J. Wauters et d'Élisée Reclus, celui auquel il faut toujours revenir lorsqu'on

explore le domaine de la géographie, car il est, suivant l'heureuse expression de l'auteur, le plus beau descripteur de la terre.

Quoique le titre de l'ouvrage nous annonce un essai d'hygiène générale, nous y trouvons bien plus que ce que ce titre nous promet. Il semble que l'auteur n'ait voulu intituler son livre de telle manière que parce qu'il fut délégué à un congrès d'hygiène. M. le Dr Bonmariage nous donne, en réalité, un traité complet de géographie physique et économique de la grande terre russe, étudiant successivement dans la première partie de son travail la morphologie, la géologie, l'hydrologie et les conditions générales de la vie des peuples disséminés sur le sol russe.

Ce livre nous offre donc l'étude complexe d'un milieu géographique, étude d'autant plus vaste qu'elle touche à une série de facteurs naturels qui, par leur action commune, aboutissent, suivant l'expression de l'auteur, « aux harmonies de la vie planétaire ».

Il nous montre comment les grands groupes ethniques appartenant tous à l'espèce humaine, quoique plus ou moins différenciés les uns des autres, se sont répandus dans divers milieux qui ont donné naissance aux Indo-Européens, aux Slaves, aux Géorgiens, aux Finnois, aux Turcs, aux Mongols, aux Juifs, la subdivision des races étant ainsi infinie comme la variété des milieux terrestres dont elles émanent. Ce sont ces éléments si hétérogènes, si différents par la langue, les coutumes, les intérêts, les besoins, et qui semblent ne présenter entre eux aucun point de contact, qui évoluent comme collectivité dans le vaste milieu du territoire russe, milieu unique en Europe pour la création d'un puissant organisme, parce

qu'il n'existe nulle part ailleurs une telle étendue de plaines dont rien n'interrompt l'uniformité. Les distances que représentent ces immenses plaines furent le grand obstacle à la pénétration de ces éléments épars, à la formation d'un tout harmonique : aussi est-ce par les voies de communication et les moyens de transport que la Russie fera circuler la vie jusqu'aux extrémités anémiées de son vaste organisme. Comme le fait remarquer l'auteur dans sa conclusion, si le milieu agit énergiquement sur l'homme, l'homme peut, d'autre part, modifier le milieu pour sa plus grande utilité ; nulle part comme en Russie, l'action de l'homme sur le milieu ne peut être décisive, car là plus que partout les conditions d'habitabilité et de salubrité du pays dépendent de l'assèchement des marais et de la conservation des forêts.

L'ouvrage de M. le Dr Bonmariage est luxueusement édité et enrichi de nombreuses gravures représentant tous les types des peuples de la Russie, des scènes de la vie populaire, des vues de villes et de villages et de nombreux aspects du paysage de la grande terre russe, depuis les rives enchantées de la Crimée jusqu'aux bords glacés de l'océan Arctique.

L'auteur a été bien inspiré en joignant à son livre six cartes en couleur de la Russie hypsométrique, de la Russie géologique, de la Russie isothermique, de la Russie ethnographique, de la Russie démographique et de la Russie au point de vue de la nomenclature géographique.

Nous nous plaisons à rendre à l'auteur ce témoignage qu'il a pleinement atteint le but qu'il s'était assigné d'offrir des données utiles à ceux qui désirent se rendre rapidement compte de la nature et de la valeur physique

du milieu russe. Il a ainsi mieux compris la mission que lui avait confiée le Gouvernement que s'il s'était borné à un rapport plus ou moins volumineux sur un congrès d'hygiène en Russie. JULES LECLERCQ.

M. Louis de la Vallée Poussin, professeur à l'Université de Gand, m'a prié de présenter en son nom à l'Académie trois nouveaux mémoires dans lesquels il poursuit le cours de ses études sur les sources sanscrites du bouddhisme.

Le premier, qui a paru dans le *Journal of the Royal Asiatic Society* sous le titre : *On the Authority of the Buddhist Agamas*, fait ressortir l'importance des passages où certains défenseurs de l'orthodoxie brahmanique : Kumârila, Çankara, Udayana, ont reproduit, afin de les réfuter, les arguments développés par les docteurs du bouddhisme, tels que Dignâga, Dharmakirti, etc., au cours des controverses qui marquèrent la dernière période du bouddhisme indien. Signalons, en passant, un détail assez curieux sur l'issue de ces polémiques. Le vaincu devait reconnaître le vainqueur comme son *gûrû* ou précepteur. Nos polémiques parlementaires, journalistiques, parfois même académiques ne pourraient peut-être que gagner à une sanction de ce genre ; seulement les vieux raisonneurs de l'Inde auraient bien dû nous apprendre par quel procédé ils amenaient le vaincu à reconnaître sa défaite et à se mettre à l'école de son vainqueur.

Le second mémoire, paru dans la revue *Le Muséon* sous le titre : *Le bouddhisme, d'après les sources brahmaniques*, renferme des fragments traduits du Sarvadarçanasam-

graha, outre (en collaboration avec M. F.-W. Thomas, de l'*India Office Library*) le texte sanscrit du Sarvasiddhântasamgraha. Ainsi qu'il résulte de sa note préliminaire, M. de la Vallée Poussin a moins cherché à fournir une interprétation personnelle de ces traités qu'à remonter à leurs sources brahmaniques anciennes et à identifier, d'après les traductions thibétaines d'originaux sanscrits disparus, les sources bouddhiques d'un grand nombre de stances philosophiques. Quoi qu'il en soit de cette étude spéciale, — qu'il est difficile d'apprécier, à moins d'être soi-même un *pundit*, comme l'auteur, — elle est de nature à justifier la création de la conférence sur le sanscrit thibétain que M. de la Vallée Poussin a été autorisé à donner à la Faculté des lettres de l'Université de Gand. Je ne sais si ce cours compte beaucoup d'auditeurs; mais il y a des chaires, comme on le sait bien en Angleterre et en Allemagne, qu'il est utile de créer, en vue du professeur plus encore que des élèves, dans l'intérêt supérieur de l'avancement de la science.

Le troisième mémoire, publié en octobre dernier, dans le *Journal de la Société asiatique de France*, a pour titre : *La négation de l'âme et la doctrine de l'acte*. Il étudie comment, dans quelles limites et à partir de quel moment les bouddhistes en sont arrivés à concilier ces deux notions fondamentales, en apparence irréconciliables, de leur dogmatique : d'une part, le *nairâtmya*, la négation de la permanence de l'âme ou du moi; d'autre part, le *karman*, l'impérissabilité des fruits de l'acte, la reconstitution des éléments psychiques du défunt dans un autre corps.

L'auteur fait observer que les bouddhistes repoussent à la fois la doctrine matérialiste, qui fait de l'âme une

sécrétion de l'organisme, et la doctrine spiritualiste, qui en fait une entité, une chose en soi, capable de survivre à la dissolution du corps. Pour eux, le moi est constitué par le flux, la série (*samtāna*), le processus (*pravāha*) des états intellectuels qui s'engendrent l'un l'autre chez l'individu — théorie très ingénieuse, qui se rapproche de l'associationisme contemporain. — A leurs yeux, toutefois, la mort n'interrompt point ce processus. Le *vijñāna* (état intellectuel) de l'enfant nouveau-né procède directement du *vijñāna* qui l'a précédé chez un individu disparu, sans qu'il soit même indispensable de supposer un véhicule intermédiaire ou un agent de transmission entre le mort et le vif. Seuls les saints, ceux qui sont arrivés à la perfection bouddhique, peuvent mettre un terme au processus de leurs états psychiques pour s'abimer dans le nirvāna.

L'auteur montre que c'est bien là une théorie orthodoxe; mais représente-t-elle l'opinion des premiers bouddhistes? Il est sur les origines moins affirmatif que M. Rhys Davids; — bien qu'en général, si je ne me fais illusion, il semble se rapprocher, plus que dans son mémoire couronné par l'Académie en 1896, des conclusions adoptées par le savant anglais relativement à l'âge et à l'importance des documents du Petit Véhicule. — M. de la Vallée Poussin incline à croire, à en juger par les plus anciens *sūtras*, que les bouddhistes, sinon Gotama lui-même, « le Grand Inconnu », se contentèrent d'abord d'affirmer les deux termes extrêmes : la négation de toute permanence et le principe d'une transmigration, soit que la conciliation des deux idées fût regardée comme un mystère rentrant dans le domaine de la foi, soit qu'elle figurât parmi les questions réservées par le Bouddha. Ce

serait ultérieurement qu'aurait été trouvée ou adoptée la solution du *samtāna*, qui est le terme employé par les sources scolastiques sanscrites et pâlies — là où les sources proprement scripturaires hésitent — pour désigner l'âme, ou plutôt ce qui transmigre, ce qui reconstitue l'organisme mental et physique (*nāmarūpa*).

A lire cette page de l'histoire de la dogmatique bouddhiste, on est frappé, une fois de plus, de l'analogie que présentent les conditions mentales de l'Inde, à l'époque où elle se constitua, avec certains côtés de notre propre situation philosophique et morale. Alors comme aujourd'hui, dans l'ébranlement des vieilles croyances, à côté des traditionnalistes qui prétendaient, les uns s'en tenir à l'interprétation littérale de la révélation védique et à l'accomplissement minutieux des rites brahmaniques, d'autres se réfugier dans les spéculations d'une scolastique vide, croyant fermer la bouche à leurs contradicteurs quand ils leur avaient décerné l'épithète émoussée de blasphémateurs, on rencontrait presque toutes les théories philosophiques qui ont fait fortune de nos jours, depuis l'ascétisme, le spiritisme et l'idéalisme absolu jusqu'à l'athéisme, au positivisme et au scepticisme moral le plus complet. Les premiers Bouddhistes cherchèrent entre ces extrêmes une voie moyenne (*madhyamā pratipad*); ils crurent la trouver dans la double affirmation du *nairātmya* et du *karman*. Alors même qu'ils ne savaient encore comment comprendre dans une même synthèse logique ces deux faits : le premier, vérité philosophique ou plutôt psychologique qui leur paraissait l'évidence même; le second, vérité nécessaire dont ils avaient besoin pour justifier leur conception de l'ordre moral, ils ne s'en résolurent pas moins, suivant une

expression de Bossuet, dont M. de la Vallée Poussin fait ici un très heureux usage, à « tenir toujours fortement comme les deux bouts de la chaîne », en attendant la découverte des anneaux intermédiaires.

Nous aussi, ajouterais-je volontiers, nous avons deux « bouts de chaîne » à tenir. L'un, c'est la loi de l'évolution qui embrasse dans un même rythme les phénomènes psychiques aussi bien que les phénomènes matériels; l'autre, c'est la loi du devoir sans laquelle nous ne pouvons concevoir la société des hommes; — la première, qui implique continuité et fatalité; la seconde, qui suppose responsabilité et liberté. — Nous ne pouvons plus nous passer ni de l'une ni de l'autre dans une conception rationnelle de l'univers. Il faut donc qu'elles puissent coexister; c'est là pour nous une nécessité logique aussi impérieuse que, pour l'esprit bouddhique, le fonctionnement parallèle des lois du *nairâtmya* et du *karman*. Peut-être Kant eût-il trouvé notre *samtâra*, si le grand théoricien de la raison pure et de la raison pratique avait, non précédé, mais suivi le magnifique essor des sciences contemporaines. Herbert Spencer, Fouillée, Delhœuf ont posé d'importants jalons dans cette voie. Mais si, comme d'aucuns le soutiennent, c'est le Bouddha lui-même qui a mis fin à une antinomie de ce genre dans l'Inde d'autrefois, il faut reconnaître que notre Bouddha est encore à venir.

D'où qu'il vienne, il sera le bienvenu.

Comte GOBLET D'ALVIELLA.

COMITÉ SECRET.

La Classe se constitue en comité secret : 1° pour prendre connaissance de la liste de présentation, arrêtée par la Section d'histoire et des lettres, des candidatures pour la place de membre vacante par la mort de Julius Vuylsteke; 2° pour la discussion de propositions touchant les règlements.



CLASSE DES BEAUX-ARTS.

Séance du 5 mars 1905.

M. G. HUBERTI, directeur.

M. le chevalier EDM. MARCHAL, secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. le comte J. de Lalaing, *vice-directeur* ; Éd. Fétis, F.-A. Gevaert, Th. Radoux, G. De Groot, Gustave Biot, Henri Hymans, Jos. Stallaert, Max. Rooses, A. Hennebicq, Charles Tardieu, J. Winders, H. Maquet, C. Meunier, Ém. Mathieu, G. Bordiau, Edgar Tinel, Louis Lenain, *membres* ; L. Solvay, X. Mellery, Jan Blockx, Julien Dillens et Ern. Acker, *correspondants*.

M. Ém. Janlet, membre titulaire, prie ses confrères d'excuser son absence.

Les félicitations de la Classe sont adressées à **M. De Groot** au sujet de sa nomination de correspondant de l'Académie des beaux-arts de l'Institut de France.

CORRESPONDANCE.

M. Acker accuse réception de son diplôme de correspondant.

— **M. le Ministre de l'Agriculture** envoie, pour la

bibliothèque de l'Académie, un exemplaire des ouvrages suivants :

La peinture au pays de Liège et sur les bords de la Meuse, nouvelle édition enrichie de 30 planches; par Jules Helbig;

Les Musées royaux du Parc du Cinquenaire et de la Porte de Hal, à Bruxelles : Armes et armures. Industries d'art, 14^e et 15^e livraisons; par J. Destrée, A.-J. Kymeulen et A. Hannotiau.

— Remerciements.

— M. Lagasse-de Loch, président de la Commission royale des monuments, envoie six exemplaires de la réponse adressée par ce Collège à M. le Ministre de la Justice au sujet des critiques non fondées, dit-il, que ce haut fonctionnaire avait reçues de la Société nationale pour la protection des sites.

— M. Arthur Vierendeel fait hommage d'un exemplaire de son ouvrage avec atlas : *La construction architecturale en fonte, fer et acier* (Prix du Roi de 1894).

— M. L. Maeterlinck offre un exemplaire d'un extrait de la « Gazette des Beaux-Arts » : *La satire animale dans les manuscrits flamands*.

**CONCOURS POUR LES ANNÉES 1903, 1904
ET 1905.**

PROGRAMME DU CONCOURS POUR L'ANNÉE 1903.

PARTIE LITTÉRAIRE.

PREMIÈRE QUESTION.

Faire l'histoire de la céramique au point de vue de l'art; dans nos provinces, depuis le XV^e siècle jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

DEUXIÈME QUESTION.

Écrire l'histoire des édifices construits Grand'place de Bruxelles, après le bombardement de 1695. Exposer les faits, donner une appréciation esthétique des bâtiments et faire connaître leur importance au point de vue de l'histoire du style architectonique auquel ils appartiennent.

TROISIÈME QUESTION.

Faire l'histoire de la création et du développement du drame musical, particulièrement en Italie, depuis l'Euridice de Peri jusqu'à l'Orfeo de Gluck.

La valeur des médailles d'or présentées comme prix sera de mille francs pour chacune des questions.

Les mémoires envoyés en réponse à ces questions doivent être lisiblement écrits et peuvent être rédigés

en français ou en flamand. Ils devront être adressés, franc de port, avant le 1^{er} juin 1903, à M. le Secrétaire perpétuel, au Palais des Académies.

ART APPLIQUÉ.

(Ces concours sont uniquement réservés aux Belges de naissance ou naturalisés.)

MUSIQUE.

On demande un quatuor pour piano, violon, alto et violoncelle.

Prix : mille francs.

ARCHITECTURE.

On demande le projet d'un monument architectural commémoratif en l'honneur de l'ŒUVRE DU CONGO.

Ce monument est supposé devoir être érigé sur un vaste emplacement permettant tous les développements et accessoires décoratifs possibles.

Les concurrents auront à produire :

1^o Un plan général d'ensemble du monument et de ses abords à l'échelle de 0^m,003 par mètre ;

2^o Un dessin d'ensemble, élévation, à l'échelle de 0^m,003 par mètre ;

3^o Des dessins du monument proprement dit, — plans, élévations et coupe, — à l'échelle de 0^m,02 par mètre.

Prix : huit cents francs.

Les envois devront être faits, franc de port, à M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie, au Palais des Académies, à Bruxelles, avant le 1^{er} octobre 1903.

L'Académie n'accepte que des travaux complètement

terminés : les *partitions* devront être lisiblement écrites ; les *plans* des projets d'architecture devront être collés sur toile et placés sur châssis.

Le manuscrit de la partition couronnée reste la propriété de l'Académie. L'auteur peut en faire prendre copie à ses frais. L'auteur des plans ou de la maquette couronnée pour le sujet d'architecture est tenu de donner une reproduction photographique de son œuvre, pour être conservée dans les archives de l'Académie.

Les auteurs des projets d'architecture qui n'ont pas été couronnés peuvent réclamer leur œuvre pendant un délai de trois mois à la suite du jugement du concours. Le renvoi est fait à leurs frais. Passé ce délai, leurs travaux restent acquis à l'Académie.

**CONDITIONS RÉGLEMENTAIRES
COMMUNES AUX CONCOURS ANNUELS DE LA CLASSE.**

Voir ci-après programme pour 1905, page 187.

PROGRAMME DU CONCOURS POUR L'ANNÉE 1904.

PARTIE LITTÉRAIRE.

PREMIÈRE QUESTION.

Faire l'histoire des habitations du XVI^e et du XVII^e siècle dans les anciens Pays-Bas ; établir la comparaison entre ces habitations et celles de nos jours, tant au point de vue esthétique que sous le rapport de l'emploi des matériaux, du confort et de l'hygiène.

1903. — LETTRES, ETC.

13

DEUXIÈME QUESTION.

Étudier dans sa source, dans ses tendances et dans ses résultats l'enseignement des arts plastiques (la peinture, la sculpture, l'architecture, la gravure) au XIX^e siècle.

TROISIÈME QUESTION.

Rechercher par quelles voies la connaissance de l'histoire des beaux-arts peut être favorisée et le sentiment artistique peut être développé dans l'enseignement scolaire à tous les degrés.

QUATRIÈME QUESTION.

Écrire l'histoire de l'école anversoise de gravure jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, en y comprenant des informations authentiques sur les éditeurs et leur influence sur la production des estampes.

L'auteur fournira autant que possible des indications pour l'illustration de son travail.

La valeur des médailles d'or présentées comme prix est de huit cents francs pour chacune des trois premières questions et de mille francs pour la quatrième.

Les mémoires seront lisiblement écrits et rédigés en français ou en flamand. Ils devront être adressés, franc de port, avant le 1^{er} juin 1904, à M. le Secrétaire perpétuel, au Palais des Académies.

ART APPLIQUÉ.

(Les concours d'art appliqué sont limités aux Belges de naissance ou naturalisés.)

GRAVURE EN TAILLE-DOUCE.

On demande le portrait en buste, gravé en taille-douce, d'un personnage belge vivant.

Le prix est de huit cents francs.

Ce portrait doit être absolument inédit et fait d'après nature. Les estampes exécutées d'après photographie sont exclues du concours.

La tête aura 6 à 7 centimètres de hauteur.

Les concurrents sont tenus de soumettre deux épreuves au moins de leurs planches, dont une sur *chine*, et non encadrées ni sous verre. Ils doivent y joindre le dessin, d'après nature, qui leur a servi de modèle; ce dessin leur sera restitué sur leur demande.

Les épreuves soumises au concours restent la propriété de l'Académie.

SCULPTURE.

On demande le projet d'un groupe pour décorer le centre du terre-plein du rond-point de la rue de la Loi, à Bruxelles. (Le candélabre qui occupe actuellement cet emplacement doit être considéré comme supprimé.)

Le choix du sujet ou motif, ainsi que l'importance de l'œuvre sont laissés entièrement à l'appréciation des concurrents.

Les dimensions du projet en plâtre ou en terre glaise sont fixées au cinquième de l'exécution.

Le prix est de *mille francs*.

La gravure avec le dessin original ainsi que le projet de sculpture doivent être remis, franc de port, au secrétariat de l'Académie avant le 1^{er} octobre 1904.

L'Académie n'accepte que des travaux entièrement achevés.

L'auteur couronné du groupe est tenu de donner une reproduction photographique de son œuvre, pour être conservée dans les archives.

Un délai de trois mois à partir du jugement, est accordé aux auteurs des groupes pour reprendre leurs œuvres.

—

**CONDITIONS RÉGLEMENTAIRES
COMMUNES AUX CONCOURS ANNUELS DE LA CLASSE.**

Voir ci-après programme pour 1905, page 187.

—

PROGRAMME DU CONCOURS POUR L'ANNÉE 1905.

—

PARTIE LITTÉRAIRE.

PREMIÈRE QUESTION.

Faire, à l'aide des sources authentiques, l'histoire de la peinture au XVIII^e siècle, dans les provinces formant la Belgique actuelle. — Prix : 600 francs.

DEUXIÈME QUESTION.

Étudier le sentiment de la Beauté et son évolution dans la peinture et la sculpture au XIX^e siècle. — Prix : 600 francs.

TROISIÈME QUESTION.

Déterminer, à l'aide des constructions existantes, des documents graphiques et autres, le principe de l'architecture privée dans les centres urbains de la Belgique aux XVI^e et XVII^e siècles. Indiquer les différences et les rapports caractéristiques de ville à ville, en désignant, autant que possible, les principaux constructeurs. — Prix : 800 francs.

QUATRIÈME QUESTION.

On demande l'histoire de l'orgue depuis le commencement du moyen âge jusqu'à nos jours, au point de vue de son rôle musical et liturgique. — Prix : 1,000 francs.

CINQUIÈME QUESTION.

Faire l'histoire, au point de vue artistique, de la sigillographie dans l'ancien comté de Flandre et le duché de Brabant.

L'auteur ajoutera à son manuscrit des reproductions graphiques des sceaux les plus remarquables de chaque série. — Prix : 800 francs.

Les mémoires envoyés en réponse à ces questions doivent être lisiblement écrits et peuvent être rédigés en français ou en flamand. Ils devront être adressés, franc de port, avant le 1^{er} juin 1905, à M. le Secrétaire perpétuel, au Palais des Académies.

ART APPLIQUÉ.

(Ces concours sont uniquement réservés aux Belges de naissance ou naturalisés.)

PEINTURE.

On demande le projet d'une frise décorative représentant un Retour de chasse aux temps préhistoriques.

Le projet, exécuté en couleurs, devra être sur châssis et avoir 1^m20 de largeur sur 50 centimètres de hauteur.
— Prix : 800 francs.

GRAVURE EN MÉDAILLES.

On demande une médaille destinée à perpétuer la mémoire de Marie-Henriette, Reine des Belges.

Les projets en plâtre ou en cire (face et revers), devront être du module de 30 centimètres de diamètre. — Prix : 800 francs.

Les envois devront être faits, franc de port, à M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie, au Palais des Académies, avant le 1^{er} octobre 1905.

L'Académie n'accepte que des travaux complètement terminés. Les projets de peinture devront être collés ou attachés sur toile et placés sur châssis, et les projets de médaille seront encadrés.

Les auteurs des projets couronnés sont tenus d'en donner une reproduction photographique pour être conservée dans les archives de l'Académie avec les autres pièces du concours.

Un délai de trois mois est accordé aux auteurs des projets pour en réclamer la restitution, à leurs frais. Passé ce délai, l'Académie ne se rend plus responsable de ces projets.

**CONDITIONS RÉGLEMENTAIRES
COMMUNES AUX CONCOURS ANNUELS DE LA CLASSE.**

Les auteurs ne mettront point leur nom à leur ouvrage; ils n'y inscriront qu'une devise, qu'ils reproduiront sur un billet cacheté renfermant leur nom et leur adresse. Il leur est défendu de faire usage d'un pseudonyme. Faute de satisfaire à ces formalités, le prix ne sera pas accordé.

Les ouvrages remis après le temps prescrit et ceux dont les auteurs se feront connaître, de quelque manière que ce soit, sont exclus du concours.

L'Académie demande la plus grande exactitude dans les citations : elle exige, à cet effet, que les concurrents indiquent les éditions et les pages des ouvrages mentionnés dans les travaux présentés à son jugement.

Les planches inédites, seules, seront admises.

L'Académie se réserve le droit de publier les travaux couronnés.

Elle croit devoir rappeler aux concurrents que les manuscrits des mémoires soumis à son jugement restent déposés dans ses archives comme étant devenus sa propriété. Toutefois, les auteurs peuvent en faire prendre copie à leurs frais, en s'adressant, à cet effet, au Secrétaire perpétuel.

PRIJSKAMPEN VOOR 1903, 1904 en 1905.

**PROGRAMMA VAN DEN PRIJSKAMP
VOOR HET JAAR 1903.**

LETTERKUNDIG GEDEELTE.

EERSTE PRIJSVRAAG.

Schrijf de geschiedenis der pottbakkerswaren, als kunstwerken beschouwd, in onze provinciën, van de XV^e tot het einde der XVIII^e eeuw.

TWEEDE PRIJSVRAAG.

Schrijf de geschiedenis der gebouwen, die opgericht werden op de Grootte Markt van Brussel na de beschieting van 1695. Zet de feiten uiteen, beoordeel de kunstwaarde der huizen en duid hun belang aan voor de geschiedenis van den bouwtrant, tot welken zij behooren.

DERDE PRIJSVRAAG.

Schrijf de geschiedenis van het ontstaan en van de ontwikkeling van het muzikaal drama, hoofdzakelijk in Italië, van de Euridice van Peri af, tot aan den Orfeo van Gluck.

De waarde der gouden eerepenningen, als prijs uitgelooft, bedraagt duizend frank voor elke vraag.

De verhandelingen, als antwoord op deze prijsvragen ingezonden, moeten duidelijk geschreven zijn en mogen in het Fransch of in het Nederlandsch opgesteld worden. Zij moeten vóór den 1^{en} Juni 1903 vrachtvrij aan den bestendigen Secretaris, in het Paleis der Academieën, te Brussel, toegestuurd worden.

TOEGEPASTE KUNST.

(Aan de prijskampen van toegepaste kunst mogen alleen geboren of genaturaliseerde Belgen deelnemen.)

MUZIEK.

Men vraagt een quatuor voor piano, viool, alt-viool en violoncel.

Prijs : duizend frank.

BOUWKUNST.

Men vraagt het ontwerp van een bouwkundig gedenkteken ter eere van het CONGOWERK.

Men veronderstelt, dat dit gedenkteken moet opgericht worden op een ruim plein alle mogelijke uitbreidingen en versierende bijzaken toelatende.

De mededingers moeten inleveren :

1° Een algemeen plan van het geheele werk voor het gedenkteken en zijne omgeving op de schaal van 0^m,005 per meter;

2° Eene teekening van het gezamenlijke werk, in opstand, op de schaal van 0^m,005 per meter;

3° Teekeningen van het eigenlijke gedenkteken

plans, opstand en doorsnee — op de schaal van 0^m,02 per meter.

Prijs : *acht honderd frank.*

De partituren en teekeningen voor deze beide wedstrijden moeten bij het Secretariaat der Academie vóór den 1^{en} October 1903 ingezonden worden.

De Academie aanvaardt geene andere dan geheel voltooide werken : de partituren moeten duidelijk geschreven zijn, de bouwkundige plannen moeten op doek geplakt en in raam gevat zijn.

Het handschrift der bekroonde partituur blijft het eigendom der Academie. De schrijver mag er een kopij laten van nemen op zijne kosten. De vervaardiger van de plannen of van het model, bekroond in den kampstrijd voor bouwkunst, is verplicht eene fotografische afbeelding van zijn werk te bezorgen, die in het archief der Academie zal bewaard blijven.

De inzenders der bouwkundige plannen, die niet bekroond zijn, mogen hun werk teruggeischen gedurende een verloop van drie maanden na de beoordeeling van den prijskamp. De terugzending geschiedt op hunne kosten. Na dien tijd blijft hun werk het eigendom der Academie.

**VOORWAARDEN GELDIG VOOR AL DE JAARLIJKSCHE
PRIJSKAMPEN UITGESCHREVEN DOOR DE KLAS.**

Zie hierachter, programma voor 1905, bladz. 196.

PROGRAMMA VAN DEN PRIJSKAMP
VOOR HET JAAR 1904.

LETTERKUNDIG GEDEELTE.

EERSTE PRIJSVRAAG.

Schrijf de geschiedenis der woningen uit de XVI^e en de XVII^e eeuw in de oude Nederlanden; vergelijk ze met de woningen onzer dagen, zoowel van het standpunt der kunstschoonheid beschouwd als van dat der gebruikte bouwstoffen, der geriefelijkheid en der gezondheid.

TWEEDE PRIJSVRAAG.

Doe het onderwijs der beeldende kunsten gedurende de XIX^e eeuw in zijn oorsprong, in zijne strekkingen en in zijn uitslagen kennen (de schilderkunst, de beeldhouwkunst, de bouwkunst, de gravuur).

DERDE PRIJSVRAAG.

Onderzoek op welke wijze de kennis van de geschiedenis der schoone kunsten kan bevorderd en het kunstgevoel kan aangekweekt worden door het schoolonderwijs van elken graad.

VIERDE PRIJSVRAAG.

Schrijf de geschiedenis der Antwerpsche graveerschool, tot aan het einde der XVIII^e eeuw, daarin begrijpende inlichtingen uit echte bronnen geput over de uitgevers en hunnen invloed op het voortbrengen der prenten.

De schrijver zal zooveel mogelijk, aanduidingen bezorgen voor de illustratie van zijn werk.

De waarde der gouden eerepenningen, die als prijs dezer vragen worden uitgelooft, bedraagt *acht honderd frank* voor elke der drie eerste vragen en *duizend frank* voor de vierde.

De verhandelingen, als antwoord op deze prijsvragen ingezonden, moeten duidelijk geschreven zijn en mogen in het Fransch of in het Nederlandsch opgesteld worden. Zij moeten vóór den 1^{en} Juni 1904 vrachtfrij aan den bestendigen Secretaris, in het Paleis der Academieën, te Brussel, toegestuurd worden.

TOEGEPASTE KUNST.

(Aan de prijskampen van toegepaste kunst mogen alleen geboren of genaturaliseerde Belgen deelnemen.)

PLAATSNIJKUNST.

Men vraagt het portret, in borstbeeld en in kopersnede, van een nog levenden Belg van beteekenis.

De prijs bedraagt *acht honderd frank*.

Het portret moet volstrekt onuitgegeven en naar de natuur gemaakt zijn. De platen naar fotografie uitgevoerd worden buiten den prijskamp gesloten.

Het hoofd zal 6 tot 7 centimeters hoog zijn.

De mededingers zijn verplicht ten minste twee afdrukken hunner plaat in te zenden, waarvan één op Chineesch papier, niet ingelijst en niet onder glas. Zij zullen er de teekening bijvoegen, naar welke zij gegraveerd hebben; deze teekening moet naar de natuur vervaardigd zijn. Zij zal hun op hunne aanvraag teruggegeven worden.

De afdrukken ingezonden tot dien prijskamp blijven het eigendom der Academie.

BEELDHOUWKUNST.

Men vraagt het ontwerp van een groep bestemd om het middelpunt van het aarden bed op het ronde plein der Wetstraat, te Brussel, te versieren. (De kandelaber, die deze plaats versiert, moet aanschouwd worden als weggenomen zijnde.)

De keus van het onderwerp, evenals de belangrijkheid van het werk worden geheel aan de mededingers overgelaten.

De afmeting der groep in gips of in potaarde zal een vijfde der grootte van uitvoering bedragen.

De prijs bedraagt *duizend frank*.

De gravuur met de oorspronkelijke teekening en het ontwerp van beeldhouwwerk moeten vrachtvrij bij het Secretariaat der Academie vóór den 1^{en} October 1904 ingezonden worden.

De Academie aanvaardt geene andere dan geheel voltooide werken.

De bekroonde mededinger in den prijskamp van beeldhouwkunst is verplicht eene fotografische afbeelding van zijn werk te bezorgen, welke in het archief der Academie zal bewaard blijven.

Een termijn van drie maanden te rekenen van den dag der beoordeeling, wordt verleend aan de mededingers in den prijskamp van beeldhouwkunst om hun werk af te balen.

**VOORWAARDEN GELDIG VOOR AL DE JAARLIJSCHE
PRIJSKAMPEN UITGESCHREVEN DOOR DE KLAS.**

Zie hierachter, programma voor 1905, bladz. 196.

PROGRAMMA VAN DEN PRIJSKAMP
VOOR HET JAAR 1905.

LETTERKUNDIG GEDEELTE.

EERSTE PRIJSVRAAG.

Schrijf, met benuttinging der oorspronkelijke oorkonden, de geschiedenis der schilderkunst gedurende de XVIII^e eeuw, in de gewesten, die het tegenwoordige België uitmaken. — Prijs : 600 frank.

TWEEDE PRIJSVRAAG.

Bestudeer het Schoonheidsgevoel en zijne vervorming gedurende de XIX^e eeuw in de schilder- en beeldhouwkunst. — Prijs : 600 frank.

DERDE PRIJSVRAAG.

Bepaal, bij middel van de bestaande gebouwen, van gravuren, teekeningen en andere oorkonden het grondbeginsel der private bouwkunst in de Belgische steden gedurende de XVI^e en XVII^e eeuwen. Duid de kenmerkende afwijkingen en overeenstemmingen van de eene stad met de andere aan en geef zooveel mogelijk de voornaamste bouwmeesters op. — Prijs : 800 frank.

(195)

VIERDE PRIJSVRAAG.

Men vraagt de geschiedenis van het orgel te beginnen van de middeleeuwen tot op onze dagen, met het oog op zijne rol in de muziek en in de kerk. — Prijs : 1,000 frank.

VIJFDE PRIJSVRAAG.

Schrijf de geschiedenis van het zegelsnijden in het oude graafschap van Vlaanderen en in het hertogdom van Brabant, van het standpunt der kunst beschouwd.

De schrijver zal bij zijn handschrift afbeeldingen voegen van de belangrijkste zegels uit elke reeks. — Prijs : 800 frank.

De verhandelingen, als antwoord op deze prijsvragen ingezonden, moeten duidelijk geschreven en mogen in het Fransch of in het Nederlandsch opgesteld zijn. Zij moeten, uiterlijk vóór den 1^{en} Juni 1905, vrachtvrij aan den bestendigen Secretaris, in het Paleis der Academieën, te Brussel, opgezonden worden.

TOEGEPASTE KUNST.

(Aan de prijskampen van toegepaste kunst mogen alleen geboren of genaturaliseerde Belgen deelnemen.)

SCHILDERKUNST.

Men vraagt het ontwerp eener decoratieve fries verbeeldende den Terugkeer eener jacht in de voorhistorische tijden.

Het ontwerp zal in kleuren moeten uitgevoerd en op een raam gespannen zijn; het moet 1^m20 breed en 50 centimeters hoog zijn. — Prijs : 800 frank.

SNIJKUNST VAN MEDAILLES.

Men vraagt eene medaille bestemd om het aandenken te vereeuwigen van Maria-Hendrika, Koningin der Belgen.

De ontwerpen, in pleister of in was (vóór- en achterzijde), moeten 30 centimeters in de doorsnede meten. — Prijs : 800 frank.

De teekeningen en de modellen voor deze beide wedstrijden moeten vrachtvrij bij het Secretariaat der Academie, te Brussel, vóór den 1^{en} October 1905 ingezonden worden.

De Academie aanvaardt geene andere dan geheel voltooide werken. De schilderijen zullen op doek gemaakt en in een raam geplaatst worden, de ontwerpen van medailles zullen in een lijst staan.

De bekroonde mededingers zijn verplicht eene fotografische afbeelding van hun werk te bezorgen, welke in het archief der Academie zal bewaard blijven.

Een termijn van drie maanden te rekenen van den dag der beoordeeling, wordt verleend aan de mededingers om hun werk af te halen. Na dien tijd blijft de Academie niet meer verantwoordelijk voor deze ontwerpen.

**VOORWAARDEN GELDIG VOOR AL DE JAARLIJKSCHE
PRIJSKAMPEN UITGESCHREVEN DOOR DE KLAS.**

De schrijvers zullen hunnen naam niet op hun werk vermelden; zij zullen er alleen eene kenspreuk op zetten, die zij zullen herhalen in eenen verzegelden brief,

hunnen naam en hun adres aanduidende. Het is hun verboden eenen schijnnaam te bezigen. Indien zij deze voorschriften niet in acht nemen, kan de prijs hun niet toegekend worden.

De werken, die na den bepaalden termijn besteld zijn, en diegene, wier schrijvers zich zullen doen kennen, op welke wijze het ook zij, zullen buiten den prijskamp gesloten worden.

De Academie verlangt de grootste nauwkeurigheid in de aanhalingen : zij eischt, te dien einde, dat de mededingers de uitgaven en de bladzijden aanduiden der boeken, welke vermeld worden in de verhandelingen, aan hare beoordeeling onderworpen.

De onuitgegeven platen zullen alleen toegelaten worden.

De Academie behoudt zich het recht voor de bekroonde werken uit te geven.

Zij acht het nuttig aan de mededingers te herinneren, dat de handschriften der verhandelingen, aan hare beoordeeling onderworpen, haar eigendom worden en in haar archief blijven berusten. De schrijvers mogen er echter afschrift laten van nemen op hunne kosten, mits zich, te dien einde, tot den bestendigen Secretaris te wenden.



OUVRAGES PRÉSENTÉS.

Lamy (T.-J.). Oraison funèbre du docteur Lefebvre, prononcée en l'église de Sclayn, le 30 juillet 1902. Namur, 1902; in-8° (14 p.).

Bosmans (Henri). Documents inédits sur Grégoire de Saint-Vincent. Bruxelles, 1903; in-8° (43 p.).

Destrée (J.), *Kymeulen (A.-J.)* et *Hannotiau (Alex.)*. Les Musées royaux du Parc du Cinquantenaire et de la Porte de Hal, à Bruxelles : Armes et armures. Industries d'art, 14° et 15° livraisons, 1902-1903; in-folio.

Bonmariage (A.). La Russie d'Europe. Topographie, relief, géologie, hydrologie, climatologie, régions naturelles; les peuples et leur mode de répartition. Essai d'hygiène générale. Bruxelles-Paris, 1903; vol gr. in-8° (III-559 p., cartes).

de la Vallée Poussin (Louis). On the authority (Prāmānya) of the buddhist Agamas. Londres, 1902; extr. in-8° (14 p.).

— Le bouddhisme d'après les sources brahmaniques. Louvain, 1902; extr. in-8° (96 p.).

— Dogmatique bouddhique : La négation de l'âme et la doctrine de l'acte. Paris, 1902; extr. in-8° (74 p.).

Mahaim (Ernest). L'économie politique de M. Tarde. Paris, 1903; extr. in-8° (34 p.).

Helbig (Jules). La peinture au pays de Liège et sur les bords de la Meuse, nouvelle édition enrichie de 30 planches. Liège, 1903; in-4° (xiv-509 p.).

Vierendeel (Arthur). La construction architecturale en fonte, fer et acier. (Prix du Roi.) Louvain-Paris, 1901; in-4° (ix-880 p. avec un atlas de 135 pl.).

Maeterlinck (L.). La satire animale dans les manuscrits flamands. Paris, 1903; extr. gr. in-8° (18 p.).

Conseils provinciaux. Comptes rendus des séances des sessions de 1902.

NAMUR. *Société archéologique*. Bibliographie namuroise (par l'abbé Doyen), tome III. 1902.

ULM. *Verein für Kunst und Altherthum*. Mitteilungen, Heft 10, 1902.

FRANCE.

Pascaud (H.). Une étude de syndicats agricoles (Nièvre, Cher, Indre, Loiret et Centre). Paris, 1902; in-8° (36 p.).

PARIS. *Académie des Inscriptions et Belles-lettres*. Mémoires présentés par divers savants, 1^{re} série, tome XI, 1^{re} partie, 1902; in-4°.

— *Académie des sciences morales et politiques*. Mémoires, tome XXIII. — Ordonnances des rois de France : Règne de François 1^{er}, tome 1^{er}, 1902; 2 vol. in-4°.

— *Ministère de l'Instruction publique*. Bibliographie des travaux historiques et archéologiques, tome IV, 1^{re} livraison, 1902; in-4°.

DUNKERQUE. *Société pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts*. Mémoires, 1901.

— Histoire de la Société, 1876-1900. (E. Debacker.).

SAINT-OMER. *Société des antiquaires*. Mémoires, tome XXVII, 1902.

— Regestes des évêques de Théroouanne, 500-1553, par l'abbé O. Bled, tome 1^{er}, 1^{er} fascicule, 1902; in-4°.

GRANDE-BRETAGNE.

Quaritch (Bernard). A Catalogue of works on oriental history, languages and literature. Londres, 1902; in-8° (280 p.).

LIVERPOOL. *Arts faculty of University College*. Publication volume III, 1903.

LONDRES. *London library*. Catalogue of the Library; by C. T. Hagberg Wricht, 1903; in-4°.

Pascal (Carlo). Studi critici sul poema di Lucrezio. Rome, 1903; in-8° (iv-218 p.).

PAYS-BAS.

LEYDE. *Maatschappij der nederlandsche letterkunde*. Handelingen, Mededeelingen en Levensberichten voor 1901-1902.

— Brieven van en aan Maria van Reigersbergh (H. C. Rogge), 1902.

— *Nederlandsche volksboeken*. Den droefliken : I, strijt van Roncevale, 1902.

UTRECHT. *Genootschap van Kunsten en wetenschappen*. Aanteekeningen en Verslag voor 1902.

Middelnederlandsch Woordenboek. (Verwijs en Verdam.) Deel V, aflevering 14, 1902; in-8°.

Woordenboek der nederlandsche taal. Deel II, 18^{de} aflevering, 1903; in-8°.

MADRID. *Real Academia de jurisprudencia y legislacion*. La difusion del impuesto (Fr. Gil y Pablos), 1903.

— La doctrina de Monroe (F. Jardon y Perissé), 1903.

— Discurso-Resumen de los trabajos en 1901-1902 (Don Federico Lopez Gonzalez), 1903.

— Discurso leído por Fermin Hernandez Iglesias, 1903.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.

BULLETIN
DE LA
CLASSE DES LETTRES

ET DES
SCIENCES MORALES ET POLITIQUES
ET DE LA
CLASSE DES BEAUX-ARTS

1903. — N° 4.

CLASSE DES LETTRES
ET DES
SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 6 avril 1903.

M. le chevalier ÉD. DESCAMPS, vice-directeur, occupe le fauteuil.

M. le chevalier EDM. MARCHAL, secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. S. Bormans, T.-J. Lamy, L. Vanderkindere, le comte Goblet d'Alviella, F. vander Haeghen,

1903. — LETTRES, ETC.

15

A. Giron, le baron J. de Chestret de Haneffe, Mesdach de ter Kiele, H. Denis, G. Monchamp, Ern. Discailles, Ch. Duvivier, V. Brants, Polydore de Paepe, A. Beernaert, C. De Smedt, A. Willems, Jules Leclercq, M. Wilmotte, Ern. Nys, D. Mercier, *membres*; Ern. Gossart, J. Lameere, Albéric Rolin, Maurice Vauthier, J. Vercoullie et E. Waxweiler, *correspondants*.

M. le chevalier Descamps, faisant fonctions de directeur, adresse les souhaits de bienvenue à M. Waxweiler, qui assiste pour la première fois aux séances, en sa qualité de correspondant.

CORRESPONDANCE.

M. D. Beets annonce la mort de son père, le docteur Nicolas Beets, ancien professeur à l'Université d'Utrecht, associé de la Section d'histoire et des lettres de la Classe depuis le 4 mai 1885, décédé à Utrecht, le 15 mars, à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

Une lettre de condoléance sera adressée à M. Beets.

La Classe prend également notification de la mort de M. Gaston Paris, administrateur du Collège de France, associé de la Section d'histoire depuis le 6 mai 1895, né à Avenay (Marne) le 9 avril 1859, décédé à Cannes le 6 mars dernier.

Les condoléances de l'Académie seront adressées par M. le Secrétaire perpétuel à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dont M. Gaston Paris était l'un des membres les plus éminents.

— M. le Ministre de l'Industrie et du Travail fait savoir que le jury chargé de juger le septième concours pour le prix de 10,000 francs fondé par le docteur Guinard pour le meilleur ouvrage ou la meilleure invention pour améliorer la position matérielle ou intellectuelle de la classe ouvrière, a terminé ses opérations.

Ce jury a décerné le prix à M. Édouard de Pierpont, fondateur de la Fédération mutualiste de l'arrondissement de Dinant et des communes limitrophes.

Sur le désir de M. le Ministre, proclamation de ce résultat sera faite dans la séance publique de la Classe du mercredi 6 mai.

— M. Léopold Delisle, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, associé de la Classe, remercie pour les témoignages de sympathie dont il a été l'objet de la part de l'Académie lors de la célébration de son cinquante-naire comme Administrateur de la Bibliothèque nationale de Paris.

« Je suis particulièrement sensible, entre autres, écrit-il, à la délégation que M. Ferd. vander Haeghen a bien voulu accepter, de représenter la Classe. Nous nous inclinons tous en France devant ce modèle des bibliothécaires et nous déplorons de n'avoir pas chez nous rien qui approche d'une œuvre bibliographique telle que la *Bibliotheca Belgica*... »

M. le Secrétaire perpétuel ajoute, après lecture de cette lettre, que M. vander Haeghen a offert personnellement à son illustre confrère et ami Léopold Delisle un vase en argent, comme marque d'estime et d'affection. Les applaudissements de la Classe répondent à cette communication.

— M. le Ministre de la Justice envoie, pour la bibliothèque de l'Académie, un exemplaire des *Coutumes des pays et comté de Flandre. Quartier de Furnes*, tome VI, par L. Gilliodts-Van Severen. (Ouvrage publié par la Commission royale pour la publication des anciennes lois et ordonnances de la Belgique.) — Remerciements.

— Hommages d'ouvrages :

1° a) *Combat du chevalier de Béthune contre les Hollandais*, 7 juin 1675; b) *De quelques médailles relatives à la flottille, au camp de Boulogne et à la colonne de la Grande Armée*; c) *Quelques notes sur le corsaire Jean Doublet, 1675-1728*; d) *Thomas de Boulogne, chirurgien de Charles V et de Charles VI. Enguerrand de Parenty, médecin de Louis XI*; e) *Les blessés de Bézeviers*; par E. Hamy;

2° *Les juifs russes. Extermination ou émancipation?* par Léo Errera, membre de la Classe des sciences (avec une préface de Th. Mommsen);

3° *Le budget du Ministère des Affaires étrangères de 1830 à 1890*; par le baron Guillaume;

4° *Quelques échantillons d'une collection de nombreuses bévues à propos de 1302*; par Maurice de Maere;

5° *Le régime légal des mines et ses lacunes*; par Édouard Van der Smissen;

6° *Kinderspelen uit het land van Dendermonde*; par P. Van den Broeck et Amand D'Hooge;

7° *Médailles historiques de Belgique, 1902*; par Ed. Laloire;

8° *Introduction to Sociology. Part III: General structure of societies*; par G. De Greef, correspondant de la Classe;

9° *Philosophie des sciences sociales. I. Objet des sciences*

morales; par René Worms (ces deux derniers ouvrages sont présentés par M. H. Denis, avec des notes qui figurent ci-après);

10° *Les occupations militaires en Italie pendant les guerres de Louis XIV*; par Irène Lameire (présenté par M. E. Nys);

11° *Histoire de la découverte des îles Açores et de l'origine de leur dénomination d'îles Flamandes*; par Jules Mees (présenté par M. Jules Leclercq, avec une note qui figure ci-après).

— Remerciements.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Sociologie générale.

J'ai l'honneur d'offrir à la Classe les premiers chapitres d'une œuvre sociologique nouvelle de M. G. De Greef, qui paraît actuellement en anglais dans *The American Journal of Sociology*, et dont l'édition française sera publiée prochainement chez Alcan, à Paris.

L'objet de cet ouvrage est la *structure générale des sociétés*, et il forme la troisième partie de l'*Introduction à la sociologie*, dont le premier volume a été publié en 1886. Le plan général de l'*Introduction* révélera à l'Académie la grandeur de l'effort. M. De Greef, dans son premier volume, a successivement étudié les problèmes fondamentaux de la sociologie, justifié la constitution indépendante de cette science, analysé les phénomènes

sociaux et classé les éléments des sociétés humaines; le trait le plus original de l'œuvre, celui qui attira surtout sur elle l'attention du monde savant, c'est l'essai de classification systématique, dans un ordre rationnel, allant du simple au complexe, des organes et des fonctions des sociétés humaines. L'analyse spéciale de ces différents aspects de l'organisation et de l'activité collectives fait l'objet du second volume de l'Introduction, paru en 1889.

Un intervalle de treize ans sépare cette partie de l'œuvre de celle que je présente aujourd'hui à la Classe. Il a été rempli par la préparation des dernières parties de l'Introduction, consacrées aux synthèses sociologiques, à ce que A. Comte appelait la *statique* et la *dynamique* sociales, et que M. De Greef désigne par les termes *structure* et *vie* des sociétés, obéissant à des préoccupations de même ordre que celles auxquelles Albert Schäffle obéit en adoptant les termes *Bau und Leben* pour caractériser les aspects du problème sociologique. L'ouvrage publié il y a quelques années par M. De Greef sur le *Transformisme social* n'est autre chose qu'un fragment de la dernière partie de l'Introduction, qui sera consacrée à la *vie* des sociétés.

Tel est le plan que l'auteur, après les travaux des grands initiateurs A. Comte et Herbert Spencer, s'est proposé de réaliser, et à l'accomplissement duquel il consacre toute sa laborieuse vie : il n'est autre que celui d'une sociologie abstraite, d'une philosophie des sciences sociales embrassant dans un effort synthétique l'ensemble des rapports communs à toutes les sociétés humaines, du plus simple au plus complexe, sans considération des caractères différentiels qu'elles offrent ou qu'elles offriront dans le passé, le présent, l'avenir, hormis celle de l'ordre et de la constance des variations elles-mêmes. L'œuvre de

M. De Greef est basée sur les données de l'observation et de l'expérience; elle n'est et ne peut être une œuvre définitive; non seulement la société humaine est un phénomène qui restera toujours inachevé, mais sa complexité est telle que l'élaboration des sciences sociales spéciales, si étendue qu'elle soit, demeurant toujours nécessairement imparfaite, leur synthèse philosophique en sera toujours perfectible. Mais ces perspectives n'interdisent pas d'aussi grandes entreprises, surtout quand elles sont faites avec la réserve et la défiance de soi dont témoigne le langage de l'auteur.

La constitution progressive de la sociologie au XIX^e et au XX^e siècle aura été, on peut le dire, le résultat irrésistible du développement de l'esprit humain. L'auteur a rappelé cette convergence des efforts dans son exposé historique des antécédents de la sociologie : les grands courants d'idées qui se sont confondus dans cette coopération d'un siècle; — les divisions de l'auteur sont, en général, celles que les historiens les plus récents de la sociologie, comme Squillace, par exemple, ont adoptées et que j'ai moi-même adoptées dans mon enseignement; — l'influence des sociologies spéciales, préparant par les progrès de leurs méthodes et par une plus large compréhension des phénomènes sociaux, la sociologie générale; l'influence biologique, marquant les conceptions sociales de l'empreinte des conceptions organiques; l'influence psychologique, faisant non seulement rayonner la psychologie individuelle dans la science sociale, mais allant jusqu'à confondre la sociologie elle-même dans une psychologie collective; l'influence du socialisme, projetant dans l'avenir une sociologie idéale qu'il s'efforce de plus en plus d'asseoir sur une sociologie positive. M. De Greef

met en plus vive lumière qu'aucun de ses prédécesseurs l'influence directe des sciences exactes sur la constitution de la sociologie : c'est l'œuvre collective des penseurs du XVII^e et du XVIII^e siècles, qui, par la constitution du calcul des probabilités, aboutit, au XIX^e siècle, à la constitution de la statistique morale, et fait de notre illustre Adolphe Quetelet l'un des plus grands précurseurs de la sociologie contemporaine. Il faut seulement ici noter à quel point les distinctions rigides sont difficiles. M. De Greef fait, par exemple, figurer Condorcet parmi les représentants de l'école qui apparaît comme l'école biologique et organiciste, et à laquelle il rattache Comte et Schäffle; mais Condorcet est aussi, et à un plus haut degré peut-être, le représentant des sciences exactes dans la sociologie; l'application du calcul des probabilités à des phénomènes sociaux complexes fut l'une de ses préoccupations constantes, et c'est même l'un des reproches les plus sévères que lui adressa Comte dans la réaction intense et incessante que le père de la Philosophie positive fit contre toutes les tentatives d'appliquer les sciences mathématiques aux phénomènes complexes de la sociologie.

Dans les deux premiers chapitres de cette partie de son ouvrage, consacrée à la *structure générale des sociétés*, M. De Greef s'est appliqué à dégager avec plus de netteté et de rigueur les notions essentielles, à justifier la légitimité d'une sociologie statique abstraite, basée sur l'expérience, devant la méthode historique qui a ruiné les conceptions abstraites de la métaphysique sociologique, à défendre le principe de classification des phénomènes sociaux, à préciser surtout le domaine de la sociologie statique générale : c'est ce qui fait du chapitre IV sur les

limites sociales l'un des plus importants de cette partie introductive; c'est là qu'il s'agit, en effet, de déterminer l'amplitude des variations caractéristiques de tout ordre social, et de tracer les frontières qui, dans la sociologie abstraite, séparent la statique de la dynamique. La publication de ce chapitre important, où se déploie une vaste culture, est encore inachevée, et j'en réserve l'analyse pour une communication ultérieure. J'avais hâte, dès aujourd'hui, d'appeler l'attention de la Classe sur cette œuvre considérable, vraiment originale et révélant une rare puissance de synthèse.

H. DENIS.

Je suis chargé par M. René Worms, le jeune et savant secrétaire général de l'Institut international de sociologie, de faire hommage à la Classe du premier volume d'un ouvrage, en cours de publication, sur la philosophie des sciences sociales.

M. Worms, qui dirige à la fois la *Revue internationale de sociologie* et la publication d'une bibliothèque sociologique, a pris un rang distingué parmi les publicistes contemporains; par son livre : *Organisme et société*, il se classe dans l'école organiciste, en se défendant toutefois de faire de la sociologie un département de la biologie, et même, par la notion de superorganisme qu'il attache à la société, il a toujours entendu marquer la distinction de la science sociale et de la biologie. Dans l'œuvre actuelle, où il atténue d'ailleurs l'expression primitive de sa pensée, il est impossible de ne pas reconnaître la préoccupation d'assurer l'indépendance de la science sociale.

En employant les termes *philosophie des sciences sociales*, M. Worms n'a pas voulu dire autre chose que *sociologie générale* et méthodologie des sciences sociales. Il donne à la sociologie générale la définition que M. De Greef a proposée il y a bientôt quinze ans; et si M. Worms n'a pas choisi comme titre à son livre les mots : *Sociologie générale*, c'est qu'il a voulu — il s'en explique lui-même dans sa conclusion — écarter toute controverse sur la nature et le domaine de la sociologie, et faire connaître, dès le début, avec le plus haut degré de précision, qu'il entendait traiter la société humaine au point de vue purement philosophique.

Ce sont donc les problèmes que la philosophie des sciences sociales soulève qu'il se propose d'aborder dans une œuvre qui comptera trois parties. La première, que je présente à la Classe, traite de l'objet de la philosophie des sciences sociales; la seconde traitera des méthodes sociologiques; la dernière, des conclusions auxquelles les sciences sociales aboutissent. Tout nous révèle que l'auteur s'appliquera à tracer un tableau des efforts que les savants ont accomplis au XIX^e siècle dans cette laborieuse constitution de la sociologie.

La première partie, à elle seule, soulève de nombreux problèmes qui ont été livrés aux controverses des savants, depuis les travaux de Comte et de Spencer : la notion du phénomène social et l'étendue du domaine sociologique, le concept de société, et surtout la réalité de l'être social, autant de thèmes qui ont divisé l'opinion scientifique. L'antagonisme des points de vue biologique, psychologique, sociologique pur, dans le débat sur le concept de société, subsiste aujourd'hui encore. Le contenu, la vie, l'évolution des sociétés sont l'objet d'une seconde division

de l'ouvrage, où apparaissent d'autres dissentiments scientifiques. Vient d'abord la recherche des facteurs irréductibles des phénomènes sociaux, où M. Worms est d'accord avec M. De Greef. L'analyse et la classification des phénomènes sociaux, la discussion des classifications proposées, et surtout les lois de corrélation et de subordination qui régissent ces phénomènes, nous mettent en présence des oppositions radicales des écoles, et des débats que la conception matérialiste de l'histoire a fait naître. La dernière partie est consacrée aux sciences sociales proprement dites ; l'examen des aspects fondamentaux que présentent les différentes classes de phénomènes ramène les distinctions de la statique et de la dynamique, de l'anatomie et de la physiologie sociales, ou mieux, de la structure et de la vie sociales. L'auteur s'applique à dresser le tableau des différentes sciences sociales, et celui des arts sociaux correspondants. L'étude des rapports des sciences sociales entre elles ramène des controverses qui remontent à Auguste Comte lui-même sur l'unité de la science. C'est en consacrant la légitimité et l'indépendance relative des différentes sciences sociales, mais en poursuivant leur synthèse, que M. Worms s'élève aux considérations sur la philosophie des sciences sociales, et revient à l'idée maîtresse de son livre. Il n'entre pas et ne peut entrer dans ma pensée de discuter ici aucun de ces problèmes ; il suffit, en ce moment, de signaler et de recommander à l'Académie et à tous les hommes de science, un ouvrage important dans lequel ces problèmes sont exposés avec clarté, et discutés avec sincérité, avec érudition et avec talent.

H. DENIS.

Histoire de la découverte des îles Açores et de l'origine de leur dénomination d'îles Flamandes; par Jules Mees, docteur en philosophie et lettres, membre correspondant de la Société de géographie de Lisbonne. Gand, 1901, 1 vol. in-4° de 143 pages.

J'ai l'honneur de présenter à la Classe, de la part de l'auteur, une étude qui a paru dans le recueil des travaux publiés par la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Gand (27^e fascicule). L'auteur s'est déjà fait connaître de l'Académie par son mémoire paru en 1901 dans les *Bulletins* de notre Classe, sur Henri le Navigateur et l'Académie portugaise de Sagres. Il a dédié son nouvel ouvrage au savant professeur de l'Université de Gand, M. Adolf De Ceuleneer, dont il est l'un des plus brillants disciples.

Dans la première partie de son travail, l'auteur fait l'histoire de la découverte des îles Açores, histoire assez mal connue, et où il a su jeter la lumière au milieu d'une foule d'erreurs et d'obscurités. Après avoir donné quelques notions géographiques sur les Açores, il s'attache à démontrer que ni l'antiquité ni le moyen âge, au moins jusqu'au XIV^e siècle, ne paraissent avoir connu ces îles. L'archipel n'est mentionné sur les cartes marines que vers 1550, sous des noms qui n'apparaissent que trente ans plus tard sur des portulans parvenus jusqu'à nous. L'auteur montre qu'on doit attribuer à Henri le Navigateur l'honneur d'avoir non pas découvert les Açores, comme on le croit communément, mais de les avoir retrouvées; il étudie sur ce point trois groupes de sources : les con-

temporaines, les quasi contemporaines et les sources postérieures. Ses recherches sur l'origine de la dénomination d'îles Flamandes appliquée aux Açores sont particulièrement intéressantes, parce qu'elles montrent que les Belges avaient, dès le moyen âge, le goût de la colonisation, dans laquelle ils excellent aujourd'hui. Ce nom d'îles Flamandes, *Insulae Flemengorum*, apparaît pour la première fois dans une lettre datée de 1494. La dénomination de *Insulae Flandricae*, qui devint bientôt générale, a fini par faire accréditer l'erreur que les Açores auraient été découvertes par les Flamands.

La dissertation de M. Jules Mees est un des meilleurs travaux de géographie historique qui aient paru depuis longtemps en Belgique : elle témoigne d'une érudition sûre et d'une rigoureuse méthode scientifique; elle est le fruit de consciencieuses recherches au *British Museum*, dans les bibliothèques de Vienne, de Munich et de Naples, où l'auteur a consulté bon nombre de manuscrits et quelques livres d'une assez grande rareté. Au jugement de M. Hubert, le savant professeur à l'Université de Liège, l'auteur prouve une connaissance approfondie des sources et nous apporte des faits intéressants et inédits (1). La Société de géographie de Lisbonne a, d'ailleurs, reconnu les mérites du jeune savant en lui décernant le titre de membre correspondant.

JULES LECLERCQ.

(1) *Revue historique*, t. LXXXI, p. 354.

ZMIGRODZKI, M. *Revue des monuments archéologiques de la religion primitive*. Cracovie, 1902.

Je me permets d'appeler l'attention de la Classe sur ce volume, auquel l'auteur a ajouté une traduction française autographiée. M. de Zmigrodzki, qui s'occupe depuis de nombreuses années de tout ce qui concerne l'archéologie de la croix et particulièrement de la croix gammée, a réuni ici tous les exemplaires connus de ce signe dans les monuments des peuples non chrétiens. Il soutient que la présence de la croix chez des nations aussi diversifiées dans le temps et dans l'espace atteste l'existence antérieure d'une religion commune, et que cette religion serait une sorte de monothéisme primitif. Il m'est impossible de me rallier à cette thèse, en premier lieu, parce que la croix et même la croix gammée me paraissent un symbole suffisamment simple pour avoir été imaginé dans des milieux divers; en second lieu, parce que j'estime que le monothéisme n'est nullement la première forme religieuse, celle qu'on peut dire commune à l'humanité, en ce sens que les ancêtres de tous les peuples connus l'ont traversée dans une certaine phase de leur développement. Je n'en dois pas moins rendre justice à l'ingéniosité scrupuleuse ainsi qu'à la patience laborieuse avec lesquelles l'auteur a réuni ses matériaux, qui forment certainement le répertoire le plus complet du sujet.

Comte GOBLET D'ALVIELLA.

JUGEMENT DU CONCOURS POUR 1903.

Conformément à l'article 20 du Règlement de la Classe, il est donné connaissance des conclusions des rapports sur les mémoires soumis au concours annuel de la Classe, au concours pour le Prix Gantrelle et au concours pour les Prix De Keyn.

Ces conclusions seront discutées dans la prochaine séance, où aura lieu le jugement de ces concours.

COMITÉ SECRET.

La Classe arrête définitivement, conformément à l'article 7 du Règlement général, la liste de présentation de candidatures pour la place de membre titulaire dans la Section d'histoire et des lettres, devenue vacante par la mort de Julius Vuylsteke.

CLASSE DES BEAUX-ARTS.

Séance du 2 avril 1903.

M. G. HUBERTI, directeur.

M. le chevalier EDM. MARCHAL, secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. le comte J. de Lalaing, *vice-directeur* ; Éd. Fétis, F.-A. Gevaert, Th. Radoux, G. De Groot, Gustave Biot, Henri Hymans, Jos. Stallaert, A. Hennebicq, Éd. Van Even, Charles Tardieu, J. Winders, E. Janlet, H. Maquet, Ém. Mathieu, Eug. Smits, G. Bordiau, Edgar Tincl, Louis Lenain, *membres* ; L. Solvay, X. Mellery, Léon Frédéric et Julien Dillens, *correspondants*.

M. le Directeur souhaite la bienvenue à M. Léon Frédéric, lequel assiste pour la première fois aux séances.

M. Huberti se fait également l'organe de la Classe pour féliciter chaleureusement M. Radoux au sujet de sa promotion au grade de Commandeur de l'Ordre de Léopold.

M. Radoux, en remerciant ses confrères, ajoute que leurs applaudissements ne font que rehausser le mérite de la haute distinction que le Roi vient de lui conférer, et qu'il en conservera le plus précieux souvenir.

M. Huberti dit qu'il aurait été heureux de pouvoir aussi féliciter M. Blockx, au nom de la Classe, au sujet de sa promotion au grade d'officier de l'Ordre de Léopold. M. le Secrétaire perpétuel, ajoute-t-il, se fera tout à la fois un plaisir et un devoir de transmettre à M. Blockx les félicitations de ses confrères. (*Applaudissements.*)

CORRESPONDANCE.

M. le Ministre de l'Agriculture envoie à l'appréciation de la Classe le premier rapport semestriel (séjour à Paris) de M. Adolphe Biarent, premier prix du grand concours de composition musicale de 1901. — Renvoi à l'appréciation de MM. Mathieu, Tinel et Blockx.

M. Émile Vloors, premier prix du grand concours de peinture de 1898, envoie son rapport semestriel sur Florence. — Renvoi à l'appréciation de MM. Stallaert, Hennebicq et Smits.

M. François Huygelen envoie son premier rapport semestriel (Italie), comme premier prix du grand concours de sculpture en 1900. — Renvoi à l'appréciation de MM. Dillens, Rooses et Meunier.

— M. Carl Justi, conseiller aulique, professeur à l'Université de Bonn et associé de la Classe, fait hommage d'un exemplaire de son ouvrage :

Diego Velasquez und sein Jahrhundert. Band I und II, mit Titelbild, Titeltupper und 58 Illustrationen.

— La Commission royale des monuments envoie cinq exemplaires de sa *Correspondance avec la Société nationale pour la protection des sites et des monuments en Belgique.*

— Remerciements.

RAPPORTS.

MM. Winders, Bordiau et Maquet donnent lecture de leurs appréciations du deuxième rapport semestriel de **M. Bonduelle**, boursier de la Fondation Godecharle pour l'architecture en 1900.

Ces appréciations seront transmises à **M. le Ministre de l'Agriculture** pour être communiquées à l'intéressé.

— La Section de sculpture donne ensuite son avis sur le buste en marbre soumis par **M. Paul Nocquet**, boursier de la même fondation pour la sculpture en 1900.

Ce buste a été exécuté par **M. Nocquet** comme suite aux prescriptions réglementaires des grands concours du Gouvernement spécifiant que, pendant sa deuxième année d'études à l'étranger, le pensionnaire sculpteur devra exécuter une copie en marbre d'après un chef-d'œuvre de l'Antiquité ou de la Renaissance, copie qui deviendra la propriété de l'État, après indemnité accordée à l'artiste pour le marbre et la mise au point.

— La Classe accepte ensuite les modèles des bustes du baron **J.-B. Nothomb**, ancien membre de la Classe des lettres, et de **L.-G. de Koninck**, ancien membre de la Classe des sciences, commandés par le Gouvernement, le premier à **M. le sculpteur Lefevre** et le second à **M. le sculpteur Bonequet**, et destinés à être exécutés en marbre pour la galerie des bustes des académiciens décédés qui ont doté le pays d'ouvrages importants.



OUVRAGES PRÉSENTÉS.

Errera (Léo). Les juifs russes. Extermination ou émancipation? Avec une lettre-préface de Th. Mommsen. Nouvelle édition. Bruxelles, 1903; in-8° (184 p. et une carte).

De Greef (G.). Introduction to Sociology, part III : General structure of societies, 1903; 2 extr. in-8° (90 p.).

Mees (Jules). Histoire de la découverte des îles Açores et de l'origine de leur dénomination d'îles Flamandes. Gand, 1901; in-8° (139 p.).

Laloire (Ed.) et Lefebvre (E.). Les Archives générales du Royaume. Tableau synoptique des archives. Bruxelles, 1903; extr. in-8° (7 p.).

Laloire (Ed.). Un jeton inédit de deux receveurs de Bruxelles de 1467. Bruxelles, 1902; extr. in-8° (9 p.).

— La médaille au jour le jour. Bruxelles, 1903; extr. in-8° (31 p.).

— Médailles historiques de Belgique, 1902. Bruxelles, 1903; in-8° (11 p. et 4 pl.).

Van den Broeck (P.) et D'Hooge (Am.). Kinderspelen uit het land van Dendermonde. Brecht, 1902; in-8° (102 p.).

Maere (Maurice de). Quelques échantillons d'une collection de nombreuses bévues à propos de 1302. Gand, 1903; in-8° (38 p.).

Van der Smissen (Édouard). Le régime légal des mines et ses lacunes. Bruxelles, 1903; extr. in-8° (34 p.).

Guillaume (le baron). Le budget du Ministère des Affaires Étrangères de 1830 à 1890. Bruxelles, 1902; in-4°.

BRUXELLES. *Commission royale des monuments*. Correspondance avec la Société nationale pour la protection des sites et des monuments en Belgique. Bruxelles, 1903; in-8°.

Commission royale pour la publication des anciennes lois et ordonnances. Coutumes des pays et comté de Flandre. Quartier de Furnes, tome VI; par L. Gilliodts-Van Severen, 1902; in-4°.

GAND. Kon. vlaamsche Academie voor taal- en letterkunde. De slag bij Kortrijk; door V. Fris, 1902.

— *Kinderspel en kinderlust in Zuid-Nederland; door A. De Cock en Is. Teirlinck, met schema's en teekeningen van Herman Teirlinck, eerste en tweede deel, 1903.*

— *Idioticon van het antwerpsch dialect; door P.-J. Cornelissen en J.-B. Vervliet, 1903.*

ALLEMAGNE ET AUTRICHE-HONGRIE.

Hahn (T.). Tyconius-Studien. Ein Beitrag zur Kirchen- und Dogmengeschichte des vierten Jahrhunderts. Leipzig, 1900; in-8° (vii-116 p.).

Zmigrodzki (Michel). Revue des monuments archéologiques de la religion primitive. Cracovie, 1902; in-8° (188 p., 1 pl.).

Justi (Carl). Diego Velasquez und sein Jahrhundert. Band I und II, mit Titelbild Titeltupper, und 58 Illustrationen. Bonn, 1903; 2 vol. in-8°.

MUNICH. Kgl. Akademie der Wissenschaften. Heinrich von Brunn. Gedächtnissrede gehalten am 28. März 1895, von Adam Flasch, 1902; in-4°.

— *Griechische Geschichte im neunzehnten Jahrhundert. Festrede gehalten am 13. März 1902, von Robert Pöhlmann, 1902; in-4°.*



ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.

BULLETIN
DE LA
CLASSE DES LETTRES
ET DES
SCIENCES MORALES ET POLITIQUES
ET DE LA
CLASSE DES BEAUX-ARTS

1905. — N° 5.

CLASSE DES LETTRES
ET DES
SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 4 mai 1905.

M. le chevalier Éd. DESCAMPS, vice-directeur, occupe le fauteuil.

M. le chevalier EDM. MARCHAL, secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. S. Bormans, T.-J. Lamy, L. Vanderkindere, le comte Goblet d'Alviella, A. Prins, A. Giron,

le baron J. de Chestret de Haneffe, P. Fredericq, G. Kurth, Mesdach de ter Kiele, H. Denis, G. Monchamp, P. Thomas, Ern. Discailles, V. Brants, Polydore de Paepe, C. De Smedt, A. Willems, Jules Leclercq, M. Wilmotte, Ern. Nys, D. Mercier, *membres*; LéonALLEMAND, *associé*; H. Pirenne, Ern. Gossart, J. Lameere, Albéric Rolin, Maurice Vauthier, Franz Cumont, J. Vercoullie et E. Waxweiler, *correspondants*.

CORRESPONDANCE.

Sa Majesté, par une lettre du Palais, fait exprimer ses regrets de ne pouvoir assister à la séance publique fixée au 6 de ce mois.

Des regrets semblables sont exprimés par M. le Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique.

— La Classe prend notification de la mort de l'un de ses associés de la Section des sciences morales et politiques, Antonin Lefèvre-Pontalis, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, décédé à Paris, le 19 avril dernier.

Les condoléances de l'Académie seront exprimées, par M. le Secrétaire perpétuel, à la veuve de l'éminent confrère.

— M. Wallon, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris, remercie pour le témoignage de sympathie que la Classe vient de donner

en s'associant aux regrets causés par la mort de son éminent confrère de l'Institut, M. Gaston Paris.

— M. le Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique envoie, pour la bibliothèque de l'Académie, un exemplaire du *Bulletin de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège*, tome XIII.

— Le même Ministre envoie des exemplaires du rapport du jury qui a jugé la VII^e période du concours pour le Prix Guinard.

— M. le Ministre des Affaires étrangères adresse les *Documents relatifs à la répression de la traite des esclaves pour l'année 1902*.

— Remerciements.

— Hommages d'ouvrages :

1^o *L'Afrique moderne* ; par le chevalier Éd. Descamps, avec une note bibliographique de M. Leclercq, qui figure ci-après ;

2^o *Gijsbert Karel van Hogendorp na 1813*. Brieven en gedenkschriften uitgegeven door Mr H. graaf van Hogendorp, deel III, 1825-1854 (présenté par M. Fredericq, avec une note qui figure ci-après) ;

3^o *Du Cap au Caire* ; par le marquis de Nadaillac, associé de l'Académie ;

4^o *The Alaska frontier* ; par Thomas Willing Balch, membre du « Philadelphia Bar » ;

5^o *De levensschets van J.-L.-D. Sleenckx*, door de heeren Van Veerdeghe en Fredericq, beoordeeld door A. De Ceuleneer.

— Remerciements.

— La Classe décide l'impression au *Bulletin* de la note suivante lue par M. Paul Fredericq, au sujet du décès de Nicolas Beets, associé.

MESSIEURS,

En perdant récemment Nicolas Beets, la Classe des lettres a perdu son associé hollandais le plus illustre.

Comme notre Henri Conscience en Flandre, Beets était le nom le plus célèbre de la littérature néerlandaise au XIX^e siècle. Tous deux étaient presque du même âge. Tous deux ont publié presque en même temps chacun le livre en prose le plus lu et le plus admiré de leur temps : en janvier 1859, Conscience nous donnait à Anvers son *Leeuw van Vlaanderen* ; peu de semaines après, paraissait en Hollande la *Camera obscura* de Beets.

Ce chef-d'œuvre de la prose néerlandaise, qui a eu déjà une vingtaine d'éditions, tirées chacune à des milliers d'exemplaires, et a été traduit dans la plupart des langues européennes, a placé Beets à côté de Charles Dickens, dont les débuts sont exactement contemporains de la *Camera obscura*.

En outre, par un privilège rare dans les lettres, Beets n'est pas seulement un grand prosateur, il compte également parmi les grands poètes hollandais de notre époque. Sous l'influence de lord Byron, il fut en Hollande le chef du mouvement romantique en poésie après 1850 ; et, dès qu'il se fut dégagé de l'imitation obsédante de son grand modèle anglais, il devint un poète foncièrement hollandais, dont les bonnes productions, comme ses récits en prose dans la *Camera*, font songer aux petites toiles immortelles des peintres secondaires qui entouraient Rembrandt.

De même que Conscience, Beets a survécu longtemps aux compagnons d'armes qui avaient entamé avec lui la lutte pour le romantisme. Il a même longuement survécu à notre Conscience lui-même. Il s'est éteint à Utrecht, le 15 mars dernier, comme un patriarche littéraire, à l'âge béni de 88 ans.

Je crois pouvoir affirmer, en notre nom à tous, que l'Académie royale de Belgique s'associe de tout cœur à ce grand deuil de la Hollande.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

L'AFRIQUE NOUVELLE. — *Essai sur l'État civilisateur dans les pays neufs et sur la fondation, l'organisation et le gouvernement de l'État Indépendant du Congo*; par Éd. Descamps. Paris et Bruxelles, 1905; un volume grand in-8° de 626 pages.

Depuis de longues années que notre éminent confrère M. le chevalier Descamps poursuit patiemment ses études de droit international, il nous a donné une série de travaux remarquables dans le domaine où il a su acquérir une exceptionnelle compétence. Il y a quelques mois à peine, il faisait hommage à l'Académie de son ouvrage très remarqué sur *La neutralité de la Belgique*; et voici que déjà s'affirme à nouveau sa féconde puissance de travail par un ouvrage de non moindre valeur, que j'ai l'honneur de présenter à la Classe. Le titre est d'une concision et d'une grandeur lapidaires et répond à l'ampleur du sujet : *L'Afrique nouvelle*. L'auteur est de son

siècle, et l'Afrique nouvelle devait l'attirer plus que la vieille Afrique, à laquelle s'appliquait la question des anciens : *Quid novi fert Africa?* Aujourd'hui la question se pose tout comme dans l'antiquité, mais au sujet d'un pays neuf que la volonté géniale du Roi d'une petite nation a appelé à la vie, et dont les grandes nations ont reconnu l'existence lors de la Conférence de Berlin. Il s'agit de cet État Indépendant du Congo, dont l'énorme territoire est comme l'extension coloniale de la minuscule Belgique par delà les mers, et que les Belges peuvent appeler avec une légitime fierté : *the Greater Belgium*.

Lorsque la Belgique rompit le lien qui l'unissait à la Hollande, elle perdit l'occasion de développer l'esprit colonial qui fait la grandeur des nations, et elle ne la retrouva que lorsque l'heureuse initiative de Léopold II lui mit sous la main les marchés d'Afrique et lui créa, au cœur du continent noir, un empire colonial aussi beau que celui des Hollandais dans l'Insulinde, et qui a sur l'Insulinde l'avantage de la proximité, puisqu'il n'est qu'à quinze jours de navigation d'Anvers, tandis que Batavia est à un mois de navigation d'Amsterdam. Aussi bien, depuis quelques années, les questions coloniales, auxquelles nous étions autrefois complètement étrangers, sont devenues l'objet de nos préoccupations, et il s'est développé en Belgique une littérature de l'Afrique d'une telle richesse, que, dans sa *Bibliographie du Congo*, M. A.-J. Wauters a pu relever et classer près de 4,000 titres de travaux originaux.

Au milieu de cette littérature si variée et si complète, végétation touffue qui fait songer aux forêts vierges de l'Afrique équatoriale, l'ouvrage que nous présentons est destiné à occuper une place en vue. C'est un livre consi-

dérable, qui se trouve être un minutieux répertoire de faits et de notions rassemblés avec autant de méthode que de science. L'auteur, en effet, est maître de son sujet, préparé qu'il y était par la double initiation qu'il a puisée dans ses études de droit public et dans ses précédents travaux sur les questions coloniales et africaines. Son dessein, en écrivant ce livre, ainsi qu'il nous l'annonce lui-même, est « d'étudier une des formes les plus remarquables d'organisation politique — l'État civilisateur dans les pays neufs — et de rechercher comment l'œuvre fondée par S. M. Léopold II en Afrique a résolu le problème de l'instauration d'un tel État au cœur même de la barbarie ».

Pour l'élaboration d'un travail aussi complexe, il a fallu consulter tour à tour l'histoire, le droit international, la science coloniale; l'histoire, qui raconte cette genèse de l'État du Congo dont nous avons été les témoins oculaires; le droit international, qui interprète et commente les traités par lesquels fut reconnue et consacrée l'existence du nouvel État; la science coloniale, à la lumière de laquelle s'étudient les institutions qui fonctionnent dans l'organisme introduit par la civilisation du XIX^e siècle au milieu de populations sauvages dont la barbarie était comparable à celle qui régnait dans nos contrées avant l'ère chrétienne.

L'auteur a divisé son ouvrage en quatre parties qui répondent bien aux quatre faces du problème : l'histoire, les grands traités, les institutions, le souverain. A vouloir analyser chacune de ces parties, on risquerait de les affaiblir. Depuis l'avènement de l'État du Congo dans la société des nations jusqu'aux institutions qui le régissent actuellement, tout y est étudié avec une science de juriste

sûre d'elle-même et avec un talent d'écrivain de race. Aucune controverse n'échappe au crible de son argumentation, aucun sophisme ne reste debout devant sa démonstration claire, lucide, serrée.

Ce que l'auteur a admirablement mis en lumière, c'est que notre époque a vu un prince ériger l'esprit humanitaire en principe créateur d'un nouvel État. On trouve, en effet, la genèse de l'État du Congo dans l'idée d'étendre à des races déshéritées les bienfaits de la civilisation, une des plus généreuses conceptions qui puissent naître dans le cœur humain. Ce fut l'idée qui inspira Léopold II lorsqu'il posa le premier le problème africain lors de la Conférence géographique internationale du 12 septembre 1876. La réalisation de l'idée n'était possible qu'avec la volonté d'un prince décidé à la tenter seul, sans reculer devant les difficultés et les péripéties d'une lutte dont l'enjeu était la civilisation d'un monde. Dans ce travail de géant, on vit le génie de Léopold II s'associer à l'intrépidité de Stanley : les deux hommes étaient bien faits pour se rencontrer dans la poursuite d'une des plus grandioses conceptions dont l'histoire offre l'exemple.

L'auteur est d'une clarté lumineuse lorsqu'il établit quelle est l'assise juridique fondamentale de l'État du Congo et quel est le « principe générateur » du nouvel organisme politique. L'œuvre est humanitaire dans la plus haute acception de ce mot, et c'est dans la solidarité humaine qu'elle trouve sa base. C'est donc une erreur de croire que l'État du Congo n'a de vie que comme une création de la Conférence de Berlin : c'est une création personnelle, non une émanation des puissances. L'auteur développe cette fière pensée avec des arguments qui,

tout nouveaux qu'ils en ont l'air, s'appuient sur de vieux et solides principes; il fait toucher du doigt l'erreur de ceux qui confondent le fait de la reconnaissance d'un État avec le fait de son existence, comme si l'on pouvait identifier les éléments qui déterminent l'un et l'autre fait. Il réfute enfin l'erreur de ceux qui pensent qu'un État ne pouvait émerger d'une association privée, controverse que le roi Léopold a tranchée à la façon de ce philosophe qui prouvait le mouvement en marchant. Et lorsqu'il cite les hommages rendus au jeune État africain par les plénipotentiaires des puissances dans la séance historique de la Conférence de Berlin en date du 23 février 1885, il conclut qu'un tel faisceau de témoignages donne à une œuvre un fondement et une force indestructibles.

La lutte contre les chasseurs d'hommes et les marchands d'esclaves, la glorieuse campagne qui suscita tant d'audaces sublimes parmi nos officiers, la chute de la domination arabe et les résultats de la victoire ne pouvaient manquer d'inspirer des pages profondes et émues à l'auteur du drame *Africa*. Il a retracé cette histoire largement, à grands traits, telle qu'elle est, toute palpitante de vie héroïque. Mais la partie historique n'est que l'introduction à la partie juridique, où l'éminent professeur de droit des gens se trouve dans son véritable domaine.

Ce livre, suivant l'heureuse expression de l'auteur, achève le dyptique dont le premier volet a été dédié à la Belgique neutre et indépendante et dont le second est consacré au Congo neutre et indépendant. *L'Afrique nouvelle* prendra sa place dans la littérature coloniale comme une œuvre de haute valeur, empreinte d'une rare

élévation de pensée que rehausse une noblesse de style du meilleur aloi. L'auteur a su mettre son objectif au point avec la grandeur d'une entreprise telle qu'il faut remonter au XVI^e siècle pour en trouver de même envergure. C'est avec un patriotique orgueil qu'il peut s'écrier :

« L'Afrique du Milieu explorée, l'État du Congo fondé, les potentats arabes vaincus : voilà les trois fleurons que la Belgique est fière de voir briller aux diadèmes géminés de son Roi. »

Le livre de notre sympathique confrère paraît à son heure. Les précurseurs de l'œuvre africaine ont fait place aux organisateurs. L'ère des grandes explorations et des campagnes héroïques est close. L'œuvre de la diplomatie est achevée. Désormais c'est l'ère de la mise en valeur du domaine. Les chemins de fer des grands lacs le mettront bientôt en plein rapport. L'ordre règne là où régnait la barbarie, la civilisation pénètre les profondeurs de l'Afrique nouvelle.

JULES LECLERCQ.

MESSIEURS,

Au nom de l'éditeur (la firme Martinus Nijhoff de La Haye), j'ai l'honneur d'offrir à la Classe le dernier volume des lettres et mémoires de Gijsbert Karel van Hogendorp (1).

(1) *Gijsbert Karel van Hogendorp na 1813*. Brieven en gedenkschriften uitgegeven door Mr H. graaf van Hogendorp. Derde deel : 1825-1834 (La Haye, M. Nijhoff, 1903, vi-295 pages). — J'ai présenté aussi les volumes précédents à l'Académie (voir, aux *Bulletins*, les séances de mars et de novembre 1902).

Ce volume est surtout intéressant pour nous par tout ce qu'il nous apprend sur l'attitude du grand homme d'État hollandais immédiatement avant et pendant la Révolution belge. On y trouvera de sa main une esquisse magistrale du groupement des partis avant la crise de 1830 en Belgique et en Hollande (pp. 100-119), de curieuses révélations sur l'action secrète qu'il exerça pendant le soulèvement sur le prince d'Orange pour l'exhorter à prendre franchement la direction du mouvement révolutionnaire, et des indications piquantes sur les nombreuses brochures, audacieusement impartiales, que Hogendorp écrivit en pleine période révolutionnaire pour essayer d'ouvrir les yeux à ses concitoyens hollandais. Certains de ces pamphlets politiques eurent rapidement jusqu'à six éditions consécutives, mais ne purent ébranler l'entêtement du Roi et de la Hollande.

Désabusé et miné par les infirmités, Hogendorp mourut le 5 août 1854. Ses papiers, dont un de ses descendants vient de terminer la publication avec un soin et une piété au-dessus de tout éloge, constituent le plus beau monument qui pût être élevé à la mémoire de cet homme d'État, d'un patriotisme et d'une largeur de vues vraiment admirables.

PAUL FREDERICQ.

JUGEMENT DES CONCOURS.

CONCOURS ANNUEL POUR 1903.

Section d'histoire et des lettres.

TROISIÈME QUESTION.

Faire l'histoire des invasions en Belgique au moyen de l'étude systématique des dates fournies par les trouvailles de monnaies dans les ruines de villas, dans les tombeaux et dans les trésors enfouis.

Rapport de M. Kurth, premier commissaire.

« Le premier des deux mémoires qui nous ont été soumis porte la devise un peu hardie : *Eureka*. Il se compose de dix-sept pages contenant quelques considérations sur la numismatique de notre pays, depuis les premiers Belges jusqu'à l'époque franque. Il prouve que l'auteur n'a pas compris la question et qu'il ne possède pas les connaissances nécessaires pour en aborder l'étude avec fruit. C'est tout ce qu'il convient de dire de son travail, dont l'examen m'a laissé une impression pénible.

Le second mémoire porte pour devise : *L'étude de l'histoire inspire l'amour de la patrie*. Je me contenterais d'en dire la même chose que du premier, si l'équité ne me faisait un devoir d'ajouter qu'il fait preuve, au moins, de quelques connaissances archéologiques, d'ailleurs insuffisantes et mal digérées, et que l'auteur s'est astreint à un certain travail pour dresser la liste des trouvailles numismatiques faites à diverses époques en Belgique. Il avoue d'ailleurs (p. 71) ne connaître le con-

cours de l'Académie que depuis deux mois à peine, et avoir réuni à la hâte ses matériaux. Il ajoute que quand même il en aurait eu à sa disposition un nombre plus considérable, il ne serait pas arrivé à un autre résultat, et il croit qu'il suffirait de dresser la carte archéologique du pays pour répondre aux intentions de l'Académie. On ne peut, dans ces conditions, que se féliciter pour lui de la brièveté du délai dont il a disposé pour faire son travail : il n'aura perdu que deux mois de son temps.

Je propose à la Classe de remettre la question au concours : il y a lieu d'espérer qu'il se rencontrera enfin un archéologue doublé d'un historien qui la traitera d'une manière fructueuse. »

MM. Vanderkindere et De Smedt, second et troisième commissaires, déclarent se rallier aux conclusions du rapport de M. Kurth.

La Classe, adoptant les conclusions des rapports de ses commissaires, décide qu'il n'y a pas lieu de décerner le prix proposé.

QUATRIÈME QUESTION.

On demande une étude littéraire et philologique sur les œuvres du poète dunkerquois Michel de Sicaen.

Verslag van den heer Paul Fredericy, eersten commissaris.

« Voor de prijsvraag uitgeschreven over *Het leven en de werken van Michiel De Sicaen* hebben wij eene zeer uitgebreide verhandeling van 260 groote bladzijden ontvangen onder kenspreuk : *Waar een wil is, is een weg.*

Eerst geeft ons de schrijver eene levensbeschrijving

van den Duinkerkschen dichter (1654-1707) alsmede een algemeen overzicht van zijne werken. Ook wat er reeds over hem geschreven werd, somt hij op.

Een tweede hoofdstuk is gewijd aan de krakeelen der Rederijkers uit zijnen tijd in de Spaansche Nederlanden, waar De Swaen in gemengd werd, en aan zijne *Rymkonst*, die met Vondel's *Aenleidinge tot de Nederduytsche Dichtkunst* en Boileau's *Art poétique* worden vergeleken.

In het derde hoofdstuk bestudeert de schrijver de treurspelen van De Swaen en in het vierde zijn beste tooneelstuk, het blijspel *De gecroonde Leersse* (1688).

Het vijfde en laatste hoofdstuk neemt De Swaen's verhalende en lyrische gedichten in oogenschouw.

Als letterkundige is De Swaen geene figuur, die op den voorgrond treden zal; maar als vertegenwoordiger onzer letteren in den Vlaamschen Westhoek van Fransch-Vlaanderen tijdens de eerste jaren der Fransche inpalming verdient hij ten volle onze aandacht. Zijn leven en zijne werken zijn eene brok uit het kwijnend leven van onzen stam in de voor de Zuidelijke Nederlanden zoo rampenvolle XVII^{de} eeuw.

De schrijver heeft dit alles goed ingezien. Hij overschat de waarde van De Swaen niet, maar tracht hem voorten voeten uit af te beelden te midden van zijne tijdgenooten, de Rederijkers van Vlaanderen en Brabant. Daartoe heeft hij noch moeite noch opsporingen gespaard. Alles wat over De Swaen verschenen is, zelfs in de minstbekende drukjes van Fransch-Vlaanderen of in de dagbladen dier streek, heeft hij gelezen en benuttigd. Ter plaatse is hij geweest om de onuitgegeven handschriften van De Swaen en het verder archief en de bibliotheek van het *Comité flamand de France* te door-

snuffelen. Met eenen tamelijk rijken buit is hij van die wetenschappelijke reis naar huis teruggekeerd, heeft dan nog in België onze archieven en bibliotheken doorzocht en in eenen aangenamen stijl deelt hij ons de uitkomsten zijner studie mede.

Deze verhandeling, die een nieuw hoofdstuk voor de geschiedenis der Nederlandsche letterkunde tijdens de XVII^{de} eeuw aanbrengt, schijnt mij ten volle den prijs waardig te zijn.

Alleen bij het verzenden naar de ongedrukte of zeer zeldzame bronnen zou ik wat meer stiptheid wenschen. Wat beteekent : *Gent, Acc.* voor den gewonen lezer? Ik weet het, omdat het mij niet onbekend is, dat eene afdeeling van de Bibliotheek der Gentsche Hoogeschool aldus wordt aangeduid; maar de niet Gentsche lezers? Wat beteekent : *Archief, Brugge*? Men zou wenschen te weten, of hier sprake is van het stads- of van het Staatsarchief, enz.

Mits deze en enkele kleine vlekjes, die gemakkelijk te weren zijn, verdient, mijns inziens, de verhandeling over De Swaen bekroond te worden door de Klasse der Letteren. »

—

Verflag van den heer J. Vercoullie, tweede commissaris

« Ik sluit me aan bij het oordeel van Uw eersten commissaris, die de verhandeling over M. de Swaen waardig acht om door de Klasse der Letteren bekroond te worden.

Ik meen zooals hij, dat de vijf hoofdstukken waaruit het werk bestaat, alles geven wat over Michiel de Swaen te geven is, en dat deze eigenaardige Fransch-Vlaming door den auteur der Verhandeling in zijn waar daglicht geplaatst is.

Nauwgezet historicus, smaakvol litterator, scherpzinnig criticus, is de auteur der verhandeling ook een goed beslagen folklorist, vooral in het vierde, en waar het pas geeft, in het vijfde hoofdstuk.

Hij weerlegt afdoende (blz. 142) Carnel, Dinaux en Looten, die beweren dat de Vlaamsche vertaling van den *Cid*, welke Corneille in zijn studeerkamer had, die van M. de Swaen zou geweest zijn.

Hij herstelt (blz. 40 en vv.) de misslagen door Looten in zijn uitgave van de *Gekroonde Leersse* begaan.

Om M. de Swaen's persoonlijke waarde te schetsen, weet hij zeer jaist zijn verhouding tot de rederijkers te bepalen (blz. 65), evenals hij bij de beschouwing van de *Rymkonst* (einde derde hoofdstuk) met veel voorbeelden staalt hoe bij M. de Swaen de practijk niet altijd strookt met de theorie.

Verre van overbodig, zijn de talrijke en lange citaten hier bijzonder welkom, niet alleen omdat ze met veel smaak gekozen zijn, maar vooral omdat de werken van den Duinkerkschen dichter, de gedrukte zoowel als de onuitgegeven, zeer moeielijk genaakbaar zijn.

Daarentegen zouden de beschouwingen over inhoud en waarde van den Mauritius (blz. 85 en vv.) bij een inkorting winnen en in het onderzoek van de theorieën over het Vondeliaansche drama (blz. 124-125) zou die van Baumgartner moeten betrokken worden.

Ettelijke spel- en taalfouten, die op rekening van den afschrijver schijnen te komen, kunnen bij den druk verbeterd worden, alsook het fontief gebruik van de uitdrukking « Onbevleete Ontvangenis (blz. 194, 215, 225) » voor « Menschwording » of « Maria Boodschap ». »

Rapport de M. J. Stecher, troisième commissaire.

« Je me rallie aux conclusions de MM. Paul Fredericq et J. Vercoullie. Comme eux, j'estime que le mémoire sur Michel de Swaen mérite le prix. Si l'on peut critiquer quelques citations trop longues et des détails un peu minutieux, peut-être étaient-ils indispensables en cette très pénétrante étude d'un poète en situation exceptionnelle. Il chante au début même de l'annexion française, et ce fervent disciple de Cats et de Vondel doit célébrer Louis XIV et son grand marin flamand Jean Bart. Il traduit le *Cid* avec « l'exactitude flamande » dont parle Fontenelle (1). Comme auteur comique, il rivalise avec W. Ogier, et comme satirique, avec Abraham Poirters. Ce nom du chirurgien rhétoricien, combinant de façon originale le classicisme alors nouveau de Boileau et le réalisme de ces peintres flamands qui inspirent encore Stijn Streuvels, sert aujourd'hui de vocable aux *Flamands de France*, et l'Académie fera chose pieuse et nationale en couronnant une appréciation tout à fait adéquate du poète flamand qui, au XVII^e siècle, s'est le moins senti de la *décadence* ambiante. »

La Classe, se ralliant aux conclusions des rapports de ses commissaires, décerne sa médaille d'or d'une valeur de *huit cents francs* à l'auteur, M. Maurice Sabbe, professeur à l'Athénée royal de Malines.

(1) L'auteur du mémoire soutient (contre tout le monde) qu'il s'agit de Vanheemskerck.

Section des sciences morales et politiques.

DEUXIÈME QUESTION.

Faire l'histoire et la critique du système belge en matière de budget de l'État.

L'auteur examinera les règles constitutionnelles, la théorie de la comptabilité publique, la pratique parlementaire en matière de confection, vote et vérification des budgets, etc. Il cherchera à en tirer des conclusions quant au système budgétaire en général, et aux améliorations possibles en Belgique. Il établira, autant que possible, des éléments de comparaison dans l'étude des budgets des pays étrangers.

Deux mémoires ont été reçus.

Le premier porte pour devise : *Le système financier d'un pays se compose non seulement de belles institutions éparses, mais d'un budget sincère et contrôlé.* (STOURM.)

Le second : *Le budget est l'arme de résistance et de victoire des nations.* (FAIDER, *Les finances publiques.*)

Rapport de M. Brants, premier commissaire.

« Au programme du concours figurait la question rappelée ci-dessus, relative au budget, question intéressante qui a tenté à bon droit un esprit net et méthodique, en même temps qu'instruit, capable d'en saisir la portée politique.

Telles sont les qualités que révèle le mémoire n° 1 intitulé : *Étude sur le système belge en matière de budget de l'État (exposé historique et critique)*, manuscrit de 400 pages in-4°, dont de nombreuses notes augmentent encore les dimensions.

Bien qu'étant premier commissaire, je ne crois pas devoir aussi longuement que les fois précédentes, exposer en détail le contenu de ce mémoire. La haute compétence spéciale du second commissaire, M. Beernaert, lui réserve ici un jugement tout particulièrement qualifié. Je me bornerai donc à émettre un avis global et à le justifier sommairement.

L'auteur commence son étude par une introduction historique; celle-ci contient un exposé du budget à la fin de l'ancien régime, un mot de la domination française, une étude du régime budgétaire sous le royaume des Pays-Bas. Cette dernière partie, par les controverses et les difficultés résultant du budget décennal, et d'autres mesures propres à soustraire les finances au contrôle public, doit expliquer historiquement plusieurs des règles adoptées par le Congrès.

L'étude belge elle-même suit une division très logique : La préparation du budget, — le budget devant le Parlement, — l'exécution du budget, théorie de la comptabilité publique, — le contrôle de l'exécution du budget.

Nous n'en décomposerons pas les diverses parties. L'auteur suit l'ordre logique qui mène la loi budgétaire d'un terme à l'autre, de la préparation au vote sur le règlement définitif.

Dans chacune de ces parties, c'est, comme le demandait la Classe, le régime belge qui est l'objet tout à fait prédominant de ses recherches; il en fait l'histoire politique et parlementaire; les documents des Chambres constituent, en effet, la source la plus riche; faut-il faire remarquer combien laborieuse est l'investigation qu'elle requiert; l'auteur a mis en relief les débats caractéristiques, choisi les citations topiques marquant les opinions

en présence; son ouvrage nous présente donc un aperçu historique et synthétique à la fois de notre régime budgétaire.

Parmi les questions soulevées, il en est qui ont été très débattues et dont l'intérêt pratique subsiste encore en Belgique; il en est d'autres qui sont tranchées d'une façon absolue par des dispositions constitutionnelles.

A la deuxième catégorie appartiennent le vote annuel, le vote par article avec la défense des virements, etc.; l'auteur ne néglige pas cependant de les exposer, d'en indiquer le caractère et le motif, avec quelques exemples empruntés aux États étrangers.

Quant aux controverses belges, si, naturellement, on peut discuter certaines de ses conclusions, on trouvera les éléments de leur histoire, avec une grande abondance de références parlementaires. Tel est le cas, par exemple, en ce qui concerne la forme du budget (unique ou multiple) où se présente l'étude du budget doublement *unique* de 1885, — pour la distinction entre l'ordinaire et l'extraordinaire, avec la notion nouvelle et récente des dépenses exceptionnelles, — pour la mesure du privilège de priorité de vote réservée aux représentants, — pour l'usage de modifier une loi organique par une disposition budgétaire, — pour le droit de retrait d'un budget après vote de la Chambre, comme ce fut le cas pour celui des dotations, il y a un an, — pour la date et la procédure parlementaire aux fins de donner aux budgets une étude sérieuse et compétente sans devenir interminable.

Dans une mesure relativement très sobre, le mémoire constitue un commentaire de notre régime budgétaire par les travaux et la jurisprudence parlementaires, *mesure très sobre*, en effet, si l'on envisage l'importance, l'am-

plitude des questions et l'absence presque complète à leur sujet d'études systématiques en Belgique.

Nous estimons donc que ce mémoire rendra un réel service à l'étude de notre histoire politico-financière.

Sans doute, l'auteur n'a pas puisé très largement aux sources étrangères; l'étude des pratiques des autres pays est puisée presque tout entière à des ouvrages, très connus, d'auteurs très compétents, mais dont il est le tributaire sans aller aux sources directes. Nous ne voulons pas dire qu'il soit dépourvu de bibliographie étrangère, mais elle n'est pas fort abondante, et les ouvrages de Stourm et de Boucard et Jèze lui sont d'un constant secours. Au surplus, la Classe, dans la teneur de la question, n'avait pas requis une étude directe des régimes étrangers.

Peut-être eussions-nous souhaité, dans un chapitre final, voir grouper quelques conclusions de réformes ou d'améliorations dont serait susceptible notre régime financier. Il serait facile à l'auteur de faire ce chapitre, et peut-être pourrait-on l'y autoriser, sans l'y obliger.

Tel qu'il est, le mémoire nous paraît une œuvre utile, intéressante, laborieuse, méthodique, et sous réserves d'erreurs sur des points spéciaux, qui nous auraient échappé, digne de recueillir la récompense du concours.

Une seconde étude a été adressée à la Classe, aperçu du système, mêlé de quelques réflexions, dont l'ensemble ne forme que 70 pages, et qu'il ne peut être question de mettre en ligne à côté de l'œuvre étendue et approfondie que nous venons de présenter.

Je conclus en proposant à la Classe de conférer le prix au mémoire n° 1. »

Rapport de M. Boernert, deuxième commissaire.

« Des deux mémoires adressés à l'Académie, le second est tout à fait insuffisant. A peine l'auteur effleure-t-il les questions si nombreuses et si complexes que comporte le sujet, et il le fait sans suite et sans méthode ; il en est plusieurs qu'il laisse complètement à l'écart.

Mais avec le premier commissaire M. Brants, je suis d'avis que le premier mémoire, dont la devise est : *Le système financier d'un pays se compose non seulement de belles institutions éparses, mais d'un budget sincère et contrôlé*, mérite absolument la récompense du concours.

C'est un travail également remarquable dans la forme et dans le fond. L'exposé de nos institutions financières, de leurs règles et de leur mise en œuvre est aussi exact que complet, et il est si clairement, si méthodiquement présenté que le lecteur ne s'aperçoit pas de l'aridité du sujet.

C'est avec toute raison que l'auteur loue notre organisation financière, et il faut reconnaître avec lui que tout en assurant au pays les garanties les plus sérieuses d'exactitude, de sincérité et de fidélité, elle est assez souple pour que la marche du Gouvernement et des nombreux services qui dépendent de lui ne soit jamais entravée. On doit notamment rendre pleine justice à l'institution de la Cour des comptes, à l'exactitude et à la rapidité de son contrôle et aux services si précieux que rend la Banque nationale comme caissier de l'État.

Le mémoire débute par une introduction historique pleine d'intérêt, notamment en ce qui concerne le régime des Pays-Bas autrichiens et les réformes proposées par le

prince de Stahremberg. Mais il est regrettable que l'auteur se soit borné à quelques aperçus exacts, mais rapides quant aux temps antérieurs de notre histoire financière. Notre vieux droit public, spécialement quant au vote des subsides, à leur répartition et à l'inaliénabilité des domaines, mériterait une étude attentive ; même sous la maison de Bourgogne, nos chambres des comptes remplissaient consciencieusement leur rôle et avaient parfois envers le Souverain des hardiesses surprenantes ; et malgré les souverainetés diverses que nos provinces ont eu à subir, elles ont su maintenir et pratiquer leurs privilèges mieux que dans d'autres pays.

Peut-être l'auteur voudra-t-il un jour compléter à cet égard son remarquable travail.

Il en a consacré plusieurs chapitres, et des plus importants, à l'étude de problèmes fréquemment discutés en Belgique et d'un intérêt actuel : budget unique ou budgets multiples, — budget ordinaire et budget ou crédits extraordinaires, — visa préalable et avances de trésorerie, — crédits supplémentaires, — modifications organiques ou réglementaires par la loi du budget, etc.

Il est certains points où la thèse de l'auteur s'impose. Il est évident, par exemple, que courrait à sa ruine un pays qui admettrait en règle le paiement sur l'emprunt de dépenses non productives, qu'elles soient, de leur nature, ordinaires ou extraordinaires ; mais c'est ce qui ne s'est fait en Belgique qu'à certaines époques où la situation financière se trouvait exceptionnellement obérée. En règle générale, les bonis du budget ordinaire ont permis de couvrir les dépenses extraordinaires non directement productives. Aussi le budget de la Belgique, s'il

fallait l'établir, montrerait l'actif et le passif en équilibre, même en laissant de côté les dépenses consacrées à notre établissement militaire et les dépenses somptuaires.

Il est d'autres points à l'égard desquels la controverse demeure ouverte, mais l'auteur en indique les éléments avec impartialité et en renvoyant aux sources.

Nous aurions voulu voir l'auteur creuser certaines questions qu'il ne fait qu'effleurer. Il en est ainsi notamment de la composition du Comité permanent du budget, dont le rôle pourrait être rendu plus important, et de l'institution d'un budget absolument indépendant et de caractère plutôt industriel, pour les dépenses et les recettes du chemin de fer de l'État.

Et pour tempérer encore l'éloge par quelque critique, j'exprimerai, avec le premier rapporteur, le regret que l'auteur n'ait pas tiré un meilleur parti des sources étrangères. Là aussi, il trouvera à compléter et à améliorer un travail déjà excellent. »

Rapport de M. Denis, troisième commissaire.

« Les mémoires soumis à la Classe m'ont été confiés pendant un trop petit nombre de jours pour qu'il m'ait été possible d'en faire les objets d'une critique vraiment approfondie; et si, de l'examen qu'il m'a été donné d'accomplir, je rapportais quelque grave hésitation à me rallier à l'avis des premiers commissaires, je me ferais un devoir de me récuser en ce moment. Mais il en pour-

rait résulter une véritable injustice à l'égard de l'auteur du mémoire très remarquable, distingué par mes honorables collègues. Aussi, je me rends à leurs conclusions, en exprimant le regret que l'auteur n'ait pas complété son ouvrage par des conclusions générales : d'après les termes de la question proposée, l'auteur doit tirer, de l'examen de notre système financier, des conclusions, quant au système budgétaire en général, et aux améliorations possibles en Belgique.

Sans doute, et il serait injuste de le méconnaître, dans chacun des chapitres consacrés successivement aux différents aspects de la question budgétaire, l'auteur a proposé des conclusions et même des réformes pratiques; mais l'importance du problème est telle, l'avenir de la Démocratie et du Régime parlementaire exige si impérieusement ici une transformation organique, qu'on ne peut méconnaître la nécessité de reprendre systématiquement, de rassembler en un faisceau les réformes ou les mesures qui doivent puiser leur réelle efficacité dans leur enchainement et dans leur unité.

Le plan du mémoire est conforme à la nature même des choses. Il embrasse successivement, comme l'ont fait d'ailleurs les auteurs des meilleurs traités, la préparation, l'examen, la discussion, le vote parlementaire, l'exécution et enfin le contrôle de l'exécution du budget. Toutes ces conditions de forme et de structure financière, à première vue si arides, doivent, comme il en est, suivant le mot de Montesquieu, de la procédure à l'égard du droit, être en dernière analyse des gages essentiels donnés à la liberté et à l'exercice normal de la souveraineté nationale. La réalisation, si je puis dire, d'un équi-

libre normal dans la vie organique ou financière de l'État, est la condition de l'épanouissement des formes supérieures de son activité politique.

Aussi saisisrait-on mieux et avec une bien plus haute portée, dans des conclusions générales, le lien des réformes partielles dispersées dans un vaste ouvrage. Le point de départ de l'année financière, en rapport avec la date de la présentation du budget, l'unité ou la pluralité du budget général, la constitution, la présentation et les conditions de débat du budget extraordinaire, l'organisation du travail préparatoire des Chambres et spécialement de la Chambre des Représentants, les conditions de la discussion publique, le rôle de l'initiative parlementaire, soit qu'elle amende, soit qu'elle propose dans le budget des modifications aux lois, la tardivité du vote des budgets, les crédits provisoires et l'abus qui en est fait, le rôle propre du Sénat en matière de finances, non seulement au point de vue de ses attributions constitutionnelles et de son initiative, mais après l'œuvre trop souvent à la fois tardive et sommaire de la Chambre, de l'efficacité réelle qui lui reste, ce sont là des aspects du problème financier étroitement enchainés, et les éléments de solution qui s'y rapportent concourent plus ou moins puissamment à arracher le régime parlementaire à une redoutable décadence.

L'expérience nous a donné la conviction que le budget des recettes et les budgets des dépenses doivent non seulement être présentés en même temps, mais examinés et soumis en même temps au vote; il faut qu'à aucun moment leurs relations nécessaires n'échappent à personne, et que leur équilibre normal puisse être toujours

nettement conçu et réalisé dans les limites des prévisions rationnelles. Il est déraisonnable de voter les recettes avant la détermination précise des dépenses. L'auteur, qui se prononce avec M. Graux pour l'unité du budget, voit une atténuation au système de la pluralité dans la présentation simultanée au Parlement des différents budgets; il n'y a de garantie réelle contre l'erreur et l'illusion que dans un examen et un débat simultanés.

L'échec de M. Graux dans sa grande tentative de réforme est dû aux circonstances et surtout à la situation financière. Ce n'est pas la condamnation de la réforme même : il faut faire appel à une expérimentation nouvelle.

L'unité du budget ne va pas sans une forte réorganisation du travail parlementaire; l'auteur pense que le règlement actuel de la Chambre permet déjà d'y atteindre. Il rappelle, avec raison, ce qui semble à peu près complètement oublié, que ce règlement prévoit encore, pour l'étude du projet de loi contenant le *Budget général de l'État*, la désignation de trois rapporteurs, au lieu d'un seul, par section.

L'auteur pense que les minorités y seraient suffisamment représentées. Tout dépendrait cependant de la composition donnée par le hasard à ces sections. Pourquoi ne pas aller directement à une véritable organisation de la représentation proportionnelle au sein des sections mêmes? Par là un travail préparatoire serait rendu plus fructueux, parce qu'il pourrait être organisé, divisé plus méthodiquement; des rapporteurs des minorités pourraient être désignés à côté du ou des rapporteurs de la majorité, avec des prérogatives du même ordre.

La réorganisation du travail parlementaire appelle à son tour les réformes relatives à la présentation des budgets et à la détermination du point de départ de l'année financière. La loi du 24 juillet 1900, qui règle la présentation budgétaire, l'impose avant le 31 octobre chaque année; cette loi n'a pas résolu le problème, elle n'a nullement conjuré les retards dans le vote des budgets, ni surtout le funeste régime des crédits provisoires.

Les systèmes d'unité et de pluralité budgétaires ont un second aspect : la légitimité d'un budget extraordinaire distinct, que condamnait aussi le projet de M. Graux.

Si la composition, la structure du budget extraordinaire, maintenu dans notre organisation financière, se sont manifestement améliorées avec la distinction des dépenses exceptionnelles et des dépenses extraordinaires, un premier péril subsiste encore dans la confusion entre ces deux ordres de dépenses. Est-il légitime d'assimiler par exemple aux dépenses qui accroissent le capital productif de la nation celles qui s'appliquent au Mont des Arts? Un plus grave péril est dans la présentation tardive de ce budget et dans la discussion précipitée à laquelle il donne lieu en dépit de la gravité des charges qu'il engendre.

La proximité de la date du dépôt des budgets ordinaires et de celle qui fixe le point de départ de l'année financière, est la plus grave difficulté à laquelle on se heurte dans les plans de réorganisation : la discussion ne peut être épuisée avant l'ouverture de l'exercice. Il faut ou avancer la date de dépôt ou reculer le début de l'année financière. Le 1^{er} janvier est trop rapproché évidemment.

du 31 octobre. Est-il réellement impossible de reporter au 1^{er} juillet ou à une date postérieure au 1^{er} janvier, le point de départ de l'année financière, comme le réclamait M. Graux?

L'enquête administrative faite sur cet important objet a-t-elle été décisive; suffit-il d'avancer d'un mois la date du dépôt, de la fixer avec l'auteur au 1^{er} octobre? Ici, c'est une réforme radicale que la situation nous impose, il y va, nous en sommes fermement convaincu, des destinées du Parlementarisme.

Le vote tardif des budgets a pour inévitable corollaire l'abus des crédits provisoires, devenu criant aujourd'hui; le contrôle des Chambres, c'est-à-dire la fonction historique et l'essence même du système parlementaire, devient d'autant plus illusoire et d'autant plus stérile qu'il est plus tardif; la Chambre, en méconnaissant sa devise fondamentale, donne l'essor au gouvernement personnel qui se fortifie à mesure que le contrôle du Parlement est moins régulier et moins constant. Le rôle de la seconde Chambre, loin de grandir avec l'effacement de la première Chambre, tend à son tour à se réduire au stérile enregistrement des résultats, devenus irréparables, de méthodes politiques aussi profondément viciées.

Les abus de l'initiative parlementaire et du droit d'amendement donnent lieu à de justes critiques, mais, dans l'état actuel des choses, la suppression de ce droit fortifierait encore le pouvoir exécutif aux dépens du pouvoir législatif. Oserions-nous le souhaiter? Et qui est-ce qui nous préserverait des entraînements des partis; où le Gouvernement trouverait-il le point d'appui suffisant pour résister aux sollicitations de ses défenseurs?

Les Chambres, qui accomplissent déjà si imparfaitement leurs devoirs de contrôle, seraient ainsi indirectement affaiblies.

Le droit, pour le Gouvernement, de retirer devant le Sénat un projet soumis à la Chambre et voté par elle, est discuté très impartialement par l'auteur. Il aboutit à le consacrer, sauf à n'en autoriser l'usage qu'exceptionnellement. Mais, dans son principe même, il consacre une diminution morale du Parlement et mène à une contrainte indirecte du pouvoir exécutif sur la législature.

La question du droit d'initiative de la Chambre en matière de finances se rattache à l'étude du rôle du Sénat. La légitimité de cette prérogative devient certainement plus contestable — l'auteur a raison — après que les constituants auront rendu le Sénat électif. Cependant, c'est toujours une chambre privilégiée par le cens d'éligibilité; qu'elle se transforme en corps représentatif des intérêts, en véritable organe de la Démocratie, et l'égalité des deux Chambres devant le budget sera irrésistible.

C'est quand on embrasse dans leur ensemble, avec l'auteur de cet important et savant mémoire, tous les aspects du problème budgétaire — et à peine touchons-nous dans ce moment aux plus essentiels — que l'on apprécie à quel point il tient en sa dépendance l'avenir même des institutions libres et de la Démocratie. »

La Classe, se ralliant aux conclusions des rapports de ses commissaires, décerne sa médaille d'or, d'une valeur de huit cents francs, à l'auteur du premier mémoire, M. Ernest Dubois, professeur à l'Université de Gand.

—

TROISIÈME QUESTION.

Étudier la vie, les œuvres et l'influence de Godefroid de Fontaines.

Rapport de M. Benchaup, premier commentateur.

« Le mémoire de concours qui nous est soumis sur Godefroid de Fontaines (sa vie, son œuvre, son influence), est une œuvre originale. On connaissait fort peu de chose sur ce sujet, et toutes sortes d'erreurs et de confusions avaient cours. Grâce à notre concurrent, les erreurs sont rectifiées, et nous apprenons énormément de nouveau.

Son mémoire représente une somme de travail considérable : il a fallu consulter un grand nombre d'ouvrages et surtout compulser des manuscrits à Paris et ailleurs, car l'œuvre de Godefroid de Fontaines est en somme inédite. Il révèle chez son auteur une connaissance remarquable de la philosophie scolastique et de son histoire au moyen âge.

Son exposition est exacte, méthodique, intéressante, correcte et claire, en dépit du caractère abstrait de certaines parties.

En conséquence, je suis d'avis que la Classe couronne l'ouvrage, à condition que l'auteur y fasse certaines ajoutes et modifications de détail.

Comme tout le reste de mon rapport ne contiendra que des critiques, j'attire l'attention de la Classe sur les éloges que je viens de faire et sur la conclusion favorable

qui les a suivis. J'ai la conviction que la seconde partie de mon rapport ne contredit nullement la première.

Page 2. L'auteur dit que Godefroid était familier des princes et des papes : cela ne ressort pas de sa biographie. Il exagère, ce semble, ses libéralités scientifiques à la Sorbonne.

Page 9. Il donne sa généalogie d'après Hemricourt. Nous pouvons faire plus et mieux que Hemricourt, grâce aux nombreux documents publiés de nos jours et aux manuscrits de Lefort. Voir l'*errata* publié à la suite des documents relatifs à l'abbaye de Flône, par M. l'abbé Évrard, curé de Jehay, Louvain 1894.

Page 28. Il dit que Godefroid devint maître en théologie vers 1279. Il se base sur ce fait qu'il le fut durant treize ans et qu'il l'était en 1292, mais il l'était encore en l'an 1303 (p. 49).

Page 41. M. Delisle, dit l'auteur, établit que trente-huit manuscrits de la Nationale proviennent du legs fait par Godefroid à la Sorbonne. Il serait utile d'en donner les titres.

Page 43. On ne sait, dit-il, quand mourut l'archidiacre Baldard, qui chargea Godefroid par son testament de donner la maison de Beaurepart aux Victorins de Paris. On possède cependant l'épithaphe de cet archidiacre : elle place son décès au 2 des nones de mai 1272. (Cf. de Theux.) Le document parisien qui nous fait connaître le legs de Baldard est daté de mars 1296, style gallican. Ce doit donc être 1297 nouveau style.

Page 45. L'auteur révoque en doute que Godefroid ait été chanoine de Saint-Martin, à Liège. Le fait est pourtant probable, à en juger par ce texte d'un registre de

comptes de la Collégiale Saint-Martin (1) : *Mense octobri. Pro anniversario magistri Godefridi de Fontanis : valente III modios 5 st. et 1 quarta spelte.*

Il y a, dès lors, lieu d'examiner si le *magister Godefridus*, chanoine de Saint-Martin et doyen de Sainte-Croix cité dans Schonbroodt (*Inventaire des chartes de Saint-Martin*) et dans Pirenne (*Polyptique de Guillaume de Ryckel*) ne doit pas être identifié avec Godefroid de Fontaines.

Il n'est pas démontré sans doute que ce doyen de Sainte-Croix et chanoine de Saint-Martin est notre Godefroid de Fontaines. Toutefois, il semble que celui-ci avait une affection spéciale pour Saint-Martin et Sainte-Croix. On vient de voir qu'on célébrait son anniversaire dans la première de ces collégiales. Il en était de même à Sainte-Croix, témoin ces lignes du nécrologe inédit : *26 octobris. Com. magistri Godefridi de Fontanis presb. quondam Leod. et Parisiensis canonici pro quo habemus VI sext. sp. in granario.*

Page 45. Il faudrait ici aussi donner les titres des manuscrits légués ou plutôt donnés à l'abbaye liégeoise de Saint-Jacques par Godefroid. S'il les a donnés et non légués, il n'y a pas à corriger l'obituaire de la Sorbonne, qui dit : *legavit omnes libros scolasticos*; d'ailleurs, il ajoute : *usque ad valorem*, ce qui veut dire, ce semble, qu'il les légua jusqu'à concurrence de la valeur requise pour la dotation de son anniversaire.

(1) C'est M^{rs} Schoolmeesters qui m'a signalé ce texte important, ainsi que celui dont il va être question.

Page 49. L'auteur rapporte que d'après les manuscrits de Devaux, Godefroid fut élu évêque de Tournai. Et il affirme que les sources sont muettes sur ce point.

Il n'en est rien. L'abbé Li Muisis, chroniqueur contemporain, donne des détails circonstanciés sur cette élection. Et ils sont confirmés par une bulle inédite de Boniface VIII, que nous reproduisons en appendice à cause de son importance. De ces deux textes il ressort qu'en 1300 Godefroid a été à Liège, qu'il était chanoine de Tournai, que la majorité du chapitre l'a choisi comme évêque; qu'il s'est rendu à Rome pour faire ratifier cette élection, qu'il y a renoncé à l'épiscopat.

Pages 63 et suivantes. Il y aurait lieu d'examiner de très près les textes cités et traduits par l'auteur. Il me semble que leur portée n'a pas toujours été saisie exactement. Godefroid paraît prendre les articles de Tempier tantôt pour des propositions condamnées, tantôt pour des condamnations de propositions; ce qui est tout autre chose.

Page 74. L'auteur dit que Godefroid était soustrait, par sa situation de fortune et par sa naissance, au besoin de quémander des bénéfices. Cela fait sourire, quand on sait qu'il était chanoine d'une demi-douzaine de chapitres.

Page 83. Pourquoi l'auteur n'essaie-t-il pas de démontrer si oui ou non la relation des séances conciliaires de 1286 est de Godefroid?

Page 93. L'auteur exagère, ici et ailleurs, la portée de l'acte du cardinal Monachus confiant à Godefroid la mission de remettre son ouvrage de droit canon à l'Université de Paris.

Il est clair, par la teneur de sa lettre, que ce canoniste

profita de la présence de Godefroid à Rome en 1301 pour lui demander de porter à Paris un exemplaire de son livre.

Page 95. Il dit que les *quodlibeta* de Godefroid rempliraient deux ou trois volumes d'impression comprenant 1,500 pages au moins. Mais il faudrait ajouter le format.

Page 95. Il suppose derechef que Godefroid a terminé son professorat actif en 1292 (cfr. p. 28). Mais je ne vois pas sur quel fondement. Je crois qu'il était encore en activité en 1303 (cfr. p. 49).

Page 111. Il mentionne trois manuscrits d'un tableau des divergences doctrinales qui existent entre Godefroid et ses principaux contemporains. Il serait intéressant de le reproduire en appendice, comme aussi la table des matières des *quodlibeta*.

Page 111. Un chapitre sur les sermons de Godefroid, dont il est ici question, n'eût pas été de trop. De Wulf dit à ce propos (*Histoire de la philosophie scolastique*, p. 284) : « Godefroid a laissé plusieurs sermons qui dénotent un homme supérieur et un philosophe. Il n'est point suspect de sacrifier la liberté de penser à l'ipsédixitisme. »

Page 111. Il eût fallu rechercher si le petit traité d'éloquence sacrée, dont il est ici question, est de Godefroid.

Page 112. Uccelli et Fretté ont imprimé des scolies sur la Somme contre les gentils de saint Thomas, scolies qu'ils attribuent à Godefroid.

L'auteur n'examine pas ce qui en est. Il était l'homme cependant pour le faire avec succès. Une lecture rapide me fait opiner qu'ils sont réellement de son héros. Même remarque pour les questions philosophiques, fol. 505-512

du manuscrit 15,819; pour les notes du manuscrit du traité *de virtutibus* de saint Thomas (cfr. p. 40).

Page 114. Pourquoi ne pas rechercher ce traité contre les ordres mendiants attribué à Godefroid ?

Page 115. L'auteur esquisse la physionomie de Godefroid comme théologien dogmatique; mais il eût bien fallu un chapitre sur ce sujet, puisqu'il intitule son mémoire : *Un théologien philosophe du XIII^e siècle*. N'eût-il pas été intéressant de savoir ce que Godefroid pensait sur la création temporelle, sur le concept de la théologie ?

Page 119. Même remarque sur Godefroid théologien moraliste, traitant, par exemple, du duel, de la divination.

Page 120. Même remarque sur Godefroid canoniste, parlant, par exemple, du pouvoir temporel des papes, des sépultures, du prêt à intérêt.

Page 143. L'auteur écrit : « Le thomisme de Godefroid est franc. » (P. 149) : « Godefroid est un thomiste indépendant et éclectique. »

C'est la seconde appréciation qui est la plus proche de la vérité. Et même l'on doit dire que Godefroid se sépare de saint Thomas sur des points capitaux, essentiels même. Parfois il est flottant (cfr. p. 198).

Page 153. Je conteste absolument ce que dit l'auteur de la théorie des espèces impresses réellement distinctes de l'acte de la connaissance. Elle n'a pas les torts qu'il lui prête, et saint Thomas l'a soutenue.

Page 215. Ici commence l'unique chapitre consacré à l'influence de Godefroid, troisième partie du sujet assigné. C'est trop peu. Il y avait plus à dire, par exemple, de Duns Scot, de Capreolus, de Richard de Middleton.

Je conclus : l'œuvre qui nous est présentée a çà et là besoin de corrections. Je n'ai parlé que du fond et négligé de relever des néologismes, des expressions trop familières ou incorrectes. Les détails orthographiques sont assez souvent fautifs, mais c'est évidemment le fait du copiste. Le plus grave défaut sont les lacunes : on peut différer d'avis sur leur importance. En tout cas, par le contenu positif de son travail, l'auteur a fait un ouvrage original, intéressant, où revit une physionomie très caractéristique. C'est un chapitre nouveau de l'histoire littéraire nationale.

BULLE DE BONIFACE VIII A GUIDON DE BOULOGNE,
ÈVÊQUE ÉLU DE TOURNAI.

27 février 1301.

Reg. Vatic. n° 50, pièce 23, fol. 6 v°.

Guidoni de Bolonia Electo Tornacen.

Celestis dispositione consilii, per quod in regno mundi ordinationem suscipiunt universa, supreme dignitatis fastigio licet immeriti presidentes, super gregem dominicum nostre vigilantie creditum vigilis speculatoris officium exercemus circa illa potissime intentum animum dirigendo, curamque impendendo sollicitam per que divini cultus augmentum, exaltatio catholice fidei et comoda salutis proveniant animarum, que, prout firma spes suggerit, ex eo facilius et efficacius subsequi poterunt, si ecclesiis

pastorum gubernatore (1) carentibus personas preficiamus ydoneas easque viris providis committamus, cum (2) commissos sibi populos per suam circumspectionem providam et prudentiam circumspectam salubriter dirigant et informant, ac bona ecclesiarum ipsorum non solum gubernent utiliter, sed etiam multimodis efferant incrementis. Dudum siquidem Tornacensi ecclesia per obitum bo. me. Johannis Tornacen. episcopi pastoris solatio destituta dilecti filii... Decanus et capitulum ipsius ecclesie, certa die ad eligendum prefixa, vocatis omnibus qui voluerunt, debuerunt et potuerunt comode interesse pro futuri substitutione pastoris, prout moris esse dinoscitur, convenientes in unum, post diversos tractatus inter se super hoc habitos, quorum effectus non extitit subsecutus, per viam scrutinii procedere elegerunt, et tandem ipsorum votis in diversa divisus, duas electiones in eadem ecclesia, unam videlicet de dilecto filio magistro Stephano archidiacono Burgen. (3) in eadem ecclesia, et aliam de dilecto filio magistro Gaufrido de Fontanis, ecclesie predictae canonicis, in discordia celebrarunt. Cumque hujusmodi electionum negotium fuisset per appellationem ad Sedem apostolicam legitime devolutum et apud eam processum aliquandiu in eadem, demum prefatus magister Gaufridus in nostra presentia constitutus, predictus vero Archidiaconus, per procuratorem suum ad hoc specialiter ordinatum, omni juri, si quod eis ex hujusmodi electionibus fuerat acquisitum sponte ac libere in nostris manibus resignarunt, quorum resignationem benigne duximus admittendam : et

(1) Sic, forte *gubernatione*.

(2) Sic pro : *qui*.

(3) Sic pro *Brugensi*.

gerentes ad eandem Tornacen. ecclesiam specialis dilectionis affectum, eamque plenis favoribus confoventes, ac intendentes eidem de persona juxta cor nostrum ydonea providere, predictam ecclesiam ordinationi et provisioni apostolice Sedis et nostre ea vice auctoritate apostolica duximus reservandam, decernentes ex tunc irritum et inane si secus de jam dicta Törnacen. ecclesia contra hujusmodi reservationis nostre tenorem scienter vel ignoranter a quoquam contigerit attemptari : Et tandem ad personam tuam multe itaque (1) (*sic*) nobilitatis titulis insignitam, litterarum scientia preditam, morum honestate conspicuam, et aliis virtutum titulis decoratam, benigne decorationis aciem extendentes, de te canonico Claromonten. prefate Tornacensi ecclesie, de fratrum nostrorum consilio, et apostolice potestatis plenitudine providemus, teque illi preficimus in episcopum et pastorem, curam et administrationem ipsius tibi spiritualiter et temporaliter committentes, firma spe securaque concepta fiducia, quod prefata Tornacen. ecclesia, superna tibi clementia suffragante, per tue provide circumspeditionis industriam et providentie circumspecte solertiani studiosam, defendetur a noxiis, preservabitur ab adversis, et spiritualibus ac temporalibus proficiet ac consurget augmentis. Sub humilis igitur devotionis officio prompteque reverentie ubere jugum Domini suscipere studeas et suavi ejus oneri humiliter colla submittere non omittas, manumque mittens ad fortia, ipsius administrationem ecclesie prudenter et laudabiliter exequaris, et commisi tibi dominici gregis custodiam procures prosequi diligenter, constanter oppositurus te murum et pugilem pro domo Domini ascendentibus ex adverso, ut laudabili de ipso reddita in die districti examinis ratione, regnum Patris

(1) Forte pro *antique*.

altissimi, ab origine mundi preparatum electis, accipere mereris, et eundem gregem tibi commissum ad uberius meriti fructum et retributionis majoris cumulum introduces.

Datum Laterani II. Kal. Martii anno septimo.

Rapport de M. Mercier, deuxième commissaire.

« La personnalité que le mémoire soumis à notre examen fait revivre est une gloire nationale. Par la fierté de son caractère, par son talent philosophique, par l'influence qu'il exerça sur l'orientation de la pensée au XIII^e siècle, Godefroid de Fontaines méritait d'être mis en son plein jour historique. Il ne l'était guère ou point. L'auteur de la question proposée par l'Académie : *Étudier la vie, les œuvres, l'influence de Godefroid de Fontaines*, n'avait lui-même, vraisemblablement, fait qu'entrevoir l'étendue des recherches qu'il voulait susciter. Godefroid de Fontaines est à la fois théologien, moraliste, juriste, philosophe. Il était impossible à un même critique de l'apprécier avec compétence sous ces multiples aspects; d'autant plus que les œuvres de Godefroid sont toutes inédites et disséminées dans les fonds de manuscrits des bibliothèques de Paris, de Rome, d'Angleterre, etc. Aussi approuvons-nous l'auteur du mémoire d'avoir simplement signalé (chap. V) les œuvres théologiques, morales et canoniques de son héros et d'avoir concentré son attention sur le philosophe.

Notre collègue M^{re} Monchamp exprime dans son rapport le regret que le mémoire ne soit pas coextensif à

l'œuvre de Godefroid ; à notre avis, il est heureux qu'il ne le soit pas ; s'il l'eût été, il eût manqué inévitablement d'originalité. Diverses fois, les auteurs de mémoires couronnés par l'Académie ont déclaré restreindre leur sujet afin de le mieux traiter. Ainsi M. Auger a principalement consacré à Ruysbroeck son travail sur les Mystiques dans les Pays-Bas ; M. De Wulf a consacré à Henri de Gand le travail qui, d'après les vœux de l'Académie, devait embrasser l'histoire de la philosophie scolastique dans les Pays-Bas et dans la principauté de Liège.

Le mémoire comprend deux parties principales, l'une consacrée à la biographie de Godefroid, l'autre à sa philosophie.

Une brève analyse de ces deux parties fera apprécier l'importance de l'œuvre, les difficultés et le mérite de l'exécution.

La biographie de Godefroid de Fontaines occupe les deux premiers chapitres.

Le chapitre premier est intitulé : *Godefroid de Fontaines est-il Belge ?* L'auteur démontre l'origine liégeoise du personnage, à l'encontre de savants étrangers qui revendiquent Godefroid pour leur pays ; puis, il met en ordre les données, peu nombreuses d'ailleurs, de la vie du héros.

D'abord une œuvre négative s'impose : il faut dissiper les nombreuses confusions dont Godefroid de Fontaines a été victime. L'auteur connaît quatre ou cinq homonymes dont la biographie a servi à embrouiller celle de notre personnage — et notamment il découvre, dans un manuscrit de la Sorbonne (lat. 3117), le point de départ de l'identification avec Godefroid de Brie, franciscain.

La date de naissance du philosophe liégeois est inconnue. Membre de la Sorbonne, à qui il fit un legs princier de trente-huit manuscrits, Godefroid fut pendant treize ans *magister regens in theologia*. Chanoine de Liège, il fut mêlé à diverses affaires d'intérêt local. En même temps, il était attaché à la cathédrale de Paris et fut, de 1287 à 1293, prévôt de l'ancienne collégiale de Saint-Séverin, à Cologne : l'auteur reproduit le sceau de Godefroid, prévôt, tel qu'il est conservé aux archives de Dusseldorf. Quant aux fonctions de chancelier de l'Université, que la plupart des historiens lui attribuent, il faut les reléguer parmi les nombreuses légendes qui défigurent la personnalité de Godefroid de Fontaines, comme celle de tant d'autres de ses contemporains. Godefroid mourut après 1303, ou même après 1306; son anniversaire eut lieu à la fin d'octobre, à Saint-Lambert de Liège et en Sorbonne.

Si les sources biographiques ne livrent à l'historien que peu de données, celles-ci empruntent aux agitations doctrinales qui marquent l'histoire de l'Université de Paris à la fin du XIII^e siècle, une signification spéciale. Le chapitre III du mémoire la fait ressortir. Il n'est aucune de ces célèbres luttes intestines à laquelle Godefroid de Fontaines ne prenne une part active. Dans ses *Quodlibet*, — intitulé que nous pourrions traduire librement en langage moderne par *Mélanges*, — il se prononce ouvertement contre les ordres mendiants en faveur du clergé séculier; il blâme la condamnation doctrinale portée contre le thomisme, simultanément par l'évêque de Paris, Étienne Tempier (7 mars 1277), et l'archevêque de Cantorbéry, Robert Kilwardby (18 mars 1277). Il le fait avec la plus grande indépendance de langage, non

seulement à l'endroit d'Étienne Tempier, auteur de la prohibition, mais encore à l'égard de son successeur Étienne de Borète, qui négligeait de la retirer. Cette liberté d'allures est un des traits dominants du personnage, et aussi un des côtés les plus curieux de son caractère, car il démontre combien peu étaient placés sous la fêrule ecclésiastique les représentants de la science au moyen âge. *Et est diligenter cavendum doctoribus, ne trepidantes ubi non est timendum fingant sibi justam causam tacendi, quia pauci inveniuntur qui culpari possunt de excessu in veritate dicenda, plurimi vero de taciturnitate.* C'est le fier langage que tient Godefroid; il pourrait servir de devise à son blason, et l'auteur de ce mémoire l'a choisi pour épigraphe.

Le chapitre IV est celui qui assurément a demandé le plus de travail, car il constitue un classement minutieux des nombreux manuscrits qui contiennent les *quodlibet*, pour ne pas parler des autres œuvres du maître. On peut dire que tout est neuf ici, car personne ne s'était donné la peine de regarder de près ces documents difficiles à déchiffrer et plus difficiles à interpréter. L'auteur est arrivé notamment à cette importante conclusion que les quatre premiers *quodlibet* sont une *reportatio* d'un disciple de Godefroid de Fontaines, probablement de Henri le Teutonique; tandis que les dix derniers *quodlibet* sont de la rédaction du maître même.

Multiples sont les aspects de cette personnalité scientifique (chap. V). Théologien, moraliste, juriste, canoniste, philosophe, pamphlétiste, publiciste attentif aux questions à l'ordre du jour, Godefroid est à la fois tout cela. L'auteur ne pouvait examiner l'homme sous ces nombreux aspects, et il déclare à la fin de ce chapitre

qu'il doit se borner à étudier le philosophe. Nous l'avons dit plus haut, nous ne pourrions l'en blâmer.

Après un coup d'œil sur la signification générale des écoles et leur classification au moment où paraît Godefroid de Fontaines, l'auteur caractérise les principaux adversaires que rencontrent ses *quodlibet* : Gilles de Rome, Jacques de Viterbe et surtout Henri de Gand, son célèbre compatriote, qui fut aussi le principal émule du maître liégeois.

Quant à Godefroid lui-même, le fond de son système est le thomisme, mais c'est un thomisme éclectique et indépendant. « Cette indépendance et cet éclectisme, dit l'auteur, se révèlent d'abord par des théories personnelles, bien que secondaires dans une synthèse; par les polémiques engagées contre les principaux philosophes de son temps; par des réserves et des hésitations au sujet des innovations que le thomisme a introduites dans la synthèse scolastique. »

Les chapitres suivants étaient tout indiqués : ils sont consacrés à l'étude de ces solutions personnelles à Godefroid et des théories où il s'écarte du thomisme. En psychologie d'abord (chap. VI), le professeur de la Sorbonne fait la critique de l'idéologie augustinienne et d'une fausse interprétation de la *species intentionalis*, fort accréditée chez ses contemporains et notamment défendue par Henri de Gand. Il fait également le procès à une autre théorie chère à ce dernier : l'illumination spéciale dans la connaissance de certaines vérités supérieures. C'est encore pour mieux combattre le « volontarisme » de Henri de Gand que lui-même exagère l'intellectualisme de saint Thomas, forçant ainsi la dépendance du vouloir, même libre, vis-à-vis de la

représentation intellectuelle, à un point qu'il compromet la liberté même.

Godefroid ne pouvait se désintéresser de la controverse sur la pluralité ou l'unité des formes substantielles dans le composé humain. Il expose clairement les solutions en présence, mais il évite de se prononcer entre la théorie novatrice de l'unité et la doctrine traditionnelle du pluralisme.

Par contre, en plusieurs matières de cosmologie, de théodicée et de métaphysique, Godefroid se sépare franchement de son maître. Citons les questions de la distinction de l'essence et de l'existence, de la science divine (en ce dernier point, il adopte la doctrine de Henri de Gand) et aussi une bizarre théorie de la transsubstantiation qu'il fut seul à défendre.

Avec le premier commissaire, j'estime que ces dernières questions auraient besoin d'être plus développées. Elles pourraient l'être sans beaucoup de peine, car le dernier chapitre contient en substance toutes les idées qu'il importait de mettre en relief.

L'Académie demandait, enfin, de faire connaître l'influence de Godefroid de Fontaines. L'influence qu'il exerça de son vivant par son enseignement d'abord, puis par son intervention dans les affaires de l'Université de Paris (un jour même le pape Nicolas IV le chargea d'une enquête contre le recteur), a été développée dans les chapitres que nous venons de parcourir rapidement. Les nombreux résumés scolaires et les annotations marginales, tables, etc., qu'on trouve dans divers manuscrits, fournissent la preuve que l'influence doctrinale de Godefroid se prolongea longtemps après sa mort.

Toutefois, Godefroid ne fut jamais fondateur d'école;

il ne reçut même pas, comme son illustre rival, Henri de Gand, les honneurs de la publication. Il faut en chercher la cause dans un fait extrinsèque : Godefroid, chanoine séculier, n'attira pas l'attention des nombreux ordres religieux qui, à partir de la Renaissance, se firent les éditeurs des grands scolastiques; — tandis que Henri de Gand, bien que séculier, a été édité par les Servites de Marie, qui l'ont, erronément, incorporé dans leur ordre.

Le premier commissaire relève dans le mémoire plusieurs incorrections de détail dont l'auteur aura à tenir compte.

Il est cependant une contradiction que le critique reproche à tort, selon nous, à l'auteur.

M^{re} Monchamp écrit : « Le mémoire dit (p. 28) que Godefroid devint maître en théologie en 1279. Il se base sur ce fait qu'il le fut durant treize ans et qu'il l'était en 1292. Mais il l'était encore en l'an 1303 (p. 49). »

Le savant rapporteur n'a pas remarqué que, si Godefroid est encore appelé en 1303 *magister*, il n'est plus qualifié alors *actu regens*. C'est en 1292 qu'il est désigné pour la dernière fois *actu regens*. N'est-il pas probable, d'après cela, que Godefroid enseigna de façon effective jusqu'en 1292 seulement et qu'il eut ainsi, de 1279 à 1292, treize années de régence?

Ailleurs, M^{re} Monchamp conteste absolument ce que dit l'auteur de la théorie des espèces impresses réellement distinctes de l'acte de la connaissance. « Elle n'a pas les torts qu'il lui prête, et saint Thomas l'a soutenue. »

Avec mon collègue, j'estime que saint Thomas a soutenu cette théorie et qu'elle est parfaitement soutenable. Mais l'auteur ne l'a pas niée. Il écrit, en effet (p. 167) :

« Un déterminant cognitionnel, c'est-à-dire une action de l'objet reçue dans l'entendement, est nécessaire, et la *species* ainsi entendue apparaît dans tout acte d'intellection. Voilà ce qu'il importe de savoir... » Il a, néanmoins, donné lieu à une interprétation erronée de son sentiment, car il emploie (p. 166) cette formule équivoque : « De fait, l'*action* de l'objet ne diffère pas réellement de l'intellection, mais est cette intellection même, considérée dans son rapport avec sa cause efficiente. »

A la même page 166, un texte de Godefroid de Fontaines, relatif au rôle de la *species*, me paraît mal traduit en français. L'auteur a omis, dans sa traduction, ces mots qui l'auraient éclairé : *qua mediante potest fieri ipsa intellectio completa*. Dans le texte latin de Godefroid de Fontaines, le parallélisme entre la connaissance sensible et la connaissance intellectuelle est frappant : De même que l'objet sensible doit produire une disposition intentionnelle dans le milieu d'abord, dans l'organe ensuite, — l'auteur traduit, à tort : « une disposition intentionnelle, engendrée dans le milieu et même dans l'organe matériel », — de même, selon certains auteurs, l'objet intelligible devrait produire dans l'intelligence une première détermination, *aliquam speciem mediam*, avant celle qui rend possible l'intellection complète et définitive, *qua mediante potest fieri ipsa intellectio completa*.

Je conclus. L'analyse rapide que nous avons faite du mémoire permet d'en apprécier la valeur. Il représente une somme de travail considérable ; il est très étudié, méthodiquement conduit, clairement exposé, et il a le grand mérite d'être complètement original. J'ai l'honneur de proposer à la Classe de le couronner. »

Rapport de M. Polydore de Paepé, troisième commissaire.

« Sans partager toutes les appréciations émises dans leurs rapports, je me rallie à la conclusion des deux autres commissaires, qui ont examiné avec une scrupuleuse attention *l'Étude sur la vie, les œuvres et l'influence de Godefroid de Fontaines*. Ce mémoire est une œuvre sérieuse, pleine de science, qui mérite d'être couronnée. »

La Classe, se ralliant aux conclusions des rapports de ses commissaires, décerne sa médaille d'or, d'une valeur de *huit cents francs*, à l'auteur, M. Maurice De Wulf, professeur à l'Université catholique de Louvain.

PRIX JOSEPH GANTRELLE, FONDÉ POUR LA PHILOGIE
CLASSIQUE.

(Sixième période : 1901-1902.)

Exposer dans un ordre systématique, avec indication perpétuelle des sources, les résultats acquis dans le domaine de l'étymologie grecque depuis la dernière édition des GRUNDZÜGE de G. Curtius (1879).

Rapport de M. Alph. Willems, premier commissaire.

« Depuis la publication du livre de Georges Curtius sur l'étymologie grecque (première édition, 1858-1862; cinquième édition, 1879), d'immenses progrès ont été accomplis dans le domaine de la philologie comparative. Ces progrès n'affectent pas seulement des cas spéciaux et

des questions secondaires. La méthode elle-même a été complètement refondue. Les principes sur lesquels s'appuyait l'école à laquelle Curtius se rattache ont été battus en brèche et en partie ruinés. Sous l'impulsion d'un jeune et brillant linguiste genevois, M. Ferd. de Saussure (1879), une école nouvelle, connue sous le nom de néo-grammairiens, et dont les coryphées sont Osthoff et Brugmann, s'est appliquée à déterminer sur nouveaux frais les lois organiques qui président au mécanisme du langage; le système vocalique dans la famille indo-européenne a été constitué sur des bases scientifiques et qui paraissent définitives; de simples affinités de mots, de prétendues identités dont on se contentait autrefois sont actuellement reconnues sans fondement; les conditions qui décident de la valeur d'une étymologie se trouvent désormais fixées avec une précision rigoureuse (trop rigoureuse peut-être) et n'admettant pas d'exception.

Pour ce qui est de l'idiome grec, de très nombreux travaux conçus dans cet esprit ont vu le jour, surtout en Allemagne, durant ce dernier quart de siècle. Aujourd'hui l'on peut dire que l'autorité de Curtius ne compte plus guère, ou du moins ne convient-il de l'accepter qu'après examen et moyennant vérification. La fameuse théorie du changement phonétique sporadique (*sporadischer Lautwandel*), qui était à la base du système et suffisait à expliquer les faits à propos desquels on ne pouvait invoquer aucune loi, cette théorie a vécu : ou bien les faits restent inexpliqués, ou bien il faut qu'ils s'accroissent de l'inflexibilité des lois phonétiques, uniquement tempérée par l'action de l'analogie.

En attendant, à part le Dictionnaire de Prellwitz (1892), œuvre assez superficielle et d'ailleurs dominée par des vues particulières, le livre de Curtius n'en restait pas moins le seul que les hellénistes eussent à leur disposition. Car les travaux de la nouvelle école, disséminés dans une foule de revues spéciales, traités généraux, manuels et monographies, souvent, il faut le dire, d'une lecture extrêmement difficile, étaient pour la plupart d'entre eux comme non venus. A moins d'être du métier, ce qui est en somme assez rare, ceux qui font leur étude des lettres grecques et à qui le résultat de ces recherches doit surtout profiter, ne pouvaient nettement savoir, sur tel ou tel point spécial, où l'on en était. C'est ce qui a décidé l'Académie à poser pour le prix Gantrelle la question suivante : *Exposer dans un ordre systématique, avec indication perpétuelle des sources, les résultats acquis dans le domaine de l'étymologie grecque depuis la dernière édition des GRUNDZÜGE de Curtius.*

On a pu croire un instant que l'Académie avait été devancée et que le but qu'elle se proposait se trouvait atteint. Le concours était à peine ouvert depuis quelques mois, qu'un des philologues les plus en vue de l'Allemagne, M. Léo Meyer, publiait un traité considérable sur la matière, un *Handbuch der Griechischen Etymologie*, ne comprenant pas moins de quatre volumes in-8°. Malheureusement pour l'auteur, mais fort heureusement pour nous, ce livre n'a nullement répondu à ce qu'on avait le droit d'en attendre. Publié sur un manuscrit datant d'au moins dix ans, et qui déjà à cette époque eût paru singulièrement suranné, il a été sévèrement jugé par les critiques compétents. Comme nous ne pouvons entrer

ici dans le détail, bornons-nous à renvoyer au compte rendu très développé paru dans la *Revue de l'Instruction publique en Belgique* (1902, première livraison). On y verra démontré avec surabondance de preuves que l'éminent linguiste allemand est resté étranger à tout le travail accompli au cours des vingt dernières années. A qui aura étudié cet article, rien ne paraîtra plus justifié que le mot qui en forme la conclusion, à savoir que le manuel de M. Meyer n'est autre chose que « le testament linguistique d'une école défunte ».

Tel n'est certes pas le cas du mémoire soumis à l'Académie. Ici nous nous trouvons en présence d'un travail puisé à toutes les sources d'information, y compris les plus récentes, y compris même le *Handbuch* si suggestif de H. Hirt, paru l'année dernière. C'est plus qu'un simple exposé, c'est un inventaire détaillé et précis, composé avec un savoir magistral et une pénétration qui ne paraît jamais en défaut, de tout ce que les travaux des indo-germanistes nous ont permis de découvrir ou seulement d'entrevoir.

L'ordre adopté par l'auteur est l'ordre alphabétique. L'introduction rend compte des raisons qui ont dicté ce choix, et de fait il ne serait guère possible, dans l'état actuel de la science, de procéder autrement. Cet ordre est en même temps le plus pratique, car il n'admet ni lacunes ni omissions. Il ne s'agit plus, comme chez Curtius, d'un choix déterminé de vocables rangés sous de certaines rubriques, mais d'un véritable glossaire étymologique de la langue grecque.

Sans doute on ne saurait attendre de l'auteur qu'il ait trouvé réponse aux énigmes qui se dressent de tous côtés. On est frappé, au contraire, de la quantité de problèmes

irrésolus et peut-être insolubles qu'offre encore l'étymologie du grec. A mon avis, cette incertitude doit être attribuée pour une bonne part à ce que le grec, — on ne s'en douterait guère à première vue, — est entre toutes les langues indo-européennes, l'une des plus isolées. Il lui manque proprement un frère jumeau, comme l'iranien l'est pour le sanscrit, comme le baltique (lituanien et lette) l'est pour le slave, comme le celtique l'est pour le latin.

D'autre part, si une portion notable du vocabulaire nous échappe, il convient d'en chercher la raison, je crois, dans des considérations d'ordre historique. Ainsi nous constatons que les noms d'oiseaux, de poissons et de plantes indigènes, et l'on devine s'ils sont nombreux, se déroberont presque tous à l'investigation, à moins qu'ils ne soient de simples transports autorisés par une analogie quelconque. Ce ne serait pas trop s'avancer, ce me semble, que de supposer qu'il y a là une survivance, et comme un legs des populations pré-helléniques, de qui les Grecs ont appris la faune et la flore méditerranéennes, bien différentes de celles de l'Europe centrale, habitées par eux avant leur migration définitive vers le sud.

Une autre pensée que suggère ce travail, c'est que le lexique grec — et je n'excepte pas le plus récent et le meilleur, celui de Liddell et Scott, — a besoin d'une revision sérieuse. Trop souvent le sens premier du mot n'est fondé que sur une étymologie fantaisiste, et c'est à ce sens premier que l'on s'efforce de rattacher, tant bien que mal, les diverses significations que l'on déduit du contexte dans les écrits qui nous sont parvenus. On voit d'ici ce que non seulement l'ordre et la méthode, mais ce que l'interprétation même des textes gagnerait à la

revision que je suppose. A ce point de vue aussi l'auteur du travail, en faisant le départ entre ce qui est définitivement acquis et ce qui est encore et demeurera toujours peut-être du domaine de l'hypothèse, a rendu aux études helléniques un service qu'on ne saurait trop apprécier.

Qu'il me soit permis, en terminant, d'exprimer un vœu. Le mémoire soumis à notre estimation n'est pas de ceux qu'on peut sans inconvénient laisser inédits. Des confrères bien informés m'assurent que l'Académie ne dispose pas d'assez de fonds pour en assumer l'impression. Rien, à mon sens, ne serait plus regrettable. Un corps savant comme le nôtre me paraît avoir été institué avant tout pour accueillir et mettre au jour les œuvres de forte érudition qui, ne s'adressant qu'à un public d'élite, ne sont pas faites pour tenter un éditeur. En France, il n'est pas douteux qu'un travail de cette importance et venant ainsi à son heure, obtiendrait d'être mis sous presse à l'Imprimerie nationale. Pourquoi les hautes études seraient-elles traitées chez nous avec moins de faveur? Si donc notre budget est insuffisant, osons espérer que, cette fois du moins et fût-ce à titre exceptionnel, le Gouvernement consentira à intervenir pour assurer la publication d'un livre qui honorera à la fois l'Académie et le pays. »

Rapport de M^r Lamy, deuxième commissaire

« Je n'ai rien à ajouter au rapport de notre savant confrère M. Willems; il a, pour juger le travail qui nous est soumis, une compétence qui me manque.

Il me paraît, pour autant que j'en puis juger, que le mémoire qui nous est soumis répond exactement à la question posée. C'est un travail très étendu et très érudit donnant, comme l'exige la question, dans un ordre systématique, l'ordre alphabétique, les résultats des nombreux travaux publiés, en Allemagne surtout, depuis Curtius, dans le domaine de l'étymologie grecque. Je ne suis pas à même de juger les analogies relevées entre la langue grecque et les langues iraniennes, arméniennes, védiques et autres que je ne connais pas. Mais je me suis instruit en lisant le résumé succinct et clair des nombreux travaux parus sur cette matière dans ces dernières années; l'auteur a profité même des plus récents. Il s'appuie, pour déterminer les éléments du langage, sur les idées reçues par les néogrammairiens et fondées sur les lois de la « phonétique », ce qui est plus scientifique que « l'usage » prôné par le vieil Horace : *Multa renascentur, quae jam cecidere, cadentque quae nunc sunt in honore, vocabula, si volet usus, quem penes arbitrium est et jus et norma dicendi.*

Je me range donc à l'avis du premier commissaire et avec lui je propose de décerner au mémoire qui nous est soumis le prix Gantrelle.

Quant à l'impression, je suis hésitant pour deux motifs : le premier, ce sont les ressources restreintes du budget de l'Académie et les frais considérables qu'entraînera l'impression de ce lexique étendu; le second, c'est que l'auteur me semble désirer de perfectionner son œuvre. Il dit, avec trop de modestie il est vrai : « Je suis vraiment confus de ne pouvoir présenter que des matériaux non assemblés; les uns sont des blocs taillés, amenés à pied d'œuvre, les autres sont à peine dégrossis

ou ne le sont pas du tout. L'édifice n'est pas construit. Il y a espoir cependant qu'il le sera dans un avenir prochain. »

La question posée n'obligeait pas l'auteur à construire l'édifice entier. Je m'en rapporte donc, quant à l'impression, au jugement de mes savants confrères. »

Rapport de M. Cument, troisième commissaire.

« Comme M^{re} Lamy, je me rallie aux conclusions du rapport substantiel consacré par M. Alphonse Willems au mémoire qui nous est soumis. La compétence me manque pour me rendre compte de la valeur des rapprochements linguistiques proposés par l'auteur, mais il ne faut pas être spécialiste pour apprécier l'étendue de ses recherches, la variété de ses connaissances et la rigueur de sa méthode. Il nous a donné plus et mieux que la question mise au concours ne l'exigeait strictement : il nous offre un véritable dictionnaire critique d'étymologie grecque.

Je regrette seulement que dans un travail aussi complet l'auteur ait cru devoir faire abstraction des noms propres. Je n'ignore pas que l'origine de beaucoup d'entre eux est tout à fait douteuse, et qu'en particulier la toponymie du monde hellénique sert encore de prétexte aux jeux d'esprit les plus aventureux. Mais l'incertitude n'est pas aussi grande pour toute cette classe de mots et il eût été utile, me semble-t-il, d'étudier spécialement les appellations mythologiques. Comme l'a montré par exemple

ingénieusement M. Usener dans ses *Götternamen*, beaucoup de noms divins sont en réalité de simples adjectifs, dérivés parfois de racines inusitées dans la langue commune. Je souhaiterais donc voir introduire dans le dictionnaire si bien informé, qui nous est présenté, tout au moins un choix de ces vocables. C'est ainsi qu'ont procédé d'ailleurs d'autres lexicographes, comme MM. Liddell et Scott.

Je m'associe en terminant au vœu, exprimé par le premier rapporteur, que ce mémoire puisse être promptement imprimé. Sans doute ce travail n'est pas définitif, mais il ne saurait l'être : un pareil lexique est toujours susceptible d'être amendé, mais le mieux serait ici l'ennemi du bien. Un ouvrage qui condense comme celui-ci les résultats de recherches multiples, poursuivies par les spécialistes sur le domaine de l'étymologie, répond à un véritable besoin de la philologie grecque. D'autre part, la nécessité de faire fondre une série de caractères nouveaux rendra l'impression de ce volume fort dispendieuse. Il serait infiniment regrettable que des difficultés matérielles vinssent retarder ou empêcher la publication d'un livre éminemment utile, et qui est certainement de nature à accroître le renom scientifique de notre pays. »

La Classe, adoptant les conclusions des rapports de ses commissaires, décerne le prix de *trois mille francs*, à l'auteur du mémoire, M. Émile Boisacq, professeur à l'Université libre de Bruxelles.

PRIX DE KEYN.

(XII^e concours, première période.)

Le rapport sur les résultats de la première période du XII^e concours des Prix De Keyn (enseignement primaire), paraîtra dans le compte rendu de la séance publique de la Classe. — Voir ci-après.

ÉLECTIONS.

M. Pirenne est élu membre titulaire en remplacement de M. Vuylsteke, décédé.

— Les résultats des concours et des élections seront proclamés en séance publique.

— M. Mesdach de ter Kiele est réélu, pour l'année 1903-1904, délégué de la Classe auprès de la Commission administrative.



Séance publique du 6 mai 1903.

M. le chevalier **ÉD. DESCAMPS**, vice-directeur.

M. le chevalier **EDMOND MARCHAL**, secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. S. Bormans, T.-J. Lamy, L. Vanderkindere, le comte Goblet d'Alviella, F. vander Haeghen, Ad. Prins, le baron J. de Chestret de Hanefte, Paul Fredericq, G. Kurth, Ch. Mesdach de ter Kiele, H. Denis, G. Monchamp, Paul Thomas, Ern. Discailles, V. Brants, Polydore de Paepe, Ch. De Smedt, A. Willems, Julien Leclercq, Maurice Wilmotte, Ern. Nys, D. Mercier, *membres* ; Léon Lallemand, T.-M.-Ch. Asser, *associés* ; H. Pirenne, Ern. Gossart, J. Lameere, Vauthier, Franz Cumont, J. Vercoullie, Émile Waxweiler et G. De Greef, *correspondants*.

Assistent à la séance :

CLASSE DES SCIENCES. — MM. Léon Fredericq, *vice-directeur* ; G. Dewalque, Édouard Van Beneden, C. Malaise, F. Folie, Jos. De Tilly, Ch. Van Bambeke, G. Van der Mensbrugge, Louis Henry, M. Mourlon, P. De Heen, C. Le Paige, A. Lancaster, L. Errera, *membres* ; Pol. Francotte, *correspondant*.

CLASSE DES BEAUX-ARTS. — MM. Éd. Fétis, F.-A. Gevaert, Th. Radoux, G. De Groot, Gustave Biot, Henri Hymans, Joseph Stallaert, Max. Rooses, A. Hen-

nebicq, Éd. Van Even, Ch. Tardieu, J. Winders, Ém. Janlet, H. Maquet, Ém. Mathieu, Edg. Tinel, Louis Lenain, *membres*; Jan Blockx, *correspondant*.

Le duc de Brabant au Sénat de Belgique. En souvenir du cinquantième anniversaire de l'entrée au Sénat de S. M. Léopold II (1853-1903); discours par le chevalier Éd. Descamps.

Il y a cinquante ans, presque à pareil jour, — c'était le 9 avril 1853, — le Sénat de Belgique tenait une séance mémorable.

Dès dix heures et demie, un public d'élite s'était massé dans les tribunes.

On remarquait dans la tribune diplomatique S. E. M^{sr} Gonella, nonce apostolique, le duc de Montalto, ministre plénipotentiaire de S. M. le Roi de Sardaigne, M. His de Butenval, ambassadeur de S. M. l'Empereur des Français, le baron Gericke de Herwynen, ministre plénipotentiaire de S. M. le Roi des Pays-Bas, lord Howard de Walden, ambassadeur de S. M. la Reine de la Grande-Bretagne, le comte de Marogna, ministre plénipotentiaire de S. M. le Roi de Bavière, le baron de Saramba, ambassadeur de S. M. l'Empereur d'Autriche, le vicomte de Kerkhove de Varent, chargé d'affaires de Turquie.

La tribune parlementaire était occupée par un grand nombre de membres de la Chambre des Représentants.

Tous les ministres étaient présents.

La séance s'ouvrit — ainsi parlent les *Annales parlementaires* en leur ponctualité officielle — à midi cinq

minutes. Et le Sénat, après avoir procédé à l'appel nominal, nomma une députation composée du premier vice-président, des deux questeurs et de quatre de ses membres pour remplir une mission d'honneur auprès d'un nouveau collègue à introduire dans la Haute Assemblée.

A une heure dix minutes, — ce sont encore les *Annales parlementaires* qui parlent, — le nouveau sénateur fit son entrée dans la salle, et jusqu'au moment où il prit possession du siège qui lui était réservé, applaudissements et acclamations éclatèrent de toutes parts.

Et le prince de Ligne, président du Sénat, adressa à Son Altesse Royale le duc de Brabant, sénateur de droit en vertu de l'article 58 de la Constitution, l'allocution suivante :

« MONSEIGNEUR,

» Le jour est arrivé où la majorité politique de Votre
» Altesse Royale l'appelle à prêter serment à la Consti-
» tution, et à prendre possession de son siège dans cette
» assemblée.

» Depuis l'époque mémorable où, il y a vingt-deux
» ans, le Roi, votre auguste père, vint consacrer sa vie à
» l'indépendance et au bonheur de notre patrie, en jurant
» de maintenir ses institutions, aucun jour plus solennel
» n'a marqué les fastes de notre histoire !

» Les manifestations qui éclatent sur tous les points du
» royaume, l'attitude des populations prouvent toute la
» part qu'elles prennent à cet événement, et combien elles
» en ont compris la haute importance. Quelle plus grande
» preuve, aux yeux de l'Europe, de l'attachement du
» peuple belge à sa monarchie constitutionnelle, à sa

» nationalité et à sa Dynastie, qui a jeté dans le pays de
» si profondes racines !

» Déjà le temps les a sanctionnées ; mais l'imposante
» cérémonie d'aujourd'hui les consacre encore. Nouveau
» gage de sécurité, elle les consolide dans le présent ;
» elle les perpétue dans l'avenir.

» Héritier du Trône, fils d'un Roi modèle de fidélité à
» la foi jurée, vous continuerez un jour ses nobles et
» patriotiques traditions. Guidé par sa sagesse, votre
» route sera toute tracée, Monseigneur.

» Le Sénat recevra le serment que Votre Altesse Royale
» va prononcer.

» Venez donc, Prince, venez vous initier à la vie
» parlementaire ; nos cœurs vous attendent ; du haut du
» ciel, la Reine, votre auguste mère, de mémoire si
» vénérée, vous regarde ! La Belgique entière vous
» écoute ! (*Applaudissements prolongés.*)

» Léopold, duc de Brabant, prince royal, jurez-vous
» d'observer la Constitution ? »

Monseigneur le duc de Brabant. — « Je jure d'observer
» la Constitution.

» C'est profondément touché par le discours de notre
» honorable président, que je viens prendre parmi vous,
» Messieurs, la place que la Constitution m'y assigne.

» Appelé désormais à partager vos travaux, je m'associe
» avec bonheur à la tâche que le Sénat poursuit depuis
» vingt-deux ans avec un patriotisme si soutenu.

» Il ne m'a pas encore été donné de m'adresser à la
» nation tout entière. Jamais pourtant, Messieurs, je ne
» pourrai lui parler avec un cœur plus dévoué et plus
» reconnaissant.

» Les acclamations dont le peuple belge veut bien
» saluer mon entrée dans cette enceinte, me prouvent une
» fois de plus que, satisfait de son passé, il n'en désire
» que la continuation dans l'avenir.

» Tel est, en effet, Messieurs, le but vers lequel
» nous devons marcher ensemble. Quant à moi, vous
» connaissez les sentiments qui m'animent. Vous savez
» que, sincèrement dévoué à l'existence du pays, je la
» confonds avec la mienne. Vous trouverez toujours en
» moi un compatriote heureux et fier de pouvoir contri-
» buer au maintien de notre indépendance et de notre
» prospérité.

» Tel a toujours été mon vœu le plus cher.

» Puisse le Ciel, qui, depuis vingt-deux ans, protège si
» visiblement ma patrie, m'exaucer encore aujourd'hui. »

Un tonnerre d'applaudissements, auxquels se mêlaient
les cris de « vive le Roi! vive le duc de Brabant! »,
accueillit ce discours.

Reprenant la parole, le prince de Ligne s'exprima en
ces termes :

« Il est donné acte à S. A. R. M^{te} le duc de Brabant
» de la prestation de son serment et je le proclame séna-
» teur. (*Nouveaux applaudissements.*)

» Je vous propose, Messieurs, eu égard à la solennité
» de cette journée et en présence de l'émotion qui nous
» domine tous, de remettre à lundi la discussion des pro-
» jets de loi à l'ordre du jour. »

S. A. R. le duc de Brabant se retira ensuite au milieu
des mêmes acclamations enthousiastes qui l'avaient salué
à son entrée, et la séance fut levée.

Le même jour, Sa Majesté Léopold I^{er} reçut les membres du Sénat au Palais. Le nouveau sénateur assista à cette réception mêlé dans la foule de ses collègues. A la séance suivante de la Haute Assemblée, il était à son poste sénatorial.

Il a semblé au membre du Sénat qui remplit présentement les fonctions de Directeur de la Classe des lettres qu'il n'était pas sans à-propos, au moment du cinquantième anniversaire qu'il vient de remémorer, de rappeler quelques souvenirs de nos annales politiques ayant trait à la carrière sénatoriale de l'auguste Protecteur de notre Académie.

* * *

Avec une modestie qui n'est pas toujours imitée dans les assemblées parlementaires, S. A. R. le duc de Brabant commença par pratiquer l'art d'écouter attentivement ses collègues et de suivre leurs délibérations avant de prendre une part active aux discussions. Mais à partir de 1855 jusqu'en 1861, aucune session ne se passa où il ne prit la parole à diverses reprises pour traiter devant la Chambre les questions qui éveillaient sa sollicitude. Bien qu'il ne fût pas toujours d'accord avec le Gouvernement et combattit parfois assez vivement la tendance administrative à l'inertie, il n'essaya point de renverser le ministère, — preuve de modération peu commune, — n'interrompit que rarement, — signe de louable discrétion, — n'abusa jamais de la parole, — ce qui est un bon point notable pour un membre de la législature, — ne se fit jamais rappeler à l'observation du règlement, — beaucoup de parlementaires des plus huppés n'en peuvent dire autant, — et concourut pour sa

part à conserver les bonnes traditions au Parlement belge — ce qu'il serait à la vérité bien inutile de rappeler si pareille constatation n'empruntait parfois aux circonstances quelque regain d'opportunité. Mais tout ceci tient plutôt à la forme des débats, à ce que l'on appelle la procédure. Le fond des questions abordées au Sénat par l'héritier de la Couronne de Belgique est autrement intéressant et ne manque pas, après cinquante ans, — chose rare en fait de travaux parlementaires, — de garder son importance.

*
* * *

Le *maiden speech* du duc de Brabant au Sénat fut prononcé en faveur de la création d'un service régulier de navigation entre la Belgique et l'Orient. Après avoir rappelé que ses voyages l'ont amené à reconnaître sur les lieux que « le Levant offre d'excellents débouchés à nombre de nos produits », le royal sénateur ajoute :

« Malheureusement, peu d'efforts ont été tentés jusqu'ici » pour nous les assurer. Nos fabricats n'y arrivent guère » que par deuxième ou troisième main. Loin de lutter » avec les autres nations, nous avons recours à leurs » expéditions. Nos produits, le plus souvent confondus » au milieu des cargaisons étrangères, avant de parvenir » à leur destination, ont perdu tout cachet de nationalité. » Aussi le nom belge, il faut bien l'avouer, est-il complètement inconnu dans ces parages de l'Orient. La » première chose à faire était donc l'établissement d'un » service de navigation à vapeur que possèdent déjà » l'Angleterre, la France, l'Autriche, la Turquie et, je » crois, la Sardaigne. On devait évidemment commencer

» comme nous le faisons, créer des voies de communication, montrer notre pavillon.

» Mais il n'est pas moins urgent d'accroître le nombre
» de nos agents consulaires et surtout de les mieux
» rétribuer. »

Le discours du 29 décembre 1855 se termine par ces paroles remarquables : « La perfection de nos produits et la
» modicité de nos prix nous donnent le droit de revendiquer une large place sur tous les marchés du monde.
» Une nationalité jeune comme la nôtre doit être hardie,
» toujours en progrès et confiante en elle-même. Nos
» ressources sont immenses, je ne crains pas de le dire,
» nous pouvons en tirer un parti incalculable.

» Il suffit d'oser pour réussir. C'est là un des secrets
» de la puissance et de la splendeur dont jouirent pendant plus d'un siècle nos voisins du Nord, les Provinces-Unies. Nous possédons, sans aucun doute,
» autant d'éléments de succès : pourquoi nos vues se
» porteraient-elles moins haut? »

* * *

Dans la même session parlementaire, le 11 mars 1856, le duc de Brabant prononça un second discours, que j'aime à rappeler particulièrement dans cette assemblée, parce qu'il est consacré à revendiquer comme un des plus beaux privilèges de la royauté, la mission d'encourager les arts et les lettres, et de concourir à créer dans cet ordre un mouvement de caractère vraiment national, en favorisant l'accroissement du patrimoine intellectuel de la nation.

» J'ai eu, Messieurs, à différentes reprises, dit le
» prince royal à ses collègues, occasion de soutenir, dans
» cette enceinte, des projets de loi tantôt destinés à
» assurer la défense de la nation, c'est-à-dire sa vie dans
» les moments de crise et de tempête, tantôt ayant pour
» but de faciliter certaines grandes entreprises commer-
» ciales qui serviront, je n'en doute pas, de nouveau
» stimulant à l'industrie et développeront même cette
» source si importante de la richesse publique.

» Mais, Messieurs, un peuple doit vouloir autre chose
» qu'une prospérité toute matérielle, et je ne crains pas
» de démenti lorsque j'avance que, pour briller dans la
» grande famille européenne, il a besoin d'accorder aux
» arts d'intelligents et actifs encouragements. Un tel but
» mérite la sollicitude des mandataires d'une nation.
» Son accomplissement tient particulièrement au cœur
» des Belges.

» Peu d'écoles sont restées, comme la nôtre, toujours
» dignes d'admiration : depuis des siècles, nous la voyons
» se maintenir au premier rang et, dans ce moment
» encore, elle demeure, pour nous tous, une cause de
» légitime fierté.

» Si la Providence nous a prodigué des compositeurs,
» des statuaires et des peintres hors ligne, nos provinces
» possèdent aussi des écrivains qui ont su se distinguer
» et produire, en français comme en flamand, pendant les
» vingt-cinq années écoulées depuis notre émancipation,
» plus d'une œuvre remarquable. Ce résultat est impor-
» tant; car une sage politique nous enseigne qu'un peuple
» jaloux de son existence indépendante doit tenir à pos-
» séder une pensée à lui, à la revêtir d'une forme qui lui
» soit propre et qu'en un mot, la gloire littéraire est le
» couronnement de tout édifice national.

» Les temps difficiles que nous avons traversés ont
» forcé la législature à se montrer sobre de dépenses et
» économe des deniers de l'État.

» J'espère pourtant que les circonstances permettront
» bientôt aux Chambres d'augmenter le crédit dont nous
» nous occupons.

» En tout état de cause, je le sais, et j'aime à le redire,
» la protection à accorder aux arts et aux lettres est une
» tâche qui incombe surtout aux princes. C'est, à mes
» yeux, un de leurs plus beaux privilèges, et si Dieu
» me prête vie, les occasions ne me manqueront point
» de leur témoigner, d'une manière efficace, mes vives
» sympathies. »

Ainsi, en résumé, l'expansion économique de la Belgique sur les marchés de l'étranger, et au dedans l'affermissement de notre indépendance avec, pour couronnement, le développement d'un art national, d'une littérature nationale, dans l'une et dans l'autre langue, — « d'une pensée à nous dans une forme qui nous soit propre », pour reprendre les expressions du royal orateur, tel est le programme d'activité publique auquel le futur Roi des Belges convie les pouvoirs à se rallier énergiquement comme à l'un des meilleurs gages de l'avenir prospère du pays.

* * *

La session de 1856-1857 nous montre la sollicitude du duc de Brabant, descendant en quelque sorte de la sphère où se déploient les grands horizons pour s'appliquer d'une manière très pratique à diverses améliorations spéciales à introduire à l'intérieur du pays.

Le 26 décembre 1856, le prince héritier parle en faveur de l'achèvement des bâtiments de la station du Nord ou de la création d'une station centrale, — un sujet qui après cinquante ans ne paraît pas avoir perdu toute actualité.

« La réponse de M. le Ministre des travaux publics
» à l'honorable M. Van Schoor, dit l'orateur, me semble
» un peu évasive. Je viens à mon tour réclamer en faveur
» de ma ville natale. Il est temps, en effet, Messieurs, de
» doter Bruxelles de stations couvertes et achevées ou
» d'une station centrale convenable.

» Je ne veux pas examiner ici laquelle des deux solu-
» tions serait la meilleure, mais je demande au Ministre
» de vouloir bien s'occuper de cette question et de pro-
» poser aux Chambres ce qui est nécessaire pour faire
» cesser un état de choses fâcheux et qui certainement
» n'est pas en harmonie avec la prospérité et la splen-
» deur de la ville de Bruxelles. »

* * *

Le 27 mars 1857, c'est le port d'Ostende qui provoque de la part du royal sénateur les observations suivantes :

« Messieurs, la discussion du budget des travaux
» publics fait toujours surgir une infinité de réclamations.
» Chaque localité veut obtenir quelque chose.

» Je regrette que les ressources du Trésor ne nous per-
» mettent pas de satisfaire des prétentions qui sont, pour
» la plupart, dignes d'intérêt.

» Puisqu'il est impossible d'accorder des faveurs à tout
» le monde, je désire que le Gouvernement s'occupe,

» surtout, des travaux d'une utilité générale et dont tout le pays est appelé à profiter.

» C'est ainsi que je recommanderai à la sollicitude du Ministre le port d'Ostende, dont les améliorations me semblent marcher lentement.

» Un port est un bienfait immense. Celui que la nature nous a donné sur la mer du Nord, grâce aux travaux qui y ont déjà été exécutés, passe pour un des meilleurs de cette côte, et lorsque la nouvelle écluse de chasse sera terminée, les navires pourront entrer, à toute heure, à marée basse comme à marée haute. On comprend combien ce résultat serait précieux pour la seule station postale qui nous appartienne sur la Manche.

» Nous avons vu plusieurs grands pays s'imposer des sacrifices considérables afin de se créer ou d'acquérir un bon port, et il est raisonnable que la Belgique, qui a l'avantage d'en posséder un, le mette promptement en état de rendre tous les services qu'on est en droit d'en attendre. »

* * *

Le même jour, le duc de Brabant s'occupe en ces termes d'une autre question, qui le préoccupe vivement : l'embellissement de la capitale et de ses alentours.

« Lors de l'avènement du Roi, nous dit-il, la ville ne comptait que 98,279 habitants. Aujourd'hui, le dernier recensement en porte le nombre à 152,826. Et, dans les faubourgs, il y en a 85,000.

» Il me paraît que nous devons tous nous applaudir de ce changement. Je n'y vois pas seulement un indice de

» la vigueur de notre nationalité et de la prospérité générale, mais encore un gage de sécurité pour l'avenir.
» Comment supposer, en effet, qu'une ville de 250,000
» habitants puisse jamais cesser d'être la capitale d'un
» État libre?

» Si j'appuie un instant sur ces considérations, c'est
» que je sais que, parfois, la capitale est un peu jalousée
» par les autres parties du pays. On trouve que, possédant déjà de nombreux avantages, elle devrait s'en
» contenter et n'en point réclamer de nouveaux.

» Mais, Messieurs, Bruxelles est pauvre, très pauvre
» en monuments modernes, et ce que je demande pour
» elle, en ce moment, existe dans beaucoup de villes de
» second ordre de l'Allemagne.

» Je ne prêche pas en faveur d'un luxe exagéré, mais
» je désire que Bruxelles tienne le rang qu'il lui est
» permis d'ambitionner.

» Il faut, à une grande cité, de l'air et de l'espace. Il
» faut convier sa population à jouir des avantages de la
» campagne sans l'astreindre à de trop grands déplacements. Les Anglais, avec leur esprit pratique, ont
» admirablement résolu ce problème, et nous n'avons
» plus qu'à suivre leur exemple.

» Il faut, et ceci est une règle générale, chercher à
» embellir le centre du gouvernement, à en augmenter
» les agréments et les plaisirs.

» La transformation du bois de la Cambre, qui appartient au domaine, en un magnifique parc; l'établissement d'une superbe promenade pour les piétons, les
» cavaliers et les voitures et d'une avenue appelée à
» devenir une des plus belles rues de l'Europe, serait un
» des meilleurs moyens d'atteindre ce but.

» Je crois, Messieurs, que pour amener la réussite de
» ce projet, l'intervention du Gouvernement pourrait se
» réduire à un très faible subside.

» Toutes les provinces ont intérêt à relever la splen-
» deur de la capitale qui rejaillirait sur toutes les parties
» du pays.

» Il ne suffit pas que les services publics soient réglés,
» que l'industrie soit prospère, le peuple content ; il faut
» encore, en quelque sorte, dorer, mettre en relief cette
» belle situation ; l'accuser par des signes extérieurs qui
» frappent sans étude et à la première vue. Il faut que le
» voyageur, surpris de la fertilité de notre sol et de la
» grandeur des bienfaits dont la Providence nous a com-
» blés, soit étonné encore du parti que nous en avons su
» tirer.

» De même que les particuliers, les pays sont obligés
» parfois à des dépenses que j'appellerai d'éclat, dépenses
» qui font souvent plus pour leur renommée que tout un
» code de lois.

» Je conclus en demandant au Gouvernement de
» seconder et de favoriser les efforts qui se feront pour
» mener à bonne fin une entreprise si digne d'intérêt, et
» je ne crois pas trop m'avancer en promettant au
» Ministre, s'il voulait se décider à saisir la législature du
» projet dont je parle, l'appui de la majorité de cette
» Assemblée. »

Le lendemain 28 mars, observations en faveur d'une
meilleure exploitation des voies ferrées et des moyens
d'intéresser l'Administration à l'augmentation des recet-
tes. Le prince orateur constate que « beaucoup de per-
» sonnes se plaignent de l'état du chemin de fer. Sans

» nous faire l'écho de ces plaintes, ajoute-t-il, je dois
» reconnaître que les moyens actuels d'exploitation sont
» insuffisants.

» Il reste beaucoup de travaux à achever, beaucoup de
» perfectionnements à introduire et beaucoup de progrès
» à réaliser. »

* * *

Le 4 avril, le duc de Brabant prend deux fois la parole : c'est le sort des ouvriers et des employés inférieurs qui le préoccupe.

Dans un premier discours, il parle en ces termes de la création d'une société pour l'assainissement et la reconstruction des maisons ouvrières.

« Je profite de la présence de M. le Ministre des
» Affaires étrangères au milieu de nous, pour appeler sa
» bienveillance sur la création d'une société qui se
» vouerait à l'assainissement et à la reconstruction des
» maisons ouvrières.

» Je sais que ses statuts n'ont pu être approuvés.
» J'espère qu'elle en soumettra d'autres au Gouverne-
» ment. La société ne demandait pas de subside à l'État.
» Elle ne voulait que l'autorisation d'employer les capi-
» taux qu'elle aurait réunis, de manière à faire le bien
» tout en assurant à ses actionnaires un revenu conve-
» nable. Il serait malheureux que les bonnes dispositions
» que j'ai été à même de constater chez beaucoup de nos
» concitoyens vinssent échouer devant une question de
» forme.

» L'amélioration des habitations ouvrières est de la

» plus haute importance. Si elle réussit à Bruxelles, un
» tel exemple se propagerait dans tout le pays. Déjà, à
» Liège, l'honorable M. Closset, le bourgmestre de la
» ville, s'occupe, avec soin, d'une entreprise de la même
» nature. Le Gouvernement ne peut être indifférent à ces
» tentatives si louables.

» En insistant sur ce point, je crois servir à la fois
» les intérêts des classes laborieuses, si dignes de notre
» attention et de notre sympathie, et ceux de la société
» qui se propose de leur venir en aide. Je crois aussi
» faire chose agréable au Ministre des Affaires étrangères,
» ajoute finement l'orateur, en lui fournissant l'occasion
» de s'expliquer sur les difficultés qui ont retardé,
» jusqu'ici, la naissance de la société. »

Dans un second discours, le prince appuie énergiquement un projet de loi concernant un crédit pour augmenter le traitement des employés inférieurs de l'État, rappelant « les modifications profondes survenues dans le prix des choses et dans les besoins matériels de la vie » et profitant de l'occasion pour signaler la situation du clergé et celle de l'armée au point de vue des traitements.

*
* * *

Dans la session de 1857-1858, c'est le relèvement des traitements du corps diplomatique qui, au moment de la discussion du budget des affaires étrangères, est particulièrement visé par le duc de Brabant.

« Le diplomate, nous dit à ce propos le royal orateur
» dans la séance du 4 mars 1858, est la figure et comme

» l'incarnation de son pays tout entier. Du rang qu'il
» parvient à conquérir dépend souvent celui de l'État
» qu'il représente.

» Le laisser végéter dans une position mesquine et
» difficile, ce serait abaisser volontairement le niveau de
» notre nationalité, que chacun de nous désire , au con-
» traire, élever aussi haut que possible. En un mot, il y
» a entre l'agent et l'État qui l'envoie une corrélation
» si intime qu'il faut les traiter tous deux sur le même
» pied.

» M. le Ministre des Affaires étrangères sait que la
» cause de notre diplomatie est celle de l'honneur natio-
» nal, et je suis convaincu qu'il nous proposera les
» moyens d'assurer aux agents de notre puissance maté-
» rielle et morale une position digne de nous et en
» harmonie avec le rôle que nous avons le droit et le
» devoir de jouer dans le monde. »

A propos du budget des travaux publics, le duc de
Brabant revient, dans la séance du 16 août 1858, sur la
question de la station de Bruxelles-Nord toujours en
souffrance.

« Je voudrais savoir de M. le Ministre des Travaux
» publics, dit-il, s'il nous est permis d'espérer enfin le
» prompt achèvement de la station du Nord à Bruxelles.

» L'état de choses actuel dure depuis quatorze ans
» déjà. Il me semble que le Gouvernement doit avoir hâte
» d'y mettre un terme. Je fais donc des vœux ardents
» pour voir cette malheureuse station complétée dans le
» plus bref délai possible. »



Dans la session de 1858-1859, la question de nos relations commerciales avec la Chine, le Japon et la Cochinchine est surtout traitée. En même temps, le prince trace un parallèle frappant de justesse entre la tâche passée et la mission future de notre Gouvernement national. Il invite tous ceux qui tiennent aux progrès de notre commerce et de notre industrie à s'unir dans une vaste association, à fonder un congrès des intérêts matériels afin de rechercher et de discuter les mesures les plus propres à nous permettre de tirer parti de nos immenses ressources et de cette force d'expansion qui peut faire de nous un des peuples les plus producteurs de la terre.

Voici comment il s'exprime : « L'attention du pays et » du Gouvernement a déjà été appelée, dans une autre » enceinte, sur les avantages que notre commerce et » notre industrie pourraient retirer des événements à la » suite desquels viennent de tomber les barrières qui » séparaient la Chine, le Japon et la Cochinchine du » reste du monde.

» Il nous importe d'obtenir sur ces contrées, peuplées » de près de 500 millions d'habitants, des données précises et exactes.

» Il nous importe, surtout, d'obtenir une part de » l'exploitation de ce nouveau et vaste marché. Le meilleur moyen de nous faire connaître dans ces pays » lointains et d'apprendre à les connaître est, sans » contredit, l'envoi d'une ambassade industrielle et commerciale près les cours de Jeddo et de Pékin, avec » mission de demander l'amitié des empereurs et de leur

» offrir des spécimens de nos produits, tels que canons,
» armes de guerre et de luxe, étoffes, tapis, draps, tissus,
» fils, toiles, dentelles, meubles, coutellerie, glaces,
» verre à vitre, voitures, modèles de machines, échan-
» tillons de fer, de zinc, de houille, etc., etc.

» Une pareille exposition, dont les honneurs seraient
» confiés à des personnes en état d'en faire valoir le
» mérite, serait certainement le plus éloquent et le plus
» utile plaidoyer que nous pussions tenter en faveur de
» nos prétentions.

» Le principe de l'ambassade arrêté, il faudrait, avant
» tout, s'entendre avec les puissances qui ont déjà des
» ministres à Pékin afin d'obtenir, pour nos démarches,
» leur bienveillant appui.

» Je félicite donc M. le Ministre des Affaires étran-
» gères d'avoir, en quelque sorte, prévenu nos désirs en
» chargeant M. d' Eggermont, notre consul général à
» Singapore, de s'informer, sur les lieux, de la possibi-
» lité d'adhérer, au nom de la Belgique, aux traités de
» Tiensing et de Jeddo. Mais, dans mon opinion, ceci
» n'est qu'une tentative préliminaire, et nous ne saurions
» nouer des relations avec la Chine et le Japon sans nous
» y montrer d'une manière digne de nous et du but que
» nous voulons atteindre.

» Tout porte à espérer que la France, l'Angleterre, la
» Russie et l'Amérique verront avec plaisir la Belgique
» suivre leurs traces et rendre ainsi un nouvel hommage
» au prestige de leur diplomatie.

» Les Européens ne sauraient être trop nombreux dans
» ces vastes contrées encore barbares, mais si pleines
» d'avenir, et ils ont le plus grand intérêt à s'y prêter

» une mutuelle assistance et à s'y créer, en quelque
» sorte, une base d'opérations commune.

» La Belgique, absorbée jusqu'ici par l'établissement
» de son système politique, par l'élaboration de ses lois,
» n'a guère eu le temps ni l'occasion de s'occuper sérieu-
» sement de la conquête toute pacifique de ces débouchés
» un peu éloignés, mais si importants, que le développe-
» ment de notre propre industrie et de celle de nos
» plus proches voisins nous commande cependant de
» rechercher avec avidité.

» Mais aujourd'hui que notre organisation intérieure
» est achevée, que l'édifice de nos libertés est complet et
» qu'il ne s'agit plus que de veiller à sa conservation, il
» devient, enfin, loisible au Gouvernement et au pays de
» reporter toute leur activité sur la solution de ces pro-
» blèmes dont dépend la richesse de notre nation.

» Le départ d'un ministre belge pour la Chine et le
» Japon serait un premier pas dans le sens de ces idées.

» S'il m'était permis d'émettre un vœu avant de termi-
» ner, j'inviterais tous ceux qui tiennent aux progrès de
» notre commerce et de notre industrie à s'unir dans
» une vaste association, à fonder un congrès des intérêts
» matériels, afin de rechercher et de discuter les mesures
» les plus propres à tirer tout le parti possible de nos
» innombrables ressources naturelles, du courage et de
» l'habileté de nos ouvriers, de l'instruction et de
» l'intelligence de nos industriels et, enfin, de cette
» immense force d'expansion qui peut faire de nous un
» des peuples les plus producteurs de la terre.

» Cette invitation, je l'adresse à tous les partis, à
» toutes les classes de la société, et aussi à cette géné-
» ration venue au monde depuis la proclamation de notre

» indépendance avec laquelle je vivrai et qui sera appelée, la première, à recueillir les fruits des principes que nous poserons et ferons triompher. »

. * .

C'est dans la session de 1859-1860, le 17 février 1860, que S. A. R. le duc de Brabant a prononcé son discours le plus étendu et le plus important sur la politique économique de la Belgique. Ce discours débute comme suit :

« En ce moment où, de toutes parts, les Gouvernements se préoccupent d'augmenter la richesse et la prospérité de leurs nationaux, vous parler de notre industrie et de notre commerce, ces deux principales sources de la fortune publique, c'est traiter une question d'actualité.

» Si la Belgique a relativement plus progressé que ses voisins, cependant ces derniers ne sont pas restés inactifs : ils se suffisent en grande partie à eux-mêmes et, dans tel endroit où, il y a dix ans, nous ne trouvions que des consommateurs, nous rencontrons aujourd'hui des rivaux qui non seulement n'achètent plus nos produits, mais produisent eux-mêmes et nous font une rude concurrence.

» Les marchés les plus rapprochés, à quoi bon nous le dissimuler, tendent à échapper à certaines de nos grandes industries. De notables déviations se font sentir dans le commerce de nos toiles, de nos tissus de lin et de nos fils ; nos machines, nos fers, nos rails se dirigent maintenant en grande partie vers l'Espagne, l'Italie et la Russie. Notre cercle d'action s'étend donc

» au loin, et il faut qu'il s'étende encore. L'activité de
» nos ateliers, le bien-être de nos ouvriers, la fortune
» de nos industriels en dépendent.

» Si, pour des causes diverses, certains marchés
» rapprochés de nous et fort commodes deviennent
» moins accessibles à notre fabrication, nous en voyons
» s'ouvrir d'autres plus éloignés, il est vrai, mais bien
» plus vastes et qui, d'ici à peu d'années, grâce aux
» chemins de fer, aux bateaux à vapeur et au télégraphe
» électrique, seront d'un accès facile à ceux qui auront
» en la sage prévoyance de s'y ménager une bonne base
» d'opérations.

» Ceci, Messieurs, m'amène à vous reparler de l'Ex-
» trême-Orient. »

Après avoir montré par les faits la solidarité qui unit
toutes les nations européennes dans les pays d'Extrême-
Orient, S. A. R. le duc de Brabant continue en ces
termes :

« Si, tout en restant fidèles à notre rôle particulier et
» à nos engagements, l'occasion devait, par la suite,
» s'offrir à nous de coopérer avec la France, l'Angleterre
» et les autres puissances à une œuvre dont les résultats
» peuvent être providentiels pour notre commerce et
» notre industrie, et qui sera certainement considérée
» comme une des plus vastes et des plus fructueuses
» entreprises qui aient jamais été tentées, je dis qu'une
» telle occasion serait pour nous une bonne fortune, et
» j'espère que nous ne la repousserions pas.

» Messieurs, par le vote si patriotique et si sage que
» vous avez émis à la fin de votre dernière session, vous

» avez dignement clos la première période de la fondation de notre édifice national.

» Aujourd'hui, assurés de notre base, forts de nos progrès, nous devons chercher à nous étendre au dehors, à suivre, dans la proportion de nos forces, l'exemple de nos voisins et à profiter des enseignements de l'histoire.

» Dès maintenant, il faut multiplier, autant que possible, nos marchés. C'est le seul moyen de conjurer ces crises industrielles dont les funestes effets se feraient sentir en raison directe du développement des parties atteintes. Nous devons stimuler aussi notre activité commerciale et mettre le producteur belge à même de transporter par des voies belges et de consigner à des Belges les marchandises dont l'expédition au loin gagnera, je l'espère, rapidement en importance, grâce à la perfection de notre travail et à la modicité relative de nos prix.

» En ce moment, nos exportations sont presque exclusivement confiées à des mains étrangères. Il s'agit de rechercher pourquoi il en est ainsi et de trouver les moyens de faire gagner à des Belges, de conserver au pays l'argent que nous donnons à des commissionnaires du Havre, de Hambourg, de Rotterdam ou de Londres. Il s'agit aussi d'augmenter, comme je viens de le dire, et de beaucoup, le montant de nos placements au dehors, qui, de l'avis de nos consuls, pourraient facilement être décuplés. »

Le royal orateur cite ici plus de trente témoignages de nos agents diplomatiques et consulaires établis dans divers pays, puis il continue en ces termes :

« Vous le voyez, Messieurs, tous ceux que vous avez

» chargés de la défense de vos intérêts commerciaux au
» dehors, quels que soient leur résidence et le pays auquel
» ils appartiennent, malgré les milliers de lieues qui les
» séparent, tous, sans entente préalable, se réunissent et
» rendent un éclatant témoignage en faveur des principes
» que je suis fier de défendre dans cette enceinte. Une
» telle unanimité, un tel accord entre des personnes
» appartenant à toutes les nations et qui ne se sont jamais
» vues, est un signe manifeste de la vérité de leurs
» assertions. — Dieu fasse que le pays entende leurs
» conseils et en profite; car la fabrication perfectionnée
» et à bas prix n'est que la première condition de la
» prospérité industrielle; la seconde, c'est de posséder
» l'art de s'attirer des commandes, de savoir faire ce que
» l'acheteur désire, ce qu'il apprécie comme lui conve-
» nant, ce qui est de son goût et à la portée de ses res-
» sources. Or, pour résoudre ce problème, les Belges, à
» l'exemple des Suisses, des Anglais, des Allemands,
» devront se rendre compte par eux-mêmes des besoins
» et des fantaisies des peuples pour lesquels ils veulent
» travailler. »

La nécessité pour la Belgique de pratiquer vaillamment la mer est ensuite développée en ces termes :

« Jusqu'ici, Messieurs, permettez cette franchise de
» langage à un collègue qui ne connaît d'autre passion
» que celle du bien public et ne voit, dans notre prospé-
» rité actuelle, que le point de départ de notre prospérité
» future, la Belgique ne s'est pas assez souvenue que la
» mer baigne une de ses frontières.

» La possession de côtes, d'un port magnifique, peut-

» être unique dans le monde, voilà des éléments de
» richesse que nous ne saurions trop exploiter et dont
» tous les peuples qui ont fait fortune se sont servis
» largement.

» Nos 1,600 kilomètres de chemin de fer, les plus
» anciens du continent; nos 1,300 lieues de grande voirie,
» nos 2,500 lieues de routes pavées et empierrées n'at-
» tendent-ils pas impatiemment que l'État les complète
» et les prolonge au moyen de lignes régulières de navi-
» gation vers les principaux marchés du monde? Au bout
» de ces lignes de navigation belge, si nécessaires pour
» assurer la marche des commandes, des retours et du
» commerce en général, naitront, je l'espère, selon les
» lieux, soit des maisons, soit des comptoirs belges.

» Presque tous les peuples industriels ou commerçants
» possèdent de ces points d'appui et de repère semés sur
» la surface du globe, et, grâce à cet état de choses,
» leurs affaires prennent une large extension.

» Les Allemands ont des millions de compatriotes aux
» États-Unis, au Brésil, en Californie. Si l'émigration a
» appauvri certains pays de la Confédération germanique,
» elle a du moins eu pour résultat d'étayer solidement
» son commerce à l'extérieur.

» L'Angleterre a peuplé de ses enfants la moitié du
» monde; sa langue est celle de l'Australie, du Cap, du
» Canada et de l'Amérique du Nord. Toutes ses colonies,
» encore dépendantes de la métropole ou déjà éman-
» cipées, lui offrent des ressources, des débouchés et des
» avantages incalculables.

» Les Suisses (voir l'intéressant rapport de M. Kindt
» du 9 septembre 1857) se sont répandus de même sur
» le globe, ont fondé des maisons et partout, avec cet

» admirable esprit patriotique qui les distingue, ils se
» donnent la main et restent unis à la mère patrie, dont
» les fabricats inondent la Turquie, l'Asie et l'Extrême-
» Orient.

» Messieurs, pour que, dans l'ordre d'idées qui nous
» occupe, la Belgique atteigne tout son développement,
» il faudra certainement des efforts considérables, soutenus et vigoureux. Nos ancêtres n'ayant jamais pu travailler pour eux-mêmes, nous n'avons hérité d'eux aucun de ces établissements qui font la richesse de nos voisins. Ici, comme hier encore sur le terrain de la défense nationale, nous avons à regagner l'avance qu'ont donnée sur nous à d'autres nations les efforts de plusieurs générations successives.

» Il me semble que le Gouvernement doit continuer, de plus en plus, à encourager par ses conseils, par ses subsides et par des récompenses publiques ceux de nos jeunes compatriotes qui, se destinant au négoce, iraient étudier les affaires et s'établir ensuite dans les grands centres d'activité, tels que : Saint-Pétersbourg, Constantinople, Smyrne, Trébizonde, Alexandrie, Madrid, Rio de Janeiro, New-York, Calcutta, Sidney, Melbourne, etc.

» Si le Gouvernement voulait accorder des honneurs et des avantages exceptionnels aux Belges qui iraient ainsi, au loin, rallier les couleurs nationales, je suis persuadé que bientôt, sans bourse délier, grâce à une clause qui n'est pas sans précédents dans les traités de ce genre et au développement de notre esprit d'entreprise, nous aurions, à notre tour, des bazars et des centres d'influence sur les grands marchés.

» En Orient, vous le savez, Messieurs, et surtout dans

» l'Extrême-Orient, les Européens sont obligés le plus
» souvent de se grouper; le besoin de leur propre conser-
» vation et les préjugés des Gouvernements locaux ont
» partout amené la création de quartiers francs, où
» chaque nation se réunit autour de ses consuls et où ces
» derniers, en cas de danger ou de crise, se prêtent un
» mutuel appui. La Belgique devra commencer par
» profiter purement et simplement de cette organisation.
» Mais si, dans l'avenir, nos comptoirs étaient appelés à
» prospérer, nous trouverions dans le développement
» de notre commerce et dans l'augmentation des pro-
» duits de nos douanes et de nos lignes ferrées, les
» moyens de leur accorder par nous-mêmes une protec-
» tion suffisante en dehors de tout concours étranger. »

Parlant ensuite de la nécessité de s'occuper sérieusement du port d'Anvers et de l'Escaut, le prince s'exprime en ces termes :

« L'examen de cette question amènera le Gouverne-
» ment à s'occuper non moins sérieusement du port
» d'Anvers et de l'Escaut. On ne peut, en effet, jeter
» d'une main les fondements de nos stations à l'exté-
» rieur, sans arrêter de l'autre les dispositions indispen-
» sables pour qu'à son point de départ notre commerce
» se sente libre des entraves inutiles et entouré des
» éléments de force et de vigueur nécessaires pour
» entreprendre avec fruit sa nouvelle et grande mission.
» Il faut qu'à tout prix notre magnifique rade soit pré-
» servée des ensablements, il faut que nos taxes locales
» ne soient pas exagérées; il est urgent que la question
» des warrants, celle des docks et de l'entrepôt qui s'y

» rattache soient réglées ; il serait peut-être bon, enfin,
» que l'on favorisât l'institution, à Anvers, d'une banque
» de prêts sur marchandises. Vous le voyez, Messieurs,
» voici encore toute une série de questions importantes
» à soumettre aux méditations du Conseil supérieur d'in-
» dustrie et de commerce. »

C'est alors que S. A. R. le duc de Brabant prononce
ces paroles souvent rappelées :

« Je sens, avec une conviction profonde, l'étendue de
» nos ressources et je souhaite passionnément que mon
» beau pays ait la hardiesse nécessaire pour en tirer tout
» le parti qu'il est possible, selon moi, d'en tirer.

» Je crois que le moment est venu de nous étendre au
» dehors ; je crois qu'il ne faut plus perdre de temps,
» sous peine de voir les meilleures positions, rares déjà,
» successivement occupées par des nations plus entrepre-
» nantes que la nôtre. »

Le prince rappelle alors tous les efforts tentés par des
Belges sous la domination autrichienne pour fonder au
loin des établissements commerciaux, ajoutant en forme
de conclusion :

« Vous le voyez, Messieurs, la voie est toute tracée ;
» nous n'avons plus qu'à la suivre. Ce que le pays voulait
» sous l'Empereur Charles VI, il peut l'obtenir sous le
» Roi Léopold I^{er}, qui, depuis longtemps, appelle de ses
» vœux les plus ardents l'extension de la Belgique au
» delà des mers.

» Ce qui a réussi au siècle dernier réussira à plus forte
» raison aujourd'hui. Comment le règne de la liberté ne

» serait-il pas favorable à ce qui forme par excellence la
» prospérité nationale ? »

Le mémorable discours du 17 février 1860 se termine enfin par la démonstration historique de la fécondité et de la puissance magnifiante de la politique d'expansion commerciale et coloniale :

« Les comptoirs et les colonies, Messieurs, n'ont pas
» seulement toujours bien servi les intérêts commerciaux
» des peuples, mais c'est encore à ces établissements
» que la plupart d'entre eux ont été redevables de leur
» grandeur passée ou présente. Permettez-moi de citer
» quelques exemples à l'appui de cette assertion :

» Voyez l'Espagne. Charles V ne tira-t-il pas de ses
» colonies une bonne partie des ressources dont il avait
» besoin pour l'exécution de ses vastes desseins ? Ce fut
» l'or du Pérou qui, sous les murs de Metz, apaisa
» l'armée impériale lorsque, privée de solde, elle allait
» se mutiner.

» C'est avec les trésors du nouveau monde que Phi-
» lippe II payait ses troupes et équipa sa fameuse Armada.

» Depuis la destruction de cette grande flotte, les
» colonies espagnoles tombèrent au pouvoir de nations
» rivales, et la mère patrie déchet du rang où l'avait
» élevée le grand empereur gantois.

» Cependant les possessions que la monarchie castillane
» conservait en Amérique ne furent pas improductives.
» On estime que pendant les douze années du ministère
» du marquis de la Essenada la couronne tira de ces con-
» trées environ 20 millions de francs. Cette somme s'ac-
» crut ensuite et, en 1780, le Mexique rendait au trésor

» 54 millions, le Pérou 27, Guatemala, le Chili et le
» Paraguay 9 millions. Le bénéfice net, y compris les
» droits de 20 % perçus en Europe sur les marchan-
» dises expédiées et provenant de ces colonies, montait
» à 54 millions.

» L'Espagne, lors des guerres de l'Empire, de 1808
» à 1814, perdit toutes ses possessions sur le continent
» américain.

» Aujourd'hui on ne saurait nier que les Philippines et
» Cuba ne soient encore les plus beaux joyaux de la
» couronne d'Isabelle la Catholique. L'Espagne et les
» États-Unis en connaissent tout le prix.

» Le Portugal nous offre un exemple plus étonnant de
» l'influence des colonies sur les destinées de la métro-
» pole. Grâce à la découverte de Madère, du cap Boïador,
» du cap et des îles du Cap-Vert, des Açores et du cap
» de Bonne-Espérance; grâce à la fondation, dans l'Inde,
» de cette immense puissance dont Goa fut le centre, ce
» petit État, qui ne compte aujourd'hui que 3,500,000
» habitants, devint un État de premier ordre, et au
» XVI^e siècle il menaçait l'Angleterre d'une invasion, dans
» le cas où celle-ci attaquerait les domaines de Charles V.

» Les expoits d'Almeida et d'Albuquerque avaient
» porté si haut la gloire des armes portugaises, qu'au dire
» de l'historien Cantu, le Portugal, bien qu'il n'eût que
» 40,000 hommes sous les armes, faisait trembler l'em-
» pire du Maroc, les Barbaresques d'Afrique, les Mame-
» luks et tout l'Orient d'Ormutz à la Chine. Mais ici
» comme en Espagne, la perte des colonies, enlevées
» par les Anglais et les Hollandais, fit crouler tout cet
» édifice de grandeur.

» Quant à la Hollande, ce fut la nécessité qui la tourna

» vers les vastes entreprises maritimes. Repoussée par
» Philippe II des ports espagnols et portugais, elle résolut
» d'attaquer ce monarque jusque dans les Indes, dont
» bientôt elle accaparait le commerce.

» En 1595, une société de marchands, dite *van Verre*
» (des terres lointaines), envoya vers Java quatre vais-
» seaux armés ; d'autres expéditions suivirent celle-ci. Les
» Moluques et les îles de la Sonde furent le noyau de la
» puissance de la Compagnie hollandaise des Indes orien-
» tales. Ses dividendes s'élevèrent, en moyenne, depuis
» son établissement jusqu'en 1848, à 22 %. Il y eut des
» années où ils atteignirent 40, 50, 60 et même 75 %.
» En 1665, la colonie de Batavia équipait, à ses frais,
» vingt vaisseaux pour défendre la mère patrie contre
» l'Angleterre. Jean de Witt dit que, de son temps, la
» Hollande pouvait se vanter de posséder 10,000 voiles
» et 168,000 matelots. De 1651 à 1672, la valeur des
» marchandises transportées sur des bâtiments hollan-
» dais excédait, chaque année, un milliard.

» Ce fut cette puissance maritime, que les Provinces-
» Unies devaient à leurs possessions d'outre-mer, qui en
» fit un des États les plus importants de l'Europe, et
» leur permit de tenir tête à Louis XIV et à Charles II
» coalisés contre elles.

» C'est grâce à ses colonies que la Hollande voit ses
» fonds publics se maintenir si haut sur toutes les places
» de l'Europe, sa dette s'amortir de jour en jour, et ses
» impôts diminuer, malgré les immenses travaux publics
» projetés. L'an dernier, le produit net des Indes néer-
» landaises a été de 70 millions de francs environ.

» En France, François I^{er}, Henri IV, Coligny, Riche-
» lieu, Louis XIV, Colbert, Choiseul, Napoléon I^{er}, en un

» mot, les plus grands hommes d'État et les souverains
» les plus habiles se sont appliqués à fonder des établis-
» sements coloniaux. Au milieu du siècle dernier, le génie
» de Dupleix avait donné aux Bourbons la moitié de
» l'empire du Mongol et 35 millions d'habitants. La guerre
» de Sept ans enleva à la France, avec cette magnifique
» conquête, la plupart de ses possessions d'Afrique et
» d'Amérique. Ces désastres affectèrent profondément sa
» situation commerciale et politique. Aussi, les Gouver-
» nements qui se sont succédé depuis lors, animés tous
» d'un même esprit, ont eu à cœur de les réparer; c'est
» ainsi que l'Algérie est devenue une des plus belles
» provinces françaises.

» Et pour terminer cette revue, est-il besoin de vous
» citer l'Angleterre? Cette nation, dont la puissance poli-
» tique, commerciale et industrielle va toujours croissant,
» est la seule dont le système colonial n'ait cessé de
» s'étendre et de se perfectionner. Depuis Élisabeth jus-
» qu'à Cromwell, jusqu'à William Pitt, jusqu'à nos jours,
» l'Angleterre poursuit, avec une admirable persévérance,
» le développement parallèle de sa force politique et de
» sa force coloniale, appuyant la première sur la seconde.
» De 1688 à 1815, elle a soutenu soixante-cinq guerres
» et dépensé des milliards pour s'assurer la suprématie
» du marché de l'univers; et dans ce siècle-ci, elle a
» acquis ou colonisé, tant en Europe qu'en Afrique, en
» Australie, en Asie et en Amérique, vingt-huit posses-
» sions, dont plusieurs très importantes.

» Quelques-unes de ces colonies ont vu, dans l'espace
» de trente ans, de 1824 à 1854, leurs revenus décuplés;
» d'autres, notamment celles de l'Australie, ont eu une
» prospérité encore plus rapidement ascendante. Par

» exemple, le revenu de la Nouvelle-Galles du Sud, qui
» n'était en 1824 que de 45,120 livres sterling, s'est
» élevé, en 1855, à 1,660,711 livres sterling, c'est-à-dire
» à un chiffre plus de trente-cinq fois supérieur au pre-
» mier.

» L'Angleterre, réduite à elle seule, n'est qu'une
» nation de 28 millions d'habitants; avec ses colonies,
» elle en compte plus de 200 millions, et partout sur le
» globe elle se trouve chez elle.

» C'est à vous, Messieurs, de tirer des faits relatés
» ci-dessus les conclusions qui vous paraîtront les plus
» conformes aux besoins de notre époque et aux intérêts
» du pays.

» Dans le cas où vous approuveriez quelques-unes des
» idées que je viens d'émettre devant vous, j'espère que
» vous voudrez bien joindre votre voix à la mienne et
» attirer, dès aujourd'hui, l'attention vigilante du Gouver-
» nement sur ces questions, dont la bonne solution exer-
» cera une extrême influence sur les destinées politiques
» et matérielles de notre belle patrie. Vous voudrez sans
» doute, Messieurs, que le nouveau régime n'ait rien,
» mais absolument rien à envier à l'ancien.

» En face d'un tel but, espérons que toutes les opinions
» se donneront la main; espérons que nos hommes d'État,
» qui presque tous ont été les parrains de lois utiles, se
» mettront résolument à l'œuvre. Espérons enfin que tous
» ceux qui, soit à cause de leur âge, soit pour toute autre
» raison, n'ont pas eu la bonne fortune de travailler à la
» base de l'édifice national, tiendront au moins à en
» élever le faite aussi haut que possible; le jour viendra
» où la patrie reconnaissante gravera aussi leurs noms
» sur des tables de marbre. »



Toujours à la recherche des moyens pratiques de développer l'activité économique du pays, le duc de Brabant revient sur ce point dans la session de 1860-1861. Le discours du 18 décembre 1860 propose deux mesures de nature à concourir à ce résultat.

Le premier est l'établissement à l'étranger d'expositions permanentes, de musées permanents ouverts aux échantillons des produits belges sur les différents points commerciaux de l'Europe et des pays extra-européens.

« Je désirerais, nous dit le duc de Brabant, voir le » chapitre de l'industrie majoré d'un crédit destiné à » favoriser l'établissement d'expositions de produits » belges sur certains marchés importants, mais éloignés, » où notre pays est à peine connu.

» Je voudrais que l'on encouragât nos fabricants à » porter à l'étranger des échantillons de leur industrie, » à aller chercher et, en quelque sorte, choisir chez eux » leurs acheteurs, au lieu d'attendre que le hasard les » amène chez nous.

» Cette idée n'est pas nouvelle. Elle a été accueillie » avec faveur par nos industriels, et déjà plusieurs d'entre » eux l'ont mise en pratique. Dans la partie sud des » États-Unis d'Amérique, une société belge en a pris » l'intelligente initiative. A Saint-Pétersbourg aussi, un » jeune et hardi négociant a tenté l'entreprise et jeté, de » plus, à ses risques et périls, les bases d'un comptoir. » L'on assure qu'un autre Belge fondera, sous peu, un » établissement semblable en Espagne.

» Mais ces essais partiels et individuels devraient être
» généralisés et favorisés de l'appui du Gouvernement.

» A Amsterdam, la société dite : *Vereeniging voor*
» *volksvlyt*, se chargerait volontiers, d'après un rapport
» de notre consul, d'exposer dans son local une collection
» de types que l'État belge voudrait lui confier.

» Le marché scandinave comprend un mouvement
» annuel d'affaires évalué à 353 millions de francs envi-
» ron. Jusqu'ici nous nous sommes presque entièrement
» abstenus d'y paraître : et cependant, d'après les auto-
» rités compétentes, il nous serait d'autant plus facile d'y
» prendre pied, que nous n'aurions pas de concurrence
» locale à redouter.

» Quant à Hambourg, il s'y fait par an pour plus d'un
» milliard d'importations. Le commerce du monde entier
» se donne rendez-vous dans ce port d'où chaque jour
» partent, pour toutes les parties du globe, d'innom-
» brables cargaisons. Un marché de produits belges,
» établi dans un centre pareil et dans les conditions
» indiquées par notre consul général, vaudrait bien les
» quelques milliers de francs nécessaires pour la loca-
» tion d'un local convenable.

» C'est ainsi qu'au prix de faibles sacrifices, le Gouver-
» nement procurerait au pays l'immense avantage d'une
» exposition régulière sur les principales places de com-
» merce des deux hémisphères. Il n'aurait plus même à
» donner l'impulsion : car le mouvement a déjà commencé
» sur cette nouvelle voie, et les premiers pionniers sont
» partis; mais il importe d'être en état de les soutenir
» en cas de nécessité.

» J'espère que M. le Ministre de l'Intérieur, entrant
» dans mes vues, voudra bien, dans le budget de 1862,

» faire droit à une demande dictée exclusivement par
» l'intérêt que je porte au travail national.

» Je serais heureux de voir nos nombreuses popula-
» tions ouvrières, si courageuses et si patriotiques, mises
» de plus en plus à l'abri des crises et de leurs funestes
» conséquences, grâce à l'accroissement de commandes
» qu'aurait su leur assurer l'intelligence de leurs patrons,
» appuyés au besoin par le Gouvernement. »

La seconde mesure, de nature à solliciter chez nous
l'esprit de progrès, consiste dans la fondation d'un prix
perpétuel en Belgique pour récompenser le meilleur
mémoire sur les moyens de développer le commerce et
l'industrie belges. « Des prix quinquennaux ont été fon-
» dés par le Gouvernement. Toutes les œuvres remar-
» quables qui se produisent dans le champ de la littéra-
» ture, de l'histoire et des beaux-arts peuvent aspirer à
» ces récompenses.

» Mais, jusqu'à présent, aucun encouragement de ce
» genre n'est accordé aux écrivains qui prennent pour
» sujet de leurs études le commerce et l'industrie.
» Pourquoi cette exclusion? J'engage vivement M. le
» Ministre de l'Intérieur à la faire cesser, en instituant,
» à partir de l'année 1862, un prix quinquennal pour le
» meilleur mémoire sur les moyens de développer notre
» industrie et d'en répandre, par le commerce, les pro-
» duits sur le monde entier.

» Ce mémoire pourrait être soumis au Conseil supé-
» rieur de commerce et d'industrie, institution nouvelle
» que le pays verra bientôt à l'œuvre, et qui saura, je
» n'en doute pas, plaider énergiquement la cause du
» progrès, en démontrant la nécessité où nous nous

» trouvons de nous rallier de plus en plus, et par un
» commerce direct, aux grands marchés de l'Europe, de
» l'Amérique, de l'Asie et de l'Afrique. »

* * *

Dans la séance suivante, celle du 19 décembre 1860, le duc de Brabant s'occupe derechef de l'embellissement de nos villes en général et de la capitale en particulier, et il propose d'instituer un prix de dix mille francs à décerner à l'auteur du meilleur plan pour l'embellissement de Bruxelles et de ses faubourgs.

« La disparition des fossés et des murs d'octroi met en
» quelque sorte cette question à l'ordre du jour.

» Partout autour de nous, les capitales et les villes
» font des progrès étonnants. Notre riche et artistique
» pays ne peut se laisser devancer par ses voisins. La
» Belgique, située au centre de l'Europe, garantie par
» toutes les puissances, doit faire honneur à sa position
» et à ses garants. Je voudrais voir, pour ma part, le
» cachet de notre existence libre et prospère imprimé,
» en quelque sorte, sur chacun de nos édifices.

» Mais la question que je soulève en ce moment a
» besoin d'être mûrement examinée et surtout, si l'on
» veut arriver à de bons résultats, d'être traitée avec
» ensemble.

» Le vrai moyen, selon moi, de rendre cette étude
» fructueuse serait de faire appel au talent de MM. les
» artistes, les ingénieurs, les architectes du pays et de
» l'étranger.

» En conséquence, Messieurs, j'ai l'honneur de pro-

» poser au Gouvernement d'instituer un prix de dix
» mille francs, à décerner à l'auteur du meilleur plan
» pour l'embellissement de Bruxelles et de ses environs. »

* * *

A l'occasion du budget des travaux publics, le duc de Brabant traite encore, dans la séance du 22 décembre 1860, ce qu'il appelle « la question vitale de l'Escaut » au point de vue de l'amélioration du cours du fleuve et des mesures à prendre contre les atterrissements.

* * *

A propos de la discussion du budget des affaires étrangères, il prononce le 21 mars 1861 un nouvel et important discours, dans lequel il communique à ses collègues les impressions diverses que lui fait éprouver la lecture de ce budget.

Impression de satisfaction concernant le rétablissement des bourses de voyage. « Il est utile en effet que les
» esprits studieux et entreprenants, peu importe leur
» position de fortune, soient mis en état de visiter le
» monde et reçoivent, comme récompense, la mission
» d'y servir leur patrie. »

Impression de satisfaction encore à raison de l'inscription au budget d'un poste de 25,000 francs pour la création d'un poste de Consul général en Chine.

« Si le pays, dit à ce propos l'héritier de la Couronne,
» consultait son meilleur ami, celui dont il a reçu le

» plus de preuves d'affection et de dévouement, s'il lui
» demandait : Que devons-nous faire pour élever à son
» plus haut degré la prospérité matérielle et morale du
» royaume? cet ami répondrait : Imitiez vos voisins;
» étendez-vous au delà des mers chaque fois que l'occa-
» sion s'en présentera, vous y trouverez de précieux
» débouchés pour vos produits; un aliment pour votre
» commerce; de l'occupation pour toutes les activités
» dont nous ne pouvons tirer profit en ce moment; un
» placement utile pour le surplus de notre population;
» des revenus nouveaux pour le Trésor qui permettraient
» peut-être un jour au Gouvernement, à l'exemple de
» celui de la Néerlande, d'abaisser les impôts dans la
» mère patrie; enfin un surcroît certain de puissance et
» une position encore meilleure au centre de la grande
» famille européenne.

» La réalisation de tout ce qui peut être utile au pays
» sera toujours regardée par nous, de père en fils, comme
» un devoir de famille.

» Tout ce que je demande à la nation, et uniquement
» dans son intérêt, c'est d'épier le moment favorable,
» c'est de se mettre en état, si la fortune lui fait des
» avances, de les saisir au bond, car il est rare qu'elles
» se représentent.

» Si cette politique d'observation intelligente et de
» préparation insensible à l'action que je recommande
» au pays pour l'avenir avait prévalu dans le passé, nous
» aurions déjà de belles possessions d'outre-mer. »

Portant ensuite ses regards de l'Orient vers l'Occident,
et spécialement vers le continent américain, le prince
exprime le vif regret de voir que les services à vapeur

vers l'Amérique du Nord et du Sud ne soient portés dans le budget de 1861 que pour mémoire. Et après avoir rappelé les travaux considérables consacrés par la Belgique depuis 1850 au développement des voies internes de communication, routes, chemins de fer, canaux, il continue en ces termes :

« Mais, Messieurs, si ces magnifiques travaux suffisent
» pour relier, entre elles, toutes les communes belges,
» il manque encore un trait d'union pour mettre nos
» centres de production en communication directe avec
» les grands marchés d'Amérique.

» Je voudrais qu'aux stations d'Anvers et d'Ostende,
» où s'arrêtent les chemins de fer belges, tout ne fût pas
» fini pour nous et que là, au contraire, s'ouvrit une
» nouvelle et large voie à l'activité nationale. Je voudrais
» que ces stations, points extrêmes aujourd'hui, devins-
» sent bientôt les points de départ de nombreux stea-
» mers qui, prolongeant sur la mer notre railway, lui
» ramèneraient le mouvement du transit qui tend à nous
» échapper.

» Vous ne permettez pas plus longtemps, Messieurs,
» que seuls parmi les nations possédant des ports et une
» frontière maritime, nous restions, pour la majeure par-
» tie de nos exportations, tributaires de l'étranger.

» Il y a là une grande œuvre d'extension et d'émanci-
» pation à accomplir. Cette œuvre est digne de la sym-
» pathie de tous les amis du progrès.

» Je fais, Messieurs, d'accord avec votre Commission
» des Affaires étrangères, des vœux ardents pour la
» prompte, solide et durable restauration de nos rela-
» tions transatlantiques.

» Cette restauration, l'Amérique nous en donne le
» signal. Le 18 décembre dernier, la législature de la
» Géorgie a adopté les principes que je cherche à faire
» prévaloir ici, et avec cet admirable esprit pratique de
» la race anglo-saxonne, elle a de suite voté, pour leur
» réalisation, un subside considérable. Je pense ne pas
» être trop exigeant en réclamant à l'intérieur, pour le
» commerce et l'industrie belges, un appui analogue
» à celui qu'ils ont obtenu de l'étranger.

» En 1859, nous avons pourvu à la défense nationale;
» en 1860, les octrois ont été abolis; bientôt, j'espère,
» notre jeune nationalité revendiquera sa part de la mer
» et fera son premier pas dans la voie de l'expansion
» légitime et honnête, la seule qui convienne au carac-
» tère du pays et à l'époque où nous vivons. »

Les idées émises par le duc de Brabant ayant reçu bon accueil de la part du Ministre des Affaires étrangères, le royal orateur a tenu aussitôt à le constater en ces termes :

« C'est avec plaisir que j'ai entendu M. le Ministre
» des Affaires étrangères affirmer ici que mes principes
» étaient les siens, que mes désirs et mes vœux étaient
» partagés par lui. Lorsqu'un Gouvernement reconnaît
» qu'un but est utile, il est de son devoir de faire tous
» ses efforts pour l'atteindre. J'ai confiance, Messieurs,
» que le Gouvernement fera ce qu'il pourra pour pro-
» curer enfin au commerce et à l'industrie belges ces
» moyens de transport accélérés après lesquels ils sou-
» piraient depuis longtemps. »

* * *

Signalons enfin, durant la même session, un nouveau discours prononcé par le duc de Brabant en faveur de l'embellissement des villes du pays et de la capitale, embellissement auquel l'orateur rattache d'importantes questions d'assainissement et d'hygiène.

« De tous côtés surgissent d'excellentes idées, aux-
» quelles il ne manque plus que de se compléter
» mutuellement et de se réunir en un faisceau. Je citerai
» en première ligne un grand et beau projet qui trans-
» forme la Montagne de la Cour en un superbe monu-
» ment. Un autre, sur le lit voûté de la Senne, ouvre un
» magnifique boulevard à travers le bas de la ville, où il
» rappelle le mouvement et l'activité. Un troisième crée,
» près de la porte de Hal, en face des quartiers popu-
» leux de la rue Haute, des parcs anglais qui ne coûte-
» raient presque rien à la commune. Enfin un quatrième
» met en communication directe la place du Congrès
» avec la rue Neuve et le boulevard de l'Observatoire.
» Sans nul doute ces projets en feront naître d'autres
» pour le remplacement de nos bâtiments militaires
» actuels par des casernes plus convenables établies sur
» le champ des manœuvres, pour la réunion en ligne
» droite, par une large et belle avenue, des deux églises
» monumentales de Laeken et de Schaerbeek ; pour le
» redressement de diverses rues et places publiques, etc.
» Ces plans, quoique vastes, ne me paraissent pas
» d'une ambition démesurée. Ils sont pleinement justifiés
» par l'état présent de la richesse nationale et par la
» prospérité plus grande encore que nous pouvons espé-

» rer, si nous parvenons à donner au commerce et à
» l'industrie belges cette extension qui, vous le savez,
» est un de mes vœux les plus chers.

» Partout l'embellissement des villes marche de pair
» avec l'accroissement du bien-être public. Cet accroisse-
» ment, si considérable depuis trente ans, nous impose,
» me semble-t-il, l'agréable devoir de traiter largement
» et complètement la question dont j'entretiens le Sénat.

» Ce n'est pas sur la capitale seule que nous devons
» fixer nos regards : toutes les villes du pays méritent
» d'attirer notre attention. A Namur, à Mons, à Charle-
» roi, la démolition des fortifications va rendre néces-
» saires de nouveaux tracés. J'espère qu'ils se feront avec
» méthode et d'une façon bien entendue.

» Anvers, de son côté, subit une heureuse transforma-
» tion. L'extension de son enceinte permet de lui présa-
» ger un bel avenir. Déjà elle est entourée d'une cein-
» ture de villas et de promenades délicieuses. La patrie
» de Rubens et de Van Dyck se fera sans doute un point
» d'honneur de demander à un de ses enfants un plan
» complet pour diriger son développement futur.

» Gand, Liège, Verviers, ces centres importants de
» l'industrie et de la production, reconnaîtront aussi, j'en
» suis persuadé, l'avantage de mettre de l'ensemble dans
» les travaux d'utilité et de décoration que rendra néces-
» saires leur accroissement rapide.

» Ici, Messieurs, et spécialement à propos des trois
» dernières villes que je viens de nommer, je recom-
» mande instamment au sérieux examen du Département
» de l'Intérieur et des administrations communales la
» question d'hygiène et de salubrité. Les populations
» ouvrières ont droit à toute notre sollicitude. Nous

» devons nous efforcer d'améliorer leur logement, de leur donner de l'air et de l'espace.

» L'extension et l'ornementation de nos villes, à côté de nobles questions d'art, de questions pratiques d'assainissement, de niveau et d'alignement, soulèvent encore d'importants problèmes financiers. Il faudra chercher à intéresser les capitaux à l'exécution de nos plans. Le développement commercial et industriel nous offrira également des ressources précieuses pour l'embellissement de la patrie.

» Nous possédons de grands éléments de splendeur intérieure et d'activité extérieure. Je fais des vœux ardents pour qu'il en soit chaque jour tiré un parti plus considérable. »

* * *

Tels sont, à grands traits et dans leurs éléments principaux, les discours prononcés par le premier héritier de la Couronne de Belgique, comme sénateur de droit, dans les Conseils de la Nation. Ces discours appartiennent à sept années successives, 1855 à 1861. Durant ce septennat, S. A. R. le duc de Brabant a développé au Parlement beaucoup d'idées remarquables, neuves et fécondes. Plusieurs d'entre elles étaient bien hardies pour l'époque où elles étaient formulées, mais le temps leur a donné une éclatante consécration. Le Roi prévoyait de loin, le Roi voyait grand, le Roi voyait juste.

Il est peu de discours parlementaires — nous parlons des meilleurs — qui résistent à l'épreuve du temps. Forgés au feu des luttes du moment, reflétant vivement les circonstances où ils ont été prononcés, ils perdent facilement

après coup l'intérêt, fût-il parfois considérable, qu'ils ont pu éveiller un instant. Les discours du duc de Brabant au Sénat de Belgique semblent devoir échapper à ce sort commun. Cela ne tient pas seulement à ce qu'ils sont demeurés étrangers aux batailles des partis, où ne pouvait se commettre l'héritier du trône et où les succès sont parfois aussi éphémères qu'ils sont tapageurs. Cela tient surtout, à notre sens, à ce qu'ils renferment moins la critique à merci du passé que de fécondes vues d'avenir en harmonie avec les intérêts stables et permanents du pays. Le cinquantième anniversaire du jour de la prestation par Sa Majesté Léopold II de son premier serment constitutionnel, de ce jour où, comme lui-même l'a rappelé, il lui a été donné pour la première fois « de s'adresser à la nation tout entière dans la personne de ses représentants », offrait l'occasion de raviver les souvenirs qui se rattachent à ce que nous pouvons appeler la carrière sénatoriale de notre Roi. Cette occasion nous a paru devoir être saisie. (*Longs applaudissements.*)

Cette lecture étant terminée par M. le chevalier Descamps, M. le conseiller d'État Asser, de La Haye, associé de la Classe, se lève et offre, à titre d'hommage à l'Académie, un exemplaire d'un article publié en hollandais, dans le « Gids », à La Haye, vers 1860, sous le titre de *Eene zitting van den Belgischen Senaat. Redeveroering van Z. K. H. den hertog van Brabant*. Cette brochure est consacrée à la séance du Sénat du 17 février 1860; elle renferme en entier le discours que S. A. R. M^{re} le duc de Brabant y a prononcé pour faire valoir l'utilité de la création de colonies en vue du développement du commerce et de l'industrie belges.

M. le conseiller d'État Asser fait ressortir que cet article a également pour but de faire apprécier combien la Constitution belge a agi sagement en déclarant que l'héritier du trône était, de droit, sénateur à l'âge de dix-huit ans. La charte nationale associait ainsi directement le Prince Royal aux travaux de la haute Assemblée.

M. le chevalier Descamps remercie, aux applaudissements de l'Assemblée, M. le conseiller d'État Asser de la présentation de cette brochure, qui constitue, par son caractère, ainsi qu'il le fait remarquer, une réelle marque d'intérêt donnée par la Hollande à la Belgique comme nation sœur et amie. (*Applaudissements.*)

L'évolution du roman français aux environs de 1150; par
Maurice Wilmotte, membre de l'Académie.

Ce titre surprendra quelques personnes, même parmi celles qui ont entendu parler de nos vieux romans et qui se souviennent de Don Quichotte. Leur curiosité, en cela peu ambitieuse, a été satisfaite d'apprendre qu'au XII^e-XIII^e siècle, sinon plus tard, des poètes français avaient donné la vie à des figures de héros, accomplissant d'étranges exploits et engagés dans d'interminables aventures. Que l'amour se logeât parfois sous la cuirasse de ces héros, c'est ce que des noms comme ceux de Tristan et de Lancelot leur ont appris. Au XVII^e siècle, Chapelain disserte encore sur l'amant de la reine Guenièvre, et au XVIII^e, le comte de Tressan et le marquis de Paulmy tirent de la poussière, en les habillant à la mode galante

du temps, quelques-uns des preux, chers à l'imagination du moyen âge. Le romantisme prétendra nous les restituer tels qu'ils ont hanté cette imagination ; mais le plus souvent il substituera simplement un maquillage à un autre, et c'est l'érudition philologique qui, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, aura surtout l'initiative d'une véritable résurrection. Il reste à intéresser un public plus étendu aux résultats dont s'enorgueillit à bon droit la science littéraire en Allemagne, en France et en Italie. C'est ce que des éditions classiques, comme celle de la *Chanson de Roland* (1) par M. Léon Gautier, et des modernisations intelligentes, comme celles de M. W. Hertz (2) ou de M. Joseph Bédier (3), contribuent discrètement à faire. Mais cela ne veut pas dire qu'on ne puisse, dans des études critiques, inspirées de la méthode comparative, donner l'animation de la vie à l'analyse et à la confrontation des chefs-d'œuvre romanesques de notre très ancienne littérature. M. Gaston Paris, pour citer un grand nom (4), MM. Alfred Jeanroy, Joseph Bédier et d'autres (5) n'ont pas craint de tenter cet élargissement de perspectives longtemps trop restreintes. Je voudrais, dans une série de contributions, dont celle-ci est la première, m'associer

(1) Alfred Mame, à Tours.

(2) Voyez notamment de ce savant : *Tristan und Isolde*, 2^e édit. Stuttgart, Cotta, 1894.

(3) *Le roman de Tristan et Yseut*, traduit et restauré, préface de Gaston Paris, Paris, Sevin et Rey, s. d.

(4) Voyez du regretté académicien les deux séries de *La poésie au moyen âge*, Paris, Hachette, in-12, et *Poèmes et légendes du moyen âge*, Paris, Société d'édition artistique, s. d., in-8^o.

(5) Je signalerai particulièrement les beaux articles de M. Joseph Bédier dans la *Revue des Deux Mondes*.

modestement à la même œuvre, sans m'abstraire pour cela, d'ailleurs, de la rigueur qui s'impose à des recherches spéciales ayant le passé pour objet.

On admet de façon générale que les romans dits de chevalerie se classent chronologiquement, dans la littérature française, après les *gestes*, c'est-à-dire après les fragments conservés de l'épopée nationale, ayant pour sujet les conquêtes de Charlemagne et de ses pairs. Logiquement, il y a eu, en effet, succession. Historiquement, il y a eu souvent simultanéité. Beaucoup de chansons de geste sont même postérieures à nos meilleurs romans, puisqu'elles datent du XIII^e siècle et que ceux-là ont, pour la plupart, vu le jour entre 1150 et 1200. D'autres chansons ont été soit composées, soit remaniées sous l'influence des romans d'aventure, dont la vogue semble avoir troublé la cervelle de ceux qui les mettaient en rimes et de ceux qui les récitaient. *Huon de Bordeaux*, la chanson des *Saisnes*, *Foucon de Candie* ne diffèrent, à plus d'un endroit, des récits consacrés aux chevaliers d'Arthur que par leurs décasyllabes et leurs laisses, de longueur inégale, tandis que ces récits sont écrits en octosyllabes, rimant deux par deux. Pour le surplus — et le surplus est, ici, l'essentiel — on trouve de part et d'autre les mêmes mœurs courtoises, le même idéal d'amour et de courage, la même disproportion entre les exploits et les sentiments attribués aux héros et la réalité toute plate, telle qu'elle nous apparaît dans les textes de pure histoire.

Il n'en fut pas ainsi du premier coup, et c'est pourquoi il vaut peut-être la peine d'examiner de près les premières productions du roman, qui remontent à une date

où l'épopée avait conservé l'intégrité de ses caractères constitutifs. Parmi ces caractères, il en est un qui semble leur avoir manqué le plus souvent, c'est la publicité qui résultait de la récitation modulée (1) sur des places publiques, dans les camps ou dans les grandes salles de châteaux. On chantait la *geste*, on lisait le roman. Cela veut-il dire que la *geste* ait joui d'une popularité, qui manque toujours au roman? Je suis peu disposé à le croire, bien que l'opinion contraire soit le plus ordinairement adoptée. Les auteurs de nos vieilles épopées chantaient les exploits d'une classe et ne devaient guère intéresser qu'elle (2). S'ils éveillaient la curiosité du

(1) Voyez SUCHIER dans la *Zeitschrift für Romanische Philologie*, XIX, 370.

(2) Bien des indices, écrivais-je déjà en 1891 (*Bulletin de Folk-lore*, tome I, p. 19), plaident en faveur de la nature aristocratique de la *Geste* : ses thèmes ordinaires, qui n'exaltaient qu'une classe et ne devaient intéresser qu'elle, ses premiers auteurs, de même souche que ses héros, ou ambitionnant de l'être; les témoignages épars dans les textes. L'art de composer des chansons de longue haleine appartient d'abord aux seigneurs. Nous voyons Guillaume IX, duc de Poitiers, s'y adonner après son retour de Palestine (Ord. Vital dans D. BOUQUET, XII, 603); Bertolais, l'auteur de *Raoul de Cambrai*, était noble et fier de sa naissance, et il avait assisté à la bataille qu'il décrit dans sa chanson (2445-2447 de l'édition. P. Meyer et Longnon); Raimbert de Paris étale le même orgueil (*Il n'est jongleres qui soit de mon lignage...* Manuscrit de l'évêque Cosin, à Durham); Taillefer, « qui chantait si bien » de Roland et des autres pairs, ne réclame d'autre prix de son art, à Hastings, que l'honneur de porter le premier coup (*Roman de Rou*, II, vers 8035, sq.). M. Schultze a rassemblé divers témoignages attestant le goût de l'aristocratie pour ces récits de bataille (*Höfisches Leben*, I, 563); Guiraut Riquier nous dit que les seigneurs voulaient tous avoir des jongleurs à leur service pour célébrer leurs exploits et les louer (DIEZ, *Poésie des Troubadours*, p. 21). Guillaume d'Orange, maître de Nîmes, est pris de nostalgie;

peuple, s'ils l'entretenaient adroitement pour battre monnaie à ses dépens, il n'en est pas moins vrai qu'ils se sentaient surtout à l'aise sous le toit crénelé d'un châte-

il regrette que le dénuement dans lequel il a quitté la France l'ait empêché d'emmener avec lui « harpeor ne jugler » (*Prise d'Orange*, 56); voyez d'autres témoignages dans ZELLER, *Tägliche Lebensgewohnheiten im altfranz. Epos*, p. 57, notes 189-191. Parfois les seigneurs utilisaient l'art du jongleur pour se tailler une popularité utile à leurs desseins (DUCANGE, s. v. *Joculator*, texte de Rog. de Hoveden), et les trouveurs, mécontents de leurs maîtres, savaient les punir, par l'omission de leur nom dans un récit de bataille, d'un manque de générosité hors de propos (Lambert d'Ardres, cité par Pigeonneau, *Cycle de la croisade*, p. 47, n. 1). La censure ecclésiastique, impitoyable pour la gaieté populaire et les chants profanes, n'a qu'indulgence pour ces panégyriques des grands, comme pour ceux des saints (voyez un texte cité par Guessard, préf. de *Huon de Bordeaux*, p. xi). Il n'est pas jusqu'au passage de la *Vita Wilhelmi*, si souvent invoqué, qui ne spécifie que la gloire de ce personnage se répandit surtout parmi les chevaliers et les seigneurs (*praecipue militum ac nobilium virorum...*). — Depuis 1891, j'ai encore réuni de nouveaux témoignages (notamment du même Lambert d'Ardres, déjà cité, un texte reproduit dans *Histoire littéraire de la France*, XXIII, 12, où l'on trouve la distinction très nette entre le genre noble des gestes et le genre roturier des autres fictions : « ... sive in cantilenis gestoriis, sive in eventuris nobilium, sive etiam in fabellis ignobilium... ». Depuis lors aussi, M. Bédier (*Histoire de la langue et de la littérature françaises*, de Petit de Julleville, II, pp. 61 et 93) a souligné les mêmes oppositions et M. Gaston Paris a écrit (*Poèmes et légendes du moyen âge*, Paris, 1900, pp. 7-8) ces phrases significatives : « Les barons avaient » leurs chansons épiques, et ce n'est guère que de cette classe, la » plus importante au point de vue de la civilisation, qu'il s'agit » quand on parle de littérature nationale. Quelque opinion qu'on ait » de l'ignorance plus ou moins profonde de la foule, au moyen âge, » quelque littérature dont on lui attribue la connaissance, on sera » obligé de convenir que, antérieurement au XIII^e siècle, la poésie » est à peu près exclusivement destinée à l'aristocratie, et que des » poèmes, surtout de la nature de celui qui nous occupe (*Roland*), ne

lain, sous la tente du soldat et dans les grandes salles des palais seigneuriaux, à l'heure crépusculaire où dans la fumée de l'ivresse, excitée par des vins épicés, ces hommes, rudes et simples, payaient d'un manteau ou d'une bourse le récit de leurs propres exploits ou des hauts faits de leurs ancêtres.

Le peuple devait connaître d'autres divertissements, qui parlaient plus directement à son âme et moins à un sentiment de vanité corporative. Il ne faut pas oublier que les époques d'exaltation (l'exaltation religieuse exclue) sont moins éloignées de nous qu'il n'y paraîtrait tout d'abord, que le sentiment d'une nation, ayant sa conscience propre et son but en elle-même, est une idée d'hier, sans racines bien profondes dans le passé. Aujourd'hui même, s'il n'était entretenu par l'école, par le service militaire, par la presse et par tant d'autres agents émotionnels, dans cette pensée salutaire qui est faite d'abnégation individuelle et d'idéalisme collectif, l'homme du peuple se détacherait vite d'une forme d'altruisme qui ne tombe pas sous les sens et ne parle guère à son simple cœur. A plus forte raison devait-il en être ainsi dans la France chrétienne des XI^e et XII^e siècles. La solidarité des classes était sans doute alors plus forte qu'elle ne l'a été aux époques suivantes, mais elle se

» pouvaient être écrits qu'en vue d'un public chevaleresque; aussi
 » les adresses aux auditeurs, qui commencent beaucoup de chansons
 » de geste, les appellent-elles toujours « seigneurs » ou « barons ».
 » C'est donc dans ce sens que nous pouvons regarder la *Chanson de*
 » *Roland* comme nationale : c'est surtout pour la classe aristocra-
 » tique et guerrière de la nation qu'elle était vraiment épique. »
 Voyez encore STENGEL, dans la *Zeitschrift für französische Sprache*
und Litteratur, XXII, p. 135.

manifestait sous des formes purement locales; déjà l'âge des communes était proche et la féodalité restait debout. Rien n'évoque ici cette conscience de tout un peuple que des esprits brillants, mais hasardeux, comme celui de Léon Gautier, ont voulu voir dans la *Chanson de Roland*. Le seul écho qui nous soit resté de ces vibrations chauvines à travers les siècles est l'écho de plusieurs gloires individuelles, mal assemblées dans le faisceau d'un idéal monarchique. Et que dire si, cinquante ans après *Roland*, Charlemagne n'est plus qu'un roitelet, si Gérard de Roussillon le nargue, si Gaydon lui sauve la vie et l'accable du poids flétrissant de sa générosité de vassal? L'essence même de l'épopée, tant qu'elle fut sincère et relativement spontanée, fut de refléter des sentiments et de conserver des souvenirs locaux. L'esprit de clocher y a sonné sa fanfare retentissante jusqu'au jour où elle est devenue la chose des *trouveurs* professionnels et où elle a perdu tout à fait pied dans la vie réelle.

Il faudrait se garder, toutefois, de voir dans la déconsidération qui frappe Charlemagne un signe d'évolution littéraire. Les princes qui le précédèrent sur le trône eurent leur *geste*, bonne ou mauvaise, comme il eut la sienne, et ils ne furent pas plus épargnés que lui. Les traditions poétiques ne sont guère favorables non plus à Eudes d'Aquitaine ni à Ouri de Bavière; le comte de Flandre, dans la chanson d'*Auberi*, d'autres princes dans d'autres chansons, sont impitoyablement sacrifiés à la popularité malsaine d'un aventurier. Les gestes provinciales, dont l'existence est attestée en Lorraine et en Picardie par les *Loherains* et par *Gormond*, dans le Midi par le fragment de La Haye dès le X^e siècle, ne sont pas les cadettes de la geste royale. Ce qu'on peut concéder aux théories professées jusqu'ici, c'est que le XII^e siècle,

dans sa première moitié, vit la faveur des cours abandonner la *geste* pour s'attacher au roman, et qu'à cette date l'épopée, qui n'engendre plus guère que des remaniements, dont *Ogier*, *Roncevaux*, etc., ne sont que les maigres spécimens, cesse d'être un plaisir de roi pour devenir exclusivement un régal de petits seigneurs et peut-être de bourgeois. De là son allure plus démocratique (1), ses revendications en faveur des opprimés et partiellement aussi la part plus grande qui y est faite aux passions humaines. Nous disons : partiellement, car on verserait dans une singulière erreur en ne reconnaissant pas ici l'influence du roman et en ne lui accordant pas ce qui lui revient. Avec le roman, on entre dans une voie d'observation psychologique qui, à peine dessinée chez la foule des auteurs médiocres, devient presque une virtuosité chez Benoit, chez Gautier d'Arras et chez Chrétien de Troyes.

Mais le roman lui-même, puisqu'il faut y revenir, est-il né spontanément? Suffit-il d'admettre, avec M. Gaston Paris et son école (2), l'hypothèse d'une importation anglo-normande des contes gallois pour justifier ses origines? Ou bien est-on mieux loti, à cet égard, en acceptant les théories de M. Förster, le savant éditeur de Chrétien de Troyes (3)?

(1) Prenons, entre autres exemples, *Aliscans*, 6693, où nous lisons avec stupeur la fière réplique d'un pauvre diable à un chevalier, qui lui laisse voir son mépris de classe; comp. *Histoire littéraire de la France*, XXVI, 384, à propos de vilains glorifiés.

(2) Voyez surtout de G. Paris le *Manuel d'ancien français* et le tome XXX de l'*Histoire littéraire de la France*.

(3) On trouvera les vues les plus récentes du professeur de Bonn dans la longue préface qu'il a écrite pour le *Lancelot* (*Karrenritter*, Halle, 1899).

Avant de répondre, je crois important de présenter une observation, conforme au sens historique dont on se désintéresse un peu trop, me semble-t-il, en la matière : où qu'il soit né, le roman a des antécédents ; où qu'il ait pris ses thèmes, dans la novellistique populaire ou dans la mythologie des Celtes, peut-être dans l'une et dans l'autre, il n'en a pas moins dû traverser une période de formation lente et graduelle. Sa technique, sa rhétorique, son vers, ses développements d'ordre psychologique, un instinct déjà sûr de la vie intérieure, bref tout ce qui le fait lui-même à nos yeux, ce n'est pas à l'épopée qu'il le doit. L'épopée telle qu'elle nous apparaît, non seulement dans l'éclat de sa jeunesse à la fin du XI^e siècle, mais encore un demi-siècle plus tard, lorsqu'elle continue à fleurir à côté d'œuvres à demi réfléchies, offre avec le genre nouveau des dissemblances trop nettes (1) pour qu'on puisse expliquer par elle les pré-

(1) M. G. LANSON, dans son *Histoire de la littérature française* (7^e édition, p. 36), a excellemment défini ce que le genre épique était devenu, aux XII^e et XIII^e siècles, entre les mains de remanieurs sans génie : « L'invention abondante et pauvre des trouvères fait songer » à la basse littérature de nos jours, à cette masse de romans et de » drames manufacturés en hâte pour la consommation bourgeoise et » pour l'exportation. Depuis les formules du langage jusqu'au dessin » général de l'action, toutes les pièces d'une chanson de geste sont » jetées dans les mêmes moules. Le défi du vassal rebelle, ou la » colère du vassal fidèle contre l'empereur ingrat, la princesse infidèle qui s'éprend d'un baron français, le combat de deux barons, » ou d'un baron contre un géant païen, voilà des thèmes qui sont » repris cent fois. Pour les caractères, on a le brave, le violent, le » traître, le lâche, et tout le contenu de chacun est épuisé par l'épithète qui crée comme une nécessité permanente d'actes uniformes, » dont la répétition a quelque chose de mécanique. Un type banal

dilections de thèmes et de développements, qui donneront satisfaction à un goût étranger au goût traditionnel de son propre public. Que celui-ci l'ait, en partie, sacrifiée à une nouveauté conforme à un esprit différent de celui des temps écoulés, c'est ce qui semble infiniment probable. Mais il y a lieu de supposer que la révolution a commencé par ailleurs, et que ce sont les clercs et les femmes qui ont fait la vogue des romans, précisément parce que l'épopée s'adressait moins à leur sensibilité plus délicate qu'aux instincts mâles. Aussi qu'arriva-t-il ? Le roman a des héroïnes, l'épopée n'avait guère que des héros. Alde, dans *Roland*, n'est qu'une apparition fugitive, et si Orable est mieux traitée dans la *Geste d'Orange*, c'est en raison de ses vertus viriles plutôt que de ses charmes féminins. On verra plus loin quelle disproportion d'importance est attribuée au sexe faible dans la *geste* et dans le roman. Et de nouveau se pose la question de savoir où et quand est née une préoccupation si nouvelle de la femme, de son rôle social et, risquons le mot, de sa valeur psychologique dans les œuvres de fiction.

» de héros s'établit : sans fatigue et sans peur, bravache, impatient, » il a toujours le poing levé, il écrase des nez, fracasse des cervelles, » traîne les femmes par les cheveux dès qu'on le contredit ; tenons » compte des mœurs, c'est le beau gentilhomme, héroïque, impertinent, fine lame, qui passe, la moustache en croc, le poing sur » la hanche, à travers nos mélodrames ; c'est le d'Artagnan du » XIII^e siècle [*et déjà du XII^e*]. En somme, nos chansons de geste, » selon M. P. Rajna, sont « aussi pauvres de types que riches » d'individus », et M. Léon Gautier a dû écrire qu'elles « sont » composées pour les dix-neuf vingtièmes d'une série de lieux » communs. »

Cette question est connexe à celle de la technique même du roman, qui a été étudiée tour à tour en France et en Allemagne et qui a trouvé, dans les deux pays (ou du moins chez des écoles prépondérantes dans l'un et dans l'autre) des solutions bien différentes; car M. Förster et les siens n'ont vu, dans la préférence affichée pour les sujets et les héros bretons, à partir de 1150 environ, qu'une mode superficielle; tandis que M. Gaston Paris, suivi et assisté de MM. Nutt, F. Lot, Muret, etc., a considéré cet envahissement de la matière de Bretagne comme le très caractéristique symptôme d'une importation littéraire, dont les conséquences ont été notables pour la littérature française. Et c'est de cette opinion que procèdent les beaux articles du maître, aujourd'hui défunt, dans l'*Histoire littéraire de la France* sur le roman breton, le chapitre qu'il consacre à celui-ci dans son *Manuel d'ancien français*, de nombreuses pages de revues françaises, particulièrement de la *Romania*, où, pendant plus de quinze ans, la thèse « bretonne » a été soutenue avec autant de vigueur que d'ingénieuse érudition.

Ce n'est pas cette thèse que je voudrai examiner ici, ni non plus la thèse contraire. Le problème, à mon sens, comporte d'autres éléments que ceux dont se sont surtout préoccupés les critiques de France et d'Allemagne. Il est, à proprement parler, un problème d'évolution littéraire. Toute évolution repose sur des causes intérieures et, si j'ose dire, organiques. Un afflux étranger peut la hâter ou la retarder de quelque façon, en modifier le cours et les aspects. Mais c'est tout ce qu'il peut, et l'essentiel est toujours inhérent à l'être ou à la chose même qui évolue.

A plus forte raison doit-il en être ainsi pour un genre de littérature qui dépend du goût d'un public national, et surtout à une époque où il n'y avait guère trace du cosmopolitisme en faveur, plus ou moins sincère, aujourd'hui. Demandons-nous donc, de préférence, si les circonstances locales ne suffisent pas à rendre compte du changement assez brusque, au moins à l'apparence, qui s'est opéré dans la curiosité littéraire aux environs de 1150, et, tout d'abord, examinons quelles sont les œuvres romanesques qui remontent à cette période et dans quel ordre elles se présentent à nous.

Les œuvres sont relativement nombreuses. Ce sont les premiers écrits, perdus ou conservés, de Chrétien de Troyes, son *Tristan*, que nous n'avons plus, son *Érec*, son *Cligès* et peut-être aussi son *Lancelot* et son *Yvain* qui nous restent ; c'est, de Gautier d'Arras, deux poèmes : *Éracle* et *Ille et Galeron* ; c'est le roman de *Brut*, dû à Wace, et qu'il convient de citer, bien qu'il soit plutôt une œuvre d'histoire, très mélangée de légendes, qu'une fiction soutenue ; c'est, d'autre part, une série de romans à sujets et à sources antiques, *Alexandre*, *Thèbes* (imité de Stace), *Énéas* (version interpolée de l'*Énéide*) ; enfin le roman de *Troie*, vaste compilation qui repose, non sur Homère, mais sur des récits de la basse époque (1).

Est-ce tout ? C'est du moins l'essentiel, car, pour d'autres œuvres, on manque trop complètement de données et sur leur auteur et sur leur date de composition pour être en droit de les ranger ici. Cela veut-il dire qu'on soit tout à fait fixé sur le moment où parurent

(1) Voyez W. GREIF, *Die mittelalterlichen Bearbeitungen der Trojanersage*, Marbourg, 1886.

les romans que je viens de citer? Certes non, et leur ordre de succession reste encore approximatif, malgré les progrès d'une critique qui, dans ses contradictions véhémentes, a eu du moins le mérite de chercher à nous éclairer d'assez près sur les hommes et les œuvres du XII^e siècle.

Donc la chronologie des écrits, composés entre 1150 et 1170 environ, est encore partiellement incertaine, et là même où elle semble être fixée, elle ne l'est que d'hier. Presque toutes les dates précises, que M. Gaston Paris avait données en 1890 (1), sont aujourd'hui controuvées à titre plus ou moins fondé; lui-même en a révoqué plusieurs en doute (2). C'est précisément les auteurs de romans (peut-être parce qu'ils ont été scrutés de beaucoup plus près) dont on a bouleversé l'ordre de succession littéraire, depuis quinze ans, avec le plus bel entrain. Bérout, dont le *Tristan* était daté de 1150 environ, est reporté maintenant vers 1190 et même vers 1200 (3), et c'est pourquoi il n'a pas été mentionné tantôt. Mais ce sont les romans de Chrétien de Troyes qui ont subi, à cet égard, les plus étranges vicissitudes. Leur savant éditeur a longtemps soutenu qu'*Érec* remontait « au plus tard » à 1150 (4), et comme

(1) *Op. cit.*, p. 247.

(2) *Journal des savants*, 1902, p. 303, sq.

(3) Voyez *Romania*, XXVII, 617. A ce même endroit. M. E. Muret fait justement observer à quelles objections on se heurte en continuant à dater le *Tristan* de Thomas de 1140-1150. Pour ma part, je le crois postérieur à 1170, et c'est pourquoi je l'exclus de mon exposé, me promettant de l'étudier bientôt ailleurs.

(4) Voyez la *Grosse Ausgabe* de ce poème, XXIV, note; M. F. y admet l'antériorité du *Tristan* perdu par rapport à *Érec*, tout en rappelant que les allusions répétées au premier ouvrage dans le second ne lui avaient pas paru aussi convaincantes qu'à G. Paris (*ibid.*, VIII).

il affirmait l'antériorité, d'ailleurs certaine (1), du *Tristan* perdu de l'écrivain champenois, dont les œuvres de début furent des traductions d'Ovide; que, d'autre part, le *Perceval* semble avoir été composé quelques années avant la mort du comte Philippe d'Alsace, survenue en 1191, il résultait de tout cela : 1° que l'activité littéraire de Chrétien s'était prolongée pendant près d'un demi-siècle; 2° qu'en pleine maturité d'âge et de talent, c'est-à-dire entre 1150 et 1169, l'auteur d'*Érec* et de *Cligès* n'avait produit que ce dernier ouvrage (2), *Yvain* remontant à 1169 [on croyait même pouvoir le reporter à 1172 (5)] et *Lancelot* étant, d'après la plus récente opinion (4), de 1170 environ. Depuis 1896 (5), avec

(1) Voyez la note précédente.

(2) Je réserve ici la question de savoir à quelle époque remonte le *Guillaume d'Angleterre*, enfin restitué à Chrétien et aujourd'hui republié. J'ai toujours soutenu que ce n'était pas une œuvre de la maturité avancée de Chrétien. (Voyez ma note dans *Moyen Age*, août 1889.) M. W. Förster a d'abord incliné, semble-t-il, vers un avis opposé (*Cligès*, II; comp. 2^e éd., p. x); il est maintenant disposé (*Kl. Ausg. d'Érec*, p. XII) à classer ce poème dans la première période d'activité de l'auteur, celle où il composa *Érec*, et c'est tout à fait ma propre manière de voir; je compte la justifier prochainement.

(3) Voyez G. PARIS, *Manuel*, 2^e éd., p. 248; en 1899 (*Karrenritter*, XIX), M. Förster écrit « vor 1173 »; en 1902, M. Paris dit : 1173.

(4) W. FÖRSTER, *Karrenritter*, XIX; G. PARIS, *Op. cit.*, p. 304. Mais on admet qu'*Yvain* est de 1169; or l'antériorité de *Lancelot* est assurée (*Karrenritter*, XIX, G. PARIS, *ibid.*, 304, n° 4). On verra plus loin que j'incline à croire que *Lancelot* a été composé avant *Ille et Galeron*.

(5) Voyez la *Kleine Ausgabe d'Érec*, avec sa préface si documentée (Halle, 1896), et la réimpression de *Cligès* (1901), celle-ci longuement discutée par M. G. Paris dans le *Journal des savants* (*loc. cit.*) et où M. Förster revient toutefois, en partie, à sa première opinion.

cette belle conscience scientifique qui lui fait pardonner bien des vivacités de sa critique, M. Förster admet qu'il convient de postdater les premiers ouvrages de Chrétien ; il place *Érec* après 1160 (1), ce qui établit l'antériorité du roman anonyme d'*Enéas*, et il est même porté à croire que cet écrit, signé par son auteur et cité en première ligne dans la liste partielle de ses œuvres par laquelle s'ouvre son *Cligès*, doit être rapproché le plus possible d'*Yvain*, avec lequel il est « dans de très intimes relations » de sujet et de ton. *Yvain* étant, il faut le répéter, de 1169, nous voilà bien loin de 1150, et voilà aussi toute la chronologie, qui faisait loi, singulièrement bouleversée ! On verra qu'elle ne l'a peut-être pas encore été autant qu'il conviendrait.

Mais laissons maintenant Chrétien et parlons de son contemporain Gautier d'Arras, dont il nous reste, on l'a dit, deux ouvrages : *Éracle* et *Ille et Galeron*. En 1890, M. Paris datait ces ouvrages respectivement de 1160 et 1157 environ. Pour des raisons historiques très solides, M. Förster propose aujourd'hui 1164 pour *Éracle* et 1167 pour *Ille et Galeron*, ce qui change l'ordre de composition des deux écrits. Je voudrai, tout en respectant le plus que je pourrai ces précieuses données, procéder ici à un examen comparatif de Gautier et de Chrétien, parce que j'ai la faiblesse de croire que cet examen apportera quelques résultats instructifs, surtout si l'on y rattache l'étude des rapports littéraires qui ont existé entre les imitateurs de l'antiquité d'une part, le poète champenois et le poète d'Arras de l'autre. Ces

(1) Voyez toutefois les réserves de la note précédente.

deux derniers sont les contemporains de Benoît, qui rima le roman de *Troie*, et des auteurs anonymes de *Thèbes* et d'*Énéas*, dont on est bien forcé d'admettre que les ouvrages n'ont pas passé inaperçus des créateurs d'un genre qui devait être si fécond dans l'avenir. La chronologie des imitations de l'antique n'est donc pas indifférente dans une étude comme celle-ci. Or, cette chronologie est-elle formellement établie ?

Si l'on ne sait rien de précis pour le roman de *Thèbes*, on est maintenant d'accord pour dater le roman de *Troie* de 1165 (1), comme on l'est depuis longtemps pour identifier son auteur, Benoît, avec celui de la *Chronique des ducs de Normandie*, écrite plus tard. L'antériorité d'*Énéas*, c'est-à-dire d'une version de l'*Énéide* fortement interpolée, a été affirmée par l'éditeur, M. Salverda de Grave (2), qui admet, plutôt qu'il ne le démontre, que « c'est l'auteur d'*Énéas* qui a servi d'exemple à Benoît ». M. Rottig, dans un travail peu postérieur (3), a maintenu et confirmé cette conclusion au point de vue chronologique. Donc *Énéas* serait antérieur à 1165 ; mais de combien d'années ? Les éléments d'une détermination historique nous manquent, car l'œuvre est anonyme et ne renferme aucune allusion ; il ne reste, encore une fois, qu'à demander à l'étude intrinsèque de la langue et du style des conclusions que fortifiera un parallèle avec les premiers ouvrages de

(1) Voyez *Romania*, XXI, 285. M. Förster se rallie (*Kl. Ausg. d'Érec*, X) aux conclusions de G. Paris, qui sans nouvelles raisons a, en 1902 (*loc. cit.*), proposé 1160.

(2) *Bibliotheca normannica*, IV (1892), p. xxv, sq.

(3) *Die Verfasserfrage des Eneus und des Roman de Thebes*, diss. de Halle, 1892 ; voyez notamment pp. 16 et 22.

Chrétien. Ceux-ci n'étant pas datés, nous ne pouvons toutefois que réduire un peu l'approximation si fâcheuse dont il s'agit. De point d'appui historique, nous n'en avons guère avant 1165 (*Troie*). Or, c'est précisément dans les années qui ont précédé que s'est accompli, doit-on croire, le grand travail d'élaboration d'où est sorti le genre nouveau. A qui revient la gloire d'en avoir été le principal ouvrier? Est-ce à Chrétien seul, comme M. Förster incline à l'admettre? Ou Chrétien a-t-il eu des devanciers, et lesquels?

La question serait à jamais insoluble, si le temps, auquel il faut se reporter, avait eu de la propriété littéraire une notion aussi rigoureuse que notre temps. Mais hélas, cette notion n'est pas bien vieille. Qu'on se rappelle encore, au XVII^e siècle, Molière prenant, comme il dit, son bien où il le trouve, et Corneille traduisant Guilhem de Castro sans trop l'avouer. Plus haut on remonte dans le passé de nos lettres, plus les emprunts se font multiples et nettement indiscrets. Aux XII^e et XIII^e siècles, le plagiat n'est pas un crime intellectuel, il n'est même pas un ridicule qu'on redoute. Chrétien et Gautier, on va le voir, n'ont pas eu honte de piller leurs contemporains, j'ose à peine dire leurs devanciers, avec une franchise qui ressemblerait fort à du cynisme, si elle n'était plutôt une forme de la sincérité, et rien ne nous prouve que leurs devanciers n'ont pas agi de même avec les écrivains qui les précédèrent. La chronologie des romans écrits aux environs de 1150 est donc étroitement liée à leur étude comparative, étude minutieuse, portant moins encore sur le sujet traité et la couleur générale de l'œuvre que sur les développements où se complait l'auteur, sur les sentiments qu'il exprime, enfin sur les procédés stylistiques.

On a vu qu'en 1896, M. Förster, réimprimant *Érec et Enide*, c'est-à-dire le premier roman conservé de Chrétien, en reportait la composition après 1160, et à une date assez rapprochée de celle où le trouvère champenois fit *Cligès* et *Yvain*. Dans la première édition d'*Érec*, M. Förster admettait déjà, en raison d'allusions très claires, l'antériorité d'*Énéas* par rapport au premier écrit de Chrétien; il était d'un avis différent au sujet de *Troie*. Dans sa seconde édition, il laisse la chose incertaine, tout en mentionnant le vers 6544, où Hélène est nommée. S'il n'y avait que cet indice, avouons qu'il serait insuffisant. Mais il en est d'autres que je ne sache pas qu'on ait relevés jusqu'ici. Il y a un endroit où Chrétien, décrivant une « coute de paille » sur laquelle est assise l'héroïne, s'est souvenu trop fidèlement de Médée et de la couche où elle cherche en vain le repos (1). Et sa mémoire a été plus fidèle encore, mais aussi sa science plus ingénieuse dans l'art de combiner, lorsqu'il a décrit en soixante-quinze vers assez imprévus la robe dont se vêt Érec, assis auprès du roi Arthur. Cette robe est faite de plusieurs morceaux, ou, pour parler de façon plus explicite, le poète a emprunté à plusieurs sources (il avoue qu'il ne les a pas inventés) les détails descriptifs qu'il enfle assez platement. La robe est

(1)

An une chambre fu assise
 Dessor une coute de paille
 Qu'aportee fu de Tessaille (2105-2108)

Comp. *Troie*, 1543-1544 :

Colte i ot grant, qui fu de paille :
 Onc meillor n'en ot en Tessaille.

l'œuvre de quatre fées; elles y ont brodé la représentation figurée de quatre des sept arts; enfin, quatre pierres précieuses ornent les « tassiaux ». Il n'y a guère que le chiffre de quatre, devenu fatidique, qui, dans tout cela, appartienne à Chrétien. Car ses fées sont prises à l'*Énéas*, où il n'y en a que trois, il est vrai (1); la figuration des arts est une réminiscence du roman de *Thèbes* (2), où les sept arts sont représentés sur le char d'Amphiaras, et il en est de même des pierres précieuses (3). J'allais oublier l'essentiel, c'est-à-dire la fourrure de « barbiolettes », qui viennent de l'Inde. De l'Inde aussi viennent probablement les *bestes* appelées « dindialos », qui servent à fourrer le manteau de la fille de Calchas dans le roman de *Troie* (5); en tout cas, c'est « en Inde la superior »

(1) *Énéas*, 4015, sq.

(2) *Thèbes*, 4713-4714 et 4725-4726 (rimes identiques à celles d'*Érec*, 6753-6754 et 6783-6784); 4755-4756 (id. id. à *Érec*, 6769-6770); comp. les vers 4027-4028, où la tente d'Adraste est ornée des mêmes pierres précieuses que ladite robe (rimes identiques à *Érec*, 6807-6808).

(3) *Troie*, 13315, sq.; comp. 13339 sq. pour les *bestes* et aussi les rimes identiques (*T.* 13331-13332 = *Ér.* 6305-6306). La mention de l'Inde est au vers 13315 de *Troie*, au vers 6800 d'*Érec*. *Troie* est de 1165, dernière opinion; or, vers la même date (1164) a été composé *Éracle*, dont je m'occupe plus loin, et il est permis de se demander si l'auteur d'*Érec* n'a pas, en écrivant ce poème, eu sous les yeux celui de Gautier d'Arras. Après avoir dit qu'on aurait beau « chercher à la ronde », on ne trouverait pas une aussi belle dame qu'Énide. Chrétien ajoute :

Ouques nus ne sot tant d'aguet
Qu'an li peüst veoir folie
Ne mauvestié ne vilenie.

Or c'est justement le cas pour *Éracle*, qui sait « tant d'aguet » qu'il découvre chez toutes les candidates à la main de Laïs les tares les plus secrètes

que le drap en a été confectionné, et l'analogie est frappante par sa nouveauté.

Voilà pour *Érec. Cligès*, qui est postérieur, porte-t-il des marques aussi nettes d'emprunt aux imitations de l'antique? Il les porte, et l'auteur s'y est souvenu non seulement d'*Énéas*, mais, encore une fois, de *Troie*. En voulez-vous la preuve?

Elle nous est fournie par l'un des plus agréables passages du roman. Cligès est le neveu de l'empereur d'Orient; celui-ci demande et obtient en mariage Fénice, fille aînée de l'empereur d'Allemagne. Fénice est belle et jeune, Cligès a, lui aussi, les charmes de la jeunesse; l'empereur est un vieillard. Vous devinez ce qui arrivera. L'amour va se loger dans le cœur de la future impératrice; il y fera ses ordinaires ravages. Fénice perd la gaieté et l'appétit; ses joues se fanent, et sa nourrice s'apercevra tôt du changement opéré en elle. Cette nourrice s'appelle Thessala, ce qui est un nom bien grec pour une femme attachée à une princesse allemande. Il est vrai, dit l'auteur, qu'elle provenait de Thessalie, ce qui explique tout. Thessala, car elle n'avait jamais quitté Fénice,

... l'avoit norrie d'*enfance*.

Si savoit mout de *nigromance* (1),

nous explique encore Chrétien. C'était, en bref, une sorcière. Or, Médée, dans le roman de *Troie*, nous apprend elle-même qu'elle avait des talents analogues :

Mais gie sai tant de *nigromance*

Que j'ai aprise de *m'enfance*, etc. (2).

(1) Vers 3003-3004.

(2) Vers 1407-1408.

Croyez-vous que ce soit par hasard et que l'identité des rimes, la mention de la Thessalie, c'est-à-dire d'une origine grecque, ne trahissent pas une imitation? Sautez quelques vers de *Cligès*, et l'auteur se chargera lui-même de nous maintenir sur la piste. Car, à la façon de Médée vantant ses adresses d'enchanteur, Thessala va nous énumérer les maux qu'elle guérit par sa magie (1) et elle ajoutera :

Si sai, se je l'osoie dire,
D'anchantemanz et de charaies,
Bien esprovées et veraies,
Plus qu'onques *Medee* ne sot.

Un des écrivains a donc imité l'auteur, et ce dernier vers lève toute espèce de doute sur l'antériorité du poète qui écrit *Troie*. Mais il y a d'autres preuves de cette antériorité. Aux vers 5157 et suivants, Chrétien nous fait assister à une scène délicieuse, dans laquelle il a dépensé tout son talent d'observateur et de peintre des faiblesses humaines. Fénice est mariée, et, malgré son amour pour Cligès, elle est résolument restée fidèle à ses devoirs d'épouse. Un jour elle mande auprès d'elle le jeune héros, et elle l'entretient des prouesses qu'il a accomplies en Bretagne : N'y eûtes vous, dit-elle assez indiscretement, aucune aventure d'amour? — Hélas, répond Cligès, je n'aurais pu aimer là-bas. N'avais-je pas laissé mon cœur ici? Ne vous l'avais-je pas donné? — Et elle, de lui faire alors le même aveu :

Vostre est mes cuers, vostre est mes cors.... (2).

(1) Vers 3021, sq.

(2) Vers 5250.

Mais, se hâte-t-elle d'ajouter, si ma personne vous est réservée, vous ne la posséderez que le jour où j'aurai reconquis ma liberté; car je ne veux pas (et elle avait déjà fait cette allusion dans un entretien avec sa nourrice) (1) qu'on puisse dire de moi ce qu'on a dit d'Yseult la blonde, ni de vous ce qu'on a dit de Tristan. Ce que je vous promets, c'est que, dès l'heure que je serai soustraite à mes devoirs et à mon rang, sans qu'on puisse me découvrir ni blâmer ma conduite, je vous appartiendrai corps et âme sans nulle réserve. A vous de chercher et de trouver un moyen de concilier tout cela. Cligès se retire bien pensif; la nuit, il veille, toujours préoccupé de cette pensée, et le lendemain, il vient retrouver la reine et lui propose de fuir avec lui en Bretagne : « Jamais, ajoute- » t-il, Hélène ne fut reçue à Troie avec autant d'allé- » gresse, quand Pâris l'y eut amenée, que nous le serons, » et davantage, dans toute la terre du roi de Bretagne, » mon oncle (2). » L'allusion au roman de *Troie* est aisée à découvrir; Benoît a pris soin, en effet, de nous décrire les manifestations de joie qui accueillirent l'arrivée d'Hélène au palais de Priam, et il l'a fait dans des termes qui diffèrent peu de ceux qu'a employés l'auteur de *Cligès* (3).

Voilà donc un point de repère. Est-ce le seul? Non, car nous savons, grâce à une allusion historique (4), que

(1) Vers 5259, sq. (M. Förster considère ces vers comme suspects : comp. vers 3145, sq.)

(2) Vers 5299-5304.

(3) Vers 4840, sq.

(4) Voyez la préface de l'édition FÖRSTER d'*Ille et Galeron*, p. xv. Je ne saisis pas très bien là-bas le « oder höchstens 1160 » concessif de l'éminent professeur de Bonn; car, ou sa démonstration est

le roman d'*Éracle*, dû à Gautier d'Arras, le plus notoire confrère de Chrétien à cette date, remonte à 1164 au plus tôt, et nous allons voir que *Cligès* a été composé sous l'influence très manifeste de ce roman.

Déjà la lecture successive des deux ouvrages nous avertit que Gautier, dans le sien, ignore plusieurs des raffinements littéraires où se complait son illustre rival. *Cligès* est, comme *Érec*, un roman d'aventure; *Éracle* est une œuvre de transition entre l'épopée et le roman. Elle se divise naturellement en trois parties, que l'auteur a eu soin de détacher (1). La première est toute romanesque, et elle ressemble à s'y méprendre à ces brefs récits arthuriens où un *cor*, un *manteau* merveilleux fournissent le prétexte d'épisodes plaisants, contés spiri-

inopérante, ou on ne peut remonter au delà de 1164 (date du mariage de Marie, fille de Louis VII). On s'étonnera peut-être que je compare *Éracle* avec *Cligès* et que j'omette l'œuvre de Chrétien qui a immédiatement précédé, c'est-à-dire *Érec*. Mais les points de comparaison, tirés du sujet, manquent ici, et il faut bien confesser que, n'étaient les données précises de l'auteur lui-même, la logique, dans le développement littéraire de Chrétien, allant des imitations de l'antique aux thèmes arthuriens, serait : 1^o des traductions d'Ovide; 2^o *Cligès* à demi-byzantin de thème, à demi-breton aussi, voyez les vers 68-2381, 4578-5081, 6672, sq.); 3^o *Tristan*; 4^o *Érec*; 5^o *Yvain* (ou *Lancelot*). Je n'ai relevé dans *Éracle* qu'un détail « breton », c'est le nom du père du héros, *Mériadoc*, qui pourrait bien être le *Meliadoc* d'*Ér. Én.*, 2132. C'est maigre.

(1) Voici ces trois parties : 1-2758 (du début jusqu'au mariage de Laïs) — 2759-5119 (depuis le mariage jusqu'au divorce et à l'union d'Athénaïs et de Paridès) — 5120-fin (avènement et guerres d'*Éracle*). L'auteur a pris soin de nous signaler lui-même cette division tripartite. Voyez vers 2759, *Huimais commencera li contes* et vers 5121, *Si vous dirai d'Éracle huimais*. Chrétien ne procède pas autrement; comp. WECHSLER, *Die Sage vom heiligen Gral*, p. 159, sq.

tuellement, dans lesquels la vertu des femmes, éprouvée avec certitude, est reconnue plus fragile que ne l'espéraient leurs époux. De même la pierre magique, acquise par Éracle, lui permet de discerner les jeunes filles qui ont péché, celles qui ont quelque tare secrète, un caractère difficile, ou tel défaut de nature qui les rend peu recommandables à un impérial conjoint; il est permis de se demander si un *lai* perdu ne constitue pas la source directe de ces 2,758 vers, de même que M. Förster a cru reconnaître, à la base de l'autre roman de Gautier, c'est-à-dire d'*Ille et Galeron*, une version du lai d'*Éliduc*, immortalisé par Marie de France. Le procédé n'a pas de quoi nous surprendre, et la pierre magique d'Éracle vaut bien l'anneau merveilleux que Lunete remet à Yvain dans *Le Chevalier au lion* et grâce auquel le héros du poème échappe à la poursuite de ses ennemis (1). La seconde partie d'*Éracle* est le « conte » proprement dit, c'est-à-dire une étude de sentiments, qui ne comporte ni le romanesque facile et coloré de la première partie, ni le ton militaire et religieux de la troisième. Nous assistons ici à la naissance et aux manifestations de plus en plus

(1) Vers 1023, sq. Il est intéressant de noter que cet anneau vient tout droit du roman de *Troie*, vers 1676, sq., et que Chrétien a tout au plus pris la peine de modifier sa source. Comp. Yvain : *Si qu'el poing soit la pierre anclose... Que ja veoir ne le porra — Nus hom...* (1032-1035) avec *Troie*, vers 1678, sq. : *La pierre met dedenz ta main, — Que ja rien d'oïl ne te verra... Clo la pierre dedenz ton poing — Si te verra l'en com altre home*. Et à ce propos, je remarquerai que les vers 1027-1028 d'*Yvain* : — *qu'il avoit tel force — Com a desor le fust l'escorce*, sont une réminiscence partielle de *Cligès*, vers 2788. et que l'auteur les a réemployés dans *Perceval*, 8299, sq. : *Ele a tel force — Com a li fus dedans l'escorce — D'un arbre...*

vives de l'amour qui liera la femme de l'empereur d'Occident, Athénaïs, et un de ses sujets, l'aimable et jeune Paridès. La situation est donc peu dissemblable de celle qui nous est peinte dans *Cligès*, à cela près que Fénice aime le neveu de son époux et le futur héritier du trône, tandis que Paridès a beau appartenir à une des plus aristocratiques familles de Rome, il ne peut prétendre au trône, qui, après la mort de l'empereur Laïs, échoit à Éracle. C'est précisément là le sujet des 2,500 derniers vers de l'œuvre, dont le caractère se modifie encore une fois et se rapproche désormais du ton et des procédés de l'épopée. J'irai plus loin et je dirai que ces 2,500 vers sont tous épiques. On y reconnaît dans la description des combats (1), dans la conception rudimentaire des rapports religieux (2), dans le merveilleux chrétien familier aux chansons de geste (5), dans le mélange de dévotion et de barbarie qui s'y dénonce (4), dans la mention des sources historiques (5), et enfin dans les procédés stylistiques (6), les indiscutables traces d'une éducation littéraire qui ne rappelle en rien la cul-

(1) Voyez notamment vers 5342, sq., 5740, sq., et toute la scène du combat singulier entre Éracle et le fils de Cosdroès.

(2) Les prières alternent avec les combats; Éracle veut convertir son adversaire (5664, sq.).

(3) Il ne manque même pas ce que l'auteur de Roland appelle une « avision d'angele »; voyez vers 5356, sq., 6210, sq.

(4) Voyez 5864, sq., où s'opère, comme dans l'épopée, la conversion en masse des païens, suivie du massacre des récalcitrants.

(5) Vers 6118, *Jeil qui lisent les estoires*; comp. 6129-6130 : ... *je le vi — En un livre dont me souvient*. L'auteur dit encore *Signeur* (2098) en s'adressant à l'auditoire.

(6) Je signalerai les allitérations fréquentes : 5360-5368 (il y en a trois en neuf vers), 5386, 5390, 5404, 5419, 5423, 5539, etc.

ture élégante et le scepticisme superficiel de Chrétien de Troyes. Les derniers vers d'*Éracle* sont d'un homme reconquis à la piété la plus stricte; les échos bibliques les remplissent, et l'on ne peut s'empêcher d'être surpris de voir l'écrivain, qui nous peignait précédemment, avec une évidente complaisance, les amours adultères d'Athénaïs et de Paridès, se transformer en une façon d'hagiographe (1), contant les miracles de son Dieu avec un verbe enflammé.

Voilà quelques observations que suggère une première et rapide lecture d'*Éracle*. Une seconde lecture nous vaut de plus piquantes révélations. Dans les 2,360 vers de la seconde partie du roman, il y a, comme dans la plupart des productions de l'espèce, du moins en France, l'éternelle trinité du mari, de la femme et de l'amant. Il y a aussi Éracle, le bon conseiller; mais Éracle, on ne l'écoute pas, et de là vient tout le mal. L'empereur est contraint de quitter son palais et son épouse pour aller guerroyer sur les frontières; l'empereur est jaloux, la jalousie l'incite à traiter sa femme comme une vulgaire sultane, à l'enfermer dans une tour où elle est gardée par vingt-quatre chevaliers. C'est en vain qu'Éracle représente à son maître qu'il fait à Athénaïs la plus cruelle et la plus gratuite injure; l'empereur ne veut démordre de ses inquiétudes conjugales. Il part, et sa femme, qui connaît les ennuis d'une captivité, dans le faste du plus haut rang,

(1) Toute la fin est de stricte piété et remplie d'échos bibliques : vers 6013, sq., 6121, sq., 6359-6360, et il est à peine besoin de rappeler à ceux qui ont lu *Éracle* le rôle dominant que joue ici l'invention de la vraie croix; en un sens, comme dans le *Pèlerinage* et dans *Fierabras*, nous avons un traité des reliques mis en rimes.

n'attend qu'une occasion de se venger d'un traitement plus oriental que romain. L'occasion s'offre sous les traits d'un beau jeune homme, doté de tous les talents que les romanciers prodiguaient, alors comme maintenant, à leurs personnages de prédilection :

Paridès est mout *avenans* (1),

dit Gautier. De même Cligès, aimé de l'impératrice dans le roman de Chrétien, avait 15 ans :

Plus estoit biaux et *avenanz*
Que Narcissus... (2).

Et, ajoute Chrétien, il dépassait le beau Narcisse en beauté

Tant con fins ors le coivre passe.

Comparaison curieuse, d'autant plus curieuse que Gautier l'affectionne (3). Mais poursuivons. Les deux amants se sont vus, et l'amour a été instantané chez Gautier comme chez Chrétien ; des deux parts il produit les mêmes effets. Des deux parts nous trouvons le monologue angoissé de l'amant et de l'amante, incertains

(1) Vers 3510.

(2) Vers 2766-2767.

(3) Voyez *Éracle*, 2227, et *Ille et Galeron*, 37 ; comp. *Éracle*, 1849 ; 4852 ; *I. et G.*, 87, pour des comparaisons peu différentes. L'*or* figure encore dans des adages, des hyperboles, etc., vers 2257, 4854, 4965, 5904, 5909, 5912, 5914, 5918, 6155 d'*Éracle* ; il n'est pas moins fréquemment cité dans *Troie*. La comparaison avec l'*or* n'est pas, d'ailleurs, la seule qui soit commune à nos deux auteurs de romans ; je n'en veux citer qu'une autre, celle de l'amour (ou de la femme éprise) avec la bûche, qui s'allume dans le foyer ; voyez *Yvain*, 1777, sq. ; 2519, sq. ; elle est déjà dans *Éracle*, 2132, sq. ; 4713, sq.

tous les deux, et du caractère du mal qu'ils éprouvent, et des chances d'apaisement qu'un aveu mutuel pourra leur procurer. Or ce monologue, Chrétien comme Gautier a été en chercher le modèle dans *Énéas*, qui (on l'a déjà vu pour Chrétien et on le verra bientôt encore) a été la source d'autres inspirations de ces deux poètes (1). Seulement, dans *Éracle*, l'héroïne, après un dialogue avec elle-même, n'a plus qu'une pensée, connaître Paridès et se donner à lui; dans *Cligès*, elle est prise, on l'a dit, de scrupules honorables, et elle risquerait fort de ne jamais goûter le plaisir d'un aveu, sans sa nourrice, Thessala, dont il a déjà été question plus haut. A la place de cette Thessala, il y a dans *Éracle* une vieille (2), offi-

(1) Comp. *Éracle*, 3587, sq. et 3644, sq. avec *Énéas*, 8134, sq. Ce double monologue ne se trouve pas dans *Érec*.

(2) Je ne connais pas de sujet plus passionnant, malgré son apparente abjection, que celui-ci, et tous les siècles du moyen âge, du XII^e au XV^e (comp. M. Roy, *Études sur le théâtre français du XIV^e et du XV^e siècles*, p. xxvi), ont connu et remodelé ce type de l'entremetteuse, qui semble avoir été pris chez Ovide (*Amores*, I, 8), que Virgile a comme révélé (*Aen.*, IV, 483) à son traducteur (*Énéas*, 1905, sq.) et dont Benoit, dans *Troie*, a eu l'étrange idée de donner les talents de magicienne à sa Médée :

Illa magas artes, Aeacaque carmina
[novit,
Inque caput rapidas arte recurvat
[aquas.
.....
Quum voluit, toto glomerantur
[nubila cælo;
Quum voluit, puro fulget in orbe
[dies.

Molt solt d'enging et de mestrie,
De conjurer, de sorcerie,
Es arz ot tant s'entente mise,
.....
D'art savoit tant et de conjure
De cler jor fetsit nuit obscure;
S'ele volsist, ço fust viaire
Que volassent parmi cel aire,
Les eves feseit corre arriere.
(T., 1205, sq.)

C'est cette vieille que l'auteur d'*Éracle* a prise pour modèle de son

cieuse au plus haut point, qui joue vis-à-vis de Paridès le rôle assigné à Thessala vis-à-vis de Fénice. Car Paridès se meurt d'amour ; il va jusqu'à refuser les aliments qu'on lui offre, et c'est la vieille qui le questionne et qui le convainc de son mal, dont elle trace le diagnostic, et de la nécessité d'y chercher remède. La situation, à cela près, est exactement la même dans *Cligès* ; ici aussi, Thessala raille sa maîtresse de vivre dans cette douloureuse équivoque d'un sentiment qu'on n'ose s'avouer à soi-même :

... ce tandrai à vilenie
Se par anfance ou par folie
 Vostre corage me celez (1),

entremetteuse, et le discours que tient celle-ci à Paridès (4064, sq.) rappelle les propos que Dipsas susurre à l'oreille complaisante de la maîtresse d'Ovide. Thessala tient, dans *Cligès*, un emploi identique, et Chrétien a eu l'aimable attention de nous guider vers sa source française, en faisant dire à cette personne peu recommandable qu'elle sait

D'anchantemanz et de charaies

 Plus qu'onques Medea ne sot. (3029, 3031.)

Tout à la fin du siècle, Girbert de Montreuil, dans le *Roman de la Violette*, nous décrira une vieille « sorchière » qui est la *maistre* de l'héroïne, et il dira d'elle :

Plus savoit la vielle d'engien
 Qu'entre Tessale ne Brangien (vers 540-541).

Sur le nom de *Thessala*, voyez une curieuse note de l'édition Fr. Michel de la *Violette*, p. 28. Dans le *Livre des Manières*, Est. de Fougères fulmine contre certaines vieilles possédant la connaissance des emplâtres et des « males herbes » (PETIT DE JULLEVILLE, *Hist. de la langue et de la littér. franç.*, II, 191).

(1) Vers 3123-3125.

dit-elle, de même que la vieille avait dit dans Éracle :

Mais c'est folie, plus qu'enfance,
Quant il ne dit se mesestance
Qu'on li demande...

et encore :

Folie, enfance et granz perece
Est del celer... (1).

Ce sont là des coïncidences verbales, qu'on ne peut guère attribuer au hasard. Il y en a d'autres (2). Il y a mieux, semble-t-il : une allusion que fait Chrétien à l'œuvre de son confrère, allusion voilée sans doute, car Chrétien, en homme sage et expert qu'il est, ne mentionne guère que les sujets que lui-même a traités (3). Toutefois il met, dans la bouche de Fénice, un blâme énergique de ces femmes qui consentent à un partage de leurs sentiments et même de leur personne (4); et c'est bien à quoi se

(1) Vers 4088, sq.

(2) Comp. *Cligès* 2993-2994 (*ataignent - taignent*) avec *Éracle* 4014-4015; *C.* 3075-3076 avec *É.* 4123; *C.* 3159-3160 avec *É.*, 3688; *C.* 3161-3162 avec *É.*, 3543, sq. Dans les détails du style, il y a des analogies non moins significatives, notamment les combinaisons pléonastiques d'épithètes.

(3) On connaît les allusions à *Tristan* qui figurent de-ci de-là dans *Érec* et dans *Cligès*, les allusions à *Lancelot* dans *Yvain*, etc. *Narcissus*, dans *Cligès* (2767), rappelle vraisemblablement une traduction d'Ovide; de même *Tantalus* dans *Guillaume d'Angleterre* (907).

(4) Vers 3157, sq. On retrouve même ici l'opposition de *cuer* et de *cors* qui figure dans *Éracle*, 3691-3693; 3708-3709; on retrouve aussi dans le terme *garceniers* (*Cligès*, 3161 : *parceniers*) comme un rappel des vers 3545-3546 d'*Éracle* :

Amours n'a cure de garçon,
Ne de cuer mauvais à parçon.

résoudrait Athénaïs après la première faute, si Éracle ne veillait et n'avertissait son mari. Dans *Éracle* comme dans *Cligès*, la femme éprise est une impératrice, et les difficultés qui s'opposent à la réalisation de ses désirs sont à peu près les mêmes. C'est à l'aide d'un subterfuge assez vulgaire qu'Athénaïs est mise en présence de Paridès, qu'elle entend ses aveux et lui fait les siens; la vieille, qui les rapproche, les reçoit tous les deux chez elle et détourne les soupçons pendant leur premier entretien. Plus délicat d'esthétique, Chrétien a introduit des conceptions beaucoup plus raffinées. Thessala, qui est l'Oenone de cette autre Phèdre, avec son vieil époux et son jeune amant (plus complaisant, il est vrai, que l'Hippolyte de la légende antique), Thessala, à l'aide d'un filtre, a trompé une première fois l'empereur, en lui donnant l'illusion d'une possession charnelle qui, en fait, ne fut pas son lot; elle le trompera une seconde fois en donnant toutes les apparences de la mort à sa maîtresse qui, à la façon de Juliette et bien avant elle, se réveillera de sa léthargie dans le tombeau. Moyennant quoi, Fénice et Cligès seront réunis et vivront heureux. L'invention est jolie; elle atteste des raffinements d'idées et une science des procédés littéraires qui manquent chez Gautier; celui-ci se contente bonnement d'un divorce en règle,

Enfin, peut-être faut-il voir une allusion à Athénaïs dans les vers 2064, sq., d'*Yvain* : ●

Certes l'anpererriz de Rome
Seroit an lui bien mariée, etc.

C'est, en tout cas, le procédé que Chrétien emploie lorsqu'il compare hyperboliquement ses héroïnes à Yseut, à Hélène, etc.

solution qu'adopterait aussi un romancier moderne, ce qui prouve qu'on revient toujours aux méthodes les plus simples.

Est-ce à dire que Gautier se prive de disserter sur les rapports sentimentaux de ses amants et, de façon générale, sur nos passions et nos faiblesses? Non pas, car nul s'est plus sentencieux que lui et plus raisonneur (1). Nul n'a tenu sur les femmes des propos plus amers et n'a mis plus d'insistance et plus de variété à peindre leur mobilité d'humeur, leurs caprices passionnels, leur science de dissimulation, leurs petits calculs, enfin toutes les suggestions de leur égoïsme (2). C'est peut-être en cela que consiste surtout son originalité d'écrivain. Pour le restant, il nous apparaît comme un moraliste qui a beaucoup vu, qui a connu toutes les étapes du désenchantement et, en somme, qui n'a guère eu à se louer ni des femmes, ni, malgré de hauts patronages (3), des « amitiés de cour » dont parle, je crois, La Fontaine (4). Il n'a pas pour les petites gens les dédains affichés de son

(1) Voyez, dans *Éracle*, ses dissertations sur l'envie (1069-1080. 1259, sq.), sur l'amitié (4103, sq.; comp. 1523-1524; 1912, sq.), sur les médisants (1777-1792), les bavards (2428-2462), etc. De même dans *Ille et Galeron*, il critique les vantards (218, sq.), oppose longuement « vilonie » à « cortiesie » (1610-1620), parle de la fragilité des choses humaines (1636-1644), discourt sur les félons (2153-2164), énumère les attributs de chevalerie (3804, sq.), etc.

(2) Voyez 1274, sq.; 2098, sq.; 2170, sq.; 2193, sq.; 2234; 2424-2425; 2427, sq.; 2540, sq.; 3107, sq.; 3916, sq.; 4160-4201, 4333-4339, 4601, et comp. *Ille et Galeron*, 1924-1926; 3088, sq.; 3976-3977; 5255.

(3) Voyez l'introduction de Förster à *Ille et Galeron*.

(4) Voyez *Éracle*, 1523-1524 surtout.

illustre confrère (1), et s'il n'est « peuple » lui-même, comme on disait au XVII^e siècle, il place surtout ses sympathies chez ceux qui paient les pots cassés par les grands de ce monde :

... de tot çou que font li riche,
Li roi, li conte, li haut home
Souztienent li chetif le some ;
Li riche tencent, mais l'estrif
Comperent souvent li chetif (2).

Les petits sont des disgraciés, dont la parole a beau être sincère, on n'y ajoute point foi :

... povres hom pouroit mout dire
Auçois qu'il fust crëüz de rien,
Mais riches hom dit touz jours bien (3).

Que nous voilà loin de la philosophie sociale de celui qui écrira que langue de vilain doit être honnie et qui n'a que mépris et traits de caricature pour dépeindre les petites gens (4) ! Gautier est encore tout proche de l'épopée, dont on a dit précédemment l'allure plus démocratique, du moins à partir de 1150 environ. Ses idées et sa langue se ressentent de fréquentations moins choisies, surtout moins exclusives, que celles de Chrétien de Troyes.

(1) Chrétien s'est, à plusieurs reprises, exprimé avec une grande dureté sur le compte des « vilains » ; le passage le plus significatif est dans *Guillaume d'Angleterre*, 1365, sq , où il proclame une sorte de droit divin de la noblesse et assimile à « mauvestié feire » le malheur d'être né vilain et de se comporter comme tel.

(2) *Ile et Galeron*, vers 1354, sq.

(3) *Id.*, vers 2277-2280.

(4) Voyez *Guillaume d'Angleterre*, loc. cit., et l'amusante caricature de vilain dans *Yvain*, 288, sq.

Et l'amour? A comparer les deux écrivains, on éprouve d'abord quelque embarras. Embarras d'autant plus légitime que la philosophie de chacun d'eux, outre qu'elle a sa complexité propre, semble avoir varié dans la suite de leurs écrits. Il est bien certain que l'auteur d'*Erec* n'est pas tout à fait l'homme qui a écrit *Cligès* et qu'il y a plus d'une dissemblance entre celui-ci et l'auteur de *Lancelot*. L'amour courtois, à proprement parler, avec son code rigoureux, avec son arsenal de pratiques minutieuses et de formules conventionnelles, n'est pas encore dans ses premiers écrits celui que Chrétien nous montrera plus tard; il est plus voisin de la nature, quoiqu'il prête déjà à de fines observations, à des peintures voluptueuses (1), qu'il affectionne aussi certaines subtilités, que Gautier ignore. C'est ainsi que Fénice ayant donné son cœur à Cligès, l'auteur se pose gravement cette question : Mais qu'a fait Cligès de son côté? Lui a-t-il simplement promis le sien? Et qu'il répond : Fi donc, ce n'est pas possible; deux cœurs ne peuvent se loger dans un corps :

Ne dirai pas si con cil dient
 Qui a un cors deus cuers aliënt,
 Qu'il n'est voirs, n'estre ne le sanble (2).

Et, ajoute Chrétien, voici comment, à mon sens, les choses se passent. Le désir passe de l'amant à l'amante et de l'amante à l'amant; les volontés s'unifient, et c'est ce qui fait que l'on a pu dire que ce n'est plus qu'un

(1) Voyez le passage d'*Erec*, où est décrite la nuit de noces des héros (2089, sq.) et où la gradation de la cupidité passionnelle est agréablement observée.

(2) Vers 2823, sq.

cœur des deux; mais, objecte-t-il, un cœur ne peut pas être dans deux places à la fois; cette sorte d'ubiquité ne peut se concevoir; c'est le vouloir qui est commun, et chacun garde son cœur.

A qui donc Chrétien fait-il ici allusion (1)? Avant de formuler une hypothèse, demandons-nous si Gautier, son plus remarquable confrère, n'a pas, lui aussi, des vues particulières sur ce subtil sujet. Il en a, car il veut que le cœur se donne dans l'amour, et qu'il ne se partage point (2). En un sens, il est d'accord avec Chrétien, en un autre, il en diffère, puisqu'il ne sait se dégager de la terminologie de son temps et que sous les mots de « cœur » et de « corps », il n'entrevoit pas le désir, dont Schopenhauer fera un jour la loi du monde. Mais cette terminologie qu'il subit, qui donc l'inventa? Lui-même nous parle — coïncidence notable — de certaines gens (3) qui disent qu'on partage son cœur en deux, qu'on en garde un tronçon et qu'on donne l'autre à l'objet aimé, ou même à plusieurs objets. Ces gens, qu'il ne nomme point, pas plus que ne le fait Chrétien, mais dont il subit certainement l'influence, ce sont les poètes lyriques, qui se chargèrent, dès le milieu du XII^e siècle, sinon plus tôt, de transporter dans l'Ouest, puis dans le Nord de la France, les conceptions du Midi provençal; c'est chez eux qu'il faut aller chercher l'éternelle antithèse du « corps » et du « cœur », que

(1) M. Paris voit là « une allusion à un passage d'un poète antérieur », mais sans préciser (*op. cit.*, 440, note 2).

(2) *Éracle*, 3539. sq. Comp. *Ille et Galeron*, 3435, sq.

(3) *Et si le dient li auquant — Qu'on de part bien son cuer en deus*, etc. (3539-3540).

l'auteur de *Cligès* lui-même ne se gênera pas, quoi qu'il dise, pour faire sienne dans ses chefs-d'œuvre (1) et qui survivra aux variations du goût jusqu'à la fin du moyen âge (2). Gautier, plus que Chrétien, reste soumis aux modes et aux façons de dire de la lyrique, et c'est chez elle qu'il est allé prendre, semble-t-il, les modèles de rhétorique courtoise que ses devanciers ne lui fournissaient point (3).

Ce qui est vrai d'*Éracle* l'est-il au même degré d'*Ille et*

(1) Voyez notamment *Cligès*, 5181, sq.; 5250, sq. Mais Chrétien affectionne surtout l'antithèse des yeux et du cœur. Voyez *Érec*, 2031, sq.; *Cligès*, 475, sq. (longue apostrophe aux yeux); *Yvain*, 2015, sq. J'ai retrouvé les mêmes procédés littéraires dans maint texte de date postérieure. Cette personnification du cœur, que n'ignorent pas les anciens (déjà Plaute, *Pseud.*, 1033; *Aulul.*, 618-619), est venue du Midi au Nord, en France. Elle est, sous des formes très nettement caractérisées, dans Raimbaud d'Orange, 21, V (= *Studi di fil. rom.*, III, 84), 26, V (MAHN, *Gedichte*, 628); 38, IV (*Rev. lq. Rom.*, XIX, 272); elle est aussi chez Arnaud de Mareuil (11, 7), chez Folquet de Marseille (8, 2), etc.

(2) Elle survit encore, car dans *Une idylle tragique* de M. Paul Bourget, tout comme chez Chrétien, je lis : « ... On eût dit que son visage se caressait à la pâleur de ce rayonnement et que la fraîcheur de l'astre lui atteignait le cœur à travers les yeux. »

(3) Je ne puis étudier en détail les rapports de Gautier avec la lyrique. On les note particulièrement dans la description du concours de beauté d'*Éracle* (2294, sq.); le ton de la lyrique courtoise éclate aux vers 3006-3022, 3535, sq., 3703-3713, 3768, 4656-4664; dans *Ille et Galeron*, 1239-1246, etc. Voyez encore les couplets sur les *medisanz* (1771) et les *losengiers* auxquels la jeune fille ajoute foi (2527; il ne manque même pas, à cette date reculée, les personnifications de *Malebouche* (1844) et de *Faus semblant* (4279), celle-ci encore mal dégagée. Une des plus jolies réussites du genre est aux vers 6262, sq., d'*Ille et Galeron*, où l'auteur a eu l'ingénieuse idée d'allégoriser le vêtement d'amour. Chrétien n'a rien écrit de plus délicat.

Galeron, l'autre roman de Gautier? Je vous ai dit qu'on datait le premier de ces ouvrages de 1164, le second de 1167, au plus tôt (1). Je serais disposé à rajeunir un peu *Ille et Galeron* et à admettre que le *Cligès* de Chrétien s'intercale entre les deux écrits de Gautier. Probablement en est-il de même du *Lancelot*, qui ne peut être antérieur à 1167. En tout cas, M. Förster a montré les analogies de pensée qui existent entre *Ille et Galeron* et l'histoire du *Chevalier à la charrette*; il a même pu signaler un texte d'André le Chapelain, dont le sujet traité par Gautier semble bien n'être que la mise en valeur et, disons-le sans malice, la mise en rimes plates (2); il a également souligné le changement que fait subir l'auteur d'*Ille et Galeron* au thème d'*Éliduc*. Ici, un homme aime deux femmes, et le remords qu'il éprouve, en trahissant dans son cœur celle qu'il a épousée, ne l'empêche pas de distinguer très clairement dans ce cœur les nouveaux sentiments qui y grandissent à côté des anciens (3); il se résout toutefois à n'en rien laisser paraître, ce qui est une forme inférieure de la fidélité. Dans *Ille et Galeron*, les situations sont nettes et les sentiments tranchés. Ille n'a d'amour que pour sa femme, Galeron; il épousera plus tard la fille de l'empereur, il est vrai, mais il se sera passé avant cela beaucoup d'événements, et un veuvage effectif sera son excuse à nos yeux. Nous sommes, on le

(1) Voyez *supra*, p. 337.

(2) Introduction de son édition, p. xxix.

(3)

Quant ceo ot dit, si se repent :
de sa femme li remembra,
e cum il li asseūra
que bone fei li portereit
e leialment se cuntendreit. (*Éliduc*, vers 322-326).

voit, changés des licences dont témoigne le roman d'*Éracle*. Ici plus d'adultère heureux, qu'un dénouement rapide et commode empêche seul de se perpétuer, et c'est déjà une raison de considérer *Ille et Galeron* comme une œuvre plus tardive et où se note un plus complet repliement. Peut-être même *Yvain*, si étroitement uni à *Lancelot* et même à *Érec* (1) par d'intimes rapports de sens, l'a-t-il précédée, et l'allusion historique sur laquelle repose la détermination de M. Förster ne doit-elle être acceptée que comme un *terminus a quo*. Au surplus, on découvre dans le second poème de Gautier des allusions et des préoccupations étrangères au premier. Les romans arthuriens ne lui sont plus inconnus. Lui-même nous transporte en Bretagne, où se déroule une moitié de l'œuvre. Les noms d'Arthur de Cadoc, de Nu, de Lot (2), qui y voisinent avec ceux de héros de l'épopée (3), sont l'indice de préoccupations qui n'existaient point dans *Éracle*. Ajoutez-y toute une série de personnages bretons, plus ou moins historiques (4), postulés par le sujet. Sans doute, le ton reste épique (5), le goût sentencieux, et la couleur est bien celle des

(1) Voyez W. FÖRSTER, introduction de la deuxième édition d'*Érec*, p. xvi.

(2) *Le roi Artu* (2806), *Cadoc* (354, 533; comp. *Ér. Én.*, 4517, sq.); *Nu*, 698 (comp. *Ér. Én.*, 1046, 1213; *Lot* (5900).

(3) *Brun d'Orliens* (556), *Estous de Langres* (628), *Rollans*, *Olivier*, *Aqoulans* (1611-1612); *Maurin* (5891); *Gerins del Mans*, *Cadiſer* (5893), *Lanselins* (5897), etc.

(4) *Ille*, *Galeron*, *Cador* (= *Brut*, 9600), *Hoël* (= *Brut*, passim), *Cador* (peut-être Cadorz de Lis dans *Troie*, 8091?) et d'autres encore.

(5) Voyez vers 412, sq., 544, sq., 654, 677, 683, 735-736, 1002, sq., 1064 (*Signeur, plect vous a escouter*), 1067, etc.

œuvres destinées à édifier plutôt qu'à distraire (1). N'importe. On trouve ici sur l'idéal chevaleresque (2) des développements qu'*Éracle*, moitié geste et moitié roman, ne promettait point. Enfin l'amour a beau être peint dans le langage familier à la lyrique, il est devenu moins une affaire de rencontre heureuse et de caprice passager qu'une sorte de grand et grave devoir, reposant sur une doctrine (3) aux préceptes nettement formulés :

(1) Le thème est d'abord romanesque; mais, plus tard, comme dans la dernière partie d'*Éracle*, les préoccupations morales et religieuses apparaissent. Galeron s'accuse d'être l'auteur (involontaire, sans doute) du malheur de son mari (3088, sq.); elle va trouver le pape et mène la vie d'une sainte recluse (3101, sq.); de même Ille se sanctifie par des actes d'humilité et de charité; Galeron travaille de ses mains comme une pauvre (3140), tandis qu'Ille se déclare, lui, « uns povres hom » au sénéchal de l'empereur et s'entête dans sa pieuse dissimulation.

(2) J'ai déjà cité les passages (p. 354, note 1).

(3) Voyez *Éracle*, 4937-4940; 4615-4620; 4713, sq.; *Ille et Galeron*, 921, sq.; 1210, sq., où la situation est bien la même que dans la plupart des œuvres de Chrétien (les amants ignorent leur désir mutuel de s'unir). Vers 1221, sq., une doctrine inconnue à l'épopée est exposée en termes très nets, doctrine qui vient tout droit d'*Énéas* (8713, sq.) et de la lyrique; la jeune fille doit savoir dissimuler ses sentiments :

Qu'il n'afiert pas que feme die :
 « Je voel devenir vostre amie »,
 Por c'on ne l'ait ançois requise
 et mout esté en son servise (1223-1226).

Mais à la différence d'*Énéas*, où la passion triomphe de la pudeur, ici comme chez Chrétien, c'est à l'homme de dire le premier mot. Toutefois, Gautier, qui écrivit un peu plus tard que l'anonyme traducteur de Virgile, confesse que les sentiments d'exaltation chevaleresque se sont affaiblis autour de lui et il proteste avec énergie contre un relâchement si regrettable (1230, sq.).

Ille est aimé de deux femmes, mais il ne peut en aimer qu'une :

Qu'amours n'a chose en soi comune,
Mais que largece et courtoisie,
Franchise et gieu sanz vilonie :
C'est d'amours fine le comanz
Que om truist çou en touz amanz... (1).

Amour, ajoute Gautier, n'a en vue que le bonheur de ceux qu'il maîtrise ; mais il arrive que pour donner plus d'acuité au sentiment de joie qu'ils goûteront, il les soumette à des épreuves :

Si fait grant bien et grant aumosne,
Car çou n'est el qu'aguisemenz
D'amour et uns atisemenz (2).

D'autre part, l'amour n'est pas guérissable. Ni potion ni médecine ne peuvent rien contre lui, car il a des racines autres que les maux ordinaires :

Ne li vaut poisons ne *mecine*,
Car autre en estoit le *recine* (3).

Où donc avons-nous déjà lu cela ? Dans *Énéas*, qui, s'il faut accepter la datation la plus récente, aurait été publié sept ans au moins avant *Ille et Galeron*. Dans *Énéas*, l'étrange mère de Lavinie donne à sa fille la première leçon d'amour ; et après lui avoir démontré que

(1) Vers 3372-3376.

(2) Vers 3396-3398.

(3) Vers 5319-5320.

les souffrances qu'il cause n'ont qu'un temps, qu'elles sont suivies de moments délicieux (1), elle conclut :

Encor s'en siut la granz dolçors,
Ki tost saine les mals d'amors;
Senz erbe beivre et senz *racine*
A chascun mal fait sa *mecine* (2).

C'est-à-dire, qu'à peu près dans les mêmes termes, elle exprime la même idée que Gautier dans le passage allégué. Mais poursuivons; toute la doctrine va se dérouler devant nous; l'impossibilité du partage, sept ans au moins avant Gautier, est formulée en un langage aussi précis que le sien. Lavinie est un instant hésitante entre son devoir filial, qui lui indique un choix, et ses préférences, qui l'entraînent vers un autre. Mais, se demande-t-elle, ces deux soupirants, si je les traitais favorablement tous les deux? Ils n'auraient ni l'un ni l'autre de bonnes raisons de m'en vouloir; je n'en pâtirais pas plus qu'eux-mêmes. Puis s'interrompant et avec un mouvement de suspension, qui est déjà un trait de grande habileté littéraire, dont Gautier fera son profit (3), cette fausse ingénue s'exclame :

Fole Lavine, qu'as tu dit?
Or resés tu d'amor petit.

(1) Vers 7959, sq. Comp. 8323-8325.

(2) Vers 9967-9970. Comp. 7902, sq.; 7937, sq.; 8228, sq.; 8510, sq.

(3) *Énéas*, 8278; comp. *Éracle*, 5077-5078, où une correction s'impose et où il faut lire :

Faire vueil un nouvel martir
De cest valet... Mais non ferai.

et *Ille et Galerón*, 1338, 4625.

Puet l'en donc si partir amor?
 Or le tiens-tu por changeor.
 Ki bien aime ne peut boisier,
 s'il est leials ne set changier;
 buene amors vait tant seulement
 d'un seul a altre senglement;
 puisqu'on i vuelt le tierz atraire,
 puis n'i a giens amors que faire (1).

N'est-ce pas là l'essentiel de ce que nous venons de lire chez Gautier, et est-il besoin de chercher encore la source de celui-ci? Et j'ajouterai : la source de Chrétien, dont le *Cligès*, particulièrement dans ses développements d'ordre sentimental, dérive d'évidente façon de l'*Énéas*. Plus encore dans *Cligès*, écrit sans doute vers 1166, que dans *Erec*, Chrétien s'est attaché à la description des ravages que fait l'amour dans une imagination jeune et active; il n'a même pas négligé de nous dire ses effets physiques. Dans *Énéas*, l'héroïne, à la vue de son vainqueur :

sovent se pasme et tressalt
 senglot, fremist, li cuers li falt
 degete sei, sofle, baaille (2).

De même et dans des termes identiques, l'auteur de *Cligès* nous montre Soredamors en proie au mal d'aimer :

Et se degete et si tressaut
 A po que li cuers ne li faut (3).

(1) Vers 8279, sq.

(2) Vers 8075-8077. Ces détails descriptifs (voyez p. 358, note 1) sont déjà chez les Provençaux. Comp. Bern. Ventad. 7, V; Arn. Mar. (Ba. Chr., 96, 42); id., 11, V, etc.

(3) Vers 883-884.

Didon n'était pas, dans *Énéas*, livrée à de moindres tourments :

... Ne puet guarir, si *se demeine*,
Molt trait la nuit et mal et peine (1)
.....
De mortel *rage* estoit esprise,
Molt l'angoissoit li feus d'Amor (2).

Il en va de même de l'héroïne de *Cligès*, car les lamentations y sont aussi vives

que la dameisele *demainne*.
Tote nuit est an si grant painne
Qu'ele ne dort ne ne repose.
Amors li a el cors anclose
Une tançon et *une rage*
Qui mout li troble son corage
Et qui si l'*angoisse* et destraint
Que tote nuit plore et se plaint (3).

Et elle « remire » alors en son cœur quel est l'homme

Por coi la destreignoit Amors (4).

De même que Didon, mise en présence d'Énée,

... le regardot par dolçor
Si com la destreigneit Amor (5).

(1) Vers 1255-1256.

(2) Vers 1270-1271.

(3) Vers 875-882.

(4) Vers 890.

(5) Vers 1201-1202.

Il est, je crois, inutile de multiplier les citations (1);

(1) Il y aurait toute une étude à faire sur les rapports d'*Énéas* et de *Cligès*, rapports déjà entrevus par MM. Förster et G. Paris. Comparer notamment 1270-1271 d'*Énéas* avec *Cligès*, 878-880; la rime *corage : rage* est des deux parts; *Énéas*, 1301-1302 et *Cligès*, 879-880; *Énéas*, 1332 avec *Cligès*, 885. — L'idée et les termes employés dans les vers 1006 et 1011 de *Cligès* sont dans *Énéas*, 8742; de même au vers 1014, *Ancor n'ai je gueres soffert*, qui clôt un développement identique, correspond, dans *Énéas* : *Sofre un petit, si sera sens* (8736). — Les vers 1522, sq., de *Cligès* rappellent d'assez près les vers 5312, sq. d'*Énéas*; aux vers 2884 même situation que dans *Énéas*, 8047, sq. Comp. aussi *Cligès*, 3070, *De toz maus est divers li miens* avec la définition du « mal d'aimer » dans *Énéas*, notamment 7939-7940 : *Amors n'est pas de tel nature*. — *Com altre mals...* Ibid., 3086-3087 avec *Énéas*. Seulement, dans les vers qui précèdent, Chrétien expose avec plus d'art et, par un jeu d'antithèses, ce qui est délayé dans *Énéas*. — Les vers 3363-3368 sont à rapprocher d'*Énéas*, 1255-1258; il n'y a pas jusqu'aux rimes qui ne soient en partie identiques (*demaine, paine, prise*). La comparaison du loup et des brebis (voyez aussi Gautier dans *Éracle*, 5397, *Ille et Galerón*, 595-597, 2686) est dans *Cligès* (3754-3755) comme dans *Énéas* (5370-5384), où elle prend, il est vrai, un développement considérable. — Dans *Yvain*, d'autre part, on est frappé, à maint endroit, de l'influence que l'auteur d'*Énéas* a exercée sur le poète de Troyes. Les raisons que, dans un dialogue vraiment admirable de gradation et d'adresse, Lunete fait valoir aux yeux de sa dame pour la décider à une union quasi monstrueuse avec le meurtrier de son mari, ces raisons diffèrent peu des excuses qu'Anna a toutes prêtes pour couvrir la faute à laquelle se prépare Didon :

Yvain.

Vostre terre qui defandra
Quant li rois Artus i vandra,
Qui doit venir l'autre semaine..
(Vers 1615-1617.)
.....
Dame, est-ce ore avenant
Que si de duel vos ocliez!
Por Deu, car vos an chasîez,
Sel leissiez seviaus non de *honte*.
▲ si haute dame ne *monte*
Que duel si longuemant maintaingue!
(Vers 1666-1674.)

Énéas.

Qui maintendra vostre cité,
Vostre terre, vostre crité?
.....
.....
Dame, por quei morez à *honte*?
Ceste amistiez nen ne vos *monte*
Qu'avez envers vostre seignor.
(Mors est ja a passé maint jor.)
.....

elles suffisent à établir à quel degré Chrétien subit la dépendance de l'inconnu qui rima *Enéas* et qui, traducteur de Virgile, a eu l'étrange inspiration, à deux endroits du poème, d'intercaler de longs développements d'ordre sentimental là où le poète romain se contentait d'une brève indication (1). Si la logique même de l'évolution littéraire ne nous contraignait, je l'ai déjà montré, à faire des imitateurs de l'épopée antique les précieux initiateurs d'un genre où Chrétien devait ensuite éclipser tous ses rivaux, des échantillons comme ceux que je viens de vous apporter n'auraient-ils point, par eux-mêmes, une valeur suffisamment démonstrative?

Mais ces échantillons ne sont pas les seuls à invoquer. Il y a dans les situations où se trouvent les héros, de part et d'autre, dans la nature et la succession des sentiments exprimés (2), des analogies plus pressantes encore, qui confirment et complètent celles d'un style déjà maniéré, richement pléonastique (3) et dont les

(1) Voyez Introduction de l'édition Salverda de Grave, pp. xli et lix. Il y a 1400 vers là où Virgile, en 3 vers, exprime la confusion de Lavinia devant sa mère.

(2) J'alléguerai, notamment, les vers 988, sq., de *Cligès*, où la gradation du sentiment amoureux (objet de l'amour précisé, résolution de l'avertir, honte qui saisit la jeune fille et crainte d'être tenue pour vile; crainte opposée de n'être pas devinée; parti de patienter) est rigoureusement la même que dans *Enéas*.

(3) Je voudrais donner une liste complète des pléonasmes qui figurent à la fois dans *Enéas* et dans *Cligès*; mais il faut bien y renoncer; en revanche, on trouvera dans la note suivante un choix de combinaisons communes aux imitations de l'antiquité et à Gautier d'Arras. La comparaison avec Chrétien sera facile à ceux qui auront sous les yeux la brochure de M. GROSSE, *Der Stil Crestien's von Troies*, particulièrement les pp. 237, sq., dans les *Französische Studien*, t. I.

procédés, repris aussi par Gautier d'Arras (1), vont acquérir la fixité d'un canon. Il y a, enfin, d'*Enéas* à Gautier, de Gautier à Chrétien, la progression aisément

(1) Voici des combinaisons plus ou moins pléonastiques, qu'on trouve à la fois chez Gautier et chez les imitateurs de Virgile, de Stace et de Dictys et Darès; leur nombre et leur précision ont, je crois, une valeur démonstrative :

Acole et baise, <i>E(racle)</i> , 4892	=	<i>En(eas)</i> , 1741-1742; <i>Th(èbes)</i> , 6191
Aquerre et pourchacier, <i>E.</i> , 3679	=	<i>Tr(oie)</i> , 1328.
Baise et embrace, <i>I lle et Galeron</i> , 847	=	<i>En.</i> , 1741 (b. et ac. et emb.).
Bien et bel, <i>I.</i> , 469, 4130	=	<i>En.</i> , 6502.
Blasme et chose, <i>I.</i> , 4022	=	<i>Th.</i> , 2616.
Corociez et dolenz, <i>E</i> , 6472	=	<i>En.</i> , 3282.
Corteis et sages, <i>E.</i> , 2097	=	<i>Th.</i> , 364, 3881, 7498; <i>En.</i> , 3965; <i>Tr.</i> , [4825.]
Cuidier et croire, <i>E</i> , 2228	=	<i>Tr.</i> , 3917, 3981.
Conter ne (et) dire, <i>I.</i> , 4174	}	= <i>Tr.</i> , 621; <i>En.</i> , 4804.
Dire ne conter, <i>I.</i> , 4135		
Duel et (ne)ire, <i>E.</i> , 4988	=	<i>Tr.</i> , 4932.
Esgarde et voit, <i>E.</i> , 2200	=	<i>En.</i> , 8819.
Fel et de pute aire, <i>I.</i> , 951	=	<i>Tr.</i> , 3489; <i>Th.</i> , 3626.
Franc, dous, debonaire, <i>I</i> , 211, 908	=	<i>Tr.</i> , 5413 (fr. et d.).
Hardi et fier, <i>I.</i> , 4073	=	<i>Th.</i> , 2972.
Honte et lait, <i>E</i> , 3201, 3243, etc.; <i>I.</i> , [4094, 4566.]	=	<i>Tr.</i> , 4174, 4385, etc.
Mal et travail, <i>E.</i> , 5976	=	<i>En.</i> , 2852.
Maus et tourmenz, <i>E.</i> , 4878	=	<i>En.</i> , 2903.
Paine et mal, <i>I.</i> , 2047	=	<i>Th.</i> , 3734; <i>En.</i> , 2250.
Paines et tourmenz, <i>I.</i> , 2407	=	<i>En.</i> , 2718, 2722.
Morte et traie, <i>I.</i> , 2210	=	<i>Tr.</i> , 2659, etc.
Pales et tainz, <i>E.</i> , 4014	=	<i>En.</i> , 8474.
Plaint et pleure, <i>I.</i> , 4709, 4795	=	<i>Th.</i> , 7435; <i>En.</i> , 6768.
Plorent et crient, <i>E.</i> , 6925; <i>I.</i> , 2624	=	<i>Th.</i> , 7082.
Preu et sage, <i>E.</i> , 2232; <i>I.</i> , 4203	=	<i>En.</i> , 1296, 2057, 3965 (pr. s. et cor- [teise]; <i>Tr.</i> , 4210, id., 4366.
Querre et porchacier, <i>E.</i> , 4930	=	<i>Tr.</i> , 2085.
Traire et lancier, <i>E.</i> , 3226	=	<i>Th.</i> , 8427; <i>En.</i> , 5366.
Triewe ne pais, <i>I.</i> , 544	=	<i>En.</i> , 8852; <i>Tr.</i> , 3581, 3698.
Tristes et dolanz, <i>E.</i> , 5102	=	<i>Th.</i> , 4909, 7429 (t. d. et pensif).
Triste et moine, <i>E.</i> , 2469, 2986	=	<i>Th.</i> , 8486; <i>Tr.</i> , 4406.

reconnaissable d'un art de peindre dont je renonce à analyser ici tous les caractères, me contentant d'étudier le seul où l'ingéniosité des grands romanciers du XII^e siècle s'est dépensée avec la plus persévérante ardeur.

Ce n'est, en effet, ni la nature ni la vie qui préoccupent surtout un Benoit, un Chrétien, un Gautier; c'est l'être amoureux, dont le geste, en somme peu varié, est rendu par eux avec toutes les ressources d'une rhétorique déjà compliquée. Je voudrai, et ce sera ma dernière démonstration, vous faire toucher du doigt la nouveauté de ces façons de dire où déjà s'essaient les auteurs de *Thèbes*, de *Troie* et d'*Énéas*, où vont triompher leurs brillants successeurs.

Si l'on prend la peine de parcourir toute la littérature antérieure à 1150, avec l'unique pensée d'y retrouver des détails descriptifs sur l'être humain, on reste confondu de leur extrême rareté et de la pauvreté d'inspiration qu'ils dénotent. Quand le poète a dit qu'une femme était *belle* ou qu'elle était *gente* (nous disons, nous, distinguée), il croit avoir tout dit. Dans *Alexis*, le héros, un saint futur, est sommairement décrit; de sa femme, pas un mot. Sur quatre mille vers que compte la *Chanson de Roland*, il n'en est pas un seul consacré à dépeindre les charmes de la fiancée du neveu de Charlemagne. C'est « Alde la bele » (3723), c'est « une bele dame » (3708), et le frère de cette personne si effacée a tout dit quand il l'a qualifiée de *gente* (1720). La fille de l'empereur dans le *Pèlerinage* est un peu mieux traitée; on daigne nous apprendre qu'elle est *courtoise*, c'est-à-dire femme du monde, qu'elle est belle, naturellement, qu'elle a les cheveux blonds, un visage « beau et clair » et une chair

aussi blanche que la fleur de l'aubépine (1) ou, encore plus vaguement, la fleur en été (2). Quelle fleur? Les poètes de la génération suivante nous le diront plus expressément (3); ce sera la fleur du glaïeul, la fleur de lis et plus souvent la rose, et quand un peu de lassitude les poussera à chercher ailleurs un élément de comparaison moins suranné, ils penseront à la neige couchée sur le versant d'un vallon (4). Le *Couronnement de Louis*, qu'on date de 1150 environ, n'est ni plus riche en détails descriptifs ni plus varié (5), et les *Chansons de toile*, qui remontent au même temps (6), sont plus réservées encore; une seule analyse la beauté, mais c'est la beauté d'un homme, et en des termes bien sommaires, quoique déjà caractéristiques (7).

(1) Vers 707.

(2) Vers 403.

(3) Cette métaphore de la fleur désignant une femme est dans *Troie* : « De trestotes bialtez la flor », d'où elle semble avoir passé dans *Éracle*, 2732, 5111 et *Ille et Galeron*, 3641-3642.

(4) Dans le roman de *Troie*, on note ces quelques comparaisons entre un plus grand nombre : *plus blanche que neis neigie*, 5128; *plus... blanche — Que flors de lis ne neis sur branche*, 5260; idem. 5500; *blanc lo vis — Si come rose et flor de lis*, 5531-5532; *Plus aveit blanche la peitrine — Que flor de lis ne d'aube espine*, 5539-5540, etc.

(5) Voyez vers 305, 820, 1360, 1374, sq., 1413.

(6) *Bele* est l'épithète ordinaire; Aiglentine a un *vis cler*; Ysabel, un *bial chef blanc*; Yolanz a de *bels bras*. Voyez JEANROY, *Les origines de la poésie lyrique au moyen âge*, pp. 217 et sq., et G. PARIS, dans *Journal des Savants* (p. 8, sq., du tiré à part de son étude sur ce livre) pour la date et les caractères des chansons de toile.

(7) Dans *Bele Erembor*, Raynaud est :

Gros par espauls, greles par lo baudre ;
Blont ot lo poil, menu recercelé.
Emi le terre n'ot si biau bacheler.

(BARTSCH, *Rom. und Past.*, I, 3-4.)

La *Vie de saint Grégoire*, les *Vers del Juïse* et les autres textes de cette date où la piété est la raison directrice du rimeur, ne contiennent rien de notable (1); les premiers poèmes conservés de la geste d'Orange nous apportent d'assez maigres accroissements : Orable, la femme de Guillaume d'Orange, est plus blanche que la neige et plus vermeille que la rose (2). Ni Wace (5) ni Benoit, l'auteur du roman de *Troie*, n'iront guère plus loin dans leur invention (4), tandis que le poète qui

(1) Dans les *Vers del Juïse*, vers 32, sq., il y a une curieuse description des objets de luxe et des bibelots dont s'entouraient les femmes. Le manuscrit *B* a, de plus, à cet endroit une interpolation intéressante; mais des traits physiques, pas un mot.

(2) Dans la *Prise d'Orange*, qui date de 1150 environ, je ne trouve que ceci :

Ele est plus blanche que la noif qui respent,
et plus vermeille que la rose flerant (666-667).

(3) Dans le *Brut* (1115), Wace n'a pas tracé un seul portrait physique; *gente et belle* sont ses seules épithètes : *bele et gente*, 2740; *gente de cors, bel de vis*, 5185; *de biauté assés loée*, 5729; *le cors mult gent* — *Et de vis fu bele forment*, 7149-7150; *bele estoit et cortoise et gente*, 9884; comparez encore 10663, 14829-14830. La seule description un peu précise, se rapportant à une femme, est aux vers 3761-3770; mais il s'agit de ses talents et non de sa beauté.

(4) Voyez la note 4 de la page 370. Vers 1252, sq., il y a bien l'énumération des traits du visage, sans omettre les bras et l'*afforcheüre*, mais c'est d'un héros, non d'une héroïne qu'il s'agit (Jason); encore l'unique épithète, indéfiniment répétée, est-elle celle de *beau*. Voyez encore 1229, sq., 1233-1240, 1242-1243, 4304-4305, 4321-4322, 4347-4349, 4403, 4488, 4797, 5100, sq., où l'auteur répète à satiété qu'une femme est *belle* et ne corse sa description qu'à l'aide d'hyperboles très vagues. Ces hyperboles se retrouvent chez Gautier, contemporain de Benoit, par exemple *Éracle*, 2229-2232, 2277, 2389, 2518-2519, 2600-2601, 2732, 2738, 2805, 3719, etc. Chrétien ne s'y dérobera pas complètement, malgré les progrès de l'art descriptif chez lui. Voyez *Érec*, 3213, 3229, 5845 entre cent passages, et GROSSE, *op. cit.*, p. 187.

rima *Thèbes*, dont on s'est peut-être trop désintéressé ici, prodigue, enfin, les détails précis, nous parle de la grandeur physique des filles d'Adraste (1), nous apprend qu'elles ont des cheveux blonds, longs et souples, que leur front est haut et blanc, que leur taille est fine, qu'elles ont l'œil changeant (*vair*) et fait pour l'amour, le nez droit, moyen et bien fait, la bouche régulière, les dents petites, égales et blanches, le menton conformé et long, ce qui, paraît-il, était fort apprécié alors (2). De la fille de Daire, il dira — et le trait a fait fortune (3) — qu'elle possède :

levres grosses par mesure :
 Por bien baisier les fist nature.

Le poète ne néglige pas complètement non plus la description d'autres dames et d'autres « pucelles » qu'il rencontre au cours de son récit. Les hommes sont traités aussi favorablement que le beau sexe, et il est même des passages où une veine personnelle se trahit chez ce premier observateur sincère des êtres vivants ; ainsi il dira de Tydée :

Le cors ot brief et le cuer grant,
 ce qui est une jolie trouvaille antithétique ; il nous

(1) Voyez *Roman de Thèbes*, 933, sq. J'y reviendrai ailleurs.

(2) Mentons orent bien faiz et lons (975).

L'expression ordinaire est *menton forchié*, *fourcelu* ou *fourcelé*. Voyez LOUBIER, *Das Ideal der männlichen Schönheit bei den altfrz. Dichtern des XII u. XIII Jhdts* (1890), p. 95.

(3) On le retrouve, à mon su, dans une série d'œuvres de date postérieure. Je citerai *Flore et Blancheflor* (édit. Bekker), vers 2893 ; *Ipomédon*, 2247-2248 ; *Horn*, 1257 (variante), où on lit *buche ben fete pur dux beisiers prester*.

montrera les jeunes filles s'avançant vers l'hôte étranger « lor chiés enclins », comme feront toutes les jeunes filles bien élevées depuis lors, dans les romans et dans la réalité; il ne négligera pas de décrire les toilettes (1); bref, il instaurera une méthode descriptive qui, au XII^e siècle, n'a plus guère progressé que chez le seul Chrétien de Troyes. Gautier d'Arras, en effet, n'a ajouté quoi que ce soit à la science descriptive de l'anonyme qui rima *Thèbes*; il nous ramène plutôt en arrière, et son qualificatif usuel est celui de *beau*, répété à satiété (2). Aux vers 2187 et suivants d'*Éracle*, il avait à décrire ce qu'on appellerait de nos jours un concours de beauté. L'empereur Laïs veut choisir une femme, et il fait appel à ses sujettes, qui se montrent en foule, dans une sorte de revue que passe son fidèle conseiller Éracle. Il y a là mille créatures choisies entre les plus belles de l'empire. Gautier se borne à dire qu'elles sont « acesmées » (2182), et sur celles qu'il cite en particulier, il a des généralités peu compromettantes (5).

Chrétien sera le premier et le seul, après l'auteur de *Thèbes*, à nous communiquer la sensation physique de ses héros; et bien qu'il triomphe surtout dans les minutieuses analyses de sentiment, il ne négligera pas, pour cela, les détails de description physique. La première fois

(1) Vers 935, sq.; 3807. sq.; 3848, sq.

(2) Vers 1983, 1991-1993 (trois fois *bel* en trois vers), 1998, 2066, 2080, 2109, 2200-2201, 2216, 2603-2605, 2665, etc., etc. Dans *Ille et Galeron*, même monotonie. Aux vers 3317-3320, on a quatre fois répétée l'épithète *bel*.

(3) Voyez notamment 2201-2202, 2273, 2421, 2479, 2518-2519. C'est Paridès (toujours le héros) qui est décrit avec le plus de recherche (3505, sq.).

qu'*Érec* voit *Enide*, elle portait des vêtements très simples :

Povre estoit la robe de fors,
Mais desoz estoit biaux li cors,

dit le poète, qui nous montre la blancheur et les roses de son teint, ses yeux, brillants comme des étoiles, et qui conclut, découragé, semble-t-il, de son impuissance :

Que diroie de sa biauté?

En revanche, il donne tous ses soins aux détails de toilette féminine, que l'épopée ignorait et que Gautier avait négligés d'ordinaire (1); on peut même dire qu'il leur sacrifie la peinture du personnage lui-même, de telle sorte que les développements énumératifs ne l'empêchent pas de se cantonner dans le vague des expressions épithétiques.

Dans *Cligès*, il est indéniable qu'il tire un meilleur parti des attraits physiques de ses personnages. Il décrit Cligès avec soin, sans omettre l'or de sa chevelure, les roses de ses joues, la bonne façon de son nez et sa bouche, enfin sa haute taille (2); mais, et voici la nouveauté, il trouve dans l'énumération des beautés d'une amante l'occasion d'un développement où le cœur a sa part; il réussit à cette jonction encore nouvelle du corps et de l'âme, de la bête et de l'ange, si j'ose m'exprimer ainsi. Chacun

(1) Vers 399, sq. Le costume d'*Enide* est décrit aux vers 402, sq. Comp. 1343, sq.; 1381, sq.; 1563, sq.; surtout 1584, sq.; 1854, sq.; 2018-2019, 2112-2115, 2342, etc., etc., du même poème. Pour la robe d'*Érec*, voyez *supra*, p. 349. La beauté est décrite en termes très vagues (voyez 34, 58, 810, 1278, 2326, 3884, 6617).

(2) *Cligès*, vers 2761, sq.

des traits est remémoré par l'amant, qui y cherche, avec une bien naturelle complaisance, des raisons plus profondes de se consacrer à un objet si digne de ses soins (1); il n'est pas jusqu'à la gorge plus blanche que la neige, dit-il, qui ne fournisse à l'imagination échauffée du jeune homme un prétexte suffisant pour formuler un vœu, dont l'expression métaphorique ne voile qu'à demi la vive sensualité (2). Un art nouveau est né, qui, dans *Lancelot*, se manifestera de façon à nous prouver encore mieux qu'il ignore les plus légitimes scrupules, en nous montrant ce personnage et la femme d'Arthur, Guenièvre, goûtant, comme a dit un romancier d'un autre temps, voisin du nôtre, « le bonheur dans le crime ».

Les mêmes remarques s'appliquent aux peintures amoureuses, dont force m'est d'abréger ici l'attachante étude. Encore rudimentaires dans les imitations de l'antiquité si l'on fait abstraction des pages étonnantes d'*Énéas*, qui m'ont fourni quelques-unes de mes preuves, elles sont, chez Chrétien, exactes et variées. Dans le roman de *Thèbes*, les jeunes filles sont bien celles de l'épopée, simples figurantes habillées avec soin, humiliées et passives devant les appétits d'un beau gars, attentives aux péripéties de ces combats singuliers dont elles sont trop souvent le prix. Leur éducation ne ressemble en rien à la culture intellectuelle des jeunes filles modernes; Médée, dans *Troie*, est savante, mais pas à notre guise; elle connaît les sorts et les simples : elle fait

(1) Déjà dans *Érec*, il y a une première esquisse du genre, vers 1488, sq.

(2) Vers 842-857.

penser à ces sorciers nègres qui sont aussi médecins. Yseut n'a-t-elle pas des potions et des onguents qui calment et guérissent? Dans *Énéas*, le niveau général de la culture aristocratique, malgré les raffinements si nouveaux que j'ai signalés, n'est guère au-dessus de celui de la *geste*, dont un érudit allemand, M. Krabbes, a fait l'étude minutieuse (1). Il n'a toutefois pas connu les vers de cette adaptation de Virgile, où l'ancienne conception du rôle de l'épouse, conception familière à l'épopée (2), est exposée avec une ironie assez simpliste par un guerrier troyen. Le métier des femmes, dit ce soldat, est de donner des plaisirs à l'homme, mais tout d'abord de

... filer, cosdré et taillier (3).

Ne nous scandalisons donc pas trop des moyens un peu vulgaires que les jeunes filles, dans tous ces ouvrages, emploieront pour attirer le regard et conquérir la sympathie, puis l'amour des hommes. Médée, dans *Troie*, est de la même famille que cette Bélissent qui va en secret, dans la chambre du héros d'*Amis et Amiles*, s'offrir à son vainqueur (4). Sa passion est soudaine, véhémence, sans les lenteurs et les nuances d'un *flirt* moderne. Dans *Énéas*, la future épouse du héros se sert d'un message, noué à une flèche qu'elle lui envoie, pour l'avertir de ses

(1) KRABBES, *Die Frau im altfranzösischen Epos*.

(2) Les exemples en sont très nombreux ; je renverrai seulement le lecteur à *Renauld de Montauban*, 14, 37, et à *Raoul de Cambrai*, 1100, sq. (l'un des poètes a copié vraisemblablement l'autre).

(3) 7085, sq.

(4) Voyez *Amis et Amiles*, édit. Hofmann, vers 659-661 :

Il ne m'en chaut se li siecles m'esgarde,
Ne se mes pere m'en fait chascun jor batre :
Car trop i a bel home.

sentiments exaltés; mais déjà dans *Garin le Loherain*, une « pucelle »

... a fet ... traire un bozon;
Leitres i a entor et environ.

Et M. Krabbes cite un passage de *Doon de Mayence* où cette forme d'avertissement reparaitra (1). D'autre part, si Lavinie, comme la plupart des princesses sarrazines, est promise au vainqueur du combat mortel que vont se livrer Énée et Turnus, reconnaissons qu'elle a une âme, que les sentiments éprouvés par elle sont décrits avec des soins et une prédilection inconnus jusque-là. Cette date de 1160, qu'on assigne à *Énéas*, est peut-être la plus mémorable, à cet égard, de tout le roman français; avec elle naît et se lève l'aube d'un art nouveau.

Mais ce n'est qu'une aube, restée indécise, et la délicatesse de toucher, qui caractérise les psychologies de Chrétien, est encore absente chez le traducteur de Virgile. Chrétien lui-même ne l'a pas toujours possédée, on le conçoit, à un égal degré. Dans *Érec*, il y a plus d'un trait qui choque notre goût. Ne voyons-nous pas l'héroïne accomplir la rebutante besogne d'un palefrenier, après que l'hôte a été reçu chez elle, qui deviendra son époux (2)? N'est-elle pas rudoyée par cet époux d'étrange façon après qu'elle lui a fait l'aveu de la mortification qu'elle éprouve à entendre dire qu'il a cessé d'être un brave? Le progrès est sensible d'*Érec* à *Cligès* et de *Cligès* à *Yvain*, quoique dans chacun de ces écrits — et aussi dans *Lancelot* — il ne soit pas douteux que les héros de Chrétien lui tiennent plus étroitement au

(1) P. 8.

(2) Vers 451, sq.

cœur que ses héroïnes. N'aura-t-il pas l'étrange souci de décrire leur beauté en plus de vers que celle des femmes aimées par eux ? La robe d'Érec, on l'a vu, lui coûte soixante-quinze vers, et il n'est pas de toilette féminine qui ait, dans son œuvre, les honneurs d'une aussi copieuse description. D'autre part, notre sympathie va à Érec plutôt qu'à Énide, dont la langue fut légère, à Cligès plutôt qu'à Fénice, à Yvain plutôt qu'à Laudine, si tôt consolée de la mort de son premier mari et si étroitement utilitaire dans le choix du second, enfin à Lancelot, victime soumise du code d'amour, plutôt qu'à la femme adultère, qui se plaît à humilier un chevalier en le contraignant aux pires épreuves avant de se donner à lui.

Mais en voilà assez sur ce thème, et il est temps de nous résumer. On a vu tout d'abord les incertitudes, et surtout les lacunes d'une chronologie littéraire reposant sur des mentions ou des allusions historiques, les avantages d'une chronologie ayant pour fondement l'étude des sentiments et des idées, dont nos vieux textes sont le trésor quelque peu barbare. En cet essai, bien sommaire et dont je ne me dissimule pas les multiples imperfections, j'ai simplement voulu montrer les services que pourrait rendre la critique littéraire, telle qu'on l'entend aujourd'hui, appliquée à des époques où la philologie est seule reine. C'est grâce à cette critique que je pense avoir démontré l'ordre de succession littéraire où figurent d'abord les imitations de l'antiquité, dont *Énéas* est à certains égards (à d'autres, *Thèbes*) la plus remarquable et, comme on dit outre-Rhin, celle qui fit époque en ce temps-là ; puis les œuvres de Gautier d'Arras, encore à demi épiques et qui, composites jusqu'à l'incohérence, forment une utile transition ; enfin Chrétien, qui résume l'effort de ses devanciers, les met à contribution sans ver-

gogne et les dépasse du premier coup de toute la hauteur de son génie, Chrétien, qui fit successivement *Érec*, *Cligès* et *Yvain*, admirable trilogie de l'amour courtois; *Lancelot*, dont M. Gaston Paris a exprimé, en d'inoubliables pages, l'étonnante et audacieuse nouveauté; enfin *Perceval*.

Il y avait bien une autre conclusion à tirer sans doute de ces quelques pages, et c'est celle de l'éternelle puissance des passions, en dépit des différences créées par la civilisation, dont les formes mêmes, dont on les revêt, portent seules quelques traces. Car nos ouvrières et nos paysannes aiment encore, pour la plupart, comme les chevaliers et les princesses de l'épopée, et la solide cuirasse de l'éducation ne suffit pas toujours à empêcher les jeunes filles qui ont été sur les bancs de s'écrier avec Bélissent, devant l'éclat d'une riche santé physique et le prestige d'une belle stature :

... Trop i a bel home.

Mais à philosopher à si bon marché, je risquerais d'être accusé, par les uns d'injustice criante pour les incontestables progrès de notre morale sociale, par les autres d'une excessive ingénuité devant le constant retour des joies et des maux que procure l'instinct le plus impérieux qui soit. Aussi bien la critique littéraire n'a-t-elle pas (et il faut l'en féliciter) à se soucier des exigences particulières de l'éthique, et, après avoir tenté de prouver qu'on peut élargir ses horizons, j'aurais vraiment tort de vouloir lui annexer encore une province, où la paix est si souvent troublée, et où l'accord est si rare entre ceux qui ont précisément la charge de formuler des jugements acceptables pour tous.

*Rapport du jury chargé de juger la première période du
XII^e concours pour les prix De Keyn (année 1901-1902).
Enseignement primaire (1).*

Le jury a eu à juger 74 ouvrages, comprenant des méthodes de lecture et d'écriture, de langue maternelle et de seconde langue; des manuels d'histoire et de géographie, de commerce, de dessin, de sciences naturelles, de mathématiques, de physique et de chimie, d'agriculture; des livres de lecture; des traités de théorie littéraire, d'économie domestique, de pédagogie générale, d'éducation morale et d'éducation physique.

Quelques-uns de ces ouvrages ont dû être écartés comme ne rentrant pas dans les conditions de la fondation; plusieurs autres, étant plutôt du domaine de l'enseignement moyen, ont été renvoyés à la seconde période de ce douzième concours.

Croyant qu'il importe avant tout de récompenser la nouveauté des idées ou de la forme, le jury a été unanime à proposer pour les prix les trois ouvrages que nous avons maintenant à vous faire connaître.

Le *Cours de physique à l'usage des élèves instituteurs et des élèves institutrices* de M. STERCKX se distingue des manuels similaires en ce qu'il est une application régulière et rigoureuse de la méthode inducto-déductive : d'abord, des expériences conduisant, par voie de com-

(1) Le jury était composé de MM Bormans, *Président*, Léon Fredericq, Paul Fredericq, Neuberg, Thomas, Wilmotte, *Secrétaire*, et Vercoullie, *Rapporteur*.

paraision et de généralisation, à la notion abstraite (définition, principe, loi, etc.); puis, des applications déduites, présentées sous forme de questions. Celles-ci, au nombre de 523, imprimées en petit texte, peuvent toujours être résolues au moyen des notions développées dans le grand texte.

Elles ont le précieux avantage de tenir les élèves en haleine, de piquer leur curiosité, de leur faire toucher du doigt l'utilité de la matière enseignée, de les inciter aux recherches personnelles, tout en cultivant leur jugement et leur raisonnement, de coordonner et de cimenter la matière en rappelant à chaque pas des notions déjà vues et en provoquant de fréquents rapprochements; en un mot, de donner à l'élève une connaissance solide, raisonnée, pratique. La disposition du texte accorde à chaque point l'importance qu'il comporte; elle sert à dégager nettement la notion essentielle des faits particuliers et des applications.

Le cours de M. Sterckx renferme aussi des indications pratiques sur la manière de construire quelques appareils de physique au moyen d'objets qu'on a sous la main, ce qui permettra à l'élève instituteur de compléter son outillage didactique et de se préparer un petit cabinet de physique peu coûteux et d'une haute valeur pédagogique.

Nous aurions bien à signaler quelques imperfections et des *lapsus* (par exemple page 19, la force centrifuge est inversement proportionnelle au rayon); mais une nouvelle édition, qui ne se fera guère attendre, permettra à l'auteur de rendre son ouvrage irréprochable.

MM. MERTENS et ABBELOOS ont eu l'heureuse idée de

composer une série de tableaux représentant et résumant tous les exercices de gymnastique scolaire.

Le but de leurs *Tableaux d'éducation physique* est indiqué dans le mémoire explicatif qui accompagne les tableaux. C'est une application de la méthode intuitive à l'enseignement de la gymnastique. Les tableaux ne dispenseront pas le professeur d'exécuter lui-même le mouvement à enseigner et de le faire répéter par un certain nombre d'élèves avant l'exécution d'ensemble; mais dans les exécutions ultérieures des mouvements étudiés, il pourra rappeler aux élèves le mouvement à exécuter en leur montrant le tableau qui y est relatif. Les auteurs se proposent de publier un album de 55 sur 25 centimètres à l'usage des professeurs. Cet album pourra rendre service aux maîtres de gymnastique qui saisiront mieux par la représentation graphique que par une longue description, le mouvement à exécuter.

L'album sera utile aussi à ceux qui veulent s'initier à l'enseignement de la gymnastique.

La série des tableaux est bien ordonnée et conforme aux programmes officiels.

L'idée des auteurs est originale et appliquée avec un plein succès.

L'éveil d'une conscience de M. BOUCHÉ a des qualités et aussi des défauts qui ne sont pas vulgaires. C'est à la fois un livre de lecture et un ouvrage propre à être donné en prix (et c'est à ce titre qu'il a été adopté par la Ville de Bruxelles), un livre de doctrine et un roman sérieux.

L'auteur a imaginé de nous narrer les années d'études et d'apprentissage d'un jeune homme, dont chaque découverte, intellectuelle et morale, est une leçon concrète et

facilement applicable. Il a adopté la forme du journal, et voici comment il la justifie : « ... cette comptabilité de » la conscience est mieux qu'une utilité, c'est un devoir. » Je tiendrai un journal de mes actes moraux. Il me » fournira les éléments de mon bilan. Chaque inventaire » de fin d'année marquera l'évolution de ma vie morale. » Et à la fin de mon existence, je ferai mon inventaire » de liquidation. » Il ne va pas jusque-là ; il s'arrête, au contraire, en pleine jeunesse, pendant ces années de voyage qui, pour lui comme pour le héros de Goethe, viennent compléter l'œuvre des années d'école (Lehr- und Wanderjahre). Mais la moisson est déjà belle et suffisamment variée. Toutes les grandes questions, où est intéressée la conduite humaine, y sont exposées, sans trop de dogmatisme, avec aisance et clarté. Tout y est rapporté à nous-mêmes, à l'effort dont nous sommes capables, et en ce sens jamais livre ne répondit mieux aux intentions de feu De Keyn. « Si le livre a quelque mérite, dit » modestement l'auteur, c'est, croyons-nous, celui de » montrer comment on devient bon par le simple entraînement de l'observation et de la pensée réfléchie. »

Et encore : « Chance, hasard, destin n'ont d'action sur » nous que dans les faits, les événements extérieurs que » d'ailleurs on peut encore prévoir en partie. Quant à » la vie intérieure, nous en sommes souverains. »

De là une morale généreuse, vraiment altruiste, fondée, non sur l'intérêt individuel, mais sur l'intérêt social, dont la plus haute expression est la bonté.

L'auteur, homme d'école, se fait de l'instruction une haute et sévère idée : « On lutte trop pour la richesse, on » lutte peu pour la vertu... L'instruction est trop envigagée comme un moyen d'arriver, comme un vulgaire » tremplin destiné à nous faciliter le saut des difficultés

» et à nous faire tomber en plein succès, les talons joints,
 » corrects et triomphants, alors qu'elle doit avant tout
 » guider l'homme dans sa conduite et l'améliorer mora-
 » lement. »

Est-ce à dire que tout soit à louer dans ce livre? Non certes, et l'auteur sera le premier à reconnaître les améliorations dont il est susceptible. Il aura à cœur, nous l'espérons, dans de prochaines réimpressions, d'en alléger certaines parties, dont la lourdeur rend l'exposé pénible; de le faire moins déclamatoire, plus simple, plus conforme au naturel de son héros, auquel il fait parler trop souvent le langage de la maturité et, avouons-le, aussi le pathos pédagogique; il voudra en modifier la composition qui n'est pas toujours harmoniquement conçue; il saura y dénicher et en bannir quelques tours peu français, quelques mots de dictionnaire, qui sortent du véritable usage; en un mot, en gardant le plan, les lignes et les développements essentiels de l'œuvre, il la fera plus légère de ton, plus vraie d'accent et, par là, plus attrayante et plus adéquate à son but.

Le jury a donc l'honneur de proposer à la Classe d'accorder un prix de *mille francs* à chacun des trois ouvrages suivants :

1^o *Cours de physique*, par R. STERCKX, directeur de l'École normale de l'État à Couvin;

2^o *Tableaux d'éducation physique*, par MERTENS et ABBELOOS, instituteurs à Bruxelles;

3^o *L'éveil d'une conscience*, par B. BOUCHÉ, régent aux écoles moyennes de Bruxelles.

— Adopté.

—

La séance se termine par la proclamation suivante, faite par le Secrétaire perpétuel, des résultats des concours et des élections :

CONCOURS ANNUEL DE LA CLASSE (1903).

SECTION D'HISTOIRE ET DES LETTRES.

Deux mémoires ont été reçus en réponse à la troisième question :

Faire l'histoire des invasions en Belgique au moyen de l'étude systématique des dates fournies par les trouvailles de monnaies dans les ruines de villas, dans les tombeaux et dans les trésors enfouis.

La devise du premier mémoire est : *Eureka*; celle du second : *L'étude de l'histoire inspire l'amour de la patrie.*

La Classe, se ralliant aux conclusions des rapports de ses commissaires, décide qu'il n'y a pas lieu de décerner le prix proposé.

— Un mémoire, portant pour devise : *Waar een wil is, is een weg*, a été reçu en réponse à la quatrième question :

On demande une étude littéraire et philologique sur les œuvres du poète dunkerquois Michel De Swaen.

La Classe, se ralliant aux conclusions des rapports de ses commissaires, décerne sa médaille d'or d'une valeur de *huit cents francs* à l'auteur, M. Maurice Sabbe, professeur à l'Athénée royal de Malines.

SECTION DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Deux mémoires ont été reçus en réponse à la deuxième question :

Faire l'histoire et la critique du système belge en matière de budget de l'État.

Le premier porte pour devise : *Le système financier d'un pays se compose non seulement de belles institutions éparses, mais d'un budget sincère et contrôlé* (STOURM);

Le second : *Le budget est l'arme de résistance et de victoire des nations* (FAIDER, *Les finances publiques*).

La Classe, se ralliant aux conclusions des rapports de ses commissaires, décerne sa médaille d'or d'une valeur de huit cents francs à l'auteur du premier mémoire, M. Ernest Dubois, professeur à l'Université de Gand.

— Un mémoire a été reçu en réponse à la troisième question :

Étudier la vie, les œuvres et l'influence de Godefroid de Fontaines.

Il porte pour devise : *Pauci inveniantur qui culpari possunt de excessu in veritate dicenda, plurimi vero de taciturnitate* (GODEFRIDUS DE FONTIBUS, quodl. XII, 9. 6).

La Classe, se ralliant aux conclusions des rapports des commissaires, décerne sa médaille d'or, d'une valeur de huit cents francs, à l'auteur du mémoire, M. Maurice De Wulf, professeur à l'Université catholique de Louvain.

**PRIX JOSEPH GANTRELLE FONDÉ POUR LA PHILOGIE
CLASSIQUE.**

(Sixième période : 1901-1902.)

Un mémoire a été reçu en réponse à la question :

Exposer, dans un ordre systématique, avec indication perpétuelle des sources, les résultats acquis dans le domaine de l'étymologie grecque depuis la dernière édition des GRUNDZÜGE de G. Curtius (1879).

Il porte pour devise : *J'aime l'étymologie, moi, tout vieux Belge aime l'étymologie, l'Académie en raffole, c'est vraie science de Belge, etc.*

La Classe, se ralliant aux conclusions des rapports de ses commissaires, décerne le prix de trois mille francs à l'auteur du mémoire, M. Émile Boisacq, professeur à l'Université libre de Bruxelles.

PRIX DE KEYN.

Conformément aux conclusions du rapport du jury qui a jugé la première période du XII^e concours pour les Prix De Keyn (Enseignement primaire), la Classe décerne un prix de mille francs :

1^o A M. R. Sterckx, directeur de l'École normale de l'État à Couvin, pour son *Cours de physique* ;

2^o A MM. Ch. Mertens et Th. Abbeloos, instituteurs à Bruxelles, pour leurs *Tableaux d'éducation physique* ;

3^o A M. Benoit Bouché, régent aux écoles moyennes de Bruxelles, pour son livre : *L'éveil d'une conscience*.

PRIX DÉCENNAL DES SCIENCES ZOOLOGIQUES.

Sur la proposition du jury chargé de juger la première période décennale du Prix des sciences zoologiques, le Roi, par son arrêté du 18 décembre 1902, a attribué ce prix à l'œuvre de M. Charles Van Bambeke, membre de l'Académie.

PRIX GUINARD.

M. le Ministre de l'Industrie et du Travail fait savoir que, sur les conclusions du rapport du jury qui a jugé le concours institué par feu le Dr Guinard, de Gand, — en vue de récompenser celui qui aurait fait le meilleur ouvrage ou la meilleure invention pour améliorer la position matérielle ou intellectuelle de la classe ouvrière en général sans distinction, — la somme de *dix mille francs*, constituant le prix de la septième période quinquennale, a été attribuée à M. Édouard de Pierpont, fondateur de la Fédération mutualiste de l'arrondissement de Dinant et des communes limitrophes.

ÉLECTIONS.

Depuis la dernière séance publique, la Classe a perdu un de ses membres titulaires, M. Julius Vuylsteke, de la Section d'histoire et des lettres, décédé le 16 janvier dernier. Elle a élu en son remplacement, dans la séance

du 4 mai, M. Henri Pirenne, correspondant depuis le 9 mai 1898; l'élection de M. Pirenne a été soumise à la sanction royale.

Lors de sa séance du 1^{er} décembre 1902, la Classe a élu correspondants dans la Section précitée, MM. Franz Cumont et J. Vercoullie, tous les deux professeurs à l'Université de Gand; dans la Section des sciences morales et politiques, M. Émile Waxweiler, directeur de l'Institut de sociologie fondé à Bruxelles par M. Solvay, et M. Guillaume De Greef, professeur à l'Université Nouvelle.



Séance générale des trois Classes du 5 mai 1903.

M. PAUL MANSION, président de l'Académie.

M. le chevalier EDMOND MARCHAL, secrétaire perpétuel.

Sont présents :

CLASSE DES SCIENCES. — **MM.** Léon Fredericq, *vice-directeur* ; G. Dewalque, Éd. Van Beneden, C. Malaise, F. Folie, F. Plateau, J. De Tilly, Ch. Van Bambeke, Alfr. Gilkinet, G. Van der Mensbrugghe, W. Spring, Louis Henry, M. Mourlon, P. De Heen, C. Le Paige, J. Deruyts, J.-B. Masius, J. Neuberg, A. Lancaster, L. Errera, Julien Fraipont, *membres* ; Ém. Laurent et Aug. Lameere, *correspondants*.

CLASSE DES LETTRES. — **MM.** le chevalier Éd. Descamps, *vice-directeur* ; S. Bormans, T.-J. Lamy, le comte Goblet d'Alviella, F. vander Haeghen, Ad. Prins, P. Fredericq, G. Kurth, Ch. Mesdach de ter Kiele, H. Denis, G. Monchamp, Paul Thomas, Ern. Discailles, V. Brants, Polydore de Paepe, Ch. De Smedt, Jules Leclercq, M. Wilmotte, Ern. Nys, D. Mercier, *membres* ; Léon Lallemant, *associé* ; H. Pirenne, Ern. Gossart et J. Lameere, *correspondants*.

CLASSE DES BEAUX-ARTS. — **MM.** G. Huberti, *directeur* ; Éd. Fétis, F.-A. Gevaert, Th. Radoux, Gust. Biot, Henri Hymans, Joseph Stallaert, Max. Rooses, A. Hennebicq, Éd. Van Even, Ch. Tardieu, J. Winders, Ém. Janlet, H. Maquet, Ém. Mathieu, G. Bordiau, Edg. Tinel, Louis Lenain, *membres* ; J. Dillens, *correspondant*.

RAPPORT ANNUEL SUR LES TRAVAUX DE LA COMMISSION
DE LA BIOGRAPHIE NATIONALE.

M. Ferd. vander Haeghen, secrétaire-trésorier, donne lecture, conformément à l'article 7 du Règlement de la Commission, de son rapport sur les travaux pendant l'année 1902-1903.

MESSIEURS,

Conformément aux prescriptions de notre règlement, j'ai l'honneur de vous rendre compte des travaux de la Commission de la *Biographie nationale* pendant l'année 1902-1903.

En vous présentant ce rapport, le quinzième depuis mon entrée en fonctions, je me souviens du début d'un de mes rapports antérieurs, où je faisais allusion à un proverbe bien connu. Aujourd'hui aussi le dicton me revient en mémoire, et je suis tenté de m'écrier : *Heureuses les Commissions qui n'ont pas d'histoire!*

Pendant cet exercice (mai 1902-avril 1903), en effet, aucun événement malheureux n'est venu arrêter le cours paisible de nos travaux, et — je puis le dire aujourd'hui comme il y a une dizaine d'années — notre publication s'est poursuivie régulièrement, sans précipitation, mais aussi sans retard.

A la fin du mois de décembre 1902 a paru le premier fascicule du tome XVII, comprenant 182 notices formant la série *Per-Piers*. Cette livraison est particulièrement remarquable par les biographies d'anciens souverains qu'elle contient : le comte de Flandre Philippe d'Alsace, les ducs de Bourgogne Philippe le Hardi et Philippe le

Bon, ce prince étonnant, dont son biographe a dit avec tant de précision : « Grâce à un extraordinaire concours » de circonstances, il fonda, en quelques années, sur la » frontière franco-allemande, un État nouveau que la » Belgique et la Hollande moderne représentent encore » aujourd'hui sur la carte de l'Europe. C'est à bon droit » que Juste-Lipse lui a décerné le titre de *Conditor* » *Belgii...* » Puis ce sont Philippe le Beau et les princes de la maison d'Espagne : Philippe II, Philippe III, Philippe IV, Philippe V.

Mentionnons encore, dans ce fascicule, les articles consacrés aux personnages suivants : le préfet du département de Sambre-et-Meuse, G.-E. Pérès; les graveurs Robert Peril et Jean van den Perre; Frédéric Perrenot, seigneur de Champagney; Thomas Perrenot, seigneur de Chantenay; le colonel Pestiaux; le compositeur de musique André Pevernage; le chronologiste Henri Philippe; les princesses Philippine de Flandre, de Hainaut et de Luxembourg; l'organiste Pierre Philips; le chirurgien Ch. Phillips; le magistrat et littérateur wallon A. Picard; le célèbre capitaine florentin Octave Piccolomini, dont le nom remplit l'histoire militaire des Pays-Bas dans le second quart du XVII^e siècle; le bourgmestre liégeois G.-F.-J. Piercot; le Luxembourgeois Pierre d'Aspelt, archevêque de Mayence, qui joua un rôle important dans l'Empire au commencement du XIV^e siècle; Pierre l'Ermite, dont le biographe a si heureusement démêlé l'histoire authentique de l'histoire légendaire; le missionnaire mexicain Pierre de Gand, qui fut au XVI^e siècle l'infatigable défenseur des Indiens, etc.

La suite de la lettre P occupera le second fascicule du tome XVII, dont l'apparition coïncidera sans doute avec

la fin de l'année; cette lettre sera terminée dans le premier fascicule du tome XVIII, qui paraîtra l'année prochaine.

Aussi le secrétariat s'est-il occupé de dresser les listes provisoires des lettres suivantes. Celles des lettres Q et R sont terminées et ont été livrées à l'impression; elles forment un gros cahier d'une cinquantaine de pages qui vous sera distribué le mois prochain. J'espère que les membres de l'Académie répondront nombreux à l'appel que leur adressera la Commission, et qu'ils tiendront à honneur d'apporter leur part de collaboration à notre œuvre nationale. C'est à l'Académie que le Gouvernement a confié la publication de la *Biographie*; c'est à ses membres qu'en incombe la rédaction. La Commission peut faire appel à la collaboration de savants étrangers à la Compagnie, mais ce ne doit être là qu'un appoint, et il est hautement désirable que l'entreprise conserve un caractère vraiment académique. Pour y arriver, il n'est pas trop du concours de toutes les forces intellectuelles que groupe l'Académie royale de Belgique, sans oublier l'Académie royale de médecine, qui a bien voulu s'intéresser d'une façon spéciale à nos travaux.

Le président de la Commission, M. Dewalque, ayant exprimé le désir formel d'être déchargé de ses fonctions de membre du Comité chargé de l'examen des articles, notre confrère M. Van der Mensbrugghe a bien voulu accepter de faire partie de ce Comité avec MM. Hymans et Pirenne. Ces fonctions ne sont pas une sinécure, puisque MM. les reviseurs lisent en manuscrit toutes les notices destinées à notre dictionnaire et consignent par écrit leurs observations sur chacune d'elles. Vous serez d'avis comme moi, Messieurs, que ce dévouement mérite

notre reconnaissance, et je suis certain d'être votre organe en adressant des remerciements chaleureux à la fois à M. Dewalque et à MM. Hymans et Pirenne.

LISTE DES COLLABORATEURS.

(Mai 1903) (1).

Alvin (Frédéric), conservateur à la Bibliothèque royale, à Bruxelles.

Arenberg (Émile van), juge de paix, à Anderlecht.

Auger (A.), président du séminaire de Bonne-Espérance.

Beeckman (Éd.), avocat, à Bruxelles.

Bergmans (Charles), professeur honoraire, à Gand.

Bergmans (Paul), sous-bibliothécaire de l'Université, à Gand.

Bernaert (Frédéric), général en retraite, à Bruxelles.

Bethune (baron Jean), membre de la Députation permanente, à Bruges.

Bethune (baron Joseph), juge, à Courtrai.

Bigwood (Georges), docteur en philosophie et lettres, avocat, à Bruxelles.

Blyau (Albert), candidat en philosophie et lettres, à Gand.

(1) Cette liste comprend les noms des collaborateurs qui ont fourni des notices dans les tomes XVI et XVII (premier fascicule), ainsi que de ceux qui sont inscrits pour des biographies non encore imprimées. Les noms précédés d'un astérisque sont ceux des collaborateurs décédés.

Boddaert (Richard), membre de l'Académie royale de médecine, à Gand.

Borchgrave (baron Émile de), membre de l'Académie royale, à Vienne.

Borman (chevalier Camille de), à Schalkhoven.

Bormans (Stanislas), membre de l'Académie royale, à Liège.

Brants (V.), membre de l'Académie royale, à Louvain.

Brassinne (Joseph), sous-bibliothécaire de l'Université, à Liège.

Caloen (R. P. Fr.-V. van), des Frères Prêcheurs, à Gand.

Caster (chanoine van), archéologue, à Malines.

Cauchie (abbé), professeur à l'Université, à Louvain.

Chauvin (Victor), professeur à l'Université, à Liège.

Chestret de Haneffe (baron J. de), membre de l'Académie royale, à Liège.

Closson (Ernest), homme de lettres, à Bruxelles.

Coninckx (H.), professeur à l'Académie des beaux-arts, à Malines.

Coppieters (Hubert), archiviste adjoint de l'État, à Mons.

* *Crépin* (François).

Crombrugghe (baron Albéric de), à Gand.

Cuxeliet (J.), sous-chef de section aux Archives du Royaume, à Bruxelles.

Deffernez (Éd.), membre correspondant de l'Académie royale de médecine, à Charleroi.

Defrecheux (Joseph), sous-bibliothécaire de l'Université, à Liège.

* *de la Vallée Poussin* (Charles).

De Le Court (J.), premier président de la Cour d'appel, à Bruxelles.

De Le Haye (R. P. H.), hollandiste, à Bruxelles.

* *Delescluse* (A.).

Demarteau, directeur honoraire de l'École normale, à Liège.

Dessart (J.-B.), membre de l'Académie royale de médecine, à Bruxelles.

Destrée (Joseph), conservateur aux Musées royaux des arts décoratifs et industriels, à Bruxelles.

Devillers (Léopold), archiviste honoraire de l'État, à Mons.

Dewalque (François), professeur à l'Université, à Louvain.

Dewalque (Gustave), membre de l'Académie royale, à Liège.

Diegerick (Alphonse), archiviste de l'État, à Gand.

Discailles (Ernest), membre de l'Académie royale, à Bruxelles.

Donnet (Fernand), administrateur de l'Académie royale des beaux-arts, à Anvers.

Doutrepont (Georges), professeur à l'Université, à Louvain.

* *Doyen* (chanoine F.-D.).

Duchesne (Eugène), professeur à l'Athénée royal, à Liège.

Duyse (Florimond van), correspondant de l'Académie royale, à Gand.

Even (Édouard Van), membre de l'Académie royale, à Louvain.

* *Frederichs* (Jules).

Fredericq (Paul), membre de l'Académie royale, à Gand.

Freson (Armand), avocat, à Liège.

Fris (Victor), docteur en philosophie et lettres, à Grammont.

Gheyn (J. van den), conservateur des manuscrits de la Bibliothèque royale, à Bruxelles.

Goblet d'Alviella (comte E.), membre de l'Académie royale, à Bruxelles.

Goemans (Léon), professeur à l'Athénée royal, à Louvain.

Gossart (Ernest), correspondant de l'Académie royale, à Bruxelles.

Guequier (J.), docteur en sciences, préparateur à l'Université, à Gand.

Haeghen (Victor vander), archiviste de la Ville, à Gand.

Heins (Maurice), docteur en droit, à Gand.

Helbig (Jules), directeur de l'*Art chrétien*, à Liège.

Henry (L.), membre de l'Académie royale, à Louvain.

Huisman (Michel), professeur agrégé à l'Université, à Bruxelles.

Hulin (Georges), professeur à l'Université, à Gand.

Hymans (Henri), membre de l'Académie royale, à Bruxelles.

Iseghem (Charles van), à Ostende.

Jacques (Victor), docteur en médecine, à Bruxelles.

Jordens (E.), avocat, à Bruxelles.

Kurth (Godefroid), membre de l'Académie royale, à Liège.

Leclère (Constant), à Louvain.

Leclère (Léon), professeur à l'Université, à Bruxelles.

Le Paige (C.), membre de l'Académie royale, à Ougrée.

Limburg-Stirum (comte Thierry de), sénateur, à Bruxelles.

Linden (Herman vander), professeur à l'Athénée royal d'Anvers, à Louvain.

Lonchay (Henri), professeur à l'Université, à Bruxelles.

* *Loomans* (Charles).

Lyon (Clément), homme de lettres, à Charleroi.

Maeterlinck (Louis), conservateur du Musée de peinture, à Gand.

Mansion (Paul), membre de l'Académie royale, à Gand.

Marchal (chevalier Edmond), secrétaire perpétuel de l'Académie royale, à Bruxelles.

Masoin (E.), secrétaire perpétuel de l'Académie royale de médecine, à Louvain.

Masoin (F.), professeur à l'Athénée royal, à Verviers.

Matthieu (Ernest), avocat, à Enghien.

Mensbrugge (G. Van der), membre de l'Académie royale, à Gand.

Mesdach de ter Kiele (Ch.), membre de l'Académie royale, à Bruxelles.

Monchamp (Georges), membre de l'Académie royale, à Liège.

Neuss (H. van), archiviste de l'État, à Hasselt.

Nève (Joseph), directeur honoraire des beaux-arts, à Bruxelles.

Nys (Ernest), membre de l'Académie royale, à Bruxelles.

Ortroy (Fernand van), chargé de cours à l'Université, à Gand.

* *Piot* (Charles).

Pirenne (Henri), membre de l'Académie royale, à Gand.

Piters (Armand), professeur à l'Athénée royal, à Gand.

Rahlenbeek (Charles), homme de lettres, à Bruxelles.

Renier (J.-S.), homme de lettres, à Verviers.

Renterghem (A. van), docteur en philosophie et lettres, à Gand.

Ridder (Alfred de), chef de bureau au Ministère des Affaires étrangères, à Bruxelles.

Roersch (Alphonse), chargé de cours à l'Université, à Gand.

Rooses (Max.), membre de l'Académie royale, à Anvers.

Sabbe (Maurice), professeur à l'Athénée royal, à Huy.

Schrevel (chanoine A.-C. de), secrétaire de l'Évêché, à Bruges.

Smedt (R. P. Ch. de), membre de l'Académie royale, à Bruxelles.

* **Soil** (Eugène), juge au tribunal de première instance, à Tournai.

Spilbeek (R. P. Fr. Waltman van), à Tongerlo.

Stecher (Jean), membre de l'Académie royale, à Liège.

Tandel (E.), commissaire d'arrondissement, à Arlon.

Thier (chevalier Charles de), président honoraire de la Cour d'appel, à Liège.

Tierenteyn (Louis), docteur en droit, à Gand.

Vanderkindere (L.), membre de l'Académie royale, à Bruxelles.

Vannerus (Jules), attaché aux Archives de l'État, à Mons.

* **Varenbergh** (Émile).

Vlietinck (Éd.), homme de lettres, à Ostende.

Vreese (Willem de), chargé de cours à l'Université, à Gand.

Wauters (A.-J.), directeur du *Mouvement géographique*, à Bruxelles.

* **Wauwermans** (lieutenant général).

Willems (Léonard), avocat, à Gand.

Wilmotte (Maurice), membre de l'Académie royale, à Liège.

Wotquenne (A.), secrétaire-préfet des études et bibliothécaire du Conservatoire royal, à Bruxelles.

Des remerciements sont votés à la Commission et spécialement des félicitations à l'honorable Secrétaire-trésorier pour les soins dont il n'a cessé d'entourer l'œuvre entreprise sous les auspices de l'Académie.

M. le Secrétaire perpétuel donne ensuite lecture de la motion suivante :

Je prie Monsieur le Président de l'Académie de proposer à l'Assemblée générale des remerciements à la Commission de la *Biographie nationale* et des félicitations à son honorable Secrétaire M. Ferd. vander Haeghen. Je dis félicitations à M. vander Haeghen, parce qu'il a droit, au sujet de la *Biographie*, à un témoignage tout particulier de la reconnaissance des trois Classes pour les soins qu'il apporte, déjà depuis nombre d'années, à cette œuvre patriotique qu'il a sauvée d'un désastre imminent lors de la mort de son prédécesseur, le secrétaire Adolphe Siret. Neuf volumes, dont le premier parut en 1866, et auxquels les secrétaires De Busscher et Siret avaient apporté toute leur surveillance, subsistent

lorsque Siret mourut le 6 janvier 1888. L'Académie ne savait à qui confier cette charge honorifique aussi délicate dans les rapports avec les collaborateurs que lourde en ce qui concerne les responsabilités.

M. vander Haeghen, pressenti à ce sujet, accepta avec la modestie et la bonté de cœur qui caractérisent cet excellent et bien-aimé confrère. Et depuis, c'est-à-dire durant une période de quinze ans, M. vander Haeghen fit progresser le Recueil, du tome X (inclus), jusqu'au tome XVII, dont le premier fascicule a paru à la fin de 1902.

Ces huit nouveaux volumes renferment plus de seize cents noms dont les biographies, revues d'abord par le Comité de revision, ont passé aux mains de M. vander Haeghen pour arriver aux presses de la maison Bruylant. Et actuellement, dans les cartons du secrétariat, à Gand, sont plusieurs centaines de biographies prêtes déjà pour l'impression.

Ce n'est pas sans raison, Messieurs, que je vous propose des félicitations à l'excellent confrère vander Haeghen, car celui-ci, qui ne compte que des amis et même des admirateurs parmi nous, montre la plus vive ardeur dans sa charge académique et apporte tant de soins à l'œuvre commune aux trois Classes, que c'est de la reconnaissance que celles-ci lui doivent.

Souhaitons donc encore à M. vander Haeghen d'heureuses et nombreuses années, pour qu'il puisse complètement publier la *Biographie nationale*, qui constituera un jour, dans l'ensemble des notices dont elle se compose, une des gloires littéraires de l'Académie. (*Applaudissements.*)

REMPLACEMENT DU TRÉSORIER DE L'ACADÉMIE.

Sur la proposition de M. le Président, la Classe a élu, par acclamation, trésorier de l'Académie en remplacement de feu François Crépin, M. le lieutenant général J. De Tilly, membre de la Classe des sciences.

BUSTES DES ACADÉMICIENS DÉCÉDÉS.

M. le Secrétaire perpétuel fait savoir que les sept bustes demandés au Gouvernement en 1899 ont été confiés à des artistes sculpteurs; ces bustes seront soumis à l'appréciation de la Classe des beaux-arts avant de figurer dans la galerie des académiciens décédés.

— M. le Secrétaire perpétuel donne lecture de la liste ci-après des travaux imprimés par l'Académie de mai 1902 à mai 1903. Cette liste sera imprimée au *Bulletin* de la séance.

M. le comte Goblet d'Alviella insiste sur l'utilité que présenterait cette liste si chacune des Classes y ajoutait un rapport annuel succinct sur les travaux de ses membres.

La demande est prise en considération et renvoyée à une Commission à désigner par chaque Classe.

— M. le Secrétaire perpétuel, en souvenir des confrères défunts, fait appel aux membres qui ont accepté d'écrire des notices biographiques pour l'*Annuaire*.

Liste des travaux publiés par l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique (mai 1902 à mai 1903), dressée par M. le Secrétaire perpétuel en conformité d'une décision de la Commission administrative.

BULLETINS.

Classe des sciences : 1902, nos 6 à 12; 1903, nos 1 à 5.

Classe des lettres et des sciences morales et politiques, et

Classe des beaux-arts : 1902, nos 6 à 12; 1903, nos 1 à 5.

Depuis janvier 1899, les *Bulletins* sont publiés par numéros mensuels formant deux volumes par année, dont l'un renferme les travaux de la *Classe des sciences*, et l'autre les travaux de la *Classe des lettres et des sciences morales et politiques et de la Classe des beaux-arts*. Chacun de ces volumes, de plus de 900 pages en moyenne, avec planches et figures, se termine par une Table des noms d'auteurs et une Table des matières.

ANNUAIRE DE 1903.

L'*Annuaire* de 1903 contient vi-308 pages in-18, comprenant la liste des membres, des correspondants et des associés de l'Académie, et les notices biographiques suivantes, avec portraits : Antoine-Joseph Bourlard (30 pages), par le chevalier Edm. Marchal; Félix Laureys (6 pages), par H. Maquet; Alexandre Henne (18 pages), par Ch. Duvivier; Jean-François Portaels (30 pages), par L. Solvay; Alphonse Balat (20 pages), par G. Bordiau; Domien Sleecx (152 pages), door P. Fredericq.

Le volume se termine par un aperçu sur la *Caisse centrale des artistes belges* (situation annuelle, recettes et dépenses, composition de ses comités, liste de ses membres).

**MÉMOIRES COURONNÉS
ET MÉMOIRES DES SAVANTS ÉTRANGERS (IN-4°).**

TOME LIX. 3^e fascicule (*Lettres et sciences morales et politiques*). Les garnisons de la Barrière dans les Pays-Bas autrichiens (1713-1782). Étude d'histoire politique et diplomatique (feuilles 26 à 50 fin. Mémoire complet, 400 pages); par **Eug. Hubert**.

Id. 4^e et dernier fascicule (*Sciences*). Sur les fonctions d'ordre supérieur de Kinkelin (67 pages); par **J. Reaupain**.

TOME LX. (*Lettres et sciences morales et politiques*.) Théories de la colonisation au XIX^e siècle et rôle de l'État dans le développement des colonies (feuilles 70 à 108. Mémoire complet, 864 pages); par **Ch. Pethy de Thozée** et **H. Pety de Thozée** (médaillon d'or en 1899).

TOME LXI. (*Lettres et sciences morales et politiques*.) Étude critique des sources de l'histoire du pays de Liège au moyen âge (feuilles 15 à 83); par l'abbé **Sylvain Batain** (médaillon d'or en 1901).

TOME LXII. 1^{er} fascicule (*Sciences*). Sur les déformations permanentes et l'hysteresis: — (Sixième mémoire. L'inégalité de Clausius et l'hysteresis); — (Septième mémoire. Hysteresis et viscosité [136 pages, 21 figures]); par **P. Duhem**.

Id. 2^e fascicule (*Sciences*). Contribution à l'étude du Rhizomorphe de l'*Armillaria Mellea* Vahl (26 pages, 2 planches); par **Jules Goffart**.

MÉMOIRES IN-8°.

Tome LXII. 1^{er} fascicule (*Sciences*). Sur l'irritabilité des plantes supérieures (60 pages, 27 figures); par **Jean Massart**.

Id. 2^e fascicule (*Lettres et sciences morales et politiques*). Histoire de la littérature française en Belgique de 1815 à 1830 (vi-326 pages); par **Fritz Wasson** (médaille d'or en 1901).

Id. 3^e fascicule (*Sciences*). Sur les plans qui coupent en des points d'une conique un système de lignes de l'espace (22 pages); par **M. Stuyvaert**.

Id. 4^e et dernier fascicule (*Beaux-Arts*). Le genre satirique dans la peinture flamande (372 pages, 194 figures, dont 40 hors texte); par **L. Maeterlinck** (médaille d'or en 1901).

Tome LXIII. 1^{er} fascicule (*Sciences*). De la genèse des liquides amniotique et allantoïdien. Cryoscopie et analyses chimiques (117 pages, 3 figures, 6 graphiques); par **Léon Jacqué**.

Id. 2^e fascicule (*Sciences*). Action des injections intra-veineuses de propeptone sur la pression dans l'artère et la veine pulmonaires (34 pages, 13 graphiques); par **P. Nolf**.

Id. 3^e fascicule (*Lettres et sciences morales et politiques*). Les grandes fabriques en Belgique vers le milieu du XVIII^e siècle (1764). Contribution à la statistique ancienne de la Belgique (81 pages); par **Armand Julin**.

Id. 4^e fascicule (*Lettres et sciences morales et politiques*). L'administration financière des cités grecques (59 pages); par **Henri Francotte**.

Tome LXIII 5^e fascicule (*Lettres et sciences morales et politiques*).
Comptes des indulgences dans les Pays-Bas.
Les comptes des indulgences papales émises au profit de la cathédrale de Saint-Lambert de Liège (1443-1446). [42 pages]; par **Paul Frodericq**.

LISTE DES TRAVAUX A PUBLIER.

Sur les impôts de consommation (médaille d'or en 1893, 187 pages manuscrites); par **Herman Schoolmeesters**.

Histoire contemporaine des prix agricoles et l'évolution de l'agriculture et du système agraire; par **H. Denis**. (Resté chez l'auteur.)

L'organisation du travail à Bruxelles au XV^e siècle (médaille d'or en 1902), 536 pages; par **G. Des Marez**.

Notes et documents sur l'histoire du protestantisme à Tournai et à Donlieu-Estaires pendant le XVIII^e siècle. Étude d'histoire politique et religieuse (377 et 64 pages); par **Eugène Hubert**. (En voie d'impression.)

A. Nouvelles recherches sur la physiologie de la circulation pulmonaire (155 pages, 23 graphiques); **B.** Recherches sur la sensibilité du poumon (16 pages, 12 graphiques); par **Léon Plumier**. (En voie d'impression.)

De la fibrinolyse dans les solutions salines (79 pages); par **Hector Ruwet**.

Étude pluviométrique sur le bassin de la Meuse (29 pages et carte); par **D. Vanhove**.

L'assainissement et le repeuplement des rivières; par le professeur Dr **C. Weigelt**, de Berlin (traduction française de M. le professeur C. Julin). Prix Edmond de Selys Longchamps. (En voie d'impression.)



CLASSE DES BEAUX-ARTS.

Séance du 6 mai 1903.

M. G. HUBERTI, directeur.

M. le chevalier EDM. MARCHAL, secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. Éd. Fétis, F.-A. Gevaert, Th. Radoux, G. De Groot, Gustave Biot, Henri Hymans, Jos. Stallaert, Max. Rooses, J. Robie, A. Hennebicq, Charles Tardieu, J. Winders, Ém. Janlet, H. Maquet, Ém. Mathieu, G. Bordiau, Edgar Tinel, Louis Lenain, *membres* ; Flor. van Duyse et Jan Blockx, *correspondants*.

Le comte J. de Lalaing envoie de Paris un télégramme pour motiver son absence.

M. Eugène Smits fait savoir, par lettre, que son état de santé l'empêche d'assister à la séance.

M. Léon Frédéric écrit qu'il quitte la ville et qu'il ne pourra pas assister aux réunions mensuelles avant le mois d'août.

CORRESPONDANCE.

M. le Secrétaire perpétuel fait savoir que, dès qu'il a appris le coup douloureux qui a frappé M. Gevaert, par la mort de son fils, M. le Dr Gevaert, directeur de

l'hospice Roger de Grimberghe, à Middelkerke, il s'est fait l'organe de la Classe pour exprimer les plus sincères condoléances de tous les membres. Il a saisi cette occasion, ajoute-t-il, pour rappeler à M. Gevaert la haute estime et l'affection que tous professent pour lui.

M. le Secrétaire perpétuel donne lecture de la lettre qu'il a reçue à ce sujet de M. Gevaert.

— M. Jan Blockx écrit pour exprimer sa reconnaissance à MM. les membres de la Classe des beaux-arts pour les sentiments confraternels qu'ils lui ont témoignés à l'occasion de sa promotion au grade d'officier de l'Ordre de Léopold.

« Je vous remercie bien vivement, Monsieur le Secrétaire, dit-il, d'avoir eu l'amabilité de me faire part de cette manifestation si sympathique, qui me touche profondément. »

— Hommages d'ouvrages :

1^o *Het oude Nederlandsche lied. Wereldlijke en geestelijke liederen uit vroegeren tijd. Teksten en melodieën, verzameld en toegelicht door Fl. van Duyse* (présenté par le chev. Edm. Marchal, avec une note qui figure ci-après) ;

2^o *Étude sur les intervalles harmoniques dans la gamme musicale vraie et naturelle* ; par Frédéric Hesselgren, de Turin.

— La Classe renvoie à sa séance prochaine une proposition de M. Radoux relative aux notices de l'*Annuaire* consacrées aux membres décédés.

— La Section de sculpture, ainsi que le comte J. de

Lalaing, seront invités à présenter à la prochaine séance un rapport sur le modèle du buste de feu J.-C. Houzeau, par le sculpteur Gobert, de Mons, et qui a été commandé par le Gouvernement pour la galerie des bustes des académiciens décédés.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

Notre excellent confrère Florimond van Duyse me charge d'offrir, en son nom, à la Classe des beaux-arts, le tome premier de son beau livre consacré à l'ancienne chanson néerlandaise.

C'est un recueil de chansons mondaines et religieuses des temps anciens qu'il a mis en lumière et publié (texte et notation musicale) par le célèbre éditeur Martinus Nijhoff, à La Haye, sous le titre de :

Het oude Nederlandsche lied; wereldlijke en geestelijke liederen uit vroegeren tijd. Teksten en melodieën, verzame'd en toegelicht. Eerste deel, 1905. Vol. gr. in-4° de xxxvi-896 pp.

Les 36 pages de l'*Introduction* ont pour objet l'exposé des principales sources pour l'étude de la vieille chanson néerlandaise; la métrique du vers; les anciennes modalités; et la connexion de la strophe avec la mélodie.

Le présent volume, qui est consacré à la chanson profane, comporte le texte et la mélodie ainsi que leurs variantes commentés de 146 chansons profanes : *Heer Halewijn zong een liedekijn*, jusqu'à *A, a, a, valet studia!* la chanson des étudiants de Louvain, qui remonte au

moyen âge, en passant, sous le n° 20, par la fameuse chanson du XV^e siècle :

Het daghet in den Oosten,
Het lichtet overal.

Cet ouvrage, dont on attend impatiemment la suite, est le digne complément des deux remarquables mémoires de M. Florimond van Duyse, couronnés par l'Académie, le premier en 1893 (La chanson mondaine française et flamande à une voix depuis le XI^e siècle), *Het eenstemmig Fransch en Nederlandsch wereldlijk lied in de Belgische gewesten, van de XI^e eeuw tot heden, uit een muzikaal oogpunt beschouwd*; le second en 1898 (La mélodie de la chanson néerlandaise et ses formes rythmiques), *De melodie van het Nederlandsche lied en hare rhythmische vormen*.

Chev. EDM. MARCHAL.

M. F.-A. Gevaert a déclaré avoir pris connaissance avec le plus vif intérêt du premier volume du nouvel ouvrage de M. van Duyse et s'associer pleinement à l'éloge décerné à l'auteur par M. le Secrétaire perpétuel.

COMITÉ SECRET.

La Classe se constitue en Comité secret pour prendre connaissance de la liste des candidats présentés pour les places vacantes.



OUVRAGES PRÉSENTÉS.

Descamps (le chevalier Éd.). Le duc de Brabant au Sénat de Belgique. En souvenir du cinquantième anniversaire de l'entrée au Sénat de S. M. Léopold II (1853-1903). Discours. Louvain, 1903 ; in-4° (50 p.).

Duyse (Fl. van). Het oude nederlandsche lied. Wereldlijke en geestelijke liederen uit vroegeren tijd. Teksten en melodieën, verzameld en toegelicht. La Haye, 1903 ; gr. in-8° (xxxvi-896 p.).

De Ceuleneer (A.). De levensschets van J.-L.-D. Slecckx door de heeren Van Veerdeghem en Fredericq, beoordeeld door A. De Ceuleneer. Gand, 1903 ; extr. in-8° (11 p.).

BRUXELLES. *Ministère des Affaires étrangères.* Documents relatifs à la répression de la traite des esclaves, 1902. Bruxelles, 1903 ; in-4°.

LIÈGE. *Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège.* Bulletin, tome XIII, 1902.

GAND. *Koninklijke Vlaamsche Academie voor taal- en letterkunde.* Verhandeling over het nut van de zuivere uitspraak der Nederlandsche taal (St.-L. Prenau), 1903.

CHARLEROI. *Société paléontologique et archéologique.* Documents et Rapports, tome XXV, 1901.

LOUVAIN. *Université catholique.* Annuaire, 1903.

NAMUR. *Société archéologique.* Bibliographie namuroise, par l'abbé Doyen, tome III, 1831-1860 : 1902 ; in-8°.

AMÉRIQUE.

Peñafiel (Antonio). Nomenclatura geografica de Mexico : Etimologicas de los nombres de Lugar. Mexico, 1897 ; in-4°.

WASHINGTON. *Bureau of education.* Report for the year 1900-1901, volume II.

FRANCE.

Nadaillac (le marquis de). Du Cap au Caire. Paris, 1903 ; extr. in-8° (20 p.).

Hamy (E.-T.). Combat du chevalier de Béthune contre les Hollandais entre Dungeness et Ambleteuse, 7 juin 1673. Boulogne ; extr. in-8° (8 p.).

— De quelques médailles relatives à la flottille, au camp de Boulogne et à la colonne de la Grande Armée. Boulogne ; extr. in-8° (10 p.).

— Thomas de Boulogne, chirurgien de Charles V et de Charles VI. Enguerrand de Parenty, médecin de Louis XI. Boulogne, 1900 ; extr. in-8° (7 p.).

— Quelques notes sur le corsaire Jean Doublet, 1633-1723. Boulogne ; extr. in-8° (11 p.).

— Les blessés de Béziers. Notice pour servir à l'histoire des débuts de la médecine navale en France. Paris, 1902 ; extr. in-8° (18 p.).

Worms (René). Philosophie des sciences sociales. I. Objet des sciences sociales. Paris, 1903 ; in-8°.

Lameire (Irénée). Les occupations militaires en Italie pendant les guerres de Louis XIV. Paris, 1903 ; in-8° (400 p.).

HANOÏ. *École française d'Extrême-Orient*. Bulletin, t. II, n° 4, 1902.

TOULOUSE. *Académie de législation*. Recueil, 1901-1902, tome L.

PARIS. *Musée Guimet*. Annales, t. XIV, 1902.

ITALIE.

Hesselgren (Frédéric). Étude sur les intervalles harmoniques dans la gamme musicale vraie et naturelle. Turin, 1903 ; in-4° (23 p.).

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.

BULLETIN
DE LA
CLASSE DES LETTRES
ET DES
SCIENCES MORALES ET POLITIQUES
ET DE LA
CLASSE DES BEAUX-ARTS

1903. — N° 6.

CLASSE DES LETTRES
ET DES
SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 8 juin 1903.

M. le chevalier Éd. DESCAMPS, vice-directeur, occupe le fauteuil.

M. le chevalier EDM. MARCHAL, secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. T.-J. Lamy, L. Vanderkindere, le comte Goblet d'Alviella, F. vander Haeghen, A. Prins,

P. Fredericq, G. Kurth, H. Denis, G. Monchamp, P. Thomas, Ern. Discailles, V. Brants, A. Beernaert, C. De Smedt, A. Willems, Jules Leclercq, M. Wilmotte, Ern. Nys, D. Mercier, H. Pirenne, *membres*; E. Gossart, *correspondant*.

Sur la proposition de M. le Secrétaire perpétuel, les félicitations de la Classe sont adressées à M. Giron, élu Premier président de la Cour de cassation, et à M. le chevalier Descamps, nommé par S. M. le Roi Léopold, Ministre d'État de l'État Indépendant du Congo.

CORRESPONDANCE

M^{me} veuve Antonin Lefèvre-Pontalis et son beau-fils, M. Germain Lefèvre-Pontalis, adressent à la Classe des lettres leurs remerciements pour les condoléances qui leur ont été exprimées par la Classe.

Ils offrent en même temps les discours imprimés prononcés aux funérailles d'Antonin Lefèvre-Pontalis, le mercredi 22 avril 1905, par M. Félix Rocquain, vice-président de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et par M. le comte de Moüy, membre de l'Institut.

— M. le Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique transmet une expédition de l'arrêté royal du 20 mai dernier, approuvant l'élection de M. Henri Pirenne, en qualité de membre titulaire.

M. Pirenne remercie ses confrères.

— MM. Ern. Dubois, Maurice De Wulf, Émile Boisacq, R. Sterckx, lauréats de l'Académie, adressent des lettres de remerciements pour les distinctions qu'ils ont obtenues.

— La Classe prend notification de la mort de M. Charles Desmaze, associé de la Section des sciences morales et politiques, décédé à Paris le 17 septembre 1900.

— L'Académie royale des sciences de Turin annonce la mort de l'un de ses associés de la Classe des sciences morales, historiques et philologiques, le commandeur baron Frédéric-Emmanuel Bollati de Saint-Pierre.

— La Fédération archéologique et historique de Belgique fait savoir que sa XVII^e réunion sera organisée par la Société archéologique de la province de Namur et se tiendra à Dinant, du 9 au 13 août prochain.

— M. le Ministre de l'Agriculture envoie, pour la bibliothèque de l'Académie, un exemplaire de l'ouvrage : *Statistique de la Belgique : Recensement agricole de 1901*.

— M. le Ministre de l'Industrie et du Travail fait parvenir la *Statistique des grèves en Belgique, 1896-1900*; et M. le Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique, les huitième et neuvième fascicules de l'*Histoire parlementaire de la Belgique*, par Paul Hymans et Alfred Delcroix, session ordinaire de 1893-1894.

— Remerciements.

— Hommages d'ouvrages :

1° *Études sur saint Jérôme. Sa doctrine touchant l'inspiration des Livres saints et leur véracité, etc.*; par Dom Léon Sanders O. S. B. (présenté par M^{re} T.-J. Lamy, avec une note qui figure ci-après);

2° *Bulletin historique de Belgique, 1899-1904*; par Eug. Hubert (extrait de la *Revue historique*, présenté par M. Paul Fredericq, avec une note qui figure ci-après);

3° *Cosmologie matérialiste*; par Jacques Laminne;

4° a) *Octavius (dialogue entre un païen et un chrétien)*, par M. Minucius Felix. Traduction nouvelle; b) *M. Minuci felicis Octavius in usum lectionum suarum*; par J.-P. Waltzing.

— Travail manuscrit à l'examen :

M. Maurice Defourny soumet à l'appréciation de la Classe un manuscrit portant pour titre : *Étude sur le premier livre de la Politique d'Aristote*. — Commissaires : MM. Mercier, Vanderkindere et Willems.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

J'ai l'honneur d'offrir à l'Académie, de la part de l'auteur, Dom Léon Sanders, des Bénédictins de Termonde, les savantes *Études* qu'il vient de publier sur un des écrivains les plus érudits de l'Église latine, saint Jérôme, Dalmate d'origine, qui possédait à fond les trois langues latine, grecque et hébraïque, et passait pour l'émule d'Origène par ses travaux de critique biblique. L'auteur, dans une première étude, expose la doctrine du moine de Bethléem sur l'inspiration des Livres saints. C'est en vertu de l'inspiration que les Livres dont la

Bible se compose ont, outre l'autorité humaine, une autorité divine que tous les chrétiens leur reconnaissent. Je me borne à signaler cette étude ainsi que l'étude sur la hiérarchie ecclésiastique, qui rentrent dans le domaine de la théologie et qui intéressent moins l'Académie.

L'auteur expose ensuite le sentiment de saint Jérôme sur la véracité des Livres saints et de l'histoire biblique. C'est une question que le saint docteur a étudiée sous toutes ses faces. En bien des points, il a devancé la critique moderne. Il insiste souvent sur l'importance et la nécessité d'avoir un texte correct de la Bible. Aucun Père, sauf Origène, n'a fait autant d'efforts pour l'avancement de la critique textuelle. Les travaux de saint Jérôme sont encore aujourd'hui presque l'unique source de nos recherches sur l'Évangile selon les Hébreux, dont se servaient les Nazaréens, et les variantes qu'il nous fournit sur les textes sacrés sont tirées de manuscrits plus anciens que ceux qui sont parvenus jusqu'à nous. Il avait entre autres à sa disposition, dans la Bibliothèque de Césarée, l'immense travail de critique connu sous le nom d'Hexaples d'Origène, dont nous ne possédons plus que des fragments. Saint Jérôme insiste également sur la nécessité, pour l'interprète des Livres saints, de comparer l'histoire des peuples anciens avec celle des Hébreux. Il faut reconnaître que nous possédons aujourd'hui sur les peuples qui ont été le plus en rapport avec les Hébreux, les Égyptiens et les Assyro-Babyloniens, une foule de documents que saint Jérôme n'a pas connus; mais, d'un autre côté, l'illustre exégète a pu consulter des ouvrages, aujourd'hui perdus, qui donnent à ses convictions sur la véracité des Livres saints et de l'histoire sacrée un grand poids. On lira avec intérêt l'étude très documentée que Dom Sanders a consacrée à ce sujet.

Depuis 1827, les sociétés bibliques rejettent comme apocryphes les sept Livres de l'Ancien Testament appelés deutérocanoniques. Qu'a pensé saint Jérôme sur ce sujet ? Le savant critique traite longuement cette question et, après un examen sérieux des écrits du saint docteur, il conclut que Jérôme a eu des doutes réels sur la canonicité de ces livres et qu'il ne les a pas acceptés personnellement sans cependant les combattre. Je ne saurais partager cet avis. Mais sur ces questions qui divisent les meilleurs esprits, une différence d'appréciation ne saurait empêcher de payer un juste tribut d'éloges à la science et à la sincérité des convictions du moine bénédictin.

T.-J. LAMY.

MESSIEURS,

Au nom de l'auteur, j'ai l'honneur de présenter à la Classe des lettres le dernier *Bulletin de Belgique* que M. Eugène Hubert, professeur à l'Université de Liège, a fait paraître dans la *Revue historique* de Paris.

Ce *Bulletin* embrasse les années 1899 à 1901. Après un mot consacré aux cours pratiques d'histoire et aux bourses de voyage ainsi qu'à nos revues spéciales, notamment aux *Archives belges*, l'auteur donne quelques notices nécrologiques relatives à Piot, Génard, Geraets, le Père Firmin Brabant, S. J., Julius Frederichs, Arnold, Raymond Serrure, E. Varenbergh, M^{re} de Harlez, Albert Nysens et Eug. Lameere. Puis il passe en revue tous les travaux sur l'histoire nationale (sources et critique des sources, différentes époques, histoire religieuse, biographies, institutions et droit, histoire économique et sociale,

histoire militaire, archéologie et beaux-arts, toponymie et géographie historique, généalogie et héraldique, archives, bibliothèques, histoire provinciale et locale) et sur l'histoire étrangère (antiquité, moyen âge, temps modernes, histoire littéraire, etc.).

C'est depuis 1886 que M. Hubert s'acquitte dans la *Revue historique* de cette tâche ingrate, mais si utile aux spécialistes. En même temps et depuis plus longtemps encore, depuis 1879, il fait le Bulletin belge dans les *Jahresberichte für Geschichte*.

On ne peut assez attirer l'attention des travailleurs sur ces répertoires dressés avec un soin méticuleux et une grande impartialité. Que de recherches pénibles et que de temps ils nous épargnent !

PAUL FREDERICQ.

RAPPORTS.

Troisième étude sur l'histoire du texte de Suétone DE VITA CÆSARUM : Classification des manuscrits ; par L. Preud'homme.

Rapport de M. P. Thomas, premier commissaire.

« Après avoir détaché de son travail sur l'histoire du texte de Suétone deux études qui ont paru dans notre *Bulletin* (1) et qui élucident des questions de détail,

(1) 1902, pp. 299-328; pp. 544-551.

M. Preud'homme nous apporte, dans cette troisième étude, les résultats complets de ses recherches sur les manuscrits du *De vita Caesarum*.

Le classement qu'il établit diffère peu de celui qu'il a proposé dans son mémoire couronné en 1897 (1). Mais, outre un certain nombre de rectifications, l'auteur a développé et fortifié par de nouvelles preuves le système qu'il n'avait pu qu'esquisser. On me dispensera de répéter ici les éloges que j'ai cru devoir donner au mémoire de 1897. Ces éloges, la présente étude, si richement documentée, les mérite à plus forte raison. Je me contenterai de dire que c'est une œuvre importante et vraiment scientifique, et que nul ne me paraît mieux préparé que M. Preud'homme à donner une bonne édition critique des *Vies des douze Césars*. Je recommanderais seulement à l'auteur de reviser le style, qui n'a peut-être pas toujours la clarté désirable. Je lui conseillerais aussi de ne pas employer le mot « interpolations » pour désigner les dittographies, intrusions de gloses, etc., bref, les additions qui proviennent simplement de la distraction ou de la naïveté du copiste : il convient de réserver ce terme aux altérations *voulues* du texte.

J'ai l'honneur de proposer à la Classe l'impression du travail de M. Preud'homme. Vu son étendue, il pourrait figurer dans le recueil des *Mémoires* in-8°. »

(1) Cf. *Bull. de l'Acad. roy. de Belgique*, t. XXXIII. n° 5 (mai 1897), pp. 640-642.

M. A. Willems, deuxième commissaire, se rallie aux conclusions du précédent rapport.

Rapport de M. Fr. Cument, troisième commissaire.

« Je me rallie également aux conclusions du rapport de M. Thomas. Le travail de M. Preud'homme témoigne d'une connaissance étendue et précise des manuscrits de Suétone, et la classification qu'il propose pour ceux-ci paraît reposer, même dans les détails, sur des preuves sérieuses. Je ferai seulement observer qu'on ne peut plus parler de la Bibliothèque Barberine, puisque les manuscrits qui lui appartiennent forment aujourd'hui l'un des fonds de la Vaticane. »

La Classe décide que la troisième étude de M. Preud'homme sera imprimée dans le recueil des *Mémoires* in-8°.

COMMUNICATION ET LECTURE.

Cinq lettres formées adressées à Francon, évêque de Liège (texte et commentaire); par M^{re} Monchamp, membre de l'Académie.

De tout temps, les évêques ont délivré aux clercs qui passent à un autre diocèse des lettres démissoires, dites aussi lettres formées, *litterae formatae*.

Au IX^e siècle, et même plus tard, en vue d'éviter les contrefaçons, ils usaient d'un artifice ingénieux, dont le moyen âge attribue l'institution au concile de Nicée, et

qui, en tout cas, semble d'origine grecque (1). Il se présente sous des formes diverses. Le voici en substance. La lettre formée devait porter un certain nombre, total d'une série d'additions. La première addition (561) était produite par les nombres 80, 400, 1, 80, dont les chiffres grecs sont Π, Υ, Α, Π, initiales des mots Πατήρ, Υἱός, Ἅγιον (Πνεῦμα), Πέτρος. La seconde addition (99) se faisait sur les nombres 1, 40, 8, 50, dont les chiffres grecs forment le mot Ἀμήν. La troisième comportait cinq nombres partiels donnés, le premier par la valeur numérique en grec de la première lettre du nom de l'évêque expéditeur; le second, par celle de la seconde lettre du nom de l'évêque destinataire; le troisième, par celle de la troisième lettre du nom du porteur; le quatrième, par celle de la quatrième lettre du nom de la ville épiscopale de l'évêque expéditeur; le cinquième, par l'indiction.

¶ Presque toujours, les lettres formées exposent ingénument l'artifice que nous venons de décrire : on craignait sans doute que l'énigme restât insoluble. Malgré cela cependant, l'artifice conservait encore de la valeur, car pour le contrefaire, il ne fallait pas être le premier venu.

(1) Nous n'avons pas rencontré d'étude étendue sur les lettres formées de cette espèce. On en trouvera les formules dans les ouvrages classiques de Rozière et de Zeumer. Les grandes collections des Conciles contiennent onze lettres formées recueillies par le Jésuite Sirmondi.

Le *Corpus juris canonici* (*Decretum*, part. 1, dist. LXXIII) donne la manière de dresser les lettres formées de l'espèce, et en reproduit deux à titre de spécimen. Les recueils de documents du moyen âge nous ont conservé quelques-unes de ces lettres qu'on ne trouve pas dans les ouvrages que nous venons de citer.

Martène et Durand ont publié dans leur *Amplissima collectio* (t. I, col. 155-158) cinq lettres formées adressées à Francon, évêque de Liège (856? - † 9 janvier 901 ou 904). Ils les ont trouvées dans un manuscrit de l'abbaye de Saint-Hubert, en Ardenne, sur lequel ils ne donnent malheureusement aucun détail. Peut-être est-ce dans celui dont ils ont extrait l'instruction pastorale adressée par l'évêque de Liège Gerbald (787 - † 18 octobre 809) à ses diocésains des pagi du Condroz, de Lomme, de la Hesbaye et de l'Ardenne. Qui sait si ces documents ne sont pas venus à l'abbaye de Saint-Hubert, de la résidence d'un archidiacre du IX^e siècle? En tout cas, ils ne nous paraissent pas avoir appartenu originairement aux archives de ce monastère.

Nos cinq lettres formées ont pour ainsi dire passé inaperçues jusqu'ici. Nous avons pensé qu'on les lirait avec intérêt, et nous les reproduisons avec quelques éclaircissements.

Indépendamment de leur curieux caractère cryptographique, elles nous font comprendre comment des clercs étrangers arrivaient à se faire incardiner chez nous en ces temps reculés. Nous croyons en outre être parvenu à identifier quelques noms de personnes et de lieux et à préciser les dates.

I.

TEUTGAUDI ARCHIEPISCOPI TREVIRENSIS EPISTOLA FORMATA AD
FRANCONEM EPISCOPUM TONGRENSEM.

*Hildradum presbyterum absolvit a sua obedientia, eique
liberam concedit facultatem transeundi in dioecesim Ton-
grensem.*

In nomine Patris Π et Filii Υ et Spiritus Sancti A. Π . Υ .
A. Π . DLXI.

Reverentissimo omnique honore venerando Franconi
praesuli, Teutgaudus, gratia Dei archiepiscopus, perpetuam
in Domino salutem. DCLX (1).

Noverit fraternitas vestra quod hic praesens clericus,
nomine Hildradus, licentiam a nobis petiit, ut sibi liceret
in vestra parochia manere, ibique sacerdotali fungi ministe-
rio, eo quod a nostra humilitate promotus esset ad sacer-
dotii gradum, et quia senior ipsius duas ecclesias ei
dedisset, quas in Wilitreio (2) jure beneficii tenere vide-

(1) DCLX, c'est-à-dire. $\Pi + \Upsilon + A + \Pi + A + M + H + N$.

(2) *Wilitreio*. — Nous conjecturons qu'il s'agit de Witry, commune
de la province de Luxembourg, arrondissement de Bastogne. Les
formes de Witry (KURTH, *Chartes de l'abbaye de Saint-Hubert en
Ardenne*) sont : Witteri, Wytri, Witery, Witre; cette dernière est la
plus ancienne (1184). L'endroit n'est pas éloigné de l'abbaye de Saint-
Hubert, ni du diocèse de Trèves, où avait été élevé Hildradus. Au
IX^e siècle, un prêtre au courant de l'idiome germanique pouvait
y être nécessaire. L'église de Witry est, en 1184, à la collation de
l'abbé de Saint-Hubert et d'un autre patron (KURTH, *Chartes de Saint-
Hubert*, t. I, p. 142). Au XIII^e siècle, la dime appartient en partie
à un seigneur du diocèse de Trèves. Enfin le titulaire de l'église est
saint Pierre, ce qui est un indice d'antiquité. Toutefois, notre Wili-
treium possédait deux églises au IX^e siècle, et nous n'en trouvons
qu'une à Witry, dans les âges postérieurs. Il se peut que la seconde
soit disparue. En tout cas, il y a près du village un champ dit *Champ*

tur (1). Cui non solum postulata concessimus, verum etiam canonicis illum litteris prosecuti sumus, quas mos latinus formatas vocitare consuevit, sicuti vestra prudentia providere valebit in elementis graecis in principio et in fine epistolae cum suis numeris insertis, et in tota numerorum summa statim post salutationem adfixis. Igitur absolvimus illum a nobis more canonico (2), vestro committentes regimini, ac suppliciter flagitantes ut benigne susceptum permittatis suo ordine et gradu in vestra ministrare dioecesi, divinumque canonicè celebrare ministerium, et sicut carissimum ac venerabilem habere dignemini fratrem. Ne autem apices apud vos irriti habeantur, inspicite canonici cum subter annexum.

ΠΥΑ. LXXX. CCCC. II. LXXX. TRLVCI (3)
AMHN. XCVIII.

Saint-Martin (renseignement de M. l'abbé Gérard, curé de Witry); et une note de la visite décanale du 13 juin 1679 ferait supposer qu'il existait alors dans cette paroisse un bénéfice dont le curé était collateur. (Renseignement de M. l'abbé Theissen, curé de Limerlé.) Voilà peut-être un double vestige de l'église disparue : elle aurait eu, comme maintes autres églises de la région, le Gallo-Romain Martin de Tours pour titulaire.

(1) *Jure beneficii*. — Le seigneur inconnu dont il s'agit ne possédait donc pas ces églises *jure comitatus* ; mais il avait des droits seigneuriaux dans le diocèse de Trèves, puisque le clerc trévirois Hildradus dépendait de lui.

(2) *Mores canonico*. — L'archevêque de Trèves ne détache Hildradus de son diocèse que lorsqu'il sait qu'il sera pourvu d'un bénéfice dans celui de Tongres. C'était une des prescriptions des canons.

(3) TRLVCI. — T est la première lettre du nom de Theutgaud ; R, la seconde de celui de Francon ; L, la troisième de celui de Hildradus ; V, la quatrième de celui de Trèves ; CI est une transcription fautive de l'indiction, sans doute pour VI (voir la lettre formée suivante). L'indiction VI coïncide avec l'année 858. Martène et Durand datent la pièce des environs de 860. Wauters donne 856-868 ; mais on sait que Theutgaud a été déposé en 863 par le pape Nicolas I^{er}.

II.

TEUTGAUDI ARCHIEPISCOPI TREVIRENSIS EPISTOLA FORMATA AD
FRANCONEM EPISCOPUM TONGRENSEM.

*Amolgarium presbyterum absolvit a sua obedientia eique
liberam concedit facultatem transeundi in dioecesim Tongrensem.*

In nomine Patris II et Filii Y, et Spiritus Sancti A II.
DLX. et I.

Reverentissimo omnique honore nominando Franconi
praesuli Teotgaudus gratia Dei archiepiscopus indeficien-
tem in Christo exoptat prosperitatem. DCLX.

Noverit fraternitas vestra, quod hic praesens clericus
nomine Amolgarius licentiam a nobis petiit ad vestram
migrandi parochiam, eo quod illum senior suus Ainar-
dus (1) comes ecclesiam illam dederit, quam in villa Sinla-
ris possidere videntur (2). Cui non solum postulata conces-

(1) *Ainardus*. — Le comté dont il s'agit ici pourrait bien être celui de l'Ardenne méridionale, et Ainardus un prédécesseur du comte Otbert, cité en 907 (renseignement de notre savant confrère M. Vanderkindere). Si, comme il est à priori très probable, son territoire s'étendait un peu au delà du diocèse de Tongres, il est tout naturel qu'Ainardus ait été amené à conférer à un de ses anciens serfs de la partie tréviroise du comté une église située dans la partie liégeoise.

(2) *Videntur*. — Il faut lire *videtur*. La villa de Sinlaris doit être identifiée avec Sainlez (Sainley, Senleis-lez-Hestez, Saint-Liez le Hestre, Sainlez le Hesse), dépendance de la commune de Hollange, province de Luxembourg, arrondissement de Bastogne. (Voir KURTH, *Cartulaire de Saint-Hubert*.) En 1334, on trouve la forme Senlir-lez-Hestes (*Cartulaire de Saint-Hubert*, p. 588). Les Allemands du pays disent Zainnerre, ou quelque chose d'approchant. Le titulaire de l'église est encore saint Pierre. Elle était à la collation de l'abbé de Saint-Hubert et des nobles hommes de Livarchamps. Au IX^e siècle, elle pouvait avoir besoin d'un prêtre connaissant l'idiome germanique.

simus, sed verum etiam canonicis litteris prosecuti sumus, quas mos latinus formatas vocitare consuevit, sicuti prudentia vestra prospicere valet, in elementis graecis, in fine epistolae cum suis numeris insertis in tota numerorum summa, statim post salutationem in principio adfixa. De quo jam intimato clerico hoc vobis fideliter innotescimus, quia a nostra humilitate ad sacerdotium promotus, juxta mediocritatem instructionis divinum ministerium ecclesiastico more et sufficienter valet intelligere, et sincere illud Deo exhibere. Itaque absolvimus eum a nobis, vestro committentes regimini, ac suppliciter flagitantes, ut benigne susceptum in suo ordine et gradu in vestra dioecesi concedatis divinum celebrare ministerium, et veluti carissimum et venerabilem fratrem habere dignemini. Ne autem hi apices apud vos irriti habeantur, inspicite canonicum sigillum subter adnexum.

ΠΡΑ. LXXX. CCCC. Π. LXXX. TROUVI (1)
AMIN. XCVIII.

III

EPISTOLA FORMATA H. EPISCOPI AD EPISCOPUM TONGRENSEM.

*Propter Normannorum impressionem Hunfrido presbytero
permittit transire ad Tongrensem dioecesim.*

In nomine Π LXXX, et Υ CCCC, et Α. Ι., principis quoque Apostolorum Π. LXXX. Sanctissimo et venerabili fratri P. C (2) sanctae Tongrensis ecclesiae episcopo

(1) TROUVI. — T est la première lettre de Theutgaud; R, la seconde de Francon; O, la troisième d'Amolgarius; U, la quatrième de Trèves; VI est l'indiction. Elle appartient certainement à l'année 858, qui est donc la date de notre lettre formée. Martène et Durand la placent aux environs de 860; Wauters, de 856 à 868.

(2) P. C. — C'est le R grec, qui vaut 100. Ce caractère désigne la seconde lettre du nom de Francon.

H. VIII (1) humilis sanctae ecclesiae episcopus, praesentis et futurae vitae cum Deo exorat felicitatem.

Notum sit almitati vestrae praesentem fratrem nomine Hunfridum a praedecessore nostro Reginario ordinatum, atque per gradus singulos ad onus sacerdotii canonice in parochia nostra esse promotum. Nunc autem maxima necessitate ac Normannica persecutione cogente, licentiam petiit, quod vestra decreverit sanctitas ei concedamus, in parochia vestra missa (*sic*) celebrare, in villa scilicet quae vocatur Masfia (2), ac sacerdotale ministerium peragere. Quamobrem litteras canonicas ei struere jussimus, quas mos latinus formatas appellat, graecis litteris insertis, per quas cognoscere valeatis, quia praescriptus frater a nobis non recedit cujuslibet vitii causa, sed necessitatis et persecutionis, ut dictum, atque parochiae vestrae congruentia. Sanctitatem vestram Dominus conservet in aevum. Haec autem summa graecarum litterarum ΠΥΑΠΙ. quarum numerus est DCLXXVIII (3). Data VIII Idus Martii indic-

(1) H. VIII. C'est le hêta grec, qui vaut 8. Dans les lettres formées, il correspond tantôt à E long du latin, tantôt à H. Ce caractère désigne ici la première lettre du nom de l'évêque qui envoie la lettre. Son prédécesseur se nommait Reginarius. Or, en consultant les listes épiscopales, on trouve à Amiens Hilmeradus, élu en juin 849, et qui paraît jusqu'en 871. Son successeur paraît pour la première fois en 875. Il a eu pour prédécesseur immédiat Réginaire. L'identification est donc certaine et apparaîtra mieux encore par ce que nous noterons plus bas.

(2) *Masfia*. — Cette localité doit être Meeffe sur la Meuse, et non Mouzaive sur la Semois, affluent aussi de la Meuse, commune du canton de Gedinne, province de Namur. Mouzaive, en effet, ressortissait au diocèse de Reims, comme annexe de la paroisse de Sugny (renseignement de M. le chanoine Roland).

(3) ΠΥΑΠΙ = DCLXXVIII. — Les trois premières lettres se comprennent aisément. P (ρ) est la seconde lettre du nom de Francon ; Ι est la quatrième lettre du nom d'Amiens (ce qui confirme qu'il s'agit

tionne VII (1). Valet in Domino. AMHN quae significant DC et VIII (2).

IV.

EPISTOLA FORMATA HINCARI REMENSIS ARCHIEPISCOPI AD
FRANCONEM EPISCOPUM TONGRENSEM.

*Flodulfo permittit sacros ordines a Francone accipere atque
in ejus dioecesi sacrum ministerium exercere.*

Reverentissimo et sanctissimo fratri Franconi ecclesiae
Tungrensis episcopo Hincmarus sanctae metropolis Remo-
rum ecclesiae episcopus optat praesentem et perpetuam
salutem.

Noverit dilecta caritas vestra, quia hic frater nomine Flo-
dulfo, ideo nostram accessit ad humilitatem quia in nostro
fuit loco nutritus atque educatus. Quamobrem dirigimus
ad vos has litteras, ut libentius eum caritas vestra recipiat.
Et quia sub regimine vestro ab hinc in ante gradus accipere

bien d'une lettre de l'évêque Hilmeradus). Si on ajoute à ces lettres Π (initiale de Πέτρος), Η (initiale de Hilmeradus), on a l'addition $80 + 400 + 1 + 100 + 10 + 80 + 8 = 679$. Les deux lettres Π et Η ont été omises par inadvertance du copiste. Le nom de Hunfridus n'a pas été employé dans la sommation.

(1) *VIII Idus Martii, indictione VII.* — L'indiction VII coïncide avec les années 859 et 874. Mais il faut préférer 859. Il est, en effet, très douteux qu'Hilmeradus vécût encore en 874, et nous savons par les *Annales Bertiniani* qu'en 859 les Normands ont ravagé Amiens, tandis que chez nous tout était tranquille et devait le rester jusqu'aux environs de 880. La date de notre document est donc 8 mars 859. Martène et Durand n'en disent rien. Wauters donne la date exacte, mais il se trompe en identifiant (dans la Table de matières, t. I, p. 704) l'évêque H. avec Hunfrid, évêque de Têrouanne.

(2) DC et VIII. — Erreur évidente $A + M + H + N = 99$, c'est-à-dire XC et VIII.

et Deo militare desiderat, ut sciatis eum bonis moribus praeditum, litteris sciolum atque ingenio capacem, et vestro cupientem regimini esse subditum, in vestraque parochia degere, et monitis atque ordinationibus vestris diebus vitae suae libenter obtemperare. Et ut haec parva epistola a vestra dilectione libentius reciperetur, atque firmum crederetur, sigilli nostri ex imagine B. Remigii pontificis impressione signavimus. Omnipotens Deus vos per multa curricula annorum conservare dignetur. Amen.

Data IIII. cal. Maii, anno XIII nostri episcopatus (1).

V.

EPISTOLA FORMATA HINCARI REMENSIS ARCHIEPISCOPI AD
FRANCONEM EPISCOPUM TONGRENSEM.

*Rogat ut Gisebrindo presbyteratus officio fungi in sua
dioecesi permittat.*

Hincmarus Remorum archiepiscopus II T P. Franconi in
Domino Salvatore salutem.

Notum sit vestrae almitati et omnibus hominibus licentiam dedisse nobis parochia vestra, et ubicumque voluerit presbyterum quem ordinavi in Remis civitate nomine Gisebrindum ministerium sacerdotale fungere, si vestra adfuerit sacra voluntas et aliorum ubi illi congruum perspexerit bonorum hominum. Qua de re misi ad vos hos

(1) Cette date correspond certainement au 28 avril 858. Martène et Durand disent : circa 860. Wauters, qui imprime Flodulfus au lieu de Flodulfus, donne la date exactement.

Hincmar, employant un sceau, a sans doute jugé inutile de recourir à l'artifice des additions grecques. Il est probable que Flodulfus a trouvé une résidence dans la région de Saint-Hubert, puisque c'est là qu'on a conservé sa lettre formée, et qu'elle est limitrophe de son pays d'origine.

apices, secundum petitionem supradicti presbyteri, ut et vos consensum ei et licentiam detis ministerium fungi presbyteratus, et ut certius cognoscatis, secundum auctoritatem canonicam formatam fecimus epistolam et ei dedimus, graecaque elementa sibi adnotavimus ΠΧΥ, nomen meum Η litteram primam, et nomen vestrum secundam adnotamus litteram Ι (*sic*) et civitatis meae litteram tertiam Μ, et vestrae quartam Φ (*sic*). Valeat vigeatque vestra prosperitas in aevum optamus, venerande.

ΠΤΡΧΙΗΜΓΥΠ CCCC. XL. DC. XC. III. LX.

DCC. VIII. (4)

(4) La latinité quasiment mérovingienne de cette pièce n'est à coup sûr pas imputable à la chancellerie de Hincmar : nous sommes en présence d'une transcription défectueuse.

Hincmar a modifié sensiblement la pratique habituelle.

Les lettres ΠΤΡ du début sont probablement les consonnes du mot ΠΑΤΗΡ. Les lettres ΙΧΥ (Υ) du milieu, les initiales des mots ΠΑΤΗΡ ΧΡΙΣΤΟΣ ΥΙΟΣ. Hincmar emploie ensuite la première lettre de son nom (Η = *h*) ; la seconde lettre du nom de Francon (Ι forme insolite pour Ρ) ; la troisième du nom de REMI ; la quatrième du nom de TUNGRI (Φ pour Γ). Elles se retrouvent toutes à la finale ; mais toutes les valeurs numériques n'y correspondent pas exactement.

CCCC. XL. DC. III. VIII correspondent à Υ Μ Χ Γ Η ; mais XC. LX. DCC ne correspondent pas à Π ΤΡΡ Π.

Si l'on suppose 1° qu'au lieu de DC. XC. III, il faille lire CD (= X), (Γ =) III ; 2° que X. LDCC doivent se lire LXDC, c'est-à-dire 660, nous obtenons Π + Τ + Ρ + Ρ + Π = 80 + 300 + 100 + 100 + 80 = 660. Dans cette double supposition, tout est en règle. Martène et Durand ainsi que Wauters datent la lettre des environs de 860, ce qui est probable, étant données les dates des autres lettres.

Hincmar a été sacré en 845 et est décédé en 882.

Gisebrindus a probablement été placé dans la région de Saint-Hubert, qui est voisine du diocèse de Reims, et où s'est conservé notre document.

CLASSE DES BEAUX-ARTS.

Séance du 4 juin 1903.

M. G. HUBERTI, directeur.

M. le chevalier EDM. MARCHAL, secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. le comte J. de Lalaing, *vice-directeur*; Éd. Fétis, F.-A. Gevaert, Th. Radoux, G. De Groot, Gustave Biot, H. Hymans, Jos. Stallaert, J. Robie, A. Hennebicq, Charles Tardieu, J. Winders, H. Maquet, C. Meunier, Ém. Mathieu, Eug. Smits, G. Bordiau, Edgar Tinel, Louis Lenain, *membres*; L. Solvay, *correspondant*.

M. Max. Rooses écrit pour motiver son absence.

CORRESPONDANCE.

M. Joh. Svendsen, de Copenhague, remercie la Classe pour son élection et pour son diplôme d'associé de la Section de musique.

— **M. le Ministre de l'Agriculture** envoie, avec trois dessins et une gravure, le premier rapport semestriel (séjour à Paris et à Rome) de **M. Victor Dieu**, premier

prix du grand concours de gravure de 1901. — Renvoi à l'appréciation de MM. Biot, Lenain et Hymans.

— M. Bonduelle, architecte, boursier de la fondation Godecharle en 1901, remet son quatrième rapport, ainsi que son envoi réglementaire (séjour à Venise et à Versailles. — Les palais de la place de la Concorde et l'église de la Madeleine à Paris, etc.). — Renvoi à MM. Winders, Bordiau et Maquet.

RAPPORTS.

Il est donné lecture des appréciations de MM. Tardieu, Rooses et Dillens sur le rapport semestriel (deuxième année d'études, Paris, décembre 1901) de M. Paul Nocquet, boursier de la fondation Godecharle pour la sculpture en 1900. — Ces appréciations seront envoyées à M. le Ministre de l'Agriculture pour être communiquées à l'intéressé.

JACOTIN BELLOT. *Un ymaigier satirique inconnu du XV^e siècle*; par L. Maeterlinck, conservateur du Musée de peinture de Gand.

Rapport de M. Max. Rooses, premier commissaire.

« Tel est le titre d'un mémoire présenté à la Classe par M. Maeterlinck, l'auteur couronné par elle du livre sur *Le genre satirique dans la peinture flamande*.

Le nouveau travail se rattache à cette étude, seulement ce n'est plus un peintre, c'est un sculpteur qui fournit les œuvres satiriques et le sujet de la dissertation. On sait l'influence exercée par les artistes flamands, les sculpteurs en particulier, sur les contrées du nord de la France au XIV^e et surtout au XV^e siècle. Cette influence ne se borna point aux provinces limitrophes ; sous le règne des ducs de Bourgogne, elle s'étendit aux pays héréditaires de cette dynastie. Adam Sluter en fournit un exemple illustre. Dans une récente excursion au midi de la France, M. Maeterlinck a cru découvrir aux confins de l'Italie, les traces de la même influence, dans l'œuvre de l'ymaigier satirique Jacotin Bellot.

Cet artiste est-il Flamand ? L'auteur du mémoire ne l'affirme pas, il ne cherche guère à le prouver au moyen de documents historiques. Seulement, il trouve, dans ses œuvres qu'il a rencontrées là-bas, tant d'analogies avec les fantaisies taillées en bois par nos artistes que l'origine commune des auteurs en devient probable pour lui. Ce qui le frappa et excita sa curiosité, c'est l'épanouissement en pays étranger et à une distance si considérable d'un genre artistique né sur notre sol. Il se sentit attiré par la rencontre imprévue de figures qui lui étaient familières, il les étudia de plus près et nous communique le fruit de ses recherches.

Jacotin Bellot habita Grasse et travailla dans les églises des communes et des abbayes voisines : Vence, Villefranche de Rouergue, Loc Dieu, Rodez.

Pour les chœurs de tous ces sanctuaires, il exécuta les stalles sculptées. Pour l'église de Vence, les travaux lui furent commandés directement ; pour les autres, ils furent confiés à un menuisier du nom d'André Sulpice, qui

aurait travaillé sous les ordres et d'après les modèles du sculpteur de Grasse.

L'auteur nous fait connaître les documents puisés aux archives qui constatent ces assertions; il décrit les sujets des sculptures et fait ressortir leur affinité avec les produits de l'art satirique flamand tel qu'il se révèle chez nos sculpteurs autant que chez nos peintres. La majeure partie des travaux annotés et décrits sont des ornements de stalles, spécialement les miséricordes appliquées au-dessous des sièges et visibles quand ceux-ci sont relevés. Dans les cas les plus intéressants, ce sont des figurines ou des groupes ayant réellement une analogie frappante avec les drôleries, les caricatures et les satires taillées dans le bois par les sculpteurs des stalles de nos églises gothiques. Même quand on tient compte de leur naïveté feinte ou réelle, on s'étonne de leur audace ou de leur inconscience des convenances. Plus d'un des sujets traités dans les lieux saints serait relégué par nous dans le cabinet secret de nos musées.

Le mémoire qui est soumis à notre appréciation me paraît être une étude sérieuse sur un sujet intéressant. Si l'auteur était venu à prouver que l'artiste qui en fait l'objet est un Flamand de naissance ou d'origine, son travail gagnerait assurément en importance, mais tel qu'il nous est offert, il me paraît digne de figurer dans les publications de la Classe. »

P. S. — Nous venions d'écrire ces lignes au sujet du mémoire de M. Maeterlinck, *Jacotin Bellot*, quand nous reçûmes une suite à cette notice, dans laquelle l'auteur nous fait connaître diverses miséricordes analogues à celles qu'il a remarquées dans le midi de la France. Le

groupe le plus important se trouve à Kempen, petite ville de l'arrondissement de Dusseldorf, près de la frontière hollandaise. Ces petites sculptures très réalistes représentent des proverbes, des dictons flamands, des sujets de la fable ésoopique, des sujets satiriques, tels que Pierre Breughel le Vieux les traitait.

L'auteur s'est épris du thème de son mémoire couronné par la Classe; il y est revenu depuis lors plus d'une fois; il y revient encore dans les pages qu'il nous envoie. Il annote avec soin et étudie avec plaisir les matériaux nouveaux qu'un voyage à l'étranger ou la lecture lui fournit.

Il trouve ainsi que, non seulement à Kempen, mais encore dans toute la contrée qui s'étend entre notre frontière orientale et Lubeck, il se rencontre dans les églises des petits groupes aux sujets caustiques ou grivois, reproduisant les actions et les attitudes observées chez nos peintres satiriques. Plus encore, les mêmes drôleries se retrouvent au sud-est jusqu'à Francfort, et au delà de notre frontière méridionale à Amiens, à Paris et ailleurs. La conclusion naturelle pour lui est que nos ymaigiers flamands ont travaillé dans les pays voisins, qu'eux-mêmes ou des imitateurs y ont traité un genre particulièrement en faveur chez un groupe de nos artistes flamands.

Nous ne le nierons pas. Il est sans conteste que dans le nord de la France et chez nos voisins de l'est, l'influence de l'art flamand se fit vivement sentir du XIV^e au XVI^e siècle. Mais nous estimons que c'est exagérer que de déduire la résidence de nos sculpteurs dans une contrée étrangère de la présence de travaux traitant leurs sujets favoris dans une ville si étroitement

liée par l'histoire et par l'origine de ses habitants comme l'est la patrie de l'auteur de l'Imitation.

Et encore, n'est-ce pas en général exagérer les conclusions des faits cités que de voir des Flamands dans tous les auteurs de sculptures familières ou satiriques? Les cathédrales des pays rhénans et des principautés voisines de ceux-ci étaient peuplées de statues; sur leurs autels se dressaient des retables sculptés en bois; même en admettant qu'une partie de ces derniers fussent fournis par nos compatriotes, une autre partie assurément, aussi bien que les sculptures en pierre, furent taillées sur place. Il y eut au moyen âge et au premier siècle de la Renaissance une légion de statuaires de langue allemande, et si nous nous rappelons que cette langue dans les pays limitrophes se confondait avec la nôtre ou ne s'en séparait que par de lentes transitions; que dans ces mêmes pays les dictons et les proverbes, les contes, les chansons, le folklore, tout ce qui en un mot fournissait les sujets de l'imagerie populaire était identique à ce qu'il était dans nos contrées, quoi d'étonnant que les tailleurs en bois de la basse Allemagne traitassent les mêmes sujets de la même façon que leurs collègues des Pays-Bas?

Nous voulons mettre en garde M. Maeterlinck contre les conclusions précipitées. L'envoi à quelques semaines de distance de deux mémoires aux sujets analogues doit lui avoir montré l'inconvénient des études fragmentaires, des systèmes hâtivement bâtis. S'il ne veut pas aboutir à transformer ses notes de voyage ou de lecture en mémoires académiques, il devra compléter ses études et laisser mûrir ses thèses.

Nous ne voulons pas émettre un avis défavorable à la

publication par l'Académie de la suite au mémoire sur Jacotin Bellot, parce que nous admettons l'intérêt de cette seconde étude comme celui de la première; mais nous avons voulu montrer à l'auteur le danger d'éparpiller ses efforts et de se prononcer sur des questions qui demandent à être élucidées par de sérieux travaux préparatoires, avant que leur solution soit soumise au jugement de l'Académie et du grand public. »

Rapport de M. L. Solvay, deuxième commissaire.

« M. Louis Maeterlinck continue à être hanté par le sujet de son mémoire, que la Classe des beaux-arts a couronné l'an dernier : *Le genre satirique dans la peinture flamande*. Ce sujet le poursuit et le préoccupe sans cesse, même en voyage. Il ne laisse échapper, durant ses excursions, aucune occasion d'ajouter des documents nouveaux à tous ceux qu'il avait déjà réunis dans son intéressant mémoire.

Bien que celui-ci traitât spécialement de la peinture, il y était fait allusion, on s'en souvient peut-être, à l'importance de la sculpture satirique aux XIV^e et XV^e siècles. Il est de fait que, dans cet ordre d'idées, il serait parfois difficile de séparer complètement l'une de l'autre. Aussi, après avoir épuisé les documents relatifs à la peinture, M. Maeterlinck n'a-t-il pas pu résister à la tentation de rechercher ceux qu'il avait dû laisser un peu à l'écart, relatifs à la sculpture; et il n'a pas eu de peine à en rencontrer de très nombreux dès les premiers pas qu'il a faits dans les monuments religieux bâtis à cette époque.

Le hasard l'ayant mené sous le beau ciel du midi, le long de la côte d'Azur, il a été ravi de découvrir même là des documents capables d'enrichir sa thèse favorite. A Vence, à Villefranche, à Rodez, à Loc Dieu, il a vu des sculptures curieuses, des stalles, des « miséricordes », dont la forme étrange, satirique, obscène, grossière, lui a révélé, avec une patriotique émotion, la présence, jadis, en ces contrées lointaines, d'un ymaigier flamand, dont on connaît le nom, Jacotin Bellot. Ce nom, si semblable à celui que porte encore plus d'un Belge contemporain, et la nature même de ces sujets d'une si audacieuse liberté, l'ont incliné à penser que l'ymaigier en question ne pouvait être que Flamand; et tout porte à croire, d'ailleurs, d'après les archives que M. Maeterlinck a compulsées, — sans y trouver cependant de preuve décisive, — que ce Jacotin Bellot fut tel, en effet. Nous le souhaitons, avec M. Maeterlinck, très sincèrement.

Après avoir voyagé dans les Alpes-Maritimes, M. Maeterlinck, s'étant rendu en Allemagne, a découvert, là aussi, dans les environs de Dusseldorf et ailleurs encore, un peu partout, dans les pays rhénans, des sculptures analogues, rappelant celles dont nos ymaigiers furent si prodigues dans les Flandres mêmes; il les a notées, copiées et décrites avec une complaisance infatigable; et chaque fois la même émotion, dont il ne cherche pas à dissimuler la douceur, semble l'avoir transporté.

De tout cela, M. Maeterlinck conclut que l'imagination débridée des vieux huchiers flamands sema une grande partie de la France et de l'Allemagne d'œuvres attestant leur métier habile et leur gaité sans bornes. Volontiers assimilerait-il ces excellents tailleurs d'images à des artistes en tournée, allant travailler en tous lieux, par-

tout où quelque ouvrage lucratif les appelait, ou selon le caprice de leur humeur aventureuse. Et ainsi nous nous expliquerions qu'ils aient laissé au loin des traces multiples de leur présence et réservé aux Maeterlinck futurs tant d'agréables surprises.

A ce compte cependant, il n'y a pas de raison pour que M. Maeterlinck borne le cours de ses investigations et n'ajoute pas à son mémoire couronné un très grand nombre encore de suppléments. Avec la bonne volonté qu'apportent dans ces sortes de travaux certains érudits hypnotisés par leur sujet, il risque d'arriver très vite — il y est arrivé déjà — à prendre parfois ses désirs pour des réalités.

Il ne serait pas difficile à M. Maeterlinck de rencontrer, en bien d'autres endroits que ceux qu'il a visités, des œuvres se rapprochant de celles qu'il a vues, figures grotesques, grimaçantes et gaillardes, fantaisies égrillardes, irrévérencieuses ou scatologiques, capables de procurer au laborieux écrivain une source intarissable de joies et d'attendrissements. Or, comme l'a fait remarquer très justement notre premier rapporteur, un pays ayant avec le nôtre tant de liens communs, au point de vue littéraire, tant de contes populaires et de légendes semblables (celle de *Thyl Uylenspiegel* en est un exemple typique et bien connu), devait nécessairement posséder des artistes accusant, eux aussi, avec une verve pareille, quand ils traduisaient plastiquement, à leur manière, les légendes et les contes de leur patrie, cette similitude et cette parenté.

Attribuer à des artistes flamands, uniquement à raison d'une direction d'esprit, d'un caractère et de goûts identiques, des travaux qui peuvent être tout aussi vraisemblables

blement attribués à des artistes allemands, est donc un danger dans lequel nous craignons de voir tomber M. Maeterlinck, s'il n'y prend garde.

Nous nous permettrons de lui signaler un autre danger : celui d'étendre à des détails infimes, n'ayant pas toujours l'intérêt de la diversité, un sujet assez peu noble déjà par lui-même et qui pourrait, à la longue, devenir tout ensemble fastidieux pour les lecteurs et embarrassant pour la gloire de nos ancêtres. Sans aucun doute, le côté de cette gloire que M. Maeterlinck a spécialement étudié, s'il n'est certes pas le plus brillant, est intéressant et précieux ; loin de nous la pensée de le contester ; il y aurait cependant, nous semble-t-il, quelque indiscretion à y insister outre mesure... M. Maeterlinck a dit tout ce qu'il y avait à dire sur ce sujet. Il aurait tort d'en dire davantage, si ce n'est pour condenser ce sujet, pour le fortifier de preuves plutôt que de conjectures, pour lui donner une forme littéraire moins incorrecte, moins fruste, et aussi pour l'élever un peu, si possible, à des hauteurs plus sereines que celles d'un simple inventaire de choses trop souvent innommables.

Sous ces réserves, et dans cet espoir, nous approuvons la publication de ce double mémoire dans les annales de l'Académie. »

—

Rapport de M. J. de Lalain, troisième commissaire.

« Il me semble inutile d'ajouter de simples impressions sans compétence aux rapports si judicieux de MM. Rooses et Solvay, qui me paraissent avoir parfaitement établi et balancé, d'une part, la louable persévérance dans la

patientie recherche dont témoigne le travail de M. Maeterlinck, et, d'autre part, le danger d'autosuggestion que court celui qui cherche avec un trop vif désir de trouver : on risque de trouver toujours.

L'œuvre de Jacotin Bellot indique sans doute une certaine trivialité de pensée qui se retrouve aussi dans l'art flamand. Mais n'est-ce pas là une tare imputable à l'époque plutôt qu'à la race?

Le respect des bienséances d'aujourd'hui ne date que d'hier en somme.

Shakespeare, ce génie si humain qu'il est pour ainsi dire sans date, a pourtant semé son œuvre d'inutiles crudités, de culs-de-lampe littéraires que les éditions modernes ont expurgées. Il ne me semble pas prouvé que le réalisme de l'image en Flandre ait dépassé le diapason ambiant; en tout cas, il me serait pénible d'avoir à accepter ce réalisme comme preuve d'authentique provenance flamande. »

La Classe décide le dépôt aux archives du mémoire de M. L. Maeterlinck.

ÉLECTIONS.

La Classe renouvelle le mandat de M. Fétis comme membre de la Commission administrative pendant l'année 1903-1904.

Conformément à l'article 5 du règlement des grands concours de composition musicale, MM. Huberti, Mathieu et Tinel sont désignés pour faire partie du jury du concours de cette année.

COMITÉ SECRET.

Conformément aux articles 2 à 7 du règlement général, la liste des candidatures pour les places vacantes — de membre dans la Section de peinture, de correspondant dans la Section de gravure et d'associé dans la Section des sciences et des lettres dans leurs rapports avec les beaux-arts — est définitivement adoptée. L'élection aura lieu dans la séance du jeudi 2 juillet.

— A l'ordre du jour de la séance du 2 juillet figurera une proposition de M. Radoux relative aux notices biographiques des académiciens décédés. Cette proposition sera imprimée en vue de sa discussion.

 OUVRAGES PRÉSENTÉS.

Hymans et Delcroix. Histoire parlementaire de la Belgique, 3^e série, tome I^{er}, session ordinaire de 1893-1894.

Sanders (Léon). Études sur saint Jérôme. Sa doctrine touchant l'inspiration des Livres saints et leur véracité, l'autorité des Livres deutérocanoniques, la distinction entre l'Épiscopat et le Presbytérat, l'Origénisme. Bruxelles-Paris, 1903; in-8° (iv-394 p.).

Hubert (Eugène). Bulletin historique de Belgique, 1899-1901. Paris, 1903; extr. in-8° (36 p.).

Souvenir. François De Latour. 28 avril 1846 — 17 avril 1903. Bruxelles, 1903; in-8° (29 p.).

Laminne (Jacques). Cosmologie matérialiste. Bruxelles, 1903; extr. in-8° (23 p.).

Waltzing (J.-P.). Octavius (dialogue entre un païen et un chrétien), par M. Minucius Felix. Traduction nouvelle ornée d'une carte des environs de Rome et de trois gravures. Louvain, 1902; in-8° (48 p.).

Waltzing (J.-P.). M. Minuci felicis Octavius in usum lectionum suarum. Louvain, 1903; in-8° (290 p.).

Maeterlinck (L.). De diersatire in de vlaamsche handschriften. 1903; extr. in-8° (18 p.).

Maere d'Aertrycke (le baron Maurice de). Considérations tactiques relatives aux batailles de Courtrai et de Mons-en-Pévele. Bruges, 1903; extr. in-8° (16 p.).

BRUXELLES. *Ministère de l'Agriculture.* Statistique de la Belgique. Recensement agricole de 1901.

Ministère de l'Industrie et du Travail. Statistique des grèves en Belgique, 1896-1900.

Institut colonial international. Le régime minier aux colonies, 6^e série, tome II.

MALINES. *Cercle archéologique.* Bulletin, tome XII, 1902.

—

PAYS DIVERS.

Asser (T.-M.-Ch.). Eene zitting van den belgischen Senaat. Redevoering van Z. K. H. den Hertog van Brabant. La Haye, 1860; extr. in-8° (38 p.).

Hogendorp (le comte H. Van). Gijsbert Karel Van Hogendorp na 1813, deel III, 1823-1834. La Haye, 1903; in-8° (293 p.).

Blum (Martin). Bibliographie luxembourgeoise. Première partie, 2^e livraison. Luxembourg, 1903; in-8°.

MAESTRICHT. *Société historique et archéologique.* Publications, tome XXXVIII, 1902.

LEYDE. *Maatschappij der nederlandsche letterkunde.* Middel-nederlands Marialegenden, deel I, 1903.

LA HAYE. *Department van Koloniën.* Dagb-Register gehouden int Casteel Batavia, 1644-1645 (Dr. J. de Hullu). 1903; in-8°.

CHRISTIANIA. *Foreningen for Norsk Folkemuseum,* 1902.



ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.

BULLETIN
DE LA
CLASSE DES LETTRES
ET DES
SCIENCES MORALES ET POLITIQUES
ET DE LA
CLASSE DES BEAUX-ARTS

1903. — N° 7.

CLASSE DES LETTRES
ET DES
SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 6 juillet 1903.

M. le chevalier Éd. DESCAMPS, vice-directeur, occupe le fauteuil.

M. le chevalier EDM. MARCHAL, secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. S. Bormans, J. Stecher, L. Vanderkindere, le comte Goblet d'Alviella, F. vander Haeghe.

ghen, A. Giron, le baron J. de Chestret de Haneffe, G. Kurth, H. Denis, G. Monchamp, P. Thomas, Ern. Discailles, V. Brants, Polydore de Paepe, A. Beernaert, C. De Smedt, Jules Leclercq, M. Wilmotte, Ern. Nys, D. Mercier, *membres*; Ern. Gossart, A. Rolin, M. Vauthier, Franz Cumont, J. Vercoullie et G. De Greef, *correspondants*.

CORRESPONDANCE

M. John Tatlick, secrétaire du Comité organisateur du quatrième Congrès international des actuaires, donne le programme provisoire des questions qui seront discutées dans cette session, qui se tiendra à New-York du 31 août au 5 septembre 1905.

— Hommages d'ouvrages :

1° *La Société royale belge de géographie depuis sa fondation (1876-1901)*; par le comte Goblet d'Alviella;

2° a) *La legge Lucchini sul casellario giudiziale*; b) *Riforma giudiziaria. Giudice unico promozioni e anzianità pubblico ministero*; c) *Ancora sul pubblico ministero nella riforma giudiziaria*; d) *Provedimenti per la prevenzione della recidiva e per la riparazione degli errori giudiziari*; par Louis Lucchini, associé à Bologne;

3° a) *La houille blanche*, étude juridique et économique sur les conditions d'utilisation de la force motrice provenant des cours d'eau non navigables ni flottables; b) *La mobilisation du sol en tant qu'élément de crédit en France et à l'étranger*; par H. Pascaud;

4° *L'île de Ceylan*. Conférence faite à la Société khédiviale de géographie, par S. A. le prince Ibrahim Hassan;

5° *Annales de l'Institut international de sociologie*, publiées sous la direction de René Worms, tome IX (présenté par M. H. Denis, avec une note qui figure ci-après).

— Remerciements.

— Travail manuscrit renvoyé à l'examen :

Les quatre éléments : le feu, l'air, l'eau et la terre.

— *Histoire d'une hypothèse*; par le chanoine Jacques Laminne, directeur du séminaire de Saint-Trond. — Commissaires : MM. Monchamp, Mercier et Louis Henry, membre de la Classe des sciences.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

J'ai l'honneur d'offrir à la Classe le neuvième volume des *Annales de l'Institut international de sociologie*, qui ouvre aujourd'hui même le sixième Congrès de sociologie à la Sorbonne. Le huitième volume de ces *Annales* présentait cette remarquable unité qu'il renfermait dix-neuf mémoires sur la conception matérialiste de l'histoire. Ce neuvième volume présente, avec un moins grand nombre de mémoires, une grande diversité : des études de sociologie générale, comme celle de Lester Ward sur la différenciation et l'intégration sociale, de Fausto Squillace sur la classification des doctrines sociologiques, s'y trouvent jointes à des livres plus spéciaux, comme l'étude de R. de la Grasserie sur le droit naturel, et celle de M. Levasseur sur l'association

ouvrière en France pendant le Second Empire, mais toutes ces études, si spéciales qu'elles soient, portent l'empreinte de la pensée sociologique, et l'unité de cette œuvre collective apparaît dans cette communauté de point de vue.

Une savante étude de G. Tarde sur Augustin Cournot rend justice à cet illustre penseur.

H. DENIS.

**CONCOURS POUR LES ANNÉES 1904, 1905 ET 1906
ET PRIX PERPÉTUELS.**

PROGRAMME DU CONCOURS DE L'ANNÉE 1904.

Section d'histoire et des lettres.

PREMIÈRE QUESTION.

Les classes rurales et le régime agraire aux XIV^e, XV^e et XVI^e siècles, dans l'une des principautés des Pays-Bas méridionaux. — Prix : huit cents francs.

DEUXIÈME QUESTION.

Histoire des hérésies cathares en Occident, du XI^e au XIII^e siècle. — Prix : huit cents francs.

TROISIÈME QUESTION.

Étudier la légende de Godefroi de Bouillon, ses origines et son développement littéraire. — Prix : huit cents francs.

QUATRIÈME QUESTION.

Tournai et le Tournaisis au XVI^e siècle, au point de vue social et politique. — Prix : six cents francs.

Section des sciences morales et politiques.

PREMIÈRE QUESTION.

Étudier le rôle des trusts dans l'organisation économique actuelle. — Prix : huit cents francs.

DEUXIÈME QUESTION.

Étudier et classer les causes de guerre dans l'histoire moderne et dans l'histoire contemporaine. Distinguer notamment les causes qui peuvent être légitimes et celles qui sont contraires à la justice ou au droit des gens. — Prix : huit cents francs.

TROISIÈME QUESTION.

La nature de l'espace, d'après les théories modernes, depuis Descartes. — Prix : huit cents francs.

QUATRIÈME QUESTION.

On demande une étude sur les grandes Puissances et le système public international depuis 1814. — Prix : huit cents francs.

CINQUIÈME QUESTION.

Exposer et apprécier le déterminisme entendu dans son acception la plus générale et considéré dans ses diverses applications aux sciences naturelles, morales et sociales. — Prix : mille francs.

SIXIÈME QUESTION.

Étudier, dans leurs origines et leurs développements, les coutumes ainsi que la législation relatives au duel, principalement en Belgique. — Prix : huit cents francs.

Les mémoires seront adressés, franc de port, avant le **1^{er} novembre 1903**, à M. le Secrétaire perpétuel, au Palais des Académies, à Bruxelles.

Voir ci-après les conditions réglementaires.

PROGRAMME DU CONCOURS DE L'ANNÉE 1903.

Section d'histoire et des lettres.

PREMIÈRE QUESTION.

On demande une étude historique sur la mise en scène dans les mystères français depuis les origines jusqu'au XV^e siècle. — Prix : six cents francs.

DEUXIÈME QUESTION.

Apprécier le mérite littéraire des principaux rhétoriciens néerlandais du XV^e et du XVI^e siècle, notamment Jan Van Hulst, Anthonis de Roovere, Cornelis Everaert, Mathijs de Casteleyn, Édouard de Dene et Jean-Baptiste Houwaert. — Prix : huit cents francs.

TROISIÈME QUESTION.

Établir, d'après les récentes découvertes, le synchronisme des faits relatifs à l'histoire de l'Égypte et à celle de la Chaldée, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'invasion

des Hyksos. Discuter les hypothèses relatives aux origines des civilisations égyptienne et chaldéenne. — Prix : six cents francs.

QUATRIÈME QUESTION.

Faire l'histoire de la grande peste du XIV^e siècle et exposer ses conséquences religieuses, morales et sociales. — Prix : six cents francs.

CINQUIÈME QUESTION.

On demande une étude sur la bourgeoisie foraine (buten-ou haghepoorterie) dans les provinces belges depuis le XIV^e siècle jusqu'à la fin de l'ancien régime. — Prix : six cents francs.

Section des sciences morales et politiques.

PREMIÈRE QUESTION.

Exposer et critiquer la théorie de la connaissance et de la certitude de M. Charles Renouvier. — Prix : six cents francs.

DEUXIÈME QUESTION.

Exposer les théories relatives à la personnalité civile. Rechercher les applications de ces théories à l'état social actuel. — Prix : huit cents francs.

TROISIÈME QUESTION.

On demande une étude sur la condition des classes agricoles dans une région de la Belgique au XIX^e siècle. — Prix : six cents francs.

QUATRIÈME QUESTION.

Exposer le développement du droit international privé pendant les cinquante dernières années. Mettre en relief, à ce sujet, les principes constitutifs de cette science et la place qu'elle occupe dans l'ensemble des disciplines juridiques. — Prix : six cents francs.

Les mémoires seront adressés, franc de port, avant le **1^{er} novembre 1904**, à M. le Secrétaire perpétuel, au Palais des Académies, à Bruxelles.

Voir ci-après les conditions réglementaires.

PROGRAMME DU CONCOURS POUR L'ANNÉE 1906.

Section d'histoire et des lettres.

PREMIÈRE QUESTION.

On demande une étude sur l'exotisme dans la littérature française du XVIII^e siècle. — Prix : huit cents francs.

DEUXIÈME QUESTION.

Faire la classification des parlers wallons de Belgique au triple point de vue de la phonétique, de la morphologie et du vocabulaire. — Prix : huit cents francs.

TROISIÈME QUESTION.

Faire l'histoire des invasions en Belgique au moyen de l'étude systématique des dates fournies par les trouvailles de monnaies dans les ruines de villas, dans les tombeaux et dans les trésors enfouis. — Prix : huit cents francs.

QUATRIÈME QUESTION.

On demande une étude sur la valeur littéraire des pamphlets du XVI^e siècle, en langue néerlandaise. — Prix : huit cents francs.

Section des sciences morales et politiques.

PREMIÈRE QUESTION.

Faire une étude historique et critique de l'organisation des banques nationales; comparer le régime des banques constituées suivant les principes de la Banque Nationale de Belgique (loi de 1900) à celui des banques d'État proprement dites. — Prix : huit cents francs.

DEUXIÈME QUESTION.

On demande une étude sur les unions internationales. — Prix : six cents francs.

TROISIÈME QUESTION.

Étudier les méthodes préconisées par les principaux représentants de la science économique en Allemagne à l'heure présente (Knies, Schmoller, Wagner, Menger). — Prix : huit cents francs.

Les mémoires seront adressés, franc de port, avant le **1^{er} novembre 1905**, à M. le Secrétaire perpétuel, au Palais des Académies, à Bruxelles.

**CONDITIONS RÉGLEMENTAIRES
COMMUNES AUX CONCOURS ANNUELS DE LA CLASSE.**

Les mémoires devront être écrits lisiblement et pourront être rédigés en français, en néerlandais ou en latin.

L'Académie exige la plus grande exactitude dans les citations; elle demande, à cet effet, que les auteurs indiquent les éditions et les pages des livres qu'ils citent.

Les auteurs ne mettront point leur nom à leur ouvrage; ils y inscriront seulement une devise, qu'ils reproduiront sur un billet cacheté renfermant leur nom et leur adresse. Il est défendu de faire usage d'un pseudonyme. Faute de satisfaire à ces formalités, le prix ne pourra être accordé.

Les ouvrages remis après le terme prescrit, ou ceux dont les auteurs se feront connaître, de quelque manière que ce soit, seront exclus du concours.

L'Académie croit devoir rappeler aux concurrents que les mémoires soumis à son jugement sont et restent déposés dans ses archives. Toutefois, les auteurs peuvent en faire prendre des copies, à leurs frais, en s'adressant à cet effet au Secrétaire perpétuel.

PRIX PERPÉTUELS.

PRIX DE STASSART

FONDÉ POUR UNE QUESTION D'HISTOIRE NATIONALE.

(Septième période : 1895-1900, prorogée jusqu'au 1^{er} novembre 1904.)

Conformément aux intentions du fondateur, un prix de *trois mille francs* sera décerné à l'auteur du meilleur travail en français, en néerlandais ou en latin, en réponse à la question suivante :

Étude sur l'origine et le rôle social des béguinages dans les Pays-Bas (ou tout au moins en Belgique) jusqu'au milieu du XVI^e siècle.

Les manuscrits devront être adressés, franc de port, avant le **1^{er} novembre 1904**, à M. le Secrétaire perpétuel, au Palais des Académies, à Bruxelles.

Les concurrents devront se conformer aux conditions réglementaires ci-dessus des concours annuels de la Classe.

PRIX DE STASSART

POUR UNE NOTICE SUR UN BELGE CÉLÈBRE.

(Neuvième période : 1899-1904.)

Conformément aux intentions du fondateur, un prix de *six cents francs* sera décerné à l'auteur de la meilleure notice, en français, en néerlandais ou en latin, consacrée à *la vie et à l'œuvre d'Antoine Van Dyck*.

Les manuscrits devront être adressés, franc de port, avant le **1^{er} novembre 1904**, à M. le Secrétaire perpétuel, au Palais des Académies, à Bruxelles.

Les concurrents devront se conformer aux conditions réglementaires ci-dessus des concours de la Classe.

PRIX DE SAINT-GENOIS
POUR UNE QUESTION D'HISTOIRE OU DE LITTÉRATURE
EN LANGUE FLAMANDE.

(Quatrième période : 1898-1907.)

Un prix de *mille francs* sera décerné à l'auteur du meilleur travail, rédigé en néerlandais, en réponse à la question suivante :

Faire l'histoire de la période calviniste à Gand (1576-1584).

Le délai pour la remise des manuscrits expirera le **1^{er} novembre 1907**.

Les concurrents devront se conformer aux conditions réglementaires ci-dessus des concours de la Classe.

PRIX TEIRLINCK.
LITTÉRATURE FLAMANDE.

(Quatrième période : 1892-1896, prorogée jusqu'au 1^{er} novembre 1904.)

Un prix de *mille francs* sera accordé au meilleur ouvrage en réponse à la question suivante :

Faire l'histoire de la prose néerlandaise avant l'influence bourguignonne, c'est-à-dire jusqu'à l'époque de la réunion de nos provinces sous Philippe de Bourgogne, vers 1430.

Le délai pour la remise des manuscrits, qui peuvent être rédigés en français, en néerlandais ou en latin, est prorogé jusqu'au **1^{er} novembre 1904**. Ils seront adressés, franc de port, à M. le Secrétaire perpétuel, au Palais des Académies, à Bruxelles.

Les concurrents se conformeront aux conditions réglementaires ci-dessus des concours annuels de la Classe.

PRIX JOSEPH DE KEYN.

Douzième concours.

(Seconde période : 1902-1903.)

Enseignement moyen et art industriel.

La seconde période du douzième concours pour les prix Joseph De Keyn sera close le **31 décembre 1903**.

Cette période est consacrée aux ouvrages d'instruction ou d'éducation moyennes, y compris l'art industriel.

Une somme de *trois mille francs* pourra être répartie entre les auteurs des ouvrages couronnés.

Peuvent prendre part au concours les œuvres inédites et les ouvrages de classe ou de lecture qui auront été publiés du **1^{er} janvier 1902** au **31 décembre 1903**. Ils devront être adressés, franc de port, avant le **1^{er} janvier 1904**, à M. le Secrétaire perpétuel, au Palais des Académies.

Ne seront admis au concours que des écrivains belges et des ouvrages conçus dans un esprit exclusivement laïque et étranger aux matières religieuses. Les ouvrages pourront être écrits en français ou en néerlandais, imprimés ou manuscrits. Les imprimés seront admis, quel que soit

le pays où ils auront paru. Les manuscrits pourront être envoyés signés ou anonymes; dans ce dernier cas, ils devront être accompagnés d'un pli cacheté contenant le nom de l'auteur et son domicile. Les manuscrits demeurent la propriété de l'Académie, mais les auteurs sont autorisés à en faire prendre copie, à leurs frais. Tout manuscrit qui sera couronné devra être imprimé pendant l'année courante, et le prix ne sera délivré à l'auteur qu'après la publication de son ouvrage.

PRIX ADELSON CASTIAU.

(Huitième période : 1902-1904.)

Conformément aux intentions du fondateur, un prix de *mille francs* sera décerné à l'auteur du meilleur travail, en français ou en néerlandais, *sur les moyens d'améliorer la condition morale, intellectuelle et physique des classes laborieuses et des classes pauvres.*

Tout ce qui concerne ce concours devra être adressé, franc de port, avant le **1^{er} janvier 1905**, à M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie, au Palais des Académies, à Bruxelles.

Ne seront admis à concourir que les écrivains belges. Les manuscrits seront reçus comme les imprimés. S'ils sont anonymes, ils porteront une devise qui sera répétée sur un billet cacheté, renfermant le nom et l'adresse de l'auteur.

Si l'ouvrage couronné est inédit, il devra être publié dans l'année; dans ce cas, le prix ne sera délivré au lauréat qu'après la publication de son travail.

PRIX JOSEPH GANTRELLE FONDÉ POUR LA PHILOGIE
CLASSIQUE.

(Septième période : 1903-1904.)

*Recueillir les textes relatifs aux doctrines des Χαλδαῖοι
et étudier l'influence de ces doctrines sur l'antiquité gréco-
romaine.*

(Huitième période : 1905-1906.)

*Faire un recueil critique des fragments philosophiques de
Porphyre le Néo-Platonicien.*

Un prix de trois mille francs est attribué à la solution
de chacune de ces questions.

Ne seront admis à concourir que des auteurs belges;
les membres et les correspondants de l'Académie sont
exclus du concours.

Le délai pour la remise des manuscrits de la septième
période expirera le **31 décembre 1904**; celui de la
huitième, le **31 décembre 1906**.

Les mémoires peuvent être rédigés en français, en
néerlandais ou en latin.

Ils devront être adressés, franc de port, à M. le Secré-
taire perpétuel, au Palais des Académies, à Bruxelles.

Les concurrents se conformeront aux conditions régle-
mentaires ci-dessus des concours annuels de la Classe.

PRIX ÉMILE DE LAVELEYE
ÉCONOMIE POLITIQUE ET SCIENCE SOCIALE.

(Deuxième période : 1901-1906.)

Ce prix, fondé en vue d'honorer la mémoire d'Émile de Laveleye, consiste en une somme de *deux mille quatre cents francs* au moins. Il sera décerné tous les six ans par la Classe des lettres et des sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique au savant, belge ou étranger, vivant au moment de l'expiration de la période de concours, et dont l'ensemble des travaux sera considéré par le jury comme ayant fait faire des progrès importants à l'économie politique et à la science sociale, y compris la science financière, le droit international et le droit public, la politique générale ou nationale.

La deuxième période expirera le **1^{er} janvier 1907.**

PRIX BERGMANN

**POUR UNE MONOGRAPHIE, EN FLAMAND, D'UNE VILLE DE PLUS
DE 5,000 AMES, DE LA PARTIE FLAMANDE DU PAYS.**

(Troisième période : 1897-1907.)

Conformément à un arrêté royal du 20 décembre 1902, la troisième période de ce concours, réservée à la province de la Flandre orientale, expirera le 21 mars 1907.

Le prix à décerner sera de *deux mille francs*.

L'ouvrage doit avoir paru dans la période précitée.

Les auteurs étrangers au pays ne sont pas exclus, pourvu que leur ouvrage soit écrit en néerlandais et édité en Belgique ou dans les Pays-Bas.

Les auteurs sont invités à envoyer leur ouvrage franco à M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie, avant la date ci-dessus.

PRIX EUGÈNE LAMEERE

**POUR LE MEILLEUR OUVRAGE D'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE
DANS LEQUEL L'IMAGE JOUERA UN RÔLE IMPORTANT POUR
L'INTELLIGENCE DU TEXTE.**

(Première période : mai 1903-mai 1908.)

Tous les cinq ans il sera décerné un prix de *cinq cents francs* à l'auteur du meilleur ouvrage d'enseignement de l'histoire à l'usage des écoles primaires, moyennes ou normales de Belgique, ouvrage dans lequel l'image jouera un rôle important pour l'intelligence du texte.

Le jury chargé de juger ce concours quinquennal sera élu par la Classe des lettres dans la séance de janvier de l'année qui termine chaque période.

Il sera composé de deux membres de la Classe, de deux professeurs de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université libre de Bruxelles et d'un membre de l'enseignement moyen ou normal de l'État.

Lorsque le jury ne jugera aucun ouvrage digne de récompense, la valeur du prix formera un second (troisième, quatrième, etc.) prix à distribuer à un concours suivant, les intérêts de tous les prix en retard servant à grossir le capital.

La première période sera close le 1^{er} mai 1908.

Les auteurs qui se proposent de prendre part à ce concours sont invités à envoyer leurs ouvrages franco à M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie avant le 1^{er} janvier 1908.

Le nom du lauréat sera proclamé dans la séance publique annuelle de la Classe.

**PRIJSKAMPEN VOOR 1904, 1905 EN 1906
EN BESTENDIGE PRIJSKAMPEN.**

**PROGRAMMA VAN DEN PRIJSKAMP
VOOR HET JAAR 1904.**

Afdeeling geschiedenis en letterkunde.

EERSTE PRIJSVRAAG.

De boerenstand en het agrarisch stelsel tijdens de XIV^e, XV^e en XVI^e eeuwen, in een der vorstendommen van de Zuidelijke Nederlanden. — Prijs : acht honderd frank.

TWEEDE PRIJSVRAAG.

Geschiedenis van de ketterijen der Katharen in West-Europa, van de XI^e tot de XIII^e eeuw. — Prijs : acht honderd frank.

DERDE PRIJSVRAAG.

Studie der legende van Godfried van Bouillon, haar oorsprong en hare letterkundige ontwikkeling. — Prijs : acht honderd frank.

VIERDE PRIJSVRAAG.

Doornik en het land van Doornik in de XVI^e eeuw, in maatschappelijk en staatkundig opzicht. — Prijs : zes honderd frank.

**Afdeeling zedelijke en staatkundige
wetenschappen.**

EERSTE PRIJSVRAAG.

De werking der trusts in de tegenwoordige economische inrichting. — Prijs : acht honderd frank.

TWEEDE PRIJSVRAAG.

*De oorzaken van oorlog in de nieuwere en in de heden-
daagsche geschiedenis bestudeeren en rangschikken. Inzon-
derheid zal men de oorzaken doen uitschijnen die wettig
kunnen zijn, en die welke strijdig zijn met de rechtvaardig-
heid of het volkenrecht. — Prijs : acht honderd frank.*

DERDE PRIJSVRAAG.

*Het wezen van de ruimte, volgens de moderne stelsels,
sedert Descartes. — Prijs : acht honderd frank.*

VIERDE PRIJSVRAAG.

*Men vraagt eene studie over de groote Mogendheden en
het openbaar internationaal stelsel sedert 1814. — Prijs :
acht honderd frank.*

VIJFDE PRIJSVRAAG.

*Het determinisme in den meest algemeenen zin van het
woord en in zijne verschillende toepassingen op de natuur-
lijke, zedelijke en maatschappelijke wetenschappen uiteen-
zetten en beoordeelen. — Prijs : duizend frank.*

ZESDE PRIJSVRAAG.

De gebruiken, alsook de wetgeving, betreffende het tweegevecht, inzonderheid in België, in hunne oorsprongen en hunne ontwikkeling bestudeeren. — Prijs : acht honderd frank.

De verhandelingen moeten vóór **1^{en} November 1903** aan den heer Bestendigen Secretaris, in het Paleis der Academiën, te Brussel, vrachtvrij gezonden worden.

Zie verder de reglementsbepalingen.

**PROGRAMMA VAN DEN PRIJSKAMP
VOOR HET JAAR 1905.**

Afdeeling geschiedenis en letterkunde.

EERSTE PRIJSVRAAG.

Men vraagt eene historische studie over de wijze van opvoering der fransche « mystères » van hunnen oorsprong af tot aan de XV^e eeuw. — Prijs : zes honderd frank.

TWEEDE PRIJSVRAAG.

De letterkundige waarde onderzoeken van de voornaamste Nederlandsche rederijders der XV^e en XVI^e eeuw, onder anderen : Jan Van Hulst, Anthonis de Roovere, Cornelis Everaert, Matthijs de Casteleyn, Eduard de Dene en Jan-Baptista Houwaert. — Prijs : acht honderd frank.

DERDE PRIJSVRAAG.

Het synchronisme der feiten betreffende de geschiedenis van Egypte en die van Chaldea, van de oudste tijden tot den inval der Hyksos, vaststellen volgens de jongste ontdekkingen. De onderstellingen betreffende de oorsprongen der Egyptische en Chaldeeische beschavingen onderzoeken. — Prijs : zes honderd frank.

VIERDE PRIJSVRAAG.

De geschiedenis schrijven van de groote pest der XIV^e eeuw met hare godsdienstige, zedelijke en maatschappelijke gevolgen. — Prijs : zes honderd frank.

VIJFDE PRIJSVRAAG.

Men vraagt eene studie over de buten- of haghepoorterie in de Belgische gewesten, van de XIV^e eeuw af tot aan het einde van het oud regiem. — Prijs : zes honderd frank.

**Afdeeling zedelijke en staatkundige
wetenschappen.**

EERSTE PRIJSVRAAG.

Charles Renouvier's stelsel der kennis en der zekerheid uiteenzetten en critisch beoordeelen. — Prijs : zes honderd frank.

TWEEDE PRIJSVRAAG.

De stelsels betreffende de burgerlijke persoonlijkheid uiteenzetten. De toepassingen van die stelsels op den tegenwoordigen maatschappelijken toestand onderzoeken. — Prijs : acht honderd frank.

DERDE PRIJSVRAAG.

Men vraagt eene studie over den staat van den boerenstand in een Belgisch gewest tijdens de XIX^e eeuw. — Prijs : zes honderd frank.

VIERDE PRIJSVRAAG.

De ontwikkeling schetsen van het bijzonder internationaal recht gedurende de laatste vijftig jaren. Te dier gelegenheid zal men de grondbeginsels dier wetenschap alsmede de plaats, die zij onder de andere rechtskundige wetenschappen inneemt, in 't licht stellen. — Prijs : zes honderd frank.

De verhandelingen moeten vóór **1^{en} November 1904** aan den heer Bestendigen Secretaris, in het Paleis der Academiën, te Brussel, vrachtvrij gezonden worden.

Zie verder de reglementsbepalingen.

PROGRAMMA VAN DEN PRIJSKAMP
VOOR HET JAAR 1906.

Afdeling geschiedenis en letterkunde.

EERSTE PRIJSVRAAG.

Men vraagt eene studie over het « exotisme » in de Fransche letterkunde der XVIII^e eeuw. — Prijs : acht honderd frank.

TWEEDE PRIJSVRAAG.

De classificatie maken van de Waalsche tongvallen van België uit het drievoudig oogpunt van de klankleer, de vormleer en den woordenschat. — Prijs : acht honderd frank.

DERDE PRIJSVRAAG.

De geschiedenis der invallen in België schrijven door middel van de stelselmatige studie van de datums, welke de in de bouwvallen van villa's, in grafsteden en in de begraven schatten gevonden munten opleveren. — Prijs : acht honderd frank.

VIERDE PRIJSVRAAG.

Men vraagt eene studie over de letterkundige waarde der Nederlandsche pamfletten in de XVI^e eeuw. — Prijs : acht honderd frank.

Afdeling zedelijke en staatkundige wetenschappen.

EERSTE PRIJSVRAAG.

Eene historische en critische studie schrijven over de inrichting der nationale banken; de werkwijze der banken, ingericht op de grondslagen der Nationale Bank van België (wet van 1900), vergelijken met die der eigenlijke Staatsbanken. — Prijs : acht honderd frank.

TWEEDE PRIJSVRAAG.

Men vraagt eene studie over de internationale bonden. — Prijs : Zes honderd frank.

DERDE PRIJSVRAAG.

Men vraagt een onderzoek over de methoden der staatshuishoudkunde aangeprezen door de voornaamste vertegenwoordigers der æconomische wetenschap in Duitschland

heden ten dage (Knies, Schmoller, Wagner, Menger). — Prijs : acht honderd frank.

De verhandelingen moeten vóór **1^{en} November 1905** aan den heer Bestendigen Secretaris, in het Paleis der Academiën, te Brussel, vrachtvrij gezonden worden.

**REGLEMENTSBEPALINGEN
DIE VOOR DE PRIJSKAMPEN GEMEEN ZIJN.**

De ingezonden verhandelingen moeten leesbaar geschreven en mogen in het Fransch, het Nederlandsch of het Latijn opgesteld zijn.

De Academie eischt de grootste nauwkeurigheid in de citaten; te dien einde verlangt zij van de schrijvers, dat zij de uitgaven en de bladzijden der door hen aangehaalde werken zullen aanduiden.

De schrijvers mogen op hun werk hunnen naam niet vermelden; zij zullen er alleen eene kenspreuk op plaatsen, die moet herhaald worden op een verzegelden brief, bevattende hunnen naam en hun adres. Het is verboden eenen schijnnaam te bezigen. Indien zij aan deze eischen te kort komen, kan geen prijs hun worden toegewezen.

Werken, die na den gestelden datum inkomen of waarvan de schrijver, op welke manier ook, zich heeft laten kennen, zullen uit den prijskamp gesloten worden.

De Academie herinnert, dat de aan haar oordeel onderworpen verhandelingen in haar archief worden neergelegd en er bewaard blijven. Nochtans kunnen de schrijvers er afschriften laten van maken, mits zich daartoe tot den Bestendigen Secretaris te wenden.

BESTENDIGE PRIJSKAMPEN.

PRIJS DE STASSART.

VADERLANDSCHE GESCHIEDENIS.

(Zevende tijdvak : 1895-1900, verlengd tot 1^{en} November 1904.)

Volgens de stichtingsakte looft de Klas der Letteren eenen prijs van *drie duizend frank* uit aan den schrijver van het beste werk, geschreven in het Fransch, het Nederlandsch of het Latijn, als antwoord op de volgende prijsvraag :

Een onderzoek over den oorsprong en de maatschappelijke rol der begijnhoven in de Nederlanden (of ten minste in België) tot het midden der XVI^e eeuw.

De handschriften moeten vóór **1^{en} November 1904** aan den heer Bestendigen Secretaris, in het Paleis der Academiën, te Brussel, vrachtvrij gezonden worden.

De mededingers zullen de bovenstaande reglements-bepalingen voor de prijskampen der Klas in acht nemen.

PRIJS DE STASSART.

VERHANDELING OVER EENEN BEROEMDEN BELG.

(Negende tijdvak : 1899-1904.)

Volgens de stichtingsakte looft de Klas der Letteren eenen prijs van *zes honderd frank* uit voor den schrijver der beste verhandeling, geschreven in het Fransch, het

Nederlandsch of het Latijn, en gewijd aan *het leven en de werken van Antoon Van Dijck*.

Vóór 1^{en} November 1904 moeten de handschriften aan den heer Bestendigen Secretaris, in het Paleis der Academiën, te Brussel, vrachtvrij gezonden worden.

De mededingers zullen de bovenstaande reglements-bepalingen voor de prijskampen der Klas in acht nemen.

PRIJS DE SAINT-GENOIS.

NEDERLANDSCHE VERHANDELING OVER GESCHIEDENIS
OF LETTERKUNDE.

(Vierde tijdvak : 1898-1907.)

Luidens den wil des stichters, looft de Klas der Letteren en der Zedelijke en Staatskundige Wetenschappen, voor het vierde tijdvak van dezen prijskamp, eenen prijs van *duizend frank* uit voor den schrijver van het beste werk, geschreven in het Nederlandsch, als antwoord op de volgende prijsvraag :

De geschiedenis schrijven van het Calvinistisch tijdvak te Gent (1576-1584).

Vóór 1^{en} November 1907 is de termijn tot het inzenden der verhandelingen verstreken.

De mededingers zullen de bovenstaande reglements-bepalingen voor de prijskampen der Klas in acht nemen.

PRIJS TEIRLINCK.

NEDERLANDSCHE LETTERKUNDE.

(Vierde tijdvak : 1892-1896, verlengd tot 1^{en} November 1904.)

Een prijs van *duizend frank* zal toegekend worden aan het beste antwoord op de volgende prijsvraag :

De geschiedenis schrijven van het Nederlandsch proza vóór den Bourgondischen invloed, d. i. tot aan de vereeniging onzer gewesten onder Philips van Bourgondië, omstreeks 1430.

De termijn voor het inzenden der verhandelingen, die in het Fransch, het Nederlandsch of het Latijn mogen opgesteld zijn, is verlengd tot **1^{en} November 1904**. Zij moeten vrachtvrij aan den heer Bestendigen Secretaris, in het Paleis der Academiën, te Brussel, gezonden worden.

De mededingers moeten de bovenstaande reglements-bepalingen voor de prijskampen der Klas in acht nemen.

PRIJS JOSEPH DE KEYN.

Twaalfde prijskamp.

(Tweede tijdvak : 1902-1903.)

Middelbaar onderwijs en nijverheidskunst.

Het tweede tijdvak van den twaalfden jaarlijkschen prijskamp Joseph De Keyn zal op **31^{en} December 1903** gesloten worden.

Gewijd aan het onderwijs van den tweeden graad, omvat dit tijdvak de werken over middelbaar onderwijs of opvoeding, de nijverheidskunst erin begrepen.

Eene som van *drie duizend frank* kan onder de schrijvers der bekroonde werken verdeeld worden.

Mogen aan den prijskamp deelnemen de onuitgegeven werken, zoowel als de school- en leesboeken, die van 1^{en} Januari 1902 tot 31^{en} December 1903 verschenen zijn. Zij moeten vóór 1^{en} Januari 1904 aan den heer Bestendigen Secretaris, in het Paleis der Academiën, te Brussel, vrachtvrij gezonden worden.

Alleen Belgische schrijvers en werken, die in eenen uitsluitend wereldlijken geest buiten alle godsdienstige begrippen zijn opgevat, zullen tot dezen prijskamp toegelaten worden. De handschriften of drukwerken mogen in het Fransch of in het Nederlandsch opgesteld zijn. De drukwerken worden toegelaten zonder aanzien van het land, waarin zij het licht zagen. De handschriften mogen den naam des schrijvers vermelden of verzwijgen; in dit laatste geval zullen zij vergezeld zijn van een verzegelden brief, bevattende naam en woonplaats des schrijvers. De handschriften blijven het eigendom der Academie; nochtans kunnen de schrijvers er op hunne eigene kosten afschriften van laten maken. Ieder bekroond handschrift moet binnen het loopend jaar in druk verschijnen; slechts na de uitgave van zijn werk zal de bekroonde zijnen prijs kunnen ontvangen.

PRIJS ADELSON CASTIAU.

(Achtste tijdvak : 1902-1904.)

Het achtste tijdvak van dezen prijskamp wordt op 31^{en} December 1904 gesloten.

De prijs, ter waarde van *duizend frank*, zal toegekend

worden aan den schrijver van het beste werk, in het Fransch of het Nederlandsch geschreven :

Over de middelen tot verbetering der zedelijke, verstandelijke en lichamelijke gesteldheid der werkende en der behoeftige standen.

Alles, wat dezen prijskamp betreft, moet vóór **1^{en} Januari 1905** aan den heer Bestendigen Secretaris, in het Paleis der Academiën, te Brussel, gezonden worden.

Slechts de Belgische schrijvers worden tot dezen prijskamp toegelaten. Handschriften zoowel als drukwerken worden toegelaten. Vermelden zij den naam des schrijvers niet, dan moeten zij eene kenspreuk dragen, die op eenen verzegelden brief bevattende zijnen naam en de aanduiding van zijne woonplaats, zal herhaald staan.

Is het bekroond werk nog onuitgegeven, dan zal het binnen het jaar der bekroning in druk moeten verschijnen; in dit geval zal de bekroonde den prijs slechts na de uitgave van zijn werk ontvangen.

PRIJS JOSEPH GANTRELLE. — KLASIEKE PHILOGIE.

(Zevende tijdvak : 1903-1904.)

De teksten verzamelen, die met de leerstelsels der $\chi\alpha\lambda\delta\alpha\iota$ in betrekking staan, en den invloed bestudeeren door deze leeringen op de Grieksch-Romeinsche oudheid uitgeoefend.

(Achtste tijdvak : 1905-1906.)

Eene critische verzameling samenstellen van de wijsgeerige fragmenten van Porphyryus den Neo-Platoniciaan.

Een prijs van drie duizend frank wordt voor elke dezer prijsvragen uitgelooft.

Slechts Belgische schrijvers mogen mededingen voor den prijs; de titulaire en briefwisselende leden der Academie blijven buiten den prijskamp gesloten.

Den **31^{en} December 1904** is de termijn tot het inzenden der verhandelingen verstreken, voor het zevende tijdvak, en den **31^{en} December 1906**, voor het achtste tijdvak.

De verhandelingen mogen in het Fransch, het Nederlandsch of het Latijn opgesteld zijn.

Zij moeten vrachtvrij aan den heer Bestendigen Secretaris, in het Paleis der Academiën, te Brussel, gezonden worden.

De mededingers moeten de bovenstaande reglements-bepalingen voor de prijskampen der Klas in acht nemen.

—

PRIJS EMILE DE LAVELEYE.

STAATHUISHOUDKUNDE EN MAATSCHAPPELIJKE WETENSCHAP.

Deze prijs, gesticht ter vereering van de nagedachtenis van Emile de Laveleye, bestaat uit eene som van ten minste twee duizend vier honderd frank. Hij wordt om de zes jaren door de Klas der Letteren en der Zedelijke en

Staatkundige Wetenschappen van de Koninklijke Academie van België verleend aan den Belgischen of vreemden geleerde, nog in leven zijnde op het einde van het tijdvak van den prijskamp, wiens gezamenlijke werken door de jury zullen geacht worden op het gebied der staathuishoudkunde en der maatschappelijke wetenschappen, met inbegrip van de finantieele wetenschap, van het volkenrecht en het staatsrecht, van de algemeene of nationale staatkunde, een belangrijken vooruitgang te hebben teweeggebracht.

Het tweede tijdvak zal den **1^{en} Januari 1907** eindigen.

COMMUNICATIONS ET LECTURES.

Note additionnelle à ma lecture faite en séance publique du 6 mai 1903: L'ÉVOLUTION DU ROMAN FRANÇAIS AUX ENVIRONS DE 1150; par Maurice Wilmotte, membre de l'Académie (1).

J'avais réuni les notes sur lesquelles repose ma récente lecture, et celle-ci était rédigée lorsque j'ai eu connaissance — tardivement, je le confesse, — des articles publiés en 1902 par M. G. Paris dans le *Journal des savants* (cahiers de février, juin, juillet, août et décembre) sur le poème de *Cligès*, dû à Chrétien de Troyes. J'ai appris, par ces articles, la réimpression, faite en troisième tirage, de ce poème et du roman d'*Yvain*

(1) Voir *Bull. de l'Acad. roy. de Belgique* (Classe des lettres, etc.), 1903, pp. 323 et suiv.

dans la petite collection de textes que dirige l'éditeur de Chrétien, M. W. Förster (1). Je n'ai pu que faire de rapides allusions à ces diverses publications dans les notes de ma lecture, et encore ai-je été forcé de le faire sur épreuves. Bien qu'il n'y ait rien, dans ces nouvelles contributions, qui soit de nature à modifier essentiellement ma thèse ni mes conclusions, je devais à ces deux maîtres, les plus compétents en la matière, d'insister un peu.

Dans la préface de ses deux réimpressions, M. Förster a, comme en avertit une note de ma lecture, de nouveau modifié ses points de vue sur la date des principaux ouvrages de Chrétien. Après avoir, en 1896 et 1899, fortement rajeuni ces derniers, le voici qui reporte *Cligès* en 1155 et, par conséquent, *Erec* à une date antérieure (2). En ce qui concerne le *Tristan* perdu, il serait disposé, « en se fondant sur de nouvelles recherches », à le considérer comme antérieur à 1154 (« vor 1154 »). Pour *Yvain*, la question est plus épineuse. M. Kölbing avait proposé la date de 1169, en se basant sur un synchronisme historique, auquel M. Paris n'avait pas fait, en le mentionnant, de sérieuse objection. C'est à quoi je m'étais tenu, n'ayant aucune bonne raison de renouveler un débat qui me semblait être sans intérêt. Maintenant,

(1) *Yvain* en 1902, *Cligès* en 1901.

(2) *Yvain*, VIII; comp. *Cligès*, XI, XIII, XXXVII, où on lit : « möglichst vor 1160 »; mais, XXXVIII, en raison d'un rapprochement historique fort douteux, M. F. conclut : « Darnach fiel *Cligès* um 1155, so dass dann die vor ihm liegenden *Tristan* und *Erec* um 1150 anzusetzen wären. ». Voyez toutefois page 477.

M. Förster, avec une remarquable acuité de critique, reprend ce débat et arrive à conclure que « si séduisant que soit ce 1169 », il n'y a rien de formel à tirer du synchronisme allégué par son savant compatriote. Pour lui, et cette fois sans doute *ne varietur*, la date de composition d'*Yvain* flotte « entre 1164 et 1173 » (1). Nous voilà moins avancés que jamais! Restent *Lancelot*, qui serait de 1170, et *Guillaume d'Angleterre*, que — par un nouveau retour à ses anciennes positions — M. Förster paraît décidé à rajeunir en le plaçant « dans les environs du *Perceval* » (2).

M. Paris, de son côté, a proposé de nouvelles dates dans les derniers articles sortis de sa plume savante. Les voici : « *Érec*... se placera vers 1168, *Cligès* vers 1170, *Lancelot* en 1172, *Yvain* en 1175, *Perceval* en 1174-1175 (3). » Je n'ai pas d'objection à faire pour plusieurs de ces chiffres; toutefois, il me paraît que c'est trop rajeunir *Cligès* que de le faire remonter à 1170. Entre 1155 (système Förster) et 1170 (système Paris), il y a de la marge; si l'on veut bien relire les pages que j'ai consacrées à ce texte, on acquerra la conviction qu'il ne peut être antérieur à 1164, ni même à 1165 [si toutefois on admet encore que 1165 est la date du roman de *Troie* (4)]; mais

(1) *Yvain*, IX-XVII.

(2) *Op. cit.*, VII.

(3) *Journal des Savants*, 1902, p. 306.

(4) L'objection basée sur l'antériorité, aujourd'hui admise partout, du roman de *Troie* (et j'ai, je m'en vante, ajouté quelques preuves à celles qu'on avait apportées) ne permet pas, en tout cas, de remonter au delà de 1160, date à laquelle, en ce qui concerne *Troie*, se rallie-

je ne vois pas la nécessité d'aller beaucoup au delà, et je me rallierais, par exemple, à la date de 1166, *Érec* remontant à 1164 (1). D'autre part, je me demande si la date de 1174-1175 convient au fragment de *Perceval*; il faudra, toutefois, attendre l'hypothétique édition de M. Baist pour résoudre cette dernière question. Enfin, il reste à dater *Guillaume d'Angleterre* définitivement, et je dois confesser ici — sans trop insister — mon désaccord avec M. Förster, qui le rajeunit d'excessive façon (2), et avec M. Paris, qui, sans raison valable, montre une grande répugnance à assigner la paternité de cet ouvrage à Chrétien. Voici comment il s'exprime (3) : « Je ne suis » pas convaincu, malgré les arguments de M. Förster, » que l'auteur de ce poème, qui s'appelait Chrétien, soit » Chrétien de Troies. C'est par estime pour notre auteur » que j'hésite à lui attribuer une œuvre aussi faible, aussi » mal composée et, disons-le, aussi absurde. »

rait, semble-t-il, M. Paris (*op. cit.*, p. 303; comp. la note 2). Mais il y a la date d'*Éracle* (1164) qu'il faut — et ni M. Paris ni M. Förster n'y ont pensé — prendre en considération. De là, 1166 pour *Cligès*.

(1) Une autre objection a été formulée par M. Paris, dans des termes que rappellent — involontairement — ceux que j'ai employés, p. 336 : « Si l'on plaçait *Cligès* en 1155, comme on ne peut guère » supposer *Lancelot* écrit avant 1170 [ainsi se résout — *Yvain* étant de 1172-1173 — la difficulté soulevée par moi, p. 336, n. 4], il » faudrait admettre que Chrétien est resté une quinzaine d'années » sans rien produire, ce qui est fort invraisemblable. » L'objection est, en effet, très grave; mais l'influence exercée sur l'auteur de *Cligès* par ceux de *Troie* et d'*Éracle* la rend superflue.

(2) Voy. *supra*, p. 477.

(3) Voy. encore *ibid.*, p. 297; p. 302, n. 3, et p. 306, n. 3, où s'accusent les mêmes défiances ultra-dédaigneuses.

Malgré l'autorité du savant français, qui a édicté d'un peu haut cette sentence, je reste convaincu que *Guillaume d'Angleterre* est un écrit de Chrétien de Troïes; mais je le suis au même degré que c'est un écrit de sa jeunesse, dont lui-même n'a pas tiré vanité dans la suite, au point qu'il a négligé peut-être (1) de le mentionner dans la liste d'ouvrages, par laquelle débute son *Cligès*. Il est exact que, imité ou traduit en langue étrangère, le *Guillaume d'Angleterre* n'a jamais été attribué à Chrétien dans la suite des temps. Mais n'en est-il pas de même du *Tristan*, dont nous ne savons rien, pas même s'il a été imité en Allemagne ou en Angleterre ?

Et puisque j'ai nommé *Tristan*, il faut — bien que j'aie expressément réservé la question dans ma lecture — dire deux mots d'une nouvelle doctrine, exposée par M. G. Paris à son sujet. Tous ceux qui se sont occupés de la vieille légende bretonne auront lu avec surprise les pages bien rapides dans lesquelles ce maître nous déclare qu'après avoir longtemps admis l'existence d'un poème de Chrétien sur *Tristan et Yseut*, il est arrivé à se convaincre qu'il n'y en avait point, et que l'allusion du début de *Cligès* :

Cil qui fist...

.

Del roi Marc et d'Iseut la blonde

se rapportait simplement à « un petit poème épisodique » qui mettait en scène Marc et sa femme, mais qui n'avait

(1) Je dis « peut-être », car rien ne prouve qu'il n'y a pas ici une lacune (comp. Förster, notes additionnelles à son commentaire du nouveau *Cligès*).

» pas grande importance, à en juger par l'oubli où il est tombé (1) ».

Pour M. Förster, au contraire, non seulement Chrétien aurait composé un poème étendu et de haute importance littéraire sur les deux amoureux de la légende; mais — et ceci, en effet, est un peu excessif — toutes les versions que nous possédons de cette légende en dériveraient « *selbstverständlich* » (2). Pourquoi « *selbstverständlich* »? C'est ce que je me suis en vain demandé, car l'argumentation toute théorique sur laquelle M. Förster appuyait cette tranchante affirmation n'a pas résisté à la critique serrée qu'en a faite M. Gaston Paris (3). D'autre part, le scepticisme de ce dernier à l'égard du *Tristan* de Chrétien n'est guère mieux fondé, et, en ce sens, on peut dire que les extrêmes de la critique se touchent sur un sujet où il y aurait urgence à ce qu'on se mit d'accord. Que sont les raisons de M. Paris? Purement négatives. Nous n'avons ni mention d'un *Tristan* dû à Chrétien dans la suite, ni preuve qu'il ait été cité, imité ou traduit; de plus, si Chrétien l'avait fait, « ç'aurait été quelque chose » de subtil, de froid, de maniéré, de mondain, qui » n'aurait certainement ressemblé en rien au récit à la » fois naïf et cynique, effrontément joyeux et profondément triste, passionné, barbare et presque sauvage, » que nous laissent entrevoir les rédactions de ce thème » qui nous sont parvenues ». G. Paris va plus loin; il soutient que « si les poèmes que nous possédons avaient

(1) *Journal des Savants*, vol. cité, p. 302.

(2) *Cligès*³, XXII.

(3) *Op. cit.*, p. 299, sq.

» pour base une œuvre de Chrétien, ils présenteraient un
 » caractère absolument différent de celui qu'ils ont con-
 » servé à travers toutes les altérations que leur ont fait
 » subir les changements de temps et de lieu (1) ».

J'avoue qu'il n'y a rien là qui me convainque, ni qui ébranle ma foi en l'existence d'un *Tristan* de Chrétien de Troyes, car c'est sur des témoignages *externes* que s'appuie Gaston Paris. Et les témoignages *internes*, qu'en fait-il donc? Que fait-il des allusions répétées dont *Érec* et *Cligès* nous ont gardé la trace palpable? Lui-même en a signalé une dans le *Philomena*, qu'il a restitué à notre auteur et voici qu'il en découvre une autre, et pas insignifiante, dans une chanson qu'il revendique pour celui-ci (2); c'est encore lui qui nous montre « Chrétien... dans toute la première partie de sa carrière poétique, dominé par le merveilleux conte ». Il y a plus, il y a l'espèce de *crescendo* que l'on constate, en allant des ouvrages perdus au premier ouvrage conservé. Trois des quatre allusions d'*Érec* (424-426, 1247-1250, 2075-2077, 4946) sont, si je puis dire, dépréciatives; la beauté d'Yseut, la joie provoquée par la victoire de Tristan à l'île de Saint-Samson, seraient, lit-on, peu de chose, si on les compare à la beauté d'Énide et à la victoire d'Érec. C'est l'application de l'adage « de plus fort en plus fort » à la littérature, application qui n'étonne pas chez un homme mettant la beauté d'Énide au-dessus de celle d'Hélène, et soutenant, dans *Cligès* (3), que la joie provoquée par la venue de

(1) *Op. cit.*, p. 301.

(2) *Ibid.*, *id.*, n. 3.

(3) Voy. *supra*. p. 344; la comparaison avec Hélène est au vers 6344 d'*Érec*.

celle qu'aime ce personnage chez Arthur serait plus grande que la joie éprouvée à Troie, lorsque Pâris y conduisit sa belle proie. Si — et cela peut être admis en raison même du silence des textes de date postérieure — le *Tristan* de Chrétien eut peu de succès, on comprendra que le poète ait mis une sorte d'amour-propre à exalter, aux dépens de héros qu'il avait mal réussi à chanter, d'autres héros sortis de son imagination et sur lesquels elle pouvait s'exercer en toute liberté. Et cela ne veut pas dire que son *Tristan* fût « subtil », fût « froid », fût « maniéré », comme il plait à M. Gaston Paris de le croire ; car, à relire *Érec*, on y découvre de la simplicité et de la fraîcheur, d'heureuses réminiscences de l'épopée et des dons nouveaux, étrangers à celle-ci ; or, selon toute vraisemblance, ce fut après *Tristan* que fut écrit *Érec*, et il est tout à fait admissible que la *manière* de Chrétien ait été déjà plus accentuée dans le second de ces poèmes qu'elle ne l'était dans le premier.

Ce n'est pas là toute la thèse de Gaston Paris ; ce n'en est même pas l'essentiel. Il est, en effet, surtout préoccupé d'établir que Thômas a écrit son *Tristan* avant que Chrétien composât son *Cligès*, et que c'est l'ouvrage de son illustre confrère qui exerça sur l'invention et les procédés littéraires du poète champenois une influence décisive. J'ai à peine besoin de dire que M. Förster est d'un avis diamétralement opposé. Outre qu'il revendique pour Chrétien la paternité du premier *Tristan*, il ne perd aucune occasion de déprécier — à l'excès, je trouve, — celui de son rival (1), et, en fin de compte, tout en voyant

(1) Voy. *Cligès*, XXXII (*ungeschickte*, deux fois) ; XXIV (*idem* ; XXXV (*ungeschickt... ungemein schwach*), etc.

dans *Cligès*, comme M. Paris, des traces certaines de l'influence exercée par la légende des deux amants bretons (1), il tire de cette constatation des conclusions opposées. Je me réserve, lorsque l'édition de M. Bédier aura, enfin, vu le jour, de reprendre pour mon compte cet attrayant débat. L'ayant esquivé dans ma lecture (2), j'aurais étrange posture en l'abordant ici.

(1) Une seule observation : Pas un des arguments de M. Paris en faveur de la priorité de Thomas qui ne puisse être retourné ! Le seul qui m'ait un peu troublé, à première inspection, est celui qui est formé par le jeu de mots *amer... mer*, que Godfried de Strasbourg a pris évidemment à la source et que Chrétien reproduit dans *Cligès* (*op. cit.*, pp. 354, 355). Mais qui nous prouve que Thomas, qui a pillé Wace sans vergogne, n'en ait pas fait autant de Chrétien ? Je compte apporter les preuves d'autres larcins dont il s'est rendu coupable, lorsque le moment viendra d'analyser ses fragments. Ce qui plaide peut-être le plus contre lui, c'est l'omission, chez lui du délicieux trait du cheveu d'or d'Iseut, apporté en Cornouailles par l'hirondelle. Ce trait est dans *Cligès* et, selon toute vraisemblance, il figurait dans le *Tristan* du même auteur ; autrement on est forcé — et que d'invéraisemblances accumulées ! — d'admettre que celui-ci « ait connu d'autres poèmes sur *Tristan* » que celui de Thomas. Où s'arrêter alors ?

(2) Voy. p. 335, n. 3, où je me borne à dire qu'à mon sens, Thomas est « postérieur à 1170 ». Je constate que M. Förster (*Cligès*, XXXVII) propose la date de « 1170 environ ».

L'étymologie de VLAMING et VLAANDEREN; par J. Vercoullie,
correspondant de l'Académie.

Dans son *Histoire de Belgique*, I, 45, notre savant confrère M. H. Pirenne dit du mot *Flandre* : « l'origine en est inconnue ». A ce propos, M. S. Muller Hzn. lui indiqua l'explication qu'il en avait donnée dans *De Civitates van Gallië* (1).

C'est ce fait, à moi signalé par M. H. Pirenne, qui me déterminà à examiner à mon tour la question et à vous communiquer mes résultats.

*
* *

Voyons d'abord ce que nous apprend la langue flamande elle-même. Nous y trouvons les mots *Vlaming*, *Vlaamsch* et *Vlaanderen*.

Pas de doute que *Vlaming* et *Vlaamsch* ne soient des dérivés d'un même primitif, notamment *Vlame*. Il doit en être de même de *Vlaanderen*, comme notre savant confrère M. L. Vanderkindere l'a déjà fait remarquer dans son *Histoire de la formation territoriale des principautés belges au moyen âge* (2).

En effet, d'une part *a* dans *Vlaanderen* se présente presque toujours avec la même quantité que dans *Vlaming* et *Vlaamsch*; d'autre part, le phénomène du *d*

(1) *Mémoires de l'Académie royale des sciences d'Amsterdam*, 1898, p. 17.

(2) *BCH*, 1898, 5^e sér., VIII (1898), p. 397.

épenthétique entre une liquide ou nasale et un *n* n'est pas assez ancien en flamand (1) pour que nous puissions avoir affaire à ce phénomène dans ce mot-ci. *Vlaanderen*, datif pluriel de *Vlaander*, est donc formé avec un suffixe *-der* de *Vlame*, comme *schande* de *schamen*. Or dans les langues indogermaniques ce suffixe forme entre autres des noms de peuples aussi bien que de pays, de sorte que *Vlaanderen* signifie (dans) les Flandres ou (chez) les Flamands.

L'existence de *Vlame* n'est pas constaté, je pense, avant le XIX^e siècle, où le mot pourrait être une reconstruction analogique; mais son ancienneté est prouvée par les noms allemand et danois des Flamands, *Flamländer* et *Flamlænding*, deux dérivés de *Flamland* = pays des « *Vlamen* ».

Cette parenté entre *Vlame*, *Vlaming*, *Vlaamsch* et *Vlaanderen*, qui ne peut faire de doute, réfute donc l'étymologie proposée par Dom J. Jonckheere dans une série d'articles de la *Revue catholique*, 1882 et 1883. *Vlaanderen* ne peut être le latin *planariæ*, d'abord parce que *Vlaanderen* ne désigne pas à l'origine les plaines flamandes, le pays plat des Flandres, mais un tout petit coin seulement de ces plaines, notamment « le pays maritime situé au nord et à l'ouest de Bruges (2) », les « doyennés de Bruges, d'Oudenburg et d'Aardenburg (3) »; — ensuite, parce que le phénomène du *d* épenthétique est de beaucoup postérieur à l'époque où *Vlaanderen* aurait été

(1) Cf. W. VAN HELTEN, *Mnl. Spraakkunst*, § 134; J. FRANCK, *Mnl. Grammatik*, § 115.

(2) H. PIRENNE, *op. cit.*, p. 45.

(3) L. VANDERKINDERE, *op. cit.*, p. 398; voir aussi WARNKÖNIG, I. 13.

emprunté; — enfin, et ceci est décisif, parce que la transformation du *p* latin en *f* germanique, *v* flamand, supposerait que l'emprunt aurait dû se faire avant l'entrée en action de la loi de Grimm ou la loi de la substitution des consonnes, c'est-à-dire antérieurement au III^e siècle avant notre ère (1).

*
* *

Pour en apprendre davantage sur *Vlame* et les suffixes avec lesquels sont formés ses dérivés, il nous faudra regarder au-delà du flamand.

De ces suffixes toutefois *-sch* de *Vlaamsch* peut rester hors cause et *-ing* de *Vlaming* ne donne lieu qu'à la remarque que quand il forme des noms de famille, de dynasties ou de tribus, il donne des *pluralia tantum* (2), c'est-à-dire qu'il nous faudrait : sing. *Vlame*, plur. *Vlamingen*, et par conséquent que le pluriel *Vlamen* et le singulier *Vlaming* sont des formes analogiques.

Il n'y a donc à s'occuper que du suffixe *-der*, qui était en protogermanique *-thar* ou *thra*, indogermanique *-tor* ou *-tro*. Or ce suffixe ne forme dans les langues germaniques que des noms d'agents, des noms d'objets et des noms abstraits (3). S'il en est ainsi, *Vlaander* est un nom d'agent et synonyme de *Vlaming* et *Vlame*, qui étaient donc à l'origine également des noms d'agents.

La synonymie de *Vlaander* et *Vlaming* me semble

(1) Cf. F. KLUGE, *Vorgeschichte*, § 33.

(2) Cf. F. KLUGE, *Nominale Stammbildungslehre*, §§ 26-27.

(3) Cf. F. KLUGE, *ibid.*, §§ 30, 93-96 et 141. — Dans les autres langues indogermaniques, il forme en outre fréquemment des noms de lieux : cf. BRUGMANN, *Grundriss*, II, § 151.

confirmée — comme d'ailleurs M. H. Pirenne me l'a déjà fait observer — par l'expression « *in Flandris et in Mempisco* » (1). En effet, un nom de pays, à moins de désigner un assemblage de régions, n'a la forme du pluriel que quand il est en même temps nom de peuple : c'est le cas pour *Polen*, *Pruisen*, *Beieren* (= chez les Polonais, Prussiens, Bavarois), à côté desquels nous trouvons angl. *Poland*, allem. *Preussenland*, *Beierland*; et *Vlaanderland* à côté de *Vlaanderen* ne peut être dû au hasard ni à l'analogie, puisque *Vlaenderenlant* se trouve chez Maerlant et dans la *Rijmchronijk*, et que *Fleondraland* existait en anglo-saxon (2). Ainsi *Vlaanderland* est tout à fait synonyme du *Flamlund* de l'allemand et du danois.

*
* * *

Le latin du moyen âge exprimait donc l'idée du pays de Flandre par *Flandri*, *apud Flandros*, *in Flandris*, tout comme faisait la langue flamande; pour avoir un nom de pays et un nom de peuple distincts, on a dû former naturellement *Flandra* d'abord, *Flandria* ensuite, et de préférence les employer au pluriel, sous l'influence de l'habitude de désigner le pays par le nom du peuple au pluriel.

La signification de *flamand* pour *Vlaander* me semble encore confirmée par l'existence dans les langues romanes du mot *Flandre* avec la même signification.

Je ne doute pas que le vieux mot liégeois *on flande* =

(1) H. PIRENNE, *op. cit.*, p. 45.

(2) KERVYN DE LETTENHOVE, *Histoire de Flandre*, éd. de 1847, pp. VII et 110.

un hareng-saur, soit notre mot *Vlaander* signifiant ici littéralement un *Flamand*. De même le français *flandrin* doit être un dérivé, non de *Flandre* = le pays flamand, mais de *Flandre* = un Flamand, car c'est bien un diminutif avec sens péjoratif; et la signification des diminutifs appartient nécessairement à la même catégorie que celle des primitifs. D'ailleurs, le suffixe français pour le nom de l'habitant ou l'occupant n'est pas *-in*, mais *-ien*, à côté de *-ais*, *-ois*, etc. (*collégien*, *faubourien*, *Tournaisien*, *Prussien*) (1).

M. S. Muller (2) résout la question en disant : « *Vlaanderen* me semble le datif pluriel du nom de pays, correspondant au bas-latin *Flandriæ*, fr. les *Flandres* et non du nom de peuple, comme *Polen*, *Zweden*, etc. »

M. H. Kern, dans sa célèbre étude *Germaansche Woorden* (3), explique également *Vlaander* par **Flāmadhra*, **Flāndra* = pays des Flamands; mais dans la traduction française de cette étude (4), il admet aussi la possibilité de *Vlaander* = **Flāmathēr*, **Flānder*, c'est-à-dire Flamand; de même il constate dans ses deux textes la coexistence de *Texuander* et *Texuandra*. Je ne nie d'ailleurs pas l'existence de **Flāndra* (5), mais je crois avoir prouvé que

(1) *Flandrius*, dont la transformation flamande est *Flandrijs* (cf. *Flandrijs*, éd. Franck, 1878, p. 11) est de même un doublet de *Flander*.

(2) *Op. cit.*, p. 17.

(3) H. KERN, *Germaansche Woorden* (MÉM. DE L'ACAD. ROY. DES SCIENCES D'AMSTERDAM), 1872, p. 331.

(4) *Revue celtique*. 1873-1875, p. 174.

(5) Puisque ce suffixe formait aussi des noms de lieux en sanscrit, en grec, en latin (cf. note 1, p. 486), il est, en effet, très probable qu'il en était de même en germanique. Mais je préfère admettre, avec

le *Vlaander* qui nous est historiquement connu, correspond à **Flānder*, nom de peuple.

Reste à examiner *Vlame*. Les formes anglo-saxonne (*flæming*), nordiques (*flæmingar*, *flæmingi*, *Flæminggaland*) et mha. (*vlæminc*) nous apprennent simplement que l'*a* long de *Vlame* n'est pas un *ā* allongé, issu d'un *ǣ* bref, mais un *ǣ* long par nature. Elles ne nous permettent pas de reconstruire avec certitude la forme protogermanique, parce qu'elles sont empruntées et non congénères; la forme flamande seule n'y suffit pas non plus, parce qu'elle nous laisse dans l'incertitude sur la voyelle radicale et la consonne initiale. Dès lors la reconstruction de M. S. Muller (1), westgerm. **Flāman*, germ. **Flēman* (2), n'est pas d'une solidité à toute épreuve. Si au contraire elle est bien faite, son rapprochement avec **πλήμων*, *πολέμων* = guerrier, est phonétiquement inattaquable. Mais la signification donne à réfléchir. Il n'y a pas moyen en grec de séparer *πόλεμος* de *πελεμίζω* (3), qui à son tour se rapproche de got. *usfilma*, nord. *falma*, *felmta*, etc. (4). Il s'ensuivrait que dans un petit coin germanique on aurait possédé un mot idg. avec une signification qui semble un développement sémasiologique exclusivement grec, et avec une forme de la racine (première syllabe faible, seconde normale allongée) dont il n'y a nulle part le pendant.

Kluge, que ce n'était pas le cas, et dès lors je crois que les rares noms de pays en -*dra* sont des dérivés analogiques de noms de peuples en -*der*.

(1) *Op. cit.*, p 17.

(2) Nous mettrions plutôt : protogermanique **Flēma*, **Flēmón*.

(3) Cf. W. PRELLWITZ, *Etym. Wörterb. d. Gr. Spr.*, 1892.

(4) Cf. UHLENBECK, *Etym. Wörterb. d. Got. Spr.*, 1896.

Il convient donc d'être sceptique vis-à-vis de l'étymologie de M. S. Muller. Y en a-t-il une meilleure ?

Je n'hésite pas à répondre affirmativement, et comme toujours c'est la plus simple. Elle a d'ailleurs déjà été proposée par Gibson et par Kervyn (1).

Il y a en anglo-saxon un mot *fléam* = fuite (nord. *flaumr*, aha. *flaum*, formation analogue à *toom* et *droom*), dont les deux dérivés *flýma* et *flýming* = fuyard, exilé, présentent avec *Vlame* et *Vlaming* trop d'analogie pour qu'on ne soit pas *a priori* tenté de les identifier (2).

Je sais bien qu'on m'objectera qu'en néerlandais les correspondants de *flýma* et *flýming* seraient **Vloome* et **Vlooming* avec *ó* long-aigu. Mais cela n'est vrai que pour les dialectes francs et saxons du néerlandais; dans les dialectes frisons aux trois mots ags. *fléam*, *flýma* et *flýming* correspondraient des mots avec *d*.

Pourquoi *Vlame* et *Vlaming* ne seraient-ils pas les formes frisonnes de **Vloome* et **Vlooming* (3)? Il y aurait là le même phénomène que dans les mots *baak*, *fraai*, *laai*, *slank* et *dageraad*, qui ont tous passé dans la néerlandaise avec l'*d* frison au lieu de l'*ó* franc. Il y a d'ailleurs une importante raison historique pour que le mot *Vlame* soit frison. On n'a qu'à se rappeler la forma-

(1) Cf. KERVYN, *op. cit.*, p. VII.

(2) Cf. aussi nord. *flæma* = fuir et *flæmingr* = fuite.

(3) L'umlaut, ou apophonie, ne commence à se manifester que vers la fin du VIII^e siècle; d'autre part, nos dialectes francs s'y sont toujours montrés rebelles; donc *Vlame* et *Vlaming* ne correspondent pas directement à *flýma* et *flýming*, mais à la forme que ces mots avaient antérieurement à l'umlaut, soit **fléama* et **fléaming*.

tion du *pagus Flandrensis* (1) et l'on comprendra que les quelques Frisons, descendus jusqu'au Sincfal et séparés du gros de leur nation par l'estuaire de l'Escaut, devaient se considérer eux-mêmes et être considérés par les autres comme des *Vlamen*, c'est-à-dire des *profugi*, des *exsules*. A propos de *Vlamingstraat* et *Vlamingdam* à Bruges, « le nom de la grande voie ou digue qui reliait Bruges à Scarphout (Blankenberghe) », Dom J. Jonckheere fait l'ingénieuse remarque que ce nom témoigne encore de nos jours de l'origine étrangère des Flamands (2).

Donc *Vlame*, forme frisonne du néerlandais **Vloome*, est un dérivé du verbe *vlieden* (all. *fliehen*, ang. *to flee*, ags. *fléon*, got. *thliuhan*) et signifie *fugitif*, *fuyard*, *exilé*. *Vlaming* et *Vlaander* en sont des synonymes.

(1) Cf. L. VANDERKINDERE, *Les origines de la population flamande* (BULL. DE L'ACAD. ROY. DE BELGIQUE, 1885, p. 445).

(2) *Revue catholique*, 1883, p. 144.



CLASSE DES BEAUX-ARTS.

Séance du 2 juillet 1903.

M. G. HUBERTI, directeur.

M. le chevalier EDM. MARCHAL, secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. F.-A. Gevaert, Th. Radoux, G. De Groot, Gustave Biot, H. Hymans, Joseph Stallaert, Max. Rooses, J. Robie, A. Hennebicq, Éd. Van Even, Ch. Tardieu, J. Winders, Ém. Janlet, C. Meunier, Ém. Mathieu, Eug. Smits, G. Bordiau, Louis Lenain, *membres* ; L. Solvay, J. Blockx et Julien Dillens, *correspondants*.

MM. H. Maquet, *membre titulaire* ; Xav. Mellery et Léon Frédéric, *correspondants*, ont motivé leur absence.

CORRESPONDANCE.

M. le Ministre de l'Agriculture demande l'avis de la Classe sur une modification au règlement qui lui a été proposée par le dernier jury du grand concours de composition musicale en ce qui concerne le nombre de candidats à admettre à l'épreuve préparatoire. — Communication sera donnée à M. le Ministre des propositions de la Classe.

— Le même Ministre envoie la XXIX^e livraison (*La Rosière républicaine, opéra en un acte*) des œuvres de

Grétry, publiées aux frais du Gouvernement par la Commission chargée d'éditer les travaux des grands musiciens.

— Remerciements.

— Hommages d'ouvrages :

a. *Nederlandsche spreekwoorden handelend voorgesteld door Pieter Breughel den Oude*; b. *Un tableau de K. D. Kauninck au Musée de Gand*; par L. Maeterlinck. — Remerciements.

RAPPORTS.

Il est donné lecture des appréciations suivantes :

1° De MM. Biot, Lenain et Hymans, sur le premier rapport semestriel (séjour à Paris) de M. Victor Dieu, premier prix du grand concours de gravure de 1901 (rapport accompagné d'une gravure et de trois dessins);

2° De MM. Stallaert, Hennebicq et Smits, sur le rapport semestriel (séjour à Florence) de M. Vloors, premier prix du grand concours de peinture de 1898;

3° De MM. Dillens, Rooses et Meunier, sur le premier rapport semestriel (séjour en Italie) de M. François Huygelen, premier prix du grand concours de sculpture de 1900.

Renvoi de ces appréciations à M. le Ministre de l'Agriculture pour être communiquées aux intéressés.

— Sur l'avis de la Section de sculpture, la Classe adopte :

1° Le modèle du buste de M. Mathieu Leclercq, ancien membre de la Classe des lettres, par M. Namur;

2° Le modèle du buste de Nicaise De Keyzer, ancien membre de la Classe des beaux-arts, par M. Gilis.

3° Le modèle du buste d'Alexandre Pinchart, par M. Weygers, est adopté, sauf les quelques corrections que l'artiste devra y apporter à la suite d'observations qui lui seront faites par MM. De Groot et Hymans.

COMMUNICATION ET LECTURE.

La publication des œuvres de Grétry dans la collection des travaux des grands musiciens belges; par le chevalier Marchal, secrétaire perpétuel de l'Académie.

Le 8 novembre 1860, M. le Ministre de l'Intérieur, Charles Rogier, adressait au Roi le rapport suivant :

« Sire,

Le Gouvernement de Votre Majesté a encouragé, par différents actes, la publication des anciens monuments de la littérature et de l'histoire nationales. Dans un autre ordre de travaux de l'intelligence, le passé nous a légué également de précieux souvenirs à recueillir et à mettre au jour. Les musiciens belges des XV^e et XVI^e siècles comptent parmi les compositeurs les plus originaux et les plus savants qui illustrèrent les premiers âges de la musique moderne. A côté des noms de Tinctoris, de Josquin Desprez, d'Adrien Willaert, d'Orlando de Lassus, dont la renommée n'a point pâli, il en est un grand nombre d'autres qui méritent d'être remis en honneur. Malheureusement les œuvres de nos anciens maîtres sont

peu connues des musiciens de nos jours, à cause des changements qui ont été introduits dans la notation de la musique en usage aux époques où ces ouvrages ont paru.

J'ai pensé que l'on rendrait à l'art un service non sans importance en faisant traduire et publier en notation moderne les principales productions des compositeurs belges des XV^e et XVI^e siècles. Ce projet a été soumis à l'Académie royale, qui lui a donné son approbation. L'éminent directeur du Conservatoire royal de musique de Bruxelles a bien voulu se charger d'ouvrir, dans cet établissement, un cours de paléographie musicale, et les traducteurs, formés par ses soins, ont appliqué d'abord les connaissances qu'ils ont acquises à la mise en notation moderne du plus grand et du plus fécond des compositeurs belges : Roland de Lattre. Déjà une partie des ouvrages les plus remarquables de cet illustre musicien est prête pour l'impression.

J'ai l'honneur, Sire, de proposer à Votre Majesté de consacrer le principe de cette restauration de nos anciens maîtres, et de m'autoriser à prendre les mesures que comportera la publication des principales œuvres de l'école belge aux XV^e et XVI^e siècles.

J'ai lieu de penser que cette publication, eu égard à son intérêt spécial, pourra se faire à des conditions peu onéreuses pour le Trésor. »

Comme conséquence de ces propositions parut le 12 novembre suivant un arrêté royal décidant qu'« il sera publié, par les soins du Gouvernement, une collection des œuvres les plus remarquables des anciens compositeurs belges, traduites en notation moderne ».

Le même Ministre de l'Intérieur était chargé de prendre les dispositions nécessaires pour cette publication.

Par suite de considérations administratives et finan-

cières, et notamment à cause de la mort, en 1871, de l'illustre directeur du Conservatoire royal de Bruxelles, qui avait été le promoteur de la question, la publication des œuvres des anciens musiciens belges resta en souffrance jusqu'en 1879, année où un nouvel arrêté royal, en date du 25 septembre, décida, article 2, que la Commission se composerait de tous les membres de la Section de musique de la Classe des beaux-arts, ainsi que d'un membre de la Section des sciences et des lettres dans leurs rapports avec les beaux-arts, désigné par M. le Ministre de l'Intérieur (1).

D'après l'article 3, un bureau permanent, formé d'un président, d'un secrétaire et d'un trésorier nommés par le Gouvernement, est chargé de la direction des travaux de la Commission.

Des personnes aptes à donner un concours efficace à la Commission peuvent lui être adjointes par le Ministre de l'Intérieur.

L'arrêté ministériel du 18 décembre suivant désignait comme président M. Gevaert, comme secrétaire M. Fétis et comme trésorier M. Samuel.

Quant aux personnes aptes à apporter leur concours à l'œuvre, deux musicologues : MM. Victor Wilder et Edm. Vander Straeten, furent nommés, le premier en 1879, le second en 1884. M. de Casembroot, bibliothécaire du Conservatoire, fut attaché à la Commission en 1890, et enfin M. Alfred Wotquenne, secrétaire-préfet des études du même établissement, fut nommé en 1890.

Lors de la mort de M. Samuel, la Commission fit choix de M. Huberti pour le remplacer.

(1) La Section de musique se composait alors de MM. Vieuxtemps, le chevalier L. de Burbure, Gevaert, Samuel et Radoux.

La Commission ainsi constituée se mit immédiatement à l'œuvre et, d'accord avec le Gouvernement, entreprit d'abord les travaux de Grétry.

Les beaux-arts ayant passé depuis une dizaine d'années dans les attributions du Ministre de l'Agriculture, l'honorable chef qui dirige actuellement ce Département vient d'offrir à la Classe la XXIX^e livraison, qui vient de paraître, des opéras de Grétry. La publication de l'œuvre générale de l'illustre musicien constitue le plus grandiose hommage qui pouvait être rendu par le pays à cette immortelle figure, dont se glorifient non seulement ses concitoyens liégeois, mais la Belgique tout entière. Chacune de ces partitions renferme le texte littéraire et la partition musicale.

La livraison actuelle renferme : *La Rosière républicaine ou la Fête de la Raison* (26 décembre 1793), opéra en un acte, et, comme appendice, l'ouverture des *Deux Couvents*, opéra en trois actes, 12 janvier 1792, avec *fac simile* du manuscrit autographe de l'ouverture des *Deux Couvents* qui a servi ensuite pour la *Rosière républicaine*. Introduction historique sur *Denys le Tyran, maître d'école à Corinthe*, par Édouard Fétis. Paroles du citoyen Sylvain Maréchal. Représenté pour la première fois le 6 nivôse an II (26 décembre 1793), selon le titre, tandis que selon l'Introduction historique, par M. Édouard Fétis, la première représentation aurait eu lieu au Théâtre des Arts, le 2 septembre 1793.

S'il n'est pas de ma compétence, ce que je regrette bien sincèrement, de faire valoir la science musicale, l'érudition, en un mot tout ce que comportent les soins apportés par les éditeurs de chacune des conceptions musicales de Grétry, c'est-à-dire la part qui revient dans la colossale élaboration de l'œuvre aux musiciens pro-

prement dits, il est un domaine, cependant, sur lequel j'ose m'aventurer : c'est celui des introductions historiques qui figurent en tête de chacune des livraisons.

Notre excellent confrère Fétis y apporte chaque fois non seulement le fruit de sa grande érudition en matière historique ou documentaire, mais toutes sont écrites dans cette belle langue française qu'il manie avec cette virtuosité de plume, avec cette élégance de la phrase qui distinguent ses travaux. Il les enveloppe de ce charme qui en fait chaque fois un régal littéraire, régal que nous apprécions d'autant plus sincèrement en raison de la haute estime et des sincères sympathies que nous éprouvons pour notre distingué confrère.

Qu'il reçoive aujourd'hui le témoignage le plus sincère de nos sentiments admiratifs, c'est ce que nous désirons tous bien vivement.

Voici la liste des productions de Grétry que la Commission a déjà publiées :

Première livraison. — RICHARD COEUR-DE-LION, opéra-comique (1) en trois actes, en prose et en vers, mis en musique, représenté pour la première fois par les comédiens italiens ordinaires du Roi, le 21 (2) octobre 1784; et à Fontainebleau, devant Leurs Majestés, le 24 octobre 1785. Les paroles sont de Sedaine. Précédé d'une phototypie par Jos. Maes, d'Anvers, du portrait de Grétry, peint en 1785 par M^{me} Vigée-Lebrun, peintre du Roi et gravé par L.-J. Cathelin, graveur du Roi, 1786; précédé d'un avant-propos de la Commission et d'une introduction

(1) Le titre du texte primitif porte comédie.

(2) Le 2 octobre selon le titre textuel de la partition, dans l'édition originale.

historique, par Victor Wilder. Avec commentaire critique par Ad. Samuel.

Deuxième livraison. — **LUCILE**, comédie en un acte, mêlée d'ariettes, représentée pour la première fois par les comédiens italiens ordinaires du Roi, le 5 janvier 1769. Paroles de Marmontel. L'œuvre, le second opéra de Grétry après le *Huron*, avait été dédiée par Grétry à Son Excellence Monseigneur le comte d'Oultremont, frère et premier ministre de Son Altesse Monseigneur le prince-évêque de Liège. Précédé d'une introduction historique par M. Éd. Fétis, avec commentaire critique par F.-A. Gevaert (1).

Troisième livraison. — **CÉPHALE ET PROCRIS**, ballet héroïque en trois actes, représenté pour la première fois par l'Académie royale de musique, le mardi 2 mai 1775. Les paroles sont de Marmontel. Avec la Préface de Marmontel et une introduction historique, par Victor Wilder. Commentaire critique non signé.

Quatrième livraison. — **Morceaux inédits de CÉPHALE ET PROCRIS**, avec introduction par F.-A. Gevaert. Première section : **Morceaux de la version primitive (1775)** qui

(1) C'est dans cet opéra que se trouve le célèbre quatuor :

Où peut-on être mieux
Qu'au sein de sa famille,
Comme nos bons aïeux ?

D'autre part, comme le rappelle J.-B. Rongé dans sa notice parue dans la *Biographie nationale*, que de motifs de Grétry sont devenus des espèces de proverbes, dont on fait encore des applications constantes ! — *Mais enfin, après l'orage, on voit revenir le beau temps ; — La victoire est à nous ; — Quand les bœufs vont deux à deux, le labourage va mieux ;* et nombre d'autres refrains que tout le monde a retenus grâce à la musique.

n'ont pas été gravés. Deuxième section : Morceaux composés pour la reprise de 1777.

Cinquième livraison. — **LES MÉPRISES PAR RESSEMBLANCE**, comédie en trois actes, en vers, mêlée d'ariettes, imitée de l'espagnol, représentée pour la première fois par les comédiens italiens du Roi, le 7 novembre 1786. Paroles de Patrat, avec introduction historique par Éd. Fétis. Commentaire critique par Ad. Samuel.

Sixième livraison. — **L'ÉPREUVE VILLAGEOISE**, opéra bouffe en deux actes et en vers, représenté pour la première fois par les comédiens italiens ordinaires du Roi, le jeudi 24 juin 1784, après avoir été joué devant Leurs Majestés à Versailles sous le titre de **THÉODORE ET PAULIN**, le vendredi 5 mars, et sur le Théâtre italien, le jeudi 18 du même mois. Paroles de M. Desforges. Introduction historique par Éd. Fétis. Commentaire critique non signé.

Septième livraison. — **ANACRÉON CHEZ POLYCRATE**, opéra en trois actes, représenté pour la première fois à Paris, sur le Théâtre des Arts, le 28 nivôse an V (17 janv. 1797). (Le dernier succès de Grétry, dit M. Victor Wilder dans son introduction historique.) Paroles de J.-H. Guy. Commentaire critique par F.-A. Gevaert et Ad. Samuel.

Huitième livraison. — Morceaux inédits de l'opéra **ANACRÉON CHEZ POLYCRATE**. Commentaire critique par les mêmes.

Neuvième livraison. — **LE TABLEAU PARLANT**, comédie-parade en vers, mêlée d'ariettes. Paroles de M. Anseaume. Représentée pour la première fois par les comédiens italiens ordinaires du Roi, le mercredi 20 septem-

bre 1769. Introduction historique par Éd. Fétis. Commentaire critique non signé.

Dixième livraison. — **LES ÉVÉNEMENTS IMPRÉVUS**, comédie en vers, en trois actes. Paroles de Thomas D'Hèle, de nationalité anglaise, dont le nom véritable était Hales. Représentée devant Leurs Majestés, à Versailles, le 11 novembre 1779, et à Paris par les comédiens italiens ordinaires du Roi, le vendredi 13 du même mois. Introduction historique par Éd. Fétis. Commentaire critique par Ad. Samuel.

Onzième livraison. — **L'EMBARRAS DES RICHESSES**, comédie lyrique en vers, en trois actes, représentée pour la première fois par l'Académie royale de musique, le mardi 26 novembre 1782. Paroles de M*** (1). Introduction historique par V. Wilder. Commentaire critique par F.-A. Gevaert.

Douzième livraison. — **Morceaux inédits de l'EMBARRAS DES RICHESSES**. Commentaire critique par F.-A. Gevaert.

Treizième livraison. — **ZÉMIRE ET AZOR**, comédie-ballet en vers, en quatre actes, mêlée de chants et de danses, représentée devant Sa Majesté, à Fontainebleau, le 9 novembre 1771, et sur le Théâtre de la Comédie italienne, le lundi 16 décembre suivant. Paroles de Marmontel. Introduction historique par Éd. Fétis. Commentaire critique par F.-A. Gevaert.

Quatorzième livraison. — **LE HURON**, comédie en deux actes et en vers, mêlée d'ariettes, représentée pour la

(1) Jean-Baptiste Lourdet de Santerre, selon Éd. Fétis.



première fois par les comédiens italiens ordinaires du Roi, le 20 août 1768, avec le portrait (phototypie) de Grétry dans sa jeunesse, d'après une miniature appartenant à M. Terme, conservateur du Musée archéologique de Lyon. Introduction historique par Éd. Fétis. Commentaire critique par F.-A. Gevaert.

Quinzième livraison. — COLINETTE A LA COUR OU LA DOUBLE ÉPREUVE, comédie lyrique en vers, en trois actes, représentée pour la première fois par l'Académie royale de musique, le mardi 4^{er} janvier 1782. Paroles de M^{***}. Introduction historique par Éd. Fétis. Commentaire critique par F.-A. Gevaert.

Seizième livraison. — Morceaux inédits de COLINETTE A LA COUR. Commentaire critique par F.-A. Gevaert.

Dix-septième livraison. — LE JUGEMENT DE MIDAS, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes, représentée pour la première fois par les comédiens italiens ordinaires du Roi, le samedi 27 juin 1778. Paroles de M. D'Hèle. Introduction historique par Éd. Fétis. Commentaire critique par F.-A. Gevaert (1).

Dix-huitième livraison. — RAOUL BARBE-BLEUE, comédie en prose et en trois actes, représentée pour la première fois le 2 mars 1789, par les comédiens italiens ordinaires

(1) Le *Jugement de Midas* avait été refusé par les gentilshommes de la Chambre pour le théâtre de la Cour. C'est alors que Voltaire adressa à Grétry le quatrain suivant :

La Cour a dénigré tes chants,
Dont Paris a dit des merveilles.
Grétry, les oreilles des grands
Sont souvent de grandes oreilles.

du Roi. Paroles de Sedaine. Introduction historique par Éd. Fétis. Commentaire critique par F.-A. Gevaert.

Dix-neuvième livraison. — PANURGE DANS L'ÎLE DES LANTERNES, comédie lyrique en trois actes, représentée par l'Académie royale de musique le mardi 25 janvier 1785. Paroles de M. M*** (1). Introduction historique par Éd. Fétis. Commentaire critique par F.-A. Gevaert.

Vingtième livraison. — LES DEUX AVARES, comédie en deux actes et en prose, mêlée d'ariettes, représentée pour la première fois à Fontainebleau devant Sa Majesté, le samedi 27 octobre 1770, et pour la première fois à la Comédie italienne, le 6 décembre de la même année. Paroles de M. Fenouillot de Falbaire. Introduction historique par Éd. Fétis. Commentaire critique non signé.

Vingt et unième livraison. — L'AMANT JALOUX, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes, représentée devant Leurs Majestés, à Versailles, le 20 novembre 1778, et à Paris le 25 décembre de la même année. Paroles de M. D'Hèle. Porta d'abord le titre de : *Les Fausses apparences ou l'Amant jaloux*. Introduction historique par Éd. Fétis. Commentaire critique par A. Wotquenne. Grétry est qualifié de conseiller intime de S. A. C. M^{sr} le Prince de Ligne.

Vingt-deuxième livraison. — LA CARAVANE DU CAIRE, opéra-ballet en trois actes, en vers, représenté à Fontainebleau devant Leurs Majestés, le 30 octobre 1783, et pour la première fois sur le Théâtre de l'Académie royale de musique, le lundi 12 janvier 1784. Introduction histo-

(1) Morel de Chedeville, selon Éd. Fétis.

rique par Éd. Fétis. Commentaire critique par A. Wotquenne.

Vingt-troisième livraison. — MORCEAUX inédits de PARNURGE et de la CARAVANE DU CAIRE. Commentaire critique par Alfred Wotquenne.

Vingt-quatrième livraison. — GUILLAUME TELL, drame en trois actes, en prose et en vers. Paroles du citoyen Sedaine. Représenté le 9 avril 1791 sur le ci-devant Théâtre italien. Introduction historique par Éd. Fétis. Commentaire critique par Alfred Wotquenne.

Vingt-cinquième livraison. — LA FAUSSE MAGIE, comédie en vers et en deux actes, mêlée de chant. Représentée pour la première fois sur le Théâtre de la Comédie italienne, le mercredi 1^{er} février 1773. Paroles de Marmontel. Avec un portrait chromolithographié de Grétry, d'après le portrait d'Isabey. Introduction historique par Édouard Fétis. Commentaire critique par Alfred Wotquenne.

Vingt-sixième livraison. — LE COMTE D'ALBERT, drame en deux actes, en prose et en vers. Paroles de Sedaine. Représenté à Fontainebleau, le 13 novembre 1786, et à Paris le 8 février 1787, par les comédiens italiens ordinaires du Roi. Introduction historique par Édouard Fétis. Commentaire critique par Alfred Wotquenne.

Vingt-septième livraison. — SYLVAIN, comédie en un acte, mêlée d'ariettes. Paroles de Marmontel. Représentée pour la première fois par les comédiens italiens ordinaires du Roi, le lundi 19 février 1770. Introduction historique par Édouard Fétis. Commentaire critique par Alfred Wotquenne.

Vingt-huitième livraison. — DENYS LE TYRAN, MAÎTRE D'ÉCOLE A CORINTHE, opéra en un acte, en vers. Paroles du citoyen Sylvain Maréchal. Représenté pour la première fois le 6 fructidor an II (23 août 1794).

Au verso de la page où se trouve la distribution musicale des rôles, se trouve en note : « Le commentaire critique sera donné en même temps que celui de la *Rosière républicaine*, ainsi qu'une petite étude sur ces deux ouvrages composés pendant la Terreur. »

Il n'entre pas dans nos intentions de refaire ici la notice sur Grétry, aussi succinctement que ce soit. La *Biographie nationale* renferme du Liégeois J.-B. Rongé une intéressante étude sur l'illustre musicien, notice pour laquelle il avait promis une bibliographie complète, mais qu'il ne put produire, la mort l'en ayant empêché au moment où il terminait la biographie même. C'est l'excellent Félix Delhasse, dont l'immense érudition musicale et littéraire en ce qui concerne l'ancienne principauté de Liège est connue, qui a bien voulu se charger de dresser la liste de toutes les productions de Grétry. Cette liste comprend 55 opéras représentés, dont le premier date de 1763 (*Le Vendémiaire*, intermède italien au Théâtre Alberti, à Rome) — Grétry avait alors 24 ans — et le dernier de 1805 (*Delphis et Mopsa*), 6 opéras et manuscrits non représentés, 10 messes, motets, psaumes, dont entre autres la musique du psaume *Confiteor tibi, Domine*, datant de Rome 1763, qui valut à Grétry, à la suite d'un examen, la place de maître de chapelle vacante à Liège; 20 symphonies, quatuors, sonates, etc. Cette liste est suivie des publications littéraires de Grétry ainsi

que de tous les écrits sur ses ouvrages ou à propos de sa personne même (1).

(1) Voici la liste des opéras classés par ordre chronologique :
 1. *La Vendémiaire*, intermède italien au Théâtre Alberti, à Rome, 1765. — 2. *Isabelle et Gertrude à Genève*, 1767. — 3*. *Le Huron*, deux actes, 1768. — 4*. *Lucile*, un acte, 1769. — 5*. *Le Tableau parlant*, un acte, 1769. — 6*. *Sylvain*, un acte, 1770. — 7*. *Les deux Avars*, 1770. — 8. *L'Amitié à l'épreuve*, trois actes, 1770; réduit en un acte en 1776; remis en un acte en 1786. — 9*. *Zémire et Azor*, trois actes, 1771. — 10. *L'Ami de la Maison*, trois actes, 1772. — 11. *Le Magnifique*, trois actes, 1772. — 12. *La Rosière de Salency*, en quatre actes en 1773; remis en trois actes en 1774. — 13*. *Céphale et Procris*, trois actes, 1773. — 14*. *La Fausse Magie*, deux actes, 1775. — 15. *Les Mariages samnites*, trois actes, 1776. — 16. *Les Divertissements d'Amour pour Amour*, comédie de Lachaussée sur des paroles de Laujon, pour la Cour, 1777. — 17. *Matroco*, quatre actes, 1777. — 18. *Les Filles pourvues*, compliment de clôture pour la Comédie-Italienne, 1777. — 19. *Momus sur la terre*, prologue donné au château de La Rocheguyon, 1777. — 20. *Les trois Ages de l'Opéra*, prologue dramatique, 1778. — 21*. *Le Jugement de Midas*, trois actes, 1778. — 22*. *L'Amant jaloux*, trois actes, 1778. — 23*. *Les Événements imprévus*, trois actes, 1779. — 24. *Aucassin et Nicolette*, trois actes, 1780. — 25. *Andromaque*, trois actes, 1780. — 26. *Émilie*, un acte, 1781. — 27*. *Colinette à la Cour ou la double Épreuve*, trois actes, 1782. — 28*. *L'Embarras des richesses*, trois actes, 1782. — 29*. *La Caravane du Caire*, trois actes, 1783. — 30. *La Jeune Thalie ou Thalie au nouveau théâtre*, 1783. — 31*. *L'Épreuve villageoise*, deux actes. joué d'abord sous le titre de *Théodore et Paulin*, 1784. — 32*. *Richard Cœur-de-Lion*, trois actes, 1784. — 33*. *Panurge dans l'île des Lanternes*, trois actes, 1785. — 34*. *Le Comte d'Albert*, deux actes, 1786. — 35*. *Les Méprises par ressemblance*, trois actes, 1786. — 36. La suite du *Comte d'Albert*, un acte, 1787. — 37. *Le Prisonnier anglais*, trois actes, 1787; remis au théâtre en 1793, avec des changements, sous le titre de *Clarice et Belton*. — 38. *Aspasie*, trois actes, 1787. — 39. *Amphytrion*, trois actes, 1788. — 40. *Le Rival confident*, 1788. — 41*. *Raoul Barbe-Bleue*, trois actes, 1789. — 42. *Pierre le Grand*, trois actes, 1790. — 43*. *Guillaume Tell*, trois actes, 1791. — 44. *Basile*, un acte, 1792. — 45. *Les deux Couvents*, deux actes, 1792. — 46*. *Denys le Tyran*,

Les succès de Grétry commencèrent avec le *Huron*, représenté en 1768. Son premier chef-d'œuvre fut le *Tableau parlant*, de 1769. L'apogée de son talent est compris entre les années 1778 à 1785, où parurent le *Jugement de Midas*, l'*Amant jaloux*, les *Événements imprévus*, *Colinette à la Cour*, la *Caravane du Caire*, l'*Épreuve villageoise* et *Richard Cœur-de-Lion*, lequel lui donna la plus grande popularité. Son dernier succès fut *Anacréon chez Polycrate*, datant de 1797.

D'autre part, la Classe des beaux-arts de l'Académie, aussi soucieuse de l'illustration du grand Liégeois que toute la Belgique, avait mis son éloge au concours de 1883. C'est Michel Brenet (pseudonyme de M^{lle} Bobillier), alors attaché à la rédaction du *Gil Blas*, à Paris, qui remporta le prix. Son travail a paru dans le tome XXXVI, publié en 1884, de la collection des *Mémoires couronnés et autres*.

Tout ce que nous avons voulu en la circonstance, c'est rendre hommage à la vaillance de l'un de nos plus estimés confrères, qui a doté presque toutes les livraisons parues de l'œuvre officielle de Grétry, d'introductions historiques qui constituent dans leur ensemble une réelle

trois actes, 1794. — 47*. *La Rosière républicaine*, trois actes, 1794. — 48. *Joseph Barra*, un acte, 1794. — 49. *Callias ou Amour et Patrie*, un acte, 1794. — 50. *Lisbeth*, trois actes, 1797. — 51*. *Anacréon chez Polycrate*, trois actes, 1797. — 52. *Le Barbier de village*, un acte, 1797. — 53. *Élisca*, un acte, 1799. — 54. *Le Casque et les Colombes*, un acte, 1801. — 55. *Delphis et Mopsa*, trois actes, 1803. — OPÉRAS ET MANUSCRITS NON REPRÉSENTÉS : 56. *Aleindor et Zaïde*, trois actes. — 57. *Zimeo*, trois actes. — 58. *Zelmari ou l'Asile*, un acte. — 59. *Diogène et Alexandre*, trois actes. — 60. *Électre*, trois actes. — 61. *Les Maures d'Espagne*, trois actes.

N. B. Les opéras publiés par la Commission sont marqués d'un astérisque.

révélation, M. Fétis ayant puisé ses renseignements aux sources les plus exactes. Il a pu ainsi redresser nombre d'erreurs qui s'étaient glissées dans les écrits de tous ceux qui se sont occupés de Grétry.

Nous ne désirons faire ressortir qu'un fait caractéristique, c'est l'activité de notre compatriote pendant la Terreur, c'est-à-dire à cette époque où les terribles niveleurs de la société n'avaient souci que du civisme. Grétry, qui avait été pendant nombre d'années le favori de la Cour, — Marie-Antoinette tenait en haute estime le maître liégeois, — composait et faisait jouer sur le Théâtre des Arts ou de la Nation ses opéras : *Denys le Tyran*, *La Rosière de Salency*, *Joseph Barra* et *Callias ou Amour et Patrie*, qui tous datent de 1794. Ce qui prouve combien ces farouches républicains respectaient le génie de l'illustre Liégeois.

M. Wotquenne, dans le commentaire critique du drame *Guillaume Tell*, a rappelé ce que Grétry a écrit sur la Terreur dans ses *Mémoires ou Essais sur la musique*, 2^e édition, tome III, pages 152-153, note, et l'émotion qu'il éprouva en approchant de la place Louis XV, aujourd'hui place de la Concorde, pendant l'une des plus lugubres journées d'alors. A lire également les sentiments douloureux qu'il éprouva lorsqu'il vit passer sous ses fenêtres le cortège qui conduisait à l'échafaud son ancien bienfaiteur Louis XVI, devant qui, lors du temps heureux de la monarchie, il avait fait exécuter tant d'œuvres admirables.

Comme opposition, c'est dans la *Rosière républicaine* que figure de Grétry un *Pas de trois*, par deux religieuses et un danseur (Vestris), lequel, dit le texte, « va les prendre dans un groupe du peuple et les prie de danser avec lui ! » Les paroles étaient du citoyen Sylvain Maréchal (Paris, 1750-1803), le célèbre chantre de la déesse

Raison, l'athée le plus absolu, l'ami de l'astronome Lalande.

Grétry avait pris l'habitude, dès le commencement de sa carrière, d'envoyer au théâtre de Bruxelles le texte et la musique de ses opéras dès leur représentation à Paris. Et c'est au chef d'orchestre Vitzthumb qu'il confiait ses productions, afin que ses compatriotes pussent ainsi les connaître. C'est à propos de la *Fausse Magie*, qu'il avait envoyée en 1776 à Vitzthumb, qu'il se brouilla avec celui-ci. Voici comment Fétis raconte le fait : « Avec le sans-gêne habituel aux directeurs de province, Vitzthumb s'était permis de faire, dans la partition de la *Fausse Magie*, non seulement des coupures, mais encore des arrangements pour la plus grande facilité des chanteurs. Grétry, venu expressément à Bruxelles (août 1776) pour l'audition de son œuvre, ne la reconnut plus. Justement indigné, il quitta Bruxelles le lendemain, sans voir Vitzthumb, auquel il adressa vertement une lettre où, après l'avoir remercié des prévenances dont il l'a comblé à son arrivée, il ajoute : « Que ne puis-je vous en dire » autant de ma musique ! Mais elle est loin d'être » aussi satisfaite de vos prétendues corrections que nous » le sommes, M. de Viltaneuse (un ami qui l'accompagne) et moi, de vos honnêtetés. Ne comptez plus sur » mon retour à Bruxelles, Monsieur. Je viendrais vous » gêner dans vos opérations. Vous m'avez à jamais banni » du théâtre de Bruxelles. » »

Voir à ce sujet : « Quelques lettres de la correspondance de Grétry avec Vitzthumb », publiées par Ch. Piot dans les *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, 44^e année, 2^e série, tome XL, pages 408 et suivantes.

COMITÉ SECRET.

La Classe se constitue en comité secret pour procéder aux élections.

Ont été élus :

Membre titulaire de la Section de peinture, sauf approbation royale, M. Xavier Mellery, correspondant.

Correspondant de la Section de gravure : M. Auguste Danse, ancien professeur à l'Académie des beaux-arts de Mons.

Associé de la Section des sciences et des lettres dans leurs rapports avec les beaux-arts : M. François-Émile Michel, membre de l'Académie des beaux-arts, de l'Institut de France, à Paris.



OUVRAGES PRÉSENTÉS.

Goblet d'Alviella (le comte). 1876-1901. La Société royale belge de géographie depuis sa fondation. Bruxelles, 1903; extr. in-8° (57 p., 14 portraits).

Devillers (Léopold). Chartes du chapitre de Sainte-Waudru de Mons, recueillies et publiées, tome II. 1903; in-4° (publication de la Commission royale d'histoire).

Jonghe (le vicomte B. de). Trois monnaies de Reckheim. Bruxelles, 1903; extr. in-8° (8 p.).

Grétry. OEuvres : 29° livraison. La Rosière républicaine, opéra en un acte. Leipzig-Bruxelles, 1903; in-4°.

Maeterlinck (L.). Nederlandsche spreekwoorden handelend voorgesteld, door Pieter Breughel den Oude. Gand, 1903; in-8° (28 p., 2 pl.).

Maeterlinck (L.). Un tableau de K.-D. Kauninck au Musée de Gand. Gand, 1903; extr. in-8°.

Matthieu (Ernest). La Féodalité en Hainaut. La pairie de Lens. Soignies, 1903; in-8° (7 p.).

ALLEMAGNE.

LEIPZIG. *Verein für Erdkunde*. Mitteilungen, 1902.

BRESLAU. *Verein für Geschichte*. Zeitschrift, 37. Band. — *Regesten zur schlesischen Geschichte*, Bd XXII, 1903.

RATISBONNE. *Historischer Verein*. Verhandlungen, 54. Bd, 1902.

FRANCE.

Rocquain (Félix). Discours prononcé aux funérailles de M. Antonin Lefèvre-Pontalis, le mercredi 22 avril 1903. Paris, 1903; in-8° (7 p.).

Moüy (le comte de). Discours prononcé aux funérailles de M. Antonin Lefèvre-Pontalis. Paris, 1903; in-18 (6 p.).

Pascaud (H.). La houille blanche, étude juridique et économique sur les conditions d'utilisation de la force motrice provenant des cours d'eau non navigables ni flottables. Paris, 1903; in-12 (143 p.).

— La mobilisation du sol en tant qu'élément de crédit en France et à l'étranger. Nancy, 1903; in-8° (64 p.).

Worms (René). Annales de l'Institut international de sociologie, tome IX. Paris, 1902; in-8°.

Dionisio-Cerqueira. La Bolivie et le Brésil. La question de l'Acre. L'appréciation du Gouvernement brésilien en 1900 en complète contradiction avec celle d'aujourd'hui. Discours. Paris, 1903; in-8° (62 p.).

PARIS. *Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts*. Enquête sur les conditions de l'habitation en France, les maisons types, tome II, avec une étude historique de M. Jacques Floch (A. de Foville). 1899.

PARIS. *Société de l'histoire de France*. Lettres de Louis XI, tome VIII. 1903.

HANOÏ. *École française de l'Extrême-Orient*. Bulletin, tome III, n° 1, 1903.

Lucchini (Luigi). La legge Lucchini sul casellario giudiziale (30 gennaio 1902, n. 87), preceduta da una lettera dell'on. Luigi Lucchini... a cura di Raff. de Notaristefani. Vérone, 1902; in-8° (xxxv-258 p.).

— Riforma giudiziaria. Giudice unico promozioni e anzianità pubblico ministero. Discorso. Turin, 1903; extr. in-8° (29 p.).

— Ancora sul pubblico ministero nella riforma giudiziaria. Vérone, 1903; in-8° (12 p.).

— Camera dei deputati: proposta di legge d'iniziativa del deputato Lucchini Luigi (21 maggio 1903). Provedimenti per la prevenzione della recidiva e per la riparazione degli errori giudiziari. Rome, 1903; in-4° (19 p.).

PAYS DIVERS.

Hassan (S. A. le prince Ibrahim). L'île de Ceylan. Conférence faite à la Société khédiviale de géographie, le 30 novembre 1901. Le Caire, 1902; in-8° (44 p.).

Middelnederlandsch Woordenboek (Verwijs en Verdam), deel V, 15^{de} en 16^{de} aflevering. 1903.

GENÈVE. *Bibliothèque publique*. Compte rendu pour l'année 1902.

STOCKHOLM. *Nordiska Museet*. Meddelanden, 1901. Samfundet för Främjaerde, 1900-1901. Minnen, II, 8-12. Vinterbilder och Sommerbilder från Skansen (Arthur Arzelius).

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.

BULLETIN
DE LA
CLASSE DES LETTRES
ET DES
SCIENCES MORALES ET POLITIQUES
ET DE LA
CLASSE DES BEAUX-ARTS

1903. — N° 8.

CLASSE DES LETTRES
ET DES
SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 3 août 1903.

M. le baron ÉMILE DE BORCHGRAVE, doyen d'ancienneté,
occupe le fauteuil.

M. le chevalier EDM. MARCHAL, secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. S. Bormans, T.-J. Lamy, L. Vanderkindere, le comte Goblet d'Alviella, F. vander Ha-

1903. — LETTRES, ETC.

35

ghen, Ad. Prins, le baron J. de Chestret de Haneffe, P. Fredericq, G. Kurth, H. Denis, G. Monchamp, P. Thomas, Ern. Discailles, V. Brants, Polydore de Paepe, A. Beernaert, C. De Smedt, M. Wilmotte, D. Mercier, H. Pirenne, *membres* ; Ern. Gossart, M. Vauthier, Franz Cumont et J. Vercoullie, *correspondants*.

CORRESPONDANCE.

M^{me} Francesca Tamburello, née di Giovanni, et son mari Giuseppe Tamburello, annoncent la mort de leur frère et beau-frère, S. E. M^{sr} Vincenzo di Giovanni, archevêque métropolitain de Pessinonte et professeur à l'Université de Palerme, décédé le 20 juillet dernier à Salaparuta (Sicile).

M^{sr} di Giovanni était associé de la Section des sciences morales et politiques de la Classe depuis le 6 mai 1878.

Une lettre de condoléances a été adressée à la famille Tamburello.

— M. le Ministre de l'Intérieur envoie, pour la bibliothèque de l'Académie, un exemplaire du *Cartularium van het Begijnhof van Dendermonde* ; par J. Broeckaert. — Remerciements.

— Hommages d'ouvrages :

1^o *Geheime Correspondenz Josefs II mit seinem Minister*

in den österreichischen Niederlanden Ferdinand Grafen Trauttmansdorff, 1787-1789; herausgegeben von Dr Hanns Schlitter (présenté par M. le baron de Borchgrave, avec une note qui figure ci-après);

2° *Studia Pontica. I. A Journey of exploration in Pontus*; par J.-G.-C. Anderson (présenté par M. Fr. Cumont);

3° *L'état des classes sociales d'après la statistique des revenus en Prusse*. Fragment de critique anti-marxiste; par Victor Brants;

4° *Étude sur l'évolution économique de l'Allemagne*; par Charles Pety de Thozée. — Remerciements.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

Dans une séance antérieure (5 août 1901), j'ai eu l'honneur d'offrir à la Classe l'ouvrage du Dr Hanns Schlitter : *Le gouvernement de Joseph II aux Pays-Bas autrichiens*, 1^{re} partie, 1900.

Je viens aujourd'hui lui faire hommage d'un travail préparatoire à la seconde partie du même ouvrage : « Correspondance secrète de Joseph II avec le comte Ferdinand de Trauttmansdorff, son ministre aux Pays-Bas autrichiens. » (*Geheime Correspondenz Josefs II mit seinem Minister in den österreichischen Niederlanden, 1787-1789*. Wien, 1902.)

Dans le premier volume, M. le Dr Schlitter, appuyé sur de nombreux documents, a raconté la genèse et le

développement du mouvement révolutionnaire en Belgique jusqu'à la révocation du comte de Murray et la remise du gouvernement civil au comte Ferdinand de Trauttmansdorff, ainsi que du commandement militaire au comte d'Alton.

Le présent ouvrage est la source la plus importante pour la continuation du travail précédent. Les lettres originales de l'empereur reposent dans les archives de famille des princes de Trauttmansdorff; les lettres du ministre sont conservées aux Archives impériales à Vienne.

Le Dr Schlitter a eu l'occasion d'étudier quantité d'autres documents; en outre des deux cent cinquante-neuf lettres de Joseph II et de son ministre, il publie des extraits importants de pièces puisées aux Archives de Vienne, de Berlin, de Bruxelles et de la correspondance du conseiller Cornet de Grez, appartenant au Dr Faucheux, à Douai.

Tous ces « matériaux », ainsi que le dit M. Schlitter dans sa préface, servent à mettre en lumière l'attitude de Joseph II et de son ministre pendant les années 1788 et 1789, et à faire ressortir les tentatives du monarque pour gagner les États; sur certains points, il leur aurait fait des concessions plus importantes qu'on ne l'avait supposé jusqu'à présent.

Il convient de signaler particulièrement les parties de l'ouvrage où se révèle l'influence que les agitations de l'extérieur, le rôle de la Hollande et de la Prusse, et surtout les événements de France exercèrent sur la marche des troubles en Belgique.

M. Schlitter ne pense pas que ce furent les tendances des puissances européennes, hostiles dès le début au développement des libertés civiles en France, qui auraient provoqué les grandes guerres des années 1792 à 1797. Il n'est plus guère contestable, selon lui, que, en dehors de l'opposition que devaient naturellement rencontrer les idées nouvelles, ce fut surtout la propagande révolutionnaire qui précipita la France dans les aventures militaires. Comme exemple du contre-coup rapide qu'exerça la Révolution française au delà de ses frontières, M. Schlitter fait remarquer le caractère intransigeant que prit le mouvement belge, à peine eut-il éclaté, contre les réformes de Joseph II. Il assure que ce n'est pas uniquement à ces réformes, religieuses et politiques, qu'il faut attribuer la perte des Provinces belgiques. Elles n'auraient été que des prétextes; l'empereur — cela résulte de la correspondance — se serait suffisamment montré conciliant à l'égard des États, tout en réservant sa manière de voir, pour rendre une entente possible. Si l'on en vint malgré tout à une rupture, ce fut, dit notre auteur, « parce que les ferments ardents de l'extérieur se mêlèrent à l'agitation interne. La tentative française d'établir un gouvernement populaire mit le feu aux matières inflammables et, en conclusion, la lutte ne fut menée, de la part des patriotes, l'indépendance une fois proclamée, qu'en vue de réaliser une forte unité nationale. »

La correspondance secrète projette une vive lumière sur la personnalité de Joseph II, sur sa manière d'envisager toutes choses, sur une foule de questions d'ordre

général, telles que son appréciation de l'empire germanique et de ses rapports avec ses sujets, son opinion sur sa sœur Marie-Christine, la confidente de son frère Léopold, etc.

Les lettres échangées entre l'empereur et son ministre ne comportent pas moins de 533 pages; les annexes en prennent près de 300.

Le nouveau livre de M. le Dr Schlitter est une contribution des plus importantes à l'histoire du soulèvement des Belges à la fin du XVIII^e siècle. Il se lit avec un intérêt qui va toujours croissant.

B^{on} DE BORCHGRAVE.

RAPPORTS.

Il est donné lecture des rapports de MM. Mercier, Vanderkindere et Willems, relatifs à une étude par M. Defourny sur *Le premier livre de La Politique d'Aristote*.

Avant que l'Académie décide l'impression de ce Mémoire, l'auteur recevra communication des rapports précités.

COMMUNICATIONS ET LECTURES.

Renier de Huy, auteur véritable des fonts baptismaux de Saint-Barthélemy de Liège et le prétendu Lambert Patras; par G. Kurth, membre de l'Académie.

Ouvrages cités en abrégé.

- AHEB. = *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique.*
- BARB. = *Bulletin de l'Académie royale de Belgique.*
- BSAHL. = *Bulletin de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège.*
- BIAL. = *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois.*
- BCRH. = *Bulletin de la Commission royale d'histoire.*
- MHG., SS. = *Monumenta Germaniae historica, Scriptores.*
- PINCHART = A. PINCHART, *Histoire de la dinanderie et de la sculpture du métal en Belgique.* (BULLETIN DES COMMISSIONS ROYALES D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE.)
-

La dinanderie est un art essentiellement belge, et c'est la Belgique qui a conservé les spécimens les plus remarquables de cet art. Le premier rang parmi ceux-ci appartient sans conteste, tant pour l'ancienneté que pour la valeur artistique, aux célèbres fonts baptismaux de l'église Saint-Barthélemy de Liège. Faits au commencement du XII^e siècle pour l'église Notre-Dame-aux-Fonts de la même ville, ils sont restés dans ce sanctuaire jusqu'à sa destruction et ont été donnés alors à l'église Saint-Barthélemy par l'évêque de Liège, Zaepfel.

Cette belle dinanderie a toute une histoire, et le romancier liégeois, Jean d'Outremeuse, s'est chargé de lui faire aussi une légende. Malheureusement, la légende a été prise pour l'histoire : on a oublié celle-ci et on a colporté à satiété celle-là, si bien qu'une page entière de l'histoire de notre art médiéval a été défigurée. Ce n'est pas que, jusqu'à ce jour, il ne se soit élevé aucune protestation contre l'autorité usurpée par la légende. En 1874, dans sa belle *Histoire de la dinanderie*, Al. Pinchart indiquait nettement son opinion : « Peut-être, écrit-il, le nom du batteur dinantais est-il une invention du chroniqueur; nous n'avons pas, à cet égard, une foi bien robuste dans son assertion (1). » Moi-même, en 1892, j'exhumai le nom du véritable auteur de nos fonts (2),

(1) PINCHART, t. XIII, p. 342.

(2) Dans mon étude sur *Maurice de Neufmoustier*, BARB., 3^e sér., t. XXIII (1892), p. 671, note.

mais je me bornai à cette constatation, n'ayant d'ailleurs pas le temps, à cette date, de pousser plus loin mon enquête. Plus récemment encore, le caractère légendaire du récit traditionnel n'a pas échappé à la critique fine et pénétrante de notre savant confrère, M. le baron de Chestret; resserré lui-même dans les limites d'une notice biographique, il n'a pu qu'indiquer son opinion sans la développer (1). Est-ce parce que notre avis, à tous les trois, ne paraissait pas suffisamment motivé, ou n'est-ce pas plutôt parce que les opinions traditionnelles sont difficiles à abandonner, qu'après 1892 et après 1901, tout comme après 1874, on a continué de redire la légende et d'ignorer l'histoire? Je ne sais, mais on conviendra qu'il n'est pas inutile, dans ces conditions, de reprendre la question *ex professo* pour en finir une bonne fois avec l'erreur accréditée. Telle est la raison d'être de cette courte étude. Je me propose d'y démontrer :

1° Que le prétendu Lambert Patras n'a jamais existé que dans la féconde imagination de Jean d'Outremeuse;

2° Que le véritable auteur des fonts baptismaux de Saint-Barthélemy est Renier de Huy;

3° Que cette ville a occupé au moyen âge, dans l'art de la dinanderie, une place importante que les inventions du chroniqueur liégeois ont fait complètement oublier.

(1) BIOGRAPHIE NATIONALE, article *Lambert Patras*, t. XVI (1901), p. 696.

I

Et d'abord, voici le récit de Jean d'Outremeuse :

En 1112, l'empereur Henri V assiégeait la ville de Milan. Son neveu, l'évêque de Liège Otbert, qui faisait partie de son armée, parvint à s'emparer de la ville à lui seul et il la donna en fief à son souverain. Celui-ci partagea les dépouilles entre ses fidèles : Richier, chantre de Liège, obtint diverses reliques de saints ; un chevalier liégeois, Bertrand de Lardier, se vit gratifié d'un objet d'art en laiton ; Otbert reçut pour sa part vingt-huit bêtes de métal d'un demi-pied de long chacune, telles que cerfs, biches, vaches, porcs et chiens de chasse. Il les donna à Hellin, fils du duc de Souabe, qui était prévôt de Saint-Lambert de Liège et abbé séculier de Notre-Dame-aux-Fonts. Hellin fit venir un batteur de Dinant, nommé Lambert Patras, qui était bon ouvrier, et lui fit faire, pour son église de Notre-Dame, de nouveaux fonts baptismaux en cuivre, à la place des anciens qui étaient en pierre : au pied du bassin et tout alentour il plaça les vingt-huit bêtes de métal, de telle sorte qu'elles supportaient la cuve baptismale (1).

Tout ce récit n'est qu'un tissu de fables. L'évêque Otbert n'est ni le neveu ni le parent à un titre quelconque de l'empereur Henri V. Le siège de Milan par ce dernier est une invention pure et simple du chroniqueur, agrémentée encore de l'ébouriffante fiction d'un vassal donnant en fief à son souverain une conquête que celui-ci

(1) JEAN D'OUTREMEUSE, *Ly Myreur des histors*, t. IV, pp. 312-313.

vient de faire. L'idée première d'un siège de Milan en 1112 semble avoir été suggérée à notre romancier par le siège véritable de 1164, dans lequel un évêque de Liège eut son rôle et où se fit, en réalité, une distribution de butin comme celle dont il est parlé ici (1). Le chantre Richier et le chevalier Bertrand de Lardier sont des personnages fictifs. L'épisode des vingt-quatre bêtes en métal données par l'empereur à Otbert nous permet de constater une des plus réjouissantes bévues de notre chroniqueur, qui n'a pas même su ni regarder ni compter les animaux symboliques supportant la cuve baptismale. S'il les avait comptés, il en aurait trouvé dix et non vingt-huit; s'il les avait regardés, il aurait vu que c'étaient des bœufs, et nullement des cerfs, des biches, des vaches, des braques et des limiers; au surplus, une érudition très ordinaire lui aurait suffi pour savoir que ces animaux symboliques étaient là, comme dans plus d'un monument semblable, à l'imitation de ceux qui supportaient la *mer d'airain* du temple de Salomon (2). Le premier venu

(1) A cette occasion, Frédéric Barberousse donna à l'archevêque de Cologne les corps des trois rois mages, qui sont encore conservés aujourd'hui dans la cathédrale de cette ville. Jean d'Outremeuse (t. IV, p. 448) prétend, il est vrai, que ces reliques furent données par l'empereur à Henri II, évêque de Liège, et que, ce prélat étant mort sur le chemin du retour, à Pavie, le 6 octobre 1164, l'archevêque de Cologne, qui partait avec lui, rebroussa chemin pour aller se les faire adjudger par Frédéric. Il suffit de faire remarquer, pour écarter cette fable, que dès le 10 juin nous voyons l'archevêque de Cologne partir pour l'Allemagne avec les reliques des trois rois mages. Voy. KNIPPING, *Die Regesten der Erzbischöfe von Köln im Mittelalter*, t. II, p. 130.

(2) Reg. III, 7, 23-25.

pent, aujourd'hui encore, en allant jeter un coup d'œil sur l'objet d'art dont nous parlons ici, constater la prodigieuse étourderie de Jean d'Outremeuse et se rendre compte, par un exemple topique, du degré de la confiance qu'il mérite, même lorsqu'il décrit des choses qu'il a vues et qui sont, en quelque sorte, constamment sous ses yeux. On peut se convaincre en même temps du sans-gêne avec lequel il fabrique une légende étiologique. Des figures dont il ne comprend pas le sens ornent le pied d'un objet d'art qu'il décrit : au lieu de se résigner à en ignorer la provenance, vite il trousse rapidement une historiette qui est censée l'expliquer, incapable qu'il est de s'en tenir, ne fût-ce qu'un instant, aux données précises mais arides de l'histoire, toujours préoccupé de l'agrémenter au moyen de fables, si bien que, même là où il lui arrive de raconter des choses véritables, on est obligé de se délier de l'alliage de fiction qu'il ne peut s'empêcher d'y introduire.

On va en avoir la preuve à l'instant en ce qui concerne l'abbé Hellin de Notre-Dame-aux-Fonts. Nous savons, par un témoignage des plus dignes de foi, que ce personnage, contemporain d'Oibert, fit, en effet, exécuter les fonts baptismaux en question (1). En combinant les indications de la source contemporaine avec celles que me fournissent les diplômes du temps, voici comment je peux reconstituer la carrière de Hellin.

(1) Voy. le *Chronicon Rhythmicum* de 1118 dans MGH., SS., t. XII. Le passage de cette chronique relatif aux fonts baptismaux a été reproduit textuellement par Gilles d'Orval, III, 19 (MGH., SS., t. XXV, p. 95), et c'est par ce dernier que Jean d'Outremeuse le connaît.

Hellin (1) succéda, après 1107, dans les fonctions d'abbé séculier de Sainte-Marie (ou Notre-Dame-aux-Fonts) à Théoduin, qui les exerçait encore en cette année, et il conserva cette dignité jusqu'à sa mort, en 1118, n'ayant d'ailleurs jamais franchi, dans les ordres sacrés, le grade du diaconat (2). Hellin était un prélat zélé; il avait fait bâtir, dans les cloîtres de la cathédrale et à l'entrée du marché, un hospice qui avait plutôt l'air d'un palais royal, et c'était, en effet, dit un contemporain, le roi des rois qui y demeurait dans la personne de ses pauvres. Les lits y étaient bons et la nourriture abondante (3).

Un autre trait de sa charité nous est rapporté par Gilles d'Orval.

Un jour, dit ce chroniqueur, que Hellin était assis à sa fenêtre, il vit les funérailles d'un prêtre pauvre, dont le corps était porté presque nu et sans cercueil à sa demeure dernière. Ému de pitié, Hellin fonda une confrérie charitable parmi les prêtres liégeois, qui existe encore de nos jours (4). Son zèle pour l'Église et pour la bonne vie du clergé était à la hauteur de ses sentiments chari-

(1) Je devrais faire commencer la carrière de Hellin dès 1096, si j'osais l'identifier avec un chanoine de Saint-Lambert qui apparaît en cette année comme témoin de l'achat de Couvin par Othert (BORMANS et SCHOOLMEESTERS, *Le Cartulaire de Saint-Lambert*, t. I, p. 47). Mais il serait téméraire de s'en rapporter à une simple coïncidence de noms.

(2) Comme il appert de sa notice dans l'obituaire de Saint-Lambert, citée plus bas.

(3) *Chronicon Rhythmicum* de 1118, *loc. cit.*

(4) Gilles d'Orval, III, 49, dans MGH., SS., t. XXV, p. 95. C'est, selon Jean d'Outremeuse, qui reproduit le récit de Gilles (t. IV, p. 321), la confrérie dite *des trente prêtres*, sur laquelle voy. BORMANS et SCHOOLMEESTERS, *Le Cartulaire de Saint-Lambert*, t. III, p. 278, à l'année 1325, et la *lettre du prévôt*, qui est de 1349, dans POLAIN et RAIKEM, *Coutumes du pays de Liège*, t. I, p. 550.

tables. Les synodes étaient tombés en désuétude de son temps, dit un contemporain ; il ne craignit pas de faire le voyage de Rome pour aller réclamer auprès du pape, mais il mourut dans la Ville éternelle au bout d'une année environ, et sans que l'affaire fût terminée (1). C'était le 7 novembre 1118 (2). « Que le clergé se lamente, conclut l'auteur anonyme à qui j'emprunte mes renseignements, il a perdu un autre Wazon ; l'âge d'or régnait de son temps, et on n'a pas revu son pareil après lui (3). »

(1) Jean d'Outremeuse, toujours inexact, dit qu'il mourut « sour le chemien de Rome », t. IV, p. 324.

(2) L'année est donnée par le *Chronicon Rhythmicum* ; le jour, par l'obituaire de Saint-Lambert, où on lit : *E. VII id. novembr. Comm. Ricardi Viridunensis episcopi et fratris nostri Hillini diaconi*, ainsi que par Gilles d'Orval, III, 49, où on lit : *Cujus obitus agitur die beati Willibrordi episcopi* (MGH., SS., t. XXV, p. 95). Ces deux indications concordent et marquent le 7 novembre. La date du 5 mai 1114, donnée par DE THEUX (*Le chapitre de Saint-Lambert*, t. I, p. 103), ne repose sur rien.

(3) Voy. le *Chronicon Rhythmicum*, dans MGH., SS., t. XII.

Sur Hellin, il faut lire DE THEUX, dans *Le chapitre de Saint-Lambert*, t. I, pp. 102-104, où toutefois il reste encore plus d'une erreur ; cfr. J. DEMARTEAU, *La plus ancienne église de Liège*, dans BSAHL., t. VI, pp. 52-54.

Voici, à titre complémentaire, les diplômes où il est fait mention de Hellin :

1111. Hillinus, *abbas Sanctae Mariae*, est témoin de l'acte par lequel l'évêque Otbert reconnaît la propriété de l'église de Lixhe à la collégiale de Saint-Paul de Liège.

Original aux archives de l'église Saint-Paul à Liège.

Édité dans THIMISTER, *Cartulaire de l'église collégiale de Saint-Paul*, p. 3.

1112. Hillinus, *abbas Sanctae Mariae*, consent à l'acte par lequel

Voilà tout ce que, en combinant les témoignages des anciens chroniqueurs et les diplômes contemporains, on parvient à savoir sur l'abbé Hellin. Jean d'Outremeuse n'en savait pas même autant, car il était loin d'avoir consulté les diplômes et il ne connaissait pas la source principale, qui est précisément le *Chronicon Rhythmicum*; tout au plus avait-il pu lire les quelques vers de celui-ci que Gilles d'Orval avait fondus dans son texte. C'est, en effet, Gilles d'Orval qui était sa seule source, et tout ce qu'il nous dit de plus que celui-ci est de l'invention pure.

D'abord la généalogie de son héros.

C'est, on le sait, une des manies ordinaires de Jean d'Outremeuse de connaître parfaitement l'état civil des personnages historiques; c'en est une autre, tout aussi familière, de leur donner une extraction illustre, et, parmi les familles ducalès qu'il charge de relever le blason

Otbert, évêque de Liège, donne l'église de Saint-Léonard, située dans un faubourg de cette ville, à l'abbaye de Saint-Jacques.

Charte originale aux archives de l'État à Liège, fonds de Saint-Jacques.

Copie dans le manuscrit dit Vandenberg, n° 188, à la bibliothèque de l'Université de Liège, fol. 18.

GACHET, BCRH., t. IX, p. 26.

1116. Hillinus, *abbas*, est témoin d'un acte par lequel le prévôt et le chapitre de Saint-Lambert, à Liège, notifient leur accord avec l'avoué Renier au sujet de leurs droits respectifs à Landen et autres lieux.

Copie dans le *Liber chartarum*, fol. 69 v°; autre copie de 1364, aux archives de l'État à Liège.

Édité dans BORMANS et SCHOOLMEESTERS, *Cartulaire de l'église Saint-Lambert*, t. I, p. 53.

des personnages liégeois, celle de Souabe est de celles auxquelles il recourt le plus fréquemment (1).

Hellin n'a pas plus été prévôt de Saint-Lambert que fils du duc de Souabe.

Nous connaissons assez bien, pour la période dans laquelle il vécut, la succession des prévôts de Saint-Lambert : non seulement il n'y figure point, mais il est impossible de l'y faire entrer.

Voici la série :

1086-1094.	Théoduin.
1096-1118.	Frédéric.
1121-1127.	André.
1129-1137.	Steppon.
1136-1139.	Frédéric.
1140-1144.	Henri (2).

Ainsi, à l'époque où Jean d'Outremeuse veut que Hellin ait exercé les fonctions de prévôt de Saint-Lambert, c'est saint Frédéric qui était revêtu de cette dignité, qu'il ne quitta que pour celle d'évêque. On a dressé le catalogue des actes de ce pontife : il nous montre qu'il a occupé la prévôté sans interruption de

(1) Ainsi Notger est fils d'un duc de Souabe (t. IV, p. 132); ainsi, en 1107, le chapitre de Saint-Lambert ne contient pas moins de trois fils du duc de Souabe, qui sont Herman, Frédéric et Philippe (t. VI, p. 299). On voit quelles sont l'inconscience et l'étourderie de notre auteur : il ne pense pas même ici à Hellin, qui, en 1107, faisait déjà partie du chapitre de Saint-Lambert et qui porterait par conséquent à quatre le nombre des fils du duc de Souabe inscrits dans ce corps.

(2) Voy. DE MARNEFFE, *Tableau chronologique des dignitaires du chapitre de Saint-Lambert, à Liège*, dans AHEB., t. XXV.

1095 à 1118 et que, partant, le témoignage de Jean d'Outremeuse n'a aucune valeur (1).

Hellin ne fut pas non plus archidiacre. Son nom, du moins, ne figure pas dans la liste si soigneusement dressée par M. de Marneffe, et pas davantage dans les documents publiés depuis.

Là ne s'arrête pas la série des bévues que Jean d'Outremeuse commet au sujet du seul Hellin. Il fait de lui le successeur de Gautier de Chauvency, erreur grossière dans laquelle il a entraîné à sa suite la plupart des historiens liégeois. Gautier de Chauvency, mort en 1207, est au contraire un des successeurs de Hellin.

Jean d'Outremeuse veut encore que Hellin ait ramené à dix les vingt-deux chanoines que Notger, selon lui, avait placés à Notre-Dame-aux-Fonts, et qu'il les ait fait rentrer dans l'église Saint-Lambert sous le nom de chanoines de saint Materne (2). Autre invention, car il n'y eut que neuf chanoines à Notre-Dame-aux-Fonts depuis le X^e siècle jusqu'au XIII^e, et ce nombre fut porté à dix par Gautier de Chauvency; c'est lui, et non Hellin, qui leur donna le nom et la qualité de chanoines de saint Materne (3).

Tel est le tissu d'inventions extravagantes et de bévues grossières au milieu duquel nous apparaît, dans la chronique de Jean d'Outremeuse, la figure de Lambert Patras de Dinant. Cela ne suffit pas, j'en conviens, pour nous

(1) FÉLIX MAGNETTE, *Saint Frédéric, évêque de Liège* (BSAHL., t. IX, 1895).

(2) JEAN D'OUTREMEUSE, *op. cit.*, t. IV, p. 320.

(3) J. DEMARTEAU, *La première église de Liège* (BSAHL., t. VI, pp. 56 et 70).

permettre de le considérer comme apocryphe, car, enfin, il se pourrait que Lambert Patras, tout comme Hellin lui-même, fût un personnage historique dont notre chroniqueur se serait borné à amplifier et à défigurer l'histoire. Mais c'en est assez, tout au moins, pour justifier notre défiance et pour appeler notre sérieux contrôle sur une personnalité dont l'existence ne nous est pas mieux garantie.

Voyons ce que va nous apprendre ce contrôle.

D'abord, il faut remarquer que parmi les nombreuses manies de Jean d'Outremeuse, celle de donner des noms aux personnages les plus accessoires est peut-être la plus fréquente. Ses sources ont beau ne pas les nommer; lui, il sait leur nom, le nom de leur père, leur lieu d'origine, parfois encore leur profession. Souvent même il invente de toutes pièces et le personnage et le nom. Je pourrais ici multiplier les exemples, mais il faut se borner, et je me contenterai d'en emprunter quelques-uns à un excellent mémoire de M. l'abbé Balau. Jean d'Outremeuse a lu dans ses sources (Hocsem et Jean de Warnant) que sous Henri de Gueldre des troubles éclatèrent à Liège parce que le domestique du chanoine Henri avait frappé un bourgeois. Cela ne lui suffit pas : il lui faut le nom de famille du chanoine, et il en fait un Henri des Prez. Il lui faut aussi le nom du domestique, et il nous apprend que celui-ci s'appelle Gérard de Vinalmont. Enfin, nous ne serions pas complètement renseignés si nous ne savions aussi le nom du blessé; notre chroniqueur veut bien nous apprendre qu'il s'appelait Renier de Féronstrée. Tous ces noms sont tout simplement forgés par Jean d'Outremeuse : une charte relative à l'incident, qui nous a été conservée, nous apprend que le chanoine était Henri de Ferrières et non

des Prez, et que son domestique s'appelait Colin et nullement Gérard de Vinalmont (1).

De pareils exemples, je le répète, sont innombrables, et ce serait lasser la patience du lecteur que de les énumérer. J'en conclus qu'il ne serait nullement étonnant que, ne trouvant pas dans sa source, qui est Gilles d'Orval, le nom de l'auteur des fonts baptismaux, Jean d'Outremeuse l'eût purement et simplement inventé.

Ce qui donne à cette conjecture un cachet de vraisemblance, c'est la structure même du nom de Lambert Patras. Dans la pensée du chroniqueur, il se compose évidemment d'un prénom (Lambert) et d'un nom de famille (Patras). Malheureusement pour lui, les noms de famille n'existaient pas encore au XI^e siècle ni même au XII^e, et il y a lieu, pour cette simple raison, d'opposer une fin de non recevoir à la production d'état civil. Au surplus, Patras est un nom bizarre que l'on ne trouvera jamais dans aucun glossaire onomastique quelconque, pour la bonne raison que c'est un nom de lieu et nullement un nom de personne. Jean d'Outremeuse connaît la ville de Patras par l'histoire de saint André qui y a souffert le martyre (2), et il ne s'est pas fait faute, ici, de donner le nom d'un port à un homme. Nul doute qu'en cherchant dans sa volumineuse compilation, on ne rencontre plus d'un exemple de ce procédé. J'ajouterai qu'en homme économe de son imagination, notre chroniqueur fait servir plus d'une fois les noms qu'il fabrique; et c'est ainsi que Patras, cette fois sous la forme Patrache, se

(1) BALAU, *Comment Jean d'Outremeuse écrit l'histoire*, BCRH., t. LXXI, pp. 243-244.

(2) *Ly Myreur des histors*, t. I, p. 454.

trouve encore être le nom de famille d'un certain Baudouin, héros fictif d'une bataille imaginaire qui aurait été livrée, au XI^e siècle, par un évêque de Liège absolument irresponsable des exploits dont lui fait honneur Jean d'Outremeuse (1)!

Terminons par une dernière observation. On sait que la chronique de Jean d'Outremeuse n'est que la paraphrase en prose d'une espèce de chanson de geste qu'il a composée auparavant; or, dans la partie de cette chanson de geste où est relatée l'histoire des fonts baptismaux de Hellin, le nom de l'artiste manque (2). L'auteur se contente de cette mention laconique :

Helins, li gran privos, un bon ovrier mandat.

C'est donc que Jean d'Outremeuse ne le connaissait pas au moment où il écrivait cette partie de sa *Geste*, et si, néanmoins, il le donne dans le *Myreur*, c'est tout simplement, encore une fois, parce qu'il l'a inventé.

(1) *Ly Myreur des histors*, t. IV, pp. 224 et 225. Il y a mieux encore que le nom de Patras donné à un artiste dinantais. Ayant à parler de l'évêque de Liège, Alexandre de Juliers, et cédant à la démangeaison de toujours préciser l'état civil de ses personnages, même lorsqu'il ne le connaît pas, il imagina de donner au père de ce prince le nom de... *comte Lucanor*! On voit qu'il a de la lecture et que les productions de la littérature espagnole du temps sont arrivées jusqu'à lui, mais l'idée n'en est pas moins saugrenue. Et, ici encore, une fois qu'il tient un nom nouveau, il le fait servir à diverses reprises, car il en gratifie à la fois un géant sarrazin (V, 106), une sœur de Ganelon (III, 47) et une duchesse de Souabe (II, 137), sans parler d'un Lucanon de Damas (III, 281) dont le nom n'est peut-être qu'une leçon fautive pour Lucanor.

(2) JEAN D'OUTREMEUSE, t. IV, p. 617.

II

Cette conclusion s'impose ; toutefois, elle ne s'élèverait pas au-dessus du caractère d'une hypothèse très probable si je n'étais en mesure, après avoir montré que le nom de Lambert Patras ne mérite aucune créance, de faire connaître le vrai nom de l'artiste à qui nous devons les célèbres fonts baptismaux. Ce nom nous a été conservé par la *Chronique de 1402*, dans un passage sur lequel j'avais déjà, en 1892, attiré l'attention du public. Voici ce qu'on lit dans cet ouvrage sous la date de 1137 :

Alberonis Leodiensis episcopi jussu Renerus, aurifaber Hoyensis, fontes eneas in Leodio fecit mirabili ymaginum varietate circumdatos, stantes super XII boves diversimode se habentes (1).

Il y a dans ce passage une erreur (2). Ce n'est pas l'évêque de Liège Albéron II (1135-1144), c'est l'abbé Hellin qui a fait faire les fonts baptismaux de Notre-Dame. Mais cette erreur, qui s'expliquerait peut-être, si nous étions mieux informés, par le fait d'une participation quelconque d'Albéron II ou peut-être même d'Albéron I^{er} au placement ou à l'achèvement de l'ouvrage d'art en question, ne doit pas nous donner le change sur la valeur du reste de ce témoignage. Et cette valeur est très grande.

(1) E. BACHA, *La chronique liégeoise de 1402*, p. 131. Cfr. G. KURTH, *Maurice de Neufmoustier*, BARB., 3^e sér., t. XXIII, p. 671, note.

(2) Il y en a même deux. Ce ne sont pas douze mais dix bœufs qui supportent la cuve baptismale de Liège, et un simple examen montre qu'il n'y en a jamais eu davantage. C'est que l'artiste a donné à ces animaux une telle exubérance de vie qu'il n'a trouvé place à sa circonférence que pour dix, bien que douze fût le chiffre requis par la tradition.

Remarquons d'abord que la *Chronique de 1402* a au moins l'autorité de Jean d'Outremeuse, puisqu'elle lui est contemporaine. Mais il y a plus : pour toute la partie antérieure au milieu du XIV^e siècle, elle repose sur celle de Jean de Warnant, et, selon toute apparence, c'est ce dernier qui est ici notre bailleur de renseignements (1). Or, Jean de Warnant est, sous tous les rapports, une autorité fort supérieure à Jean d'Outremeuse. D'abord, il est antérieur d'un demi-siècle environ à celui-ci, ayant achevé sa chronique vers 1350, alors que Jean d'Outremeuse tenait encore la plume en 1399 (2). Ce n'est pas, comme Jean d'Outremeuse, un romancier à qui manque totalement le sens de la différence entre l'histoire et la fiction, c'est un chroniqueur sérieux et généralement bien informé. Ajoutons que, vivant au pays de Huy, il connaît particulièrement tout ce qui se rattache au passé de cette ville (3). Ainsi s'explique qu'il ait pu nous donner le nom d'un artiste dont, probablement, ses concitoyens avaient gardé le souvenir et dont ils se rappelaient avec fierté les œuvres les plus remarquables.

Le témoignage de Jean de Warnant se présente donc à nous comme le plus ancien et le plus autorisé, disons mieux, comme le seul que nous possédions au sujet de l'auteur de nos fonts baptismaux. Et pour que rien n'en

(1) BALAU, *Les sources de l'histoire de Liège au moyen âge*, pp. 517, 534.

(2) Voy. BORMANS, Introduction, p. CXXXI, et cfr. LORENZ, *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter seit dem XIII. Jahrhundert*, t. II, p. 38; BALAU, *o. c.*, pp. 515-516.

(3) BACHA, *La chronique de 1402*, p. xxx, suppose même qu'il a trouvé dans une chronique locale de Huy les nombreux détails relatifs à l'histoire hutoise qui remplissent sa composition.

ébranle la force, voici qu'il en surgit un autre, du commencement du XII^e siècle, qui atteste l'existence, à cette date, d'un orfèvre Renier dans la ville de Huy : c'est un diplôme du prince-évêque Albéron I^{er} pour la collégiale Notre-Dame de cette ville, émis en l'année 1125, et où figure, parmi les témoins, un personnage appelé *Renerus aurifaber* : voilà la confirmation inattendue et décisive, bien qu'indirecte, du récit du chroniqueur hutois (1) !

Un mot encore sur la date à laquelle fut exécuté le chef-d'œuvre. Comme il fut commandé par Hellin, qui remplit les fonctions d'abbé de Notre-Dame-aux-Fonts, de 1107 environ à 1118, c'est entre ces deux années qu'il faut en placer la confection. Nos sources ne nous permettent pas d'atteindre à une précision plus grande, et il n'y a pas lieu de s'arrêter à la date de 1113, donnée par Jean d'Outremeuse avec une certitude étourdissante. Cette date est déterminée elle-même, chez lui, par la fable qu'il nous raconte ; elle en fait partie intégrante et elle tombe avec elle (2).

(1) Ce diplôme a été publié par J. HALKIN, *Albéron I^{er}, évêque de Liège*, dans BSAHL., t. VIII (1895), p. 345. On remarquera que sur les cinq témoins laïques mentionnés dans cet acte, Renier figure le second : il vient après le maître et avant un échevin.

(2) « En cel an meisme (1113) le vigiel saint Pasque, furent premier li fons consacrées que Helins avait fait faire ensi que dit est. » JEAN D'OUTREMEUSE, *Ly Myreur des histors*, t. IV, p. 321. Le *Chronicon Tungrense*, qui donne la même date (CHAPEVILLE, t. II, p. 51), se borne à reproduire Jean d'Outremeuse. Ainsi ont fait tous les érudits modernes, notamment PINCHART. t. XIII, p. 339 ; DEMARTEAU, *op. cit.*, p. 99 ; MARCHAL. *La sculpture et les chefs-d'œuvre de l'orfèvrerie belges*, p. 91. Il faut remarquer que DIDRON, *Annales archéologiques*, t. V, p. 33, suivi par J. HELBIG, *La sculpture et les arts plastiques au pays de Liège*, 2^e éd., p. 29, et par REUSENS, *Éléments d'archéologie chrétienne*, 2^e éd., t. I, p. 448, et II, p. 319, donne 1112, qui est, d'après Jean d'Outremeuse l'année ou l'ouvrage fut commandé.

Je prévois une objection qui, toute faible qu'elle est, doit cependant être rencontrée ici pour qu'il ne reste aucune difficulté dans l'esprit du lecteur. Jean d'Outremeuse, dira-t-on, avait lu Jean de Warnant (1). Pourquoi donc, s'il avait trouvé chez celui-ci Renier de Huy signalé comme auteur des fonts baptismaux de Liège, se serait-il avisé d'écarter ce témoignage et d'inventer son Lambert Patras?

Cette objection serait fondée si le chroniqueur en cause ne s'appelait pas Jean d'Outremeuse. Il arrive plus d'une fois à cet auteur de substituer la fiction à des réalités qu'il connaît ou peut connaître, tantôt par prédilection de romancier qui trouve ses fables plus belles que l'histoire, tantôt — et c'est le cas ici — par étourderie et parce qu'il n'a pas pris la peine de se renseigner là où il le pouvait. Sa distraction s'explique d'ailleurs fort bien. A l'endroit où il raconte l'histoire de Hellin, il ne trouve rien sur ce sujet dans la partie de la chronique de Jean de Warnant qui correspond à la date de ce personnage : il a donc toute liberté d'inventer et il en use selon son habitude. C'est seulement, comme on l'a vu, un certain nombre de pages plus loin, à l'occasion du pontificat d'Albéron II, que Jean de Warnant, par suite d'on ne sait quelle circonstance, se trouve amené à parler des fonts baptismaux et prononce le nom de l'auteur vérifiable. Mais c'est trop tard : le siège de Jean d'Outremeuse est fait; d'ailleurs, ne le fût-il pas, il n'est pas homme à se gêner pour un témoignage!

C'est donc à Renier de Huy qu'il faut laisser désormais

(1) Il le dit lui-même. *Ly Myreur des histors*, t. I, p. 4; t. V. pp. 160 et 372. Cfr. S. BORMANS, Introduction, p. CVII, et S. BALAU, *Les sources de l'histoire du pays de Liège au moyen âge*, p. 562.

la paternité de nos fonts; c'est lui « le grand artiste, l'homme de génie (1) », l'auteur de ce « chef-d'œuvre unique par la grandeur et la noblesse de la conception, comme par la perfection de la facture (2) ». Dépouillé de son titre de gloire par la fantaisie d'un romancier, il en reprend possession aujourd'hui, et c'est lui rendre une tardive justice que de le lui restituer.

III

On s'étonnera peut-être de voir Huy disputer à Dinant la palme de la dinanderie. Mais il faut remarquer qu'avant de se concentrer dans la petite cité qui lui a donné son nom, l'industrie des batteurs avait joui d'une large diffusion dans toutes les villes de la Meuse wallonne, depuis Verdun jusqu'à Liège. Cet art y remontait, selon toute apparence, à une haute antiquité (3), et les Dinantais du XIII^e siècle le rajeunissaient probablement lorsqu'ils le dataient de Charlemagne (4). Dès le XI^e siècle,

(1) Expression de DIDRON, *Annales archéologiques*, t. V (1846), p. 35.

(2) PIRENNE, *Histoire de Belgique*, 2^e éd., t. I, p. 451.

(3) PIRENNE, *Histoire de la constitution de la ville de Dinant au moyen âge*, p. 90.

(4) Cives de Dynant in thelonio coloniensi et in pondere quod vulgo *pundere* dicitur talem habent justiciam a temporibus Karoli regis ipsis hactenus observatam. (BORMANS, *Cartulaire de Dinant*, t. I, p. 27, acte de 1203.) Cfr. l'acte de 1211, p. 31, qui redit la même chose. Je ne vois pas pourquoi Pinchart trouve que « c'est reculer outre mesure l'origine de cette industrie » (*op. cit.*, t. XIII, p. 312) et veut que les Dinantais (lisez : les Mosans) aient été initiés à l'art de la fonte par des ouvriers allemands. Son argument, c'est que, dès le début du XI^e siècle, nos compatriotes allaient chercher le cuivre brut

les œuvres de nos batteurs étaient connues en Italie (1).

C'est à eux qu'au XII^e siècle, l'abbé de Saint-Denis Suger confiait l'achèvement du superbe crucifix qui ornait le maître-autel de son église, et pour lequel il avait prodigué toutes les ressources de son trésor et toutes celles de l'art du temps (2). Encore au XIII^e siècle, on signalait « l'évesché de Liège » d'une manière générale, comme lieu de provenance de « totes œuvres de coivre faites et de batterie (3) ». On ne faisait d'ailleurs pas de distinction,

en Saxe (apparemment à Goslar) et que, non loin de là, l'évêque Bernward de Hildesheim (993-1022) a été un des maîtres dans les arts du métal. A cela je me bornerai à répondre que les mines de Goslar ne furent découvertes que dans la seconde moitié du X^e siècle (NEUBURG, *Goslars Bergbau bis 1552*, pp. 1-2) et que les beaux travaux de Folcuin de Lobbes († 990) sont antérieurs à Bernward.

(1) C'est ce qui résulte des vers d'un poème du XI^e siècle cités par les PP. CAHIER et MARTIN, *Mélanges d'archéologie*, t. IV, p. 102. PINCHART, t. XIII, p. 314, a tort de récuser ce texte, en alléguant que « l'Allemagne est trop explicitement désignée dans les vers de l'écrivain :

O Germania gloriosa
Tu vasa ex aurichalco
Ad nos subinde mittis;

mais il se trompe, car le pays de Liège faisait partie du royaume de Germanie. C'est ainsi que tous les diplômes des rois d'Angleterre où il est parlé de Dinant la disent située *in Alamannia* (Voy. PIRENNE, *op. cit.*, p. 98).

(2) *Pedem vero quatuor evangelistis comptum, et columnam cui sancta insidet imago, subtilissimo opere smaltitam, et Salvatoris historiam cum antiquae legis allegoriarum testimoniis designatis, et capitello superiori mortem Domini cum suis imaginibus ammirante, per plures aurifabros Lotharingos quandoque quinque quandoque septem vix duobus annis perfectam habere potuimus. De rebus in admin. sua gestis*, dans BOUQUET, t. XII, p. 99.

(3) GILLIODTS, *Inventaire des archives de la ville de Bruges*, t. II, p. 225, cité par PINCHART, t. XIII, p. 317.

à cette époque, entre la dinanderie proprement dite, qui consiste seulement, selon la définition courante, en ouvrages de laiton, et le travail des métaux plus précieux, aujourd'hui réservé aux orfèvres. Orfèvres et dinandiers ne formaient qu'une seule et même profession, et c'est pour cela que l'auteur de la plus célèbre dinanderie du monde porte, dans nos sources, le titre d'*aurifaber* (1).

La spécialisation, comme la localisation, ne devaient venir que plus tard.

Il ne faut donc pas penser à revendiquer pour les seuls artistes de Dinant les nombreux ouvrages d'art que nous voyons exécuter, tant en cuivre qu'en or, argent et fer, dès le X^e siècle, à Lobbes sous l'abbé Folcuin († 990) (2), à Liège sous Notger (3), à Gembloux sous les abbés Olbert (1012-1048) et Thietmar (1071-1092) (4), à Fosse sous le prévôt Bérenger (5) (vers 1086), à Waulsort sous l'abbé Wérembert († 1055), qui, comme saint Bernward de Hildesheim, mit lui-même la main à l'œuvre et pourrait être appelé le plus ancien des dinandiers connus (6). Rien ne nous autorise à attribuer à des bat-

(1) Un artiste liégeois du commencement du XIII^e siècle, Lambert le Cornu, auteur du célèbre *bassin* de Huy, est encore qualifié d'*orfèvre* par JEAN D'OUTREMEUSE, t. V, p. 168.

(2) Folcuini *Gesta abbatum Lobbiensium*, c. 29. (MGH., SS., t. IV, p. 70.)

(3) *Vita Notgeri*, c. 4, dans BCRH., IV^e sér., t. XVII, p. 416 : *ecclesiam in honore beati Johannis evangeliste... palliis et tapetibus et cortinis vasis candelabris et aliis utensilibus ad cultum templi pertinentibus exornavit.*

(4) *Gesta abbatum Gemblacensium*, dans MGH., SS., t. VIII, p. 540, c. 41, et p. 543, c. 51.

(5) Voy. HILLINI *Miracula sancti Foillani*, n^o 23, dans *Acta Sanctorum*, t. XIII d'octobre, p. 423.

(6) *Histor. Walciod.*, dans MGH., SS., t. XIV, p. 525.

teurs de Dinant les deux plus anciens ouvrages en cuivre battu dont parlent nos sources, le lutrin de Lobbes (1) et celui de Verdun (2), qui donnent une haute idée de ce qu'était l'art de la batterie dès le X^e siècle. Rien non plus n'oblige de croire que la belle châsse de saint Feuillien à Fosse, exécutée vers 1086 et décrite avec une si visible complaisance (3) par le chanoine Hellin (4), sorte d'un

(1) FOLCUIN, *loc. cit.*

(2) HUGUES DE FLAVIGNY, *Chronicon*, II, 8 (MGH., SS., t. VIII. p. 374) : *pulpitum autem aere crebris tusionibus in laminas tabulasque productum, etc.*

(3) La châsse de Fosse, qui fut faite vers 1086, étant, si je ne me trompe, restée inconnue de tous ceux qui se sont occupés de l'histoire de notre art national (Cfr. la riche énumération des châsses belges dans MARCHAL, *La sculpture et les chefs-d'œuvre de l'orfèvrerie belges*, p. 772), je crois utile de transcrire ici le passage du *Miracula sancti Foillani*, où l'auteur, après nous avoir parlé des libéralités d'une riche veuve du XI^e siècle pour l'église de Fosse, continue en ces termes :

« Feretrum artificiosae pulchritudinis gestatorium, in quo beati sacerdotis ac martyris Christi Foyllani cineres et ossa reponerentur. metallorum fulgore diligenter intendebat insignire: quatenus ad tempus eo decor augeretur ecclesiae, et cuncta tempore necessitatis aut pauperibus erogarentur, aut inquirendis ecclesiae facultatibus opportunitate sua distribuerentur. Praefato igitur praeposito (Beren-gero) consulente, dictante, suamque operam adhibente, manibus aurificis ad unguem opus sculptile pretiosumque componitur, ubi passio supradicti pontificis in eminentioribus arcae lateribus, in inferioribus vero quatuor paradisi flumina duodecimque apostoli cum litteris eorum significantiam experimentibus evidenti ratione repraesentabantur, et pulchro spectaculo delectabiliter aspicientium oculi pascabantur. Ad haec videres in alterâ frontium scrinii quasi majestatem Dei super aspidem et basiliscum ambulantem, in altero velut angelos animam praesulis assumentes, ac desuper manum dominicam protegentem eam et excipientem. » *Acta Sanctorum*, t. XIII d'octobre, p. 423.

(4) Sur le chanoine Hellin de Fosse, voy. l'Appendice.

atelier dinantais. Toutes ces œuvres, et beaucoup d'autres dont le souvenir n'a pas été conservé, représentent l'héritage commun que nous a légué l'art mosan, sans qu'une ville déterminée puisse en revendiquer pour elle une pièce quelconque.

Il y a plus. La ville de Huy apparait plus anciennement que celle de Dinant dans les documents qui nous font connaître le commerce et l'industrie des batteurs mosans. Huy, à qui Dinant, même aux jours de sa splendeur, ne disputait pas le rang de deuxième ville de la principauté (1), n'avait pu parvenir à une telle situation que par l'activité de son travail. Aussi, de la fin du X^e siècle au milieu du XII^e, voit-on ses marchands circuler non seulement en Lotharingie, mais encore dans les contrées rhénanes et en Angleterre. Des textes nous montrent leurs caravanes dans l'Entre-Sambre-et-Meuse (2), ainsi que dans le pays de Verdun (3), pendant que d'autres nous attestent leur présence sur les deux plus grands marchés de l'Angleterre et de l'Allemagne, à Londres et à Cologne. A Londres, où ils sont signalés entre 978 et 1016, à côté des marchands de Liège et de Nivelles, ils exposent en vente des marchandises que notre source ne spécifie

(1) Dans la seconde moitié du XIV^e siècle, Dinant, écrivant à la ville de Cologne, terminait sa missive par ces mots : *Scriptum Dyonanti, una et tertia de principalibus villis episcopatus leodiensis*. HÖHLBAUM, *Hansisches Urkundenbuch*, t. III, p. 305

(2) *Mercatores Hogii super fluvium Mosam manentes ad forum quoddam erant tendentes*. *Mir. S. Gengulfi*, c. 23, dans MGH, SS., t. XV, p. 794.

(3) *Praeterea idem Heinricus in conductu domini seu comitis Raynaldi infra episcopium viantes negotiatores Hoyenses violenter opibus magnis expoliavit*. Laurentii *Gest. epp. Virdun*, c. 35, t. X, p. 515.

pas (1), mais il n'est pas douteux qu'il s'agisse d'objets en cuivre battu, puisque, en 1103 et en 1104, ce sont les mêmes objets que les Hutois vendent sur les marchés de Cologne et de Coblençe. A Cologne, ils sont mentionnés en même temps que les Liégeois, et le tonlieu de cette ville détermine ce que paient ces Mosans qui ont acheté du cuivre en Saxe et qui en vendent (2). A Coblençe, les Hutois apparaissent en compagnie des Liégeois, des Namurois et des Dinantais, nommés ici pour la première fois, et, pour le coup, le texte est des plus explicites : ce sont des bassins de cuivre et des chaudrons qu'ils vendent (3).

Ajoutons, pour n'omettre aucun indice relatif au commerce hutois de ces temps reculés, qu'une tradition donnait pour mère à Guillaume le Conquérant la fille d'un

(1) Hogge et Leodium et Nivella, qui per terras ibant, ostensionem dabant et teloneum. Tarif du tonlieu de Londres sous le roi Ethelred (978-1016, dans HÖHLBAUM, *Hansisches Urkundenbuch*, t. I, p. 4. L'éditeur a pris Hogge pour Houcke, village près de Bruges (voy. la table), mais il a corrigé implicitement cette erreur au tome III, p. 380, note. Le *qui per terras ibant* semble indiquer que les Hutois débarquaient à Douvres ou dans les environs et qu'ils s'acheminaient de là jusqu'à Londres, exposant leurs marchandises en route et payant de ce chef un droit indépendant de celui de tonlieu.

(2) JEAN D'OUTREMEUSE. *Ly Myreur des histors*, t. V, p. 264, et HÖHLBAUM, *Hansisches Urkundenbuch*, t. III, p. 385.

(3) Hujus autem thelonei summa hec est. De Hoio venientes debent dare de unaquaque navi unum aeneum caldarium et duo bacena et duas denariatas vini. De Dienant similiter. De Namuco similiter. De Leodio venientes debent dare duas caprinas pelles et duo bacena et duas denariatas vini. Acte de Henri IV confirmant la possession du tonlieu de Coblençe à Saint-Siméon de Trèves, dans BEYER, *Mittelrheinisches Urkundenbuch*, t. I, p. 468; HÖHLBAUM, *op. cit.*, t. I, p. 3.

pelletier de Huy (1) qui demeurait, dit un auteur, « sur le marché auprès des vieux changes » et qui, plus tard, émigra avec sa famille en Normandie. Cette tradition ne laisse pas d'avoir ici quelque signification, en ce qu'elle nous donne une idée des migrations des vieux Hutois.

Comme on le voit, alors que Dinant n'est mentionné qu'une seule fois dans les textes anciens qui nous parlent du commerce mosan, Huy apparaît à diverses reprises et semble tenir la tête du mouvement. Et cette indication se trouve confirmée par ce que nous apprendra l'histoire politique. Alors qu'à la date de 1070, il n'y a pas encore trace de vie communale à Dinant (2), Huy est déjà une ruche pleine d'activité, de richesse et d'aspirations à l'indépendance. Sa charte d'affranchissement de 1066

(1) ALBÉRIC DE TROISFONTAINES, MGH., SS., t. XXIII, p. 784. Cet auteur rapporte une version qui fait du grand-père de Guillaume un habitant de Chaumont près Florennes, fixé plus tard à Falaise, et continue : « Alii dicunt et maxime antiqui Hoinenses, quod ille Herbertus pelliparius et uxor ejus Doda sive Duwa burgenses fuerunt Hoinenses, manentes ad veteres cambias in foro Hoinensi, quando cum filia et tota suppellectile iverunt in Normanniam... » Puis il cherche à concilier les deux versions : « Et ut satis quaerentibus faciamus, forte Herbertus pelliparius uxorem suam Duam natione Hoinensem accepit et causa amoris ejus et prolis apud Hoiuin morabatur. » Cette tradition semble n'avoir pas intéressé FREEMAN, *The history of the Norman conquest of England*, t. II, pp. 178 et suiv., qui ne parle pas de l'origine hutoise de la mère du conquérant. Une corporation de pelletiers de Huy est mentionnée à la date de 1224. Voy. MGH., SS., t. XXIII, p. 914.

(2) Diplôme de Henri IV confirmant les droits de l'église de Liège à Dinant, dans BORMANS et SCHOOLMEESTERS, *Cartulaire de Saint-Lambert*, t. I, p. 34.

est la plus ancienne du monde (1). Huy est habitée à cette époque par des familles nobles et riches, et ses marchands ne lésinent pas lorsqu'il s'agit d'acheter leurs privilèges, car ils les ont payés les deux tiers de leurs biens mobiliers (2).

Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir vers cette date (après 1075) exécuter à Huy un ouvrage de dinanderie considérable : je veux dire le tombeau du bienfaiteur de cette ville, Théoduin, qui voulut y avoir sa dernière demeure dans la collégiale Notre-Dame. Cet objet d'art est décrit soigneusement, vers 1230, par le chanoine Maurice de Neufmoustier. Les ouvriers de la pierre et ceux du métal avaient fraternellement uni leurs efforts pour édifier au fondateur de l'église Notre-Dame une sépulture digne de lui. Autour d'une pierre tombale en marbre noir surgissaient six colonnes de bronze doré supportant une plaque de marbre blanc veiné de rose. Cette plaque était garnie d'un encadrement en bois supportant lui-même des lames métalliques dans lesquelles était gravée une longue inscription en vers. Tout l'ensemble était protégé par un édicule en fer forgé, orné de fleurs

(1) GILLES D'ORVAL, III, 1, dans MGH., SS., t. XXV, p. 79, avec la note de Heller. On a vu ci-dessus, note 1, le marché de Huy mentionné pour la première moitié du XI^e siècle ; une seconde mention, pour la seconde moitié du même siècle, se trouve dans la *Chronique de Saint-Hubert*, c. 67, dans MGH., SS., t. VIII, p. 601. Sur les « changes » de Huy, mentionnés dans la note citée, voy. un acte de 1218, où il est parlé d'une redevance de quinze livres de blanc *perciendis in cambiis Hoi* (BORMANS et SCHOOLMEESTERS, *Cartulaire de Saint-Lambert*, t. I, p. 185). La halle de Huy est citée dès 1209 (*ibid.*, t. I, p. 153) comme un bâtiment déjà ancien, pouvant périr *incendio seu vetustate aut ruinâ vel negligentia*.

(2) Voy. le texte de la chartre dans GILLES D'ORVAL, *loc. cit.*

d'un travail très soigné, de quatre pieds de large et de cinq de hauteur. L'édicule s'ouvrait en haut à deux battants lorsque le prêtre venait, à des jours marqués, prier pour le défunt et encenser son tombeau (1).

L'artiste qui a conçu et élaboré cette œuvre d'art était le contemporain de celui qui, quelque temps après, devait exécuter les fonts baptismaux de Saint-Barthélemy (2), et tous deux ont eu pour concitoyen le plus illustre des dinandiers du XII^e siècle, Godefroid de Claire, qui, né à Huy, mourut sous l'habit monastique à Neufmoustier, dans le faubourg de cette ville.

Godefroid de Claire, il est vrai, est connu seulement comme ciseleur, fondeur et émailleur, mais les arts du métal étaient étroitement apparentés, et les batteurs étaient classés parmi les orfèvres. On pourrait même se demander, étant donné qu'il y avait des familles d'artistes et qu'on gardait des traditions, si notre Renier de Huy n'est pas un parent, un ascendant de Godefroid de Claire, mais ce serait abuser des droits de l'hypothèse. Il me suffira de constater qu'après ce qui vient d'être dit, la qualité de Hutois attribuée par la *Chronique de 1402* à l'auteur de nos fonts baptismaux, loin de plaider contre son affirmation, constitue, au contraire, une présomption de plus en faveur de Renier. Au XIV^e siècle, l'idée n'eût

(1) GILLES D'ORVAL, III, 10, dans MGII., SS., t. XXV, p. 88. Sur Maurice de Neufmoustier, auteur de cette notice, voir G. KURTH, dans BARB, III^e sér., t. XXIII.

(2) Théoduin étant mort le 23 juin 1075, l'ouvrage, qui suppose un travail considérable, n'a guère dû être achevé avant 1076, et le fut peut-être assez longtemps après. D'autre part, nous avons vu que les fonts baptismaux de Liège étaient achevés en 1118.

pu venir à personne de faire d'un batteur du XI^e siècle autre chose qu'un Dinantais. En effet, au cours des temps, l'industrie de la batterie s'était, je ne dirai pas déplacée, mais du moins concentrée à Dinant. Cette ville, qui au commencement du XII^e siècle avait encore pour rivales Liège, Huy et Namur, avait pris à partir de cette date un essor considérable. Dès 1171, les Dinantais traitent seuls avec la commune de Cologne (1) au sujet des droits de tonlieu qu'ils doivent payer sur le marché de cette ville pour le cuivre acheté par eux outre-Rhin, et cet acte, qui semble prouver qu'ils sont les seuls Mosans qui exposent des articles de batterie dans la grande cité rhénane, est confirmé à deux reprises, en 1205 et en 1211 (2).

(1) Ici se présente une difficulté : l'acte de 1171, qu'on trouvera entre autres dans HÖHLBAUM, *Hansisches Urkundenbuch*, t. I, p. 13. et dans BORMANS, *Cartulaire de Dinant*, t. I, p. 19, dit que les Dinantais produisirent un diplôme original de l'archevêque Frédéric (1100-1131), réglant leurs obligations de tonlieu (*privilegium suum beate memorie domni Frederici prioris archiepiscopi coloniensis sigillo irreprehensibiliter signatum et plurimis legitimis testibus confirmatum protulerunt*). Ce diplôme, PINCHART, t. XIII, p. 314, suivi par ST. BORMANS (*op. cit.*, t. I, p. 19, note), l'identifie avec l'acte de 1103, émis par l'archevêque Frédéric pour les marchands de Liège et de Huy. PIRENNE, au contraire (*Histoire de la constitution de la ville de Dinant au moyen âge*, p. 91), croit que le diplôme donné à Dinant est perdu, et je suis de son avis, car comment supposer que l'*original* du diplôme donné à Liège et à Huy se trouvât entre les mains d'une ville qui n'y était pas mentionnée, et que celle-ci le produisit pour établir sa situation antérieure? Nous devons donc admettre que sous l'archevêque Frédéric, et probablement vers la même date que Liège et Huy, c'est-à-dire 1103, Dinant obtint un diplôme spécial; l'importance de son industrie à cette époque relativement reculée apparaît dès lors sous un jour nouveau.

(2) Ces actes se trouvent, entre autres, dans ST. BORMANS, *Cartulaire de Dinant*, t. I, pp. 27 et 30; HÖHLBAUM, *Hansisches Urkundenbuch*, t. I, pp. 31 et 37.

Les Dinantais apparaissent seuls encore, en 1252, dans le tarif du tonlieu de Damme (1); seuls, pendant le même siècle, à la célèbre foire de l'*Endit*, qui se tenait près de l'abbaye de Saint-Denis. Dès cette époque, son hégémonie industrielle n'était plus contestée, et l'on disait *cuivres de Dinant* comme on disait *épées de Cologne* ou *crucifix de Limoges* (2). A partir du XIV^e siècle, le mot de *dynant* était devenu un nom commun pour désigner un potier d'étain (3), et celui de *dinanderie* apparaît déjà en 1399 pour désigner l'industrie des batteurs (4). Un demi-siècle après, Philippe de Commines l'introduisait dans la langue littéraire (5).

En même temps que Dinant s'emparait ainsi, pour ainsi dire, du monopole de la batterie, Huy, vaincu par la concurrence des *copères* ou, peut-être, entraîné « dans le grand mouvement commercial des villes dra-pières » (6), détournait son activité d'une industrie qui avait procuré la gloire à plus d'un de ses enfants. Les batteurs disparaissent de son enceinte, leur métier ne figure plus dans son histoire. Mélar, l'historiographe de

(1) L. GILLIODTS, *Inventaire des archives de la ville de Bruges*, t. I, p. 2; HÖHLBAUM, *op. cit.*, t. I, p. 143.

(2) PINCHART, t. XIII, p. 317.

(3) Voy. des textes de 1404 et de 1438 cités par PINCHART, t. XIII, p. 309; cfr. p. 319.

(4) F. GODEFROY, *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, t. IX (complément), p. 384.

(5) « En l'an 1466 fut prins Dinant, assise au pays du Liège, ville très-forte de son grant estat, très riche à cause d'une marchandise qu'ilz faisoient de ces ouvraiges de cuivre qu'on appelle *dinanterie*, qui sont en effect pots et poelles et choses semblables. » PHILIPPE DE COMMINES, *Mémoires*, II, 1, édit. de Mandrot, t. I, p. 98.

(6) PIRENNE, *Histoire de la constitution politique de Dinant au moyen âge*, p. 91.

la commune, se persuade que les drapiers ont fait la fortune de la ville « que l'on dit avoir esté fondée sur la drapperie » (1). Au XV^e siècle, le souvenir de la batterie était complètement éteint à Huy lorsqu'il s'y produisit une espèce de renouveau de cette industrie. Des batteurs de Dinant et de Bouvignes, fuyant les troubles qui rendaient alors le séjour de ces deux villes insupportable, vinrent s'établir à Huy et menacèrent Dinant et Bouvignes d'une concurrence sérieuse. On s'en émut en pays bourguignon, et, cédant aux réclamations des Bouvignois, Philippe le Bon émit, le 15 juin 1462, un édit par lequel il défendait qu'on vendit dans ses États les produits de la batterie hutoise (2). Est-ce cet édit, renouvelé le 26 août 1494,

(1) MÉLART, *L'histoire de la ville et château de Huy* (Liège, 1644), p. 15.

(2) « Et combien que par cy-devant toute la marchandise dudit mestier qui a été dessendus, vendue et distribuée en nos pays et seigneuries ait esté faict et construits ès dites ville de Dinnant et Bovingnes, toutes voies soubz ombre de ce que, puis certain temps en ça, certains ouvriers et marchands dudit mestier de batterie, tant dudit Bovingnes comme d'ailleurs, sont allez demourer et eulx restraiz en la ville de Huy, pays de Liège, et autres villes et lieux où l'on n'a accoustumé de user et exercer le dit mestier et ès quelz n'a aucunes ordonnances sur icellui mestier, mais usent et percent user dedit mestier entièrement à leur volenté... pour ce est-il que nous... vous mandons ... que chacun de vous... faictes exprès commandement .. que nul quel qu'il soit ne amaine, vende ou distribue en nos dis pays, terres et seigneuries, soit en franchises festes ou ailleurs, aucune marchandise ou ouvrage de batterie fait audit lieu de Huy et aultres non accoustumez à tenir et faire ledit mestier, tant et jusques à ce qu'il sera deurement montré et fait apparoir que audit lieu de Huy et autres auront esté mis sus loix, status et ordonnances convenables et telles que elles sont aus dis lieux de Bovingnes et Dinant. »

15 juin 1462. Édit de Philippe le Bon, renouvelé par Maximilien et Philippe le Beau, le 26 août 1494. J. BORGNET, *Cartulaire de Bouvignes*, t. I, pp. 421 et 476.

qui a eu raison de l'industrie renaissante de la ville du Hoyoux, ou bien celle-ci n'avait-elle pas de vitalité véritable? Je l'ignore, et l'état de nos sources ne permet pas d'en savoir davantage à l'heure qu'il est. Quoi qu'il en soit, la batterie ne se releva pas dans une ville où elle avait eu ses jours d'éclat, et le souvenir même s'en perdit d'une manière si complète, que Mélart n'en prononce pas même le nom. Voilà comment, lorsque au XIV^e siècle, Jean d'Outremeuse voulut inventer le nom de l'artiste dont l'œuvre seule lui était connue, il en fit naturellement un Dinantais. Je demande pardon aux *copères*, dont je tiens à rester l'ami, de leur enlever, après une possession plusieurs fois séculaire, l'auréole équivoque d'une gloire apocryphe.

APPENDICE.

Le chanoine Hellin de Fosse est-il identique à l'abbé Hellin de Liège?

Au cours de mes recherches sur Hellin, abbé séculier de Notre-Dame de Liège, j'ai été amené à me demander si ce personnage ne doit pas être identifié avec le chanoine Hellin de Fosse, auteur d'une Vie en vers de saint Feuillien et de Miracles du même saint en prose (1). Voici les raisons qui semblent militer en faveur de cette opinion.

Hellin de Fosse fut chanoine de la collégiale de cette ville, où il semble être né (2). L'amour de l'étude le

(1) Ces deux ouvrages se trouvent au tome XIII d'octobre des *Acta Sanctorum*, pp. 393-408 et pp. 417-426.

(2) Un de ses parents, qu'il nomme Jean, demeurait à Fosse (*Mir.*, n° 30, p. 425), et lui-même nous dit que Sigebert de Gembloux avait l'habitude de l'interroger sur le culte qui était rendu chez lui (done

conduisit à l'abbaye de Gembloux ; il y fut parmi les disciples séculiers du célèbre Sigebert, qui enseignait dans ce cloître depuis 1071 ; cela nous permettra de fixer vers 1055 la naissance de Hellin. Celui-ci a gardé de son maître un souvenir plein de reconnaissance et d'admiration, et il lui a dédié les deux ouvrages qui nous sont restés de lui (1). Il retourna ensuite à Fosse, où il devint chanoine et chantre de la collégiale de Saint-Feuillien, bien que, dans les ordres sacrés, il n'ait pas dépassé le diaconat. Lui-même résume le peu que nous savons de lui dans le prologue de son *Vita Foillani*, où il se qualifie : *Hillinus cantor levita Fossensis cenobii*.

Cet ouvrage en vers est un travail prolix et prosaïque, serrant de près l'histoire traditionnelle du saint et y mêlant des considérations mystiques sur les nombres. Après l'avoir composé, l'auteur mit la main à son recueil des miracles du même saint, c'est lui-même qui nous le dit : *Unde jam passione beati martyris Foillani metrica digestionem parata, verso stylo, decrevimus etiam ipsius aliqua reserare miracula* (2), et il exprime l'espoir que son maître Sigebert, qui a bien voulu accueillir la Vie versifiée, ne dédaignera pas ce nouveau travail qu'il a, d'ailleurs, inspiré (3). Il est permis de dater approximativement ce dernier ouvrage, grâce à ses allusions à des événements récents. L'auteur y décrit avec complaisance et ampleur la translation du saint, à laquelle l'évêque de Liège,

à Fosse) à saint Feuillien. (Voy. *Vita*, prologue, pp. 395-396) Le P. DE BUCK, p. 272, est donc peu fondé à douter de l'origine fosseoise de Hellin.

(1) Voy. les prologues de ces deux ouvrages, pp. 395 et 417.

(2) AA. SS., t. XIII, d'octobre, p. 417 C.

(3) *Op. cit.*, p. 417 D.

Henri de Verdun, procéda le 3 septembre 1086 (1). Ailleurs, il appelle récente l'expédition que l'empereur Henri IV fit, en 1102, contre Robert de Flandre pour le chasser de Cambrai, et il en cite un épisode sur la foi d'un prêtre qui en fut le témoin (2). L'ouvrage est donc postérieur à 1102; par contre, il est antérieur à 1125, car l'auteur ignore totalement les riches libéralités faites à l'église Saint-Feuillien de Seneffe par l'évêque Burchard de Cambrai, qu'il aurait peu probablement passées sous silence s'il les avait connues (3). Je crois ne pas me tromper beaucoup en supposant que l'ouvrage aura été écrit vers 1105.

Si nous admettons que les deux personnages sont identiques, il faudra supposer que Hellin de Fosse, qui faisait encore partie du chapitre de cette ville vers 1105, l'aura quitté entre cette année et 1111 pour entrer dans celui de Notre-Dame-aux-Fonts, à Liège, dont il devint abbé séculier. Cette hypothèse a-t-elle quelque probabilité, et ne se heurte-t-elle à aucune difficulté sérieuse?

Voici un certain nombre de faits qui semblent militer en sa faveur.

Les deux personnages sont contemporains : Hellin de Notre-Dame est attesté de 1111 à 1118; Hellin de Fosse, vers 1105. Tous deux sont chanoines séculiers. Ni l'un ni l'autre n'a dépassé, dans les ordres sacrés, le diaconat. Tous deux ont été les amis des arts : Hellin de Liège a fait faire les beaux fonts de Renier de Huy; Hellin

(1) *Op. cit.*, pp. 423 et 424.

(2) *Op. cit.*, p. 421, n° 18. Le P. DE BUCK, p. 372, hésite entre l'expédition de Henri IV, en 1102, et celle de Henri V, en 1108; mais lui-même, p. 422, n. k, penche pour 1102 et il a raison.

(3) *Mirac.*, n° 1, p. 417. Cfr. p. 372.

de Fosse atteste sa prédilection pour ce genre de travaux par le soin, extraordinaire pour son temps, avec lequel il décrit la chässe de saint Feuillien de Fosse et par l'admiration qu'il montre pour cette œuvre d'art : *pulchro spectaculo delectabiliter aspicientium oculi pascebantur* (1).

Si je veux aller plus loin, je constate qu'au dire de Hellin de Fosse, c'est le prévôt Bérenger qui présida à la confection de la chässe du saint : il donna l'idée et le plan de l'œuvre, il s'employa même à l'exécution, qui fut faite, sous sa direction, par un orfèvre (2). Or, ce rôle du prévôt de Saint-Feuillien, que Hellin de Fosse nous analyse avec tant de soin, est le même que nous voyons remplir par Hellin de Liège : c'est lui qui commande l'ouvrage, et c'est à lui que le chroniqueur contemporain fait honneur de l'exécution. D'ailleurs, le symbolisme de l'œuvre, le choix du sujet, les inscriptions ne peuvent être que de lui, et l'on ne peut guère supposer qu'ils ne le soient pas (3).

Le plan des deux œuvres d'art est le même, dans la mesure où le permet la diversité de leur destination. La cuve de Liège contient sur ses flancs des épisodes baptismaux célèbres; sur son couvercle disparu, elle offrait les figures des apôtres et des prophètes. La chässe de Fosse représentait sur ses flancs les douze apôtres, sur les deux versants de son couvercle, les épisodes de la passion du saint.

(1) AA. SS., p. 423.

(2) Praefato igitur praesule consulente, dictante, suamque operam adhibente, manibus aurificis ad unguem opus sculptile pretiosumque componitur. AA. SS., p. 423.

(3) J. HELBIG, *La Sculpture et les arts plastiques au pays de Liège*, p. 32.

Dieu apparaît dans les deux œuvres d'art sous des emblèmes en partie identiques. La cuve baptismale nous le montre dans le ciel, présidant au baptême de Notre-Seigneur, et, dans les deux autres épisodes, sa main sort des nuages, à côté de ces mots : *Dextera Dei*. De même, sur les côtés étroits de la châsse, d'un côté on voit la majesté de Dieu assis sur l'aspic et sur le basilic, de l'autre, au-dessus des anges qui emportent l'âme du saint au ciel, la main divine sort des nuages pour bénir.

Le symbolisme est accentué dans la cuve baptismale : il ne l'est pas moins dans le *Vita Foillani* de Hellin ; tout y est symbolique (*typicum*).

Le système des inscriptions est remarquable aussi. Ni les fonts ni la châsse n'offrent de phylactère. Les scènes de la cuve baptismale sont expliquées par des inscriptions placées à côté des images. De même, sur les flancs de la châsse de Fosse, les figures étaient flanquées d'inscriptions explicatives (1), ce qui marque un goût plus pur et une conception plus originale que l'emploi des phylactères. Sans doute, quelques-uns de ces traits communs aux deux œuvres d'art appartiennent à toute l'époque, mais il n'est pas interdit de croire que leur ensemble s'expliquerait fort bien par notre hypothèse. Hellin de Fosse, venu à Liège après 1103, se sera souvenu de la châsse qu'il admirait dans son pays natal, et il s'en sera inspiré lorsqu'il aura tracé à Renier de Huy le plan de son chef-d'œuvre.

(1) Quatuor paradisi flumina duodecimque apostoli cum litteris eorum significantiam exprimentibus.

La date où vivait l'astrologue Julien de Laodicée ;
par Franz Cumont, correspondant de l'Académie.

Les manuscrits grecs d'astrologie renferment des extraits étendus d'un certain Julien de Laodicée, — nommé parfois simplement *Ἰουλιανός*, — dont Angelo Mai fit, en 1827, connaître le premier quelques pages (1). On a publié récemment une série de fragments du même auteur relatifs aux présages à tirer des étoiles sur les événements d'une guerre ou sur son dénouement, sur la conclusion d'un marché et sur la gravité d'une maladie. D'autres morceaux nous disent les qualités et les influences qui appartiennent à chaque planète, ou nous enseignent, d'après le fabuleux Pétosiris, le moyen de prédire d'une façon générale le succès de quelque entreprise (2).

Une œuvre plus considérable de Julien est son *Ἐπισκεψίς ἀστρονομική*, dont dix-huit chapitres nous sont conservés (3). L'astrologie judiciaire n'y occupe qu'une place secondaire : c'est un traité surtout astronomique, où l'on trouve, par exemple, des méthodes à suivre pour déterminer le degré qu'occupe le soleil à son lever et à son coucher, ou encore pour calculer le moment d'une éclipse.

Cet auteur jouit à la fin de l'empire romain et au

(1) *Scriptorum vet. nova collectio*, t. II, pp. 675-677.

(2) On trouvera une énumération détaillée de ces textes dans le *Catalogus codd. astrol. graec.*, t. IV (*Codices Italici*), pp. 102 et suiv.

(3) *Cat. codd. astr.*, t. IV ; *Cod. Mutin.*, 11, fol. 83 et suiv., t. VI ; *Cod. Vindob.*, 3, fol. 79 et suiv. Le début est publié, *ibid.*, t. IV, pp. 103-110.

moyen âge d'une grande considération. Il est cité comme une autorité par Palchos, dont nous reparlerons bientôt, par Théophile d'Édesse († 785 ap. J.-C.), le favori du calife Al-Mahdi, et dans les compilations byzantines qui remontent au IX^e et au X^e siècle (1). Au XII^e Tzetzés le place encore à côté d'Héphestion de Thèbes (2) et, à la Renaissance, quelque humaniste a emprunté son nom pour composer en latin un opusculé astrologique sur la guerre : *Juliani Laodicensis mathematici ad dominum Marcum imperatorem de bello* (3).

La personnalité de ce *mathematicus*, si souvent mis à contribution, se dérobe presque entièrement à notre curiosité : ses fragments se maintiennent généralement dans les sphères scientifiques les plus abstraites. Son nom ne fait même pas connaître sa patrie, car nous ignorons de laquelle des quatre ou cinq villes appelées Laodicée il était originaire. Si l'on se souvient qu'un concile, réuni vers 360 à Laodicée de Phrygie, interdit aux clercs la pratique de l'astrologie (4), on sera tenté de faire naître Julien dans cette cité, mais c'est là une présomption bien faible. Il était certainement païen, comme la généralité de ceux qui, au déclin de l'empire, cultivent les sciences exactes ou les sciences occultes (5).

(1) Cfr. *Cat. codd. astr.*, t. IV, p. 102.

(2) TZETZES, *Exeges.*, p. 104 : 'Ηφαιστίων ὁ Θηβαῖος καὶ Ἰουλιανὸς ὁ μαθηματικὸς τὴν εἰς ἡμέραν φασὶ κρίσιμον εἶναι τῶν λοιμικῶν νοσημάτων.

(3) Cfr. *Cat.*, t. IV, p. 103, n° 9.

(4) MANSI, t. II, pp. 563 et suiv.; canon, 36 : "Ὅτι οὐ δεῖ ἱερατικούς ἢ κληρικούς μάγους ἢ ἐπαοιδούς εἶναι ἢ μαθηματικούς ἢ ἀστρολόγους...

(5) C'est ce qui ressort en particulier d'un passage (*Cat.*, t. IV, p. 103, 29), où il soutient que tous les astres sont par nature bienfaisants (πάντες ἀγαθοὶ καὶ τῷ ὅλῳ κόσμῳ σωτήριοι καὶ ὠφέλιμοι). Il

Un Byzantin lui décerne l'épithète de πολυίστωρ (1), et son savoir est, en effet, loin d'être méprisable. Dans l'exorde de l'Επίσκεψις, il recommande à ceux qui veulent pratiquer son art d'apporter un soin scrupuleux à l'inspection du ciel étoilé (2), et nous verrons que lui-même était capable de fournir des observations astronomiques très précises. Mais il aime aussi à invoquer, à l'appui de ses théories, des exemples historiques : Alexandre de Macédoine, le beau Pâris, les Sabines, intervenant pour rétablir la paix, apparaissent ainsi d'une manière assez imprévue dans son argumentation (3). Voilà à peu près tous les renseignements qu'on peut recueillir sur la vie et le caractère de notre auteur.

L'époque même où il vivait est incertaine; or il est particulièrement important de la fixer pour pouvoir distinguer ce qu'il emprunte de ce qu'on lui emprunte, et suivre le développement de ses doctrines depuis ses prédécesseurs jusqu'à ses successeurs. Trompé par la falsification de la Renaissance, dont nous avons reproduit plus haut le titre, Angelo Mai a fait de Julien un contem-

veut prévenir le reproche de regarder les dieux comme mauvais. — Cfr. aussi *ibid.*, ligne 34 : ἀρχιμύστης δὲ Ἑρμῆς, et *Cat.*, I, p. 135, 32 : "Ἥλιος... βασιλεὺς καὶ ἡγεμὼν τοῦ σύμπαντος κόσμου καὶ ἐστὼς, etc.

(1) Cfr. *infra*, p. 537.

(2) *Cat.*, IV, p. 103.

(3) *Cat.*, IV, p. 103, 18 : Τὰ γοῦν δοθέντα δῶρα τῆς Ἀφροδίτης τῇ Πάριδι, βλαβερά ἦσαν δηλονότι, τὰ δὲ τῇ χρυσῇ γενεᾷ τοῦ Κρόνου δῶρα ἀγαθὰ. καὶ ἀήττητον τοῦ Μακεδόνοιο Ἀλεξάνδρου ἀρεϊκόν, ἣ δὲ διὰ τὴν μέσσην συμβᾶσα αὐτῇ τελευτῇ ἀφροδιτακόν. MAI, *loc. cit.* : Οἷον ὡς ἐπὶ τοῦ πρὸς Σαβίνους τῶν Ῥωμαίων πολέμου αἱ γυναῖκες τὴν εἰρήνην ἐν μέσῳ τῶν στρατοπέδων παρελθοῦσαι ἐβράβευσαν ἐκκτέρους.

porain de Marc-Aurèle (1). Pour réfuter cette opinion, il suffira de faire observer que Ptolémée est déjà pour notre astrologue un auteur classique (2). Certains indices tendraient à faire croire qu'il florissait vers la fin du IV^e siècle. En effet, l'astrologue Palchos, qui paraît avoir vécu vers la fin du V^e siècle, — nous reviendrons tantôt sur ce point, — le met largement à contribution et reproduit notamment le premier chapitre de son 'Επίσκεψις 3). De plus, le même Palchos a inséré dans son ouvrage un chapitre anonyme sur l'action exercée par les principales étoiles fixes, lequel est daté des consulats d'Ausonius et d'Olybrius, c'est-à-dire de l'année 379 après J.-C. (4). Or un résumé de ce morceau figure dans un recueil byzantin du XI^e siècle, où il est introduit par les mots ὡς γησιν ὁ πολυίστωρ 'Ιουλιανός ἐν τοῖς αὐτοῦ ἀποτελέσμασιν (5). Il semblerait donc que Julien soit identique à l'anonyme de l'an 379 (6).

Seulement M. Franz Boll a remarqué que Julien, lorsqu'il indique dans son 'Επίσκεψις les coordonnées d'une étoile fixe, les emprunte à Ptolémée (7) en ajoutant

(1) ANG. MAI, *Juris civilis antejustiniani reliquiae ineditae*. Rome, 1823, pp. 156 et suiv.

(2) *Cat.*, IV, pp. 406-409.

(3) *Cat.*, IV, p. 402, nos 1, 2, p. 403, n° 8. Cfr. *Cat.*, V, p. 32.

(4) 'Αποτελέσματα τῆς τῶν ἀπλανῶν ἀστέρων ἐπορχῆς. *Cat.*, I, p. 415, l. 3. Ce chapitre sera publié au complet dans le tome V du *Cat. codd. astr.*, qui comprendra les manuscrits de Rome.

(5) *Cat.*, IV, p. 400. Ce résumé sera publié aussi dans le *Cat.*, V.

(6) Je ne mentionne que pour mémoire la conjecture de Lambecius (cfr. FABRICIUS-HARLES, *Bibl. graeca*, IV, 140), qui prétendait corriger dans la préface de Paul d'Alexandrie, écrite en 378, les mots : 'Απολλωνίου τοῦ Λαοδικέως en 'Ιουλιανοῦ τοῦ Λαοδικέως.

(7) Les preuves sont données au complet dans le *Cat.*, IV, pp. 404-402.

régulièrement au chiffre de la longitude $3^{\circ}36'$. Or la pratique constante sous l'empire est de compter pour la précession des équinoxes une différence d'un degré par siècle. Donc $3^{\circ}36'$ nous reportent 360 ans après Ptolémée, soit vers l'an 500 (1).

Des raisons d'ordre différent conduisent donc à des résultats contradictoires, et nous serions obligé de laisser cette question chronologique en suspens, comme tant d'autres, si Julien lui-même ne nous fournissait un moyen sûr de la trancher. Il donne dans son ouvrage l'exemple d'un horoscope ou plutôt d'une observation astronomique d'une précision extrême. Il n'indique pas seulement le degré et la minute où se trouvaient les planètes dans les divers signes du zodiaque, mais leur distance d'une ou même de deux étoiles fixes, dont il note également les coordonnées à la minute près. Il ajoute une série d'indications astrologiques, comme celles du décan et des « confins » ($\delta\rho\iota\alpha$) (2), qui peuvent servir à contrôler les premières. Ne pouvait-on, à l'aide de ces données, déterminer le moment où tous les astres occupaient les positions que Julien leur attribue? J'exposai le problème à M. Georges Lecointe, directeur du service astronomique à l'Observatoire, qui en saisit immédiatement l'intérêt; grâce à son obligeante intervention, M. Paul Stroobant, astronome à l'Observatoire, voulut bien se charger

(1) *Cat. codd. astr.*, t. IV, p. 106.

(2) Les trente degrés de chacun des signes du zodiaque étaient divisés en trois *décans* de dix degrés et de plus en sept *tranches* de longueur variable nommées $\delta\rho\iota\alpha$, qui sont attribuées à chacune des planètes.

d'entreprendre les calculs compliqués qui pouvaient peut-être aboutir au résultat espéré.

Je n'avais au début, je l'avoue, qu'une médiocre confiance dans leur succès. D'abord il y avait bien des chances d'erreurs dans la tradition manuscrite, où les chiffres sont si facilement confondus. On pouvait douter aussi que notre astrologue, vivant à une époque où les sciences exactes étaient déjà à leur déclin, eût encore été capable de déterminer la situation d'un astre avec quelque précision. Un examen détaillé du texte me rassura sur le premier point. Sauf des erreurs de minime importance, la plupart déjà corrigées dans notre édition (1), les diverses données des manuscrits concordent mathématiquement entre elles, de telle sorte que les copistes ne sauraient les avoir altérées. Ma seconde crainte n'était pas plus justifiée; comme le montrera la note de M. Stroobant, Julien de Laodicée, avec les instruments imparfaits dont il disposait, a su reconnaître même la position des planètes, comme Mercure et Vénus, qui étaient noyées dans la clarté du Soleil, et ses évaluations minutieuses sont si près de la vérité qu'il a été possible de calculer le jour et même l'heure où il procédait à l'inspection du ciel. Je rappellerai d'abord ici les éléments essentiels du problème en donnant, d'après le texte grec, la longitude de chacune des sept planètes, puis les coordonnées de l'étoile ou des étoiles fixes

(1) Page 107, ligne 8, au lieu de $\gamma' \beta' \iota'$, indiqué pour la distance de Saturne, il faut lire $\gamma' \beta'$ simplement. Les secondes ne sont jamais notées. — De plus le chiffre des minutes de la longitude du Soleil est inexact, mais il importe peu. Cfr. plus bas, p. 560.

prises comme point de repère, enfin le chiffre de la différence entre les longitudes :

SOLEIL : Scorpion 4° 8' 50".

Ἦ μεταξὺ τῶν χηλῶν τοῦ Σκορπίου (= κ Balance). Long. : η 4° 46'
Lat. : 1° 30'

Distance : 0° 24'.

Il y a une erreur, soit dans la position assignée au Soleil, soit dans le chiffre de la distance, mais elle ne porte que sur les minutes. Les indications astrologiques de l'auteur sont d'accord avec le nombre de 4 degrés : le Soleil était, suivant le texte, dans le premier décan (1°-10°) et dans les confins de Mars (1°-6°).

LUNE : Taureau 18° 10'.

Ἦ ἐπὶ τῆς ἐκφύσεως τοῦ βορείου κέρατος τοῦ Ταύρου (= τ Taureau). Long. : θ 19° 16'
Lat. : 0° 15'

Distance : 1° 6'.

SATURNE : Bélier 24° 28'.

Ἦ ἐπόμενος τῶν ἐν τῇ ῥομβοειδεῖ τετραπλεύρῳ τοῦ Κριοῦ καὶ ἐπ' ἄκρου τοῦ μυκτῆρος τοῦ Κήτους (= λ Baleine). Long. : ϑ 21° 76'
Lat. : 7° 45'

Distance : 3° 12'.

Τῶν ἐν τῇ οὐρᾷ τοῦ Κριοῦ τριῶν ὁ προηγούμενος (= δ Bélier). Long. : ϑ 27° 27'
Lat. : 1° 40'

Distance : 2° 58'.

JUPITER : Vierge 4° 12'.

Ἦ ἐπ' ἄκρας τῆς νοτίας καὶ ἀριστεροῦ πτέρυγος τῆς Παρθένου (= β Vierge). Long. : η 2° 36'
Lat. : 0° 10'

Distance : 1° 36'.

MARS : Lion 17° 35'.

Τῶν ἐν τοῖς γλουτοῖς τοῦ Λέοντος ὁ νοτιώτερος (= ς Lion). Long. : ς 19° 56'
Lat. : 9° 40'

Distance : 2° 21'.

VÉNUS : Scorpion 21° 58'.

Ἦ ἐπόμενος τῶν ἐν τῇ σώματι τοῦ Σκορπίου (= τ Scorpion). Long. : η 18° 6'
Lat. : 7° 30'

Distance : 3° 52'.

Ὁ ἐπὶ τοῦ δεξιοῦ καὶ ἐπομένου γόνατος τοῦ Long. : η 24° 46'
 Ὀφιοῦχου (= η Serpenteaire). Lat. : 21° 10'

Distance : 2° 48'.

MERCURE : Scorpion 14° 32'.

Ὁ ἐν τῷ σώματι τοῦ Σκορπίου ὁ μέσος ὑπό- Long. : η 16° 16'
 κίρρος ὁ καλούμενος Ἀνάρης (= α Scorpion). Lat. : 4° 0'

Distance : 1° 44'.

Je laisse maintenant la parole à mon obligeant collaborateur.

Note de M. Paul Stroobant.

La position donnée pour le Soleil montre que l'observation a dû être effectuée dans les derniers jours d'octobre.

Pour fixer l'époque de l'observation, nous devons nous fonder d'abord sur les astres dont le mouvement est le plus lent, car ils ne pourront occuper les mêmes positions relatives qu'au bout d'un temps plus considérable. Les recherches seront donc limitées ainsi au nombre minimum de cas possibles.

Nous avons, par conséquent, choisi les planètes Jupiter et Saturne, et nous avons cherché à obtenir leurs positions par rapport au Soleil. Dans une première approximation, nous avons calculé les coordonnées héliocentriques approchées, en prenant, comme rayon vecteur, la distance moyenne. Ayant alors la longitude héliocentrique approchée, nous avons déterminé les rayons vecteurs de la Terre, de Jupiter et de Saturne, en tenant compte de la variation séculaire de l'excentricité et de la longitude du périhélie, en remontant depuis l'époque actuelle jusqu'au V^e siècle de notre ère. Nous avons

obtenu comme longitudes vraies au moment de l'observation :

$$L_v \text{ Jupiter} = 144^{\circ} 55'$$

$$L_v \text{ Saturne} = 25^{\circ} 31'.$$

On sait que, à cause de l'excentricité des orbites des planètes, celles-ci n'ont pas une vitesse uniforme : elles vont plus vite quand elles se trouvent dans la partie de leur orbite plus rapprochée du Soleil. Afin de représenter ce mouvement, on imagine une planète fictive, ayant une vitesse constante, définie de la manière suivante : soit T la durée de la révolution d'une planète autour du Soleil, exprimée en jours, son mouvement moyen diurne sera $n = \frac{360^{\circ}}{T}$. On suppose aussi que la planète fictive passe au périhélie en même temps que la planète vraie.

La longitude de cette planète fictive est *la longitude moyenne, qui varie proportionnellement au temps* et qui diffère de la longitude vraie d'une certaine quantité, nommée équation du centre. L'équation du centre, dont la valeur maximum dépend de l'excentricité, est une fonction de la position de la planète dans son orbite. C'est sur la considération des longitudes moyennes que nous nous sommes basé pour déterminer l'époque de l'observation.

Nous avons calculé l'équation du centre de Jupiter et de Saturne d'après leurs positions vraies, et en l'appliquant, avec le signe convenable, aux longitudes vraies, nous avons obtenu :

$$L_m \text{ Jupiter} = 142^{\circ} 27'$$

$$L_m \text{ Saturne} = 29^{\circ} 35'.$$

Nous nous sommes alors proposé de rechercher les

époques pour lesquelles Saturne avait cette longitude moyenne et où, en même temps, celle de Jupiter la surpassait de $112^{\circ}52'$.

La première des deux questions peut être résolue rapidement à l'aide des tables de Le Verrier (1), qui montrent que pour passer d'une date du XIX^e siècle à la même année et à la même date de l'année du V^e siècle, il faut ajouter $151^{\circ}17'$ à la longitude moyenne.

En nommant x la longitude moyenne au XIX^e siècle, qui correspond, pour la même date, à la longitude moyenne au V^e siècle, on aura :

$$\begin{aligned}x + 151^{\circ} 17' &= 29^{\circ} 35' \\x &= 238^{\circ} 18' .\end{aligned}$$

D'autre part, ces tables nous donnent pour longitude moyenne, le 1^{er} janvier 1838 par exemple, $228^{\circ}3'$; le jour et le mois de l'année se déduiront de la table qui donne les mouvements pour les jours. On trouve ainsi pour

$$238^{\circ} 18' - 228^{\circ} 3' = 10^{\circ} 15',$$

la date du 3 novembre de l'année 1838 ou, en années et fraction décimale d'année, 1838,838.

Donc en l'an 438,838 de notre ère, la longitude moyenne de Saturne était de $29^{\circ}35'$. On obtiendra les autres dates où cette longitude moyenne avait la même valeur en ajoutant à cette date ou en retranchant un nombre entier de révolutions tropiques de Saturne. On sait que la révolution tropique est le temps nécessaire à

(1) *Annales de l'Observatoire de Paris, Mémoires*, t. XII.

une planète pour reprendre la même longitude moyenne. Pour Saturne, cette révolution est de $29^{\text{ans}},4236$; ainsi à la date 409,414 ou le 1^{er} juin 409, la longitude moyenne était aussi de $29^{\circ}35'$.

On trouve, d'après les tables de Jupiter, que la longitude moyenne de cette planète, à cette dernière date, était de $340^{\circ}29'$, surpassant ainsi celle de Saturne de $310^{\circ}54'$. Or, au moment de l'observation, la longitude moyenne de Jupiter était plus grande que celle de Saturne de $112^{\circ}52'$ seulement, soit $198^{\circ}2'$ de moins qu'en 409,414. En une année julienne, la longitude de Jupiter augmente sur celle de Saturne de $18^{\circ}7'41''$; pour augmenter de $198^{\circ}2'$, il a fallu $10^{\text{ans}},924$, donc en 398,489 la différence de longitude était de $112^{\circ}52'$. Étant donnée la quantité dont la longitude de Jupiter augmente sur celle de Saturne, on trouve que le temps nécessaire à ces deux planètes pour occuper la même position relative, c'est-à-dire pour que les rayons vecteurs, correspondant aux longitudes moyennes, fassent le même angle, est de $19^{\text{ans}},8587$. En ajoutant à la date 398,489 ou en retranchant un nombre entier de fois 19,8587, on aura toutes les époques pour lesquelles les deux planètes avaient la même différence ($112^{\circ}52'$) dans leur longitude moyenne.

En réunissant les deux séries de nombres, déterminés comme nous l'avons indiqué, on aura pour deux siècles (1) :

(1) On peut remarquer que trois fois $19^{\text{ans}},8587$ égalent à peu près deux fois $29^{\text{ans}},4236$. Cela résulte du fait bien connu que cinq fois la durée de révolution de Jupiter font presque exactement deux fois la durée de révolution de Saturne, circonstance qui produit la grande inégalité dans le mouvement de ces astres.

Époques où la différence des longitudes moyennes $\lambda - \bar{\rho} = 112^{\circ} 82'$.	Époques où la longitude moyenne de Saturne $= 29^{\circ} 35'$.	Différence.
358,77	350,57	
378,63	379,99	$- 1,36^{\text{an}}$
398,49	409,41	
418,35		
438,21	438,84	$- 0,63$
458,06	468,26	
477,92		
497,78	497,69	$+ 0,09$
517,64	527,11	
537,50		
557,36	556,53	$+ 0,83$

On voit immédiatement la grande concordance que donne l'année 497, et le nombre résultant de la considération des différences de longitude donne comme date $0^{\text{h}},78$ ou le milieu d'octobre, ce qui ne s'éloigne pas beaucoup de la date fournie par la longitude du Soleil. Les tables de cet astre indiquent comme époque de l'observation (au V^e siècle) le 25 octobre, date que nous adopterons provisoirement.

Nous avons ensuite calculé la longitude moyenne de Mars, pour le moment de l'observation, par deux approximations successives, comme nous l'avons fait pour Jupiter et pour Saturne; cette quantité a été trouvée égale à $97^{\circ} 19'$. Reprenant alors les dates de coïncidence plus ou moins approchée, nous avons déterminé, à l'aide des tables de Le Verrier, la longitude moyenne de Mars pour

le 25 octobre des diverses années obtenues. Mais, pour la première et la quatrième coïncidence, l'écart est déjà grand, et nous avons dû faire les calculs pour deux années successives. Nous avons trouvé ainsi :

Le 25 octobre.	Longitude moyenne de Mars.
{ 378	359°51'
{ 379	191 8
438	324 52
497	98 36
{ 556	231 48
{ 557	63 37

La nouvelle coïncidence, qui résulte de ce dernier tableau, lève tout doute qui pourrait exister sur l'année 497. Un calcul rapide nous a enfin montré qu'il existe aussi une très grande concordance entre les positions données par l'observateur et celles que fournit le calcul pour Mercure et Vénus. La date exacte du mois est peut-être incertaine à cause des erreurs possibles d'observation ou surtout, comme nous le verrons, à cause de l'incorrection des longitudes adoptées pour les étoiles qui ont servi de terme de comparaison à l'astronome ancien.

Le moyen le plus précis pour obtenir le jour exact est de déterminer la position de la Lune, à cause de la rapidité de son mouvement sur la sphère céleste. La longitude donnée par l'observateur est 48°10'; elle surpasse celle du Soleil de 194°. Or, le jour de la pleine lune, la différence est de 180°, et comme la longitude de notre satellite augmente de 13° par jour, ou que, dans le

même temps, elle avance de 12° sur le Soleil, on voit que l'observation a dû être faite le lendemain de la pleine lune.

D'autre part, les *Tables pour le calcul rapide des phases de la Lune* de Houzeau nous montrent que la pleine lune d'octobre 497 est tombée le 27 à 3 heures du matin, temps de Paris. Nous en concluons que la date de l'observation est le 28 octobre 497. En considérant comme exacte la différence de longitude de la Lune et du Soleil donnée par l'auteur, on pourrait même ajouter que l'observation a dû être faite le 28 octobre 497, vers 7 heures du matin, temps de Paris, ou 8 heures du matin, temps de Rome, ou 9 heures du matin, temps d'Alexandrie.

Après avoir fixé la date du 28 octobre comme étant celle de l'observation, nous avons recherché les positions exactes occupées par le Soleil et les planètes ce jour à midi. Nous avons fait usage des tables de Le Verrier (1) et nous avons calculé la longitude vraie (réduite à l'écliptique), le rayon vecteur (la distance moyenne du Soleil à la Terre étant prise pour unité) et la latitude héliocentrique, en tenant compte de la variation séculaire des éléments des orbites pour le Soleil et toutes les planètes. En ce qui concerne Jupiter et Saturne, nous avons aussi calculé, à cause de la grandeur des perturbations, les termes principaux des inégalités à longue période, résultant de l'action réciproque de ces deux astres.

Nous avons obtenu ainsi pour le Soleil :

28 octobre 497.	Longitude vraie.	Distance à la Terre.
	$216^{\circ}52'$	0,9866

(1) *Annales de l'Observatoire de Paris, Mémoires*, t. IV, V, VI et XII.

et pour les planètes :

	Longitude héliocentrique	Rayon vecteur	Latitude héliocentrique
Mercure	252° 7'	0,4608	+ 4°39' B
Vénus	261 16	0,7281	— 1 4 A
Mars	104 41	1,6487	+ 1 43 B
Jupiter	146 39	5,4209	+ 1 13 B
Saturne	26 33	9,0613	— 2 27 A

Nous avons ensuite transformé ces coordonnées héliocentriques en coordonnées géocentriques, par les formules connues, et nous avons obtenu les résultats suivants :

	Longitude céleste.	Latitude céleste.
Mercure	227°53'	+ 1°32' B
Vénus	235 33	— 0 29 A
Mars	110 23	+ 1 48 B
Jupiter	155 49	+ 1 18 B
Saturne	25 19	— 2 44 A

Avant de comparer les résultats obtenus par le calcul avec les nombres fournis par l'observateur, nous allons examiner les données sur lesquelles il s'est basé pour fixer les coordonnées des planètes. C'est par comparaison avec des étoiles du catalogue de Ptolémée que la position des planètes a été obtenue. Mais ce catalogue a été construit d'après les longitudes données par Hipparque pour l'an 127, selon F. Baily, et en supposant le mouvement de la précession de 1° en cent ans, au lieu de 1°25'30'' (1).

(1) LALANDE, *Second mémoire sur la théorie de Mercure*. (HISTOIRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, AVEC LES MÉMOIRES, 1766, p. 469.)

En réalité, le catalogue de Ptolémée se rapporte à l'an 63, au lieu de l'an 138, de sorte que pour passer des longitudes qu'il renferme aux longitudes en 497, on aurait dû multiplier 50'', précession en un an, par 434, ce qui donne 6°2', qu'on aurait dû ajouter aux nombres de Ptolémée. Au lieu de cela, en prenant 1° par siècle, de 138 à 497, on trouve 3°36'; les longitudes des étoiles adoptées par l'auteur seraient donc trop petites de 2°26'.

D'autre part, nous avons identifié les étoiles dont il est fait mention dans le texte, et après avoir transformé leur ascension droite et leur déclinaison pour 1850, prises dans le *Catalogue of Stars of the British Association*, en longitudes et latitudes célestes (1), nous avons appliqué la précession pour 1552 ans.

Si t désigne le temps écoulé, en siècles d'années juliennes, on a comme valeur de la précession

$$(5023'',5 + 1'',1 t) t,$$

ce qui donne, pour 1552 ans, 18°48'37''. En appliquant ce nombre et en négligeant la variation lente de l'obliquité de l'écliptique, nous avons obtenu les coordonnées écliptiques des étoiles pour l'époque de l'observation; nous les donnons ci-dessous, en mettant en regard les nombres fournis par l'observateur. Nous avons remplacé l'ancienne notation, qui consiste à donner la longitude par les signes du zodiaque, degrés et minutes, par la manière moderne de compter, de 0° à 360°.

(1) Ce calcul de transformation de coordonnées a été exécuté par M. Philippot, assistant à l'Observatoire royal.

ÉTOILE.	Longitude calculée.	Longitude donnée par l'observateur.	Différence C — O.	Latitude calculée.	Latitude donnée par l'observateur.
λ Baleine	24°41'	24°46'	+2°55'	—7°48'	—7°45'
♈ Bélier.	29 56	27 (26)	+2 30	+1 49	+1 40
♉ Taureau.	51 45	49 46	+1 59	+0 42	—0 45
♊ Lion	142 31	139 56	+2 35	+9 41	+9 40
♋ Vierge.	156 44	152 36	+3 38	+0 42	+0 10
♌ Balance	216 51	214 46	+2 5	0 0	—1 30
♍ Scorpion.	228 51	226 6	+2 45	—4 33	—4 0
♎ Scorpion.	230 34	228 6	+2 28	—5 40	—5 30
♏ Ophiuchus (ou Serpenteaire.)	237 4	234 46	+2 18	+7 13	+7 30

Si nous prenons la moyenne des nombres de la colonne *différence* : calcul moins observation, nous trouvons + 2°55', qui représente ce qu'il faudrait ajouter aux longitudes des étoiles, données par l'observateur, pour avoir la longitude véritable. On voit que ce nombre correspond à celui que nous avons trouvé plus haut : 2°26', en appliquant la valeur exacte de la précession au catalogue de Ptolémée. Cette coïncidence montre aussi que l'observateur suivait la règle dont Ptolémée avait fait lui-même usage et consistant à ajouter 1° par siècle.

Nous avons comparé les nombres donnés par l'observateur avec ceux du catalogue de Ptolémée (1); les différences de longitudes sont bien constantes et les latitudes sont sensiblement les mêmes.

(1) MONTIGNOT, *L'état des étoiles fixes au second siècle, par Ptolémée, comparé à la position des mêmes étoiles en 1786*. Strasbourg, 1787. Cfr. BOLL dans le *Catal. codd. astrol. graecorum*, t. IV, pp. 100-101.

Si, maintenant, nous rapprochons les longitudes célestes trouvées des longitudes données par l'observateur, nous obtiendrons le tableau suivant :

	Longitude calculée.	Longitude observée.	Différence C — O.
Soleil	216° 52'	214° 9'	+ 2° 43'
Mercure	227 53	224 32	+ 3 21
Vénus	235 33	231 58	+ 3 35
Mars	140 23	137 35	+ 2 48
Jupiter.	155 49	154 12	+ 1 37
Saturne	26 49	24 28	+ 2 21

Les différences sont ici moins concordantes, mais il ne faut pas oublier que ce sont des observations anciennes, dont plusieurs présentaient de grandes difficultés, résultant de la lumière du jour. Cependant, la moyenne des six différences est + 2° 44', valeur qui ne s'écarte pas sensiblement des nombres trouvés plus haut pour les étoiles, c'est-à-dire + 2° 26' et + 2° 35' et elle s'en rapprocherait davantage encore, si les longitudes avaient été calculées pour l'heure de l'observation, fournie par la Lune au lieu de l'être simplement pour midi.

Nous pouvons conclure de tout ceci que la date que nous avons trouvée :

24 octobre 497

peut être considérée comme exacte et acceptée en toute confiance.

* * *

Les calculs minutieux de M. Paul Stroobant fixent donc, sans doute possible, le *terminus post quem* de l'Ἐπισκεψὶς ἀστρονομική. Elle fut composée au plus tôt à la fin de l'année 497.

Comment concilier ce résultat avec les renseignements que nous avons tirés des manuscrits astrologiques?

Tout d'abord, c'est certainement à tort qu'un Byzantin du XI^e siècle attribue à Julien les Ἀποτελέσματα τῶν ἀπλανῶν ἀστέρων, datés de 379 après J.-C. Peut-être a-t-il confondu Julien de Laodicée avec quelque autre auteur célèbre (1). On peut aussi expliquer la cause de son erreur par l'habitude qu'ont les astrologues grecs de se copier les uns les autres, souvent sans citer leur source : Julien peut ainsi avoir introduit dans son ouvrage, à la fin du V^e siècle, un fragment d'un de ses prédécesseurs, plus ancien d'une centaine d'années. Ce même morceau a passé, au VI^e siècle sans doute, dans Palchos ; au VIII^e, Théophile d'Édesse le résume ; au IX^e, Apomasar l'abrège à son tour, et au XI^e, comme nous le rappelons, un anonyme en reproduit encore un extrait étendu (2).

Si cette supposition est exacte, c'est en premier lieu à Julien qu'on devrait la conservation de ce précieux morceau.

La question des rapports de Palchos avec Julien de Laodicée est plus compliquée. Palchos, dont la vie nous est d'ailleurs tout à fait inconnue, a inséré dans son ouvrage une série d'horoscopes datés des années 475, 480, 485, 487 et 488 après J.-C. (3). Comme l'auteur de certains de ces horoscopes, notamment ceux de 475

(1) On songe à Paul d'Alexandrie, dont l'Εἰσγωγή εἰς τὴν ἀποτελεσματικὴν est datée de 378 après Jésus-Christ et est faussement dénommée dans certains manuscrits Ἐπίσκοπος ἀστρονομική comme l'œuvre de Julien (*Cat.*, IV, p. 133). Mais cette conjecture demanderait à être vérifiée de près.

(2) Tous ces textes seront publiés dans le *Cat. codd. astrol.*, t. VI (*Codices Romani*), actuellement sous presse.

(3) Ils sont publiés dans le *Cat. codd. astr.*, t. I, pp. 100 et suiv. ; t. VI, pp. 63 et suiv.

et 488, parle à la première personne (1), nous en avons conclu qu'ils étaient de Palchos lui-même, qui aurait, par conséquent, vécu à la fin du V^e siècle. Mais, d'autre part, il cite à plusieurs reprises, nous l'avons dit (2), Julien de Laodicée et reproduit le début de l'Ἐπίσκεψις, qui est postérieure à 497.

Ce dernier fait étant désormais indubitable, on pourrait douter de la première conclusion et considérer Palchos comme un compilateur négligent qui aurait copié, sans prendre la peine d'en changer ni le titre ni la forme, une série de génitures d'un de ses prédécesseurs, peut-être de Julien lui-même. Son époque devenant alors incertaine, on pourrait être tenté d'identifier ce mystérieux Πάλχος, auquel on donnait au moyen âge le titre d'ἑρμηνεύτης (3), avec le célèbre Abu' Ma'sar (Apomasar), grand traducteur d'écrits grecs, qui, étant né à Balkh dans le Chorassan, est appelé par les Arabes *el Balkhi* (4). Mais un examen, même superficiel, de l'œuvre de notre astrologue contredit cette conjecture hardie : non seulement il cite une quantité d'auteurs peu connus, qu'on ne lisait plus à Bagdad au IX^e siècle, mais il nous a conservé toute une série de vers d'Antiochus d'Athènes et de Dorothee de Sidon (5). Son livre n'est donc manifestement pas une traduction arabe retraduite en grec, et l'on

(1) Ainsi *Cat.*, I, p. 106, titre : Καταρχὴ ἀναγκαία εἰς ἣν ἀπέτυχον πλανηθεῖς καὶ μετὰ ταῦτα εὐρηκῶς τὴν αἰτίαν ἐθαύμωσα τὴν ἐνέργειαν.

(2) *Cfr.* p. 557.

(3) *Cat.*, I, p. 84, l. 1; *cfr.* p. 175.

(4) SUTER, *Die Mathematiker der Araber*, 1900, p. 28. *Cfr.* BOLL, *Sphaera*, p. 413. Cette idée m'a été communiquée par M. Boll, qui d'ailleurs avait aperçu l'objection qu'on peut lui faire. — Un astrologue persan du moyen âge, Mohamed el Balkhi (?) est appelé en grec Μουχαμάτης ὁ Παλχιώτης (*Cat.*, II, p. 123).

(5) *Cat.*, I, p. 108; IV, p. 105; VI, p. 67.

doit admettre, en tout cas, que Palchos est un écrivain de l'antiquité.

On pourrait aussi supposer que son ouvrage a subi au moyen âge un remaniement et que les morceaux de Julien y ont été introduits après coup. Dans l'unique manuscrit qui nous l'a transmis, cet ouvrage est incomplet et ses chapitres se succèdent sans aucun lien logique (1). Dans le cas d'une interpolation, rien ne s'opposerait à ce que Palchos fût placé au V^e siècle.

Mais un pareil scepticisme serait exagéré dans un sens comme dans l'autre. Une saine méthode nous commande de nous en tenir aux témoignages des manuscrits, tant que leur fausseté n'est pas établie. Palchos peut être un contemporain de Julien et s'être servi de ses ouvrages à peu près comme, dans un passage encore inédit, il cite « le divin Proclus », mort en 485. Le plus ancien de ses horoscopes date de l'année 475 (2). Il peut donc aisément avoir vécu jusque vers 525 et avoir composé, à la fin de sa vie, l'ouvrage qui nous est parvenu sous son nom. C'est la solution qui provisoirement paraît la plus satisfaisante.

Les doutes qui peuvent encore subsister à cet égard feront d'autant mieux apprécier la valeur des recherches de M. Stroobant, car elles ne déterminent pas seulement l'âge de Julien de Laodicée, elles nous fournissent aussi un point de repère pour fixer la chronologie encore bien incertaine des astrologues gréco-romains.

(1) Cfr. sur ce point *Cat.*, VI, p. 63, note. On trouve cités cap. ριδ' (*Cat.*, V, p. 34) et Ἰνδοί, ce qui serait bien étrange avant le moyen âge. Le passage a probablement été ajouté à l'époque byzantine.

(2) Cap οζ' (fol. 121, cod. Angelic.) : Ὁ δὲ γε Θεῖος Πρόκλος ὑπομνηματίζων τὰ περὶ προνοίας Πλωτίνου οὕτω λέγει.

CLASSE DES BEAUX-ARTS.

Séance du 6 août 1903.

M. le comte J. DE LALAING, *vice-directeur*, occupe le fauteuil.

M. le chevalier EDM. MARCHAL, secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. Éd. Fétis, F.-A. Gevaert, Th. Radoux, G. De Groot, Gustave Biot, H. Hymans, Th. Vinçotte, Joseph Stallaert, Max. Rooses, J. Robie, A. Hennebicq, Éd. Van Even, Charles Tardieu, J. Winders, Ém. Janlet, Ém. Mathieu, G. Bordiau, Edgar Tinel et Xav. Mellery, *membres* ; L. Solvay, Ern. Acker et Julien Dillens, *correspondants*.

MM. Huberti, Maquet et Lenain écrivent pour motiver leur absence.

M. le comte de Lalaing adresse les félicitations d'usage à M. Mellery au sujet de son élection de membre titulaire. Il regrette, ajoute-t-il, de ne pouvoir féliciter aussi de vive voix M. Danse, élu correspondant, qui n'est pas présent à la séance.

CORRESPONDANCE.

M. le Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique envoie une expédition de l'arrêté royal en date du 16 juillet approuvant l'élection de M. Xavier Mellery, correspondant, en qualité de membre titulaire de la Section de peinture.

MM. Mellery, Danse, élu correspondant de la Section de gravure, et Émile Michel, de l'Académie des beaux-arts de Paris, élu associé de la Section des sciences et des lettres, adressent des lettres de remerciements.

— MM. Bonduelle, Swyncop et Deckers, boursiers de la fondation Godecharle, soumettent leurs envois réglementaires en vue de satisfaire aux prescriptions de l'article 16 du règlement pour les concours. — Renvoi aux Sections de peinture, de sculpture et d'architecture.

RAPPORTS.

Il est donné lecture des rapports suivants :

1° De la Section de peinture sur l'envoi réglementaire de M. Philippe Swyncop (copie d'un fragment, d'après le tableau de Paul Véronèse, à l'Académie des beaux-arts de Venise : *Le repas chez Lévy*), figure d'homme appuyé contre une colonne ;

2° De la Section de sculpture sur l'envoi réglementaire de M. Edward Deckers : tête de *Silène*, d'après le buste du Musée du Capitole à Rome (marbre); *Le Charneur*, composition en bronze ;

3° De la Section d'architecture sur l'envoi réglementaire de M. Bonduelle : coupe et élévation du Garde-Meuble (place de la Concorde) et de la façade de l'église de La Madeleine à Paris.

Ces appréciations seront transmises à M. le Ministre de l'Agriculture pour être communiquées aux intéressés.

CONCOURS ANNUEL DE 1903.

La Classe prend notification de la réception d'un quatuor pour piano, violon, alto et violoncelle, soumis au concours d'art appliqué de la Classe, dont le délai pour la remise des partitions expirera le 30 septembre prochain. (Devise : *Ars longa, vita brevis.*)

COMMUNICATIONS ET LECTURES.

M. le Secrétaire perpétuel rappelle que le dimanche 2 août courant, à 10 heures du matin, a eu lieu, en la salle historique de l'hôtel de ville de Louvain, la remise

solennelle, à l'excellent et vénéré confrère Edward Van Even, de son portrait, peint par Omer Dierickx.

Cette manifestation, dit-il, avait un caractère d'autant plus grandiose que le groupe d'admirateurs et d'amis de M. Van Even, qui avait pris l'initiative de la souscription, était composé de l'élite de la société louvaniste, à ne citer que le sénateur Roberti, le bourgmestre Vital de Coster et le président du tribunal de première instance, Victor Henot.

Le but était de reconnaître publiquement les services éminents rendus par M. Van Even, autant à sa ville natale, depuis cinquante ans qu'il en est l'archiviste, qu'à l'art et à l'archéologie, deux branches pour lesquelles ses profondes connaissances lui ont valu son entrée à l'Académie.

Comme nous sommes tous les amis et les admirateurs d'Edward Van Even, qu'il reçoive en ce moment les plus cordiales félicitations de ses confrères de la Classe des beaux-arts.

La communication de M. le Secrétaire perpétuel et les remerciements de M. Van Even ont été accueillis par les applaudissements de l'Assemblée.



OUVRAGES PRÉSENTÉS.

Brants (Victor). L'état des classes sociales d'après la statistique des revenus en Prusse. Fragment de critique anti-marxiste. Paris, 1903; extr. in-8° (13 p.).

Van Dijk (François). A propos du Musée des beaux-arts à Anvers. Anvers, 1903; in-8° (22 p. et 2 pl.).

Pety de Thozée (Ch.). Étude sur l'évolution économique de l'Allemagne. Bruxelles, 1903; extr. in-8° (22 p.).

Gielkens (Émile). Une visite à la Cour. Comédie en un acte. Bruxelles, 1903; in-16 (41 p.).

Le Hainaut : propagandiste, initiateur et réalisateur. prévoyance; instruction; hygiène. Frameries, 1903; in-8° (85 p.).

BRUXELLES. *Caisse générale d'épargne et de retraite*. Compte rendu des opérations et de la situation de la Caisse, 1902. In-4°.

ANVERS. *Académie royale des beaux-arts*. Rapport annuel pour 1902-1903.

NIVELLES. *Société d'archéologie*. Annales, tome VII, 1903.

TERMONDE. *Oudheidkundige Kring*. Cartularium van het begijnhof van Dendermonde, voorafgegaan van eene historische schets dezes gestichts (J. Broeckaert), 1902.

Schlitter (Hanns). Geheime Correspondenz Josephs II, mit seinem Minister in den österreichischen Niederlanden Ferdinand Grafen von Trauttmansdorff, 1787-1789. Vienne, 1902; in-8° (xxxix-826 p.).

BRESLAU. *Gesellschaft für vaterländische Cultur*. 80. Jahresbericht, 1903.

MEXICO. *Dirección general de estadística.* Censo general de la Republica Mexicana : Estado de Zacatecas. Anuario estadístico, 1901, IX, num. 9.

CAMBRIDGE. *Harvard College.* Oriental series (Ch. Rockwell Lanman), volume IV, 1901.

ABERDEEN. *University.* Rectorial adresses, 1835-1900 (P.-J. Anderson). — Studies : n° 7, The Albermale papers, volumes I and II. 1902; 2 vol. in-8°.

Sarat Chandras Das. A Tibetan-english dictionary with sanskrit synonyms, revised by Graham Sanders and Will. Heyde. Calcutta, 1902; in-4° (xxxiv-1353 p.).

Anderson (J.-G.-C.). Studia pontifica. Fascicule I : A journey of exploration in Pontus. Bruxelles, 1903; in-8° (104 p., cartes).

*Liste des ouvrages déposés dans la Bibliothèque de l'Académie
par la Commission royale d'histoire.*

Roland (C.-G.). Toponymie namuroise, 1^{re} et 2^e livraisons. Namur, 1900; in-8°.

Gamond (de). Le collectivisme; discours. Gand. 1898; in-8° (45 p.).

Laloire (Ed.). Recherches de mines dans les Ardennes pour le compte de Charles de Lorraine, en 1754. Liège, 1896; in-8° (23 p.).

— Plombs de marchandises sous le règne de Charles VI. Bruxelles, 1898; in-8° (6 p.).

Derréagaix. Des cartes d'Europe en 1900. Paris, 1901; extr. in-8° (25 p.).

Gaillard (Arthur). Le Conseil de Brabant, tome II. Bruxelles, 1901; in-4°.

Hocquet (Adolphe). Tournai et l'occupation anglaise. Tournai, 1901 ; in-8° (170 p.).

ARLON. *Institut archéologique du Luxembourg.* Annales, tomes XXXV et XXXVII. 1900-1902.

BRUXELLES. *La Gazette numismatique.* 1902.

— *Commission chargée de l'étude des questions relatives à la situation militaire.* Procès-verbaux des séances, 1900-1901.

— *Société d'archéologie,* Annales, tomes XIV, 3-4 ; XV et XVI. — *Annuaire,* 1901 à 1903.

CHARLEROI. *Société paléontologique et archéologique.* Table des matières pour les vingt-cinq premiers volumes des documents et rapports.

ENGHIEN. *Cercle archéologique.* Annales, tome XVI, 1901.

LOUVAIN. *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique,* tome XIII, 1-3 ; XIV, 1 ; 2^e section, 5^e et 6^e fascicules.

MALINES. *Cercle archéologique.* Bulletin, tomes IX-XI ; 1899-1901.

NAMUR. *Société archéologique.* Annales, XXIII, 3 et 4 ; XXIV, 4. Rapport pour l'année 1900.

— *Bibliographie namuroise,* par l'abbé Doyen, tome III, 1902.

TONGRES. *Société scientifique et littéraire.* Bulletin, tome XVIII, 1^{er} et 2^e fascicules.

TOURNAI. *Société historique et archéologique.* Annales, tome 5, 1900.

GAND. *Société d'histoire et d'archéologie.* Bulletin, 8^e année, n^{os} 7, 8 ; 9^e année, n^{os} 2, 5, 7, 9 ; 10^e année, n^{os} 8 et 9 ; 11^e année, n^{os} 1 et 4. — *Inventaire archéologique,* fascicules XXII, XXVII à XXIX.

MONS. *Société des sciences, des arts et des lettres.* Mémoires, 6^e série, tomes II et IV, 1900-1902.

HOOGSTRATEN. *Bijdragen tot de geschiedenis,* Januari 1902.

Beschorner (H.). Denkschrift über die Herstellung eines historischen Ortsverzeichnisses für das Königreich Sachsen. Dresden, 1903; in-8°.

LEIPZIG. *Université.* Vingt-neuf thèses inaugurales et dissertations, 1902-1903.

LUNEBOURG. *Museums Verein.* Jahresberichte, 1896-1901.

GRATZ. *Historische Landes-Commission.* Veröffentlichungen, XII-XVI, 1900-1902.

CARLSRUHE. *Historische Kommission.* Zeitschrift. Band XVI; XVII, 1, 2, 4; XVIII, 1, 2.

STRASBOURG. *Historischer Zweigverein.* Jahrbuch. XVI-XVIII. Jahrgang.

WASHINGTON. *Historical Association.* Annual report for 1901, vol. I and II.

BALTIMORE. *Jewish historical Society.* Publications, n° 10, 1902.

BUENOS-AYRES. *Revista del Alenco*, 15 agosto 1901.

NANCY. *Académie de Stanislas.* Mémoires, 5^e sér., t. XIX, 1902.

— Table alphabétique des publications (1750-1900). 1902.

PARIS. *Ministère de l'Instruction publique.* Bibliographie des travaux historiques et archéologiques (R. de Lasteyrie), t. IV, 1^{re} livr., 1902; in-4°.

— *École française d'Athènes et de Rome.* 87^e fascicule : L'île Tibérine dans l'antiquité, par Maurice Besnier. 1902.

SAINT-OMER. *Société des Antiquaires de la Morinie.* Bulletin historique, livraisons 203 et 204.

— Mémoires, tome XXVII, 1902.

POITIERS. *Société des Antiquaires.* Bulletins, tome XI, 1902, 1^{er} et 4^e trimestres; X, 1903, 1^{er} trimestre.

MADRID. *Real Accademia de la Historia.* Boletín, tomo

XXXVII, 6; XXXVIII, 1, 2, 4, 6; XXXIX, 1, 5; XL, 1, 4; XLI, 4, 6; XLII, 1, 6.

— *Revista de archivos, bibliotecas y museos*, 1900, n^{os} 8, 12; 1901, n^{os} 1, 4, 6, 7; 1902, n^{os} 4, 10.

PAVIE. *Società di storia patria*. Bollettino, 1902, fasc. 3-4; 1903, 1.

ROME. *Società romana di storia patria*. Archivio, vol. XXV, fasc. 1-2, 1902. — Indice dei tomi XI-XXV, 1888-1902.

— *R. Accademia dei Lincei*. Atti, scienze morali : a. Notizia degli scavi, 1899, 8-10; 1900, 1, 2, 4, 5, 11; 1901, 4, 5, 7, 8, 10, 11; 1902, 1, 3, 6, 9; 1903, 2. b. Memorie, VII, 1899. c. Rendiconti in-8°, 1901, 3-6, 9, 10; 1902, 1-4, 11, 12; 1903, 1-4.

— *R. Società di storia patria*. Archivio, XXIV, 1, 2; XXV, 3-4.

Blum (Martin). Bibliographie luxembourgeoise, 1^{re} partie, 2^e livraison.

LUXEMBOURG. Ons Hemecht, 7. Jahrgang, Heft 4 und 5; 8. Jahrgang, 11-12; 9. Jahrgang, 1-7.

— *Section historique de l'Institut*. Publications, volumes XLVIII, XLIX, 2^e fasc., et LI, 1^{er} fasc.

Simeon (Willem). Geschiedenis der voormalige heerlijkheid Vlijtingen. Maastricht, 1901, in-8° (204 p. et 1 carte).

Sjögren (W.). — Förarbetena till Sveriges Rikes Lag, 1686-1736, IV. Upsal, 1902; in-8°.

LUND. Statsvetenskaplig Tidskrift, 1902, 4-5; 1902, 1-2.

STOCKHOLM. Kyrkohistoriska Föreningen, Skrifter I, 3; II, 2; IV, 1.

— *Economisk Tidskrift*, 1902, 10, 11, 12; 1903, 1-6.

UPSAL. Kongl. humanistiska Vetenskaps-Samfundet. Skrifter, Band IV, VII.

Clason (Sam.). Studier öfver Arkivväsendet i Utlandet. Stockholm, 1902; in-8° (167 p.).

Malmström (C.). Bidrag till Sverges Medeltidshistoria. Upsal, 1902; in-8°.

GENÈVE. *Société d'histoire et d'archéologie*. Bulletin, tome II, livraisons 6 et 7. — Mémoires, tome VIII, livraison 1. 1902.

BALE. *Historische Gesellschaft*. Zeitschrift, Band II, Hefte 1, 1902.

Tableaux statistiques relatifs à la superficie, la population et l'organisation militaire des divers États de l'Europe, à la date du 3 décembre 1900. Cahier in-4°.



ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.

BULLETIN
DE LA
CLASSE DES LETTRES
ET DES
SCIENCES MORALES ET POLITIQUES
ET DE LA
CLASSE DES BEAUX-ARTS

1905. — N^{os} 9-10.

CLASSE DES LETTRES
ET DES
SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 19 octobre 1903.

M. le chevalier Ed. DESCAMPS, vice-directeur, occupe le fauteuil.

M. le chevalier EDM. MARCHAL, secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. S. Bormans, T.-J. Lamy, L. Vanderkindere, le comte Goblet d'Alviella, F. vander Ha-

ghen, Ad. Prins, A. Giron, le baron J. de Chestret de Hanefte, P. Fredericq, G. Kurth, Ch. Mesdach de ter Kiele, H. Denis, G. Monchamp, P. Thomas, Ern. Discaillies, Ch. Duvivier, V. Brants, Polydore de Pacpe, A. Beernaert, C. De Smedt, A. Willems, Jules Leclercq, M. Wilmotte, Ern. Nys, H. Pirenne, *membres*; Ern. Gosart, J. Lameere, A. Rolin, M. Vauthier, Franz Cumont, J. Vercoullie et E. Waxweiler, *correspondants*.

M. le chevalier Descamps fait savoir que M. le Président et M. le Secrétaire perpétuel ont adressé à Sa Majesté, Chef de la Famille Royale et Protecteur de l'Académie, les félicitations des trois Classes au sujet de la naissance de S. A. R. M^{gr} le Prince Carl-Théodore de Belgique. — Applaudissements.

Des félicitations sont adressées à M. Giron au sujet de sa nomination de grand-officier de l'Ordre de Léopold.

CORRESPONDANCE.

M. le Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique transmet un exemplaire du rapport du jury chargé d'apprécier le concours de 1893 pour le prix du Roi : *Faire l'histoire de la fondation par les principaux peuples anciens et modernes de leurs dépendances d'outre-mer*.

Le même Ministre envoie, pour la bibliothèque de l'Académie, un exemplaire des ouvrages suivants :

Bibliotheca Belgica; par Ferd. vander Haeghen et vanden Berghe, livraisons 110 à 112;

Histoire parlementaire de la Belgique, 5^e série, tome 1^{er}, session ordinaire de 1894-1895; par P. Hymans et Delcroix;

Inventaire des archives de la Belgique : Inventaire des mémoriaux du Grand Conseil de Malines, tome II; par A. Gaillard;

Statistique de la Belgique : Recensement général du 31 décembre 1900, tomes I et II.

— M. le Ministre de l'Industrie et du Travail et M. le Ministre de la Justice envoient respectivement :

Annuaire de la législation du travail, 1902;

Coutumes de Flandre, tome VIII (D. Berten).

(Ce dernier ouvrage est une publication de la Commission royale des anciennes lois et ordonnances.)

— M. le Ministre de l'Agriculture soumet des propositions au sujet des bustes des académiciens décédés. — Renvoi à l'Assemblée générale de mai 1904.

— L'Académie de Stanislas envoie le programme de ses concours pour 1904.

— Remerciements.

— Hommages d'ouvrages :

1^o *Une expérience collectiviste à Java*; par Jules Leclercq;

2^o *Précis de philosophie, d'après les leçons de philosophie de M. R. Rabier*; par René Worms;

3^o *Histoire de la charité*, tome II; par Léon Lallemand (avec une note de M. Brants qui figure ci-après);

4° *Rapports sur les travaux des tribunaux en Suède et sur l'état des prisons*; par Ch. d'Olivcrona, associé;

5° *Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes*, VII; par Victor Chauvin;

6° *Traité des pensions civiles, civiques, ecclésiastiques, militaires, etc.*; par Léon Demarteau et Eugène Fortin;

7° *L'Escaut depuis 1830*, tomes I et II; par le baron Guillaume;

8° a) *Le tabac. Sa culture et son exploitation dans les contrées tropicales*; b) *L'étain. Étude minière et politique*; c) *Études pour une plantation d'arbres à caoutchouc* (avec traduction hollandaise); d) *Études sur la gutta-percha commerciale*; par Octave Collet (les ouvrages cités sous les n° 6 à 8 ont été présentés par M. le Secrétaire perpétuel, avec des notes qui figurent ci-après);

9° *Notices sur les antiquités préhistoriques découvertes à Angre-Roisin*; par Louis De Pauw et Émile Hublard;

10° *Antoine de la Salle, sa vie et ses ouvrages, d'après des documents inédits*; par Joseph Nève (présenté par M. G. Kurth, avec une note qui figure ci-après);

11° *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique*; par J. Van den Gheyn, tome III, Théologie (présenté par M. G. Kurth, avec une note qui figure ci-après);

12° *Recueil de travaux publiés par les membres des conférences d'histoire et de philologie de l'Université de Louvain, sous la direction de MM. F. Bethune, A. Cauchie, G. Doutrepoint, Ch. Moeller et F. Remy*: 9° fascicule, *Les aroués de Saint-Trond*; par Constant Leclère; 10° fascicule, *Les origines de l'église de Tournai*; par Joseph Warichez; 11° fascicule, *Gilles de Chin*; par Camille Liégeois; 12° fascicule, *Le roman de Gillion de Traz-*

gnies; par Alphonse Bayot (présentés par M^{re} Lamy, avec des notes qui figurent ci-après);

13° *La décroissance de la natalité en France. Ses causes. Ses conséquences*; par Ch. Pety de Thozée (présenté par M. G. Monchamp);

14° *Della vita e del pensiero di Vincenzo Gioberti*; par L.-M. Billia.

— Remerciements.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

LÉON LALLEMAND, correspondant de l'Institut de France, associé de l'Académie royale de Belgique. *Histoire de la charité*, tome II. Paris, Picard, 1905.

Notre confrère, M. Léon Lallemand, qui a déjà fourni tant et de si importants écrits sur ce sujet, vient de nous adresser le second volume de l'*Histoire de la charité*. Il s'occupe des neuf premiers siècles de l'ère chrétienne. C'est tout à la fois un volume savant et attachant, traçant le tableau des œuvres de la charité pendant cette longue période avec art, sobriété et érudition. Ce qui frappe dans ce volume, c'est l'art avec lequel l'auteur a su dérouler son histoire spéciale tout en la plaçant, comme il convenait, dans le milieu et le cadre des époques respectives. Les formes des secours au pauvre ne se comprennent que par le milieu religieux, moral, social où elles apparaissent. M. Lallemand ne l'a pas méconnu, et il nous fait sentir toutes ces influences pénétrantes des doctrines et des faits. En moins de deux cents pages, il y réussit d'une manière remarquable. Riche en sources, en

citations choisies, en faits marquants, son histoire a encore une vie particulière due au talent de sa mise en œuvre. Certains chapitres sont spécialement intéressants au point de vue de l'histoire même juridique, telle l'action relative à l'esclavage aux diverses époques; mais il en est de tous genres, les œuvres de charité chrétienne et d'assistance publique étant exposées tour à tour dans leur esprit, leur organisme, leurs transformations. C'est avec une vive satisfaction que nous avons l'honneur de signaler à la Classe le nouvel ouvrage que lui offre notre laborieux et distingué confrère.

V. BRANTS.

De la part de M. Joseph Nève, j'ai l'honneur d'offrir à la Classe un exemplaire du volume qu'il vient de publier sous ce titre : *Antoine de la Salle, sa vie et ses ouvrages, d'après des documents inédits* (Paris-Bruxelles, 1905). La partie substantielle du volume est formée par la réédition du *Réconfort de Madame du Fresne*, ouvrage d'Antoine de la Salle, que M. Joseph Nève a publié le premier en 1881; il est suivi de diverses pages choisies du même auteur, les unes extraites de ses œuvres déjà publiées, d'autres inédites. Une introduction d'une centaine de pages raconte la vie errante de l'auteur et discute les principaux problèmes relatifs à ses œuvres. M. Nève lui conteste formellement la paternité des *Quinze joies du mariage* et des *Cent Nouvelles nouvelles*, en invoquant principalement l'opposition trop grande entre le ton égrillard de ces livres et l'allure grave de ceux qui sont authentiquement de notre auteur. Je n'entrerais pas dans

le débat, auquel notre confrère, M. Gossart, a pris une part remarquable et auquel mes études ne m'ont pas préparé, mais j'ai tenu à attirer l'attention de la Classe sur un livre agréablement écrit et de solide érudition, qui ne peut manquer d'intéresser vivement les fervents de l'ancienne littérature française.

G. KURTH.

Le troisième volume du *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique*, que j'ai l'honneur d'offrir à la Classe de la part du R. P. Van den Gheyn, décrit tous les ouvrages de théologie renfermés dans ce dépôt. Sous cette rubrique, l'auteur a groupé les traités anciens et modernes de dogmatique, les sermonnaires et les recueils d'ascétisme.

On remarquera la riche collection des manuscrits de saint Thomas d'Aquin, de saint Bonaventure, d'Albert le Grand et de Gerson, et, parmi les auteurs plus récents, de Bellarmin et de Léonard Lessius.

Les sermonnaires révèlent un bon nombre de noms inconnus jusqu'à ce jour à notre biographie nationale ou incomplètement connus, et à celui qui voudrait entreprendre l'étude de la prédication en notre pays au XV^e et au XVI^e siècle, sujet tout à fait neuf et presque inexploré, le nouveau catalogue fournira tous les éléments d'un travail original, puisé aux sources mêmes.

En ce qui concerne les auteurs ascétiques, je noterai dans le Catalogue la description très soignée des trente manuscrits de Thomas à Kempis que possède la Bibliothèque royale. Nul n'ignore que pour la question toujours

agitée de l'auteur de l'*Imitation*, les manuscrits de Bruxelles ont une importance majeure, et qu'on y conserve l'autographe même du célèbre chanoine de Windesheim. Je signalerai aussi les pages 450 à 458, consacrées aux travaux de Jean Ruusbroec. La Bibliothèque royale est riche en exemplaires des œuvres du mystique de Groenendaël, et le P. Van den Gheyn a bien mis en relief cette intéressante partie de nos richesses littéraires.

C'est le grand avantage du nouveau catalogue de grouper judicieusement, non seulement les matières, mais aussi les manuscrits du même auteur. On voit ainsi d'un coup d'œil ce que notre Bibliothèque royale possède sur un sujet donné, et l'on conçoit combien, par ce procédé méthodique, les investigations sont facilitées.

Au cours de son dépouillement des manuscrits, le rédacteur du Catalogue consigne, dans ce troisième volume comme dans les deux premiers, diverses trouvailles intéressantes. En voici quelques-unes. Page 18, il faut signaler les manuscrits de saint Thomas exécutés à la Commanderie du Temple à Slype; pages 19, 64 et 310, un fragment d'Adrien d'Oudenbosch; page 33, les pages écrites par Guillaume de Vottem (cf. E. BACHA, *La chronique liégeoise de 1402*, p. xxxii, et S. BALAU, *La bibliothèque de l'abbaye de Saint-Jacques à Liège*, BCRH, t. VII). Page 61, le n° 12012 a été reconnu comme ayant fait partie de l'ancienne bibliothèque de Saint-Jacques à Liège. Pages 101 et 102, dans le manuscrit 753-741, le P. Van den Gheyn a retrouvé un bref inédit de Grégoire IX, au sujet de l'Empire latin de Constantinople, qu'il a publié dans la *Revue de l'Orient latin*, tome IX, 1902, pages 250 à 252. Pages 122 et 123, je signale la description des manuscrits de Jean Heuten, utilisés

naguère par notre confrère M. Gossart dans une étude intitulée : *Un livre d'Érasme réprouvé par l'Université de Louvain*, BARB, 19. Page 190, on remarquera l'identification du prieur de Villers Nicolas de Wannelier, confirmée d'après un document des Archives générales du Royaume, par M. H. Schuermans. Page 245 est signalé, dans le manuscrit 4648-4650, un exemplaire inconnu d'un ouvrage de l'imprimeur bruxellois Herman Van der Noot (XVI^e siècle). Pages 278 et 513, on relève le nom d'Henri de Trevon, copiste du roi de France Charles V, récemment retrouvé aussi par M. Léopold Delisle (*Fac-similé des livres copiés et enluminés pour le roi Charles V*. Paris, 1903, p. 15).

G. KURTH.

J'ai l'honneur d'offrir à l'Académie quatre volumes du *Recueil de travaux* publiés par les membres des conférences d'histoire et de philologie de l'Université de Louvain, sous la direction des Prof^{rs} Bethune, Cauchie, Doutrepont, Moeller et Remy.

Le premier volume contient le résultat des recherches patientes et éclairées de M. Constant Leclère, docteur en philosophie et lettres, sur *Les avoués de Saint-Trond*. Ce travail n'est pas une simple monographie sur les avoués de l'importante abbaye bénédictine de Saint-Trond, puisée dans les cartulaires et les archives, c'est en même temps une étude générale sur les avoueries, leur origine, leur développement sous Charlemagne, leur transformation avec la féodalité et leur chute à l'entrée des temps modernes.

L'auteur établit que c'est surtout sur les terres ecclésiastiques que l'avouerie a reçu son complet épanouissement. Elle est née du besoin de protection qu'éprouvaient les domaines ecclésiastiques affranchis par l'immunité de l'intervention des officiers royaux dans les affaires judiciaires, financières et militaires. Mais plus tard cette intervention des hauts avoués dans la protection et l'administration des biens des abbayes se changea plus d'une fois en asservissement. Les hauts avoués de l'abbaye de Saint-Trond furent d'abord les ducs de Lotharingie, puis les comtes et ducs de Limbourg, enfin les ducs de Brabant. Nos savants confrères qui connaissent à fond l'histoire de Belgique apprécieront mieux que je ne puis le faire le mérite des recherches laborieuses et du travail de M. Constant Leclère.

M. Joseph Warichez, docteur en sciences morales et historiques, a traité des *Origines de l'église de Tournai* : il poursuit ses recherches depuis les débuts du christianisme en cette contrée jusqu'au IX^e siècle. L'auteur examine d'abord les sources et juge les *Vies* des saints qui nous fournissent les principaux détails avec la sévérité de la critique contemporaine. Mais le dernier mot n'est pas dit sur ce sujet.

L'histoire de l'église de Tournai remonte aux saints martyrs Piat, Eubert et Chryeuil. L'auteur passe ensuite à saint Éleuthère et discute la question de son épiscopat; il conduit sa monographie jusqu'au IX^e siècle et termine par l'examen de la circonscription diocésaine et des institutions ecclésiastiques de cette époque. La bibliographie ajoutée à la fin du volume montre l'étendue des recherches que l'auteur a faites pour son érudit travail.

M. Alphonse Bayot nous donne un travail plein d'intérêt pour les amis de la littérature romane. Ceux qui ont visité le manoir de Trazegnies et les ruines récemment mises au jour de l'abbaye de l'Olive, dans la forêt de Mariemont, ont entendu raconter l'histoire de Gillion de Trazegnies. C'est de ce *Roman* que s'occupe M. Bayot.

La plus ancienne rédaction qui en soit conservée a été faite au XV^e siècle à la Cour de Bourgogne. Mais M. Bayot pense qu'elle n'est que le rajeunissement d'un poème en octosyllabes écrit aux environs de 1365. Ce poème constituait une adaptation du « lai » d'*Eliduc*, écrit au XII^e siècle par Marie de France, dans lequel l'action se passe en pays breton...

Au début du XVI^e siècle, l'histoire de Gillion a donné naissance, elle-même, en Allemagne, à la célèbre légende du comte de Gleichen.

Mais antérieurement à cette mise par écrit de l'histoire hennuyère, il a dû exister, dans le pays du héros, une légende orale racontant la bigamie d'un seigneur de Trazegnies.

Cette légende, dont on retrouve d'ailleurs des versions dans différents pays de l'Europe, notamment en Danemark et dans l'Écosse celtique, venait peut-être de l'Orient et doit se rattacher à l'histoire indienne des amours du roi Purûravas avec la nymphe Urvaci, illustrée et mise en scène par le poète Kâlidâsa.

Si cette légende s'est localisée en Hainaut, ce n'est pas, comme on le croit généralement, à l'Olive, où il y aurait eu un mausolée représentant le chevalier entre ses deux femmes, c'est à Herlaimont, où la famille de Trazegnies avait sa sépulture.

Gilles de Chin, son histoire et sa légende, par M. Camille Liégeois, fait le pendant du roman de Gillion de Trazegnies et est l'œuvre du même auteur. M. Liégeois passe en revue les transformations successives qu'a subies la légende de Gilles de Chin et tâche de démêler les éléments historiques qu'elle contient. Chemin faisant, il discute comment s'est formée la légende du dragon de Wasmes, comment elle s'est confondue avec celle de saint Georges à Mons. Après de minutieuses et complexes recherches, M. Liégeois conclut que la légende de Gilles de Chin s'offre à nous sous deux formes principales, dont il montre l'origine, le développement et le lien qui les unit.

Il appartient à mes savants confrères qui s'occupent de littérature romane de juger ces deux mémoires avec une compétence qui me manque, mais je crois pouvoir dire qu'ils font honneur à l'érudition et à la sagacité de leurs auteurs.

T. J. LAMY.

La bibliographie de l'Escaut (livres, articles de revue, cartes et plans) comporte déjà plus de sept cents numéros.

M. le baron Guillaume, fils de notre regretté confrère le général Guillaume, vient d'ajouter une nouvelle contribution à la littérature de notre beau fleuve national.

Les deux volumes qui la constituent portent pour titre : *L'Escaut depuis 1830*. C'est l'histoire officielle et diplomatique du fleuve d'après les archives du Ministère belge des Affaires étrangères. La Classe connaît suffisamment l'histoire de l'Escaut pour que je m'abs-

tienne ici de la refaire. Mais ce qu'il y a lieu de faire ressortir, ce sont les noms des hommes d'État qui s'en sont occupés depuis 1850, à ne citer que Palmerston, Aberdeen, Wellington, John Russell, Ch. Rogier, le général comte Goblet d'Alviella, le vicomte Hippolyte Vilain XIII, le comte de Theux, Mercier, le baron de Vrière, le baron du Jardin, Deschamps, le général Willmar, Lebeau, et nos confrères Van de Weyer, le baron J.-B. Nothomb, le général Brialmont, Du Mortier, P. Devaux, Louis Hymans, Thonissen et Beernaert.

M. Guillaume a habilement utilisé la source des richesses que sa qualité d'Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire mettait à sa disposition. Il a été sobre de digressions et de réflexions personnelles, partant de ce principe qu'en matière de diplomatie ou d'histoire diplomatique, il vaut mieux laisser parler les faits et surtout les hommes d'État qui se sont occupés de l'objet en question.

Les deux volumes comprennent ensemble 545 + 467 soit mille et douze pages ; ils sont consacrés à la description géographique et hydrographique du fleuve, la situation qui lui a été faite de 1850 à 1859 par les événements politiques d'alors, le traité de 1859, le rachat du péage, le pilotage, l'éclairage et les barrages de la branche orientale et celui du Stoel, les canaux projetés vers le Rhin, le port d'Anvers, les installations et les fortifications de la ville, l'admission des bâtiments de guerre étrangers, la défense du bras occidental par la Hollande, la police de la navigation maritime, le mouvement maritime même et commercial, la navigation sur le caenal de Terneuzen et le mouvement du port de Gand. Puis vient la bibliographie précitée.

On voit que l'ouvrage est copieux, presque aussi copieux que l'eau que le beau fleuve emporte. L'Escaut non seulement est l'âme de la défense du pays, mais aussi le majestueux chemin qui marche et qui nous a mis en rapport avec le monde entier, qui vient déverser à Anvers ses productions et les échanger contre tout ce qui constitue le commerce et l'industrie de la Belgique.

Le livre de M. le baron Guillaume a d'autant plus d'importance, selon nous, qu'il arrive au moment où devra se décider la question de la grande coupure. C'est un des éléments les plus précieux pour la solution de cette question vitale pour notre métropole commerciale.

* * *

J'ai également l'honneur de présenter à la Classe un *Traité des pensions*, par un ancien lauréat de l'Académie, M. Léon Demarteau (1), greffier, et M. Eugène Fortin, sous-chef de bureau à la Cour des Comptes. Cet important ouvrage a pour objet les pensions civiles, civiques, des agents de certains établissements de bienfaisance et d'aliénés, d'agents de chemins de fer repris par l'État, ecclésiastiques, militaires, de l'Ordre de Léopold, provinciales et communales, et des veuves et orphelins. Les auteurs auront épuisé le sujet lorsqu'ils s'occuperont, faisons-en le vœu, des pensions ouvrières et de vieillesse, lesquelles ne sont pas les moins intéressantes.

(1) Médaille d'or en 1884 pour son mémoire sur l'*Histoire de la dette publique de Belgique*. (MÉM. COUR. in-4°, t. XLVIII.)

Ce traité renferme toute la législation codifiée, coordonnée et commentée; la jurisprudence judiciaire et administrative avec tous les détails voulus, qui se trouvent épars dans de nombreux recueils, et la discussion de questions dont la solution n'a pas encore été définitivement fixée.

* * *

Enfin, je mets sous les yeux de mes confrères les quatre ouvrages et brochures ci-après, qui offrent en ce moment un intérêt d'autant plus vif qu'ils ont été suscités par les encouragements de la Société d'études coloniales de Belgique et son si distingué vice-président, le lieutenant général Donny, aide de camp du Roi.

En voici les titres : *Le Tabac*, sa culture et son exploitation dans les contrées tropicales, 1905. Publication de la Société d'études coloniales de Belgique. Dédié au général Donny. — *L'Étain*. Étude minière et politique sur les États fédérés malais. — *Études pour une plantation d'arbres à caoutchouc*, avec traduction hollandaise par J.-R.-C. Gonggrijp, planteur à Surinam, 1902. — *Étude sur la gutta-percha commerciale*.

Tous ces ouvrages renferment des gravures faites d'après des photographies de l'auteur; elles contribuent puissamment à la compréhension des textes.

Le Congo pourrait faire un large profit des études de l'auteur, M. Octave-J.-A. Collet, lequel, après avoir quitté honorablement l'armée belge, a passé plus de vingt ans à Deli (côte orientale de Sumatra) comme traitant par ordre du gouvernement des États fédérés malais.

« A mon humble avis, dit, entre autres, M. Collet, dans l'avant-propos de son livre : *Le Tabac*, c'est presque exclusivement dans les colonies néerlandaises que nous avons à chercher les leçons de choses les plus sérieuses, les mieux mises au point sur la façon de mettre en valeur, scientifiquement et pratiquement, les terres de culture de notre Empire africain. »

Je ne doute pas que mon éminent confrère, le chevalier Descamps, maintenant qu'il a été honoré du titre de Ministre d'État de l'État Indépendant du Congo, ne m'appuie pour faire ressortir tout ce que les publications de M. Collet renferment d'utile pour le développement de la belle colonie fondée par Léopold II, avec l'aide puissante de l'armée belge. M. Collet est un ancien membre de cette armée. Il a aussi débuté par le Congo. Nous le félicitons bien sincèrement d'avoir fait partie d'un de ces régiments d'où sont sortis tant d'intrépides et courageux soldats, dont nombre sont morts dans la périlleuse tâche de la fondation d'une colonie créée en vue d'obtenir pour la Belgique une source de richesses, colonie à qui nous espérons bien voir continuer l'admiration de toute l'Europe, et surtout celle d'une grande nation amie, laquelle, une des premières, avait applaudi à la création de cette œuvre géniale.

Chev. EDM. MARCHAL.

RAPPORTS.

Les quatre éléments : le feu, l'air, l'eau, la terre. Histoire d'une hypothèse ; par le chanoine Jacques Laminne, directeur du Séminaire de Saint-Trond.

Rapport de M. Menchamp, premier commissaire.

« Chargé par la Classe de faire rapport sur le mémoire de M. le chanoine Laminne, intitulé : *Les quatre éléments : le feu, l'air, l'eau, la terre. Histoire d'une hypothèse*, je m'acquiesce du mandat qu'elle m'a fait l'honneur de me confier.

Les philosophes de l'ancienne Grèce ont cherché à déterminer les principes des êtres matériels. Thalès enseignait que tous les corps dérivent de l'eau; Anaximène considérait l'air comme leur principe commun, Héraclite, le feu; Démocrite reconnaissait deux principes premiers : les atomes et le vide; l'école de Zénon et celle d'Aristote admettaient quatre premiers éléments : le feu l'air, l'eau et la terre. Seule, cette dernière doctrine, qui était également admise par Platon et par l'école de Pythagore, devait rencontrer l'adhésion des siècles suivants.

L'auteur du mémoire qui nous est soumis a entrepris d'en faire l'histoire. Après avoir indiqué son origine, que l'on fait généralement remonter à Empédocle, il s'attache surtout à l'exposer telle qu'elle a été conçue et développée par Aristote.

Il y a quatre éléments : le feu, l'air, l'eau et la terre; et quatre premières qualités : le chaud, le froid, le sec et l'humide ou (peut-être plus exactement) le fluide. Chaque élément possède deux qualités, grâce auxquelles il agit sur les autres éléments et ressent leur action. Sous l'action du Ciel, qui domine tous les phénomènes terrestres, s'engendrent ainsi les mixtes ou corps composés, qui contiennent tous, en proportion variable, le feu, l'air, l'eau et la terre.

Tel est le résumé de cette hypothèse, qu'on peut appeler à bon droit péripatéticienne, parce que Aristote, le premier, l'exposa d'une façon complète et raisonnée, et que c'est au philosophe de Stagyre que l'empruntèrent les philosophes des siècles suivants.

L'auteur montre que, pour Aristote, cette hypothèse était fondamentale dans l'explication des phénomènes physiques, particulièrement en météorologie, — qu'elle rendait compte de la structure de l'Univers tel qu'on le concevait à son époque, — et qu'enfin il s'en servait pour l'explication des phénomènes physiologiques. En même temps qu'elle devenait prédominante dans la philosophie de la nature, l'hypothèse des quatre éléments était admise en médecine sous la forme des quatre humeurs : le sang, la pituite, la bile jaune et la bile noire, qui sont caractérisées chacune par la prédominance d'un des éléments. Cette doctrine fut enseignée dans l'école d'Hippocrate, plus tard par Galien, et régna en maîtresse dans les écoles de médecine jusqu'au XVII^e et même au XVIII^e siècle.

Après avoir fait connaître l'existence de l'hypothèse des quatre éléments dans l'antiquité, l'auteur en étudie le développement dans la philosophie du moyen âge, prin-

ciatement chez les scolastiques à partir du XIII^e siècle. Il signale les questions qui ont été soulevées à cette époque au sujet de cette hypothèse et les divergences d'opinions auxquelles elle a donné lieu.

Dans le chapitre III, l'auteur recherche jusqu'à quel point l'hypothèse des quatre éléments a occupé une place dans les spéculations obscures et souvent puériles des alchimistes.

Nous sommes amenés ainsi à la fin du XVI^e siècle, à l'éveil des sciences d'observation. Les découvertes de l'astronomie et de la physique vont porter de rudes coups à l'ancienne conception de l'univers : l'auteur fait connaître les controverses qui surgirent, les luttes entre les idées nouvelles et les anciennes, la victoire des premières.

Il étudie et apprécie l'attitude des philosophes péripatéticiens à l'égard des progrès scientifiques, et montre que, s'ils n'ont pas toujours tiré les conséquences qui en découlaient, ils ne les ont cependant pas ignorés, mais ont, au contraire, tâché de concilier l'ancienne hypothèse avec les faits nouvellement découverts. Tel est l'objet du chapitre V.

Le chapitre VI est consacré à exposer les opinions sur les éléments des corps qui se trouvèrent, aux XVI^e, XVII^e, et XVIII^e siècles, en lutte avec l'hypothèse traditionnelle, notamment les idées de Van Helmont, et surtout la théorie cartésienne des trois éléments. En même temps, l'auteur nous fait connaître jusqu'à quel point la doctrine d'Aristote conserva des partisans jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. A cette époque, les anciennes conceptions sur les éléments des corps furent remplacées — grâce surtout aux travaux de Lavoisier — par la doctrine des

corps simples, qui règne encore aujourd'hui en chimie. C'est ce que l'auteur expose au chapitre VII de son mémoire.

Dans le VIII^e et dernier chapitre, après avoir constaté que les péripatéticiens du XIX^e siècle ont appliqué aux corps simples de la chimie moderne, à ses réactions et à ses combinaisons, les principes que les anciens appliquaient aux quatre éléments et aux mixtes, l'auteur se demande si cette transposition a été légitime, et, après un examen approfondi de cette question, il y donne une réponse négative.

* * *

L'histoire des idées est de toutes les histoires la plus intéressante, surtout lorsqu'il s'agit de doctrines qui pendant des siècles ont régné sur l'intelligence humaine et qui par leur caractère général ont tenu une large place dans les conceptions scientifiques.

Telle est, sans aucun doute, la théorie des quatre éléments. Étroitement unie aux conceptions astronomiques, elle a été fondamentale en physique, et par la doctrine humoristique elle a été l'une des bases de la médecine ancienne.

Les historiens de la philosophie grecque signalent les opinions des sages de la Grèce sur les éléments des corps; leurs enseignements en cette matière ont même été étudiés *ex professo* par Swellengrebel, Marc Pompée Colonne, Thomas Stanley et d'autres; mais aujourd'hui que la philosophie d'Aristote a reconquis les préférences de bon nombre de savants, il n'était pas sans intérêt de faire une étude spéciale de la doctrine péripatéticienne sur les éléments des corps.

Aucun auteur, à notre connaissance, ne s'est occupé d'exposer avec quelque détail les idées des scolastiques en cette matière. On affecte plutôt de les ignorer. N'avons-nous pas vu des éditions de Suarez, de Sylvester Maurus, de Goudin, dans lesquelles on a éliminé ou renvoyé en appendice tout ce qui touche à l'ancienne physique ? C'est une grave erreur ; les différentes parties d'une philosophie se soutiennent et s'éclairent mutuellement. Il convient de n'en laisser aucune dans l'ombre.

Lorsqu'on parle des péripatéticiens du XVII^e et du XVIII^e siècle, on se contente généralement de formuler sur eux ce jugement sommaire : qu'ils se sont tenus en dehors du mouvement scientifique. L'auteur s'efforce de montrer que ce jugement est injuste, et la chose en vaut la peine.

Néanmoins, l'intérêt principal du travail qui nous est soumis réside dans le dernier chapitre, dans lequel l'auteur conteste que les principes péripatéticiens sur les réactions et les mixtes puissent s'appliquer aux phénomènes de la chimie, tels que nous les concevons aujourd'hui. Son jugement ne sera sans doute pas admis sans contradiction par les modernes disciples d'Aristote, mais la question est du plus haut intérêt. Elle n'avait pas encore, pensons-nous, été posée aussi nettement ni examinée aussi consciencieusement.

Le mémoire de M. le chanoine Laminne, où règnent partout la clarté et le *lucidus ordo* d'Horace, me paraît digne d'être inséré dans nos collections ; j'ai l'honneur d'en faire la proposition à mes éminents confrères. »

Rapport de M. D. Mercier, deuxième commissaire.

« Le mémoire intitulé : *Les quatre éléments : le feu, l'air, l'eau, la terre. Histoire d'une hypothèse*, comprend deux parties, l'une historique, l'autre critique, doctrinale.

La première partie comprend sept chapitres (pp. 1-197), la seconde en occupe un seul (ch. VIII, pp. 197-259).

Le développement donné à la première partie et l'intitulé du mémoire : *Histoire d'une hypothèse*, indiquent que le point de vue de l'auteur est avant tout historique. Lorsque, dans le chapitre final, M. le chanoine Laminne semble élargir son point de vue et discuter la valeur de la théorie aristotélicienne et thomiste sur la nature des corps, il faut donc se persuader que l'auteur n'entend pas considérer le problème hylémorphique dans toute son ampleur, mais subordonné à la théorie des quatre éléments.

La première partie du mémoire est traitée avec beaucoup de talent et d'érudition ; je suis heureux de souscrire à l'appréciation fort élogieuse qu'elle a dictée à mon estimé collègue M^{re} Monchamp.

J'approuverais aussi, sous quelques réserves, la seconde partie si, restant fidèle à son point de vue spécial, l'auteur s'était borné à cette conclusion restrictive : « Il n'est pas possible de se servir de l'hypothèse des quatre éléments pour l'explication des phénomènes chimiques, en se contentant de remplacer les éléments des anciens par les corps simples de la chimie moderne. »

Mais l'auteur n'a-t-il pas oublié, en cours de route, son intention première ?

Je le crains. La teneur générale du dernier chapitre donne l'impression d'une étude plus large qui aurait pour objet la confrontation des faits aujourd'hui acquis en physique et en chimie avec les principes du péripatétisme scolastique sur la constitution intime de la matière.

M. le chanoine Laminne dit, d'ailleurs, expressément : « Nous ne prétendons pas qu'aucun fait scientifique contredise la théorie péripatéticienne de la matière première et de la forme substantielle, nous croyons seulement que les phénomènes physico-chimiques, *tels qu'ils sont connus aujourd'hui*, ne fournissent pas d'argument en faveur de cette théorie et, d'une manière plus générale, qu'il n'est pas possible de se servir de l'hypothèse des quatre éléments pour l'explication des phénomènes chimiques, en se contentant de remplacer les éléments des anciens par les corps simples de la chimie moderne. »

Et plus loin : « Nous pensons que l'hypothèse des quatre éléments, *avec les principes philosophiques qu'elle comprend*, ainsi que nous l'avons expliqué, doit être rangée parmi ces choses (dont parle l'Encyclique *Aeterni Patris* de Léon XIII) qui ne s'accordent pas avec les enseignements *certain*s de notre temps. »

Or, les lecteurs qui chercheront dans la partie doctrinale du mémoire une discussion scientifico-philosophique de l'hylémorphisme devront la juger défectueuse.

1. Ainsi, M. Laminne, parlant de l'hypothèse atomique, dit qu'elle enseigne l'invariabilité substantielle des atomes (p. 209). Plus loin (p. 219), il demande : Quelle hypothèse mettra-t-on à la place de l'hypothèse atomique?

Mais il y a une distinction fondamentale à faire entre l'hypothèse atomique appuyée sur les faits chimiques et

acceptée par les thomistes eux-mêmes et l'interprétation mécaniciste, contestable et très contestée, de l'hypothèse atomique (1).

2. La théorie aristotélicienne de la matière première et de la forme substantielle n'est responsable ni des interprétations que certains commentateurs superficiels en ont données, ni même de certaines applications secondaires qu'en ont faites les docteurs médiévaux. Ainsi, les uns ont dit, en termes équivoques, que l'étendue résulte de la matière première; les autres ont attribué une unité substantielle aux masses de matière qui tombent sous nos sens; d'autres encore, en grand nombre, ont cru pouvoir démontrer la diversité spécifique des corps inorganiques par la diversité apparente de leurs propriétés physiques.

M. le chanoine Laminne redresse ces erreurs et appuie sur l'insuffisance de cette dernière argumentation.

En cela, il a raison.

(1) Certains auteurs récents ont voulu opposer aux principes de l'hylémorphisme une théorie qui conquiert de plus en plus l'adhésion des savants, la stéréochimie. Mais il importe de remarquer avec quelle prudente réserve les hommes les plus compétents en la matière parlent de cette théorie.

« Avant tout, écrit Monod, insistons sur ce point, à savoir que la stéréochimie n'est rien autre chose qu'un système de notation commode. Jamais on n'a prétendu avoir trouvé la formule réelle, exacte, d'une molécule; on a seulement pris, pour la représenter, un symbole nouveau... Il faut nous garder de donner à ce schéma une trop grande importance en tant que réalité objective. » MONOD, *Stéréochimie. Exposé des théories de le Bel et Van 't Hoff*, p. 2. Paris, 1893. Cf. *Précis de stéréochimie*, par HANTZSCH. Paris, 1896. *Stéréochimie*, par VAN 'T HOFF. Paris, 1892. *La Stéréochimie*, par FREUNDLER, 1900.

Mais la doctrine aristotélicienne compte des partisans qui, loin d'avoir commis les méprises relevées par M. Laminne, en ont depuis longtemps fait justice (1).

Puis, la preuve fondamentale de la théorie hylémorphique n'est pas celle que l'on a voulu tirer des propriétés physiques des corps. La preuve aristotélicienne par excellence, celle sur laquelle se sont principalement, sinon exclusivement, appuyés les néo-scolastiques les plus autorisés (2), est tirée de la téléologie de la nature. L'auteur du mémoire ne l'a ni discutée ni même explicitement énoncée.

3. M. Laminne trouve aussi que les péripatéticiens modernes ne sont pas fondés à invoquer la transformation de la matière brute en matière vivante pour établir « l'existence de changements substantiels dans la nature corporelle ». En effet, dit-il, « tous ceux qui sont au courant de la philosophie scolastique savent que, lorsqu'il s'agit de décider si, oui ou non, les corps conservent leur être substantiel propre lorsqu'ils commencent à faire partie d'un être vivant, on soulève un nouveau problème auquel, pendant le moyen âge, l'école de saint Thomas et l'école de Duns Scot donnaient des solutions opposées ».

Parfaitement, mais les solutions opposées données respectivement par Duns Scot et par saint Thomas à « ce problème nouveau » n'empêchaient pas l'accord fonda-

(1) Voir, entre autres, le Dr Nys, *Le problème cosmologique*, pp. 160 et suiv. Louvain, 1888, et du même auteur, *La cosmologie*, pp. 487 et suiv. Louvain, 1903.

(2) Voir Nys, *ouvrages cités*; DE SAN, *Institutiones metaphysicae specialis*, p. 187.

mental des deux docteurs sur « l'existence de changements substantiels dans la nature corporelle ».

Ceux qui sont au courant de la philosophie scolastique douteront donc que les divergences sur « le problème nouveau » infirment la validité de la preuve de la thèse ancienne et commune.

Les observations qui précèdent engageront peut-être l'auteur à marquer plus nettement le point de vue spécial auquel il s'est placé et à y demeurer strictement fidèle. Il le fera d'autant plus volontiers que l'*histoire* de l'hypothèse des quatre éléments est à elle seule une étude de grande valeur. »

—

Rapport de M. Louis Henry, troisième commissaire.

« En me faisant l'honneur de soumettre à mon examen et à mon jugement, non en troisième instance, mais en troisième rang, le mémoire de M. le chanoine Laminne, la Classe a voulu sans doute avoir sur cette œuvre l'avis d'un chimiste. C'est donc en cette qualité, et en cette qualité seule, que je me suis cru autorisé à m'en occuper et que je viens en parler.

Convaincu que le mot *élément* n'avait pas autrefois la même signification précise qu'on lui attribue dans le langage de la chimie moderne, il m'a toujours plu de voir dans l'hypothèse antique des quatre éléments une représentation d'un symbolisme concret des divers états qu'affecte cette chose que l'on nomme la *matière* et de l'agent qui l'anime, origine et principe de ses modifications comme de son activité. Cette vue synthétique, dont

l'évidente vérité ne diminue pas la profondeur, est bien digne de faire, à divers titres, l'objet des méditations de quiconque s'occupe de l'étude de la nature, et seuls des esprits superficiels ou inattentifs pourraient la traiter avec dédain.

De cette considération résulte déjà le sérieux intérêt qu'offre l'étude historique et critique à laquelle s'est livré M. le chanoine Laminne dans le mémoire plein de science, d'érudition et de bon sens qu'il a présenté à l'Académie.

Après cette déclaration, je me sens à l'aise pour déclarer encore qu'envisagée du point de vue où, comme il en avait le droit, s'est placé l'auteur, cette question générale concerne bien plus l'histoire de la philosophie que l'histoire de la chimie proprement dite. La lecture patiente que j'ai faite du mémoire m'a confirmé dans cette opinion; elle est aussi, ce me semble, celle de l'auteur lui-même.

Des huit chapitres que comprend le mémoire de M. Laminne, sept sont consacrés à l'étude de la question qui en fait strictement l'objet, selon son intitulé. L'auteur suit pas à pas l'hypothèse des quatre éléments depuis son origine la plus lointaine jusqu'à sa chute définitive, à travers les modifications diverses, parfois profondes, qu'elle subit au cours du temps, dans l'antiquité déjà, dans le moyen âge et les temps modernes, aussi bien chez les philosophes que chez les chimistes et leurs précurseurs, les alchimistes. L'exposé substantiel fait par mon savant confrère, M^{sr} Monchamp, de ce long inventaire, me dispenserait de le faire à mon tour, si déjà je n'y étais autorisé par le programme que j'ai dû me tracer. On

devine qu'habitué à l'étude des réalités solides et souvent si brillantes de la chimie, j'ai dû trouver cette histoire d'une désespérante aridité, désert immense où les oasis fertiles de la vérité objective sont rares.

De l'exposé fortement documenté de l'auteur, je ne veux relever qu'un seul point, c'est que longtemps avant Lavoisier, qui acheva de la ruiner dans la chimie proprement dite, l'hypothèse des quatre éléments, selon sa teneur et son expression primitives, ne se rencontrait plus guère dans les écrits des philosophes et des naturalistes.

Mais rien n'est vivace comme les idées et les théories qui en naissent ; elles semblent indestructibles, changeant de forme, d'expression, comme nous changeons de vêtement, mais invariables dans leur fond objectif. C'est vrai ailleurs encore qu'en philosophie, car je pourrais prétendre, sans viser au paradoxe, qu'en un certain sens, la chimie a abandonné, à la suite de Lavoisier, plus en apparence qu'en réalité, le phlogistique de Stahl et de ses adhérents.

Il arrive ainsi que l'auteur a été amené, par la nature même de son sujet, à traiter des doctrines des péripatéticiens du XIX^e siècle dans leurs rapports avec les faits et les doctrines de la chimie moderne. C'est pourquoi il a intitulé le VIII^e et dernier chapitre : « Des restes de » l'hypothèse des quatre éléments dans la philosophie » contemporaine. » En fait, ce chapitre est consacré à l'étude, dans le temps présent, de diverses grandes questions de cosmologie générale agitées, dans le passé, autour et à l'occasion de l'hypothèse des quatre éléments : c'est le complément obligé et bien naturel de l'histoire rétrospective de cette hypothèse elle-même. Il serait superflu de faire ressortir l'importance et l'intérêt d'actua-

lité qui s'attache à cette partie du mémoire ; aussi l'auteur a-t-il mis à la traiter une complaisance marquée. On doit lui savoir gré d'avoir ainsi compris son sujet et de lui avoir donné cette extension.

Ce VIII^e chapitre se termine par cette déclaration catégorique qui est à citer intégralement, moins, selon moi, parce qu'elle résume les idées de l'auteur que parce qu'elle révèle dans quel esprit général a été conçu son travail.

« Nous pensons que l'hypothèse des quatre éléments » *avec les principes philosophiques qu'elle comprend*, ainsi » que nous l'avons expliqué, doit être rangée parmi ces » choses qui ne s'accordent pas avec les enseignements » certains de notre temps. »

La discussion savante, dont cette proposition est la conclusion finale, touche, en bien des points, à des questions sur lesquelles j'ai le droit, je dirai même le devoir, d'avoir une opinion. Toutefois, fidèle à la résolution que j'ai prise de rester étranger, *ici*, aux matières philosophiques, je ne veux prendre aucune part à cette controverse. Je ne le pourrais d'ailleurs qu'en transformant ce rapport en un mémoire personnel. Peut-être serai-je amené à m'expliquer plus tard sur tout cela.

S'adressant aux chimistes de son temps, Lavoisier a écrit quelque part qu'en ce qui concerne l'essence de la matière, celui qui en parle le moins est celui-là qui en parle le mieux. Cette parole du grand maître, si piquante dans son originalité, m'avait vivement frappé autrefois ; je ne l'ai jamais oubliée. Ce serait se tromper de n'y voir qu'une boutade irrévérencieuse à l'égard des philosophes de ce temps-là. Quant à moi, je la prends pour une leçon et je l'invoque en ce moment pour légitimer, s'il le fallait encore, mon silence sur des spéculations où la substance

même de la matière est en jeu. Ce n'est pas que je croie que toutes ces discussions *métaphysiques* et, que l'on me permette le mot, il tombe de ma plume, *métachimiques* sont absolument étrangères à notre science et à ses intérêts, mais elles se passent dans des régions si élevées de l'atmosphère intellectuelle, si loin et si fort au-dessus de la tête des chimistes, que ceux-ci ne peuvent guère les entendre et je dirai presque, les comprendre. Au temps présent, voués surtout aux travaux de l'ordre expérimental, les chimistes restent prudemment établis sur la terre ferme des faits, s'efforçant avec une vaillante patience d'en étendre le domaine, et préparant ainsi l'avènement des grandes synthèses. Pour quiconque connaît la difficulté qu'il y a à trouver des faits vrais et précis, ce rôle modeste n'est pas sans gloire. Aussi bien, il est utile; même selon certains, il est le seul utile, mais je ne suis pas de ceux-là, trouvant cet exclusivisme aussi contraire au bon sens qu'aux enseignements de l'histoire, car malgré l'estime en laquelle on doit tenir les faits, il faut accorder la prééminence aux idées, quand elles sont justes, en sciences comme partout.

Il faut bien en convenir, au point de vue des sciences positives, toutes ces conceptions abstraites sur la nature intime des choses livrées à notre examen ont, en général, un tort, tort grave assurément, c'est leur indéniable stérilité. Il semble que dans la vie de la science, comme dans la vie morale, le progrès est au prix de l'humilité, car, comme l'a dit avec un sens si profond un naturaliste suisse d'autrefois (1), la nature récompense plus volontiers

(1) Jean Jallabert, né à Genève en 1712, mort en 1768.

les efforts de ceux qui l'étudient que la curiosité présumptueuse de ceux qui la veulent deviner.

Je reviens au mémoire de M. Laminne. Si ma qualité de chimiste m'autorise à ne pas me mêler en ce moment aux controverses profondes auxquelles s'est livré l'auteur et dont m'écartent mes habitudes intellectuelles, elle ne me dispense pas de reconnaître et de louer le talent ainsi que les hautes qualités dont il a fait preuve dans cette partie finale, comme d'ailleurs dans toute l'étendue de son mémoire.

Sans doute, c'est en *philosophe* qu'il a traité les questions multiples et diverses qui se sont présentées à son examen, mais, j'aime à le constater, c'est en *philosophe* en possession d'un savoir scientifique de bon aloi, étendu dans une mesure peu commune dans le monde qui n'est pas celui des naturalistes de profession. Je devais m'y attendre, connaissant les antécédents scientifiques de l'auteur. Je resterais en deçà de la vérité si je me bornais à dire que les doctrines fondamentales de la chimie moderne ne lui sont pas étrangères. Quand son sujet l'amène à devoir parler des choses de la chimie, il en parle avec une compétence justifiée, selon l'esprit et le langage de cette branche de savoir, si spéciale dans son objet et, pour le vulgaire, si étrange dans ses allures. Partout aussi, il se montre respectueux de la méthode scientifique ; il en connaît les préceptes et sait se plier à ses exigences ; ses services trouvent en lui un juste appréciateur.

J'ai conservé du mémoire soumis à mon examen une très favorable impression. C'est l'œuvre d'un bon esprit, d'un esprit pondéré et réfléchi, plein de pénétration et ne manquant pas de hardiesse dans ses déductions, mais

plein aussi de prudence et toujours d'une parfaite honnêteté scientifique. Ce travail me paraît empreint dans toutes ses parties du véritable esprit de la science. Si je dois m'abstenir de me prononcer sur la portée du sens philosophique qu'il révèle chez son auteur, je ne crains pas de dire qu'il témoigne de l'excellence de son sens critique, constamment d'accord avec le *bon sens*, cette faculté précieuse de l'âme, qui n'est pas l'intelligence, mais qui est plus encore, puisque c'est l'intelligence alliée au jugement.

Je me joins donc bien volontiers à mon savant confrère, M^{re} Monchamp, pour proposer à la Classe d'insérer dans ses *Mémoires* in-8° le mémoire de M. le chanoine Laminne. »

Louvain, le 15 septembre 1903.

La Classe décide l'impression du travail de M. le chanoine Laminne dans le recueil des *Mémoires* in-8°.

COMMUNICATIONS ET LECTURES.

Sur la demande de M. Paul Fredericq, la Classe décide l'impression dans l'*Annuaire* pour 1904 d'un supplément à sa notice en flamand sur Dominique Sleenckx, qui a paru dans l'*Annuaire* de 1905.

M. Denis donne lecture, avec démonstration graphique à l'appui, d'un travail *Sur le suicide*.

Ce travail paraîtra dans le recueil académique que choisira l'auteur.

Notes sur les Acharniens d'Aristophane;
par Alphonse Willems, membre de l'Académie.

Les *Acharniens*, la plus ancienne des comédies qui subsistent, ouvrent le recueil des pièces d'Aristophane. C'est dire qu'ils ont donné lieu à d'abondants commentaires. Il n'en reste pas moins, outre celles qui ne le seront jamais, plus d'une difficulté à aplanir. La plupart, il faut bien le dire, sont du fait des éditeurs et tiennent à une erreur de point de départ. Chacun a pu constater combien il est rare, dès qu'un passage a été noté comme corrompu par un des maîtres de la critique, qu'on prenne la peine de l'examiner à nouveau. Presque toujours on recourt à des conjectures, aussi variées que téméraires (car, d'accord sur la tare, il n'arrive guère qu'on le soit sur le moyen d'y remédier), alors que fréquemment une étude plus attentive mettrait sur la voie de l'interprétation vraie. C'est à ce point de vue surtout qu'ont été rédigées les notes suivantes, où nous essayons de défendre contre des tentatives suivant nous sans objet la leçon des manuscrits. Comme d'ordinaire, nous avons attendu une occasion pour les mettre au jour. Elle nous a été fournie par la recension très consciencieuse et fondée sur une information exacte et complète, parue à Leyde sous ce titre : *Aristophanis Acharnenses, cum prolegomenis et commentariis edidit J. van Leeuwen, Lugduni Batavorum, Sijthoff, 1901, in-8°.*

Ὁ γὰρ Ἀμφίθεος Δῆμητρος ἦν
 καὶ Τριπολέμου· τούτου δὲ Κελεὸς γίγνεται·
 γαμεῖ δὲ Κελεὸς Φαιναρέτην τήθην ἐμήν,
 50 ἐξ ἧς Λυκῖνος ἐγένετ'· ἐκ τούτου δ' ἐγὼ
 ἀθάνατός εἰμι.

Vous ne savez pas, nous dit Müller-Strübing, qui est Amphithéos, moi bien. C'est Hermogène, fils d'Hipponicos, et je suis en mesure d'en donner trois preuves irrécusables : 1° Seuls à Athènes, Hermogène et son frère Callias pouvaient se vanter, comme fait Amphithéos, de descendre de Triptolème ; nous avons sur ce point la propre déclaration de Callias, rapportée par Xénophon (*Hell.*, VI, 5, 6) ; 2° Amphithéos affirme avoir reçu des dieux la mission de préparer la paix, et précisément Hermogène avait le privilège d'un commerce familier et direct avec les dieux, au témoignage du même Xénophon (*Banq.*, 4, 48) ; 3° Amphithéos nomme Phénarète sa grand'mère. Or Phénarète est la mère de Socrate, et chacun savait pertinemment que, fils d'Hipponicos, Hermogène était en même temps le fils intellectuel de Socrate.

Tout cela est débité avec une telle assurance, qu'il ne faut pas trop s'étonner si certains s'y sont laissé prendre. Et pourtant dans ce qu'on vient de lire un seul point est vrai, à savoir que la mère de Socrate s'appelait Phénarète. Le reste est une pure fantasmagorie.

Xénophon raconte que Callias s'était rendu à Lacédémone pour y traiter de la paix, et qu'entre autres arguments il avait fait valoir celui-ci : « Songez que Triptolème, l'ancêtre des Athéniens, δ ἡμέτερος πρόγονος,

a initié Héraclès, l'auteur de votre race, τῷ ὑμετέρῳ ἀρχηγέτῃ, aux mystères, et lui a fait don du blé. » Les Athéniens sont qualifiés ici, pour le besoin de la cause, petits-fils de Triptolème, comme ils le sont ailleurs d'Érechthée, οἱ Ἐρεχθεῖδαι, ou bien de Cranaos, οἱ Κραναιοί, ou encore de Cécrops, οἱ Κεκροπίδαι (1). Mais rien, absolument rien, ne laisse entrevoir que Callias prétendît à une origine exceptionnelle. Et voilà du coup toute la démonstration ruinée par la base.

De même, dans le *Banquet*, Socrate invite les convives à exposer ce qu'ils prisent le plus. Et chacun de faire l'apologie, qui d'Homère, qui de la beauté, qui de la pauvreté, etc. Hermogène, lui, se targue de ses amis. Et prié de s'expliquer, il déclare que ces amis sont les dieux, qui ne le perdent jamais de vue, lui découvrent l'avenir et lui révèlent ce qu'il a à faire, par le moyen d'oracles, de paroles fortuites, de songes, de présages, etc. Qui ne reconnaît là la simple profession de foi d'un bigot païen? En quoi, encore une fois, cela caractérise-t-il Hermogène? Il suffit de lire les *Oiseaux* (vv. 720 et suiv.) pour voir que quantité d'Athéniens, et Xénophon tout le premier, pensaient sur ce propos exactement comme lui.

Enfin, qui vous autorise à dire que cet innocent d'Hermogène passât pour le fils intellectuel de Socrate? Où s'est-il seulement reconnu son disciple? Qu'il fut de ses entours, nous le voyons bien. Mais le donner pour son fils, c'est à la fois méconnaître Socrate et faire tort à Aristophane, lequel n'était pas homme à prendre, comme on dit, un oison pour un cygne.

(1) "Ον πρῶτον ὑμῶν πρόγονον ἐξανῆκε γῆ, est-il dit d'Érichthonios dans l'*Ion* d'Euripide, v. 1000.

J'oubliais un dernier argument. Phénarète, comme chacun sait, était accoucheuse, en grec $\mu\alpha\tau\acute{\iota}\kappa\alpha$. Or $\mathcal{M}\alpha\tau\acute{\iota}\kappa\alpha$, avec une majuscule, est la mère du dieu Hermès. Vous allez apparemment conclure de là que Socrate, fils de Phénarète, pouvait en vertu de cette équivoque passer pour frère d'Hermès? Vous n'y êtes pas. Socrate est Socrate; mais son fils Amphithéos, je veux dire Hermogène, n'en est pas moins fils de dieu, du chef de sa grand'mère, la sage-femme, dont l'autre fils, Hermès, par action réflexe sans doute, a transmis à son neveu par adoption Hermogène, je veux dire Amphithéos, l'essence divine. Toujours est-il que notre homme a trois pères, Hipponicos, Socrate et Hermès, sans compter Lykinos et Müller-Strübing. Maintenant débrouillez-vous, et si vous êtes satisfait de ces explications, il ne tient qu'à vous de démontrer avec la même rigueur de logique que Boccace est l'auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ*.

Aristophane s'est amusé dans les *Acharniens*, comme il le fera dans une autre pièce, à parodier les séances de l'Éclésié et les bourdes servies par les orateurs à leur crédule auditoire. Le premier des imposteurs mis en scène est Amphithéos, demandant qu'on lui vote un traitement pour aller à Sparte négocier la paix. Et comme le poète aime à faire coup double, il se moque en même temps, le scholiaste l'a très bien compris, d'Euripide et de ses généalogies. Il n'y a pas à chercher plus loin. Faire du candide et honnête Hermogène un type d'exploiteur effronté, et un orateur de place publique de ce timide qui s'avoue quelque part, on a oublié de vous le dire, incapable de parler, $\sigma\acute{\upsilon}\chi\omicron\upsilon\sigma\iota\varsigma\ \epsilon\upsilon\mu\acute{\eta}\chi\alpha\nu\acute{\omicron}\varsigma\ \epsilon\acute{\iota}\mu\iota\ \lambda\acute{\omicron}\gamma\omicron\upsilon$ (1), tout cela

(1) PLATON, *Cratyle*, 408 B.

sous le prétexte que la mère de Socrate s'appelait Phénarrète (un nom de femme aussi fréquent peut être que Myrrhine ou Phryné), c'est en vérité se moquer des gens (1).

Il serait temps, ce me semble, d'en finir une bonne fois avec toutes ces découvertes de Müller-Strübing, dont pas une ne résiste à l'examen. Le livre porte pour épigraphe : Pas de phrases. Alors que contient-il? Car en vain y chercherait-on un point de vue juste, un fait démontré, un texte éclairci. Lisez, par exemple, puisque nous en sommes sur les *Acharniens*, ce qu'il y est dit au sujet des vers 420, 592 et 1165, que personne, à ce qu'il paraît, n'avait bien compris; vous serez de suite édifié par les explications proposées et les jeux de scène,

(1) Je cherche en vain ce qui a pu donner lieu à cette stupéfiante assertion, dont Müller-Strübing n'a d'ailleurs pas les gants, l'ayant prise toute formulée dans l'*Encyclopédie* de Pauly. Callias était à Athènes le proxène des Spartiates (*Hell.*, V, 4, 22; *Banq.*, 8, 39). Il commence sa harangue par rappeler que cet office est héréditaire dans sa maison : exorde tout indiqué et presque de mot à mot pareil à celui dont use dans un cas analogue un autre proxène des Spartiates, Polydamas de Pharsale (*Hell.*, VI, 4, 4). Telle est l'unique allusion qu'il fasse à sa famille. Au surplus, il tombe sous le sens que si une lignée athénienne s'était réclamée d'une extraction presque divine, nous n'aurions que l'embarras du choix entre vingt témoignages. Mais le plus beau c'est que Xénophon lui-même s'est expliqué sur ce point de la manière la plus précise. C'est dans le *Banquet* (8), où il nous montre Socrate cherchant à inciter Callias à rester fidèle aux traditions de ses ancêtres en s'occupant des affaires publiques. S'il est vrai que noblesse oblige, n'est-il pas tenu de se consacrer à son pays, lui qui « appartient à une famille sacerdotale remontant à l'époque d'Erechthée »? 'Ως σαρῶς « Ah! que c'est clair! » comme dirait Dicéopolis, et que nous voilà loin de Déméter et de Triptolème!

convenables peut-être aux farces de Karageuz, mais n'ayant rien à voir dans la comédie attique.

Et c'est ainsi d'un bout à l'autre. Je ne connais pas, pour ma part, de lecture plus impatientante que celle de cet épais volume de 755 pages, où le faux sens le dispute au non-sens, où le paradoxe laborieux affecte des airs semillants, où l'on s'évertue à mettre Aristophane en devinettes, comme Mascarille mettait en madrigaux toute l'histoire romaine, où, pour tout dire, la poésie la plus spirituelle qui existe vous est expliquée, définie et à l'occasion retouchée avec les grâces et la prestesse d'un cyclope à la poursuite d'un papillon.

120 Τοιόνδε δ', ὃ πίθηκε, τὸν πώγων' ἔχων
 εὐνοῦχος ἡμῖν ἡλθες ἐσκευασμένος;

Ce passage, quoi qu'on en ait dit, n'est pas difficile à entendre. Les eunuques sont dépourvus de barbe. Et pourtant l'efféminé Clisthènes pour se déguiser avait eu l'ingénuité de se mettre une barbe postiche.

Le premier vers, que Bentley voulait corriger parce qu'il n'en comprenait pas le sel, est parodié d'un iambe d'Archiloque : τοιόνδε δ', ὃ πίθηκε, τὴν πυγὴν ἔχων, « toi qui a de telles fesses, singe ». Précisément, et voilà ce que Bentley ignorait ou avait oublié, les singes n'ont pas de fesses (1), pas plus que Clisthènes n'avait de barbe, car il était glabre (*Thesmoph.*, 575 et 585).

(1) Il y a là-dessus un trait plaisant de Simonide, fr. VII, 76. On connaît le dicton français : Il en est pourvu comme un singe de queue. Les Grecs disaient : comme un singe de fesses.

347 'Εμέλλετ' ἄρ' ἅπαντες ἀνασείειν βοήν,
 ολίγου τ' ἀπέθανον ἀνήρακες Παρνηθιοί.

Je ne vois aucune raison pour suspecter ce passage, tel que le donne le *Ravennas*. De ce que d'anciens interprètes expliquent à tort ἀνασείειν βοήν par ἰσπάναι βοήν, il ne s'ensuit pas que cette locution soit à condamner. Il n'est que d'en déterminer le sens exact, assez singulier pour nous, j'en conviens, mais qui se justifie par des locutions toutes pareilles où entrent divers composés de σείειν.

προσείειν. Eurip. *Hel.*, 445; *Herc. Fur.*, 1218 : προσείειν χεῖρα, *minitabundus brachium objicere*, « menacer du bras ». — Thucyd., VI, 86, προσείειν φόβον, *ein Schreckniss drohend vorhalten* (Classen), « terrifier par la perspective d'un danger ».

ἐπισείειν. Plut. *Thémist.*, 4 : οὐ Δαρεῖον οὐδὲ Πέρσας ἐπισείων, *non incutiens illis terrorem a Persis* (H. Estienne), « sans les effrayer par la menace de Darius et des Perses ». — Anthol. Pal., IX, 755, en parlant de Scylla : τόσσον ἐπιστείλει, τόσσον κότον ἀντία ψάινει, « tant elle nous menace de son courroux, tant elle le montre ouvertement ». — Hésychius : ἐπισείειν, ἐκφοβεῖν.

ἀνασείειν. Démosth., 784, 22 : τὴν κατὰ Δημοκλέους εἰσαγγελίαν ἀνασείσας ποῦ ἔτρεψεν; « qu'est devenue l'accusation qu'il brandissait comme une menace sur la tête de Démoclès? » — Plut. *Tib. Gracch.*, 21 : ἐπεὶ δίκαι τῷ Νασικῇ προσανασείοντο. — Pollux, I, 151 : φόβον ἀνασείοντες; IX, 155 : ταυτὸν δ' ἂν εἴη ἐκπλήττειν, θορυβεῖν, ἀπειλεῖν... ἀνασείειν, ἐπαρτάν, ἐκφοβεῖν.

On voit que les trois verbes ἀνασείειν, προσείειν et ἐπισείειν, proprement *brandir en l'air*, ou *devant* ou

contre, sont synonymes, et se prennent dans l'acception de *brandir en menaçant, faire un épouvantail de, terrifier par la menace de*. Ici, le choix de ἀναστείν devant βούην a été déterminé, selon toute apparence, par le composé ἀναβούαν.

Et si l'on peut dire ἀναστείν εἰσαγγελίαν ou Πέρσας ou κότον ou δίκην, qu'y a-t-il qui choque dans ἀναστείν βούην? « Vous pensiez donc tous répandre l'alarme par une clameur, » autrement : « Vous pensiez tous me terrifier par vos cris. » Et voyez comme ce qui suit concorde : « et peu s'en est fallu que des charbons du Parnès ne périssent par la sottise de leurs dévotes ».

La conjecture de Dobree : ἐμέλλετ' ἄρα πάντως ἀνήσειν τῆς βούης, adoptée par les derniers éditeurs, me paraît de tous points injustifiable. Que vient faire ici πάντως, que M. Blaydes traduit par *surely, certainly*? où a-t-il trouvé cela? De plus ἀνήσειν τῆς βούης ne s'accorde ni avec ce qui précède ni avec ce qui suit, pas même si l'on traduit avec Elmsley : *I thought I should make you hold your tongues* (ce qui ferait en grec : ἐμέλλον ἄρα πύσειν ou σγήσειν ὑμᾶς τῆς βούης. Cf. *Gren.*, 268, et *Lys.*, 580). Pour rétablir le raccord, Elmsley propose δλίγου γε, Meineke δλίγου δέ, sans que la pensée en devienne plus claire.

Un seul point dans la leçon traditionnelle peut prêter au doute. Peut-être conviendrait-il d'écrire ἀναστείν. Quoique l'infinitif présent soit de règle après μέλλω, il semblerait d'après les exemples cités que dans cet idiomisme l'imparfait ἐμέλλον gouverne le futur.

342 Φέρ' εἰ Λακεδαιμονίων τις ἐκπλεύσας σκάψει
 ἀπέδοτο φήγας κυνίδιον Σεριφίων,
 καλῆσθ' ἄν ἐν δόμοισιν ;

Les éditeurs qui tiennent absolument à assimiler le cas de l'habitant de Sériphe à celui des Mégariens, se sont évertués comme d'habitude à dénaturer le texte par des conjectures. Je crains fort que l'analogie qu'ils poursuivent n'existe que dans leur imagination. Aristophane nous montre Athènes et Sparte également promptes à se piquer et jalouses de défendre leurs alliés. Mais là s'arrête le parallèle. Car Sparte n'est pas comme Athènes une ville marchande, non plus que Sériphe, un pauvre îlot rocheux, le plus petit des États de la symmachie athénienne. En second lieu, l'engeance des sycophantes, cause de tout le mal à Athènes (v. 519), n'existait pas à Sparte : et le nom et la chose étaient des produits de l'Attique, ἐπιζώριζ (v. 525), qui en gardait le monopole. Enfin, en Laconie, pas plus qu'ailleurs, je suppose, un roquet n'était un article de commerce.

Le verbe φέρειν signifie *dénoncer*, *porter plainte*, mais ne se prend pas toujours en mauvaise part (1). Ici il sert à expliquer ἀπέδοτο, qui sans cela ne se comprendrait guère. Si je ne m'abuse, le sens est celui-ci : un Lacédémonien est censé poursuivre un Sériphien en paiement d'une dette, ce qui se comprend d'autant mieux que des îles tributaires d'Athènes, Sériphe est la plus rapprochée des côtes de la Laconie. Il s'est donc embarqué, après avoir porté plainte, et a saisi et fait vendre un petit

(1) Entre autres XENOPHON, *Cyrop.*, I, 2, 14.

chien, constituant tout l'avoir du débiteur, τὰ τοῦ ὀφλοντος χρήματα. Ce qu'on lui reproche, ce n'est pas tant de s'être fait justice, que d'avoir agi sans l'aveu du magistrat athénien.

Il me semble que Droysen a compris ce passage à peu près comme je fais :

Nehmt an, ein Lakedämonier kreuzend mit seinem (?) Kahn
Hät' einem Seripher ein Hündchen gepfändet und böt' es aus.

592 τί μ' οὐκ ἀπεψώλησας; εὖοπλος γὰρ εἶ,
εἰ δ' ἰσχυρὸς εἶ,

'Απεψώλησας est bien le mot qui convient. Les éditeurs y ont substitué de leur autorité κατεσπόδησας (Hamaker), ἀπεψίλωσας ou ἀπεπτίλωσας (Bergk), κατεψώλησας (Meineke et M. van Leeuwen) (1).

Singulière manie de mutiler les textes, alors qu'il serait si simple d'avouer qu'on ne comprend pas, ici surtout, où l'aveu n'aurait rien que d'honorable ! M. Blaydes, qui croit comprendre, s'en tient cette fois aux manuscrits, et traduit : *Cur non me circumcidis, cur non mihi glandem denudas* (scil. ense tuo)? N'insistons pas, et pour le coup sachons-lui gré d'ajouter : *Vis tamen hujus loci paullo obscura est, ita ut latere nonnihil vitii suspicor.*

(1) Pour le dire en passant, je saurais bon gré à celui qui m'expliquerait le composé κατψωλεῖν. Est-il corrélatif à ἀνψωλεῖν, et peut-on dire aussi ἐπψωλεῖν, par exemple, ou ἐμψωλεῖν ? Il ne faut pas trop attendre de l'intelligence de ses lecteurs, et quand on crée un pareil vocable, il n'est que juste qu'on prenne la peine de le définir.

Eh bien, non, le texte ne dissimule aucune faute. Les copistes ont bon dos, mais en vérité on abuse de s'en prendre invariablement à eux dès qu'on demeure court. Quand on publie Aristophane, peut-être ne serait-il pas superflu de se mettre un peu mieux au courant de certains traits des mœurs grecques et du vocabulaire qui s'y rapporte. Surtout (et ceci s'applique aussi au v. 158 et à *Oiseaux*, v. 507) laissons là la circoncision, que les Grecs ne connaissaient que par ouï-dire. Le vers signifie : « Que ne fais-tu de moi ton giton ? car tu es équipé à souhait. » C'est, dans les mêmes termes ou à peu près, le traitement dont ailleurs on menace Démos s'il se livre à Cléon : ψωλὸν γενέσθαι θεῖ σε μέχρι τοῦ μυρρίνου (1). Je me borne à indiquer le sens, car on me pardonnera de ne pas entrer dans le détail. Si vous en êtes curieux, il ne tient qu'à vous de lire la note de Schutz sur ce dernier passage. J'ose croire que la brutale clarté de cette note, formulée en termes précis et techniques, dissipera tous vos doutes.

De la sorte vous comprendrez aussi le ὥστε σε ζηλωτὸν εἶναι dans l'endroit suivant des *Guêpes* (v. 451), entendu de travers par de trop candides éditeurs :

οὐδ' ἀναμνησθεῖς ὅθ' εὐρὼν τοὺς βότρους κλέπτοντά σε
προσταγαγὼν πρὸς τὴν ἐλίαν ἐξέδειρ' εὐ κἀνδριχιῶς
ὥστε σε ζηλωτὸν εἶναι.

Théocrite s'est souvenu de ce morceau et l'a crûment paraphrasé dans sa V^e idylle (2). Un des derniers éditeurs

(1) *Cavaliers*, v. 964.

(2) *Idylle V*, vv. 116-117, mis en rapport avec les vv. 35 à 44.

des *Guêpes* le blâme d'avoir prêté gratuitement à Aristophane une intention obscène. Le reproche est immérité. Théocrite a eu tort d'imiter, j'en conviens, mais il savait le grec un peu mieux que nous, et n'a que trop bien compris. Le verbe ἐκδέρειν (comme aussi δέρειν et ἀποδέρειν, *Lysistr.*, 138, 759 et 955) est ici synonyme de ἀποψώλειν, ψώλον ποιεῖν, ou ἀποθριάζειν. Ce qui le prouve, c'est précisément le trait final, qui sans cela n'aurait aucun sens. Considérez d'ailleurs que dans la situation où il se trouve, Philocléon ne peut rappeler à son esclave que ce qu'il tient pour un bienfait ou tout au moins une marque de faveur.

Et puisque nous sommes sur le chapitre des obscénités, qu'on nous permette d'expliquer également le vers 29 des *Cavaliers* :

ὅτι καὶ τὸ δέρμα θερμομένων ἀπέρχεται.

M. van Leeuwen, avec son habituelle confiance, affirme que ἀπέρχεται *nullum præbet sensum*, ce dont il s'autorise pour introduire dans le texte un non-sens de son cru. Rien de plus clair au contraire. Le scholiaste l'explique fort bien par ὑποχωρεῖ ὀπισθεν. Cela signifie qu'à ce compte l'on devient ψωλός, en latin *verpus*. Au premier aussi bien qu'à l'autre de ces vocables s'applique la définition de Forcellini : *qui verpam nudata glande ex libidinis usu præfert*.

Dans *Lysistrata* (v. 955), quoique le cas ne soit pas tout à fait le même, Cinésias, de se voir déçu de son espoir, s'indigne en des termes analogues.

Εἰ δέ τις ὑμᾶς ὑποθωπεύσας λιπαρὰς καλέσειεν Ἀθῆνας,
640 εὖρετο πᾶν ἄν διὰ τὰς λιπαρὰς, ἀφύων τιμὴν περιάψας.

« Si un orateur, après d'adroites flatteries, vous appelait la *splendide* Athènes, » et non la *grasse* Athènes, comme on traduit d'ordinaire. Le sol de l'Attique était des plus maigres. C'est Thucydide qui nous l'apprend : τὴν Ἀττικὴν διὰ τὸ λεπτόγειον ἀσπασίσστον οὔσαν (I, 2). Et aussi Platon, dans le *Critias* (111 B) : « A comparer le présent au passé, il reste de l'Attique, ainsi que dans les petites îles, comme des os d'un corps sortant de maladie, la terre grasse (γῆ πείρα) et meuble s'étant écoulée de toutes parts, laissant à nu le corps décharné de la contrée. »

« Gras » se disait πίων. Dans Pindare, πείρα Σικελία c'est « la grasse Sicile » (*Ném.*, I, 15). Ici, comme ailleurs, il faut se défier des dictionnaires. Λίπος et λιπαρός, à mon sens, n'ont jamais désigné le *gras*, du moins dans le grec classique, mais bien le *gluant*, le *visqueux*, le *glutinant*, l'*onctueux*. C'est un point que je livre à ceux qui en voudront faire une étude spéciale. Voyez la racine du mot et ses équivalents dans tout le groupe indo-européen, et tenez compte du sens de λιπαρός, *tenace*, et de λιπαρέω. Λίπος αἷματος (Esch. et Soph.), c'est du *sang visqueux*, λίπος ἐλάας, comme le λιπ' ἐλαίον d'Homère, de l'*huile onctueuse*. Aristote distingue nettement le πῶν du λιπαρόν (*Meteor.*, IV, 9, 34). D'après la définition de Platon, ce dernier comprend « la poix, le ricin, l'huile et d'autres corps analogues » (*Timée*, 60 A, et plus loin γλίσχρον καὶ λιπαρόν, 82 D; dans Aristote, λιπαρότητα καὶ γλίσχρότητα, *De long. vitæ*, 6).

C'est ainsi qu'il convient de traduire λιπαρός dans notre pièce même, au vers 672, et *Oiseaux*, 553 (1).

Par une déduction naturelle, du sens de *visqueux*, *onctueux*, on a passé à celui de *luisant*, *resplendissant*, *splendide*. Souvent alors λιπαρός est synonyme de φαίδρός. Plutarque écrit λιπαροὶ τὰ πρόσωπα (*Agés.*, 29), comme Aristophane φαίδρός λάμποντι μετώπῳ (*Cav.*, 550). De même Xénophon : λιπαροὺς καὶ φαίδροὺς ἀναστρεφόμενους (*Hell.*, VI, 4, 16).

De là, si je ne m'abuse, une dernière acception : *d'une éclatante blancheur*, *d'un blanc net*, notamment s'il s'agit d'un costume de fête ou de banquet (ainsi entendrais-je, quoique je n'en réponde pas, *Cav.*, 556 et *Eccl.*, 652). Dans ce dernier sens, il serait à peu près synonyme de καλός, et on l'opposerait à αὐχμηρός ou à βυπαρός.

Λιπαρὰ Ἀθήναι est donc bien « la splendide Athènes ». Mais que signifie λιπαρός appliqué aux aphyes? C'est là un second point, bien autrement difficile à élucider. Quand on nous dit que l'épithète prodiguée à la cité d'Athènes était de celles dont on faisait honneur à des aphyes, que faut-il entendre par là? Et d'abord qu'étaient-ce que les aphyes?

Le problème est des plus compliqués et mériterait d'être traité à fond par un spécialiste. Car si les témoignages abondent, ils sont aussi diffus que nombreux et souvent difficiles à concilier. Le long chapitre consacré à ce poisson dans l'*Histoire des animaux* d'Aristote n'est qu'un tissu de contradictions et de sottises, et c'est à bon

(1) Dans XÉNOPHON, *Cyrop.*, I, 4, 11, les θηρία λιπαρά sont opposés, non aux θηρία λεπτά, comme on l'a dit, mais aux ψωραλέα.

droit qu'on en conteste l'authenticité. Quant aux dictionnaires, ils décident au hasard, et leurs définitions ne peuvent que nous embrouiller.

Après avoir longtemps hésité, je me suis arrêté à cette solution, que les Grecs désignaient par aphyes ce que nous nommons *menuaille*, *fretin* ou *poissonnaïlle*. C'est ce qu'on peut tirer de plus sensé, ce me semble, de tout le verbiage attribué à Aristote. Comme le fretin comprend quantité de variétés, nettement déterminées aujourd'hui, mais que les anciens confondaient, on s'explique par là le manque de clarté de leurs renseignements (1).

J'ai été confirmé dans cette vue par M. Nic. Apostolidès. Le savant professeur d'Athènes, à qui j'avais fait part de mes doutes, m'a fait l'honneur de m'écrire une très intéressante lettre, d'où je détache cette phrase : « Actuellement au marché d'Athènes on vend le fretin sous le nom de *μαρτίδες τοῦ Φαλῆρου*, et ces *μαρτίδες* se composent du fretin non seulement du picarel, qui est le nom vulgaire du *σμαρτίς*, mais aussi de plusieurs poissons. » Voilà pour moi le trait de lumière. Car aussi dans l'antiquité c'est sous le nom de *ἀφύαι τοῦ Φαλῆρου* que les poissonniers offraient leur marchandise. Des aphyes, on en trouvait partout, et pour nous borner à l'Attique, on en pêchait à Salamine, au tombeau de Thémistocle (extrémité du Pirée), dans le parage de Marathon (2).

(1) « L'autre aphye est un produit de poissons; celle qu'on appelle cobitis vient des petits méchants goujons qui se fourrent dans la terre; de l'aphye de Phalère viennent les membrades (hepssets?), de celles-ci les trichides (sardines?) et des trichides les trichies, etc... »
ARISTOTE, *Hist. anim.*, XIV, 4.

(2) ARISTOTE, *Hist. anim.*, XIV, 3.

Mais seules celles de Phalère étaient recherchées. Nous avons là-dessus quantité de témoignages et des plus explicites (1).

Le terrain ainsi déblayé, nous pouvons en venir à la question principale. Pourquoi les aphyes sont-elles nommées λιπαράι? Je ne crois pas qu'il faille prendre ici cet adjectif au sens primitif de *gluant*, encore que les anciens aient été frappés de la viscosité de ces petits poissons, toujours collés ensemble et qu'on ne pêchait que par masses conglomérées (2).

Je ne crois pas davantage qu'on puisse tirer quelque lumière de la circonstance que les Athéniens les servaient volontiers en friture. C'était en effet leur manière, ou du moins une de leurs manières, de les préparer, et puisque l'occasion s'en présente, je donnerai ici la recette exacte du plat, telle qu'on la lit dans un fragment de Sotadès. On mettait dans la poêle un cyathe d'eau (la valeur d'un de nos verres à vin), des fines herbes hachées menu, de l'huile à profusion, et l'on faisait cuire dedans (3). Du fretin ainsi frit dans la poêle, ἀπὸ τηγάνου ἀφύαι (4), pouvait en toute rigueur s'appeler λιπαρός. Mais, à l'entendre de la sorte, l'épithète ne serait pas caractéristique des aphyes, et s'appliquerait tout aussi

(1) *Oiseaux*, 76; EUBOULOS : φαληρικὴ κόρη; et le passage capital d'Archestrate, ATHÈN., VII, p. 283 b.

(2) On peut lire là-dessus un curieux passage des *Halieutiques* d'Oppien, IV, 472 et suiv.

(3) *Fragm. Com. Gr.*, t. III, p. 586. — Dans ARISTOPHANE, *Guêpes*, 496, les aphyes sont assaisonnées aux poireaux.

(4) PHÉRÉCRATE, *Fragm. Com. Gr.*, t. II, p. 297.

bien à n'importe quel mets préparé de la même manière, par exemple au chou, ῥάφανος (1).

Il convient donc de chercher ailleurs, et ce sera, si je ne me trompe, un texte d'Athénée qui nous tirera d'affaire (2). Suivant ce grammairien, on distinguait deux sortes d'aphyes. Les unes blanches, très minces et spumeuses, ἡ μὲν λευκὴ καὶ λίαν λεπτή καὶ ἀφρώδης. Au marché elles devaient luire comme un tas de vif argent. C'était l'espèce la plus recherchée : διαφέρει δὲ ἡ καθαρά καὶ λεπτή. Suivant moi, telle serait celle qu'on appelait par excellence τὰ λιπαρά (comparez le terme français *blanchaille*). Aristophane en parle dans un fragment (421 D) :

ἄλῃς ἀφύης μοι· παρτέταμαι γὰρ τὰ λιπαρά κάπτων (3).

Une autre espèce était plus grande et de couleur terne, ἡ δὲ ῥυπαρώτερα καὶ ἁδροτέρα. Il en est question dans une poésie de Machon, conservée par Athénée (IV, p. 135 a), où, jouant sur l'épithète homérique λιπαροκρήδεμνος, le poète dit :

ἡ δὲ Φαληρικὴ ἤλθ' ἀφύη, Τρίτωνος ἐταίρη,
ἅντα πχειάων σχομένη ῥυπαρά κρήδεμνα (4).

(1) Comparez les passages suivants : ἔψειν τ' ἐλαίῳ ῥάφανον ἡγλασμένην (*Fragm. Com. Gr.*, t. III, pp. 268 et 325), avec καὶ μὴν ῥαφάνους γ' ἔψουσι λιπαράς (III, 101) et ῥάφανος λιπαρά (IV, 380).

(2) *Deipnosoph.*, VII, p. 285 b.

(3) M. Blaydes propose ἀφύων. Il est entendu qu'on ne peut lire un vers d'un comique grec sans se heurter à d'inéptes conjectures. Athénée a pourtant dit expressément : καὶ ἐνικῶς δὲ ἀφύην λέγουσιν.

(4) M. van Leeuwen, qui cite ce dernier vers, change tout uniment ῥυπαρά en λιπαρά, sous le prétexte que sans cela il ne comprend plus. Il est joli le prétexte. Si chacun de nous s'avisait de changer ce qu'il n'entend pas ou, après coup, ce que croyant l'entendre il a mal entendu, demandez-vous ce qu'il resterait du texte des comiques.

Il est à remarquer qu'on distinguait également l'ἄρτος λιπαρός ou καθαρός (Aristoph., fr. 163 D) de l'ἄρτος ρυπαρός (Athén., VI, p. 246 a), c'est-à-dire le pain de froment net ou pain blanc du pain bis.

Le sens de notre passage nous paraît donc être celui-ci : en décorant Athènes du mot de λιπαραί, les orateurs lui rendent même honneur qu'au fretin de la bonne espèce.

τῆνίχ' ἄν ἐπανθρακίδες ὥσι παρακείμεναι,
οἱ δὲ Θασίαν ἀνακυκῶσι λιπαράμπουχα,
673 οἱ δὲ μάττωσιν...

Le mot μάττωσιν a choqué bien des éditeurs. Bergk propose de le remplacer par μυττωτόν, Meineke par κάπτωσιν, Hamaker par βάπτωσιν. A première vue, en effet, le choix de ce verbe paraît singulier, car on ne conçoit guère que les gens ne commencent à pétrir le pain qu'au moment où ils vont tremper le poisson dans la saumure pour le griller (1).

(1) « Quand on faisait une grillade, nous dit Athénée (VII, p. 329 b), il était d'usage de tremper dans une marinade, appelée saumure de Thasos, le poisson qu'on s'appropriait à griller. » M. van Leeuwen est sévère pour ceux qui admettent cette explication, que le seul bon sens, suivant lui, suffit à réfuter. C'est un point sur lequel il eût aussi bien fait de consulter d'abord une cuisinière, et si, par impossible, il lui restait des doutes, de lire le fragment d'Axionicos, au tome III, page 531, du recueil de Meineke.

Après cela, nous ne songeons pas à nier qu'une fois cuit, le poisson pût être servi en marinade. C'était même l'assaisonnement ordinaire, et on le préparait au vinaigre, à l'ail, à l'origan, aux fines herbes (χλόη) et de quantité d'autres manières.

D'autres passages prêtent à la même objection. Ainsi, dans les *Cavaliers*, on nous montre Athènes en train de déjeuner, et Thémistocle, pendant qu'elle est à table, lui pétrissant, par-dessus son repas, le Pirée. Ici les éditeurs se sont résignés à respecter le texte, et j'en connais plus d'un que cela a dû contrarier considérablement.

Ces deux passages, et d'autres encore, trouvent leur explication dans une circonstance généralement ignorée de la vie privée des Athéniens. Il me sera nécessaire, pour me faire entendre, d'entrer dans d'assez longues explications.

Le fond de la nourriture en Grèce, comme presque partout ailleurs, était le pain. Mais il convient de distinguer. Le pain, dans le sens où on l'entend d'ordinaire, c'est-à-dire le pain de froment, ἄρτος, était à vrai dire un article de luxe, et, par exemple, les esclaves n'en mangeaient jamais (1). Si, comme il est probable, les riches en usaient assez régulièrement, à la grande majorité des citoyens il devait faire à peu près l'effet de la brioche.

Le vrai pain athénien était la μῆζα, que, faute d'un terme plus précis, on traduit généralement par *galette*. C'était le pain de tous les jours, et aussi le pain de munition, et l'on sait que Solon l'avait prescrit même pour les repas du Prytanée, réservant l'ἄρτος pour les jours de fête (2). Thucydide (III, 49) nous en donne la recette : elle se composait de farine d'orge, d'huile et de

(1) C'est ce qui fait le sel de la bravade de Carion dans *Ploutos*, v. 320.

(2) ATHÉNÉE, *Deipnosoph.*, IV, p. 137 e.

vin ; mais souvent le vin était remplacé par du lait ou de l'eau.

La différence entre l'ἄρτος et la μᾶζα ne tenait pas seulement à la substance dont ils étaient formés, mais aussi et surtout au mode de fabrication. Le vocabulaire lui-même en fait foi : pour le premier, le terme reçu était ἄρτον πέττειν ou ὀπτᾶν, *cuire le pain* ; tandis que de l'autre on disait invariablement μᾶζαν μάττειν, *pétrir la galette* (1). C'est qu'en effet pour celle-ci l'opération principale était le pétrissage ; la cuisson ne comptait guère, étant l'affaire de quelques minutes.

Le pain s'achetait tout fait chez le boulanger, ἄρτοποιός, ἄρτοπώλης. La μᾶζα, chacun la faisait chez soi, les textes le prouvent surabondamment. L'Athénien qui se rendait de bon matin au tribunal ou à l'ecclésié, avait soin de se munir d'une sacoche, θυλάκιον (*Guépes*, 315), qu'il déposait à côté de lui. La séance terminée, il se rendait au portique des céréales (ἀλφιτοπωλίας στήλη, proprement : portique des orges) et la faisait remplir d'orge, contre une partie du salaire qu'il venait de toucher (*Eccl.*, 686 et 819 ; *Ploutos*, 765). Si la séance n'avait pas lieu, il s'en retournait chez lui la mine longue et la sacoche vide (*Eccl.*, 582 ; *Guépes*, 505). Une fois en possession de son orge, il houlangeait sa μᾶζα. Peut-être les raffinés passaient-ils la farine au bluteau (*Eccl.*, 755), mais il est à croire qu'en général on n'y mettait pas tant de façon. Pétrissage et cuisson se faisaient en un tour

(1) *Caval.*, 55 ; HÉRODOTE, I, 200 ; PLATON, *Républ.*, II, p. 372 B ; EUBOULOS, *Fragm. Com. Gr.*, t. III, p. 242, et surtout ATHÈNÉE, XIV, p. 663 b.

de main. C'était, selon l'expression d'un comique, le δειπνῶν πρόδρομον ἄριστον (1), car on y procédait peu de temps avant de se mettre à table.

En Orient, où rien ne se perd, cet usage s'est maintenu jusqu'à nos jours. Quiconque a voyagé dans ces contrées connaît ce pain sans levain, cuit sur des plaques de tôle et filant sous la dent. Je ne puis mieux faire que de transcrire ici le témoignage très circonstancié d'une dame qui a longtemps séjourné en Turquie : « Le pain d'Asie ne ressemble guère au pain d'Europe. On mêle de la farine d'orge avec de l'eau, on ne la pétrit guère; puis avec le rouleau à pâte on l'étend sur une planche en lui laissant l'épaisseur d'un gros cahier de papier. Cela fait, on pose la pâte sur un vaste couvercle de casserole ou de marmite que l'on approche du feu, on l'y laisse deux ou trois minutes, et le pain est fait. Ce pain, qui est aussi mou que du calicot, vous sert de nappe et même d'assiette, de serviette pour essuyer vos doigts et pour envelopper les provisions du lendemain; enfin vous en faites de petits cornets que vous remplissez de riz ou de tout autre ragoût peu solide, et que vous portez ensuite à la bouche aussi proprement que vous le pouvez (2). »

Mais il y avait un pain plus grossier encore que la

(1) EUBOULOS, *Fragm. Com. Gr.*, t. III, p. 242.

(2) M^{me} CHR. TRIVULCE DE BELGIOJOSO. *La vie intime et la vie nomade en Orient* (dans la REVUE DES DEUX MONDES, avril 1855, p. 72). — On aura reconnu dans ce pain servant de serviette les ἀπομαγδαλῖαι ou boulettes de mie d'Aristophane (*Cav.*, 414), et dans le même pain roulé en cornet pour servir de cuiller les μυστιλα dont il est si souvent question dans la comédie grecque (*Cav.*, 827 et 1168; *Ploutos*, 627; PHÉRÉCRATE, *Fragm. Com. Gr.*, t. II, p. 299).

μαῖζα, celui qu'on nommait φυστή μαῖζα, ou simplement φυστή. Il était fait de blé d'orge, non pas trituré sous la meule, mais brôyé grossièrement (μὴ ἄγαν τετριμμένη, Athénée; ἄτριπτος, Hésychius). Bien des gens s'en contentaient. Ainsi, dans les *Guêpes*, Philocléon, quand il s'en revient déjeuner chez lui au sortir du tribunal. Le vieux dicaste se plaint du peu d'égards qu'on lui témoigne, et nous dépeint l'intendant qui lui a servi une φυστή « sacrant et grommelant pour n'avoir pas de suite à en pétrir une autre »,

καταρπατάμενος καὶ τονθορύσας ἄλλην μὴ μοι ταχὺ μαῖζα (1).

J'ai signalé ailleurs la malencontreuse correction d'Elmsley, qui, ignorant comment se faisait la galette, met un point après τονθορύσας, et commence la phrase suivante par : 'Αλλ' ἦν μὴ μοι... Cette conjecture, adoptée par tous les éditeurs, n'est pas seulement inutile, elle écourte maladroitement la phrase et rend inintelligible ce qui suit (2).

Cette note sur le pain des Athéniens est bien longue, mais on reconnaîtra qu'il y avait lieu d'insister. J'ajouterai un dernier détail. Dans la lutte entre Cléon et le charcutier, à qui comblera Dêmos, le premier promet à celui-ci de l'orge (κριθάς), puis de la farine d'orge toute préparée (ἄλριττα ἐσκευασμένα), c'est-à-dire bien blutée

(1) *Guêpes*, v. 614.

(2) Il faut voir les éditeurs se donner du mal pour expliquer τὰς au vers suivant, et n'y parvenant pas, pour la bonne raison que Philocléon n'a rien sur lui ni avec lui, à l'exception d'une epee. Rétablissez le texte et vous verrez que τὰς est une simple répétition de τοῦτοισιν, v. 612.

et prête à faire le pain : sur quoi le charcutier, suivez la gradation, s'engage à lui offrir de petites galettes διαμεμαγμένας (1). Après ce qu'on vient de lire, on saisira l'à-propos de cette épithète, qui signifie « complètement pétries ». Habitué à la lourde et indigeste μᾶζα, Dêmos appréciera des galettes qu'on se sera donné la peine de « pétrir à fond ». Cela lui fera l'effet d'une délicatesse.

833 Πολυπραγμοσύνη νυν ἐς κεφαλὴν τράποιτ' ἐμοί.

L'article manque devant πολυπραγμοσύνη, ce qui rend la phrase inintelligible. Mais il est inutile de recomposer le vers, la correction étant de celles qu'on fait sur l'épreuve. Lisez :

πολυπραγμοσύνη 'στιν ἐς κεφαλὴν τράποιτ' ἐμοί.

« C'est une indiscretion. Qu'elle retombe sur ma tête (2). » La plupart des manuscrits portent : πολυπραγμοσύνης νυν. Paléographiquement, le changement de *συν* en *στιν* est insignifiant. Quant à l'asyndeton, il est de règle avec l'imprécation qui suit (*Paix*, 1065, *Lysist.*, 915, *Ploutos*, 526).

Le πολυπράγμων est celui qui se mêle de tout, et de préférence d'affaires qui concernent les autres. C'est parfois un curieux, un fureteur (*Oiseaux*, 471), plus souvent un inquisiteur, un indiscret. Pour paysan qu'il soit

(1) *Cavaliers*, vv. 1100 à 1103.

(2) Cfr. le fragment 180 D d'Aristophane : κατὰπραγμοσύνη ταῦτ' ἐστί.

ou se pique d'être, Dicéopolis n'en est pas moins un Attique, pensant avec Ménandre :

πολυπραγμονεῖν ἀλλότρια μὴ βούλου κακά.

927 Δός μοι φορυτὸν, ἐν' αὐτὸν ἐνδήςσας φέρω.

Les manuscrits sont d'accord, et le sens n'est pas douteux. Que de conjectures néanmoins, et plus difficiles à entendre les unes que les autres ! (Reisig, ἐνδήςσας στέγω; Dindorf, ἐνδήςσω φέρων; Elmsley, ἐνδήςσω φέρειν; Bergk, ἐνδήςσας φέρης; Meineke, ἐνδήςσω φέρει; M. van Leeuwen, ἐνδήςσω σφόδρα.) Si, au lieu de tenir à priori le texte pour corrompu, chacun de ces savants hommes avait pris la peine de l'examiner à nouveau, il y a longtemps qu'on serait fixé. Φέρειν ne signifie ni porter ni emporter, mais bien *dependere*, *persolvere*, payer (la chose due), faire remise, donner en paiement. Je crois inutile de citer des exemples : les dictionnaires, notamment Liddell et Scott, en donnent suffisamment (1).

Dans la scène précédente, Dicéopolis s'était engagé à livrer, en échange des marchandises qu'on lui offre, un sycophante emballé comme de la poterie (v. 904). A peine a-t-il trouvé son homme, qu'il le jette par terre et dit au marchand : « Donne-moi du fourrage, que j'emballerai celui-ci et le livre en paiement. » Je ne vois pas qu'on puisse souhaiter rien de plus clair.

(1) C'est, par parenthèse, sur le double sens de φέρειν que roule le griphe d'Antiphane : ὅτι φέρων τις μὴ φέρει (*Fragm. Com. Gr.*, t. III, p. 66). Cfr. aussi ἐράνους φέροντες οὐ φέρομεν (*Ibid.*, p. 446).

B. Μέλλω γέ τοι θερίδδεν.

X. 'Αλλ', ὦ ξένων βέλτιστε, συν-

θερίζε καὶ [τοῦτον λαζών] πρόσβαλλ', ὅπου

βούλει φέρων,

981 πρὸς πάντα συκοφάντην.

Suivant Elmsley, συνθερίζε est une glose qui viole à la fois la syntaxe et le mètre. La glose, comme l'ont fort bien vu Bergk et J.-H. Schmidt, c'est τοῦτον λαζών. Il suffit de supprimer cette très inutile cheville pour rétablir la correspondance strophique. Dès lors le texte ne prête plus à aucune objection.

Le Béotien se dispose à retourner chez lui avec ses colis. Car, quoi qu'on en dise, le ταῦτα πάντα du vers 898 ne prouve nullement qu'il ait tout vendu. De la kyrielle de marchandises qu'il a si complaisamment énumérées (874-880) le bon sens indique qu'il n'a débarrassé qu'une partie, savoir des oiseaux, en grand nombre (875 à 877 et 913), de la molène (916) et au moins une anguille (883). Maintenant qu'il a fait accord avec Dicéopolis, il se met en devoir de recharger son bagage. C'est ce qu'il exprime, en campagnard qu'il est, par μέλλω γέ τοι θερίζειν : « Je vais toujours faire ma levée » (1), ou si l'on préfère : « Je vais rentrer ma récolte. » Là-dessus, le chœur lui fait la recommandation qu'on vient de lire.

On aurait tort, suivant moi, de ne pas s'en tenir à la

(1) « Tout au moins » « toujours », tel est bien le sens de γέ τοι. *Caval.*, 787, 1054; *Guêpes*, 27, 934, 1416; *Oiseaux*, 308; *Thesm.*, 773; *Ploutos*, 424, 1041.

leçon des manuscrits : à part l'interpolation, elle est d'une authenticité palpable. Il est vrai que les explications proposées jusqu'ici ne sont guère recevables, mais ce n'est pas au poète à payer pour nos méprises.

Προσβάλλειν est bien le mot qui convient. Il signifie *lancer en outre, jeter par-dessus le marché*. Nous avons cité ailleurs (1) un passage d'Antimaque où ce sens n'est pas contestable. Πρὸς πάντα se rapporte, non à *συκοφάντην*, comme on le croyait, mais à *πρόσβαλλε*. Πρόσβαλλε πρὸς πάντα veut dire : *jette en outre par-dessus tout*. La même tournure se lit, entre autres, *Nuées*, 63 : ἡ μὲν γὰρ ἔππον προστεῖθαι πρὸς τοῦνομα; Xénoph. *Hell.*, I, 5, 6 : εἰ πρὸς τὸν μισθὸν ἐκάστῳ ὀβολὸν προσθείης; *Cyrop.*, I, 6, 54 : πρὸς τὴν ἰσχυρὰν ἐπιθυμίαν αὐτοῖς βαδισουργίας προσγενόμενης. Nous traduisons donc : « Eh bien, brave étranger, lève aussi et jette par-dessus le reste, pour l'emporter (2) où bon te semble, un sycophante. » Répondant à cette invitation, le Béotien dit à son serviteur :

ὁπόκυπτε τὰν τύλῃν ἰὼν, Ἰσμήνιχε.

1082 Βούλει μάχεσθαι Γηρυόνη τετραπύλῳ;

Les explications données de ce vers depuis le scholiaste sont d'une bêtise qui stupéfie. Pour qui est quelque peu familier avec la littérature du temps, l'allusion est trans-

(1) Sur *Guêpes*, v. 496. Le fragment d'Antimaque se lit t. III, p. 118 du recueil de Meineke.

(2) Φέρων, le participe présent pour le futur, par un idiotisme fréquent. Cfr. KÜHNER-GERTH, § 382, 7 b.

parente : elle se rapporte à la lutte entre Héraclès et Géryon, un mythe qu'avait rendu populaire la *Géryonéide* de Stésichore; nous savons au surplus que dans ce poème le géant était représenté ailé, ὑπόπτερος. Lamachos est évidemment Héraclès, et Dicéopolis Géryon.

Peut-on essayer de préciser davantage? Peut-être. En se comparant à Géryon, Dicéopolis, qui est en train de préparer son repas, ne songe-t-il pas à se réclamer de ses fonctions? Les deux vers suivants de Plaute porteraient à le croire :

Qui intromisisti in ædibus quingentos cocos
Cum senis manibus, genere Geryonacæo (1).

Ces cuisiniers à six mains, race de Géryon, permettent de supposer, ce me semble, que Géryon était à Athènes le patron des cuisiniers, le géant étant censé avoir à lui seul les bras de plusieurs hommes. Ce qui ajouterait quelque poids à cette hypothèse, c'est que nous savons par Athénée que chez les Spartiates les cuisiniers honoraient pour patrons deux héros, Kéraon et Matton (2).

Faut-il aussi chercher là le motif pourquoi le comique Éphippos avait donné à je ne sais quel roi de Macédoine, renommé pour sa gourmandise et sa voracité, le nom de Géryon (3)?

(1) *Aulularia*, v. 510.

(2) *Deipnosoph.*, l. II, p. 39 c.

(3) *Fragm. Com. Gr.*, t. III, pp. 323 et suiv.

1093 ὀρχηστρίδες, τὰ φίλτατ' Ἀρμοδίου, καλαί.

C'est s'avancer beaucoup, ce me semble, que de déclarer visiblement corrompu ce vers, où de belles danseuses sont nommées « les délices de l'Harmodios ». Nous sommes trop tentés de confondre nos misérables ballets avec l'orchestique, c'est-à-dire la danse et la mimique, des Grecs. Celle-ci, pour emprunter à M. Gevaert une comparaison aussi juste qu'expressive, était à la musique des anciens ce que la polyphonie est à la nôtre, l'élément complémentaire et déterminant. Aussi jouait-elle un rôle essentiel tant dans les odes de Pindare et des purs lyriques que dans les chœurs de la tragédie et de la comédie. En un mot, l'orchestique était si étroitement liée à la poésie et à la musique, qu'on peut affirmer sans crainte que tout ce qui se chantait était susceptible d'être dansé et mimé. Voilà pourquoi je ne vois, pour ma part, rien que de naturel et de clair dans l'expression dont se sert Aristophane.

Α. Θρίον ταρύχους οἷτε δεῦρο, παῖ, σκιπροῦ.

1102 Δ. Κάμοι σὺ δὴ, παῖ, θρίον· ὀπτήσω δ' ἐκεῖ.

Θρίον signifie au propre *feuille de figuier*. Mais on désignait aussi sous ce nom deux mets, sur lesquels nous sommes exactement renseignés, grâce surtout à la note très précise et très claire du scholiaste.

D'abord le plus apprécié, celui qu'on appelait par excellence « le thrion » et dont il est aisé de reconstituer la recette en coordonnant et rectifiant l'un par l'autre les

témoignages des anciens (1). On faisait un mélange de saindoux, de lait et de gruau d'orge ou de fleur de farine (plus tard on remplaça à volonté la farine par le riz); on le pétrissait avec du fromage frais et des jaunes d'œufs; et, après avoir enveloppé le tout dans une feuille de figuier odorante, on le faisait mijoter dans un bouillon de volaille ou de chevreau; ensuite on l'ôtait du feu et, la feuille enlevée, on le jetait dans du miel bouillant. Tous les ingrédients étaient à dose égale, sauf les jaunes d'œufs, employés en plus grande quantité pour faire la liaison. Ce thrion passait pour un des plats les plus délicats de la cuisine athénienne.

L'autre thrion consistait en cervelle, de porc très probablement (2), mélangée avec du garum et du fromage; on le roulait également dans une feuille de figuier, mais au lieu de le bouillir, on le faisait rôtir.

Pas un texte ne donne à supposer qu'il existât d'autre thrion que ces deux-là. Qui disait thrion tout court, et c'est presque toujours le cas, entendait parler du premier; qui, d'un thrion rôti ou à rôtir, entendait un thrion de cervelle. Ainsi dans le passage qui nous occupe. Lamacchos, sur le point de se mettre en campagne, a ordonné à son esclave de lui apporter de la vieille salme emballée dans une feuille de figuier; car tel est le sens de *θρίον τριχρως σαρκοῦ*, le scholiaste a eu soin de nous en avertir. Sur quoi Dicéopolis, qui va faire bombance en ville, demande à son tour un thrion qu'il fera rôtir chez son hôte. C'est, à n'en pas douter, d'un thrion de cervelle qu'il

(1) Savoir notre scholiaste, celui des *Cavaliers*, sur le v. 954, et POLLUX, VI, 57.

(2) *Ἐγκέφαλοι χοίρειοι*, ATHÉNÉE, I. II, p. 65 f.

s'agit, le seul d'ailleurs dont il soit fait mention dans Aristophane (1), le seul peut-être que l'on connût de son temps.

Elmsley a commis à ce sujet une singulière méprise. Pour le plaisir de faire un jeu de mots, le poète s'est avisé dans les *Cavaliers* (v. 954) de créer un mets de fantaisie, un thrion de sa façon, où la cervelle est remplacée par du gras double, $\delta\eta\mu\delta\varsigma\ \beta\acute{o}\epsilon\iota\omicron\varsigma$. Ce thrion sert d'empreinte à l'anneau de Dèmos. Il n'y faut voir, est-il besoin de le dire? qu'un symbole signifiant que ce niais de Dèmos engraisse de sa substance les démagogues, ou, comme dirait M^{me} de Sévigné, que les démagogues font de lui leurs choux gras. Elmsley a pris cette facétie au pied de la lettre, et s'en est autorisé pour changer dans le vers cité ci-dessus $\delta\eta\ \pi\alpha\tilde{\iota}$ en $\delta\eta\mu\omicron\tilde{\iota}$.

Ce qui est moins plaisant, c'est de voir les éditeurs s'obstiner à maintenir cette prétendue correction, alors que Fritzsche en avait depuis longtemps démontré l'innuité, dans une note savante, quoiqu'un peu confuse, de son édition des *Grenouilles*, note où nous avons librement puisé.

Α. τοὺς κιλλίβαντας οἶσε, παῖ, τῆς ἀσπίδος.

1123 Δ. καὶ τῆς ἐμῆς τοὺς κριβανίτας ἔκφερε.

Καὶ τῆς ἐμῆς, *verba sensu destituta*, dit M. van Leeuwen. Quant à moi, je ne parviens pas à deviner où git la difficulté. Il sullit de sous-entendre ἀσπίδος du vers précédent.

(1) *Grenouilles*, v. 134.

En disant cela, Dicéopolis se tape sur le ventre, son ἀσπίς à lui, son ἀσπίς εὐχολος καὶ ὀμυχαλός (Paix, 1274). Le scholiaste ne s'y est pas trompé, et ce serait faire tort aux spectateurs que de les supposer trop inintelligents pour comprendre un pareil trope. Traduisez ἀσπίς par *rondache*, l'image deviendra claire, même en français.

1166 εἶτα πατάξειέ τις αὐτοῦ μεθύων τὴν κεφαλὴν Ὀρέστης
μαινόμενος.

Il ne faisait pas bon de s'aventurer la nuit dans les rues et à plus forte raison hors des murs d'Athènes (1). Le moindre risque qu'on courait était de se voir dépouiller de ses vêtements. Un certain Orestès avait acquis comme rôdeur de nuit une vraie célébrité. Le scholiaste des *Oiseaux* (v. 1487) le dit fils de Timocratès. C'est possible, probable même (car pourquoi et comment l'aurait-il inventé?), mais cela n'importe guère. Toujours est-il qu'on disait par antonomase un Orestès pour un tire-laine, comme un Phrynondas ou un Eurybatos pour un coquin. Et ce nom évoquant forcément le nom du fils d'Agamemnon, il n'est pas étonnant qu'on se plût à y ajouter l'épithète de héros (*Oiseaux*, 1490) ou, comme ici, celle de furieux.

On m'excusera d'ajouter quelques mots au sujet d'un paradoxe qui ne vaudrait certes pas la peine d'être relevé s'il n'avait trouvé de dociles échos. Suivant Müller-

(1) *Oiseaux*, 496 et 1482, et les textes cités ci-dessous.

Strübing, on fait injure à Orestès en le tenant pour un malfaiteur : c'était un simple pince-sans-rire qui détroussait les gens en tout bien tout honneur, et ne faisait le croque-mitaine que pour s'amuser lui-même et dérider ses contemporains. Ce sympathique farceur, à qui l'on ne saurait reprocher qu'un peu de monotonie dans ses passe-temps, avait été décoré du pseudonyme d'Oreste. A la vérité on ne sait trop pour quelle raison, car Oreste n'a jamais passé, que je sache, ni pour un facétieux, ni pour un sacripant. Mais il faut croire que Müller-Strübing avait là-dessus ses renseignements particuliers.

Cette rare découverte se fonde sur deux arguments. Le premier, c'est qu'Orestès ne peut être qu'un sobriquet, pareil nom étant du domaine exclusif de l'épopée. Du moins quelqu'un l'a dit, et cela suffit à Müller-Strübing et à ses adhérents. Car rien n'est singulier comme de voir des savants à qui toute leçon est suspecte et qui marchent sur des œufs quand ils épluchent un texte, de les voir, ces savants, dès qu'une turlutaine a passé par la tête de l'un d'eux, mettre de côté toute méfiance et accepter les yeux fermés ce qu'on leur offre à avaler. Un érudit a rêvé que les noms homériques avaient je ne sais quel caractère auguste et sacré qui empêchait les Athéniens d'en faire usage. C'est touchant, j'en conviens, malheureusement c'est faux. Il ne me souvient pas d'avoir rencontré ailleurs que dans Homère un Agamemnon ou un Ménélas, mais en revanche je connais nombre d'Athéniens, et de l'époque de Périclès, s'appelant Achilleus, Patroclès, Autolycos, Teucer, Eurymédon, Éphialtès, etc. (je les donne comme ils me viennent, car je n'ai fait nulle recherche). Pourquoi, dès lors, le fils de Timocratès ne s'appellerait-il pas Orestès?

Le second argument est de la force du premier. Que pendant plus de dix ans un fils de famille se soit livré à ce délassement aussi spirituel qu'inoffensif, sous l'œil paternel des autorités, Müller-Strübing le trouve tout naturel, mais il n'admettra jamais que dans une société policée comme l'État athénien, où la loi punissait de mort les tireurs de laine, un bandit véritable ait pu se faire redouter pendant si longtemps. Ce thème-là a beaucoup servi (1), mais il n'en vaut pas davantage. Cartouche et Mandrin, eux aussi, ont déjoué la police pendant des années, et cela en plein XVIII^e siècle et, pour le premier du moins, en plein Paris. Encore de nos jours, en Corse et en Italie, des bandits tiennent le maquis ou la campagne, parfois leur vie durant. Et il n'y a pas si longtemps qu'il en allait de même dans l'Attique : qui en douterait n'a qu'à lire la *Grèce contemporaine* d'About.

Des lois, à Athènes, il y en avait à foison, au point qu'il n'était pas aisé de s'y reconnaître. Ce qui manquait, c'était le dessein déterminé ou la possibilité de les faire observer. Par exemple, « celui qu'on surprenait à voler, ou à couper des bourses, ou à percer des murailles, ou à détrousser des passants, était coupable de mort (2) ». Ce qui n'empêche que les voleurs et les malandrins étaient une légion (3). Se voir détroussé, même en plein jour,

(1) C'est également au nom de la législation athénienne qu'on a contesté les anecdotes relatives à Cléonyme, accusé d'avoir jeté son bouclier, ou bien à ceux qui dans les palestres dérobaient les manteaux, etc.

(2) XÉNOPHON, *Memorab.*, I, 2, 62.

(3) *Grenouilles*, v. 774.

n'était guère une affaire et entraît dans ce que M^{me} de Sévigné appelle les chagrins courants de la vie (1). En un mot, si parfaite était la sécurité dans cette Salente imaginée par Müller-Strübing, qu'un honnête citoyen n'osait sortir de grand matin pour se rendre au tribunal ou à l'écclesie, sans se faire accompagner par un porteur de lanterne (2), ou sans s'armer lui-même d'un solide bâton, de crainte d'être dépouillé (3).

Δ. Ὁρᾶτε τουτονὶ κενόν. Τήνελλα καλλίνικος.

1228 X. Τήνελλα δῆτ', εἴπερ καλεῖς γ', ὦ πρέσβυ, καλλίνικος.

La leçon du *Ravennas* est irréprochable, et les nombreuses conjectures (καλεῖ σὺ, καλεῖ γ', καλεῖς μ', κρατεῖς γ', etc.) ne se motivent par aucune raison plausible. Εἴπερ καλεῖς γε signifie *si ton cri est un appel, si tu nous y convies*. Le verbe καλεῖν, dans l'acception de *evocare, hortari, monere*, qu'il a ici, est pris souvent d'une manière absolue et sans régime. Xén., *Anab.*, V. 6, 8 : οὐ παρεγγέ-

(1) *Ploutos*, v. 930 ; *Grenouilles*, v. 715 ; *Ecclés.*, v. 668 ; et les deux piquants passages d'Alexis, *Fragm. Com. Gr.*, t. III, pp. 414 et 428.

(2) *Guêpes*, v. 247. Je suis naturellement la leçon du *Ravennas* : μή που λαθὼν τις ἐμποδὼν ἡμᾶς κακὸν τι ὀράσῃ. Il est vrai que M. van Leeuwen et, d'après lui, M. Starkie condamnent λαθὼν, *quod propter ἐμποδὼν est rejiciendum*. Si Aristophane pêche contre la langue, du moins pêche-t-il en bonne compagnie ; car Sophocle a dit comme lui : παρὼν σὺ γ' ἐμποδὼν ὀχλεῖς (*OEd. R.*, v. 445, et aussi v. 128).

(3) *Ecclés.*, v. 544.

γιντο βασιλεῖ καλοῦντι, *ils ne se rendirent pas à l'appel du roi*; Soph., *OEd. R.*, 452 : οὐδ' ἰκόμην ἔγωγ' ἄν, εἰ σὺ μὴ καλεῖς; *OEd.*, *Col.*, 1459 : πάτερ, τί δ' ἐστὶ τὰξίωμ' ἐφ' ᾧ καλεῖς; *Phil.*, 466 : καιρὸς γὰρ καλεῖ (Cfr. aussi Eur., *Héc.*, 1042; Platon, *Phéd.*, 115 A; Xén., *Hell.*, VII, 4, 35).

Quant à εἴπερ γε, il exprime une nuance qui correspond à *s'il est vrai que, si en effet*. Cfr. *Nuées*, 341 : εἴπερ Νεφέλαι γ' εἰσὶν ἀληθῶς; Soph., *El.*, 1223 : εἴπερ ἔμψυχός γ' ἐγώ, et quantité d'autres passages.

NOTES SUPPLÉMENTAIRES

SUR LES « OISEAUX » D'ARISTOPHANE.

Un savant professeur de Padoue qui fait ses délices d'Aristophane, M. G. Setti, m'a reproché, avec une parfaite courtoisie d'ailleurs, d'avoir écrit que les *Oiseaux* sont d'une lecture relativement aisée. A son avis, la pièce offre beaucoup plus de difficultés que je n'ai eu l'air de le supposer.

Il faut que M. Setti m'ait mal compris ou que je me sois mal expliqué, bien qu'il me semble avoir déclaré en termes exprès que « des difficultés il en reste et en restera probablement toujours ». Ce que j'ai voulu dire, c'est qu'elles sont ici en moindre nombre que dans les *Guêpes*, les *Cavaliers*, ou n'importe quelle pièce d'Aristophane, à part le *Ploutos*.

Et puis, il y a difficultés et difficultés. Si je n'ai pas la prétention de les résoudre mieux qu'un autre, je n'ai pas non plus la redoutable manie d'en découvrir partout. Il n'est pas de passage sur lequel on ne puisse épiloguer.

Tel, pour n'en citer qu'un, celui qui est compris entre les vers 167 et 170. L'interprétation donnée par Bergler, dès 1760, est décisive, et les objections qu'on a soulevées depuis ne méritent pas, suivant moi, qu'on s'y arrête. Il n'y aurait qu'à développer et préciser mieux ce que Bergler n'a fait qu'indiquer, et j'avoue que ce genre de besogne ne m'a jamais tenté. S'il fallait tenir compte de toutes les pointilles et arguties, et aussi, osons le dire, de toutes les bévues et ignorances de certains éditeurs et interprètes, ce n'est pas une brochure, c'est un volume qu'il faudrait écrire. Encore n'en serait-on guère plus avancé. Car on aurait beau, en bien des cas, établir avec évidence l'authenticité d'une leçon, qu'on ne les convaincrait point, privés qu'ils se verraient de leur principal plaisir, qui est de faire montre de virtuosité en imaginant des conjectures.

Il n'en demeure pas moins, et ici M. Setti a pleinement raison, qu'il y a dans les *Oiseaux* bien des passages qui sont ou passent pour difficiles et que je n'avais point touchés, soit qu'en réalité ils ne me parussent pas tels, soit que je ne fusse pas en mesure d'en tenter l'explication.

L'édition récente de M. van Leeuwen me fournit l'occasion d'en reprendre quelques-uns. Comme elle a été faite avec le soin que ce savant apporte à toutes ses publications, elle représente assez bien ce qu'on peut appeler l'état de la question, en ce qui concerne le texte et l'exégèse. Je voudrais toutefois vider d'abord avec l'éditeur un différend, sur lequel je tiens à m'expliquer en toute franchise.

Il est un genre de critique contre lequel je n'ai cessé

et ne cesserai de protester. C'est celle qui consiste à corriger un chef-d'œuvre comme on ferait un devoir d'écolier; qui, au lieu de chercher à entrer dans la pensée de l'écrivain, s'ingénie à trouver partout des fautes; qui,

pièce à pièce épluchant les sons et les paroles,

et moins attentive aux choses qu'aux formes du langage, soumet chaque mot à un vétilleux examen, portant tour à tour sur l'étymologie, la prosodie (trop souvent réduite à une question de statistique), la syntaxe (latine, presque toujours), l'emploi qu'on a fait du mot ailleurs (comme si de la littérature grecque nous possédions autre chose que de rares débris); qui n'admettra pas que, comme en français, l'on dise : *je m'assois* aussi bien que *je m'assieds*, ou *je vas* en même temps que *je vais*, et parce que vous avez écrit dix fois *autour de*, ne vous permettra plus d'écrire *alentour*; enfin et surtout, qui veut qu'un poète s'exprime comme un géomètre et ne lui passe ni une fantaisie, ni un tour hardi, ni une négligence.

Je maintiens qu'entendue de la sorte, la critique ne peut avoir que des effets désastreux. Pour nous en tenir au français, que nous savons, alors qu'en dépit que nous en ayons, nous ne sommes en grec que des novices, ni Corneille (voyez le commentaire de Voltaire), ni Molière (voyez tous les lexiques), ni même Racine (voyez les remarques de l'abbé d'Olivet) ne résisteraient à ce système d'étroite et rigoureuse procédure.

Que dire surtout de cette critique, si, non contente d'infirmer ce qui est clair, elle a la présomption de nous rendre clair tout ce qui est obscur, et dès qu'un passage est au-dessus de sa compréhension, s'empresse de le

déclarer corrompu et de le mutiler pour lui donner un sens quelconque ; si, pour comble, au lieu d'émettre des doutes (à quoi il n'y aurait rien à dire), elle n'hésite pas à introduire dans le texte des platitudes qui confondent, quand ce ne sont pas de pures âneries, au point que telle édition d'Aristophane fait proprement l'effet d'un habit d'Arlequin.

Si c'est là ignorer les principes élémentaires de la critique, j'avoue que je les ignore, et je m'en fais honneur. Que celui qui aime l'antiquité pour elle-même, et non pour la gloriole d'étaler son savoir-faire, me jette la première pierre.

En tout cas, que j'aie tort ou raison, je ne fais qu'user d'un droit. Comme d'autres crient casse-cou, il ne m'est pas interdit, je suppose, de crier *Hands off!* Or ce droit, il semble bien que M. van Leeuwen me le dénie, car je ne puis m'expliquer autrement la manière dont il en use envers moi dans son commentaire. Les dieux me sont témoins, et aussi ceux qui ont eu l'occasion de me lire, qu'il ne m'est jamais échappé en parlant de lui un terme agressif ou simplement désobligeant. Au contraire, je n'ai pas manqué une occasion de mettre en lumière les services qu'il a rendus soit au texte, soit à l'interprétation d'Aristophane. Si je me suis élevé plus d'une fois, et très vivement, j'en conviens, contre la fureur d'estropier les textes, jamais je ne lui en ait fait personnellement un grief, et il n'y a pas de ma faute s'il a pris le reproche pour lui.

Je veux bien que, de complexion différente et formé à une autre école, il ne partage en rien ma manière de voir. A son tour il a le droit de trouver mes scrupules exagérés et de démontrer le bien fondé de ses conjectures. Mais il

a tort de se laisser dominer dans ses jugements par une prévention personnelle, car la prévention, comme dit Bossuet, est une espèce de folie qui empêche de raisonner. Les notes que j'ai publiées en 1896 sur les *Oiseaux* valent ce qu'elles valent, et il appartient à chacun de les réfuter. Mais voilà précisément ce qui n'arrive jamais à M. van Leeuwen. Ou bien il fait comme s'il ne les avait pas lues et affecte de tenir sa morgue, ou bien, s'il se voit obligé d'en tenir compte, il y met toute la mauvaise grâce possible, en étranglant mes preuves, ou en soulevant de spécieuses objections, pour ne pas dire des chicanes ; au besoin, plutôt que de se ranger à mon avis, il se condamnera de gaieté de cœur à faire un contresens. Comme il y va non de mon amour-propre, dont je fais bon marché, mais de l'interprétation exacte de la pièce, il me reste à le montrer par des exemples.

A propos de la Parodos (vv. 267 à 504), j'avais tâché de prouver que les quatre oiseaux qui entrent d'abord dans l'orchestre sont les quatre chefs de file du chœur. Forcé de prendre parti entre les hypothèses émises, M. van Leeuwen est bien près, lui-même l'avoue, de se rendre à l'évidence de mes raisons. Toutefois il persiste à déclarer obscurs des vers que j'avais nettement expliqués, en se gardant, bien entendu, de mettre le lecteur à même de se prononcer. C'est qu'en effet il se flatte d'avoir découvert une objection capitale, qu'il formule en ces termes : [*Quatuor illi aves*] *miras mox turbas darent si ipsi choro saltanti intermiscerent praelongas suas caudas ingentesque cristus et corpora vasta. Hæc causa retinet me quominus sequar* W. Sachez maintenant qu'il n'y a pas un traître mot de tout cela dans le texte ; car c'est le contraire. Les quatre oiseaux cités sont le mède, le

catoplagas, le phénicoptère et la huppe. Des deux premiers il n'est rien dit, sinon que l'un est un « gravisseur de montagnes » et l'autre un oiseau de grand teint. Quant aux deux derniers, on se creuserait en vain pour savoir en quoi ils pouvaient déranger les évolutions du chœur. Si M. van Leeuwen n'a jamais vu phénicoptère ni huppe, il n'y a pas loin de Leyde au Jardin zoologique d'Amsterdam, où il aurait pu s'assurer par ses yeux qu'aucun des deux n'a ni les formes massives ni les queues et crêtes démesurées dont il se plaît à les gratifier. Tout au plus la huppe a-t-elle sur la tête une petite touffe de plumes, laquelle dans la circonstance devait être bien réduite, car le poète nous présente sa huppe comme à peu près déplumée. Après cela, mon contradicteur est en droit de prétendre qu'Aristophane, comme plus d'un de ses interprètes, ne savait peut-être pas de quoi il parlait. Ce serait le moyen pour lui de maintenir son objection, et je conviens que du coup je n'aurais plus rien à répondre.

J'avais expliqué les vers 489 à 492, mal compris et corrigés à tort par les éditeurs. Après avoir déclaré que « dès le premier chant du coq, tous les artisans d'Athènes, forgerons, potiers, corroyeurs, etc., sautent en pied pour vaquer à leur besogne », Pisthétairé ajoute :

οἱ δὲ βυθίζουσ' ὑποδησάμενοι νύκτωρ.

Là-dessus portait la difficulté. J'avais traduit : « D'autres se chaussent et se mettent en route qu'il fait encore nuit. » Cette interprétation, je ne dirai pas que je crois, mais j'affirme sans hésiter qu'elle est hors de doute. C'est aussi par trop clair : tandis que les citoyens livrés aux pro-

fessions sédentaires se bornent sans plus à se mettre à la besogne, ceux que leur profession ne retient pas au logis, laboureurs, dicastes, voyageurs, etc., se chaussent d'abord et se mettent en route. Pourquoi se chaussent-ils, au contraire des premiers? Tout uniment parce que chez eux les Athéniens ne portaient pas de souliers(1). Aristophane n'avait pas à nous l'apprendre.

M. van Leeuwen ne veut pas admettre cette explication; bien plus, il ne daigne pas la mentionner, et se borne, suivant sa coutume, à ajouter une conjecture aux conjectures déjà proposées. Selon lui, les deux phrases n'en font qu'une, étant acquis que les artisans d'Athènes « possédaient tous, outre leur logis, un atelier situé dans une autre partie de la ville »; tels les négociants de Londres quittant le matin leur cottage pour se rendre à leur bureau dans la cité. Que dites-vous de cette interprétation? Mais ce n'est pas tout. Il s'agit de démontrer que la leçon des manuscrits est fautive. J'avais traduit *οἱ δὲ* par « d'autres » et constaté qu'il n'y a pas d'hellénisme plus fréquent, me bornant à citer *Cav.*, 600; *Nuées*, 596, et *Oiseaux*, 550 (2). Je ne ferai pas à M. van Leeuwen l'injure de croire qu'il ignore cet idiotisme, et de fait il ne l'ignore pas, comme vous allez le voir. Toutefois il ne se fait pas scrupule d'écrire : *ferri nequit οἱ δὲ quasi aliud jam indicetur genus hominum*. Je l'attendais au vers 550, cité par moi, mais il y esquivait la difficulté en la passant sous silence. Seulement au vers 600 des *Cavaliers*, où le cas est tout pareil, il

(1) *Guêpes*, v. 103, *Ecclés.* v. 36. — BECKER, *Charikles*, éd. Göll, t. III, pp. 267-270.

(2) J'aurais pu ajouter *Ploutos*, 757; Eur. *Hél.*, 1604; *Herc. Fur.*, 635; *Iphig. A.*, 432, 1327 et vingt autres passages.

explique *οὐ δὲ* par *quin adeo sunt qui*. Ainsi dans ce passage *οὐ δὲ*, pris absolument, signifie bien *il en est d'autres qui*, mais dans les *Oiseaux* cela ne peut se souffrir. Je n'ajouterai pas un mot, et vous laisse à juger du procédé.

J'avais donné de l'antistrophe de la parabase (vv. 769-84) une interprétation qui a du moins le mérite d'être nouvelle. Elle n'est pas tellement inepte, qu'elle n'ait obtenu l'assentiment de M. van Herwerden, qui dans son commentaire sur la *Paix* (v. 97) me fait l'honneur de la citer comme un *egregium δολωγῆς exemplum*. M. van Leeuwen l'accepte-t-il ou non? S'il l'accepte, que ne le dit-il? S'il ne l'accepte pas, que ne donne-t-il ses motifs? Et, par exemple, comment entend-il *βοή* et *μέλος*, car c'est là le point et il vaut d'être éclairci? D'après l'ensemble du commentaire, il semblerait que pour lui ces mots désignent un chant. Comment se fait-il qu'au vers 857 (pourquoi cent vers plus loin?) il interprète notre *βοή* par cri, *clamor non canticum*, ce qui semble trancher le différend en ma faveur?

Dans la scène de Cinésias et Pisthétairé (vv. 1572-1409), j'avais montré que ce dernier, contrairement à l'opinion reçue, ne bat pas le poète, mais que pour lui couper le souffle (*καταπαύειν τὰς πνοάς*), il le poursuit dans sa course errante (*ἀλκιδρόμος*) en agitant devant lui ses bras munis de longues ailes. Il était écrit que M. van Leeuwen ne se rallierait pas à cette interprétation et en chercherait une autre. Suivant lui, Pisthétairé se jette sur le poète et, lui faisant un collier de son bras, le fait pirouetter à perte d'haleine tout autour du théâtre. Et de mettre en note : *Paullo aliter W., sed de rei summa mecum consentiens*. Peut-être eût-il été plus exact, en tous

cas c'eût été plus poli d'écrire : *cui de rei summa assentior*. Mais ce n'est pas la question. Ce que je ne puis admettre, c'est qu'on prétende que cette explication diffère fort peu de la mienne. Elle en est séparée par un abîme aussi large que celui qui sépare un poète comique d'un forain et la scène attique de la kermesse de Rotterdam.

Le même esprit se trahit jusque dans les petites choses. Au vers 942, l'éditeur m'emprunte mon commentaire, puis met en note : *errorem correxit Lübbert* (1). Eh ! non, mieux valait ne rien mettre. Lübbert, que j'ai été le premier à citer, n'a rien corrigé du tout, ni moi d'ailleurs. J'ai insisté sur ce point que la vraie leçon se trouve dans un des manuscrits. Cela ne s'est jamais appelé, que je sache, corriger un texte. Que si, en effet, cela s'appelle de la sorte, pourquoi aux vers 76 et 1221 ne lit-on pas : *errorem correxit W.* ; mais, au contraire, après avoir rétabli la leçon démontrée par moi authentique, persiste-t-on à mentionner des conjectures devenues à tout le moins superflues ?

M. van Leeuwen, qui se complait à citer et à discuter des conjectures qui souvent font lever les épaules, évite, non pas même de me discuter, mais seulement de me citer quand il m'arrive, ce qui est rare, de m'écarter si

(1) De même au vers 1393, sur le sens de εἰδωλας πεταγῶν (un point que je n'avais pas mis en question ; j'avais insisté sur ce que εἰδωλας est un vocatif), on lit : *Sic Piccolomini et W.* Ni M. Piccolomini ni moi ne nous vanterons d'avoir vu qu'il s'agit des nuages : tout homme de bon sens l'avait vu avant nous. Mais n'est-ce rien que de faire entendre qu'en bien des cas j'ai simplement reproduit l'opinion d'autrui ? En français cela s'appelle faire des niches.

peu que ce soit du texte traditionnel (c'est le cas entre autres du vers 1744, où j'ai la naïveté de croire encore que αὐτεῦ donne seul un sens plausible). Mettons que je me trompe. Qui ne se trompe pas? En tous cas, mon incompetence n'est point telle que, dès qu'elle vient de moi, une émendation ne vaille pas même la peine d'être mentionnée.

Un seul passage fait exception, c'est le vers 1595 : τὸν ἀλαῶρόμον ἀλάμενος. Après avoir réfuté dans les mêmes termes que moi la correction de G. Hermann, on veut bien ajouter : Willems ἀλιθρόμον. Ce que le mot signifie, et si, donnant un sens excellent, il rend inutiles les conjectures des autres et la sienne propre (1), là-dessus l'éditeur n'a garde de se prononcer. Veuillez noter en outre, et ceci est plus grave, que je n'ai nullement proposé ἀλιθρόμον, mais bien ἀλαῶρόμον, c'est à savoir le mot même des manuscrits, dont je me borne à changer

1) M. van Leeuwen préfère lire ἀλίου ὁρόμον. Dégagée du clinquant lyrique, la phrase de Cinésias revient à ceci : « Comme les nuées, je bondirai au hasard des vents, tantôt vers le Nord, tantôt vers le Sud, en traçant dans l'éther un sillon. » Après « je bondirai », M. van Leeuwen, de son autorité, introduit dans le texte cette incise : « en suivant la route du Soleil », nous renvoyant à Euripide, qui a écrit quelque part : « Puissé-je cheminer par la brillante carrière où marche le char embrasé d'Helios. » Le rapport est frappant, je n'en disconviens pas, mais le cas n'est pas tout à fait le même. Dans Euripide, les femmes grecques exilées en Tauride aspirent à revenir en Grèce, c'est-à-dire à l'Occident. Ne trouvez-vous pas qu'en s'appropriant leur vœu, Cinésias aurait un peu bien l'air de se moquer des spectateurs? Au moins devrait-il ajouter comment les vents et lui-même s'y prendraient pour tenir un pareil programme. Conjecture pour conjecture, celle de Hermann semble encore préférable. Si elle est hors de propos, du moins n'implique-t-elle pas contradiction.

l'esprit. J'ai même eu soin d'insister sur la forme dorique, qui produit une allitération (M. van Leeuwen a fait son profit de cette remarque), et renvoyé à βοηδρόμος, qui en dorique fait βοκδρόμος (*Anth. Pal.*, VII, 231). D'où résulterait, à mon avis du moins, que tant pour le sens que pour la forme, le texte des manuscrits est irréprochable. Si je me suis abusé, est-ce outrecuidance de ma part que de demander en quoi?

Je m'arrête, quoiqu'en ayant encore long à dire. Pour caractériser ce genre de critique, il n'y a qu'un mot qui serve, mais ce mot je ne l'écrirai pas; car je n'oublie point qu'il s'agit d'un collègue, qui après tout est un savant sinon un galant homme. Désormais je ne chercherai pas l'occasion, car les personnalités n'ont point d'excuse, mais je ne l'éviterai pas, comme je le faisais, de m'expliquer sur ses hardiesses, m'engageant, quant à moi, à ne lui faire tort d'aucune de ses raisons. Les gens compétents jugeront s'il est fondé à le prendre si haut et à trancher avec tant d'autorité et de prépondérance. Ce sera le poète en somme qui y gagnera.

Ce vers si controversé et qui d'abord m'avait paru inintelligible, se laisse parfaitement expliquer si l'on tient compte du jeu de théâtre qui l'accompagne. Il est adressé par Èvelpide, non au trochile, comme on le supposait, mais à Pisthétaire. En y regardant d'un peu près, on reconnaîtra même qu'il est indispensable, en ce qu'il rend raison de la fin de la scène. On voit, en effet, par

le vers 89, que Pisthétaire s'était laissé choir à terre et avait lâché sa corneille. Quand cela s'était-il passé? C'est à quoi répond précisément notre vers.

En voyant apparaître le trochile avec son large bec ouvert, Pisthétaire a poussé une exclamation de frayeur (1), puis a couru se cacher dans le buisson fourré (le même buisson où disparaîtront tout à l'heure l'épops, v. 202, et le Commissaire, v. 1049). Mais il a trébuché dans sa course, en laissant échapper son oiseau. Évelpide, moins poltron, court à son compagnon et cherche à lui faire honte de son effroi :

οὕτως τι δεινόν, οὐδὲ κάλλιον λέγειν ;

Qu'y a-t-il de si terrible, et ne vaut-il pas mieux s'expliquer?

La phrase, comme on voit, est interrogative. Οὕτως τι δεινόν est justifié par quantité d'endroits, qu'il est inutile de citer après M. Kock. Quant à οὐδὲ interrogatif, rien n'est plus grec; on me dispensera d'en donner des exemples. Grammaticalement, la phrase d'Aristophane revient à celle-ci de Sophocle :

καὶ τοῦτ' ἀληθές, οὐδὲ βουλεύσει πάλιν ; (2)

Au point de vue de la mise en scène, il importe d'observer que tandis qu'Évelpide aide son camarade à se relever, il laisse lui-même s'envoler son choucas; c'est ce que prouve le vers 86. En somme, on devine sans peine

(1) Il faut restituer le v. 61 à Pisthétaire, comme l'indique fort bien le *Ravennas*.

(2) *Electre*, v. 1046.

que l'intermède entier n'a été imaginé que pour débarrasser l'un et l'autre acteur d'un accessoire devenu non seulement inutile mais gênant.

102 Τηρεὺς γὰρ εἴ σύ; πότερον ὄρνις ἢ ταῶς;

« Coq ou paon? » comme plus loin « navire ou calotte? » (v. 1205), et « Paralos ou Salaminienne? » (v. 1204) sont de simples formules interrogatives, composées à l'imitation du σύνθημα ou mot d'ordre militaire (1), et dont se servaient les Athéniens pour obtenir une réponse plus précise. Les termes de comparaison importent peu; il ne faut y chercher ni allusions ni finesses.

Comment les commentateurs ne s'aperçoivent-ils pas que les spectateurs n'ont pas le temps de deviner des énigmes dont eux-mêmes, avec toute leur perspicacité, ne parviennent pas à trouver le mot? Que de cas où la fine remarque de M. Starkie trouve son application : *If this is so, I suspect that not a single member of the audience, unless there were a few Germans interspersed, followed Aristophanes's meaning* (2).

(1) XÉNOPHON, *Cyrop.*, III, 3, 58; *Anab.*, I, 8, 16.

(2) Sur le vers 247 des *Gucpes*, p. 407 de son édition.

Π. Οὐ σὺ μόνος ἄρ' ἦσθ' ἔποψ,
ἀλλὰ χοῦτος ἔτερος;

E. ' Ἀλλ' οὗτος μὲν ἐστὶ Φιλοκλέους
282 ἐξ ἔποπος, ἐγὼ δὲ τούτου πάππος...

Donnez ce texte à traduire à un élève de rhétorique qui a lu Hérodote ou Xénophon, il n'hésitera pas un instant. Malheureusement Hemsterhuys s'y est trompé. — cela arrive aux plus forts, et plus souvent qu'on ne pense, — et dès lors, en vertu d'un phénomène qui a la constance d'une loi, et Brunck, et Dobree, et combien d'autres après eux, s'y sont trompés à leur tour. Aujourd'hui ce passage passe pour un des plus obscurs de la pièce.

Rappelons donc, puisqu'il le faut, que ὁ τοῦ Φαρναβάζου ἐκ τῆς Παραπίτας (1) n'a jamais pu signifier autre chose que « le fils de Pharnabaze et de Parapita » ; que donc l'épops en question, étant désigné comme Φιλοκλέους ἐξ ἔποπος, est tout simplement « fils de Philoclès et d'une huppe ». Ainsi aussi ce pauvre Cinésias est donné par je ne sais quel comique comme « fils d'Évagoras et de la Pleurésie », Εὐαγόρου παῖς ἐκ Πλευρίτιδος (2).

Je n'ignore pas que le scholiaste, à propos de Philoclès, nous sert un fatras où il est question d'une foule de choses, de Sophocle et de Térée, d'une Pandionide et des didascalies d'Aristote. Mais voilà qui ne nous importe guère. Depuis quand Aristophane est-il responsable des

(1) XÉNOPHON, *Hell.*, IV, 4, 39.

(2) *Fragm. Com. Gr.*, t. II, p. 679.

divagations de ses interprètes? On m'accordera, j'espère, que la première des règles, quand on lit un texte, est de n'y rechercher que ce que l'auteur y a mis.

Nous n'avons pas besoin du scholiaste pour savoir que Philoclès était fort laid (1), et que sa laideur était encore rehaussée par un toupet de cheveux qu'il portait sur le sommet du front. Dans les *Oiseaux* même (v. 1295), Aristophane le gratifie du surnom d'Alouette huppée. Il n'est donc pas étonnant que par surcroît il lui donne pour fils, pour femme et pour beau-père des huppées.

E. Τί δὲ χύτρα νῶ γ' ὠφελήσει ;

358

Π. γλαυῆς μὲν οὐ πρότεσι νῶν.

L'interprétation donnée par Elmsley de ce passage nous paraît indubitable; on regrette seulement que le savant anglais n'ait pas jugé à propos de s'expliquer.

Dès le début de la pièce, Pisthétairé et son compagnon ont déclaré qu'écœurés du train de ce qui se passe à Athènes, ils ont résolu de chercher un endroit paisible pour s'y établir à demeure et y passer le reste de leurs jours. Le premier soin de ceux qui allaient fonder une colonie ou une cité nouvelle, était d'emprunter du feu du Prytanée de leur ville natale (2). Car le Prytanée renfermait le foyer de la cité : le feu qu'on y entretenait à cette fin était appelé sacré, et il était interdit aux colons de s'en pourvoir ailleurs (3). Suivant un usage

(1) *Thesmoph.*, v. 168.

(2) HÉRODOTE, I, 146, et les interprètes.

(3) PINDARE, *Ném.*, XI, 1, et le scholiaste.

attesté par quantité de témoignages, on emportait ce feu dans une marmite, et de fait il eût été difficile de l'emporter autrement.

Quand donc Évelpide a spécifié qu'en se mettant en route avec Pisthétaipe et ses serviteurs, ils n'ont pas manqué d'emporter « une corbeille, une marmite et des myrtes » (v. 43), le public a compris, et ne pouvait comprendre autrement, que les futurs colons avaient quitté Athènes sans esprit de retour, et décidés à instaurer quelque part un nouveau Prytanée, avec son foyer sacré et son autel d'Hestia.

Dès lors le sens du vers auquel se rapporte cette note ne fait plus question. « A quoi pour notre défense une marmite peut-elle bien servir? » Réponse : « Une chouette du moins ne nous attaquera pas. » Cela signifie simplement qu'en oiseau de nuit qu'elle est, la chouette n'aura garde d'approcher d'une marmite contenant du feu. Rien n'est plus clair de soi, et nous savons en outre qu'Aristophane fait allusion à un dicton athénien : χύτραν τρέφειν, cité par Suidas et expliqué par lui de la sorte : ἐπὶ τῶν τέγων ἐτίθεσαν, ὅπως μὴ προσέρχωνται αἱ γλαῦκες. Le bon sens de M. van Leeuwen s'offusque de cette définition, on ne sait vraiment pourquoi. Rien n'est plus agaçant la nuit que le hôtelement de la chouette. Les Athéniens, qui regorgeaient de ces oiseaux, étaient, qu'on nous passe l'expression, payés pour le savoir. Il y a même là-dessus un trait piquant dans *Lysistrata* (v. 760). Suidas nous apprend qu'afin de parer à cet inconvénient, certains posaient sur le toit plat de leur maison une marmite où ils nourrissaient du feu. C'est ce que signifie χύτραν τρέφειν. Nous dira-t-on ce qu'il y a là de « souverainement absurde » ?

507 Τοῦτ' ἄρ' ἐκεῖν' ἔν τ' οὖπος ἀλτ' ἰθὺς · κόκκυ, ψωλοί,
[πεδόνδε.

Voici, selon moi, comment il faut entendre ce passage.

Le coucou apparaissait en Grèce au printemps. Pline nous apprend que les laboureurs qui n'avaient pas fini de tailler leurs vignes à l'équinoxe de cette saison étaient en butte à des propos salés, *petulantiae sales*, qu'on leur jetait en imitant le chant du coucou (1). Le dicton consacré par l'usage, nous l'avons ici en original : κόκκυ, ψωλοί, πεδόνδε. Il avait cours, ce qui n'a rien d'étonnant, en Italie aussi bien qu'en Grèce, et Horace y fait également allusion (2). Ψωλός était le terme cru pour désigner un débauché; les Latins disaient *verpus*, et nous renverrons pour le sens du mot, tant au propre qu'au figuré, à la définition de Forcellini citée ci-dessus. En français on traduirait assez exactement : « Coucou, déprépués, aux champs! (3) » On conçoit que pareil lardon, jeté en passant au vigneron négligent, soit appelé par Pline une *exprobratio fæda*. C'est, n'en doutons pas, pour amener cette équivoque cynique, familière à la généralité de ses auditeurs, qu'Aristophane a fait du coucou le roi des Égyptiens et des Phéniciens, lesquels, comme on le sait par Hérodote, étaient des circoncis (ψωλοί, au sens de περιτομοί).

Il ne sera pas inutile d'observer, ce que certains paraîs-

(1) *Hist. nat.*, XVIII, 66.

(2) *Satir.*, I, 7, 29.

(3) C'est à Voltaire que j'emprunte l'équivalent du terme grec. Je ne crois pas avoir à m'en excuser : avec Aristophane, ce n'est pas le lieu de faire la petite bouche.

sent avoir oublié, qu'Évelpide est un pur campagnard, habitant à Halimus (vv. 496 et 585), et que les exemples qu'il cite sont empruntés à la vie rustique.

Nous savons, depuis Mannhardt, combien les mêmes croyances et pratiques se retrouvent chez les populations rurales de tout le groupe indo-européen. C'est ainsi que dans certaines parties de l'Allemagne les paysans ont encore coutume de se rouler par terre à la première apparition, non du milan, comme dans Aristophane (v. 502), mais du coucou (1). La présente note complète ce que dit Mannhardt à propos de l'usage mentionné par Pline (2). Entre autres rapprochements, le savant mythographe cite l'épithète de *Horbuck* lancée aux passants par les ruraux du Schleswig. Ce mot de patois (en allemand *Hürenbock*) est bien l'équivalent du φωλός des Grecs.

514

Ὁ Ζεὺς γὰρ ὁ νῦν βασιλεύων

αἰετὸν ὄρνιν ἔστηκεν ἔχων ἐπὶ τῆς κεφαλῆς βασιλεὺς ὢν,
ἡ δ' αὖ θυγάτηρ γλαῦχ', ὁ δ' Ἀπόλλων ὥσπερ θερά-
[πων ἱέραι.

Il est entendu que ce dernier vers est corrompu, et le diable est qu'il n'y a pas moyen de l'amender, Meineke lui-même y ayant échoué. Car il n'y a pas à dire, pas plus que les autres, Meineke n'a soupçonné de quoi Aristophane a voulu parler. Décidément il ne faut s'étonner de rien. Conçoit-on que pas un éditeur ne se soit seulement souvenu de l'*Alceste* d'Euripide? Faudra-t-il donc

(1) *Der Baumkultus*. Berlin, 1875, p. 483.

(2) *Mythologische Forschungen*. Strassburg, 1884, p. 53.

que nous retournions à l'école pour y apprendre l'histoire d'Apollon servant chez Admète ?

On est confus d'avoir à le constater, mais ce n'est pas plus compliqué que cela. Le contempteur des dieux qu'était Aristophane a tout uniment fait son profit de cette légende, une des plus populaires de la mythologie grecque. S'il consent à laisser à Zeus son aigle, à Athéna sa chouette, depuis qu'il a servi, Apollon, « le dieu exilé du ciel » (1), n'a plus droit au κόραξ, le corbeau fatidique ; désormais il aura pour attribut l'oiseau qui convient à un serviteur : c'est le τέραξ, l'épervier, emblème de la rapacité (2).

Et il y revient au vers 584 :

εἴη' Ἀπόλλων ἱατρός γ' ὦν ἰάσθω μισθοφόρεϊ δέ.

Y a-t-il rien de plus clair ? En sa qualité de médecin, de dieu Péan, Apollon pourra rendre la vue aux troupeaux mis à mal par les oiseaux ; « mais il est μισθοφόρος » et il faudra, comme Admète, lui payer un salaire. Maintenant lisez là-dessus ce qu'ont écrit les interprètes, on ne se fait pas l'idée d'une pareille aberration. Le dernier est tenté de lire μισθοφόρεϊ γούν, et s'il se résout à maintenir la leçon des manuscrits, ce n'est qu'au prix d'un contresens.

Savez-vous bien qu'on tremble pour le texte d'Aristophane, quand on voit des générations d'éditeurs patauger à propos d'une donnée si simple ?

(1) L'expression est d'Eschyle : Ἀπόλλω φυγάδ' ἀπ' οὐρανοῦ θεόν, *Suppl.*, v. 214.

(2) Cfr. le v. 1112, et *Caval.*, v. 1052, où Cléon se dit l'épervier de Démos.

Κάν τοῖς ἱεροῖς
 πᾶς τις ἐρ' ὑμῖν ὀρνιθευτῆς
 ἴσσησι βρόχους, παγίδας...

Le texte est parfait, et les éditeurs qui se sont mis en frais de platitudes (ἀγροῖς ou ὄρυμοῖς substitué à ἱεροῖς), en sont une fois de plus pour leur peine. Κάν τοῖς ἱεροῖς, traduisez : *etiam in fanis* (non *in templis*). Τὰ ἱερά sont les enclos sacrés. M. Kock était pour sûr distrait quand il a écrit que le mot ne se prend dans cette acception que quand il est formellement opposé à νηός.

L'oracle des Branchides traite Aristodikos d'impie pour avoir enlevé les passereaux qui avaient leur nid dans un temple, et étaient comme les suppliants du dieu (1); alors que, dans Euripide, Ion chasse à coups de flèches les oiseaux qui veulent pénétrer dans le sanctuaire. Il n'y a pas là de contradiction. Autre chose était le temple, autre chose l'enceinte sacrée. C'est à cette enceinte, jardin ou bois, que notre texte fait allusion. Nous savons par ailleurs qu'elle était assez peu respectée, les Athéniens n'étant pieux que quand ils avaient intérêt à l'être. On a conservé une ordonnance d'un prêtre d'Apollon Érithaséen, qui interdit sous des peines sévères « de couper des arbres ou d'emporter du bois en dehors du témenos », ἐκ τοῦ ἱεροῦ, c'est l'expression même d'Aristophane (2).

Une distinction est à faire. Certaines propriétés des dieux étaient données à ferme (3). Quoiqu'on les appelât

(1) HÉRODOTE. I, 159.

(2) C. I. A., II, 841, *Rec. des Inscr. gr.* de Ch. Michel, n° 686.

(3) ARISTOTE, *Rép. Ath.*, 47; HARPOCRATION, au mot ἀπὸ μισθωμάτων; C. I. A., IV, 53^a (*Rec.* de Ch. Michel, n° 77).

également *χώροι ιεροί* (1); il ne peut en être question ici. Car on ne voit pas de raison pour qu'il fût interdit d'y chasser.

Ελθόντες γὰρ πρῶτον ἐπ' ὄρνις, οὕτω πρὸς ἀπαντα
 [τρέπεσθε,
 718 πρὸς τ' ἐμπορίαν καὶ πρὸς βίотου κτήσιν καὶ πρὸς
 [γάμον ἀνδρός.

Γάμος τινός, c'est l'union par mariage avec quelqu'un; γάμος ἀνδρός, le mariage avec un homme. Cela n'est ni français, ni allemand, ni anglais, mais cela est grec. Et dès lors je ne saisis pas les objections. La question du mariage était capitale pour l'Athénienne : on s'en douterait un peu, quand le poète ne se serait pas chargé de nous l'apprendre (2). Faut-il s'étonner si, impatiente de se faire une idée de ce que l'avenir lui réservait, elle avait recours à toutes les pratiques de la superstition? Cela s'est vu ailleurs qu'à Athènes. Aristophane nous le redit dans une autre circonstance : « La femme qui n'a pas trouvé de mari, passe son temps à tirer des présages », *ὀττευσμένη κἀθίται* (3). Et la note du scholiaste sur ce dernier passage s'applique exactement au nôtre : *περὶ γάμου χρησμοφοδομένη· αἱ γὰρ χῆραι συνεχῶς μαντεύονται πότε γαμήθισονται*.

Les éditeurs ont tort, suivant moi, de détériorer à l'envi

(1) P. GUIRAUD, *La propriété foncière en Grèce*. Paris, 1893, p. 367.

(2) *Lysistr.*, v. 593; *Thesmoph.*, v. 410.

(3) *Lysistr.*, v. 597.

le texte pour lui faire dire que c'est, non la femme, mais l'homme que le mariage inquiétait. Rien n'autorise pareille interversion. Nous n'avons que faire en cette matière du témoignage d'Hésiode. Des siècles s'étaient écoulés depuis, et les temps avaient complètement changé. Si pour la généralité des Athéniens le négoce et le soin de la subsistance, ἐμπορία καὶ βιότου κτήσις, étaient de justes sujets de préoccupation, le mariage, à leurs yeux, n'avait pas tant de conséquences qu'il leur fit l'effet, comme à nous, d'une chance à courir. Le rôle des femmes était trop effacé, et trop mince leur considération, pour que celui qui se décidait à se marier attachât beaucoup de prix, soit à la nature intellectuelle ou morale, soit aux attraits physiques de celle qu'il épousait. Il savait d'avance que, se déplaçant avec elle, il ne tiendrait qu'à lui de se dédommager ailleurs, sans que nul, pas même la délaissée, y trouvât à redire. Mais ce n'est pas le lieu de nous espacer sur ce sujet.

Εἰ δ' ὁ Πεισίλου προδοῦναι τοῖς ἀτίμοις τὰς πύλας
βούλεται, πέρδιξ γενέσθω, τοῦ πατρὸς νεοττίον·

768 ὥς παρ' ἡμῖν οὐδὲν αἰσχρόν ἐστιν ἐκπερδικίσαι.

Ἐκπερδικίζειν signifie proprement « se tirer d'affaire à la façon de la perdrix ». Mais le mot comporte encore une autre interprétation, comme l'a vu un ingénieur érudit du XVII^e siècle, Le Paulmier de Grentemesnil. Περδικίζειν c'est être du parti de Perdiccas (cf. φιλιππίζειν, ἀττικίζειν, ἐλληνίζειν, etc.). Non moins rusé que la perdrix,

c'est le cas de le dire, le roi de Macédoine prenait part tour à tour pour Athènes ou pour Sparte. En ce moment il était en guerre avec les Athéniens (1). D'après le scholiaste, le fils de Pisias, déjà noté par Cratinos, mais d'ailleurs un inconnu pour nous, avait été impliqué dans l'affaire des Hermocopides. Nous savons que la plupart des accusés avaient fui avant le commencement du procès, et sans doute il était de ce nombre. Rien n'empêche de supposer que, réfugié chez Perdicas, il tramait ou était censé tramer une trahison qui lui permit de rentrer à Athènes avec les bannis (tel serait le sens de *προδοῦναι τοῖς ἀτίμοις τὰς πόλεις*). La préposition *ἐκ* est souvent intensive, mais je croirais plutôt qu'elle marque ici un changement d'état, comme dans *ἐξελληνίζειν*, *ἐκβαρβαροῦν*, etc., de sorte que *ἐκπερδικκίζειν* signifierait : devenir partisan de Perdicas.

Tout cela, je l'avoue, est assez incertain. Mais deux raisons me portent à conclure dans le sens de Paulmier. La première, c'est qu'à s'en tenir à l'acception rigoureuse du verbe, le jeu d'esprit ne laisse pas que de paraître assez banal. La seconde, c'est qu'une fois données les circonstances, le public ne pouvait manquer de faire lui-même le rapprochement, et je ne crois pas Aristophane assez naïf pour avoir usé insciemment d'un mot à double entente.

(1) THUCYDIDE, VI. 7.

Ἄνω δὲ τὸν ὑπαγωγέα
 1150 ἐπέτοντ' ἔχουσαι κατόπιν, ὥσπερ παιδίᾳ,
 τὸν πηλὸν ἐν τοῖς στόμασιν αἱ χελιδόνες.

Ce passage est altéré. Je ne vois pas d'autre moyen d'en tirer un sens plausible que de lire, comme au vers 1140, ἐφόρου, au lieu de ἐπέτοντ'. Cela rentrerait assez dans la manière d'Aristophane, qui, nous l'avons montré ailleurs, aimait en pareil cas à se répéter (1). Les mots τὸν ὑπαγωγέα ἔχουσαι κατόπιν seraient placés διὰ μέσου, comme disent les grammairiens : c'était l'affaire de l'acteur de marquer la parenthèse par un changement d'intonation.

Du moment où l'on assignait un rôle aux hirondelles dans la construction de la muraille, deux allusions étaient non seulement indiquées mais en quelque sorte inévitables : 1^o celle à la forme de leur queue, la fameuse queue d'aronde : ici nous avons le choix entre les deux interprétations proposées du mot ὑπαγωγέως, soit niveau de maçon, soit truelle, la première paraissant de beaucoup la plus probable ; 2^o l'allusion au ciment fabriqué par elles pour la construction de leur nid,

Ce nid qu'avec tant d'art,
 Au même ordre toujours architecte fidèle,
 A l'aide de son bec maçonne l'hirondelle.

(1) C'est ce qui me fait préférer ἐφόρου à ἐκόμζον, qui donnerait le même sens.

Lu comme je le propose, le passage ne me semble plus guère prêter à la critique :

Les canards, affublés de tabliers, portaient des briques ; et, comme de petits goujats, le niveau derrière le dos, les hirondelles portaient en haut le ciment dans leur bec.

II. Τί σὺ λέγεις ; ποίοις θεοῖς ;

1234 I. ποίοισιν ; ἡμῖν, τοῖς ἐν οὐρανῷ θεοῖς.

Quand dans une réponse on répète la question, le pronom ou l'adverbe répétés prennent la forme corrélativ. Ainsi : τί παθὼν ; — ὅτι ; ou bien ποῦ 'στίν ; — ὅπου ;

Telle est la règle, disent les grammairiens dressés à la discipline latine. Tel est simplement l'usage, répliquons-nous sans hésiter, usage souffrant d'ailleurs des exceptions fréquentes et d'autant plus formelles que dans la plupart des cas il n'y a pas moyen de corriger sans violenter le texte (1). Cette prétendue règle, je défie qu'on explique sur quoi elle repose, ni pourquoi les copistes se seraient mis d'accord pour l'enfreindre aux mêmes endroits et en usant des mêmes termes. Que si, hors d'état de trouver la retouche, on a recours à de subtiles distinctions, je m'avancerai jusqu'à soutenir qu'entre πρὸς τοῦ, par exemple, et πρὸ ὅτου, il n'y a pas plus de différence qu'en français, entre *quel* des deux ? et *lequel* des deux ?

(1) Outre notre passage, on cite : *Nuées*, 664 ; *Paix*, 847 ; *Oiseaux*, 608 ; *Grenouilles*, 1424 ; *Ecclés.*, 762 ; ANTIPHANE, *Fragm. Com. Gr.*, t. III, p. 9.

C'est Elmsley, je crois, qui est le père de ce canon, pour parler comme les grammairiens, à moins que ce ne soit quelque autre. En tous cas c'est bien Elmsley qui a établi ou cru établir ce canon-ci, l'analogue mais à l'inverse du premier : quand dans une même phrase un verbe se trouve répété sous deux formes, le composé précède le simple. Exemples : κατίδεν' ἴδετε, ὑπάκουσον ἄκουσον (1). La curiosité ne m'a jamais pris de vérifier jusqu'à quel point les Attiques ont pratiqué cet usage, dénué, je n'ai pas besoin de le dire, de tout fondement logique. Mais le hasard m'a fait tomber sous les yeux nombre de passages où c'est le simple qui précède le composé, entre autres ceux-ci : σῶσον ἔκσωσον δ' ἐμέ (Eur. *Iph. T.*, 984), πίνομεν ἐμπίνομεν (*Fr. Com. Gr.*, t. III, p. 594), λαβοῦσα, παραλαβοῦσα (Xén., *Ec.*, 7, 41). Faudrait-il aussi changer cela ? Ou si la règle d'Elmsley n'est comme la précédente qu'une pure lubie de grammairien ?

Pareilles lubies, j'en ai signalé, et des mieux caractérisées, à propos de l'emploi personnel du verbe δοκεῖν (2), et de l'usage de la particule ἄν (3) ; il serait tout aussi facile de montrer l'inanité des distinctions qu'on a voulu établir chez Aristophane entre la forme ordinaire de l'optatif aoriste et la forme éolique ou attique en σεις, σεῖς, σεῖαν.

Que des linguistes se soient amusés à noter ce qui est d'emploi ordinaire chez les Attiques, si cela ne sert guère, du moins cela ne peut-il faire de mal. Mais quand ils

(1) A propos du v. 1252 de la *Médée* d'Euripide.

(2) Sur le v. 1311 des *Cavaliers*.

(3) Sur le v. 1195 des *Grenouilles*.

prétendent ériger l'habitude en règle et nous l'imposer comme loi, c'est une autre affaire. Des éditeurs en quête seulement de conjectures s'en prévalent aussitôt pour patrouiller les textes, et je ne connais pas de plus méchante besogne que celle qui consiste à substituer partout le compassé au naturel, le banal et le convenu à l'aisance et à la vivacité du tour.

Il ne faut pas se rebuter de le dire, nous savons fort mal le grec. Les plus infatués sont souvent ceux qui le savent le moins, car ils font pis que de l'entendre mal, ils en méconnaissent complètement l'esprit. Parce qu'ils sont enfarinés d'une doctrine toute verbale, et se sont empêtrés d'un tas de conventions gratuites et de formules ne répondant à rien, ils se persuadent volontiers que l'art d'interpréter est proprement leur partage. Ils sont loin de compte. La règle, quand elle n'est pas la simple expression du bon sens et du goût, est dans toutes les formes d'art ce qui répugne le plus au génie grec. On ne citera pas une page d'un auteur attique qui ne fourmille d'incorrections voulues ou, pour mieux dire, de ces négligences qu'on appelle justement heureuses « parce qu'elles achèvent de faire disparaître non seulement l'empreinte, mais jusqu'au soupçon du travail » (1). Des grammairiens à courte vue se sont évertués à réduire la syntaxe grecque aux limites étroites de la syntaxe latine. Tout ce qu'ils ont statué à propos de la construction, de l'accord des mots, de la concordance des temps, de l'adverbe de situation et de l'adverbe de mouvement, que sais-je encore? tout cela n'est à accepter que sous béné-

(1) La définition est de d'Alembert, dans son *Éloge de Massillon*.

fice d'inventaire. Les Grecs, dans l'occasion, en faisaient bon marché, non par caprice, il s'en faut bien, mais par des raisons que notre raison à nous, sinon notre goût, n'est pas toujours habile à pénétrer. Au lieu de nous poser en magisters, accommodons-nous du rôle plus modeste et plus sûr d'admirateurs dociles. Ce qui revient à cet axiome tant rebattu mais plus souvent encore mis en oubli : avant de corriger, tâchons de nous déprendre de nos préjugés et de notre assurance, et surtout tâchons de comprendre.

Ταυτηνδὶ λαβὼν

1365 τὴν πτέρυγα καὶ τοῦτ' ἐπὶ τὸ πλῆκτρον θάττεται.
νομίσας ἀλεκτρούονος ἔχειν τονδὶ λόγον,
φρούρει, στρατεύου...

Il est inouï qu'on ait pu prendre le change sur un passage si clair. La plupart des éditeurs, entendant au pied de la lettre ce qui est dit au figuré, supposent qu'à dessein de faire un guerrier du fils dénaturé, Pisthétaire le pourvoit d'une aile d'oiseau, d'un ergot et d'une crête. Une seule aile, notez-le bien, et non deux, laquelle aile doit être tenue d'une main, et de l'autre l'ergot. Cet ergot, vous le figurez-vous, et l'accès d'hilarité que ne pouvait manquer de provoquer cet objet d'abord, et ensuite la crête ? D'autre part, qui s'est jamais avisé de dire, en présentant une crête de coq : « *Imagine-toi* que ceci est une crête de coq » ? Enfin, et pour comble, observez que le jeune homme ainsi équipé, on le renvoie de la cité des oiseaux, vivre de sa solde et combattre où ? Sur les confins

de la Thrace, parmi les soldats d'Athènes. En vérité, jamais qu'il me souvienne langage figuré n'a donné lieu à plus plaisant quiproquo.

Les fils des citoyens morts à la guerre étaient adoptés par l'État. Quand ils avaient atteint l'âge éphébique, on les conduisait au théâtre; là le héraut les présentait au public, armés de toutes pièces, et les déclarait solennellement citoyens. Cette touchante cérémonie avait lieu aux Grandes Dionysiaques, avant l'ouverture des représentations dramatiques. Elle avait donc dû se passer le matin même, à moins que ce ne fût la veille ou l'avant-veille, du jour où Aristophane donna sa pièce. C'en est une contre-épreuve, non une parodie, vous pensez bien, que nous offre le poète patriote, quand il fait équiper le jeune homme, « à la façon d'un orphelin », d'un bouclier, d'une épée et d'un casque, aux frais de la cité des oiseaux.

On ne manquera pas de se demander où Pisthétairé s'est procuré les armes ainsi offertes au futur guerrier. Il y a là en effet une de ces invraisemblances dont s'accommode assez mal notre lourdeur d'esprit, mais auxquelles le public athénien ne prenait pas même garde. Si mince détail, en un sujet de pure fantaisie, n'était pas pour le préoccuper, non plus que de savoir d'où provenait le bouc destiné à être immolé (v. 848), ou les arcs et frondes dont Pisthétairé a menacé la messagère des dieux (v. 1186), ou encore la chlamyde nuptiale qu'il se fera apporter plus tard (v. 1693). Rappelons-nous toujours, en lisant Aristophane, que soucieux avant tout de la vérité dans l'art, ce grand idéaliste ne cherche jamais à donner à l'illusion l'apparence de la réalité.

Βούλει διδάσκειν καὶ παρ' ἡμῖν οὖν μένων
 Λεωτροφίδῃ χρόρον πετομένων δρνέων
 1407 Κερκοπίδα φυλὴν;

Léotrophidès, d'ailleurs inconnu, avait ceci de commun avec Cinésias, qu'il était d'une maigreur phénoménale. Le souvenir ne s'en était pas perdu à l'époque de Lucien, lequel juge impossible de convertir « le plomb en or, l'étain en argent, et de faire un Milon d'un Léotrophidès » (1).

Ce personnage falot appartenait à la tribu Cécropide. C'est pour cela, plus encore que pour sa maigreur peut-être, qu'Aristophane fait ici de lui son plastron. Voilà ce que n'ont pas vu les éditeurs, qui prêtent au poète de l'esprit de leur cru (*Das ist Spass!* disait en pareil cas le bon Müller-Strübing), en lisant, les uns Κερκοπίδα, les autres Κρεκοπίδα.

On sait que dans les concours dithyrambiques, chacune des dix tribus avait à fournir un chœur de cinquante membres, dont un citoyen riche faisait les frais. Pourquoi le comique a-t-il fixé son choix sur la tribu Cécropide? Rien de plus simple. Non content de lutter de maigreur avec Léotrophidès, Cinésias était bancroche, en quoi il ressemblait à Cécrops « Dracontide par les pieds » (2). La tribu et le poète pouvaient se réclamer du même patron.

(1) *Comment il faut écrire l'histoire*, 34.

(2) *Guêpes*, v. 438. — Voir la figure dans ROSCHER, I, art. *Erichthonios*.

Ce détail, qui a échappé aux interprètes, pas un enfant à Athènes ne l'ignorait. Au défaut des oreilles, il suffisait d'ouvrir les yeux. Ne fût-ce que quand on traversait l'Agora, où se dressaient les dix statues des éponymes, il ne se pouvait pas que les regards ne s'arrêtassent sur celle du héros, qui « homme jusqu'au bas des hanches, ressemblait par-dessous à la femelle du thon » (1).

ΠΡ. Πηνίχ' ἐστὶν ἄρα τῆς ἡμέρας;

1499 ΠΕ. ὀπηνίχα; σμικρόν τι μετὰ μεσημβρίαν.

ἀλλὰ σὺ τίς εἶ; ΠΡ. βουλευτὸς ἢ περαιτέρω;

J'ai signalé naguère l'erreur où était tombé M. van Leeuwen en fixant aux environs de midi l'heure où s'ouvre la pièce des *Acharniens* (2). J'en ai pris occasion pour montrer que chez les Grecs, en dépit des dictionnaires, le mot μεσημβρία ne signifie point *midi*, pas plus d'ailleurs que μέσαι νύκτες ne signifie *minuit*.

M. Wieseler avait commis la même erreur à propos de notre passage, où Prométhée, s'informant de l'heure du jour, reçoit cette réponse : σμικρόν τι μετὰ μεσημβρίαν. Comme il confondait la μεσημβρία avec le midi, le savant allemand en avait conclu à tort que l'heure où la scène est censée se passer coïncide avec celle de la représentation.

(1) EUPOLIS, 156.

(2) Notes supplémentaires sur les *Guêpes*, v. 774.

La suite du dialogue aurait dû le mettre sur ses gardes. Qui donc, aux environs de midi, s'avisera de demander s'il fait encore clair? Telle est pourtant la question qui vient sur-le-champ aux lèvres de Prométhée : βουλευτός ἡ περαιτέρω; « Est-ce le moment de dételer les bœufs ou plus tard? » Pareille question se conçoit de la part de l'ancien Titan, soucieux avant tout d'échapper aux regards de Zeus. En effet, à la μεσημβρία, c'est-à-dire à l'après-midi, succède la brune (ἡ δειλη). C'est déjà quelque chose, et il faudra bien qu'il s'en contente (1); mais à quoi il aspire, c'est au βουλευτός, à savoir au plein crépuscule, ἡ δειλινὴ ὥρα, comme le définissent Hésychius et le Grand Étymologique.

Quoique averti, M. van Leeuwen n'a pas hésité à faire sienne l'erreur de M. Wieseler. De plus, entant sur ce contresens un contresens nouveau, il traduit βουλευτός par le terme néerlandais *schofttijd*, lequel désigne les pauses ou intervalles de repos accordés aux ouvriers. C'est ce qui s'appelle, littéralement cette fois, chercher midi à quatorze heures. Que des ouvriers suspendent leur travail dans la journée pour casser une croûte, que voulez-vous bien que cela fasse à Prométhée? Ce n'est vraiment pas la peine de détourner un mot de sa constante acception pour prêter au poète l'inconséquence la plus criante.

Le sens de βουλευτός est hors de doute, et je ne sache pas qu'on s'y soit jamais trompé. Déjà Homère nous montre « le soleil déclinant (*sol decedens*, Virgile) vers le βουλευτός » (2). Depuis lors le mot a été employé souvent,

(1) C'est ce qu'il exprime par οὕτω, quand, à moitié rassuré, il déclare : οὕτω μὲν ἐκκεκαλύφομαι.

(2) *Il.*, XVI, 779; *Od.*, IX, 58.

sans que sa signification ait varié. Si l'on en veut une définition exacte et précise à souhait, on la trouvera dans ce passage des *Argonautiques* :

ἥμος δὲ τρίτατον λάχος ἡματός ἀνομένοιο
λείπεται ἐξ ἡοῦς, καλέουσι δὲ κεκημηῶτες
ἐργατῖναι γλυκερόν σφιν ἄφαρ βουλυτὸν ἰκέσθαι (1).

Littéralement : « Quand la troisième partie du jour finissant se trouve dépassée depuis l'aurore, et que les
• laboureurs fatigués appellent la prompte venue du doux βουλυτός. » L'aurore, comme on le sait, faisait partie de la nuit ; les trois parties écoulées du jour sont le πρωί, ἡ ἄγορᾶς πληθώρα et la μεσημβρία. Le laboureur impatient n'attend plus que la fin de la δείλη, savoir la δείλη ὄψια, pour dételer les bœufs. Cela convient exactement, on le voit, et avec le passage d'Aristophane et avec la définition des lexicographes citée ci-dessus. Ainsi aussi, chez les Latins, l'ont entendu Cicéron (*ad Att.*, 13, 27), Virgile (*Egl.*, II, 66) et Horace (*Od.*, III, 6, 42).

On nous pardonnera d'insister. Parmi les questions qu'il n'est pas permis d'ignorer, il n'en est guère qu'on méconnaisse plus souvent que celle de savoir comment les Grecs distribuaient la journée. On vient de lire sur ce point le témoignage d'Apollonius. Trois siècles plus tard, Dion Chrysostome s'en tient encore aux mêmes divisions du jour, en πρωί, πληθούσης ἀγορᾶς, μεσημβρία et δείλη (2). Et il se trouve que ces divisions correspondent exactement

(1) APOLLONIUS. *Argonaut.*, III, vv. 1340-1342.

(2) *Orationes*, p. 614 de l'édit. de Morel.

à celles données par Xénophon (1). Il est donc établi d'une manière irrécusable que, depuis le V^e siècle avant jusqu'au II^e siècle après J.-C., les Grecs n'en ont pas connu d'autres.

Comme ils ignoraient notre manière de compter par heures, ils n'avaient pas de terme spécial pour désigner midi, non plus que minuit. Celui qui correspond le mieux à notre midi, c'est l'ἀγορᾶς διάλυσις (2). Quant à la μεσημβρία, c'est proprement la troisième partie, la partie la plus chaude de la journée, comprise entre midi et le crépuscule (3). Toutes les fois que τῆς μεσημβρίας est

(1) *Anabase*, I, 8, 1 et 8.

(2) Induit en erreur par les commentateurs de Platon et par les lexicques, j'avais cru d'abord que « midi » se disait en grec μεσημβρία σταθέρᾳ. Rien de plus inexact. Μεσημβρία σταθέρᾳ, ailleurs τὸ σταθέρωτατον τῆς μεσημβρίας, est « le fort de l'après-midi », l'heure de la journée où la chaleur. τὸ καῦμα, est le plus accablante (en ancien français : *la chaline*). Lisez le *Phèdre* depuis le commencement, vous verrez qu'il n'y a pas moyen de comprendre autrement. De même τὸ θέρος σταθερόν, c'est le fort de l'été. νοκτὸς τὸ σταθερώτατον le plus fort de la nuit. Ce que Platon appelle ainsi, Apollonius le désigne par σταθερόν ἤμαρ, et le définit admirablement dans ces trois vers (I, 450) :

ἤμας δ' ἡέλιος σταθερόν παρὰ μείβεται ἤμαρ,
αἱ δὲ νέον σκοπέλοισιν ὑποσκιόωνται ἄρουραι,
δειελινὸν κλίνοντος ὑπὸ ζόφον ἡελίοιο.

« Quand le soleil dépasse le plus fort de la journée, et que déjà les rochers étendent leur ombre sur les campagnes, au moment où le soleil décline vers le demi-jour du crépuscule. » Et lisez là-dessus le scholiaste, qui est parfait de précision.

(3) Si c'en était le lieu, je démontrerais sans peine qu'Homère exprime par ἔνδιος le terme μεσημβρινός, qui n'existait pas de son temps. Depuis lors les deux mots sont restés synonymes pour dési-

employé absolument (*Guépes*, 500, *Paix*, 290, *Lysistr.*, 418), il signifie l'*après-midi*. Faute d'avoir tenu compte de ces données fort claires, on a commis les plus singuliers contresens. Pour s'en faire une idée, il n'y a qu'à lire le chapitre CIV du troisième livre d'Hérodote.

Parfois, il est vrai, μεσημβρία se prend au sens large, abstraction faite de l'ἀγορᾶς πληθώρα, c'est-à-dire ἐξ ἑωθινοῦ μέχρι δειλῆς : ainsi dans le passage des *Lois* de Platon que j'ai cité ailleurs. Cela n'a rien d'étonnant. En français le mot *matinée*, et le mot *jour* lui-même, se prennent également en un sens indéterminé.

ἥς λαιμοὺς τεμὼν ὥσ-
περ ποθ' Οὐδυσσεὺς ἀπῆλθε·
καὶτ' ἀνῆλθ' αὐτῷ κάτωθεν
1563 πρὸς τὸ λαῖμα τῆς καμήλου
Χαιρερῶν ἡ νυκτερίς.

Le lieu de la scène est chez les Sciapodes. Un mot d'abord à ce sujet. Les Sciapodes sont ce peuple fabuleux de la Libye torride qui se garantissait de l'ardeur du soleil en se couchant sur le dos et en s'abritant du pied comme d'un parasol. Pourquoi met-on Socrate chez les Sciapodes? Évidemment à cause du manque de propriété

gner l'après-midi. Bornons-nous à citer les verbes μεσημβριάζειν et ἐνδιάζειν, *faire sa méridienne*, *faire la sieste pendant le gros de la chaleur*, et surtout l'étymologie proposée par Plutarque pour le *Prandium* latin, qu'il tire de πρό et ἑνδιον, ajoutant immédiatement : ἐνδιον γὰρ τὸ δειλινόν, καὶ τὴν μετ' ἄριστον ἀνάπυσιν, ἐνδιάζειν (*Quæst. conv.*, 6, 5.)

qu'à tort ou à raison on lui reprochait : l'épithète ἀλουτος souligne nettement l'intention. Socrate avait l'habitude de marcher sans chaussures, ἀνίπτοις τοῖς ποσίν, dirait Lucien (1). Le « pieds nus » des *Nuées* (v. 105) devait facilement être pris pour un « Pieds d'ombre ».

Dans les vers cités ci-dessus, M. Kock, et d'autres après lui, déclarent ἀπῆλλε « indubitablement corrompu », étant inadmissible, alors qu'Homère nous montre Ulysse se retirant pour laisser Tirésias s'abreuver de sang, qu'Aristophane l'ait fait s'en aller. Là-dessus M. van Leeuwen, sans plus de contrôle, et apparemment pour se rapprocher davantage d'Homère, s'avise de lire ἔμεινε « il demeura »; conjecture dont il s'applaudit tellement, qu'il prend sur lui de la mettre dans le texte.

Quand donc apprendrons-nous à nous défier de notre premier mouvement? De ce que ἀπέρχεσθαι signifie d'ordinaire *s'en aller, partir*, pourquoi nous hâter d'en conclure qu'il ne peut signifier *se retirer, reculer, se mettre à l'écart*? Mais ce dernier sens est au contraire des plus fréquents, nous n'irons pas chercher loin pour le démontrer. Au vers 29 des *Cavaliers*, le scholiaste explique, ne pouvant d'ailleurs faire autrement, ἀπέρχεσθαι par ὑποχωρεῖ ὁπισθεν. Dans les *Thesmophories*, v. 626, c'est le poète lui-même qui interprète ἔπελθε par ἀπόστηθί μοι (2). A

(1) *Rhetor. Præceptor*, 14.

(2) Voir aussi SOPHOCLE. *OEd. Col.*, 1647; EURIPIDE, *Phénic.*, 907: *Oreste*, 548 : ἀπελθέτω δὴ τοῖς λόγοισιν ἐκποδών. Schol. : ἀντὶ τοῦ οὗ ἀνυχώρει; XÉNOPHON, *Anab.*, V, 2, 20 : ἀπελθέιν expliqué six lignes plus bas par ἀποχωρεῖν.

plus forte raison, s'il a jugé à propos d'user ici de ce verbe, au lieu du ἀνταχάζεσθαι homérique, comment des spectateurs s'y seraient-ils mépris, qui savaient par cœur la Νεκυία de l'*Odyssée*?

La difficulté est plus sérieuse au vers 1363, car il paraît infiniment douteux que λαῖμα soit grec. Malheureusement les corrections proposées sont illusoires et ne méritent pas d'être relevées. Il me semble que le texte pourrait être restitué moyennant un très léger changement. Au lieu de λαῖμα lisez λαίμαῖν, qui d'ailleurs ne vaut que mieux au point de vue métrique (cf. le vers 1704 de l'*antistrophe*). Le verbe λαίμαῖν veut dire *avalier avec avidité, engloutir*; il est à λαίματος ce que *se gorger* est à *gorge* (1); et comme les verbes de sens analogue il se construit avec le génitif partitif (cf. ἐσθίω, πετρέομαι, ἐμψάλλομαι, *Paix*, 1312, etc.). L'infinitif précédé de l'article ne fait pas difficulté (2). Nous traduisons donc :

Quand il lui eut coupé la gorge, comme Ulysse il s'écarta : puis de dessous terre il vit surgir, pour se gorger du chameau. Chéréphôn, la chauve-souris.

(1) On disait λαίμα et λαίματτω, comme ἀλῶ et ἀλύττω, ὑπνώω et ὑπνώσσω. Hésychius : λαίμα, ἐσθίειν ἀμέτρως; CRAMER, *Anecd.*, t. II, p. 9 : λαίμα, εἰς βρώσιν ὥρμηται.

(2) XÉNOPHON, *Mémor.*, I. 2, 4 : Πρὸς τὸ μετρίων δεῖσθαι πεπαιδευμένος; *Com. Anon. (Fragm. Com. Gr., t. IV, p. 691)* : καὶ πάντα ποιῶ πρὸς τὸ δοῦναι καὶ λαβεῖν; ARISTOPHANE, *Guepes*, 94 : ὑπὸ τοῦ τὴν ψῆφόν γ' ἔχειν εἰωθέναι; *ibid.*, 1043 : ἄς ὑπὸ τοῦ μὴ γινῶναι καθαρώς ἐποιήσας ἀναλδεῖς, etc.

Deux sermons inédits de Jean du Fayt sur les Flagellants (5 octobre 1349) et sur le Grand Schisme d'Occident (1378); par Paul Fredericq, membre de l'Académie.

Le savant bénédictin que le Gouvernement a chargé de créer et de diriger notre *École belge* à Rome, dom Ursmer Berlière, de l'abbaye de Maredsous, a eu l'obligeance de me signaler un sermon inédit du XIV^e siècle, relatif aux Flagellants. Avec la générosité qui caractérise les véritables hommes de science, il m'a gracieusement autorisé à disposer à mon gré de sa découverte. C'est ce qui me permet d'ajouter quelques traits nouveaux au tableau que j'ai précédemment tracé de cette espèce de fièvre religieuse, qui agita si violemment une partie de l'Europe au milieu du siècle des Artevelde (1).

Dom Berlière m'a indiqué deux manuscrits contenant la collection des sermons de Jean du Fayt. L'un, le meilleur, est à Douai (2); l'autre, moins sûr, mais plus complet, est à Mons (3). Ces sermons sont au nombre de soixante-dix-huit. Les derniers manquent dans le manu-

(1) Voir, dans les *Mémoires in-4^e de l'Académie* (t. LIII), ma dissertation : *De secten der Geeselaars en der Dansers in de veertiende eeuw* (Bruxelles, 1897), et dans ma *Geschiedenis der Inquisitie in de Nederlanden*, les chapitres IV et V du tome II (Gand et La Haye, 1897).

(2) Ms. n^o 509 de la Bibliothèque de la ville de Douai, portant le titre erroné de *Egidii de Campis sermones*. C'est le nom du copiste de 1475.

(3) Ms. n^o 96 313, 8428 de la Bibliothèque communale de Mons.

scrit de Douai, dont le texte est le plus recommandable.

On sait que Jean du Fayt, bénédictin originaire du comté de Flandre, était au XIV^e siècle, l'un des docteurs les plus célèbres de la Faculté de théologie de Paris (1). C'est en cette qualité qu'il fut député à Avignon, par l'Université, auprès du pape Clément VI et qu'il y prononça son sermon *contra Flagellatores* (2).

Après un commentaire assez oiseux dans le goût du temps sur un texte de l'Ancien Testament (Esther, III, 8), ce sermon aborde l'affaire des Flagellants, qui préoccupaient si vivement le clergé et l'autorité laïque dans tous les pays du centre et du Nord de l'Europe. Du Fayt expose au Pape que les évêques et les princes des pays contaminés par l'épidémie des Flagellants, ne sachant quelle attitude prendre, ont consulté la Faculté de théologie de Paris (*per litteras et nuncios consulere decreuerunt*). Celle-ci décida qu'il fallait en référer au Pape et pria le Roi de France d'en écrire au souverain pontife. En même temps, la Faculté et le Roi chargèrent du Fayt d'informer le Saint-Siège sur les tendances dangereuses de la secte des Flagellants. Il les a vus à l'œuvre dans sa patrie, les Pays-Bas (*quj predictam sectam fide cognoueram oculata*); il déclare qu'ils sont répandus dans la plupart des contrées voisines. Il nomme ainsi *in Frizia, Braban-*

(1) Dom Berlière, qui a réuni beaucoup de renseignements sur ce remarquable théologien flamand dans les dépôts de Belgique et de France ainsi qu'au Vatican, se propose de lui consacrer sous peu une monographie.

(2) Fol. 129 v^o-132 v^o du manuscrit de Douai; fol. 99 v^o-122 r^o du manuscrit de Mons.

tia, Hanonia, Flandria et inferiorj parte Francie, scilicet in Picardia. Par *Frizia*, il faut entendre apparemment l'*episcopatus Frisonum*, c'est-à-dire le diocèse d'Utrecht. On sait, en effet, par d'autres témoignages, qu'il y eut des Flagellants dans ce diocèse, notamment en Zélande, en Hollande et en Overijsel; mais aucun document du temps ne parle de la seigneurie de Frise proprement dite.

Du Fayt se fait aussi l'écho de la rumeur bizarre qui attribuait l'origine de la secte à un moine allemand (cf. *Gesta abbat. Trud.*) et qui relatait des massacres de prêtres en Bohême. Mais, à côté de ces données douteuses, il fournit des détails précis et nouveaux. Ainsi, il dit que les Flagellants portaient un *mantellum in quo ante et retro burdo depictus est*, tandis que Li Muisis parle d'une croix rouge cousue devant et derrière, comme on le voit dans la miniature du manuscrit de Bruxelles. D'après du Fayt, si une femme venait à se mêler aux Flagellants durant leurs exercices sanglants, toute la pénitence était réputée nulle et devait être recommencée. S'il fallait séjourner plus d'un jour dans la même ville, tous les Flagellants devaient changer de maison, ce qui, d'après du Fayt, était contre la parole de Dieu, exprimée au chapitre X de l'Évangile de saint Mathieu! Les Flagellants ne pouvaient manger de pain qu'après l'avoir fait rompre par autrui. Par humilité, ils ne pouvaient se laver les mains que dans des aiguères posées sur le sol. Enfin, durant les trente jours de la pénitence, ils devaient s'abstenir d toutes relations avec leurs femmes, même sans devoir demander à celles-ci leur consentement, ce qui de nouveau, prétend du Fayt, est contre la parole de

Dieu, exprimée par saint Paul (seconde épître aux Corinthiens).

Du Fayt s'élève également contre les Flagellants, parce qu'ils croyaient être agréables à Dieu en massacrant les Juifs, les accusant injustement d'avoir provoqué la peste en empoisonnant les fontaines, ce qui est contraire aussi à l'Écriture (Psaume 58). Il conclut en suppliant respectueusement le Pape de condamner la secte des Flagellants.

Bien d'autres traits de ce curieux sermon viennent corroborer et compléter ce que nous savions déjà d'autre part. Je n'y insisterai pas.

Je me permettrai seulement d'appeler aussi l'attention sur un autre sermon de du Fayt, qui se rattache également à un épisode important de l'histoire religieuse du XIV^e siècle, notamment l'allocution qu'il prononça, en 1378, au commencement du Grand Schisme, en présence du comte de Flandre, Louis de Maele, devant les prélats et le clergé du pays, assemblés pour délibérer sur l'attitude à prendre à l'égard des deux papes de Rome et d'Avignon. Ce sermon est resté inconnu des auteurs qui récemment ont étudié avec tant de soin, dans ses moindres détails, l'histoire du Grand Schisme d'Occident (1). Ce discours, d'ailleurs, est peu important en

(1) NOËL VALLOIS, *La France et le Grand Schisme d'Occident*, 2 vol., Paris, 1896. — CHANOINE L. SALEMBIER, *Le Grand Schisme d'Occident*, 2^e édit., Paris, 1900. — Le même, *Deux conciles inconnus de Cambrai et de Lille*. Contribution à l'histoire du Grand Schisme en Cambrésis, en Flandre, en Hainaut et en Brabant (*Revue des sciences ecclésiastiques*, Lille, 1901).

lui-même; mais l'assemblée du clergé flamand et la présence du comte lui donnent une grande signification.

L'allocution prononcée par du Fayt en cette circonstance ressemble à ces discours d'ouverture ou du trône que certains souverains font prononcer, en leur nom, par un ministre ou par un autre grand personnage au commencement d'un débat solennel. Comme d'ordinaire, on n'y sort pas des banalités et des compliments usuels. Le seul renseignement de valeur qu'on trouve dans ce sermon de du Fayt, c'est que le comte de Flandre se désintéresse du pape d'Avignon, quoiqu'il soit son parent et ami (*eius cognatus ac magnus amicus*). En effet, Louis de Maele était, par les femmes, apparenté à Clément VII, lequel était fils du comte de Genève et de Mathilde, dont la mère, Marie de Flandre, était une cousine du comte. Du Fayt déclare au nom de Louis de Maele que les prélats doivent faire abstraction de cette circonstance et n'avoir en vue que la vérité et la justice. C'était leur insinuer assez clairement que le comte penchait plutôt pour Urbain VI, le pape de Rome, en faveur duquel la Flandre se déclara effectivement.

Un vague écho de cette intervention du comte de Flandre en faveur du pape de Rome se retrouve dans une chronique contemporaine assez confuse, éditée par Kervyn de Lettenhove dans son recueil *Istorie et Chroniques de Flandres* (t. II, p. 271). Parlant des négociations qui, après la bataille de Roosebeke, eurent lieu à Courtrai entre la France et les Gantois, le chroniqueur rapporte qu'on voulait imposer à la ville de Gand de reconnaître le pape d'Avignon, comme Ypres et Bruges l'avaient fait déjà. Il ajoute que les députés de Gand

« rapportèrent par escript la response de la ville séellée. Et principalement sur l'article du traictié, qui contenoit que avant toutes choses ils croiroient en nostre Saint Père le pape Clément, disoient que le comte de Flandres les fist assembler devant son clergé et leur fist dire et tesmoignier de vray que Urbain estoit vray pape. Et, quant il leur sera dit le contraire, ils croiront volentiers en Clément; car il ne leur chaut lequel, si comme ils dient (1). »

Que d'autres choses curieuses il y aurait à tirer encore de ces nombreux sermons de l'abbé de Saint-Bavon à Gand; mais je ne me crois pas permis de déflorer davantage un sujet qui appartient à un spécialiste aussi compétent que dom Berlière, et par droit de découverte et par droit de science.

Je me permettrai seulement de faire suivre en annexes le texte des deux sermons dont je viens de parler, en y joignant la liste des soixante-dix-huit allocutions de du Fayt, contenues dans le manuscrit de Mons.

(1) Les deux sermons de du Fayt ont fait l'objet d'un examen détaillé dans mon cours pratique de l'Université de Gand. C'est M. Marc Vander Haeghen, élève du doctorat en histoire, qui a déniché cette annotation contemporaine.

ANNEXES.

- I. — SERMO FACTUS A UNIONE CORAM PAPA CLEMENTE VI^o CONTRA FLAGELLATORES, ANNO DOMINI M.CCC. XLIX, DIE LUNE POST FESTUM SANCTI REMIGII.

Est populus per omnes prouincias regnj tui dispersus, nouis vtens legibus et cerimonijs. Hester 3^o (1).

Beatissime pater et domine, ne, protendendo sermonem, aures attediam pluribus negotijs occupatas, verbum abbreviatum faciam de prolixo negotio. Vtique, pater sanctissime, ut verbum coram Vestra Sanctitate ac presentj Sacro Collegio preassumptum ad negotium, pro quo missus sum, aequaliter valeam applicare, jn primis hanc propositionem assumo : magna et ardua negotia sunt ad summum principem referenda. Hanc propositionem philosophice et theologicæ declarare propono.

Primo quidem philosophice. Nam post Platonem gentilium philosophorum eximius, scilicet Aristotiles, in libro suo *De secretis secretorum seu de regimine principum*, ita scribit : « Decet », inquit, « regem abstinere et non multum frequentare consortium subditorum et maxime vilium personarum, quia nimia familiaritas hominum honorem minuit et parit contemptum; et propter hoc pulchra est consuetudo Indorum in dispensatione regnj et ordinatione regis, qui statuerunt, quod rex semel in anno appareat coram hominibus in regali apparatu et armatorum exercitu, sedens nobilissime in suo dextrario, ornatu et armo-

(1) *Esther* III, 8.

rum pulcritudine decoratus, et stare faciat volgus aliquantulum a remotis, nobiles vero et barones circa ipsum. Tunc solet ardua negotia expedire, varios et preteritos rerum euentus declarare, curam et operam suam, quam circa rem publicam fideliter proprie gessit, ostendere; consuevit siquidem illa die dona largiri, non nimis reos de carceribus emancipare, graui onera releuare et multa pia opera exercere. » Hec ibj. Hic approbat philosophus Indorum consuetudinem, qua per reges solent ardua negotia expediri, per hoc sufficienter innuens, quod ad supremorum principum iudicium et examen debent ardua referri negotia.

Hec etiam sententia potest theologicè declarari, ut enim habetur *Exodi* 18 (1) : Ietro, sacerdos Madian, Moysi, socero suo, supremo principj sinagoge, consuluit, ut sub se principes constitueret, quj minora negotia iudicarent et ad ipsum maiora referrent. « Esto », inquit, « tu populo in hiis, que ad Deum pertinent, ut referas que dicuntur ad Deum; ostendasque populo cerimonias et ritum colendj viamque per quam ingredj debeant et opus quod facere; provide autem de omni plebe viros potentes et timentes Deum, in quibus sit veritas et quj oderint auariciam, et constitue ex eis tribunos et centuriones et quinquagenarios et decanos, qui iudicent populum omni tempore : quidquid autem maius fuerit, referant ad te, et ipsi minora tantummodo iudicent. » Quibus auditis, ut dicitur ibidem (2), Moyses fecit omnia, ut ille suggererat, et electis viris strenuis de cuncto populo Israel, quidquid grauius erat, referebant ad eum, faciliora tantummodo iudicantes.

Juxta istud propositum legimus etiam *Actuum* 15

(1) *Exodi* XVIII, 19-22.

(2) *Exodi* XVIII, 24-26.

cap., quod in Antyoehia, sedicione facta non minima super necessitate vel cessatione circumcisionis et aliorum legalium inter conuersos ex gentilitate et Iudaismo, statuit Ecclesia hanc arduam questionem referre ad Petrum, apostolorum principem, et alios apostolos supremos, pastores Ecclesie, quj, facta magna inquisitione, super hac re sententiam protulerunt. Hoc exemplo probatur magna negocia ad summum principem debere referri.

Hanc etiam questionem possem canonice, jd est auctoritate canonum, declarare; sed mihi theologo licet minimo. Fontes sufficit allegare, ex quibus postmodum ortum habuerunt canonice sanctiones : *EXTRAUAGANS De inquisitionibus*, cap. *Qualiter et quando*.

Porro, sanctissime pater ac domine, predicta ad propositum applicando, quoddam magnum et arduum negotium nuper emersit. Insurrexit siquidem quorundam hominum, quos alij *Flagellatores* appellant, noua secta, nouas leges et cerimonias, jd est singulares obseruantias circa cultum diuinum obseruans, quequidem secta, seu potius superstitio, iam sic creuit et iam per tot christianitatis prouincias se dispersit, ut, yperbolice loquendo, qua locutione solet frequenter vtj Scriptura ad exprimendum eius (?) magnam quantitatem seu multitudinem, congrue dicj possit per omnes christianitatis prouincias iam esse diffusa. Sane autem, sanctissime pater, cum ista superstitio nuper usque ad inferiores partes Francie peruenisset, nonnullj episcopi ac principes, quorum terras inuaserat, nescientes, sed multum perplexj, quid eis esset super hoc negotio faciendum, vtrum essent permittendj facere quod volebant, vel eis esset resistendum tam per censuram ecclesiasticam quam per brachium seculare^a, Parisiense studium, ubj, teste Pe[tro] Ble[sensi] in quadam epistola difficile

a. brachium singulare *Mss.*

questionum nodj intricatissimj resoluuntur, et presertim facultatem theologie per litteras et nuncios consulere decreuerunt. Parisienses autem magistrj, reputantes hoc negotium esse valde magnum et arduum, tum propter huic secte adherentium multitudinem copiosam, tum propter huius secte et obseruantiarum ipsius insolitam nouitatem, ex qua imminere videtur ritus ecclesiastici magna mutatio, determinauerunt vnanimj consilio huius negotium fore Vestre Beatitudinij nunciandum, quj, tamquam summus princeps, toti Ecclesie presidetis, et, ut hoc fieret solemnius, magistrj prefatj illustrissimo principj domino regj Francie supplicauerunt humiliter, ut pro isto negotio Vestre Sanctitatj scribere dignaretur, quiquidem dominus rex, tamquam princeps catholicus, zelator christiane religionis et fidei, confestim eorum precibus annuebat; quapropter ipse dominus rex et magistrj super hac re per me, quj predictam sectam fide cognoueram oculata, licet tanta legatione indignum, Vestre Sanctitatj scribere decreuerunt, iniungentes mihi, ut idem negotium Vestre Sanctitatj plenius explicarem; quod ut facerem, thema preassumptum coram Vestra Sanctitate proposui.

Est populus, etc., regni tuj, jd est totius christianitatis seu militantis Ecclesie, quod est idem, cuj principaliter presidetis; de quo regno Saluator noster vestro predecessorj, Petro scilicet, dicebat *Mathei* 16 (1) : « Tu es Petrus, et super hanc petram edificabo Ecclesiam meam et porte inferj non preualebunt aduersus eam, et tibi dabo clauis regnj celorum. » Glosa interlinearis : « jd est, Ecclesie vtique regnum istud vestrum est, nam eos, quj intus sunt, jd est intra Ecclesiam, etiam tantum professione et nomine, vos iudicatis; illos autem, quj foris sunt, utputa Iudeos et alios infideles, vestra non interest iudicare, saltem penam spiri-

(1) *Matthaei* XVI, 18-19.

tualem infligendo eisdem. » Hoc est, quod ait apostolus *Prime ad Corinthios* 5° (1) : « Quid enim mihi est de hiis, quj foris sunt, iudicare? nonne Deus iudicabit eos? » Glosa : « Deus tantum, non enim nobis commisit, ut eos iudicemus. » De hijs autem, quj intus sunt, iudicatis.

Est ergo populus per omnes prouincias regnj tuj dispersus, nouis vtens legibus et cerimonijs. In quibus quidem verbis, quantum ad istos Flagellatores, 3° tanguntur : nam in primis, quantum ad intellectum, tangitur eorum ruditas nubilosa, cum dicitur : *populus* ; 2°, quantum ad numerum eorum, quantitas copiosa, cum dicitur : *per omnes prouincias regnj tuj dispersus* ; 3°, quantum ad affectum, eorum vanitas curiosa, cum dicitur : *nouis vtens legibus et cerimonijs.*

In primis ergo tangitur istorum hominum, quantum ad intellectum, ruditas nubilosa, cum dicitur : *populus* ; vt enim experientia, rerum magistra, demonstrat, communiter populus est indoctus et rudis, ignorantie nubilo obfuscatus. Hoc est, quod innuit Philosophus 3 *Rethorice* 34 cap. : « Vbi », inquit, « maior est populus, ibj minor uel remotior intellectus. » Hinc est, quod de communi Iudeorum populo Pharisej dicebant : « Turba », inquit, « hec, que non nouit legem, » *Johannis* 7° cap. (2), quasi dicerent : « turba hec ignorans et rudis. »

Et reuera, pater sanctissime, nulli virj litteratj et etiam paucissimj de laicis maioribus vigentibus intellectu huic secte adherent, sed quasi sunt omnes homines populares. Vnde, licet aliqui sacerdotes uel religiosi istos mendicantes sequantur vel obsequantur eisdem, coram eis celebrando per viam, isti tamen non sunt virj litteratj, sed asinj coronatj, legem Dominj ignorantes, quj sequuntur eos non

(1) 1 *Ad Corinthios* V, 12-13.

(2) *Johannis* VII, 49.

propter Deum, cum sint homines indeuotj, sed propter questum et escas; vtique in mej et multorum aliorum presentia quidam frater interrogatus, cur illis adhereret, cum audiret et sciret istorum facta et ritus episcopis et clericis maioribus displicere, respondit : « Certe oportet nos viuere de bonis burgentium huius ville, et siue sit bonum siue malum, quod faciunt, eis obsequij nos oportet. » Exceptis ergo huiusmodj sacerdotibus et religiosis mendicantibus, quasi omnes alij sunt homines populares et per consequens indoctj, ignarj et rudes. Hec autem ruditas et ignorantia causa est, saltem pro maiorj parte, quare multj eorum credunt istam sectam esse sanctam et licitam. Vident enim quedam apparentia bonitatis indicia, et nesciunt profunde discernere inter bonum et malum, solum superficialiter iudicantes, non aduertentes, quod ait Crisostomus, *Omilia 27. Super Matheo*, in opere imperfecto, ubj sic inquit : « Omnis seductio non potest seducere, nisi habeat bonj colorem, propter quod videatur bonum esse, quod malum est; omne enim malum voluit Deus latere sub colore bonj, et omne bonum uoluit esse sub caligine obscuritatis, ut tu nec bonum sine labore inuenias, nec malum sine labóre euites. Negligens autem nec bonum inueniat nec malum euitet : omnia enim posuit Deus in labore, ut in omni re mercedem prestaret, secundum illud Iob : « Omnis vita nostra temptatio est ». » Hec ille.

Primo quidem vident predictj quosdam sacerdotes et religiosos huic secte fauere, qui debent aliis esse exemplum et forma viuendj, credentes eos talia non facturos, si essent illicita, et non considerant seu aduertunt, quod ait Christus *Mathei 7^o (1)*. « Attendite a falsis prophetis, quj veniunt ad vos in vestimentis ouium, intrinsecus autem sunt lupj rapaces. » Item vident ex ista secta quedam bona, utputa

(1) *Matthaei VII, 15.*

reformationes discordiarum, continentiam et similia prouenire, non aduertentes, quod huiusmodj bona sunt quedam decipule diaboli, quj, transfigurans se in angelum lucis, sub specie bonj simplices decipit. De quo Origenes, *Omlia 7. Super Ezechiel*, sic ait : « Quomodo quasdam illecebras escarum aucupes proponunt, ut facilius aues capiant per oblectamentum gule, [sic], ut audatius dicam, est quedam castitas diaboli, jd est decipula humane anime, ut per istiusmodj castitatem et mansuetudinem et iusticiam possit facilius capere et falsis sermonibus irretire. Diuersis diabolus pugnat insidijs, ut miserum perdat hominem (1). » Hec ille. Quibus consonat, quod ait Jeronimus in *Epistola ad Aletam de institutione filie*, ita dicens : « Venena non dantur, nisi melle circumlita, et vicia non decipiunt, nisi sub specie vmbræque virtutum. » Per istum modum, quasi per decipulas quasdam, istj simplices et ignarj deceptj credunt hanc sectam esse sanctam et licitam, imo intantum, quod credunt eciam per huiusmodj penitentiam peccatorum remissionem plenariam impetrarj, eam peregrinationj Romane annj iubilej sibj equiualeere putantes. Credunt etiam huiusmodj Flagellatores sanctitatem huiusmodj penitentie miracula operarj. Vidj vtique, quod ad huiusmodj Flagellatores adducebantur infirmj, ut sanitatem haberent, et super ipsos infirmos ipsi pileos suos et baculos imponebant, ut bene haberent; ymo quidam simplices ad tantam dementiam deuenerunt, quod sanguinem per huiusmodj flagellationem effusum pro reliquijs venerantur. Ita vidj, in quadam villa, quod, dum se flagellarent et a dorsis suis modicus sanguis exiret, quedam vetule et alij simplices peciis pannj linej detergebant huiusmodj sanguinem et ipsum suis et aliorum oculis quasi reliquias apponebant;

(1) Migne, t. XXV, col. 745.

et hoc huiusmodj miserj Flagellatores ad magnam ostentationem sibj fierj permittebant ; sicut autem dixj, huiusmodi abusu pro maiorj parte causa erat ruditas nubilosa, que tangebatur in themate, cum premittitur : *populus*. *Ysaye* 27 (1) : « Non est populus sapiens. »

Dicebam 2º, quod in nostro themate tangitur istorum Flagellatorum, quantum ad numerum, quantitas copiosa, cum dicitur : *per omnes prouincias*, etc. Ad litteram, pater sanctissime, tanta est huiusmodj hominum multitudo, quod vix est aliqua christianitatis magna prouincia, ad quam non deuenerit ista secta. Ab Almannia enim, ubj ortum a quodam religioso dicitur habuisse, jam transiit in fines Vngarie, Boemie et multas alias prouincias orientis; descendens etiam versus aquilonem, iam est in Frizia, Brabantia, Hanonia, Flandria et inferiorj parte Francie, scilicet in Picardia, imo, ut in summa concludam, ad orientem, meridiem, occidentem et aquilonem iam iste populus ita se dilatauit, ut de ipsis dicatur illud 3 *Regum* 3 (2) : « Numerarij non potest pre multitudine. » Et hec est vna causa, quare principes et prelatj hactenus non processerunt ad istorum punitionem debitam, quoniam propter multitudinem delinquentium aliquando punitio dimittitur seu differtur, iuxta illud : « ob populum multum crimen permansit inultum ». Juxta quod legimus 2 *Regum* 18 (3), quod Ioab cecinit bucina et retinuit populum, ne persequeretur fugientem Israel, volens parcere multitudinj.

Videbant etiam istam multitudinem esse tantam et ita potentem, quod, si vellent procedere contra ipsos et ipsj vellent de facto resistere, sicut iam fecerunt in nonnullis

(1) *Isaiae* XXVII, 11.

(2) 3 *Regum* III, 8.

(3) 2 *Regum* XVIII, 16.

partibus, sicut in Boemia, ubi sacerdotes et clericos, quibus laicos opido infestos tradidit antiquitas, occiderunt, peiora mala, puta rebelliones contra principes et scismata contra Ecclesiam, sequerentur. Licet autem mala non sint facienda, ut veniant bona, iuxta apostolum, *Ad Romanos* 3(1), tamen, secundum sanctorum et etiam philosophorum sententiam, mala quandoque sunt permittenda, ne deteriora contingant. Vnde dicit Augustini communis auctoritas : « Aufer meretrices de ciuitatibus et omnia turbabis libidinibus. » Hac de causa sanctus Dauid Ioab, qui proditorie occiderat Abner et Amasam, impunitum reliquit, ne peius malum inde sequeretur, scilicet rebellio et inobedientia contra ipsum; sciebat enim, quod Ioab et Abisay, frater suus, erant ita potentes in populo, quod poterant ad se trahere totam miliciam et per consequens sibi de facto resistere, si voluisset eos punire. Sic etiam Dauid, ut patet 2 *Regum*, cap. 19, ipsum Semej, reum criminis lese maiestatis, punire pretermisit, scilicet ne sua punizio fuisset occasio maioris malj, scilicet magne scissionis contra Dauid. Istit etiam alludit verbum philosophi 2 *Politice* 19 cap. : « Sinendum », inquit, « quedam mala et legislatoribus et principibus : non enim tantum proderit quj mutauerit, quantum nocebit principibus rebellare assuescens. » Causa ergo, quare pontifices et principes nundum processerunt ad punitionem Flagellatorum, fuit eorum, quantum ad numerum, quantitas copiosa, que tangitur in themate, cum dicitur : *per omnes prouincias regnj tuj dispersus. Exodi* 5 (2) : « Dispersus est populus super omnem terram. »

Dixj 3º, quod tangitur ipsorum, quantum ad affectum, vanitas curiosa, cum dicitur : *nouis vtens legibus et cerimo-*

(1) *Ad Romanos* III, 8.

(2) *Exodi* V, 12.

nijs. Ad quamdam enim animj vanitatem et curiositatem pertinet, sine magna necessitate uel vtilitate notabili antiquas leges et obseruantias immutare et nouas inducere : hoc enim periculosum est reipublice et nocium. Hoc innuit philosophus 2 *Politice* 19 cap., ubj politicam Ypodamj, de honore conferendo nouas leges inuenientj, redarguens, dicit ita : « Facile mutare ex existentibus legibus ad alteras leges nouas, est facere debilem legis virtutem » ; nam, ut innuitur ibidem, leges magnum robur habent ex consuetudine, et ideo non sunt mutande faciliter. Tangitur ergo huiusmodj Flagellatorum curiosa vanitas, cum dicitur : *nouis vtens legibus et cerimonijs*.

Si autem queratur, que sint ille leges, cerimonie seu obseruantie, quas obseruant, respondeo eas tot esse, quod omnes explicare nescirem. Attamen inter cetera 13 obseruantias recolo, quas tenent pro statutis et legibus :

Primo quidem habent 5^o suj status insignia, ab alijs tamquam Pharisej diuisi, scilicet vestem lineam, descendentem a renibus usque ad pedes, qua vtuntur certis temporibus, baculum seu burdonem, mantellum, in quo ante et retro burdo depictus est, pilleum et quamdam virgulam, in qua pendent 3 vel 4 corrigie siue funiculj, habentes in fine nodos aculeatos.

Simul congregatj multj de vna villa circu[m]eunt per alias villas 30 diebus, cruces et vexilla portantes.

3^o, ieiunant qualibet die Veneris, asserentes non ieiunare die Veneris esse peccatum cuilibet christiano.

Quarto, qualibet die bis, nudj a renibus et supra, in locis publicis se flagellant cum corrigiis memoratis, certis etiam vicibus se prosternentes ad terram.

Quinto, in huiusmodj flagellatione se percutiunt usque

(1) 3 *Regum* XVIII, 28.

ad sanguinis effusionem, hanc Deo placere putantes, similes sacerdotibus Baal, de quibus legitur 3 *Regum* 18 (1), quod, inuocantes deum suum Baal, incidebant se cultris atque lanceolis; quod fieri diabolo instigante haud dubium est, ut enim dicit magister in historijs super illo passu : « Demones plurimum delectantur in effusione sanguinis humanj »; ut dicit etiam magister Nicholaus de Lira in postilla sua ibidem : « In talibus demones solent dare responsa. » Ysidorus, *Ethicorum* libro 8, cap. 9 : « Amare sanguinem demones creduntur, ideoque, quotiens nigromantia fit, cruor aliqua miscetur, ut colore sanguinis facilius prouocentur. »

Sexto, dum se flagellant in foris uel alijs locis publicis, ad modum choree ordinatj, habent cantores 3 vel 4 de ipsis, quj quasdam cantilenas, quas de materia huius penitentiae composuerunt, cantant per versus, tota congregatione ad versum quemlibet respondente.

Septimo, dum faciunt suam penitentiam, si mulier intrat infra choream, reputant suam penitentiam prophanatam esse et eam resumunt a capite.

Octauo, si contingat eos manere in vna villa pluribus diebus, oportet, quod quilibet mutet hospicium qualibet die, non recolentes verbum Christj *Mathei* 10 cap. (1) : « In quancumque ciuitatem aut castellum intraueritis, interrogate quis in ea dignus sit, et ibj manete, donec exeatis »; vbj glosa interlinearis : « non est cursitandum per domos »; et alia glosa marginalis : « ideo domus eligenda est, ut mutandj hospicij necessitudinisque violande causa non suppetat ».

Nono, salutantes honestas personas non deponunt suos pilleos, imo etiam, quod peius est, cum corpus Christi eleuatur, suos pilleos de capitibus non deponunt.

(1) *Matthaei* X, 11.

Decimo, cum sunt in mensa, non possunt panem comedere, nisi panis sit fractus ab alio.

Vndecimo, abluendo manus, non possunt aquam fundere super manus, sed, peluj sibj ad terram posita, mergunt manus in aquam.

Duodecimo, per 30 dies, quibus debent facere suam penitentiam, debent ab vxoribus continere, etiam earum consensu minime requisito; cum tamen dicat apostolus *Prime ad Corinthios* 7^o (1) : « Nolite inuicem fraudare, nisi forte ex consensu ad tempus, ut vacetis orationj. »

Tercio decimo, nituntur vbique Iudeos occidere, putantes Deo placere in exterminio Iudeorum, non aduertentes illud, *Psalmus* 58 (2) : « Deus ostendit mihi super inimicos meos, ne occidas eos. » Quod verbum exponens Augustinus, de Iudeis, inimicis Christj, non occidendis, in expositione dictj psalmj sic inquit : « Hoc de Iudeis potest intelligj : Istos inimicos meos, quj me occiderunt, noli tu occidere. Maneat gens Iudeorum (3). » Hec ibj. Huius vnam causam assignat ibidem, quare scilicet non sunt occidendj : quoniam, ut subdit, necessarij sunt credentibus gentibus. Hoc probat consequenter, exponens alium versum eiusdem psalmj immediate sequentem, ubj sic ait : « Disperge illos in virtute tua. » « Iam, » inquit, « factum est : per omnes gentes dispersi sunt Iudej, testes iniquitatis sue et veritatis nostre. Ipsi habent codices, de quibus prophetatus est Christus, et nos tenemus Christum. Et si forte aliquando aliquis paganus dubitauerit, cum ej dixerimus prophetias de Christo, quarum euidenciam obstupescit, et admirans putauerit a nobis esse conscriptas, de codicibus Iudeorum

(1) *1 Ad Corinthios* VII, 5.

(2) *Psalm.* LVIII, 12.

(3) *Migne*, t. XXXVI, col. 705.

probamus, quia hoc tanto ante predictum est. Videte, quemadmodum de inimicis vestris nostros confundimus inimicos. » Hec Augustinus. Non aduertunt etiam predictj Flagellatores, Iudeos exterminare volentes, qualiter Ecclesia catholica credit Iudeos ad Christum in fine seculi conuertendos, iuxta illud apostoli *Ad Romanos* 11 (1) : « Cecitas ex parte contigit in Israel, donec plenitudo gentium intraret, et sic omnis Israel saluus fieret. » Vbi glosa : « *et sic*, jd est, postquam intrauerit plenitudo gentium, omnis Israel, predicante Helya et Enoch, saluus fieret emulando gentes. » De hoc loquens, Hugo, libro 2 *De sacramentorum institutione*, par. 18, cap. 6 (2), sic inquit : « Per Heliam, magnum mirabilemque prophetam, exposita sibj lege, nouissimo tempore ante iudicium, Iudeos in Christum verum, jd est in Christum nostrum, esse credituros, celeberrimum est in sermonibus cordibusque fidelium » ; et infra (3) : « Cum venerit exponendo legem spiritualiter, quam nunc Iudej carnaliter sapiunt, conuertet cor patrum ad filios ; sic enim cor patrum ad filios conuertetur, cum intelligentia patrum perducetur ad intelligentiam filiorum et cor filiorum ad patres eorum, dum in id, quod senserunt illj, consentiant et istj. » Hec Hugo. Vtinam istj Flagellatores bene aduerterent, quod ait Bernardus in *Epistola ad Henricum, Maguntinensem archiepiscopum*, vbj quemdam religiosum, quj necj Iudeorum consenserat, pulcre redarguit in hunc modum : « Nonne copiosius triumphat Ecclesia de Iudeis per singulos dies uel conuincens uel conuertens eos, quam si semel et simul consumeret eos in ore gladij ? Numquid incassum constituta est illa vniuersalis oratio Ecclesie, que

(1) *Ad Romanos* XI, 25-26.

(2) Migne, t. CLXXVII, col. 598 : lib. 2, pars 17, cap. 16.

(3) *Ibidem*.

offertur pro perfidis Iudeis a solis ortu usque ad occasum, ut Deus et Dominus auferat velamen de cordibus eorum, ut ad lumen veritatis de suis tenebris eruantur? Nisi enim eos, quj incredulj sunt, credituros speraret, superfluum videretur et vanum orare pro eis. Sed considerabat oculo pietatis, quod Dominus habet respectum gratie apud eum, quj reddit bona pro malis et dilectionem pro odio. Vbj est ergo, quod dictum est Iudeis : « Ne occidas eos (1) »? vbj est : « Cum plenitudo gentium intrauerit, tunc omnis Israel saluus fiet (2) »? vbj est : « Edificans Iherusalem, Dominus dispersiones Israelis congregabit (3) »? Tu esne ille, quj mendaces facies prophetas et euacuabis omnes thesauros pietatis et misericordie Ihesu Christi (4) »? Hec Bernardus. Si predictj Flagellatores ista diligenter aduerte- rent, non putarent se Deo placere in exterminio Iudeorum.

Verum est autem, quod adhuc est vna causa, quare volunt eos occidere : imponunt enim eis, quod huius magne mortalitatis, que incepit iam sunt tres annj et amplius et adhuc viget in nonnullis partibus, ipsi sunt in causa. Dicunt enim, quod aquam, vnde maxima pars humanj nutrimenti dependet, infecerunt, in fontes et puteos proiciendo venena, nec volunt credere epydimiam, jd est infectionem aeris creatam a corporibus celestibus, mortalitatis prehabite causam esse; quam tamen astronomj ex cursu astrorum esse futuram hoc tempore longe ante dixerunt.

Has et multas alias ineptas obseruantias faciunt et obseruant pro statutis et legibus.

Verum, pater beatissime, quantum Vestre Sanctitatj con-

(1) *Psalm.* LVII, 12.

(2) *Ad Romanos*, IX, 25-26.

(3) *Psalm.* CXLVI, 2.

(4) Migne, t. CLXXII, col. 571.

grue protest dicj, quod dictum est sancto Moysi, principi sinagoge supremo, vestrij principatus seu presidentie gerentj figuram, *Exodi 18* : « Esto tu populo in hiis, que ad Deum pertinent, ut referas que dicuntur ad Deum, ostendasque populo cerimonias et ritum colendj, viamque per quam ingredj debeant et opus, quod facere. » Eapropter, cum optime noueritis, regno vestro predicto, scilicet militanti Ecclesie, minimum expedire, ut ista secta, cui tacendo videbimini consentire, per vestram dissimulationem amplius recipiat incrementum, nomine predictorum dominorum meorum, quorum sum nuncius licet immeritus, Vestre Sanctitatj humiliter supplico, flectens genua, cordis mej : quatinus huius secte seu potius erroris manifestum zizania, ne triticum suffocet, eradicare velitis, finem faciendo sermonibus, Vestre Sanctitatj repetens thema in principio preassumptum, cum quibusdam verbis in eodem textu sequentibus : *Est populus per omnes prouincias regni tui dispersus, nouis vtens legibus et cerimonijs*; et optime nostj, quod non expediat regno tuo, ut insolescat per licentiam, jd est crescat per simulationem. Si tibi placet, decerne, ut pereat. Quod vobis vna cum hoc Sacrosancto Collegio taliter facere concedat Altissimus, ut, secundum verbum vestrij predecessoris, primj vicarij Ihesu Christi, Petrj scilicet, *Prima Petri 5* (1) : « Cum apparuerit princeps pastorum, percipiat immarcessibilem eterne glorie coronam. » Ad quam nos perducatur, etc.

(Manuscrit de Douai, fol. 129 v^o-132 v^o.)

Manuscrit de Mons, fol. 99 v^o-102.)

(1) *Prima Petri* V, 4.

II. — COLLATIO IN PRESENTIA COMITIS FLANDRIE PRO CONSILIO
INPLORANDO A PRELATIS ET ALIO CLERO FLANDRENSIBUS
SUPER FACTO SCISMATIS ROMANE ECCLESIE.

Inite consilium, quid agere debeamus. 2 Regum, 16 cap. (1).

Meo videtur paruo iudicio, quod super negotijs magnis et arduis sunt habenda consilia cum viris prudentibus et Deum timentibus. Hec propositio, quantum ad sua membra singula, que sunt tria, potest declararij faciliter. Primo quidem philosophice tam quam theologicice potest declararij, quod super magnis et arduis negotijs sint habenda consilia.

Primo quidem philosophice. Philosophus enim 3^o *Ethi-
corum*, 6 c., pertractans super quibus debent haberi
consilia, dicit ita : « Consiliatores assumimus in magno », scilicet facto siue negotio. Huic etiam alludit, quod ait ille Romanus philosophus et orator eximius Tullius, videlicet in libro suo *De senectute*, sic inquires : « Non viribus, non velocitatibus aut celeritate corporum res magne geruntur, sed antiquorum consilio », per hoc innuens, quod super magnis rebus et arduis sunt ineunda consilia.

Hoc idem etiam potest theologicice confirmarij. Dicitur enim *Prouerbiorum* (2) 13 : « Qui agunt omnia cum consilio, reguntur sapientia », *omnia*, scilicet que sunt alicuius ponderis uel momentij; de despectis enim nullus consiliatur, ut scribitur 2 *Rethorice*, c. 13. Ad istud propositum, tam in Nouo quam in Veterj Testamento, plurima antiquorum habemus exempla, qui de causis seu factis suis magnis et arduis consiliabantur adinuicem. Sic enim olim fecisse

(1) 2 *Regum* (ou 2 *Samuel*), XVI, 20.

(2) *Prov.*, XIII, 10.

Romanos sacra narrat historia, primi *Machabeorum* 7 c. Legimus enim ibj, quod fecerunt sibj curiam, in qua cotidie consulebant 320 persone consilium agentes de multitudine, ut que digna sunt, gerant. Sic etiam in Nouo Testamento, scilicet *Actuum* 14 (1), fecisse leguntur nostrj Saluatoris apostolj, cum de cessatione circumcisionis atque legalium determinare deberent. De alijs multis exemplis Scripture supersedeo, gratia breuitatis.

Est ergo monstratum, quod de magnis negotijs consilia sunt habenda, quod fuit primum membrum nostre propositionis assumpte.

2^m autem membrum, scilicet quod huiusmodj consilia sunt habenda cum viris prudentibus, docet Philosophus 6 *Ethicorum*, 8 c., sub hiis uerbis : « Prudentis », inquit, « opus maxime dicimus bene consiliarj. » Juxta quod etiam scribitur *Thobie* 4 c. (2) : « Consilium semper a sapiente perquire. » Huius sententie, scilicet quod cum prudentibus sunt habenda consilia, vna ratio est in promptu, quoniam cum imprudentibus inita consilia communiter malum exitum solent habere. De hoc clarum habemus exemplum 3 *Regum* 12 c., ut enim patet ibidem, quoniam Roboam filius Salomonis, sprete seniorum sententia, usus iuuenum inexpertorum et imprudentum consilio, magnam ipse partem perdidit regnj suj, scilicet 10 tribus. De hoc Pe[trus] Ble[sensis] in epistola sua ad Alexandrum papam : « Minus salubriter disponitur regnum, quod non regitur consilio sapientum. Regnum Hebreorum temporibus Roboam non fuisset diuisum nec ab eo recessissent 10 tribus, si prudentiores viros sibj consiliarios elegeret. » Cum viris ergo prudentibus sunt habenda consilia, quod fuit 2^m membrum nostre propositionis assumpte.

(1) *Actuum* XV.

(2) *Tobie* IV, 19.

3^m uero membrum, scilicet quod cum viris Deum timentibus debent haberi consilia, monstrauit ille vir simplex et rectus ac timens Deum et recedens a malo, scilicet beatus Iob. Qui Iob, 21 c. (1), hec uerba dixisse narratur : « Consilium impiorum, longe fac a me. » Constat, quod qui Deum non timent, impii iudicantur. Non igitur debent haberi consilia cum illis, qui Deum non timent.

Ad istud propositum gratum ac memoria dignum habemus exemplum in *Tripartita Historia*, libro primo, cap. 7. Legimus enim ibi, quod Constantinus imperator, pater Constantini gentilis ac ydolorum cultor existens, quosdam familiares suos Christianos probare volens, an boni ac solidi viri essent, precepit, ut ad sacrificandum venirent et deos suos colerent; quod si facerent, circa ipsum essent et in suo consilio permanerent; si vero refugerent, egredierentur de palatio, gratias agentes, quod minime punirentur. Cum igitur eorum aliqui, Deum pre oculis non habentes, christianitate deserta, ydolis immolassent, alii vero hoc facere renuissent, deliberauit imperator illis amicis et consiliariis utique, qui Deo suo fideles permanserant plusque Deum suum quam ipsum imperatorem offendere timuerunt, alios vero velut effeminatos aduersatus expulit a suo colloquio, credens eos nunquam circa principem fore deuotos, qui sic essent Dei sui paratissimi proditores. Hec ibidem. In hoc facto monstrauit imperator ille, consiliandum non esse cum illis, qui Deum non timent. Iuxta hoc refert Agellius, libro 2 circa principium, quod quidam ex ordine principum et magistrorum discipline publice in ciuitate Lacedemonia, volens Lacedemonios exhortari, ne cuiusdam viri pro vite turpitudine diffamati sententiam tamquam ab illo datam et traditam acceptarent, eis hoc persuadebat hiis verbis : « Quenam », inquit, « vestra regio, o Lacedemonii, aut que spes tandem erit hanc urbem et hanc rem-

(1) *Iob XXI, 16.*

publicam saluam inexpugnabilemque esse diutius posse, si huiusmodi anteacte vite hominibus consiliariis utemur? » quasi diceret : nulla; per hoc innuens, quod tales non sunt in consiliarios assumendj. Est ergo preassumpta propositio aliquo modo declarata, scilicet quod super negotiis magnis et arduis debent haberi consilia cum viris prudentibus ac Deum timentibus.

Ad propositionem applicando, metuendo domino nostro comitj ac totj patrie, cuius membrum honorabile et pars magna vos estis, imminet pro presentj quoddam arduum et grande negotium, videlicet quid facere debeant durante isto lamentabili ac doloroso scismate Romane ac vniversalis Ecclesie, in qua, proch dolor! due persone, non simul, sed successiue, per maiorem partem cardinalium sunt ad papatum electe, cui scilicet electo adherere, obedire uel assistere debeant, an primo, quem hactenus pro papa tenuimus, an 2º, cuj dominus rex Francorum cum prelati pluribus adherere nuper incepit, seu qualiter alias se debeant habere. Vtique, quin hoc negotium sit ingens et arduum, utputo, nullus libere mentis existens uertit in dubium.

Est enim negotium valde periculosum, scrupulosum et etiam odiosum. Est equidem valde periculosum, quoniam in hoc non solum rerum temporalium nec solum bonorum corporalium, sed, quod absque comparatione maius est, animarum periculum noscitur imminere. Est etiam negotium valde scrupulosum, quoniam ab utraque parte maxima multitudo regum, prelatorum, principum, doctorum et aliorum magne reputationis et auctoritatis virorum, suam partem defendentium, multorum conscientias reddit valde perplexas et dubias, cuj partj sit securius adherere. Est etiam negotium odiosum, quoniam cuicumque partj duxerimus adherendum, alterius partis, que valde magna et potens existit, grandes offensam et maliuolentiam incurremus.

Est ergo negotium ingens et arduum, et ideo iuxta predicta merito super hoc debet haberj consilium cum viris prudentibus ac Deum timentibus. Porro, reuerendj patres et dominj, tales vos esse supponit, credit et reputat prefatus dominus noster comes, scilicet viros prudentes et Deum timentes, nec immerito. Debetis enim habere prudentiam non solum adquisitam per ingenium naturale, sed etiam per studium litterale. Debetis etiam Dej timorem et alias virtutes neccessarias ad salutem laicos non solum uerbo, sed etiam exemplo docere ac eosdem conuersatione preire. Ita testatur Ieronimus super epistolam ad Titum et pro parte ponitur in Decreto 8, q. 1, c. *Qualis*.

Ex premissis autem potest clare concludj, quod super prefato magno negotio, quod valde vos tangit, predictus dominus noster comes merito potest et debet vestrum implorare consilium. Licet enim vnus electorum predictorum sit eius cognatus ac magnus amicus, tamen, omni fauore deposito, veritatj, quantum eam Deus sibj dederit agnoscere, proponit assistere. Ipse namque per suam naturalem industriam scit veram esse sententiam, quam tradit Philosophus primo *Eticorum*, scilicet quod pro salute veritatis oportet familiaria destruere, et, ambobus existentibus amicis, sanctum est prehonorare veritatem. Eapropter in persona ipsius ac de precepto suo, viue vocis oraculo mihi facto, vobis proposuj verba tematis preassumptj : *Inite consilium, quid agere debeamus*; quod, ut digne ac salubriter implere nobis celitus concedatur, nos omnes deuote, suppliciter ac lacrimabiliter illum oremus, a quo sancta desideria, recta consilia et iusta sunt opera; de quo scribitur *Ecclesiastici* 39 (1) : « Sapiens in oratione confitebitur Domino, et ipse diriget consilium eius »; quj est benedictus in secula seculorum. Amen.

(Manuscrit de Douai, fol. 257-258.
Manuscrit de Mons, fol. 189 v^o-
190 v^o.)

(1) *Ecclesiastici* XXXIX, 9-10.

III. — LISTE DES SERMONS DE JEAN DU FAYT,
(d'après le manuscrit de Mons).

Sermones facti in diuersis locis per fratrem Joannem Dufayt, doctorem in theologia, prius monachum Sancti Amandi in Pabula, et postmodum abbatem Sancti Bauonis Gandensis.

Sermo Dominica prima in Aduentu Domini (fol. 1-6).

Sermo factus Auinione coram papa Innocentio vj^o in Epiphania Dominij, anno 1362 (fol. 6-9).

Sermo de sancto Thoma apostolo factus in capella vicecancellarij (fol. 9-11 v^o).

Sermo de natiuitate Domini (fol. 11 v^o-15 v^o).

Sermo de sancto Stephano prothomartyre factus coram papa Clemente anno M.CCC.62 (fol. 15 v^o-19 v^o).

Sermo factus Auinione in vicecancellaria Dominica in Sexagesima (fol. 19 v^o-22 v^o).

Sermo factus coram papa Clemente vj^o in capella ipsius in die Cinerum (fol. 22 v^o-26 v^o).

Sermo factus in capitulo Sancti Bauonis Gandensis in die Cinerum (fol. 26 v^o-30 v^o).

Sermo factus in capitulo Sancti Bauonis Gandensis in die Cinerum (fol. 30 v^o-33).

Sermo factus in die Cinerum in monasterio Sancti Bauonis Gandensis (fol. 33-36 v^o).

Sermo factus in die Cinerum in monasterio Sancti Bauonis Gandensis, anno 57 (fol. 36 v^o-40 v^o).

Sermo factus coram papa et cardinalibus Dominica 2^a in xl^a (fol. 40 v^o-45).

Sermo factus in Auinione de sancto Thoma de Aquino de ordine fratrum Predicatorum (fol. 45-49).

Sermo factus in professione quorundam monachorum in die sancti Benedictj (fol. 49-52).

Sermo in die Iouis sancta (fol. 52-55).

Sermo de passione Dominj factus in capitulo monasterij Sancti Bauonis Gandensis in die Veneris sancta (fol. 55 v°-61 v°).

Sermo de Spiritu Sancto factus Parisius apud fratres Predicatores (fol. 61 v°-65).

Sermo de Sancta Trinitate (fol. 65-70 v°).

Sermo factus coram Innocentio papa 6° in die Pentecostis (fol. 70 v°-73).

Sermo de sancto Johanne Baptista factus in capitulo Sancti Bauonis Gandensis (fol. 73-78).

Sermo de assumptione beate Marie (fol. 78-82).

Sermo de assumptione beate Marie Virginis factus in monasterio Sancti Bauonis Gandensis (fol. 82-86).

Sermo de natiui[ta]te gloriose Virginis Marie (fol. 86-90 v°).

Sermo de sancto Bauone factus in capitulo Sancti Bauonis (fol. 90 v°-94 v°).

Sermo de omnibus sanctis factus in monasterio Sanctj Bauonis Gandensis (fol. 94 v°-99 v°).

Sermo factus Auinione coram papa Clemente vj° contra Flagellatores, anno Domini 1349, die Lune post festum sanctj Remigij (fol. 99 v°-102).

Sermo factus in ordinibus (fol. 102-103 v°).

Sermo factus in synodo Cameracensi (fol. 103 v°-107).

Sermo factus in synodo Tornacensi (fol. 107-109 v°).

Sermo factus Parisius in prouinciali capitulo abbatum celebrato anno Domini 1363° (fol. 110-112).

Sermo factus in professione quorundam monachorum in monasterio Sanctj Bauonis Gandensis (fol. 112-113 v°).

Sermo factus in jocundo aduentu dicti dominj abbatis ad suum conuentum (fol. 113 v°-115).

Sermo factus in visitatione monachorum (fol. 115-116).

Sermo factus in visitatione monachorum (fol. 116-116 v°).

Sermo factus in visitatione monachorum (fol. 116 v°-117).

Sermo factus in visitatione monachorum (fol. 117 v^o-118).

Sermo factus in visitatione monachorum (fol. 118-118 v^o).

Sermo factus in visitatione monachorum (fol. 118 v^o-119).

Sermo factus in visitatione monachorum Sanctj Amandi in Pabula (fol. 119-119 v^o).

Sermo in visitatione cuiusdam monachi (fol. 119 v^o-120).

Collatio facta Auinione in licentia cuiusdam doctoris in theologia (fol. 120-121 v^o).

Item alia collatio facta in licentia cuiusdam doctoris in theologia (fol. 121 v^o-123).

Item collatio facta Auinione in licentia cuiusdam doctoris in theologia (fol. 123-124).

Collatio facta in confirmatione abbatisse de Waesmonstre (fol. 124-125 v^o).

Sermo de Dominica prima in xl^a factus in capitulo monasterij Sancti Bauonis Gandensis (fol. 125 v^o-131 v^o).

Sermo factus in visitatione collegij Sanctj Petri Insulensis (fol. 131 v^o-133).

Sermo factus in capitulo Sanctj Bauonis Gandensis in professione quorundam monachorum (fol. 133-134 v^o).

Sermo factus in capitulo Sanctj Bauonis Gandensis in creatione prioris (fol. 134 v^o-136 v^o).

Sermo de sancto Iohanne Euuangelista factus Auinione coram domino papa et cardinalibus (fol. 136 v^o-139 v^o).

Sermo factus in visitatione monachorum (fol. 139 v^o-141 v^o).

Item sermo factus in visitatione monachorum (fol. 141 v^o-142).

Item sermo factus in visitatione monachorum (fol. 142-143 v^o).

Item sermo factus in visitatione monachorum (fol. 143 v^o-144 v^o).

Item sermo factus in visitatione monachorum (fol. 144 v^o-145).

Sermo de natiuitate Dominj factus in capitulo Sanctj Bauonis Gandensis (fol. 146-149).

Item sermo factus in visitatione monachorum (fol. 149-150).

Item sermo factus in visitatione monachorum (fol. 150-150 v°).

Sermo factus coram domino comite 3^a Dominica x^{l^{ma}}, factus in Gallico (fol. 150 v°-153).

Sermo de resurrectione Domini factus in capitulo Sancti Bauonis in vigilia Pasce (fol. 153-157).

Sermo factus in visitatione monachorum (fol. 157-158).

Sermo de assumptione beate Marie factus in capitulo Sanctj Bauonis Gandensis (fol. 158-162).

Sermo de sancto Benedicto factus in capitulo Sanctj Bauonis Gandensis (fol. 162-165 v°).

Sermo de beato Nicolao factus Auinione in sacro palatio (fol. 165 v°-168 v°).

Sermo de sancto Stephano (fol. 168 v°-172).

Sermo factus in professione monachorum (fol. 172-172 v°).

Sermo factus in die Cinerum in capitulo Sanctj Bauonis Gandensis (fol. 172 v°-175).

Sermo de annunciatione beate Marie Virginis factus in capitulo Sanctj Bauonis Gandensis (fol. 175-178).

Sermo factus in synodo Tornacensi (fol. 178-181).

Sermo de die Cinerum factus in capitulo Sanctj Bauonis Gandensis (fol. 181-184 v°).

Sermo factus in festo Omnium Sanctorum in Gallico coram domino comite Flandrie (fol. 184 v°-186).

Sermo de natiuitate beate Marie Virginis factus in capitulo Sanctj Bauonis Gandensis (fol. 186-189 v°).

Collatio in presentia comitis Flandrie pro consilio implorando a prelatiis et alio clero Flandrensibus super facto scismatis Romane Ecclesie (fol. 189 v°-190 v°).

Sermo factus in capitulo prouincialj anno Dominj 1379
(fol. 190 v^o-193v^o).

Sermo (1) factus in creatione prioris (fol. 193 v^o-194 v^o).
Item de eodem (fol. 194 v^o-195).

Sermo factus Dominica in Ramis palmarum (fol. 195-198).

Sermo factus in die Cinerum (fol. 198-200).

Item sermo in die Cinerum (fol. 200-202).

Après le fol. 202 suivent cinq petits traités, intitulés : *Speculum prelatorum, subditorum, sacerdotum, secularium et penitentie*. On lit à l'explicit du dernier : « Expliciunt quinque *Specula* praedicta composita a priore domus Leodij ordinis Carthusensium. »

COMITÉ SECRET.

La Classe se constitue en Comité secret pour prendre connaissance des listes présentées par les Sections pour les candidatures aux places vacantes.

(1) Dans ce sermon, après avoir exposé les devoirs d'un bon prieur, du Fayt ajoute : « Est igitur declaratum tam coniunctim quam diuisim, quod prior 4^{or} actus predictos exercere tenetur, quod in regimine monasterij faciendo magnum abbatj suo prebet auxilium. Cum igitur karissimj in huius monasterij regimine, vt premisi, valde indigeret auxilio, vt antea declarauj, eapropter fratrem Michaellem, in theologia doctorem, hic presentem, quem ad hoc officium ego et longe sanior pars tocius conuentus reputamus et credimus ceteris aptiorem et melius premissos prioris actus exercere potentem, statim, videlicet antequam de hoc capitulo nos contingat exire, in hoc officio nunc vacante per decessum fratris Henricj Rughescul, cuius anime Deus parcat, subrogare decreuj... » (Fol. 194 v^o, col. 1.)



CLASSE DES BEAUX-ARTS.

Séance du 8 octobre 1903.

M. G. HUBERTI, directeur.

M. le chevalier EDM. MARCHAL, secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. le comte J. de Lalaing, *vice-directeur* ; Éd. Fétis, F.-A. Gevaert, Th. Radoux, G. De Groot, Gustave Biot, H. Hymans, Joseph Stallaert, Max. Rooses, J. Robie, A. Hennebicq, Éd. Van Even, Charles Tardieu, J. Winders, Ém. Janlet, H. Maquet, Ém. Mathieu, G. Bordiau, Edgar Tinel et Xav. Mellery, *membres* ; L. Solvay, Léon Frédéric et Acker, *correspondants*.

MM. Lenain et Danse écrivent pour motiver leur absence.

CORRESPONDANCE.

La Classe prend notification de la mort de M. Larroumet, Secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts de l'Institut de France, décédé à Paris, le 25 août dernier. M. Larroumet était associé de la Section des sciences et des lettres de la Classe depuis le 4 janvier 1900.

— M. Émile Michel accuse réception de son diplôme d'associé de la Section précitée.

— M. le Ministre de l'Agriculture transmet :

1° Une ampliation de son arrêté, en date du 14 juillet dernier, modifiant de la manière suivante l'article 8 du règlement des grands concours de composition musicale :

« Le concours préparatoire est obligatoire pour tous les concurrents, sauf pour ceux qui ont obtenu un second prix à un concours antérieur s'ils se trouvent encore dans les conditions d'âge et autres.

» Ils ne peuvent bénéficier plus d'une fois de cette faveur, à moins qu'ils n'aient remporté de nouveau un second prix.

» Les concurrents admis dans ces conditions seront considérés comme concurrents supplémentaires.

» Aucun concurrent n'est admis à concourir plus de trois fois » ;

2° Une copie du procès-verbal du jugement de l'épreuve définitive du grand concours de sculpture de cette année :

Grand prix : M. Gysen, Ferdinand, d'Anvers, élève de l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles ;

Second prix : MM. Collard, Charles, d'Anvers, élève de l'Académie royale (Institut supérieur des beaux-arts) d'Anvers ; Marin, Jacques, de Bruxelles, élève de l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles.

Ces résultats seront proclamés dans la séance publique de la Classe.

— Le même Ministre fait savoir qu'il a confié à M. le Prof^r Georges Geefs, de l'Académie royale d'Anvers, la réplique demandée par la Classe, du buste de son père, Joseph Geefs, qui se trouve au Musée d'Anvers.

Il saisit en même temps la Classe de sa proposition en ce qui concerne l'exécution de l'arrêté royal du 1^{er} décembre 1845, créant une galerie des bustes des académiciens décédés. Cet objet, rentrant également dans les attributions des deux autres Classes, sera porté à l'ordre du jour des séances respectives du mois de novembre afin que l'assemblée générale de mai 1904 puisse en décider en connaissance de cause.

— M. Jan Blockx remet, pour l'*Annuaire* de 1904, sa notice, en flamand, [sur Peter Benoit. — Remerciements.

— M. Lagasse-de Locht, président de la Commission royale des monuments, envoie, pour la bibliothèque de l'Académie, un exemplaire du compte rendu de l'assemblée générale et réglementaire du 6 octobre 1902. — Remerciements.

— Les rapports suivants sont renvoyés, pour appréciation, à l'examen de commissaires :

1^o Deuxième rapport semestriel de M. Franz Huygen, premier prix du grand concours de sculpture de 1900 (transmis par M. le Ministre de l'Agriculture). — Commissaires : MM. Dillens, Rooses et Hymans;

2^o Troisième rapport semestriel de M. Victor Dieu, premier prix du grand concours de gravure de 1901

(transmis directement par l'auteur). — Commissaires : MM. Biot, Lenain et Hymans ;

3° Second rapport semestriel de M. Swyncop, boursier de la fondation Godecharle pour la peinture en 1900 (transmis par le Ministre précité). — Commissaires : MM. le comte de Lalaing, Mellery et Frédéric.

CONCOURS ANNUEL DE 1903.

ART APPLIQUÉ.

(Ces concours sont uniquement réservés aux Belges de naissance ou naturalisés.)

MUSIQUE.

On demande un quatuor pour piano, violon, alto et violoncelle.

Prix : 1,000 francs.

La Classe a reçu les quatuors ci-après mentionnés :

- 1° Devise : *Ars longa, vita brevis* ;
- 2° Devise : *Audaces fortuna juvat* ;
- 3° Devise : *Ad Alta* ;
- 4° Devise : *Gaudeamus et Laboremus* ;
- 5° Devise : *Labor improbus omnia vincit* ;
- 6° Devise : *C'est en forgeant qu'on devient forgeron* ;
- 7° Devise : *C.-H. Arpeggio* ;
- 8° Devise : *Quoi qu'il en soit.*

ARCHITECTURE.

On demande le projet d'un monument commémoratif en l'honneur de l'œuvre du Congo.

Ce monument est supposé devoir être érigé sur un vaste emplacement permettant tous les développements et accessoires décoratifs possibles.

Les concurrents auront à produire :

1° Un plan général d'ensemble du monument et de ses abords à l'échelle de 0^m,005 par mètre;

2° Un dessin d'ensemble, élévation, à l'échelle de 0^m,005 par mètre;

3° Des dessins du monument proprement dit, — plan, élévation et coupe, — à l'échelle de 0^m,02 par mètre.

Prix : 800 francs.

La Classe a reçu les projets ci-après mentionnés :

1° Marque : *Étoile dans un cercle* ;

2° Devise : *Pro patria* ;

3° Devise : *Gloire à Léopold II* ;

4° Devise : *Civilisation et Humanité* ;

5° Devise : *Vive le Roi !*

ERRATUM. Page 577. M. Dubois, directeur de l'École de musique de Louvain, figurait dans la manifestation Van Even.

OUVRAGES PRÉSENTÉS.

Descamps (le chevalier Ed.). L'Afrique nouvelle. Essai sur l'État civilisateur dans les pays neufs et sur la fondation, l'organisation et le gouvernement de l'État Indépendant du Congo. Paris, 1903; in-8° (xvi-626 p.).

Leclercq (Jules). Une expérience collectiviste à Java. Paris, 1903; extr. in-8° (24 p.).

Pèty de Thozée (Ch.). La décroissance de la natalité en France. Ses causes; ses conséquences. Bruxelles, 1903; extr. in-8° (15 p.).

Demarteau (Léon) et Fortin (Eugène). Traité des pensions : civiles, civiques, ecclésiastiques, militaires, etc. Bruxelles, 1903; gr. in-8° (499 p.).

Maeterlinck (L.). Pieter Breugel de Oude en de prenten van zijnen tijd. Gand, 1903; in-8° (22 p., fig.).

Chauvin (Victor). Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes publiés dans l'Europe chrétienne de 1810 à 1885, VII. Liège, 1903; in-8°.

Van den Gheyn (J.). Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique. Tome III. Théologie. Bruxelles, 1903; in-8°.

Nève (Joseph). Antoine de la Salle, sa vie et ses ouvrages, d'après des documents inédits, suivi du Réconfort de M^{me} du Fresne, du Paradis de la reine Sybille, etc., par Antoine de la Salle, et de fragments et documents inédits. Paris-Bruelles, 1903; in-18 (290 p.).

Guillaume (le baron). L'Escaut depuis 1830, tomes I et II. Bruxelles, 1903; 2 vol. in-8°.

Hymans et Delcroix. Histoire parlementaire de la Belgique, 3^e série, tome 1^{er}, session ordinaire de 1894 1895.

De Pauw (Louis) et Hublard (Émile). Notice sur les antiquités préhistoriques belgo-romaines et franques découvertes dans la région d'Angre-Roisin, accompagnée d'une carte préhistorique et photohistorique. Mons, 1903; in-8° (38 p. et 4 pl.).

Collet (Octave-J.-A.). L'étain. Étude minière et politique sur les États fédérés malais. Bruxelles; in-8° (166 p. et une carte).

— Études pour une plantation d'arbres à caoutchouc. Bruxelles, 1902; in-8° (45 p.).

— De aanplant van caoutchouc-boomen; vertaald door J.-R.-C. Gonggrijp. Amsterdam, 1903; in-8° (66 p.).

— Études sur la gutta-percha commerciale. Bruxelles, 1902; in-8° (36 p.).

— Le tabac. Sa culture et son exploitation dans les contrées tropicales. Bruxelles, 1903; gr. in-8° (282 p.).

BRUXELLES. *Ministère de l'Intérieur.* Statistique de la Belgique : Population. Recensement général du 31 décembre 1900, tomes I et II, 1903; 2 vol. in-4°.

Archives générales du Royaume. Inventaire des archives de la Belgique. Inventaire des mémoriaux du Grand Conseil de Malines, tome II, 1903.

Commission royale des monuments. Assemblée générale et réglementaire du 6 octobre 1902. In-8°.

Commission royale pour la publication des anciennes lois et ordonnances. Coutumes de Flandre, tome VIII (Dr Ber-ten). 1903. In-4°.

Ministère de l'Industrie et du Travail : Office du Travail. Annuaire de la législation du travail, 6^e année, 1902.

Fédération archéologique et historique. Congrès tenu à Bruges en 1902. Compte rendu.

Société royale belge de géographie. Sa fondation et son XX^e anniversaire. 1903.

MALINES. *Cercle archéologique.* Bulletin, tome XII, 1902.

Bibliotheca Belgica (van der Haeghen et van den Berghe), livraisons 110-112. 1903.

LOUVAIN. *Université.* Recueil de travaux : 9^e fascicule, Les avoués de Saint-Trond (Constant Leclère). 1902; in-8°.

— 10^e fascicule, Les origines de l'église de Tournai (Joseph Warichez). 1902; in-8°.

— 11^e fascicule, Gilles de Chin. L'histoire et la légende (Camille Liégeois). 1903; in-8°.

— 12^e fascicule, Le roman de Gillion de Trazegnies (Alphonse Bayot). 1903; in-8°.

Fédération archéologique et historique. Compte rendu du Congrès de Bruges, 2 parties.

TOURNAI. *Société historique et archéologique.* Annales, tome VII, 1902.

MEXICO. *Direccion general de estadística.* Censo y division territorial del Estado de Puebla, 1900. In-4°.

— Censo de la Republica Mexicana : extranjeros residentes. 1903; in-8°.

FRANCE.

Lallemand (Léon). Histoire de la charité, tome II : Les neuf premiers siècles de l'ère chrétienne. Paris, 1903; in-8°.

Worms (René). Précis de philosophie, rédigé conformé-

ment aux programmes officiels pour la classe de philosophie, d'après les leçons de philosophie de M. E. Rabier, 2^e édition. Paris, 1903; in-18 (viii-408 p.).

Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient, 3^e année, avril-juin 1903. Hanoï; cah. gr. in-8°.

DUNKERQUE. *Société dunkerquoise*. Mémoires, tome XXXVI, 1902.

CAMBRAI. *Société d'émulation*. Mémoires, tome LV, 1901.

CHAMBERY. *Société d'histoire et d'archéologie*. Mémoires et documents, tome XLI, 1902.

LIMOGES. *Société archéologique*. Bulletin, tome LII, 1903.

ROUEN. *Académie des sciences, belles-lettres et arts*. Précis analytique, 1901-1902.

ABBEVILLE. *Société d'émulation*. Mémoires, tome IV, 1902.

CAEN. *Académie des sciences, arts et belles-lettres*. Mémoires, 1902.

PARIS. *Musée Guimet*. Annales in-8°, tome XI : Histoire du bouddhisme dans l'Inde par Kern, traduite du néerlandais par Gédéon Huet, tome II; tome XV : Du caractère religieux de la royauté pharaonique (Alexandre Moret).

— Annales in-4°, tome XXX, 3^e partie; 1903.

—

ITALIE.

Billia (L.-M.). Della vita e del pensiero di Vincenzo Gioberti. Commemorazioni. Florence, 1903; in-8° (59 p.).

VÉRONE. *Accademia d'agricoltura, ... ed arti*. Atti e Memorie, volume LXXVIII, 1902-1903.

—

PAYS DIVERS.

Olivecrona (Ch. d'). Rapport sur les travaux des tribunaux en Suède et sur l'état des prisons en 1901. Stockholm, 1903; 2 broch. in-4°.

Christensen (William). Dansk Statsforvaltning i det 15. Arhundrede. Copenhagen, 1903; in-8° (xi-749 p.).

Kluyver en Lodewyck. Woordenboek der Nederlandsche taal, deel II, 19^{de} aflevering.

LEYDE. *Maatschappij der Nederlandsche letterkunde*. Volksboeken : History van den reus Gillias. — De Historie van Floris ende Blancefleur. — Die schoone historie van Malegijs. 1903. In-18.



ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.

BULLETIN
DE LA
CLASSE DES LETTRES
ET DES
SCIENCES MORALES ET POLITIQUES
ET DE LA
CLASSE DES BEAUX-ARTS

1903. — N° 11.

CLASSE DES LETTRES
ET DES
SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 9 novembre 1903.

M. le chevalier Éd. DESCAMPS, vice-directeur, occupe le fauteuil.

M. le chevalier EDM. MARCHAL, secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. S. Bormans, T.-J. Lamy, L. Vanderkindere, le comte Goblet d'Alviella, F. vander Ha-

ghen, Ad. Prins, A. Giron, P. Fredericq, G. Kurth, Ch. Mesdach de ter Kiele, H. Denis, G. Monchamp, P. Thomas, Ern. Discailles, Ch. Duvivier, V. Brants, A. Beernaert, C. De Smedt, A. Willems, Jules Leclercq, Ern. Nys, D. Mercier, H. Pirenne, *membres*; Ern. Gosart, J. Lameere, A. Rolin, M. Vauthier, Franz Cumont, J. Vercoullie et G. De Greef, *correspondants*.

CORRESPONDANCE.

M. le chevalier Descamps annonce à la Classe, devant l'Assemblée debout, la perte qu'elle vient de faire en la personne de Théodore Mommsen, qui appartenait à la Section d'histoire et des lettres depuis le 5 mai 1866. Mommsen est mort à Charlottenbourg le 1^{er} novembre, à l'âge de 87 ans.

M. le Secrétaire perpétuel fait savoir qu'il s'est empressé d'adresser à M^{me} veuve Mommsen les condoléances de la Classe.

M. Marchal prononce ensuite l'allocution suivante :

« La Classe salue avec autant d'admiration que de respect le nom du grand historien, l'une des gloires de l'Allemagne, le continuateur de la méthode historique fondée par les Savigny et les Niebuhr, l'auteur de l'*Histoire romaine*, qu'il a établie sur des bases nouvelles et qui immortalisera son nom, enfin le créateur de la méthode critique qui s'est étendue aussi bien aux sciences morales qu'aux sciences sociologiques. »

— M. le chanoine Laminne remercie pour la décision prise par la Classe d'imprimer son travail dans le Recueil in-8° des *Mémoires*.

— Hommages d'ouvrages :

1° *Une réhabilitation scientifique de la Magie*; par le comte Goblet d'Alviella ;

2° *A propos de l'enseignement du droit*; discours par M. Maurice Vauthier à la réouverture solennelle des cours de l'Université de Bruxelles, le 21 octobre 1903;

3° *Les anciennes coutumes albanaises*; par Rod. Dareste, associé;

4° *La question internationale des jeux de bourse en Égypte*; par Em. Vercamer, conseiller à la Cour mixte d'Alexandrie;

5° *Introduction to sociology, part III : General structure of societies*; par G. De Greef (présenté par M. Denis);

6° *Les monopoles d'État et leurs funestes conséquences économiques*, par H. Pascaud.

— Remerciements.

CONCOURS ANNUEL.

La Classe a reçu sept manuscrits en réponse aux questions suivantes du programme de 1904, savoir :

SECTION D'HISTOIRE ET DES LETTRES.

QUATRIÈME QUESTION.

Tournai et le Tournaisis au XVI^e siècle, au point de vue social et politique.

Un mémoire. — Devise : *Pius est Patriæ facta referre labor.* (OVIDE, Tristes.) — Commissaires : MM. Discailles, Duvivier et Pirenne.

SECTION DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

PREMIÈRE QUESTION.

Étudier le rôle des trusts dans l'organisation économique actuelle.

Un mémoire. — Devise : *L'union fait la force.* — Commissaires : MM. Denis, Brants et Waxweiler.

DEUXIÈME QUESTION.

Étudier et classer les causes de guerre dans l'histoire moderne et dans l'histoire contemporaine. Distinguer notamment les causes qui peuvent être légitimes et celles qui sont contraires à la justice ou au droit des gens.

Un mémoire. — Devise : *J'aime le travail, surtout quand il élève un monument à la justice et à la vérité.* — Commissaires : MM. A. Rolin, Nys et le chevalier Descamps.

TROISIÈME QUESTION.

La nature de l'espace, d'après les théories modernes, depuis Descartes.

Un mémoire sans devise. — Commissaires : MM. Mercier, De Greef et de Paepe.

QUATRIÈME QUESTION.

On demande une étude sur les grandes Puissances et le système public international depuis 1814.

Un mémoire. — Devise : *Viribus unitis*. — Commissaires : MM. Nys, de Paepe et le chevalier Descamps.

CINQUIÈME QUESTION.

Exposer et apprécier le déterminisme entendu dans son acception la plus générale et considéré dans ses diverses applications aux sciences naturelles, morales et sociales.

Un mémoire. — Devise : *Les motifs sont mes motifs*. (RENOUVIER.) — Commissaires : MM. Mercier, De Greef et de Paepe.

SIXIÈME QUESTION.

Étudier, dans leurs origines et leurs développements, les coutumes ainsi que la législation relatives au duel, principalement en Belgique.

Un mémoire. — Devise : *Honneur ! que de crimes se commettent en ton nom !* — Commissaires : MM. La-meere, De Smedt et le chevalier Descamps.

COMMUNICATIONS ET LECTURES.

Note sur le nom de Lambert Patras (1); par G. Kurth,
membre de l'Académie.

Les conclusions de mon mémoire sur Renier de Huy et Lambert Patras n'ont pas été contestées, et je me persuade qu'elles ne le seront pas. Renier, si je ne me trompe, est rentré définitivement en possession de la gloire méritée par son chef-d'œuvre, et Lambert Patras dans le néant.

Il est toutefois un point de ma démonstration qui restait obscur, et que je demande la permission d'éclaircir. Je veux parler du nom de Lambert Patras, qui est, comme je l'ai dit, une invention de Jean d'Outremeuse. Je croyais que ce dernier avait tout bonnement pris *le nom d'un port pour un nom d'homme*, comme dit La Fontaine, et je ne me préoccupais pas autrement de la bizarre fantaisie qu'il avait eue d'affubler son héros d'un vocable qu'il était allé chercher si loin. Je me trouve en mesure de montrer aujourd'hui qu'en réalité il n'a pas dû aller si loin, et que sa fiction est plus logique et plus réfléchie qu'on ne pourrait le croire à première vue.

Notre honorable Secrétaire perpétuel a bien voulu attirer mon attention sur un fondeur lorrain du nom de

(1) Voir *Bull. de l'Acad. roy. de Belgique* (Classe des lettres, etc.), 1903, n° 8, p. 519.

Guillaume Poitras, qui vivait en 1396, et qui est dit du bourg de Sainte-Marie (1). Il s'agirait, d'après M. Maxe-Werly, auquel M. le chevalier Marchal emprunte son renseignement, de Sainte-Marie-aux-Chênes dans le bailliage de Briey, localité pas trop éloignée de Dinant.

Or, si ce nom de Poitras (que Jean d'Outremeuse a fort bien pu lire Patras) est un nom de famille existant, il n'y a aucune raison pour croire que celui de Lambert Patras est inventé, et, par conséquent, un des arguments invoqués contre la réalité historique de cet artiste disparaît. M. le chevalier Marchal est donc disposé à sauver le nom de Lambert Patras, en se bornant à en rectifier légèrement l'orthographe.

L'objection est ingénieuse, mais, loin d'ébranler ma thèse, le fait signalé par notre honorable confrère me paraît lui apporter une nouvelle confirmation, ainsi qu'on va le voir.

Et d'abord, Guillaume Poitras a bien existé. C'était un contemporain de Jean d'Outremeuse. Il était originaire, non de Sainte-Marie-aux-Chênes, près de Briey, comme M. Maxe-Werly a induit M. le chevalier Marchal à le croire, mais, comme le suppose avec infiniment de vraisemblance M. Léon Germain, « de Sainte-Marie, près de Chaumont en Bassigny, pays par excellence des fondeurs lorrains (2) ». Nous connaissons le nom, la date et

(1) Cité par M. Maxe-Werly, d'après une communication de M. Léon Germain, dans *Réunion des Sociétés des beaux-arts des départements*, XXIII^e session (1899), p. 249.

(2) Je reproduis les termes de la communication qu'a bien voulu me faire à ce sujet M. Léon Germain, que je m'empresse de remercier de son obligeance. Dans une seconde lettre, datée de Nancy le

la patrie de cet artiste par l'inscription de la célèbre bancloche de Toul, suspendue autrefois dans la tour de l'église Saint-Gengoult en cette ville, et où l'on lisait :

Gengoult ay nom, cloche touloise,
 Qui trois mille et cinq cens poise.
 L'an mil trois cens quatre vingt et seize
 Au mois d'avril fuy icy assise
 Par maitre Guillaume Poitras
 Du bourg Sainte Marie. Deo Gratias (1).

Ce qui nous intéresse dans l'histoire de ce maitre, c'est qu'elle nous permet de constater qu'à l'époque où vivait Jean d'Outremeuse, il a existé en Lorraine un artiste du métal, nommé Guillaume Poitras, et que notre vieux romancier a dû entendre parler de lui.

Dès lors, tout s'explique, et nous tenons l'origine du nom qu'il a jugé convenable de donner à l'auteur des fonts baptismaux de Saint-Barthélemy. Jean d'Outremeuse a l'habitude d'inventer parallèlement à la réalité, si je puis m'exprimer ainsi; il imagine un siège de Milan en 1112, mais il le calque sur le siège véritable de cette ville en 1164; il invente le nom du comte de Juliers, père de l'évêque Alexandre I^{er} de Liège, mais c'est un nom de comte qu'il lui donne (2); il invente le

10 octobre, M. Léon Germain ajoute : « Mon opinion au sujet du Bassigny est confirmée par ceci : j'ai une note de M. Farnier, fondeur de cloches, qui s'occupe de l'histoire de son art; elle me signale « Étienne Guiot de Sainte-Marie, diocèse de Langres, qui fit en 1398 la cloche de l'horloge de Notre-Dame de Montpellier ». M. Farnier ajoute : Sainte-Marie est située près de Bourmont.

(1) LÉON GERMAIN, *Anciennes cloches lorraines* (Nancy, 1885), p. 9; LE MÊME, *Mélanges historiques sur la Lorraine* (Nancy, 1889), p. 91.

(2) Voir mon précédent mémoire (*Bull. de l'Acad. roy. de Belgique* [Classe des lettres, etc.], n° 8, 1903).

nom du fondeur qui a fait le chef-d'œuvre de Saint-Barthélemy, et, encore une fois, c'est un nom de fondeur dont il le gratifie. Et ainsi s'explique également qu'il lui ait attribué à la fois un prénom et un nom de famille, contrairement à la vraisemblance historique : Lambert n'est, dans sa pensée, que le pendant liégeois de Guillaume. Il ne me déplait pas d'avoir eu l'occasion de démontrer ainsi le mécanisme des fictions de notre vieux romancier, et montré de quelle manière il fonctionne. Je ne nie pas qu'il y ait une certaine ingéniosité dans le procédé. Le nom inventé devait emprunter sa vraisemblance au nom réel, et la fable trouvait un contrefort dans la réalité. Cela est tellement vrai, qu'en 1891, au Congrès archéologique de Bruxelles, M. Léon Germain attirait l'attention des érudits sur la parenté des noms de Lambert Patras et de Guillaume Poitras. « Ce dernier nom, disait-il, ne serait-il pas une altération de Patras, produit soit par un vice de prononciation, soit par une erreur de transcription (1) ? »

Cette conjecture, qui fait honneur à la perspicacité de son auteur, se trouve aujourd'hui confirmée, bien que dans un autre sens. Ce n'est pas le nom de Poitras qui est une altération de celui de Patras, comme on devait nécessairement le croire tant que l'authenticité de ce dernier n'était pas mise en question ; c'est au contraire Poitras dont Jean d'Outremeuse a fait son imaginaire Patras.

La parenté signalée par M. Léon Germain est réelle ; seulement, c'est la parenté de deux noms, et non plus celle de deux personnages.

(1) *Congrès archéologique et historique de Bruxelles*, 1891, p. 448.

Les conséquences de l'évangélisation par Rome et par Byzance sur le développement de la langue maternelle des peuples convertis (1); par Paul Fredericq, membre de l'Académie.

On sait que le christianisme s'est d'abord répandu assez rapidement dans les pays baignés par la mer Méditerranée. L'unité de l'empire romain facilita cette expansion. Dans la partie orientale du bassin de la Méditerranée dominait la langue grecque. C'est en grec qu'on y prêcha la doctrine nouvelle. Les livres du Nouveau Testament nous sont parvenus dans cette langue, et, même avant l'ère chrétienne, la Version des Septante avait déjà mis à la portée du monde hellénique toute la littérature hébraïque de l'Ancien Testament (2). Dans le bassin occi-

(1) Je suis très ignorant en histoire byzantine. Aussi n'est-ce qu'avec une défiance extrême que j'ose soumettre au lecteur les réflexions qui suivent. Elles m'ont été suggérées par une étude, trop superficielle d'ailleurs, du développement des littératures germaniques et slaves à leurs débuts.

(2) Voir AD. DEISSMANN, *Die Hellenisierung des semitischen Monotheismus* dans les *Neue Jahrbücher für das klassische Altertum*, 1903, VI, 3. On y lit, p. 161 : « Die Welt hat auf diese Sprache (Weltgriechisch) gewartet, denn sie wartete auf die Weltreligion. Ohne die Weltsprache würde die Weltreligion eine historische Unmöglichkeit gewesen sein. Durch die Weltsprache wurden der Weltreligion die Wege geebnet von ihrer semitischen Heimat in die nichtsemitische Welt des Mittelmeerbeckens. Die eine Sprache diente dem einen Gott. Für die künftige Weltmission des Christentums ist die vorchristliche durch die hellenistische Weltsprache ermöglichte Hel-

dental de la Méditerranée, où le latin était la langue commune, la *Versio itala* et, à la fin du IV^e siècle, la *Vulgata* de saint Jérôme mettent aux mains des fidèles les deux parties de la Bible. De part et d'autre, les Pères grecs et les Pères latins de l'Église naissante continuèrent le développement de la littérature religieuse. En Orient, les missionnaires propageaient la doctrine chrétienne en prêchant l'Évangile en grec; en Occident, au moyen du latin; et dans les deux sphères de l'empire romain, la grande masse des populations se convertissait sans qu'on eût à vaincre de sérieuses difficultés de langage.

Peu à peu, le grec était devenu ainsi la langue liturgique de l'Église d'Orient et le latin celle de l'Église d'Occident.

Mais, dès qu'il s'agit d'amener au christianisme les barbares de langue germanique ou de langue slave, un nouveau problème linguistique se posait.

Pour gagner ces païens, qui ne parlaient ni n'entendaient le grec ni le latin, il fallait que les missionnaires se missent à apprendre les idiomes des peuples à convertir. C'est ce que font encore sous nos yeux les missionnaires catholiques et protestants qui évangélisent les Peaux-Rouges de l'Amérique ou les nègres du Congo.

lenisierung des semitischen Monotheismus die unentbehrliche Vorarbeit; » — et p. 176 : « Die Hellenisierung des semitischen Alten Testaments ist die Hellenisierung des semitischen Monotheismus. Ohne die Septuaginta wäre die Gotteswanderung vom Berge Zion nach Alexandrien, Ephesus, Athen, Rom, Trier undenkbar. Ohne die Septuaginta wäre Philo von Alexandrien nicht gekommen. Ohne die Septuaginta und die von den Septuagintagemeinden in die Welt ausgestreuten Samenkörner des Monotheismus würde die Weltmission des Septuagintachristen Paulus von Tarsus nicht erfolgt sein. »

Mais dans quelle mesure la langue maternelle des nouveaux convertis serait-elle employée dans l'œuvre de l'évangélisation?

Rome et Byzance ne résolurent pas le problème de la même façon. De là, si je ne me trompe, des conséquences importantes qui ont été trop négligées par les historiens, pour autant que je sache.

Les missionnaires de l'Église latine qui avaient converti les provinces de l'empire où se parlait le latin, s'étaient habitués à considérer cette langue comme la langue liturgique définitive. Certes, ils eurent soin d'apprendre les idiomes germaniques pour prêcher la foi nouvelle aux Germains, quand ceux-ci affluèrent à leur tour dans l'empire d'Occident démembré ; mais ils célébraient tous les offices du culte en latin, administraient les sacrements dans cette langue et l'enseignaient aux fidèles comme le moyen le plus efficace de pouvoir approfondir les mystères de leur religion, dont toute la littérature sacrée était en langue latine.

Partout où l'Église d'Occident évangélise des Germains, il se produit ainsi un phénomène linguistique bizarre et presque contre nature. La langue maternelle du peuple n'est pas la langue de l'Église ; au-dessus de l'idiome qui se parle au foyer domestique, vient se placer la langue latine, langue de la Foi, bientôt aussi langue de la science et de la politique, langue qui, par excellence, s'emploie pour exprimer tout ce qu'il y a d'élevé et d'important dans la pensée humaine et dans la vie sociale. Par le fait de la conversion au christianisme, la langue maternelle germanique est réduite au rôle de Cendrillon, accroupie humblement devant l'âtre de la famille, tandis que le latin trône à l'église, dans les palais des rois et

des grands, dans les écoles supérieures, dans toutes les régions suprêmes. Ajoutez à cela que les missionnaires s'efforçaient naturellement d'extirper la littérature nationale païenne, antérieure à la conversion et qui menaçait celle-ci de retours dangereux. Cette littérature païenne, étant orale, ne put, d'ailleurs, soutenir une lutte inégale contre la littérature latine écrite.

Les Germains, en se convertissant au christianisme, s'habituerent ainsi à exprimer en latin leur pensée dans ce qu'elle avait de plus relevé et à considérer leur propre langue maternelle comme indigne de servir à ce noble usage. En un mot, les peuples germaniques, par suite de leur conversion, se trouvèrent placés pendant plusieurs siècles dans cette situation hautement regrettable qu'on rencontre encore de nos jours dans certains pays où, par le fait de causes historiques exceptionnelles, l'aristocratie parle et écrit une autre langue que les masses populaires.

De ces deux langues superposées, c'est la langue maternelle du plus grand nombre qui est sacrifiée ou tout au moins paralysée dans son expansion normale. Entre les classes supérieures, plus instruites et plus cultivées, et le gros de la nation resté fruste, il n'y a pas cet entrecours incessant, si bienfaisant et si indispensable au progrès, qui agit librement et efficacement chez les nations placées dans des conditions naturelles d'hygiène linguistique, si l'on peut dire, grâce à une langue maternelle unique et la même pour les grands et les petits, pour le savant comme pour l'ignorant (1).

(1) Sous nos yeux, ces situations linguistiques anormales pèsent lourdement sur le développement intellectuel des populations flamandes de la Belgique et de la France, des Bas-Bretons de la France, des Esthoniens des provinces baltiques de la Russie, etc.

Déjà au moyen âge, on semble avoir entrevu parfois le danger d'un tel état de choses. Ainsi, dans la Grande-Bretagne, où l'évangélisation s'est produite sous une forme assez différente de celle des autres pays d'Occident, la langue anglo-saxonne n'a pas été complètement réduite en servitude par le latin. L'idiome de Rome, phénomène unique chez les Germains, n'y avait pas absolument supplanté la langue nationale germanique comme langue officielle; en outre, la littérature nationale restait partiellement en honneur. Au VII^e siècle, sur l'ordre de ses supérieurs ecclésiastiques, le moine Caedmon chantait en anglo-saxon la création, l'histoire d'Israël, la vie du Christ, le jugement dernier, les tourments de l'enfer et les joies du paradis; et le plus grand des savants chrétiens de l'Angleterre au VIII^e siècle, Bédâ le Vénérable, tout en écrivant beaucoup en latin, aimait sa langue maternelle, portait intérêt aux chansons du peuple et terminait sur son lit de mort une traduction anglo-saxonne de l'Évangile selon saint Jean.

De même Charlemagne, qui avait essayé de composer une grammaire de la langue franque, fit recueillir les épopées nationales des Germains. Après lui, lorsque la lourde épée du grand empereur eut importé de vive force le christianisme chez les Saxons du Nord de la Germanie et leur eut imposé une sorte de baptême sanglant, le propre fils du conquérant chrétien, Louis le Pieux, comprit, au IX^e siècle, que le glaive du guerrier et le latin du prêtre ne pouvaient seuls opérer une conversion durable; et il chargea un poète national de composer en saxon deux grands ouvrages de propagande religieuse, destinés à mettre les nouveaux convertis encore frémissants en contact avec l'Ancien et le Nouveau Testament qu'on leur

présenterait dans une adaptation foncièrement germanique. De là le *Heliand* (environ 6,000 vers), qui nous est parvenu intact, et le poème sur l'Ancien Testament, dont M. le Prof^r Zangemeister a retrouvé par un heureux hasard, en 1894, quelques fragments (357 vers) dans un manuscrit du Vatican.

Ajoutons-y encore les traductions de prières, les formulaires religieux, les petits abrégés populaires qui, on peut l'admettre sans hésiter, accompagnèrent nécessairement et partout l'œuvre d'évangélisation de Rome chez les peuples germaniques.

Exceptionnellement même, on rencontre quelques tentatives plus importantes faites dans cet esprit ; ainsi, à la fin du X^e siècle et au commencement du XI^e siècle, on eut à l'abbaye de Saint-Gall en Suisse, pour le haut-allemand, l'école de traductions en prose vulgaire dont Notker († 1022) fut le chef.

Mais toutes ces exceptions confirment la règle. Il n'en reste pas moins indéniable que l'Église de Rome a imposé aux nations germaniques, ainsi qu'aux peuples romans, sa langue liturgique comme l'expression supérieure par excellence, et que partout les langues maternelles, refoulées au second rang, ont mis une série de siècles à reconquérir leur place naturelle. Pendant tout le moyen âge, presque toutes les grandes pensées, presque tous les grands ouvrages de l'Occident ont été écrits dans cette langue étrangère internationale au détriment des langues nationales. Les humanistes du XV^e et du XVI^e siècle, au moment où le latin allait enfin devoir céder le pas aux langues vivantes, vinrent à leur tour retarder son arrêt de mort. Érasme, le roi intellectuel de la première moitié du XVI^e siècle, n'écrivit qu'en latin et

méprise de tout son cœur sa langue maternelle néerlandaise. Thomas Morus daigne employer l'anglais pour certains de ses écrits, mais son ouvrage principal est l'*Utopia*. Même au XVII^e et au XVIII^e siècle, le latin est encore la langue internationale des savants et des penseurs. Lord Francis Bacon écrit son célèbre *Novum organum scientiarum* en 1620, Grotius son beau traité *De jure belli et pacis* en 1613, Spinoza son *Ethica* vers 1670, Leibnitz sa *Monadologia* en 1714, etc. Le latin n'a été chassé définitivement des universités de l'Occident que vers le milieu du XIX^e siècle, après avoir ravi aux littératures nationales, pendant plus d'un millier d'années, des centaines de grands artistes et de grands penseurs qui auraient singulièrement contribué à leur essor et à leur éclat.

Certes, on peut bénir cet emploi du latin au point de vue de la diffusion internationale des idées et des découvertes scientifiques. On peut même le regretter, comme d'aucuns ne s'en cachent pas de nos jours. Il n'en reste pas moins certain que l'épanouissement des littératures germaniques et romanes en a été retardé et paralysé pendant un temps énorme et dans une mesure extrême, grâce aux principes linguistiques appliqués systématiquement dans son évangelisation par l'Église de Rome.

Tout autre fut, dès l'origine, l'attitude adoptée par l'Église grecque d'Orient. Jamais elle n'imposa le grec aux nouveaux convertis; toujours elle laissa libre carrière à leurs idiomes nationaux.

Dès le IV^e siècle, elle évangelise dans leur langue les Goths arrêtés un moment sur sa frontière du Danube, et leur apôtre Wulfila traduit dans leur langue toute la Bible. Des 550 pages que remplissait cette œuvre monu-

mentale, 177 feuillets subsistent encore dans le célèbre *Codex argenteus*, conservé à la Bibliothèque de l'Université d'Upsal en Suède. Des fragments d'autres manuscrits de cette traduction se trouvent à Milan, à Turin et à Wolfenbüttel. Mais, passés bientôt après en Occident, les Goths y subissent le sort des autres Germains : leur langue et leur littérature furent définitivement étouffées par le latin en Espagne et en Italie.

Le flot des barbares s'étant détourné vers l'Ouest, ce n'est qu'au VIII^e et au IX^e siècle qu'ils débordent de nouveau sur la frontière du Danube et que l'Église de Byzance reprend contact avec eux. A ce moment, ce sont les Slaves qui menacent l'empire d'Orient. Comme au temps de Wulfila, Byzance envoie au IX^e siècle ses missionnaires qui évangélisent les Bulgares et les Serbes dans leurs idiomes et donnent l'essor à la traduction slave de la Bible, des Pères de l'Église grecque, des encyclopédies et des chroniques, de toute la littérature sacrée et profane du christianisme oriental. La perte de la littérature païenne nationale, étouffée par l'Évangile, est ainsi largement compensée par ce flot imposant de traductions. De nos jours le savant slaviste Jagitch a pu dire sans exagération qu'aucune littérature occidentale ne présenta avant longtemps un si énorme bagage d'œuvres bibliques, liturgiques et théologiques empruntées aux Grecs, et ces traductions conduisirent avant peu à des œuvres originales et enfantèrent un prompt épanouissement littéraire en langue slave. En effet, dès le X^e siècle, moins de cent ans après l'évangélisation, la littérature bulgare eut, sous le tzar Siméon (892-927), son « âge d'or ». On sait que cette admirable

expansion intellectuelle et politique des Bulgares fut noyée dans le sang dès le commencement du XI^e siècle, par l'empereur byzantin Basile II, surnommé le massacreur de Bulgares (Bulgaroctone). A partir de ce moment, l'histoire de ce peuple slave n'est qu'une longue suite de désordres et de désastres jusqu'à la soumission au joug des Turcs (XIV^e siècle). La littérature nationale, un instant si brillante, ne se releva plus.

Mais déjà l'Église de Byzance venait de convertir au christianisme une autre nation slave, les Russes, dont la capitale Kiev n'était pas très éloignée de Constantinople et était facilement accessible par eau, en traversant la mer Noire et en remontant le Dniéper. Wladimir, le souverain russe, se fait baptiser vers 990; aussitôt l'Église chrétienne accepte en Russie la langue nationale pour les offices du culte et commence un vaste travail de traductions sacrées et profanes, comme en Bulgarie.

Or, tandis que la littérature bulgare a péri en grande partie et que son efflorescence superbe au X^e siècle ne nous est attestée que par des témoignages indirects, beaucoup des principaux ouvrages de cette littérature russe chrétienne sont arrivés jusqu'à nous et permettent de juger du prodigieux essor que prend chez les barbares la langue maternelle, vivifiée par le contact de l'Évangile et de la civilisation antique, quand elle n'est pas surplombée par le latin liturgique comme en Occident. Ainsi que le fait observer M. E. Denis (1), à cette époque « Byzance était restée le dernier asile de la culture gréco-

(1) Voir E. DENIS, *Les États slaves du XI^e au XII^e siècle*, dans E. LAVISSE et A. RAMBAUD, *Histoire générale*, t. I, p. 739. (Paris, 1893.)

latine, et la Russie dut à ses relations étroites avec elle *une sorte d'avance sur le reste de l'Europe* », surtout en matière littéraire.

Lisez le discours sur l'Ancien et le Nouveau Testament du métropolitain Hilarion, qui vivait à Kiev vers 1050, et vous y trouverez un éloge de saint Wladimir, dont l'ampleur et la majesté évoquent vaguement, malgré sa naïveté, le souvenir des oraisons funèbres de Bossuet. C'est un écho des homélies des pères de l'Église grecque. Au XII^e siècle, la Chronique attribuée au moine Nestor offre quelques pages écrites en style épique et dignes d'être comparées aux plus belles chansons de geste de l'Occident. A la même époque, Wladimir Monomaque, qui fut grand-prince de Kiev jusqu'en 1125, écrit pour ses enfants une *Instruction* en phrases courtes, incisives, d'un style presque biblique. Son contemporain l'hégoumène (abbé) Daniel nous a laissé un récit de son pèlerinage en Terre-Sainte au commencement du XII^e siècle, à l'époque où Baudouin, frère de Godefroid de Bouillon, était roi de Jérusalem. Quelles admirables pages que celles où il décrit le miracle traditionnel de la lumière céleste descendant sur le Saint-Sépulchre à l'aurore du jour du Samedi-Saint ! Pierre Loti, dans son livre célèbre *Jérusalem*, n'a rien écrit de plus émouvant ni de plus coloré. Ajoutez-y les belles homélies de l'archevêque Cyrille Bouche-d'Or († 1185), pleines des échos de l'éloquence des grands Pères de l'Église grecque. Et tout cet épanouissement littéraire n'a mis que deux cents ans à se produire ; et toutes ces œuvres sont en prose, la caractéristique des littératures adultes. Par contre, les littératures occidentales, après une évangélisation qui remontait aux premiers siècles de l'ère chrétienne, ne connurent

les bégaiements de leur prose littéraire qu'au XIII^e ou même, pour la plupart, au XIV^e siècle.

On le sait, ce bel épanouissement littéraire de la Russie fut étouffé par les invasions tartares du XIII^e et du XIV^e siècle, et la littérature russe primitive exhale son chant du cygne au XIV^e siècle dans l'admirable récit épique en prose de la *Zadonstchina*, qui célèbre la bataille de Koulikovo (1380).

Mais le fait qu'aucune langue liturgique étrangère n'écrasait la langue maternelle, a produit ici de nouveau tous ses fruits; la langue nationale atteint d'un bond et avec une rapidité surprenante à une maturité qui exige des siècles de lutttes et de tâtonnements en Occident.

L'histoire littéraire des Slaves qui furent évangélisés non par Byzance, mais par Rome, vient confirmer ma thèse et constitue une sorte de contre-épreuve qui ne manque pas d'éloquence.

Il semble bien que les Slaves de Bohême, de Moravie et de Pologne aient été primitivement visités par les missionnaires grecs. La légende envoie même Cyrille et Méthode au milieu d'eux pour y jeter les bases de la conversion (1).

Mais bientôt les apôtres de l'Église d'Occident, partis à la fois du Rhin et des évêchés de Passau, de Salzbourg et de Ratisbonne, y supplantèrent l'Église grecque et rattachèrent définitivement les Tchèques et les Polonais à Rome.

(1) Voir VATROSLAV JAGIC, *Zur Entstehungsgeschichte der Kirchen-slawischen Sprache*, dans les *Denkschriften der Kais. Akademie der Wissenschaften, philos.-histor. Classe*, de Vienne, 1902, XLVII, pp. 4 et suiv.

Leur littérature nationale subit aussitôt le joug du latin liturgique et ne peut s'épanouir librement. Longtemps le développement religieux, intellectuel, scientifique et littéraire s'y fait dans la langue de Rome, et ce n'est qu'après les peuples romans et les peuples germaniques que ces Slaves catholiques arrivent à posséder enfin à leur tour une littérature nationale dans leur langue maternelle.

A ces exemples viennent s'ajouter ceux que nous offrent les littératures nationales dans la partie orientale de l'Église grecque.

La littérature syriaque doit son origine à l'évangélisation de la Mésopotamie. Édesse devint bientôt un grand centre d'études religieuses et scientifiques. La langue araméenne de la Mésopotamie fut élevée au rang de langue littéraire et adoptée par tous les Syriens depuis les bords de la Méditerranée jusqu'à l'Arabie et au golfe Persique. La littérature syriaque a fleuri du II^e au XIII^e siècle et elle compte, outre les livres sacrés et les ouvrages religieux, en partie traduits de l'hébreu ou du grec, un grand nombre d'écrits originaux, et parmi eux des œuvres scientifiques, philosophiques et historiques, telles que les célèbres chroniques de Mar Michel, patriarche jacobite (en 1170), et de Bar Hebraeus (XIII^e siècle). Même elle nous offre des ouvrages grecs de l'antiquité païenne et des auteurs hérétiques, dont l'original est perdu, mais dont nous avons conservé une traduction syriaque (1).

Chose curieuse, l'Égypte, si profondément hellénisée

(1) R. DUVAL, *Anciennes littératures chrétiennes*, t. II : *La littérature syriaque*, pp. 4 et suiv. (Paris, 1899.)

depuis les Ptolémées, ne fut pas traitée autrement par l'Eglise grecque, qui ne songea pas à imposer sa langue aux populations rurales et aux classes inférieures qui continuaient à parler le copte. Sans être aussi riche que la littérature syriaque, la littérature copte comprend cependant un grand nombre d'écrits religieux et de traductions du grec (1).

Enfin, la littérature arménienne est née et s'est développée de la même manière. On sait qu'elle est extrêmement importante. Là aussi l'Eglise grecque, au lieu de retarder le développement littéraire de la langue du peuple, l'a favorisé par ses traductions qui furent le point de départ d'un épanouissement remarquable (2).

Tous ces témoignages concordants ne montrent-ils pas d'une manière éloquente combien les méthodes diverses de Rome et de Byzance (3) ont influé sur la naissance et le développement des littératures nationales?

De nos jours, sous nos yeux, les missionnaires catholiques et les missionnaires protestants appliquent encore les deux méthodes dans leur évangélisation des sauvages. Les apôtres de l'Eglise romaine apportent le latin comme langue liturgique et ne traduisent que les prières et les instructions religieuses indispensables. Au con-

(1) *Encyclopaedia Britannica*, vol. VI, au mot *Copts*.

(2) Voir HERZOG et HAUCK, *Real-Encyklopädie* au mot *Armenien*. C'est notre savant confrère, M. Frantz Cumont, qui a appelé mon attention sur les littératures syriaque, copte et arménienne.

(3) En parlant de Byzance, pour désigner l'Eglise d'Orient, je n'oublie pas que les patriarchats d'Alexandrie et d'Antioche ont partagé avec celui de Constantinople la direction du christianisme oriental, tandis que le siège de Rome a fini par dominer seul en Occident.

traire, les missionnaires protestants s'empressent d'offrir aux nouveaux convertis une Bible complète, ou tout au moins un Nouveau Testament, traduit dans leur langue et imprimé aux frais de la Société biblique de Londres, qui en a édité dans une infinité de patois sauvages.

Peut-être, lorsqu'une couple de siècles se sera écoulée depuis cette évangélisation contemporaine, pourra-t-on constater chez les tribus incultes rattachées sous nos yeux à l'Évangile des phénomènes littéraires analogues à ceux que les méthodes de Rome et de Byzance ont amenés au moyen âge en Occident et en Orient.

Quoi qu'il en soit de cette dernière hypothèse, il me paraît incontestable que la méthode linguistique d'évangélisation adoptée par Rome a été l'une des causes principales du très lent développement des littératures modernes de l'Occident, tandis que la méthode inverse, suivie par l'Église de Byzance, a précipité au contraire l'épanouissement des littératures slaves.

Leurs destinées auraient peut être été extraordinairement brillantes, si les Slaves n'avaient porté presque seuls tout le poids et toutes les malédictions des invasions asiatiques, dont ils préservèrent l'Occident par leur propre écrasement temporaire.

COMITÉ SECRET.

La Classe s'occupe, en comité secret, de l'exposé des titres des candidats présentés pour les places vacantes.



CLASSE DES BEAUX-ARTS.

Séance du 5 novembre 1903.

M. G. HUBERTI, directeur.

M. le chevalier EDM. MARCHAL, secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. le comte J de Lalaing, *vice-directeur*; Éd. Fétis, F.-A. Gevaert, Th. Radoux, G. De Groot, Gustave Biot, H. Hymans, Th. Vinçotte, Max. Rooses, J. Robie, A. Hennebicq, Éd. Van Even, Ch. Tardieu, J. Winders, Ém. Janlet, H. Maquet, Ém. Mathieu, Eug. Smits, G. Bordiau, Xav. Mellery, *membres*; L. Solvay et Julien Dillens, *correspondants*.

MM. Edg. Tinel, L. Lenain et Léon Frédéric ont motivé leur absence.

CORRESPONDANCE.

M. le Ministre de l'Agriculture transmet une copie du procès-verbal du jugement du grand concours de composition musicale de cette année :

Premier prix, à l'unanimité : Albert Dupuis, de Verviers ;

Second prix, à l'unanimité : Louis Delune, à Bruxelles, et par six voix sur sept à Charles Radoux, de Liège ;

Mention honorable : Raymond Moulaert, de Bruxelles, et Édouard Criel, de Gand.

La proclamation de ces résultats aura lieu en séance publique de la Classe.

— Le même Ministre envoie le premier rapport semestriel (avec planches de croquis) de la quatrième année d'études à l'étranger de M. Jh. Evrard, premier prix du grand concours d'architecture en 1899.

— Renvoi à MM. Bordiau, Janlet et Winders.

RAPPORTS.

MM. De Groot, Vinçotte et Dillens donnent une appréciation favorable sur les bustes en marbre de Mathieu Leclercq, exécuté par M. Namur; De Keyser, exécuté par M. Gilis, et J.-C. Houzeau, exécuté par M. Gobert, pour la galerie des bustes des académiciens décédés. Cet avis sera transmis à M. le Ministre de l'Agriculture.

JUGEMENT DU CONCOURS ANNUEL (1903).

ART APPLIQUÉ.

La Section d'architecture et la Section de musique donnent communication de leurs rapports sur les résultats du concours annuel d'art appliqué pour 1903. La Classe se prononcera dans sa séance du jeudi 26 novembre prochain.

COMITÉ SECRET.

La Classe prend connaissance des listes des candidatures proposées pour les places vacantes dans la Section de peinture et dans la Section des sciences et des lettres.

CLASSE DES BEAUX-ARTS.

Séance du 26 novembre 1903.

M. G. HUBERTI, directeur.

M. le chevalier EDM. MARCHAL, secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. le comte J. de Lalaing, *vice-directeur*; F.-A. Gevaert, Th. Radoux, G. De Groot, Gustave Biot, H. Hymans, Th. Vinçotte, Max. Rooses, J. Robie, A. Hennebicq, Ch. Tardieu, J. Winders, Ém. Janlet, H. Maquet, Ém. Mathieu, Edgar Tinel et Xav. Mellery, *membres*; L. Solvay et Ern. Acker, *correspondants*.

MM. G. Bordiau, membre titulaire, Jan Blockx, L. Frédéric, J. Dillens, correspondants, motivent leur absence par lettres.

CORRESPONDANCE.

M^{me} Stallaert annonce la mort de son mari, Joseph Stallaert, membre de la Section de peinture, décédé à Ixelles, le 24 novembre courant, à l'âge de 78 ans.

Les funérailles ont été fixées au samedi 28 novembre, à 2 heures et demie.

M. le Directeur adresse à la mémoire du défunt l'hommage des sentiments de l'Académie et ajoute que les

regrets de celle-ci seront exprimés à M^{me} veuve Stallaert par une lettre de M. le Secrétaire perpétuel.

M. Huberti ajoute que M. le comte J. de Lalaing, vice-directeur, a bien voulu accepter de parler aux funérailles, un empêchement ne lui permettant pas de remplir cette mission qui lui incombait comme Directeur.

— M. Carton de Wiart, secrétaire du cabinet du Roi, exprime les regrets de Sa Majesté de ne pouvoir assister à la séance publique de la Classe.

MM. les Ministres de l'Agriculture, des Affaires étrangères, de l'Industrie et du Travail expriment les mêmes regrets.

— M. le Ministre de l'Agriculture envoie, pour la bibliothèque de l'Académie, un exemplaire de la trentième livraison des œuvres de Grétry : *La Rosière de Salency*, pastorale en trois actes.

--- Remerciements.

JUGEMENT DU CONCOURS ANNUEL ET PRÉPARATIFS
DE LA SÉANCE PUBLIQUE.

La Classe procède, en comité secret, au jugement de son concours annuel pour l'art appliqué. La proclamation des résultats aura lieu en séance publique.

— M. Huberti, directeur, donne lecture du discours qu'il se propose de prononcer dans la même séance.



CLASSE DES BEAUX-ARTS.

Séance publique du dimanche 29 novembre 1903.

M. G. HUBERTI, directeur.

M. le chevalier EDM. MARCHAL, secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. le comte J. de Lalaing, *vice-directeur*; Th. Radoux, G. De Groot, Gustave Biot, H. Hymans, Th. Vinçotte, J. Robie, A. Hennebicq, Ch. Tardieu, J. Winders, Ém. Janlet, H. Maquet, Ém. Mathieu, Edgar Tincl, *membres*; Florim. van Duyse, L. Solvay et Léon Frédéric, *correspondants*.

Assistent à la séance :

CLASSE DES SCIENCES. — MM. Léon Fredericq, *vice-directeur*; G. Dewalque, C. Malaise, Alfr. Gilkinet, G. Van der Mensbrugghe, M. Mourlon et Alb. Lancaster, *membres*; P. Francotte, *correspondant*.

CLASSE DES LETTRES ET DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — MM. T.-J. Lamy, A. Giron, Paul Fredericq, G. Monchamp, Jules Leclercq, *membres*; Ern. Gossart, *correspondant*.

M. le Ministre de l'Intérieur exprime par écrit ses regrets de ne pouvoir assister à la séance.

La séance s'ouvre par le discours de M. Huberti, directeur ; il a pour titre :

LA ROUTINE.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Le suffrage de mes confrères de l'Académie qui m'appela à l'honneur de présider cette année leurs réunions, ne fit malheureusement pas de moi un orateur !

« L'usage antique et solennel » veut pourtant que le directeur de la Classe des beaux-arts force l'auditoire de la séance publique à l'écouter pendant un temps plus ou moins long. Je m'incline devant cet usage... j'allais dire devant cette routine, mais je me venge, en prenant à partie la routine elle-même, qui dirige en général les actes de l'humanité moyenne, et dont le culte, qu'il s'appelle mode, us, coutume, habitude, voire même tradition, n'en répond pas moins tout entier à l'impitoyable étymologie de Littré, qui dit dans son dictionnaire de la langue française : « routine, diminutif de route, proprement petite route qu'on prend, toujours la même, par habitude ».

Mais, en abordant devant vous ce vaste sujet, je n'ai pas l'intention, rassurez-vous, de le traiter dans toute son étendue ; je me bornerai à l'étudier dans l'éducation en général, puis en particulier dans celle du musicien, car la routine exerce son influence néfaste sur toutes les branches de l'activité humaine.

Examinons d'abord son rôle dans l'éducation.

Le point de départ de toute éducation semble devoir être l'étude du sujet à élever, la recherche de ses aptitudes, le souci de démêler sa nature aux points de vue moral et physique. Se trouve-t-on en présence d'une nature calme, froide, de sentiments paisibles, ou bien en face d'une nature ardente, passionnée? Dans le premier cas, celui d'une nature froide, le tempérament agira beaucoup moins sur le caractère que dans le second, où la nature sera toute-puissante. Le calme bien dirigé peut engendrer la réflexion, la pondération des idées; la passion amène avec elle l'audace, la tendance à risquer de grandes choses; la passion ne réfléchit pas, elle brise les obstacles, ne voit que le but à atteindre; elle se trompe souvent, mais réussit aussi, plus souvent peut-être.

« Les hommes façonnent l'esprit de leurs enfants, » comme ils habillent leurs corps, suivant la mode » dominante », écrit Herbert Spencer dans son ouvrage sur l'éducation. « De même que l'Indien de l'Orénoque » ne sort point de sa cabane sans être couvert de peintures, non dans un but d'utilité, mais parce qu'il » aurait honte de se laisser voir autrement; de même on » exige des jeunes gens une étude complète du grec et » du latin, non pour la valeur intrinsèque de ces langues, » mais bien pour ne pas exposer les jeunes gens à » l'humiliation grande de laisser voir qu'ils les ignorent. » L'éducation d'un homme du monde, c'est le signe » d'une certaine situation qui commande le respect. »

Dans l'éducation, les parents songent-ils bien tout d'abord à étudier la nature de leurs enfants; n'est-ce pas le plus souvent une raison de facilité personnelle qui guide leur conduite? L'enfant a besoin de mouvement,

d'exercices violents; il doit faire du tapage; il doit, dans l'intérêt de la santé de son corps, d'où dépend sa santé morale, donner libre cours à ses aspirations physiques. Tient-on suffisamment compte de ces nécessités; ont-elles droit de cité dans l'éducation? On les tolère suivant les hasards du moment, mais généralement on réprime ces exercices indispensables, parce qu'ils ennuiet et gênent; on ne prend même pas la peine de les régler comme les heures de sommeil ou de repas! Et la curiosité des enfants, si agaçante parfois, mais pourtant si utile!... on la corrige, on la considère comme un défaut.

Malheur à l'enfant qui n'est pas curieux; car s'il ne l'est pas, au début de son existence, pour les petites choses qui l'entourent, il ne le sera pas plus tard pour les grandes qu'il devra connaître, et ce au plus grand détriment de son esprit d'observation!

Un enfant qui cause, émet ses petites opinions (souvent plus judicieuses et plus logiques que les nôtres), un enfant qui fait du bruit, passe pour un enfant mal élevé, car, n'oublions pas que le grand critérium de l'éducation est en général « de faire comme tout le monde ». Et pourtant, on cherche en vain la loi morale qui régit ce principe : faire comme tout le monde?

Le tempérament, les dispositions natives, les aspirations intellectuelles, l'originalité, la franchise, billevées que tout cela... Il faut emballer la jeune âme dans la gaine commune, adoptée par la masse, et surtout la mettre en garde contre la tentation mauvaise de faire autrement que tout le monde.

Ces anomalies sont encore bien plus frappantes si nous entrons dans l'ordre de l'enseignement! Quelques observations très judicieuses sur l'enseignement secon-

daire des jeunes gens et des jeunes filles m'ont frappé dans un récent ouvrage de Marcel Prévost. Il constate que cet enseignement secondaire est purement en surface, que la quantité des matières enseignées est innombrable et que la plupart des élèves en ont oublié la plus grande partie quand ils ont terminé leurs études.

« Savoir, dit-il, c'est posséder. On ne sait pas l'anglais, par exemple, quand on ne peut le lire qu'à l'aide d'un dictionnaire. On ne sait pas la géographie élémentaire, quand on ne possède pas les dites notions d'une façon définitive. Le but de l'enseignement secondaire est la culture générale; ce qu'on y apprend est utile à savoir tout le long de la vie. »

A cet effet, Marcel Prévost voudrait voir créer des sortes de précis, qui résumeraient toutes les connaissances indispensables, et dont on serait obligé de faire une étude approfondie : qu'il faudrait « posséder ».

Cet esprit de routine apporté dans l'éducation frappe également Spencer, qui dit encore : « Nous devons tout d'abord cesser de nous laisser guider par l'absurde autorité de la mode en matière d'éducation. Une mode n'offre pas plus de garantie que n'importe quelle autre. Il faut aussi nous élever au-dessus de la façon grossière et empirique de juger les choses, employée même par des gens intelligents qui prennent la peine d'exercer une certaine surveillance sur la culture intellectuelle de leurs enfants. Tandis que certains hommes sont empressés de voir leurs fils versés dans la connaissance de superstitions qui remontent à deux mille ans, ils s'embarrassent peu qu'ils acquièrent quelques connaissances sur la structure et les fonctions de leur propre corps; ils préfèrent même qu'ils ne les connaissent

» point, tant est tyrannique l'influence de la routine,
 » tant est terrible dans notre éducation la prédomi-
 » nance de ce qui est agrément sur ce qui est utilité.
 » Tout le monde est d'accord pourtant sur la valeur du
 » genre de savoir qui convient indirectement à la conser-
 » vation de l'individu, et à peine quelques personnes
 » s'enquièrent-elles de savoir quel genre d'instruction
 » développera chez eux ces aptitudes. »

L'École modèle, fondée il y a quelque vingt ans à Bruxelles, avait eu pour but de remédier à cette routine de l'enseignement. Elle préconisait le développement des connaissances générales, des connaissances indispensables à toutes les professions, laissant aux écoles supérieures le soin d'étudier plus tard le détail, d'approfondir les matières appartenant spécialement à chacune des carrières choisies par les élèves. Et, il faut bien le reconnaître, si son principe a eu quelque influence sur les méthodes de l'enseignement élémentaire, l'École modèle n'a pu subsister, parce que les principes y développés n'étaient pas en harmonie avec ceux des écoles secondaires et supérieures, et que ses élèves, tout en ayant une instruction beaucoup plus développée, beaucoup plus large, manquaient de certaines connaissances de *détail* préconisées dans les écoles supérieures.

N'y aurait-il pas aussi mainte remarque décevante à faire au sujet de la manière dont les connaissances sont acquises lors des examens, et du peu de *savoir réel* que ces examens apportent dans l'esprit des élèves?

Prenons un autre exemple de cette routine dans l'éducation musicale. Nul n'ignore l'importance du rythme en musique. Sans rythme, la musique ne vit pas, elle n'existe pas. « Les lois essentielles du rythme étant

» indépendantes de la matière musicale et inhérentes à
» l'esprit humain, se retrouvent chez tous les peuples
» arrivés à un certain degré de culture, » dit M. Gevaert
dans son *Histoire de la musique de l'antiquité*. Qui, pour-
tant, dans l'enseignement s'occupe de ces lois essen-
tielles?

Ouvrez n'importe quel solfège, un de ceux qui servent
de base à toute notre éducation musicale, où trouverez-
vous, non pas une donnée générale de l'essence du
rythme, mais simplement une pensée qui en fasse ressortir
l'importance capitale? On vous parlera de temps forts,
de temps faibles, et vous lirez que le premier temps de la
mesure est toujours fort. Or, dans la rythmique et dans
l'exécution musicale, rien n'est plus faux!

« La coïncidence du rythme et de la mesure », dit
M. Vincent d'Indy dans son traité de composition musi-
cale, « est un cas tout à fait particulier qu'on a, mal-
» heureusement, voulu généraliser en propageant cette
» erreur que le premier temps de la mesure est toujours
» fort. On pourrait même avancer que le plus souvent le
» premier temps de la mesure est, rythmiquement, un
» temps faible; l'adoption de ce principe éviterait bien
» des erreurs et bien des fautes d'interprétation...

» Ainsi le rythme soumis aux exigences restrictives de
» la mesure s'est appauvri rapidement jusqu'à la plus
» désolante platitude : telle une branche dans un arbre
» qui, comprimée par une ligature, s'étiole et s'atrophie,
» tandis que ses voisines absorbent toute la sève. »

Pour obvier à cette faute grave, il faudrait modifier
complètement l'étude du solfège; mais les solfèges suc-
cèdent par centaines aux solfèges, et jamais leurs auteurs

n'attirent l'attention sur ce point capital. Ils refont et redisent tous à peu près la même chose, cela simplifie la besogne. La connaissance un peu approfondie du rythme est réservée à ceux qui étudient les ouvrages de science spéciale; ils se rendent alors compte que l'enseignement repose sur une base fausse, et qu'il n'y est guère question de la rythmique, de cette connaissance primordiale et indispensable à tout artiste qui veut avoir le droit de se dire musicien.

Ce qui existe pour l'éducation, pour l'enseignement, n'existe-t-il pas aussi et *surtout* pour la morale? La morale du reste diffère avec les climats; ce qui est immoral dans les pays tempérés ne l'est pas dans les pays chauds. La morale n'est donc qu'une convention, une loi établie par les sociétés.

Ce n'est pas ici le moment de dire ce que je pense de la morale généralement acceptée; mais puisque j'ai effleuré cet intéressant côté de mon sujet, qu'il me soit permis de vous citer quelques réflexions du même Marcel Prévost, à propos d'un bal auquel assiste une jeune fille sortie le matin même de sa pension :

« O mères honnêtes qui suivez sans ombrage vos filles
 » livrées dans les bals au premier danseur venu et sou-
 » vent inconnu, vous ne comprenez donc rien, vous ne
 » savez donc rien? Si l'on vous avait proposé, quand vos
 » filles avaient six ans, de les élever dans les mêmes
 » classes et dans les mêmes préaux que les garçons, vous
 » eussiez poussé des cris d'orfraie en croix! Vos filles
 » furent éduquées entre filles, tandis que les petits
 » gamins s'acheminaient entre gamins vers le cigare, le
 » monocle et le reste..... Aujourd'hui qu'ils ont de vingt

» à vingt-trois ans, elles de seize à vingt, vous trouvez
 » simple de faire communiquer les deux compartiments,
 » jusque-là étanches, et comme entrée en jeu, vous
 » autorisez l'aparté et le corps à corps? »

N'est-ce pas ici encore la toute-puissance de cette routine dont je parle? La mère réfléchit-elle à la portée des actes qu'elle laisse sans arrière-pensée accomplir à sa fille? Le monde les admet, cela lui suffit.

Le monde, puissance occulte, mystérieuse, qui n'a ni sexe ni cerveau, qui ne pense ni ne vibre, mais a de merveilleuses qualités phonographiques pour répéter ce qui se dit! C'est le maître temporaire de la masse.

La preuve en est facile à faire, lorsqu'il s'agit par exemple d'apprécier la valeur d'une œuvre nouvelle; qu'elle soit littéraire, musicale, picturale, peu importe. Le monde ici s'appelle public. Ce qui est reçu ne dérange en rien sa douce quiétude, ce qui est nouveau l'effraie, le déroute, le déroutine, allais-je dire. Oh! alors la petite route est encore trop large, il se réfugie dans l'ornière! Shakespeare, Beethoven, génies aujourd'hui cotés à la bourse intellectuelle, combattus hier, inconnus avant-hier, n'ont-ils pas été, eux aussi, les victimes de la routine de la masse? Car certains esprits eurent au sujet de Beethoven autant de jugement que la personne qui ne pouvait souffrir la musique de Wagner, dont elle avait, en tout et pour tout, entendu l'ouverture du *Tannhäuser* au piano à quatre mains!

Quelques notes prises au hasard dans les journaux de l'époque de Beethoven, montreront de façon irréfutable que je n'exagère en rien.

La *Gazette musicale universelle* de Leipzig dit, en 1804, à propos de la symphonie en ré : « gagnerait au

» raccourci de quelques passages et au sacrifice de beau-
 » coup de modulations trop étranges ». En 1828, la
Gazette pour le monde élégant appelle la même sym-
 phonie en ré : « un monstre repoussant, un serpent
 » blessé, se débattant en plis incessants, qui ne veut pas
 » mourir, et qui en expirant (dans le finale) donne
 » encore vainement des coups furieux de sa queue raidie
 » par la mort ». En 1805, la *Gazette musicale*, toujours
universelle, à propos de la sonate à Kreutzer, constate
 « qu'il faut réellement être entiché de Beethoven
 » jusqu'à l'aveuglement, pour ne pas avoir la preuve ici,
 » que depuis quelque temps son caprice est, avant
 » toutes choses, d'être autre que les autres gens ».

A l'heure actuelle de semblables jugements nous paraissent étranges ! Et pourtant, si nous cherchons dans nos souvenirs, nous n'aurons pas de peine à en trouver d'équivalents.

Berlioz nous en fournit immédiatement la preuve, dans sa relation des concerts Wagner à Paris :

« Victoire improbable cette fois », écrit-il, « Dieu
 » étant toujours du côté des gros bataillons. Ce qui se
 » débite alors de non-sens, d'absurdités et même de
 » mensonges, est vraiment prodigieux, et prouve avec
 » évidence que, chez nous au moins, lorsqu'il s'agit
 » d'apprécier une musique différente de celle qui court
 » les rues, la passion, le parti pris prennent seuls
 » la parole et empêchent le bon sens et le goût de
 » parler. »

Ce même Berlioz nous fournit encore de jolis exemples d'idées routinières à propos de l'opposition qu'il rencontra dans sa famille, quand il se mit à écrire pour le théâtre. « Ma mère », dit-il, « dont les opinions reli-

» gieuses étaient fort exaltées, y joignait celles dont
 » beaucoup de gens ont encore de nos jours le malheur
 » d'être imbus en France, sur les arts qui de près ou de
 » loin se rattachent au théâtre. Pour elle, acteurs, chan-
 » teurs, musiciens, poètes, compositeurs étaient des
 » créatures abominables, frappées par l'Église d'excom-
 » munication, et comme telles prédestinées à l'enfer. A
 » ce sujet, une de mes tantes, la tête pleine des idées
 » libérales de ma mère, me fit un jour une réponse stupé-
 » fiante. Discutant avec elle, j'en étais venu à lui dire :
 » A vous entendre, chère tante, vous seriez fâchée, je
 » crois, que Racine fût de votre famille? — Eh! mon
 » ami, la considération avant tout! »

Cette réponse ne dépeint pas seulement un état de choses existant en France au temps de la jeunesse de Berlioz. Il n'y a pas si longtemps, un bourgmestre d'une importante ville de Belgique s'informait obligeamment de la carrière suivie par un jeune homme dont il était question devant lui. Il s'occupe de musique, lui fut-il répondu. « Oui, c'est très bien la musique, » dit-il, « mais que fait-il de sérieux? »

La tante et la mère de Berlioz, de même que le bourgmestre de la grande ville de Belgique, ne sont du reste que des types pris au hasard dans la foule de ceux qui ont des idées préconçues sur la carrière qu'ils veulent faire embrasser à leurs enfants. Les uns sont convaincus qu'il vaut mieux en faire des employés, de malheureux gratte-papier, que d'habiles artisans; d'autres sont persuadés qu'il est *plus honorable* d'en faire des avocats, des médecins, des hommes d'affaires plutôt que des artistes, alors que d'autres au contraire ne veulent en faire que des artistes!

N'y a-t-il pas aussi beaucoup de jeunes filles du monde, extrêmement bien douées pour les arts, qui malgré leur désir de s'élever au-dessus de la moyenne, sont arrêtées dans leurs aspirations sous un prétexte ou l'autre? Où restent les aptitudes des enfants dans tout cela? Les parents ont décidé; cela doit suffire.

N'est-il pas triste de songer qu'il peut y avoir des êtres humains assez aveuglés pour étouffer ainsi les aspirations vers le beau! Et ces parents ne sont-ils pas aussi des routiniers, mais des routiniers nuisibles? Par leurs préjugés absurdes, ils tuent les aptitudes de leurs enfants, qui n'aboutissent qu'à la médiocrité et au découragement, lorsqu'ils s'aperçoivent, trop tard alors, qu'ils ont manqué leur vocation. Les voilà rivés soit à une carrière, soit à une vie qui leur déplaît, sans espoir de trouver dans le plaisir de leur travail, la suprême consolation des déceptions de l'existence!

Ces préjugés que nous rencontrons dans l'enseignement, dans l'éducation, dans le choix d'une carrière, cette routine contre laquelle nous nous butons sans cesse, n'allons-nous pas également les retrouver dans le mécanisme même de nos institutions?

Ceci m'amène tout naturellement à vous parler de l'organisation du concours du prix « dit de Rome », si fréquemment attaquée dans ces derniers temps.

Le premier concours eut lieu en 1834, et fonctionna régulièrement tous les deux ans à partir de 1841. Les aspirants avaient à réaliser une cantate pour soli, chœurs et orchestre, dont le poème était mis au concours et couronné. Cette situation se modifia en 1863 par l'introduction du flamand.

Il fallut alors couronner deux poèmes, dont le choix

était laissé aux concurrents. Mais le jury musical, ayant jugé qu'il était souvent difficile d'apprécier la valeur de deux compositions écrites sur des sujets différant de caractère et de valeur, trancha la difficulté en faisant traduire un des poèmes couronnés.

Les résultats de ces concours littéraires furent malheureusement assez négatifs, et ce au grand dam des jeunes musiciens. La solution longtemps proposée par le jury, de confier la composition des cantates à des poètes connus et reconnus, ne triompha qu'il y a deux ans. On désigna un sujet à traiter à chacun des poètes flamand et français, en les engageant à créer des œuvres qui ne différassent pas trop dans leurs parties essentielles. Il est évident que ce mode de procédure n'est favorable ni à la conception ni à l'inspiration de chacun des poètes, mais il constitue une sérieuse amélioration sur le mode primitif.

Devant ce dualisme des langues et les innombrables complications qu'il apporte avec lui, je ne puis m'empêcher de penser à ces circulaires dans lesquelles la préoccupation d'être d'une impartialité impeccable envers chacun des idiomes nationaux se traduit par une rédaction de ce genre :

Veuillez faire enlever chez Monsieur...

Gelief te doen afhalen by den Heer...

Rue...

Straat...

Autant de colis...

Zoveel colis...

Pesant environ...

Wegende ongeveer...

Je vous épargne la suite !

Je pense que, pour les concours comme pour les circulaires, il faut une solution radicale : la séparation. Deux circulaires, deux concours, c'est-à-dire un concours annuel alternativement flamand et français. Mais les frais, les frais, clame-t-on de toutes parts ! Voilà des projets d'artiste ! Ils n'ont aucune notion des choses pratiques ! C'est vrai, heureusement pour nous, nous rêvons souvent, mais « une utopie est un berceau », a dit un grand poète.

Un concours préparatoire est institué pour s'assurer des connaissances techniques des élèves à admettre à l'épreuve définitive. *Trois jours* leur sont accordés pour cette épreuve, qui comporte une fugue vocale ou instrumentale, et un chœur peu développé avec accompagnement d'orchestre. Or trois jours sont absolument insuffisants pour réaliser ce travail d'une façon concluante. L'élève est obligé de composer hâtivement son morceau d'orchestre ; il doit, sous peine de ne pas avoir terminé au moment voulu, saisir les premières idées, bonnes ou médiocres, qui lui viennent à l'esprit. Aussi arrive-t-il fréquemment que le concurrent placé dernier au concours préparatoire sort premier à l'épreuve définitive. Ce fait ne parle-t-il pas plus haut que tous les arguments ? Or cette épreuve est obligatoire pour tous les élèves (dit l'article 8 du règlement), même pour ceux ayant concouru.

Ces conditions défavorables amenèrent, en 1901, l'échec d'un des concurrents, qui avait obtenu deux ans auparavant un brillant second prix, avec trois voix sur sept pour le premier !

Ce ne fut pourtant qu'après de nombreuses tentatives

que l'on parvint, en 1903, à faire modifier ce bizarre état de choses.

Une fois admis au concours définitif, dans quelles conditions matérielles se trouvent les aspirants? On les enferme dans un local quelconque, généralement une école, dans des pièces contiguës, meublées d'un lit, d'une table, de chaises et d'un piano. Ah! le piano, voilà l'ennemi pour les collègues! Les pianos résonnent de toutes parts, transmettant à l'atmosphère les diverses conceptions du poème imposé, les unes tristes, les autres gaies, formant un ensemble vocal et instrumental qui ne sera pas même rêvé par les compositeurs du XXI^e siècle!

Ces symphonies, il faut bien le reconnaître, ne prêtent guère à la méditation, surtout par ces grandes chaleurs où l'on aspire après l'air vivifiant contenu entre les hautes murailles du local.

Pourquoi ne pas isoler les jeunes gens? Mais il n'y a pas de locaux, vous dira-t-on, il faut bien passer par là! Et puis... cela s'est toujours fait ainsi, et cela n'a pas empêché l'éclosion de belles cantates.

Cela s'est toujours fait! tel est l'argument définitif. Y aurait-il donc une si grande difficulté à isoler les aspirants, à les mettre à la campagne? Y aurait-il une si grande difficulté à trouver les installations indispensables à un bon travail? J'entends de nouveau surgir toutes les objections administratives : les frais, la place, les surveillants... J'entends... mais je passe outre.

Un autre point me frappe encore dans le règlement, celui-là plus grave.

Le lauréat doit, avant de se mettre en voyage, passer un examen littéraire, dont les matières sont :

1° La langue française ou flamande;

- 2° La littérature générale ;
- 3° L'histoire des antiquités ;
- 4° L'histoire de la musique.

C'est, on le voit, une instruction complète que l'on exige du récipiendaire. Le principe est parfait, mais je me demande si le Gouvernement qui pose de telles conditions fournit aux jeunes gens la possibilité de les remplir.

Certes, il est désirable que les jeunes musiciens appelés à voyager à l'étranger y voyagent non pas en touristes, un Baedeker à la main, mais en artistes poursuivant un but, désireux de fixer leurs idées, leurs connaissances, capables de s'orienter dans le dédale des chefs-d'œuvre qu'ils rencontreront en Italie, en France, en Allemagne.

Mais si la nécessité du développement intellectuel de tout artiste est un fait indiscutable, il s'en faut de beaucoup que les moyens employés répondent aux desiderata espérés.

D'abord les concurrents travaillent d'arrache-pied pour obtenir le prix ; ils ont déjà beaucoup à faire pour acquérir la connaissance du métier de leur art ; ensuite où iront-ils se mettre au courant des connaissances littéraires et historiques exigées dans l'examen ? Il n'existe aucun établissement d'instruction qui donne des cours complets en dehors des heures des conservatoires. Si le jeune homme est fortuné, il pourra avoir recours à des professeurs particuliers. Si, au contraire, il ne l'est pas, ce qui est le cas le plus général, il devra travailler seul, chercher à se diriger seul. Or pouvoir travailler seul exige déjà un assez grand développement intellectuel. Comment, dans la myriade d'ouvrages traitant de

l'histoire, choisira-t-il celui qui le guidera dans le labyrinthe des faits et des détails, celui qui lui donnera des idées d'ensemble? Comment pourra-t-il acquérir des notions générales sur l'histoire de la musique, alors que, même au Conservatoire de Bruxelles, si admirablement organisé, il n'existe pas de cours de ce genre?

« Le lauréat sera interrogé sur les poètes, sur la Bible, » sur Homère, Dante, les *Nibelungen*, Eschyle, Sophocle, » Euripide, Shakespeare, Corneille, Racine, Vondel, » Goethe, Schiller; il donnera une idée sommaire de » ces œuvres, des ressources que son art peut y trouver » et des principaux personnages qui y figurent... », ainsi dit le règlement.

En vérité, Mesdames et Messieurs, ce programme serait superbe s'il pouvait être réalisé, et nous aurions le droit d'être fiers de nos lauréats, qui ne pourraient manquer de donner à l'étranger une haute idée de notre éducation artistique. Malheureusement ce programme ne peut être réalisé, et dans la pratique il ne l'est pas.

On ne demande à l'examen que des connaissances sommaires, il est vrai, mais ces connaissances sommaires se bornent, en littérature, à l'analyse plus ou moins exacte d'une ou deux tragédies grecques, en histoire, à quelques dates, généralement celle de la découverte de l'Amérique, en histoire de la musique, à quelques faits de détail sans grande importance sur le développement de notre art!

Le lauréat a un immense programme devant lui, il essaiera de l'embrasser en quelques mois, il bâclera un examen en serre chaude. Que lui restera-t-il de ce travail hâtif? Connaîtra-t-il quelque peu l'essence des poètes qu'il aura lus au grand galop? Aura-t-il le temps de

pénétrer une seule de ces œuvres? Connaîtra-t-il la marche de son art dans le développement des civilisations? Connaîtra-t-il quelque peu l'histoire des pays qu'il visitera? Autant de points d'interrogation!

Si l'on exige du jeune musicien une instruction complète, il faut lui procurer les moyens de l'acquérir. Le Gouvernement ne pourrait-il, en dehors des heures des conservatoires, fonder des cours d'histoire, de littérature, d'histoire de l'art, cours qui devraient être conçus en vue d'une instruction d'ensemble, et non au point de vue des spécialistes. En réduisant alors l'examen du lauréat aux limites rationnelles, nous pourrions nous assurer qu'il « possède » ce qu'il a étudié, et serions en droit d'être sévères pour son admission. Il vaut mieux, à mon sens, connaître à fond une seule tragédie grecque, de manière à pouvoir en analyser le sujet, à en comprendre la beauté, l'esprit, la portée philosophique, que d'en avoir effleuré une douzaine, fussent-elles même de maîtres différents.

La routine ne manquera pas de partir en guerre contre une proposition de ce genre; nous verrons surgir la vénérable kyrielle d'arguments administratifs : les frais; la difficulté de concilier les heures; le nombre restreint des élèves qui fréquenteraient ces cours; la difficulté de trouver des professeurs capables d'envisager l'enseignement à ce point de vue, etc.!

Je m'arrête, un instant assourdi par ces clameurs; mais elles n'affectent mon tympan que très passagèrement; les ondes sonores reprennent leur cours normal, et je ne m'incline pas!

Hélas! on n'arrivera jamais à rendre tous les hommes intelligents, mais on peut sérieusement songer à en

augmenter le nombre, et plus ce nombre sera considérable et plus il y aura chance de rencontrer des êtres capables de lutter pour le progrès.

L'an dernier, en cette même séance et à cette même place, mon confrère M. Maquet, dans un judicieux discours, réclamait les réformes nécessaires dans l'éducation des jeunes architectes. Il traitait donc, lui aussi, la brûlante question qui nous occupe aujourd'hui. Les jeunes âmes, comme les plantes, montent en cherchant l'air et la lumière : *Licht, noch Licht, mehr Licht !* Cette lumière, la mettrons-nous sous le boisseau, sous prétexte que « cela s'est toujours fait » !? Élargissons donc nos méthodes, débarrassons-les de la gangue dont le temps les a revêtues; écartons les ronces de la route où passent et vont passer les jeunes générations, et surtout ne prenons pas de brevets pour en semer de nouvelles.

Soyons debout, actifs et vigilants pour les guider, les soutenir, les encourager, et non pour poser l'éteignoir sur leurs enthousiasmes.

M. le Secrétaire perpétuel proclame les résultats suivants des concours.

CONCOURS ANNUEL DE 1903.

PARTIE LITTÉRAIRE.

La Classe n'a pas reçu de mémoire en réponse aux questions littéraires du programme.

ART APPLIQUÉ.

(Concours uniquement réservés aux Belges de naissance ou naturalisés.)

MUSIQUE.

On demande un quatuor pour piano, violon, alto et violoncelle.

Huit partitions ont été reçues.

La Classe, adoptant la proposition de sa Section de musique, décerne une mention honorable en partage avec, pour chaque auteur, une prime de 400 francs, au quatuor (Devise : *Audaces fortuna juvat*) et au quatuor (Devise : *Ad Alta*), dont les auteurs sont M. Léon Delcroix, à Bruxelles, et M. Victor Vleurs, de Verviers.

ARCHITECTURE.

On demande le projet d'un monument architectural commémoratif en l'honneur de l'OEUVRE DU CONGO.

Ce monument est supposé devoir être érigé sur un vaste emplacement permettant tous les développements et accessoires décoratifs possibles.

Cinq projets ont été reçus.

La Classe, faisant texte des conclusions du rapport du jury « déclarant que le projet (Devise : *Civilisation et Humanité*) et le projet (Devise : *Vive le Roi !*) ont largement mérité le prix institué par l'Académie », décide, à l'unanimité, de partager le prix entre les auteurs, MM. R. Wasseige, architecte, à Ixelles, et Joseph Van Peborgh, de Lierre, soldat à la compagnie universitaire du 5^e régiment de ligne, à Anvers.

PRIX DU GOUVERNEMENT POUR 1903.

GRAND CONCOURS DE SCULPTURE.

Comme suite aux résolutions du jury qui a jugé ce concours, le *grand prix* a été attribué à M. Ferdinand Gysen, d'Anvers, élève de l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles.

Un *second prix* a été attribué à M. Charles Collard, d'Anvers, élève de l'Institut des beaux-arts d'Anvers, et à M. Jacques Marin, de Bruxelles, élève de l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles.

GRAND CONCOURS DE COMPOSITION MUSICALE.

Comme suite aux résolutions du jury qui a jugé ce concours, le *grand prix* a été attribué, à l'unanimité, à M. Albert Dupuis, de Verviers;

Un *second prix*, également à l'unanimité, à M. Louis Delune, à Bruxelles, et par six voix contre une à M. Charles Radoux, de Liège;

Une *mention honorable* à M. Raymond Moulaert, de Bruxelles, et à M. Édouard Criel, de Gand.

La séance s'est terminée par l'exécution de la cantate de M. Albert Dupuis (premier prix du grand concours de composition musicale de 1903), écrite sur le poème de M. Lucien Solvay, *La Chanson d'Halewyn*.

OUVRAGES PRÉSENTÉS.

De Greef (G.). Introduction to Sociology, part 3 : general Structur of Societies. 1903; in-8°.

Goblet d'Alviella (Comte). Une réhabilitation scientifique de la magie. Bruxelles, 1903; extr. in-8° (17 p.).

Vauthier (Maurice). A propos de l'enseignement du droit. Bruxelles, 1903; extr. in-8° (27 p.).

Vercamer (Ém.). La question internationale des jeux de bourse en Égypte. Bruxelles-Paris, 1904; in-8° (xii-159 p.).

BRUXELLES. *Institut colonial*. Compte rendu de la session tenue à Londres en 1903. In-8°.

État indépendant du Congo. Annexe aux Annales du Musée du Congo, 3^e série, notes analytiques sur les collections ethnographiques, tome 1^{er}, fascicule 1; 4^e série. Documents sur le pays et ses habitants, fascicules 1 et 2. In-4°.

Turba (Dr G.). Ueber das rechtliche Verhältnis der Niederlande zum deutschen Reiche. Vienne, 1903; in-8° (22 p.).

BONN. *Verein von Altertumsfreunden*. Jahrbücher, Heft 110, 1903.

Daresté (Rodolphe). Les anciennes coutumes albanaises. Paris, 1903; extr. in-8°.

Pascaud (Henri). Les monopoles d'État et leurs funestes conséquences économiques. Paris, 1903; in-8° (36 p.).

Bonito Garofalo (le duc de). Lysitania. Conferenza. Naples, 1903; in-18 (20 p.).

PISE. *R. Scuole normale superiore*. Annali, filosofia e filologia, volume XVII, 1903.

MITAU. *Gesellschaft für Literatur und Kunst*. Sitzungsberichte, 1902.



ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.

BULLETIN

DE LA

CLASSE DES LETTRES

ET DES

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

ET DE LA

CLASSE DES BEAUX-ARTS

1905. — N° 12.

CLASSE DES LETTRES

ET DES

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 7 décembre 1903.

M. le chevalier ÉD. DESCAMPS, vice-directeur, occupe le fauteuil.

M. le chevalier EDM. MARCHAL, secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. S. Bormans, T.-J. Lamy, L. Vanderkindere, le comte Goblet d'Alviella, F. vander Ha-

ghen, Ad. Prins, A. Giron, Paul Fredericq, G. Kurth, Ch. Mesdach de ter Kiele, H. Denis, G. Monchamp, P. Thomas, Ern. Discailles, Ch. Duvivier, V. Brants, Polydore de Paepe, A. Beernaert, C. De Smedt, A. Willems, Jules Leclercq, M. Wilmotte, Ern. Nys, D. Mercier, H. Pirenne, *membres*; Ern. Gossart, J. Lameere, A. Rolin, M. Vauthier et Franz Cumont, *correspondants*.

M. le Secrétaire perpétuel fait savoir que S. M. le Roi, sur la proposition de M. le Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique, a promu MM. Lamy et Vanderkindere au grade de commandeur de son Ordre; MM. Mercier et Thomas ont été promus officiers MM. Vercouillie et Vauthier ont été nommés chevaliers. (*Applaudissements.*)

CORRESPONDANCE.

M. Karl Mommsen, tant au nom de sa mère, M^{me} Théodore Mommsen, qu'en son nom personnel, remercie pour les condoléances que l'Académie leur a adressées au sujet de la mort de Théodore Mommsen, ancien associé de la Classe.

— M. Ch. Mertens remet un exemplaire de la *Collection de tableaux de gymnastique* dont il est l'auteur avec M. Théodore Abbeloos, collection qui a obtenu un des prix De Keyn de cette année.

— Hommages d'ouvrages :

1° a) *Le bilan de la Belgique à la date de 1903*; b) *Les États américains et la Conférence de La Haye*; c) *Le peintre Jean Van Eyck varlet de chambre et ambassadeur du duc Philippe le Bon*; par A. Beernaert;

2° *Introduction à l'étude de l'économie sociale*; par G. De Greef;

3° *Le servage à l'abbaye de Saint-Trond*; par l'abbé G. Simenon;

4° *Matière, force et esprit ou évidence scientifique d'une intelligence suprême*; par H.-M. Lazelle, traduit de l'anglais par C. Moutonnier (présenté par M. Giron);

5° a) *Inscriptions latines de la Belgique romaine*; b) *Mélanges Boissier : Minucius Felix et Platon*; par J.-P. Waltzing;

6° *Le séjour à Spa et à Chaudfontaine d'un officier français en 1748*; par Émile Hublard;

7° *La liberté d'association et les sociétés secrètes*; discours, par le procureur général Faider;

8° *Autour de Villers. Le duc Henri et sa femme Sophie de Thuringe*; par H. Nimal.

— Remerciements.

— Travail manuscrit renvoyé à l'examen.

Les États généraux des Provinces-Unies et les protestants du duché de Limbourg pendant la guerre de la succession d'Espagne; étude d'histoire politique et religieuse, par Eugène Hubert.

— Commissaires : MM. Discailles, le comte Goblet d'Alviella et P. Fredericq.

COMMUNICATIONS ET LECTURES.

LES DEUX DERNIERS PROBLÈMES PALÉOGRAPHIQUES DU PROCÈS ORIGINAL DE GALILÉE. *A propos de la nouvelle édition des Œuvres de Galilée, par Antonio Favaro, professeur à l'Université de Padoue; lecture par G. Monchamp, membre de l'Académie.*

I.

La double solution que je vais essayer de donner ne présente pas par elle-même un très grand intérêt. Mais, outre qu'il s'agit des deux seuls points un peu notables qui restent à élucider dans le volumineux dossier manuscrit du procès de Galilée, tout ce qui touche à ce grand homme est digne d'attention. Les traverses douloureuses de sa vieillesse, alors qu'il vit proscrire un système scientifique auquel il adhérait avec conviction et qu'il avait par ses découvertes rendu beaucoup plus vraisemblable, lui ont conquis d'universelles sympathies. Car il faut le dire sans crainte, parce que telle est la vérité, les Congrégations Romaines, tribunaux faillibles, ont certainement failli, en 1616 et en 1633, lorsqu'elles déclarèrent la fausseté du système de Copernic, au nom de la science et de l'Écriture, encore qu'il faille reconnaître qu'elles crurent par là servir la cause de la vérité.

Mais, plus encore que ses malheurs, le génie de

Galilée et son influence sur les progrès ultérieurs de la science font de lui un des plus illustres représentants de l'humanité. A cet égard, ce que l'on doit admirer en lui, ce sont moins ses belles découvertes en astronomie et en mécanique, que cette méthode expérimentale qu'il fut le premier à manier avec une dextérité merveilleuse et qui renouvela la face de la science. Sous ce rapport, Galilée l'emporte de loin sur Descartes, dont il a été le prédécesseur et, qui plus est, l'inspirateur.

II.

Vous avez vu, ces dernières années, à des intervalles rapprochés, apparaître successivement sur la table de notre salle de lecture, les treize premiers volumes de l'édition nationale des OEuvres de Galilée. Elle n'est pas encore terminée, mais il convient, Messieurs, de décerner à Antonio Favaro, professeur à l'Université de Padoue, les éloges qui lui sont dus, pour l'intelligence hors pair avec laquelle il élève à son illustre compatriote ce monument, en vérité, digne de lui. Grâce à son labeur de vingt-cinq ans, à ses diverses publications sur Galilée, dont le nombre dépasse la centaine, il s'est mis à même de donner au monde savant un texte complet et critique, non seulement des œuvres proprement dites de Galilée, mais aussi de son immense correspondance avec les savants d'Italie et du dehors. J'espère quelque jour, après l'achèvement de l'édition entreprise, en mettre en pleine lumière tous les mérites. Dès maintenant, il est certain qu'elle laisse loin derrière elle toutes celles qui l'ont précédée, y compris celle d'Alberi, la dernière en date.

Pour le moment, je voudrais retenir l'attention de la Classe sur deux passages relatifs aux procédures faites

contre Galilée, où Antonio Favaro a cru devoir se séparer de ses devanciers, en réservant son jugement, mais où, peut-être, il y a moyen d'atteindre la vérité, ou du moins de la serrer de très près.

III.

Avant d'entrer en matière, rappelons que nous possédons, pour le moment, quatre bonnes éditions du procès de Galilée : celle de L'Épinois, parue en 1877 ; celle de Gebler, parue la même année, mais plus tard ; celle de Berti, parue en 1878 (1) ; enfin, celle de Favaro, parue en 1903. Cette dernière est un extrait du futur XIX^e volume des OŒuvres de Galilée, extrait tiré à un très petit nombre d'exemplaires.

Le premier passage à examiner se trouve dans la déposition du dominicain Ferdinand Ximénès, faite le 4 novembre 1615, à Florence, devant l'inquisiteur de cette ville.

Ce religieux, pour justifier ce qu'il venait de dire de Galilée (c'est-à-dire que ses sentiments étaient diamétralement opposés à la théologie et à la philosophie), rapporte certaines opinions de ses élèves. Il s'exprime en ces termes (je souligne l'endroit litigieux) :

« Ho sentito alcuni suoi scolari, i quali hanno detto che la terra si muove et che il cielo è immobile ; hanno soggiunto che Iddio è accidente, et che non datur substantia rerum nè quantità continua, ma che ogni cosa è quantità discreta, composta de vacui ; che Iddio è sensitivo *de alr.*, che ride, che piange etc. *de alr.* : ma non so

(1) Berti avait donné en 1876 une première édition incomplète.

però se loro parlino de loro opinione, o per opinione del loro maestro Galileo sopradetto. »

Quelques lignes plus bas, la même expression se retrouve dans une question de l'inquisiteur : « Int : A quo vel a quibus praesertim audiverit ex discipulis eiusdem Galilei, terram moveri et coelum sistere, Deum esse accidens, non dari substantiam rerum nec quantitatem continuam, sed tantum discretam ex vacuis, et Deum esse sensitivum, risibilem, flentem etc. *de atr.*; »

Elle revient une quatrième fois, dans une réponse de Ximénès.

« Io lo (le disciple de Galilée : Gianozzi Attavanti) riprendevo instantissimamente, et li facevo toccar con mano che le cose dette e disputate erano false et heretiche, perchè la verità è che la terra, secondo tutta (1), è immobile et fondata sopra la sua stabilità, come dice il Profeta, et che il cielo et il sole si muovono, et che Iddio è sustantia et non accidente, anzi non si puol dir altrimenti, et che sono vanità quelle che lui diceva, che Iddio è sensitivo, che ride, che piange etc. *de atr.*, et che non si dà se non quantità discreta, composita ex vacuis (2). »

L'Épinois, dans une première édition du document, en 1867, avait vu dans la graphie controversée, une abréviation (*deatr*) qu'il résolvait en *divinaliter* en faisant suivre cette résolution d'un signe d'interrogation. Berti, déjà dans l'édition de 1876, lut en deux mots, *de atr.* qu'il résout en *de atributo*; en note, il improuve la lecture de L'Épinois. Celui-ci se défend de son mieux dans la préface de son édition du Procès, mais, en fin de compte,

(1) Ne faudrait-il pas *secondo se tutta*?

(2) Nous avons reproduit le texte de Favaro, pp. 50-51.

modifie sa résolution de l'abréviation et lit *dealiter*, au lieu de l'adverbe synonyme *divinaliter* (1).

M. von Gebler lit comme M. Berti *de atr.*, et résout, comme lui, l'abréviation en *de atributo*, page 41. Dans une note de sa préface, il soutient qu'il s'agit de deux mots, qu'on ne peut penser ni à *dealiter* ni à *divinaliter*. Toutefois, il déclare ne se rallier à la résolution de M. Berti qu'avec une certaine réserve (2).

M. Favaro voit aussi deux mots dans notre graphie, mais, avec L'Épinois, il met un *l* là où Berti et Gebler

(1) P. XIII (cf. p. 33) : « Le premier éditeur (c'est-à-dire L'Épinois) avait lu dans un passage *divinaliter* : la fin de ce mot ne laissait aucun doute : *atr*, avec un trait sur l'*l*, voulant toujours dire *aliter*; mais comme il n'y avait aucun signe sur le *de* ou le *di* (*de* est écrit trois fois et *di* une fois), je trouvais la forme que je mettais un peu développée, et je l'indiquais, en plaçant à la suite le point d'interrogation, signe du doute. Le nouvel éditeur (c'est-à-dire Berti) ne semble aucunement embarrassé, et il écrit *de atributo*, puis dans une note, il met « et non *divinaliter*, comme l'imprime M. de l'E. ». J'en suis bien fâché, mais paléographiquement il est impossible de lire *de atributo*. *Divinaliter* répondait d'ailleurs à la phrase italienne (de la déposition du dominicain Caccini) où il est parlé de *sensi divinali*; toutefois, je crois qu'il faut lire simplement ici *dealiter*, forme très latine, et il est certain que la correction *de atributo* est mauvaise. »

(2) P. XLIX : « Nur eine im Texte Epinois' vorkommende abweichende Lesart sei, weil strittig, hier besonders erwähnt. Herr von Epinois liest nämlich fol. 371 für die im Manuscripte befindliche Abkürzung *de atr.* durchwegs *dealiter*, was nach der Meinung Epinois' wieder eine Abkürzung für *divinaliter* (?) sein soll. Diese Annahme erscheint uns willkürlich. Denn das *de* ist im Manuscripte vom darauffolgenden *atr.* stets **getrennt** geschrieben, somit sind es jedenfalls **zwei** Worte, welche also unmöglich *divinaliter* heißen können, eine Auslegung, die uns überhaupt gezwungen dünkt. Besser stimmt die Auflösung des Herrn Professor Berti, welcher *de atributo* liest, obwol auch deren Richtigkeit nicht als ganz verbürgt gelten kann. »

mettent un *t*; il lit donc *de a/r.* et s'abstient de toute résolution.

Sans avoir vu le manuscrit, voici ce qui pour nous résulte de l'examen comparatif des quatre éditions : 1° dans le texte original, il n'y a pas de point abrégatif après le dernier caractère, contrairement à ce que portent les textes de Berti, de Gebler et de Favaro; 2° il semble qu'il faille voir deux mots distincts dans notre graphie, contrairement à ce que pense L'Épinois, qui n'y voit qu'un seul mot (1); 3° le second groupe de lettres est bien *alr*, comme ont lu L'Épinois et Favaro, et non *atr.*, comme ont lu Berti et Gebler; 4° la résolution de l'abréviation est *aliter*, comme l'affirme L'Épinois, en se basant sur la forme des caractères et sur la comparaison avec des graphies similaires de la même pièce.

Mais alors que veut dire cette étrange assertion prêtée par Ximénès aux disciples de Galilée? savoir que Dieu serait sensitif, *de aliter*, qu'il rit, qu'il gémit, *de aliter*?

La pièce manuscrite est de la main même du chancelier qui a enregistré la déposition verbale du P. Ximénès (2). C'était un religieux dominicain, nommé Lodovico Jacoponi, et l'on ne peut supposer qu'il ait mal entendu un mot prononcé trois fois par le témoin et une fois par le père Lelio Marzario di Faenza, l'inquisiteur général qui faisait l'interrogatoire. D'autre part, les deux mots latins *de aliter* n'offrant certainement aucun sens, nous sommes amené à nous demander si, pour le témoin, ils

(1) Toutefois, le père Ehrle, l'éminent préfet de la Vaticane, qui a bien voulu consulter sur ce point le manuscrit du procès, nous écrit que c'est L'Épinois qui a raison.

(2) Favaro, p. 50.

ne formaient pas un seul vocable (1). Et ici nous nous rencontrons avec L'Épinois, qui a vu dans ces quatre syllabes un adverbe *dealiter*, signifiant divinement (2).

Le père Ximénès aurait donc prêté aux disciples de Galilée l'affirmation suivante : Dieu est un être sensitif divinement, c'est-à-dire ayant des sens à la manière d'un Dieu. Nous ne connaissons pas d'autre exemple de l'emploi de cet adverbe, mais c'est un fait bien connu que le mot *dealitas*, dans le sens de *deitas*, ou de *divinitas*, se rencontre plusieurs fois dans les écrits chrétiens du IV^e et du V^e siècle (3), et rien d'étonnant qu'un professeur de théologie ait formé par analogie l'adverbe — un peu pédantesque — *dealiter* sur le patron de *dealitas*.

Ce qui confirme cette interprétation, c'est la teneur de la déposition faite à Rome, le 20 mars 1615, par le P. Thomas Caccini. Il y est question de la même accusa-

(1) Ce serait même, comme nous venons de le dire, la vraie leçon du manuscrit, d'après le père Ehrle.

(2) L'auteur inconnu de l'analyse du dossier qui figure en tête du procès manuscrit semble avoir vu dans notre texte *realiter* : « Fu esaminato il Padre Caccini, qual depose, oltre le cose sodette, d'haver sentito dire altre opinioni erronee dal Galileo : che Dio realmente rida, pianga, etc. » Favaro, p. 27.

(3) Lucifer de Cagliari, *Pro sancto Athanasio*, lib. 4^o (Migne, Patr. lat., t. XIII, c. 875, cfr. 996) : « Quid aliud confitetur fides catholicae Ecclesiae, nisi quia et Trinitas sit perfecta, et una sit *dealitas* Patris et Filii et Spiritus sancti? » — S. Hilaire, *De Synodis* (Migne, Patr. lat., t. X, c. 510) : « Si quis unicum filium Dei crucifixum audiens, *dealitatem* ejus corruptionem vel passibilitatem aut demutationem aut deminutionem vel interfectionem sustinuisse dicat : anathema sit. » C'est le douzième anathème de la première formule de Sirmium. Arnobe le Jeune, *Conflictus de Deo trino et uno* (Migne, Patr. lat., t. LIII, passim, et c. 303) : « in una *Dealitate* (Christi) duas substantias distinguo, unam quae nativitatem temporalem habuit, alteram quae penitus tempori subiacere non potuit. »

tion, et, ce qui plus est, Caccini témoigne expressément qu'il rapporte ce que lui a dit, à Florence, son confrère, le P. Ximénès : « M'era stato detto dal R. P. Fra Ferdinando Cimenès, Regente di S^a Maria Novella, che da alcuni di loro (discepoli di Galileo) haveva sentita questa propositione, cioè : Iddio è sensitivo, perchè in lui sono sensi divinali [Dieu est sensitif, car il possède des sens divins] (1). »

Le chancelier, s'il a réellement écrit *de aliter* en deux mots, y a sans doute été amené par l'analogie avec les locutions latines assez nombreuses où la proposition *de* est associée à un adverbe (*desursum*, *derepente*, *de foris*, etc.).

En tout cas, son étrangeté semble avoir intrigué l'interrogateur, car dans l'interrogatoire suivant, il demande à un nouveau témoin : « Si audiverit praedictum Dominum Galileum asserentem Deum esse sensitivum, ridentem, flentem, *et quomodo* (2). »

Pour terminer, disons, à l'honneur de Galilée et de ses disciples, qu'en fin de compte, il s'est trouvé qu'il ne s'agissait que d'une discussion de pure forme, sur la nature de Dieu, entre un jeune ecclésiastique et le père Ximénès (3). Quant à Galilée, il n'était intervenu dans le débat ni de près ni de loin. Sa théodicée était d'ailleurs

(1) Favaro, p. 42.

(2) Favaro, p. 53.

(3) Il ressort de cet interrogatoire que dans cette discussion de pure forme il ne s'agissait pas d'une corporéité *idéale*, mais bien réelle. On ne peut dès lors soupçonner que *dealiter* soit une faute de transcription pour *idealiter*. Cette erreur est d'ailleurs improbable, puisqu'elle aurait dû se produire quatre fois de suite. De plus, l'attribution d'une sensibilité idéale à la Divinité ne fournissait pas de base à une accusation un peu sérieuse d'hétérodoxie.

très orthodoxe, et le Saint-Office en avait, à ce moment même, la preuve dans la copie de sa célèbre lettre au P. Castelli, où il qualifie, en toutes lettres, de grosse hérésie et de blasphème, le fait de prêter un corps à la Divinité. « Quando (gli interpreti della Scrittura) volessero fermarsi sempre sul puro senso letterale, così v'apparirebbono non solo diverse contradizioni, ma gravi eresie et bestemmie ancora; poichè sarebbe necessario dar a Iddio e piedi et man e ochi, e non meno affetti corporei e humani, come d'ira, pentimento, odio, e ancho tal volta obblivione delle cose passate e l'ignoranza delle future (1). »

IV.

Le second passage que nous avons à examiner est une apostille au dos d'une lettre de l'inquisiteur de Florence au Saint-Office de Rome, en date du 26 juin 1638. (Procès, 535 verso.)

En voici le décalque :

*Sum. f. Kervier,
inquis. gen.
Lucas*

Cette apostille est restée indéchiffrable jusq'ici.

(1) Favaro, p. 33.

L'Épinois en donne la photographie et hasarde l'interprétation que voici : Prevertat (?) si hereticus antequam ; ? sed si, ducetur (?) (1).

M. von Gebler renonce à lire le premier mot (*unleserliches Wort*) et continue comme suit : si Hereticus nunquam sed si (?) ducant. Et en note, il écrit : *sehr unleserlich* (2).

M. Berti se borne à donner, dans le texte, la lecture de Gebler, et à citer en note celle de L'Épinois (3).

M. Favaro, plus sage, donne uniquement la reproduction photographique de l'apostille (4). Dans la brochure où il rend compte de son œuvre, il explique qu'il a voulu mettre sous les yeux du lecteur les seuls mots du manuscrit qui aient résisté à tous ses efforts et à ceux d'autres plus habiles que lui à lire les écritures les plus endiablées (5).

Et, en vérité, si nous n'avions connu que le texte de l'apostille, sans le document auquel elle se réfère, nous aurions hésité à présenter notre interprétation. Mais rapprochée de ce document et aussi d'une autre apostille

(1) Page 138.

(2) Page 179.

(3) Page 271.

(4) Page 131. Notre décalque s'y rapporte, sauf pour l'avant-dernier caractère du premier mot qui, sur la photographie, ressemble plus à un *a*, et pour l'avant-dernier caractère du dernier mot qui y ressemble à un *e*.

(5) *I documenti del processo di Galileo*. Venezia, 1902, p. 35 : « Alla fotografia e alle arti che le vengono in sussidio per la stampa... abbiamo ricorso per porre sotto gli occhi del lettore alcune poche parole che resistettero a tutti gli sforzi nostri e di altri di noi più periti nel leggere le scritture più indiavolate. »

de la même main [25 novembre 1638] (1), notre lecture nous semble à tout le moins très plausible.

La lettre de l'inquisiteur de Florence annonce au Saint-Office que bientôt arrivera, dans cette ville, un personnage, *persona di qualità*, envoyé par les villes libres des Pays-Bas en vue de prendre pleine connaissance de la méthode de Galilée pour la détermination des longitudes; que ce personnage sera reçu par le Grand-Duc et logé chez lui. Vu l'urgence, l'inquisiteur a fait entendre à Galilée de ne pas recevoir, si possible, ce personnage; si (ce qui se peut) le Grand-Duc lui donne l'ordre de le recevoir, qu'il s'abstienne absolument de traiter avec lui des matières défendues.

Cette lettre, expédiée le 26 juin, reçue le 10 août, a été communiquée à la Congrégation du Saint-Office le 13 juillet. Elle porte au dos, selon la coutume, un résumé de son contenu et en dessous l'apostille dont nous nous occupons, écrite hâtivement au cours de la séance, et donnant brièvement la décision prise.

Voici notre interprétation de ce grimoire : *Portat si hereticus antequam sedu. ducem*, ou en toutes lettres : *Praeventat, si hereticus, antequam seducat ducem*. Ce qui veut dire : Si le personnage en question est hérétique, que l'inquisiteur de Florence prenne des mesures pour empêcher la visite à Galilée avant que cet envoyé ne séduise le duc, c'est-à-dire n'amène le duc à donner à Galilée l'ordre de le recevoir.

Comme on le voit, nous interprétons le premier mot

(1) L'Épinois donne la photographie de cette seconde apostille, beaucoup plus longue que la nôtre, mais à peu près aussi mal écrite, quoique son déchiffrement soit hors de toute contestation.

(*praevertat*) comme L'Épinois; le second et le troisième (si *hereticus*) sont absolument sûrs; le quatrième (*antequam*) a été lu de la même manière par L'Épinois, et à première vue est très probable, indépendamment de toute autre considération. On ne doit pas ajouter d'importance au point qui suit et y voir une ponctuation : dans l'apostille du 25 novembre écrite de la même main, il y a un point entre un substantif et son qualificatif : *ut possit instrui de periodis planetarum. mediceorum*. Nous ne faisons pas difficulté d'avouer que le cinquième mot (*sedu. = seducat*) est quelque peu inquiétant : toutefois notre interprétation a pour elle de bonnes raisons, et elle se rapproche des lectures *sed si* de L'Épinois et de Gebler. Le sixième et dernier mot (*ducem*) n'est pas fort loin du *ducur* de L'Épinois ou du *ducant* de Gebler, et nous apparaît tout à fait certain par la comparaison de sa finale avec les finales similaires de l'apostille du 25 novembre.

Notre modeste tâche est terminée. Nous en soumettons les résultats à de plus doctes, satisfait d'avoir évoqué la mémoire du grand Galilée et attiré l'attention sur l'édition monumentale de ses œuvres que nous donne Antonio Favaro.

Les formes actuelles de la lutte contre l'usure ;
par Victor Brants, membre de l'Académie.

I.

L'idée de sanctionner légalement la loyauté dans les stipulations des contrats a pris en divers pays des développements intéressants, tant dans les lois elles-mêmes que dans la jurisprudence. Cette idée s'est appliquée particulièrement à l'usure, dont nous avons naguère ici

même exposé la nouvelle législation allemande (1), mais elle ne s'y limite pas. Il y a une tendance plus large à garantir dans les relations des parties, une norme supérieure à celle de leurs conventions. L'histoire de ce mouvement présenterait, dans son ensemble, un très grand intérêt juridique. Nous rattachant à l'idée de la lutte contre l'usure, c'est d'elle que nous nous occuperons cette fois surtout encore, en marquant les étapes, mais les rattachant au moins au système d'ensemble. C'est de l'Allemagne que nous parlerons principalement, mais non exclusivement; l'Angleterre par une loi récente sollicite l'attention, et quelques allusions à d'autres pays ne seront pas hors d'œuvre.

L'Allemagne, on le sait, après des plaintes et des enquêtes sur les abus usuraires, était entrée en campagne par une loi pénale de 1880 dont nous avons parlé, et qui fut renforcée en 1893. Une nouvelle étape a été franchie par le législateur du Code civil de 1900, et il y a lieu de noter ces étapes successives pour en marquer l'action progressive et enregistrer ses résultats (2).

En ce qui concerne spécialement l'usure, les trois étapes législatives se résument ainsi (3) :

La loi de 1880 punit l'usure dans le contrat de prêt, (*Darlehenswucher*) (art. 502a du Code pénal).

(1) *L'usure dans la législation contemporaine*. (BULL. DE L'ACAD. ROY. DE BELGIQUE, 3^e sér., t. XXX, n^o 12, p. 669, 1895.) Cf. *Les grandes lignes de l'économie politique*, 4^e édit., Louvain, 1904, t. I, pp. 336 et suiv.

(2) Sur l'ensemble, les auteurs généraux et CONRAD, *Handwörterbuch der Staatswissenschaften* (art. *Wucher* par Lexis); ELSTER, *W. Buch d. Volkswirtschaft* (art. *Wucher* par E. v. Below); *Staatslexicon* du Goerresgesellschaft (art. *Wucher* par Ratzinger).

(3) GROEBER (membre du Reichstag), *Die Bedeutung des neuen Bürgerlichen Gesetzbuches für den Arbeiterstand*. Stuttgart, 1897, p. 71. G. BLONDEL, *Le Code civil allemand et les ouvriers*. (BULL. SOC. DE LÉGISLATION COMPARÉE, Paris, 1901 [janvier], p. 91.)

La loi de 1893 punit l'usure en toutes sortes d'affaires, ventes, etc., ayant le même but, *Sachwucher* (1).

Le Code civil de 1900 atteint de nullité civile tout contrat usuraire en lui-même (art. 138, § 2).

Ce progrès remarquable modifie profondément le caractère de la législation allemande. Mais le système adopté pour définir l'usure demeure le même; il n'y a pas de taux *maximum*; l'appréciation est laissée au juge, et ceci se rattache ainsi à toute la théorie de l'appréciation judiciaire qui présente en Allemagne un réel intérêt.

Dans l'état actuel, sans doute, on ne peut encore considérer la répression de l'usure comme complète. La sanction civile comme celle de la loi pénale n'atteignent que l'usure définie par celle-ci; or la notion pénale de l'usure n'est pas constituée par toute usure au sens économique du mot, mais requiert l'exploitation, *Ausbeutung*,

(1) Nous avons donné précédemment le texte de la loi de 1880, constituant l'article 302a du Code pénal et le même texte modifié par la loi de 1893; nous le reproduisons, mais au lieu d'une traduction, nous donnerons cette fois le texte allemand de cette seconde formule : Art. 302a. Wer unter Ausbeutung der Nothlage, des Leichtsinns oder der Unerfahrenheit eines Anderen mit Bezug auf ein Darlehn oder auf die Stundung einer Geldforderung oder auf ein anderes zweiseitiges Rechtsgeschäft, welches denselben wirtschaftlichen Zwecken dienen soll, sich oder einem Dritten Vermögensvortheile versprechen oder gewähren lässt, welche den üblichen Zinsfuss dergestalt überschreiten, dass nach den Umständen des Falles die Vermögensvortheile in auffälligem Missverhältniss zu der Leistung stehen, wird wegen Wuchers mit Gefängniss bis zu sechs Monaten und zugleich mit Geldstrafe bis zu dreitausend Mark bestraft. Auch kann auf Verlust der bürgerlichen Ehrenrechte erkannt werden.

302d et 302e. Délit habituel ou professionnel.

des besoins, de la légèreté ou de l'inexpérience de l'autre partie pour le profit à en tirer (1).

Ainsi comprise d'ailleurs, la notion d'usure est capable de s'élargir ou de se restreindre au gré de la jurisprudence, le juge ayant à apprécier, on le sait, deux points délicats et essentiels au délit défini : l'exploitation d'une des parties et la disproportion entre les prestations.

Ce genre de lois dépend donc beaucoup de son interprétation. Comme pour bien d'autres, mais plus encore pour celles-ci, il faut les voir à l'œuvre pour les apprécier (2). Les délits qui ont pour but la perception d'un profit par des procédés illicites, une exploitation économique du faible par le fort, présentent toujours une certaine difficulté d'estimation; le législateur s'est trouvé en présence de plus d'une difficulté de ce genre, les lois récentes s'enrichissant de ce genre de délits, par exemple en matière de spéculation de bourse, de concurrence déloyale, etc. Si les mailles en sont trop larges, souvent les coupables passent au travers (3). La loi dont nous parlons n'en a pas moins, telle qu'elle est, réalisé un progrès; elle peut se perfectionner, mais ses résultats n'ont déjà pas été sans importance, comme nous le dirons bientôt.

(1) ENDEMANN, *Lehrbuch des Bürgerlichen Rechts*, § 423, p. 688.

(2) Sur les interprétations requises pour apprécier la législation étrangère, voir notre étude sur *La législation ouvrière comparée et internationale*, Louvain, Ch. Peeters, 1903, 1^{re} partie.

(3) F. VON LISZT, *Das gewerbemässige Verbrechen*. Vortrag gehalten in der Juristischen Gesellschaft zu Berlin am 13 Oktober 1900. (ZEITSCHRIFT FÜR DIE GESAMMTE STRAFWISSENSCHAFT, 1901, t. XXI, pp. 121 et suiv.)

Quelle est donc la jurisprudence? Elle va préciser la portée des lois, en plusieurs termes.

L'usure ne se trouve plus, par ce système, disions-nous, dans le seul contrat de prêt, mais dans les autres contrats ayant le même but économique, — *denselben wirthschaftlichen Zweck*, selon le texte de 1893. Ce but c'est de procurer à l'emprunteur l'argent dont il a besoin. Il ne faut donc pas, pour que l'acte soit punissable, qu'il y ait un *prêt simulé*; c'est le but *économique* et non la nature *juridique* de l'acte qu'on considère. Tel est le cas d'une vente à un prix trop inférieur, dans le but de procurer au vendeur la somme d'argent disponible qu'il touche. Le besoin d'argent, *Geldbedürfniss*, est le « but identique ». Le cas est prévu dans les travaux préparatoires, l'exposé des motifs comme le rapport de la Commission du Reichstag (1).

La jurisprudence applique, et on a jugé le cas d'achat à un prix dérisoire, *Schleuderpreis*, d'objets mobiliers appartenant à une servante qui avait besoin d'argent pour se marier (2).

Les avantages « usuraires » peuvent être stipulés soit en faveur de l'un des contractants, soit même en faveur de tiers. C'est le texte de la loi de 1893 encore, et il a pour but d'écarter un moyen trop commode de tourner la loi, en alléguant qu'on ne tire aucun lucre direct et personnel de l'opération. C'est ce qu'indiquent aussi les motifs. Ce

(1) R. HÖINGHAUS, *Das neue Deutsche Reichs Wucher Gesetz von 1893*, Berlin, 1893, pp. 32 et suiv., donne les citations.

(2) Arrêt de la Cour impériale de Leipzig du 26 avril 1894 confirmant un jugement d'Ulm. *Entscheidungen des Reichsgerichts in Strafsachen* (Strafsenat), t. XXV, p. 315.

but détourné est une question de fait que doit rechercher le juge ; il y a là des combinaisons artificieuses que l'usurier arrange avec des compères et qu'on qualifie de *Wucher Komplotten* (1).

Quant aux avantages perçus par l'usurier, ils peuvent aussi être divers, directs ou indirects. Peu importe au fait que l'avantage abusif aille directement de la poche de l'emprunteur à celle du prêteur. Jugé, par exemple, dans le cas d'une obligation imposée à l'emprunteur de s'assurer sur la vie à une compagnie où le prêteur touche une commission (2). Peu importe que les contrats soient juridiquement distincts, si économiquement ils se combinent ; on voit le but, et la loi n'atteint pas seulement ceux qui se font promettre, mais aussi procurer des avantages.

A quels contrats s'applique la loi ? Nous avons indiqué son esprit général ; l'opération usuraire peut se présenter dans des contrats très différents, non seulement le prêt, mais la vente, la location... Les auteurs sont d'accord (3), bien que tout encore demeure soumis au juge du fait. Toute prestation quelconque, dans un contrat bilatéral, peut ainsi être usuraire éventuellement, et les auteurs

(1) STENGLEIN, *Lexicon des Deutschen Strafrechts nach den Entscheidungen des Reichsgerichts*, Berlin, 1900, v^o *Wucher*.

(2) Cour impériale (Strafsenat), 14 juillet 1898. *Entscheidungen*, t. XXXI, p. 239. Cf. *ibid.*, 5 mai 1899, t. XXXII, p. 143. — Item. Vente de lots de loterie jointe à un prêt. STENGLEIN, *op. cit.*

(3) ENDEMANN, *op. et loc. cit.* — *Jedes Leistungs versprechen*, dit RAISER, *Privatrechtl. Handlung des Wuchers*. Dissertation, Tübingen, 1898. — F. VON LISZT, *Lehrbuch des Deutschen Strafrechts*. Berlin, 1903, p. 482. — Lexis ap. Conrad, etc.

énumèrent : vente, location, contrat de travail (1), agences de ventes de biens (*Güterzerstrummerung*), louage de bétail, hausse de prix par *Ring* ou *Kartelle*, société, etc., lorsque les conditions d'ailleurs requises se trouvent réunies, on voit que les applications peuvent être étendues, pour peu qu'on le veuille. Les cas dans la jurisprudence de la Cour suprême de Leipzig ne sont pas très variés, mais il est clair que cela peut prêter, non seulement au pénal, mais surtout au civil, depuis l'extension faite par le Code, à des applications très importantes. En matière rurale notamment (2), les usures dans le cheptel du bétail et la vente des terres étaient fréquentes et on s'en plaignait vivement; la loi nouvelle et surtout l'action vigoureuse des associations rurales ont été bien-faisantes.

Mais si les cas paraissent assez largement prévus, n'oublions pas que l'usure n'est pas cependant punie en elle-même, la disproportion entre les effets économiques réciproques du contrat n'est pas directement atteinte; il faut abus de la situation de l'emprunteur, défini par la loi (3); la condition, dans l'application, paraît double :

(1) Cette extension ne serait pas accueillie avec faveur même par certains partisans de la notion élargie de l'usure, remarque Lexis (*ap. Conrad*), car elle amène à un minimum de salaire. D'autres, au contraire, pourraient s'en féliciter, et un système analogue a déjà été émis même hors d'Allemagne.

(2) L'enquête du *Verein für Sozialpolitik* (1887) y insiste particulièrement et explique les contrats usuraires de cheptel rural, en usage alors. *Das Wucher auf dem Lande*, Leipzig.

(3) De même pour l'application à la vente, Endemann observe (*ouvrage cité*, § 157A, p. 922) que le *juste prix* n'est pas protégé en lui-même, mais seulement en cas d'abus défini.

il faut que *telle soit* la situation de l'emprunteur ; il faut qu'on en *abuse*. Or l'appréciation du juge a ici encore libre carrière.

Jugé que pour qu'il y ait *besoin*, *Notlage*, réel, au sens de la loi, il faut une nécessité pressante qui mette en danger l'*existence économique* de l'emprunteur ; ainsi le *besoin* d'une somme d'argent à l'*effet de réaliser des bénéfices* ne constitue pas la condition requise, malgré les sacrifices faits pour se la procurer. Et d'autre part, jugé aussi que pour qu'il y ait abus, exploitation, *Ausbeutung*, du besoin, il faut qu'on connaisse l'état de besoin du co-contractant (1).

Il faut qu'il y ait disproportion entre les avantages réciproques. C'est ici encore que l'appréciation du juge doit s'exercer et que certes elle demande de sa part intelligence et sagacité, l'estimation de ces avantages pouvant être difficile. En matière de prêt proprement dit, on a une indication directe dans le taux de l'intérêt, mais ce taux, on le sait, n'est pas fixé par la loi, c'est une des caractéristiques du système. Il n'y a pas de taux maximum. La jurisprudence l'a écarté plus nettement encore que les travaux préparatoires. La loi exige que l'intérêt pour être punissable dépasse au moins le *taux usuel* du marché ; or il y a des lois et ordonnances spéciales fixant le taux de l'intérêt pour les prêteurs sur gages autorisés. Il avait été entendu à la Commission du Reichstag que ce taux serait considéré comme usuel. Telle n'a pas été la jurisprudence de la Cour suprême, qui, cassant un jugement de Berlin (2), a

(1) STENGLEIN, *Lexicon* cité.

(2) *Entscheidungen* (Strafsenat), 17 mai 1892, t. XXIII, p. 121.

décidé que c'était toujours question de fait, que cette mesure n'atteignait qu'une catégorie(1), que pour le reste, il fallait toujours apprécier le taux usuel d'après l'ensemble des conditions du marché. Il y a là incontestablement parfois appréciation difficile pour le juge. Celui-ci doit et constater le *taux usuel*, puis, si le taux stipulé au contrat y est supérieur, rechercher encore s'il est en disproportion relative, vu les circonstances dudit contrat (2). Or, à cet égard, il peut y avoir des idées inexactes et qui énerveraient même la loi ; en telle matière, les fausses méthodes d'interprétation sont de nature à gravement entraver l'efficacité du système.

La disproportion des avantages directs ou indirects dans les autres contrats demeure aussi question de fait, et nous la voyons estimée parfois laborieusement en certaines espèces. Est déclaré nul un prêt de 150,000 mk, fait à condition que l'emprunteur achète à 380,000 francs un bien qui en vaut 80,000 (3). Est aussi déclarée nulle une société spéciale, la *Stille Gesellschaft* du droit allemand, parce que la part des avantages faite au commanditaire était exorbitante, malgré l'appoint des conseils, et autres *impondérables* que celui-ci ajoutait à sa prestation matérielle. C'est là une espèce particulièrement délicate, car il s'agit d'affaires, et en outre d'un genre de société où il est permis, par le régime légal, d'exclure la parti-

(1) Loi prussienne du 17 mars 1881, article 360 du Code pénal.

(2) *Missverhältniss zu der Leistung*, dit le texte légal.

(3) Cour impériale (civil). *Entscheidungen des Reichsgerichts in civil Sachen*, 22 janvier 1896, t. XXXVI, p. 341.

cipation aux pertes tout en l'ayant aux gains (1). L'arrêt de Leipzig, cassant un jugement, mais confirmant un arrêt d'appel de Berlin, a donc ici un intérêt spécial, s'appuyant à la fois sur le droit de la Suisse où l'affaire devait se faire et sur le droit allemand, invoquant l'article 302a et annulant le contrat comme *unsittlich* et *wucherisch*, contraire aux bonnes mœurs et usuraire. C'est une décision civile appliquant le système du Code civil de 1900.

Le juge tiendrait-il compte des pertes que le prêt a infligées au prêteur lui-même, pour estimer l'équivalence, ce que le latin de la matière comprend aussi par *damnum emergens* et *lucrum cessans*, c'est ce que la jurisprudence ne nous a pas appris, mais ce qui serait certes conforme à la raison et à la vraie notion des choses.

Sans entrer plus avant dans le détail de la jurisprudence, il est intéressant de savoir si les lois ont eu de l'efficacité. Si l'on prend l'usure au sens restreint du mot, et dans ses succédanés les plus habituels, en ce même sens le plus voisin du prêt, ainsi que dans les artifices les plus communs, il semble incontestable que la campagne contre l'usure a eu une efficacité très réelle. Dès le début, on déclarait la loi de 1880 insuffisante (2), on approuvait celle de 1893 (3). Mais l'action de la loi est difficile à mesurer; elle est souvent, et c'est ici le cas,

(1) *Ibid.*, 26 mai 1900, t. XLVI, p. 112.

Sur ce genre de société, très voisin du prêt : STAUB, *Kommentar. z. Handelsgesetzbuch*, Berlin, 1900, t. I, pp. 995-997.

(2) Enquête du *Verein f. Sozialpolitik*, 1887. — Exposé des motifs de la loi de 1893.

(3) BUCHENBERGER, *Agrarpolitik*, t. II, p. 205.

plus préventive que répressive. Les statistiques de poursuites ne forment donc pas un critère exact de la situation. Mais l'opinion générale est que l'usure a subi un recul considérable, qu'elle est vaincue sur son terrain habituel; c'est là un résultat satisfaisant. Quelle part les lois ont-elles dans ce résultat? Cette part est réelle, à n'en pas douter, mais souvent préventive, nous le disions, et même en quelque sorte morale par l'effet de la crainte, du danger de l'opération et aussi de l'arme, de la force donnée à l'autre partie, grâce encore à la diffusion donnée à un principe par la notoriété et le prestige de la loi; cette influence psychologique et éducatrice ne peut être niée. Enfin l'initiative privée a puissamment secondé le législateur. Les sociétés de crédit honnête se sont multipliées; on connaît ce vigoureux développement du crédit populaire allemand, refoulant le crédit véreux avec une force bienfaisante et victorieuse, en ville et à la campagne (1). Telle est l'impression complexe, mais en somme concordante dans les traits essentiels, que nous avons recueillie des témoignages les plus compétents et les plus autorisés : économistes de l'enseignement, praticiens du crédit et des institutions diverses. Nous considérons ce résultat comme une victoire combinée de la loi et de l'initiative privée, associées pour la lutte contre un fléau social. Le groupement des intéressés est ici encore une condition de résistance à la tyrannie économique (2),

(1) Outre les sociétés de crédit, il y a eu, soit annexées, soit séparées, des *Vereine zur Verfolgung des Wuchers*, sociétés pour la poursuite de l'usure, pour dénoncer et faire poursuivre les cas, ce que souvent les intéressés n'osent pas faire.

(2) Cf. RATZINGER, art. *Wucher*, dans le *Staatslexicon* du *Goerresgesellschaft*. Il applique à la situation le *Vae soli* de l'Écriture.

il en est une condition essentielle, et le résultat de la stratégie allemande contre l'usure en montre l'efficacité. Décrire ces associations n'entre pas dans notre cadre : ce serait faire l'exposé, tant de fois repris, du crédit populaire et de ses organismes essentiels ou complémentaires. Bornons-nous ici à l'étude des influences légales, mais en constatant qu'elles ne sont ni ne peuvent être les seules (1).

II.

Le contrat usuraire, tel que l'entend le Code pénal allemand qui en fixe la notion, est nul aussi en droit civil. Sa nullité est absolue, d'ordre public, et ne peut donc se couvrir par le consentement des intéressés (2). Mais jusqu'où va cette notion et, partant, cette sanction? Nous avons vu à quels genres de contrats la loi de 1893 permettait de l'étendre, mais en fait cette extension peut rencontrer des difficultés. Aussi y a-t-il lieu de rappeler, non plus au point de vue pénal, mais seulement au point de vue civil, un principe plus large du droit allemand qui peut lui aussi exercer ici une très puissante influence, plus puissante même, puisqu'on n'y est pas lié par une

(1) Si l'usure, *sensu stricto*, a reculé, nous n'oserons certes pas en dire autant des abus ou exploitations économiques, qu'on a pu, on le sait, comprendre dans le sens large du même terme. Il y a là un aspect plus large du problème que nous tenons seulement à ouvrir, non à traiter ici.

(2) Décision très nette du Reichsgericht, 22 janvier 1896. (*Entscheid. in civ. Sach.*, t. XXXVI, p. 314.) L'arrêt constate qu'il n'y a pas d'opinion contraire dans la doctrine.

notion précise du droit répressif. La loi allemande ne se borne pas à la nullité du contrat usuraire; cette nullité, dans le Code civil, n'apparaît en effet au second alinéa de l'article 138 que comme une application du premier alinéa de ce même article qui formule (1) la nullité de tout acte juridique contraire aux *bonnes mœurs*. Sans doute le principe général de la nullité des actes contraires aux bonnes mœurs n'est pas spécial au Code impérial allemand, et l'article 6 du Code civil Napoléon le renferme aussi, mais chacun sait que la notion germanique dépasse celle du droit français dans une matière très connexe qui se trouve plus loin, à l'article 826 allemand, concernant la notion des actes illicites et la responsabilité qu'ils entraînent, et correspondant ainsi à l'article 1582 français. Dans les deux articles, en matière de responsabilité comme dans la théorie de la nullité, la même expression est employée par le législateur allemand : *gegen die guten Sitten*.

Les applications de l'article 138 dépendent donc de la notion même de ces *guten Sitten*, de l'interprétation qu'on y donne en théorie et en jurisprudence, et qui peut comporter plus ou moins d'extension. Cette matière est vaste, et nous n'avons garde de l'aborder ici dans toute son ampleur; elle touche à la grosse question de l'*abus du droit* qui pénètre le système allemand de la responsabilité civile. Mais il nous faut cependant en tirer la lumière pour éclairer la vraie portée du principe légal.

Il y a une incontestable tendance à enrayer les béné-

(1) ART. 138. Ein Rechtsgeschäft das gegen die guten Sitten verstösst, ist nichtig.

Nichtig ist *inbesondere*.... l'acte usuraire.

fices qu'on considère comme abusifs, incorrects, ceux que réprouve le sentiment public. On a pris dans cet ordre d'idées des mesures répressives, il y a des délits professionnels qui se sont beaucoup multipliés dans les lois modernes, surtout en matière sociale, et qui sont les diverses formes d'exploitation des faibles par les forts, les abus de la puissance économique, etc. C'est ainsi que F. von Liszt les qualifie et les explique (1). Les lois contre les abus de bourse, l'usure, la concurrence déloyale même, appartiennent à cette catégorie.

Mais ici, il ne s'agit pas de lois spéciales, comme les précédentes; il y a, au civil, un principe général que nous avons rappelé et qui couvre ces diverses manifestations de l'abus économique, soit dans un acte juridique, soit dans un fait quelconque de l'homme. C'est celui des articles 138 et 826 du Code de 1900.

C'est donc presque nécessairement que nous signalons le principe général, dont la nullité du contrat usuraire est une application. Mais qu'entend-on par bonnes mœurs (*guten Sitten*); quelle en est la notion positive?

L'idée dominante est que l'homme ne peut abuser ni de ses forces ni même de ses droits, pour nuire à un autre. Cette notion de l'*abus du droit* a soulevé de vives controverses, elle contredit la vieille formule « qui suo jure utitur neminem laedit », elle pose une limite à l'exercice du droit : cette limite, c'est l'abus (2), ou, si l'on veut,

(1) *Das gewerbmässige Verbrechen*, cité plus haut.

(2) Cette limite est encore exprimée en un texte, connu sous le nom général d'« interdiction de la *chicane* ». ART. 226. Il n'est pas permis d'exercer un droit dans le seul but de nuire à autrui.

Tous les commentateurs s'en occupent.

selon une formule qui blesse moins l'ancienne doctrine française, là où commence l'abus, cesse le droit (1). On ne peut léser quelqu'un intentionnellement, contrairement aux « guten Sitten », même dans l'exercice d'un droit formel ; aussi la Commission du Reichstag a-t-elle rejeté unanimement le projet de l'article 826 qui excluait la responsabilité des actes nuisibles « basés sur un droit » (2). Mais quand y a-t-il abus ? Quand y a-t-il violation des « bonnes mœurs » ? Cette notion n'a pas, dans le Code allemand, un caractère théorique ou absolu, et c'est ce qu'il faut d'abord dégager. La notion des abus, des agissements incorrects, illicites, se détermine par des éléments complexes, qu'on réunit sous ce nom de « bonnes mœurs ».

Mais encore une fois, quel est l'*abus*, où commence l'*illoyale, unerlaubte Handlung*, la *res illicita*, la *turpitude* ? C'est là le critère à déterminer.

Le législateur allemand reconnaît pour les actes humains la nécessité d'une certaine norme morale, mais sans proclamer la souveraineté d'un vrai droit naturel doctrinal (3). Il en consacre sans doute bien des règles, mais notamment au point de vue spécial qui nous occupe,

(1) PLANIOL, *Droit civil*, t. II, p. 265, n° 871.

(2) DERNBURG, *Bürgerliche Recht*, Berlin, 1901, t. II, p. 640. — La sphère du droit pénal et celle du droit civil sont bien distinctes dans le système. Le projet du Code civil, Exposé des motifs, l'indique clairement. *Entwurf eines bürg. Gesetzbuches. Recht d. Schuldverhältnisse. Allg. Theil*, Berlin, 1882 : *Unerlaubte Handlungen*.

(3) Sur ce point de vue, A. LEHMKUHL, *Das Bürgerliche Gesetzbuch des Deutschen Reichs*, Fribourg, 1899, Avant-propos. Les conséquences suivent d'elles-mêmes, notamment au point de vue de la doctrine catholique, *Non omne quod licet honestum est*.

celui de la nullité des actes (art. 138) et de la responsabilité (art. 826), il adopte un critère en quelque sorte concret; ce n'est pas la morale en elle-même qu'il assigne comme norme; le juge n'a pas à se livrer à des considérations doctrinales ou théoriques, moins encore subjectives; le législateur lui assigne un critère qui lui sert de mesure pour l'application de la loi : c'est ce que la conscience publique considère comme devant être observé, c'est une sorte de norme extérieure qui se trouve dans l'état de la nation elle-même (1), et que le juge doit saisir et appliquer.

Il ne suffit donc pas d'une part, il n'est pas nécessaire de l'autre, que l'acte incriminé soit condamné par une doctrine morale déterminée. Le juge aura à s'inspirer du sentiment public et commun des « honnêtes gens » (2).

Ce critère a été expliqué par les travaux parlementaires, par la doctrine et par la jurisprudence; il s'agit de ce qui choque la conscience publique, non pas la morale, la doctrine morale, mais d'une manière plus vague à certains égards, plus large en certains cas, moins large en d'autres, ce qui est condamné par la conscience publique, notion

(1) Les commentateurs du Code civil indiquent cette notion, mais souvent trop sommairement, comme ENNECERUS, *Das Bürgerliche Recht*, 1901, § 98. — COSACK, *Lehrbuch des Deutschen Bürg. Rechts*, Iéna, 1903, §§ 58 et 168. — ENDEMANN s'y étend au contraire longuement. (*Ouvrage cité*, notamment I, pp. 600 et suiv.) Il se sert du mot *soziale Gerechtigkeit*, qui représente un état moral et social déterminé; cet état peut donc en fait se modifier.

(2) « Den Masstab für den Begriff der guten Sitten hat der Richter aus dem herrschenden Volksbewusstsein zu entnehmen, dem Anstandsgefühl aller billig und gerecht denkenden », dit un arrêt de la Cour suprême du 11 avril 1901. *Entscheid. in civil Sachen*, t. XLVIII, p. 124.

complexe, on le voit, délicate, qui est comme le **niveau** de l'état social et moral du peuple lui-même. On ne s'en est pas tenu à la notion théorique de la moralité (*Sittlichkeit*), comme on a écarté celle de l'ordre public (*Öffentliche Ordnung*), pour adopter cette mesure concrète, pour l'application de la loi (1).

Ce serait sortir de notre cadre de critiquer en elle-même et en détail cette notion ; nous n'avons qu'à marquer la très grande influence que dès lors la coutume, l'état social, les idées régnantes ont sur la jurisprudence avec un pareil régime, et comment on peut attaquer un acte, réclamer une réparation, du chef des articles 138 et 826. Assurément l'usure rentre au premier titre dans cette notion, et c'est tout naturellement que la nullité du chef d'usure entre comme une application dans le corps de l'article 138 lui-même (2).

Délicate est certes pour le juge une telle application ; elle requiert chez lui une éducation toute spéciale. Il ne s'agit pas en effet, même dans l'esprit de la loi, de confondre cette moralité publique avec les habitudes régnantes (3), les pratiques courantes de certaines pro-

(1) Protokolle der Kommission für die II^{te} Lesung des Entwurfs des B. G. B., t. I, p. 123 : « Objectiven Masstabb für die Handhabung des Gesetzes. »

(2) En le décidant ainsi dans le second alinéa, le législateur a déjà, d'autorité et par application, interprété le premier alinéa en ce sens.

L'alinéa a été proposé par M. Groeber, député du Centre. Sur son histoire parlementaire, voir GROEBER, *Ouvrage cité*, p. 7.

(3) Les habitudes, les simples usages ont aussi leur rôle dans la jurisprudence, mais il est autre, et nous n'avons pu l'exposer ici. Voir, par exemple, sur cette controverse : Dr DANZ, *Laienverstand und Rechtsprechung*, dans *Iheringer Jahrb. für die Dogmatik des*

fessions par exemple, ce qui pourrait aboutir à tolérer toutes sortes d'abus qu'on veut cependant atteindre. Il n'est certes pas requis, pour qu'un acte soit *unerlaubt*, illicite, qu'il soit prohibé et punissable par une loi pénale (1); il n'est pas davantage suffisant, pour couvrir un abus, que cet abus soit largement pratiqué. C'est ce qui ressort des commentaires et de la jurisprudence. Ceci peut ouvrir la porte à une foule d'applications, que complètent des lois particulières civiles et répressives, comme l'est celle de 1896 sur la concurrence déloyale. Dans une espèce intéressante, la Cour suprême de justice a tâché de préciser la notion légale (2); il s'agissait de pratiques commerciales répréhensibles attaquées du chef de l'article 826 et que la Cour d'appel de Hambourg avait convertie de ce considérant : « Cela se passe tous les jours ainsi dans la libre concurrence. » Très verte est la leçon que lui inflige la Cour impériale de Leipzig : il s'agit, dit-elle, de considérer le sentiment qui règne chez les gens bien pensants, d'examiner le vrai sentiment public régnant; c'est là que le juge doit puiser son estimation et non dans « des habitudes professionnelles locales qui pourraient être très incorrectes... »

Bürg. Rechts, Iéna, t. XXXVIII, 1898, pp. 373 et suiv., et *DERNBURG, Bürg. Recht*, Halle, 1902, pp. 75 et suiv., notamment sur les usages commerciaux : *VON GERBER, Bemerkungen zum ersten Artikel des deutschen Handelsgesetzbuchs*, Leipzig, 1871, etc.

(1) Ce que confirme l'article 134 du B. G. B., qui prévoit ce dernier cas. Cf. arrêt de la Cour suprême (civil), 2 février 1901. *Entscheid. in civil Sachen*, t. XLVIII, p. 296.

(2) Arrêt civil du 11 avril 1901, *Entscheid. in civil Sachen*, t. XLVIII, pp. 124 et suiv. Cf. aussi les divers commentaires du Code civil.

Il se passe dans les affaires et dans la lutte de la concurrence très souvent des manigances, qui pour cela ne sont nullement convenables. L'article 826 a aussi spécialement à protéger contre l'abus de la liberté économique par l'exploitation cupide et l'oppression d'autrui. » C'est énergique; il n'en est pas moins vrai que le rôle du juge est difficile, demande étude, conscience réfléchie et éclairée, et que le manque de principe s'y fait sentir.

Quoi qu'il en soit, cette notion atteint directement les faits ou pratiques usuraires et bien d'autres que réproouve dans l'état actuel, incontestablement, « la conscience publique », expression présumée des *guten Sitten* dans le sens légal; elle pourrait aussi atteindre bien des contrats d'affaires financières; elle pourrait amener, en matière de responsabilité comme en matière de contrats, à bien des applications concernant le commerce, le régime du travail, celui des sociétés, le droit de coalition soit de la part des ouvriers, soit de la part des *Kartellen*, etc.

On sait que des applications analogues de l'idée de l'abus dans l'exercice du droit, ont déjà été indiquées plus d'une fois, même en France, malgré la différence des notions juridiques (1).

Ces extensions ouvrent large porte à une sorte de jurisprudence, expression elle-même de cette conscience publique, et plus que jamais impliquent la nécessité de

(1) Notamment en ce qui concerne la rupture induite du contrat du travail (loi du 27 décembre 1890), cf. E. BARTHELEMY, *Résiliation du louage de service*, Paris, Pedone, 1896, etc. — PAUL BONCOUR, *Le fédéralisme économique*, pour l'abus du droit de coalition, etc. — PLANIOL, *Droit civil*, n° 872.

répandre des idées saines et justes, et de former la conscience publique elle-même.

Le législateur, au milieu du trouble actuel des idées, a donc choisi une sorte de critère de fait, mais qui, en réalité, prête encore à bien des divergences d'appréciation. Il a choisi un critère que l'on est exposé en outre à trouver en fait en opposition avec la morale, soit en lui-même, soit selon l'avis du juge (1). On a cru agir ainsi comme le suggéraient les possibilités pratiques de l'état des idées et des faits, au point de vue des sanctions de la loi positive.

On a eu peur, dans le désordre actuel des théories, en invoquant une idée théorique, d'ouvrir la porte à des interprétations subjectives (2) et l'on a pris une solution de morale moyenne en quelque sorte, celle qui ressort de « l'appréciation des honnêtes gens ».

Tout en faisant nos réserves sur ce système en lui-même, encore une fois, on aperçoit aisément, et un

(1) Voir les réflexions d'AUG. LEHMKUHL, *Das Bürgerliche Gesetzbuch des Deutschen Reichs erläutert*, Freiburg-Breisgau, 1899, pour l'article 138, pp. 43 et suiv., et la très intéressante dissertation de l'auteur, pp. 27 et suiv., sur la signification et la mesure du pouvoir du législateur, de déclarer *nuls* certains actes.

(2) Le but même sera-t-il atteint? On sait la grande controverse sur la force de la coutume qui divise les esprits. On connaît les théories à la mode, sur la *jurisprudence législative*. (Cf. GENY, *Méthode d'interprétation et sources en droit privé positif*, Paris, 1899, et les nombreuses sources allemandes qu'il cite.) La *conscience publique* qu'on invoque sera un critère bien vague et dangereux, dans l'état de trouble que l'on redoute. Pourra-t-on bien distinguer, dans ce système, entre la morale et les mœurs, et dès lors encore, comment échapper aux effets d'une corruption du sens public? On peut tomber de Charybde en Scylla.

juriste français qui a étudié les lois allemandes y a insisté, on aperçoit les larges applications qu'on pourrait en faire aux contrats abusifs, usuraires, *léonins*, pour employer un mot ancien qui répond bien à la situation.

Si imparfait que soit en lui-même le critère des *guten Sitten*, il est *actuellement* encore une arme sérieuse, si elle est bien employée, et permet de réprimer bien des abus, avec une magistrature judicieuse et prudente.

Si l'arme peut être utile, elle peut aussi être dangereuse, non seulement si le juge la laisse rouiller, mais encore s'il en abuse et la rend tracassière.

Les défauts du critère sont l'argument le plus grave contre le système « appréciatif » du juge, et peut-être en effet, dans l'état troublé des doctrines et des idées, faut-il en cette matière ne pas lui laisser une latitude trop grande, latitude que permettraient des doctrines fermes et des traditions stables.

Moindre encore qu'il ne serait en d'autres pays, est le danger dans l'état actuel de l'Allemagne, grâce au fond chrétien qui y règne encore; le danger n'en est pas moins sérieux et doit faire réfléchir. Mais encore une fois, cette étude théorique nous entraînerait trop loin. En ce qui concerne strictement l'usure (1) et les matières

(1) En matière d'*usure*, d'ailleurs, même pour l'application de l'alinéa 2 de l'article 138 du Code civil, c'est la notion *pénale* de l'usure, définie par les lois pénales, qui est la norme du juge, mais plus large est la notion *générale* des actes annulés du chef de l'article 138. En outre, il y en a qui sont directement prohibés en vertu de lois de police spéciales. La loi pénale et l'article 138 n'ont donc pas le même champ d'action. Ainsi la loi de 1896 sur la concurrence déloyale va plus loin que l'*unerlaubte Handlung* de l'article 138.

toutes connexes d'application, où le champ de l'appréciation est plus restreint, le danger n'a guère pu autant se manifester ; il y existe aussi, mais il y est moindre, et même ce système a pu produire et peut produire encore d'utiles résultats.

III.

L'Allemagne n'est pas seule à lutter contre les actes abusifs d'exploitation économique, dont l'usure est le type historique le plus connu et le plus net. On sait, nous l'avons rappelé naguère ici même, comment au dernier siècle, le courant économique libertaire a emporté successivement toutes les barrières, et la liberté du taux conventionnel de l'intérêt fut proclamée. La France avait pris une initiative, en quelque sorte provisoire, dont les théories de Turgot avaient donné l'élan, mais pour reprendre dès 1814 le régime du *maximum*. Celui-ci a succombé en 1886, et la France n'a plus aujourd'hui de mesure répressive; elle est à peu près seule des grands pays européens sous ce régime (1). L'Angleterre, qu'il est devenu banal de citer comme le siège longtemps élu du libéralisme économique, l'a été trop sans doute, mais

Quant à l'usure, elle tombe sous les deux législations (cf. ENDEMANN, p. 605), mais l'article 138 permet, en vertu du principe général, d'annuler comme *unsittlich* des actes réellement usuraires, quoique ne répondant pas à la stricte notion pénale.

(1) Un résumé de la jurisprudence de l'usure en France a été fait avec les théories de l'école libérale par EDMOND DUVAL, *Des inconvénients de la limitation légale du taux de l'intérêt*. (MÉM. COUR. A LA SOCIÉTÉ D'ÉCONOMIE POLITIQUE, Paris, Guillaumin, 1892.)

moins cependant qu'on ne le pense; et en matière d'usure, il est certes curieux de constater sa législation et sa pratique. L'Angleterre est le pays de la coutume, de la tradition, et en s'en tenant, pour juger son régime, au texte de quelques lois écrites, on risque de se tromper gravement. Voyons où en est chez elle la question de l'usure (1).

Les ordonnances de *maximum* de l'ancien régime ont été supprimées, et toutes mesures contraires à l'usure ont été abolies par un *act* de 1854 proclamant la liberté du taux de l'intérêt (2). Voilà l'état législatif, et d'ailleurs en fait aussi, et en bien des matières assurément, s'est pratiquée d'une manière incontestable la liberté absolue des combinaisons économiques; mais l'Angleterre cependant, sans faire beaucoup de théorie, porte dans le fond de ses traditions, de ses coutumes et dans son bon sens pratique, des réserves inattendues. Sa législation sur bien des points était tempérée par sa coutume, et quand la liberté devint licence nuisible, on vit le bon sens pratique demander des restrictions, et les imposer parfois en dépit des théories régnantes. Il en fut ainsi non seulement dans des lois sur d'autres points étrangers à notre sujet actuel, comme le régime du travail, mais aussi en ce qui nous concerne, par la coutume même. Ce caractère coutumier du droit anglais rend plus difficile de le saisir exactement, il a des

(1) Sur l'ensemble : MR JUSTICE BYLE, *Usury* (1845). BELLOT and WILLIS, Barristers at law, *The law relating to unconscionable bargains with moneylenders*, London, 1897.

(2) Sur l'abolition, l'influence d'Adam Smith et de Bentham, BELLOT and WILLIS, pp. 28 et suiv.

surprises, et ce n'est qu'assez récemment qu'un peu plus de système — si peu encore — se met dans sa législation positive, faite surtout d'opportunité. Sans doute l'intérêt pratique en est souvent l'inspirateur, mais il a aussi ses limites, lui-même d'ailleurs en réclame pour pouvoir se perpétuer, et c'est ce qui fait que par double motif, théorique parfois, pratique surtout, le libetarisme anglais subit souvent des accrocs et en subit quelquefois d'assez graves. Plus graves apparaissent dans ces derniers temps, à ne voir que la loi, les pouvoirs réglementaires en matière d'industrie, les restrictions aux opérations des sociétés par le *Companies act* de 1900, et enfin aussi la loi contre les pratiques usuraires du 8 août 1900 dont nous allons dire un mot (1).

Il s'agit surtout, dans cette loi, du vieux prêt d'argent, du prêt de consommation, l'usure « vieux jeu ». La loi n'a pas l'envergure des mesures allemandes, mais elle porte atteinte directe à la liberté du commerce de l'argent : c'est un pas, et il est fait dans des conditions intéressantes pour l'étude même du tempérament anglais. La loi de 1900, bien que limitée dans son objet, n'est pas sans analogie avec celle d'Allemagne ; le procédé se ressemble, en ce que le juge dispose ici aussi d'un très large pouvoir d'appréciation.

La loi du 8 août 1900 concerne officiellement la situation des personnes qui exercent la profession de prêteurs d'argent (*carrying business as money-lenders*). Cette profession était le siège d'abus importants qui avaient déter-

(1) Traduction et notice développée, dans l'*Annuaire étranger de la Société de législation comparée de Paris*, par M. DE CUGIS, avocat.

miné une enquête parlementaire (1). Les grandes lignes d'un projet de loi furent élaborées et l'enquête porta à la fois sur les faits et sur le projet en question. L'enquête fut suggestive et instructive, et montra de sérieux abus. Il y en avait depuis longtemps d'ailleurs qui avaient suscité des protestations.

Comment réprimer? Fallait-il revenir à l'ancien système du taux maximum, abandonné en 1854, ou bien laisser au juge le soin d'apprécier les conditions du contrat.

Nous n'allons pas ici faire l'analyse des procédés divers auxquels ont recours les usuriers anglais, mais l'accord sur le remède s'est fait dans le second sens indiqué, celui de l'appréciation du juge. Certaines dispositions sont caractéristiques à cet égard; les faits abondent, mais la consultation la plus nette est celle, au point de vue juridique, de l'*Incorporated Law Society* (2).

Pour bien saisir le système de la loi de 1900, il faut remonter au système antérieur.

L'abolition des lois contre l'usure n'avait pas laissé les victimes de manœuvres coupables tout à fait sans défense; en cas de fraude, on pouvait recourir de ce chef et se faire rendre justice. L'abolition des lois sur l'usure n'avait pas eu pour résultat de supprimer tout recours; les contrats usuraires, les contrats trop onéreux pour l'une des parties, les affaires contraires à la conscience n'étaient pas absolument indemnes des répressions. Dans le droit anglais aussi il y a une règle supérieure, de conscience et

(1) *Report from the Select Committee on money-lending*. PROCÈS-VERBAUX IMPRIMÉS PAR ORDRE DE LA CHAMBRE DES COMMUNES du 29 juin 1898. Livre bleu.

(2) Livre bleu, Append. IV, p. 172.

d'honnêteté, qui pouvait amener la résiliation judiciaire de l'acte incriminé. Sans doute, il ne suffisait plus de franchir un *maximum* pour être justiciable, mais il y avait des abus qu'atteignait le principe supérieur de justice qui domine la loi elle-même. C'est ce qu'on appelait les affaires malhonnêtes, contraires à la conscience, *un-conscionable bargains*.

Dans quelle mesure ce principe était-il appliqué en Angleterre, c'est question délicate, à laquelle se réfère parfois l'enquête de 1898, et sur laquelle la jurisprudence doit surtout nous éclairer. Celle-ci est bien complexe, on le sait, dans ce pays; elle l'est surtout par suite de la distinction et de la coexistence anciennes des juridictions de *common law* et d'*equity* (1). La juridiction d'*equity* a une appréciation bien plus large des conditions de la fraude, et veille à ce que l'on ne puisse circonvenir malhonnêtement son co-contractant, même par des procédés qui paraîtraient légaux.

La juridiction de *droit commun* exige la preuve d'une fraude déterminée et positive, un acte prouvé de malhonnêteté *offensive*, suivant le mot d'un juriste (2). Il en résulte qu'en *common law* et surtout en *equity*, il y a sur ces applications de la théorie de la fraude, des jurisprudences très intéressantes.

Les affaires usuraires, *léonines*, peuvent donc tomber

(1) Sur la juridiction d'*equity*, que nous ne pouvons étudier ici, entre autres : COMTE DE FRANQUEVILLE, *Le système judiciaire de la Grande-Bretagne*, Paris, 1893. — Sur la portée de son rôle : F. LE PLAY et DELAIRE, *La Constitution de l'Angleterre*, Tours, 1875, t. II, p. 94.

(2) BELLOT and WILLIS, pp. 32 et suiv. — Livre bleu, p. 79, n° 1562.

sous le coup de cette doctrine, et il en est des applications qu'on a eu soin de réunir dans un recueil instructif.

La juridiction d'équité est ancienne, et sa jurisprudence n'a jamais fixé et ne pouvait fixer *jusqu'où elle irait* dans la répression de la fraude, car, dès qu'elle aurait *précisé* ses conditions d'admission de la fraude, celle-ci aurait trouvé moyen de les éluder.

Les affaires usuraires tombaient sous le coup de ce principe souverain qui exclut le bénéfice de la fraude. En 1875, cela fut jugé très nettement encore ; en termes remarquables, le juge Edw. Sullivan disait dans son jugement : « Il ne peut y avoir proposition plus absurde que de soutenir qu'un contrat usuraire doit être maintenu parce que les lois contre l'usure ont été abolies (1) » ; les raisons de l'enrayer reposent sur des bases plus profondes que ces lois. Un autre juge de la Cour de la Chancellerie (*equity*) déclare en 1880 qu'il n'y a pour lui aucun doute que les principes généraux de l'*equity* soumettent à sa juridiction et exigent la répression des *unfair and unconscionable bargains* conclues avec une personne que sa position rend trop faible pour résister à la rapacité et à l'avarice de ces opérations.

Sans doute, les juges de la *common law* appliquent aussi la règle de la *fraude*, mais avec plus de formalisme, et souvent les juges de la *common law* se voient, selon le mot d'un juge, comme prostitués en complices d'une

(1) B. a. W., App. : Digest of important cases, p. 84. — Id., p. 86, le juge Sir GEORGE JESSEL (1875) dit : « On a suggéré que par le rappel de ces lois, une affaire qui auparavant était *unreasonable* devenait *reasonable*... »

extorsion (1); les juges des hautes cours ont d'ailleurs plus d'une fois appliqué les règles d'équité dans leur juridiction de droit commun (2).

Les applications de l'*equity* ont eu un cas retentissant en un jugement célèbre de 1750, qualifié de *leading case*; elles se sont renouvelées depuis. Mais la compétence de l'*equity* est cependant une compétence spéciale et assez restreinte (3). Les principaux cas qu'elle a pu atteindre sont des prêts en vue de successions futures. Aussi, en somme, les applications paraissent rares. Mais il semblait que ces principes dussent inspirer le procédé à adopter pour réprimer tous les abus usuraires, en étendant les règles et la compétence des juridictions d'*equity*.

L'appréciation du juge, telle est la solution qui revient à chaque instant dans l'enquête de 1898, c'est celle que préconise la *Law Society*, et son rapport écrit, bien que succinct, est net et précis. Elle suggère, en application du principe, de permettre à tout juge, déclarant un contrat *unfair* ou un taux d'intérêt excessif, d'introduire un taux inférieur, ou d'autres conditions que les circonstances peuvent suggérer. C'est ce qu'a fait la loi nouvelle (4).

(1) B. a. W., Préface, p. viii, Mr Justin Byles.

(2) *Report of Law Society*. Livre bleu, p. 173.

(3) Actuellement elle est réglée par l'*act* du 13 août 1888 organique des *County-Courts*, et déterminant les matières où elles peuvent juger en *equity* (art. 67) pour les affaires qui sont de leur compétence.

(4) Des lois antérieures, mais insuffisantes, avaient réglé un des procédés les plus onéreux des usuriers, les *Bills of Sale*, sorte de clause de voie parée équivalant à un gage sans nantissement et encore à des taux très élevés. L'enquête en est remplie. Cf. Dr CUGIS, notes citées sur la loi de 1900, et sur les lois antérieures de 1878 et

La loi du 8 août 1900 vint donner à ce système son expression officielle : c'est l'extension de la juridiction d'*equity* et de son champ d'application, le droit donné au juge d'apprécier *ex aequo et bono* et de modifier même les termes d'un contrat qu'il estime usuraire ou lésion. Les explications qui précèdent feront bien juger de la signification de la loi dont nous reproduisons en note l'article fondamental (1).

1882 (à l'*Annuaire* de ces années, de la *Société de législation comparée de Paris*). Spécial aussi et très mal organisé est le régime du prêt sur gages, arrangé de telle façon qu'il aggrave plutôt la position des emprunteurs. Sur les *Pawnbrokers* (prêteurs sur gages) en Angleterre, cf. *La question du prêt sur gages*, recueil d'articles parus en Angleterre et en Amérique, commentés par S. LEQUESNE, Paris, 1896 (Dupont). — Cf. Public. de l'Office of Labour, Washington, n° 23.

(1) D'après la traduction de M. De Cugis :

ART. 1^{er}. 1^o Sur une demande formée devant un tribunal quelconque par un prêteur d'argent, soit en paiement d'argent prêté avant ou après l'entrée en vigueur de la présente loi, soit en exécution ou réalisation d'un contrat fait ou d'une garantie prise par lui relativement à de l'argent prêté avant ou après l'entrée en vigueur de la présente loi, — s'il est établi aux yeux du tribunal que les intérêts exigés sont excessifs eu égard à la somme réellement prêtée, ou que la somme portée à titre de déboursés, renseignements, clauses pénales, bonis, primes, renouvellements ou frais quelconques, est excessive, ou que, dans l'un ou l'autre cas, l'opération est onéreuse et lésion (*unconscionable*) ou de telle nature qu'une Cour d'équité refuserait de la sanctionner, le tribunal peut modifier les clauses et conditions de ladite opération et établir un compte entre le prêteur d'argent et la personne poursuivie. Le tribunal peut également, nonobstant toute déclaration, tout compte antérieur ou toute convention nouvelle prétendant clore les opérations antérieures et effectuer novation, établir le compte à nouveau, et décharger le défendeur du paiement de toute somme dépassant ce que le tribunal estimera devoir être raisonnablement dû en principal et intérêts, eu égard aux risques et aux circonstances de la cause. Si le débiteur a déjà remboursé ou s'est

Il est clair que l'importance de la loi de 1900 dépendra beaucoup de son application, mais la tradition des juridictions d'*equity* étant formée, on peut présumer qu'elle s'en inspirera (1), surtout sous l'impression des sentiments que soulèvent en Grande-Bretagne les pratiques des prêteurs d'argent, pratiques qui, sur un point spécial, celui des prêteurs sur gages, sont la cause d'une campagne plus vive encore (2), cette profession, réglementée en divers pays, bénéficiant encore ici d'une liberté imméritée et abusive.

La loi de 1900, on le voit, étend, mais en s'en référant aux traditions de l'*equity*, le système de l'estimation judiciaire que nous avons vu introduire dans le régime allemand. Celui-ci fut invoqué et son succès affirmé par un *solicitor* de Londres, qui dépose à l'enquête de 1898 (3) et se dit fort au courant des manœuvres des usuriers londoniens et autres dont il est grand adversaire.

Mais évidemment, encore une fois, la loi ne suffit pas,

engagé à rembourser au delà desdites limites raisonnables, le tribunal peut ordonner la restitution de l'excédent par le créancier, ou annuler en tout ou partie, refuser ou modifier toute garantie fournie ou toute convention faite relativement à de l'argent prêté par le prêteur d'argent. Si ledit prêteur s'est dessaisi de la garantie, le tribunal peut le condamner à indemniser l'emprunteur ou toute autre partie poursuivie.

(1) Que la jurisprudence s'en inspirera, c'est d'ailleurs la loi même, comme le prouve tout ce qui précède, et ce que confirme déjà une décision du Banc du Roi (1901). *Law Journal Kings Bench*, t. 70 (1901), p. 507. *Law Times*, t. 84, p. 694.

(2) LEQUESNE, *La question du prêt sur gages*, ouvrage cité plus haut. R. VERMAUT, *Les régies municipales en Angleterre*, Louvain, 1903, p. 141.

(3) Livre bleu, *Minutes of evidence*. G.-H. Lewis, n° 108, etc.

et dans la même enquête, il est intéressant d'en relever le témoignage, ainsi que les exemples de l'Allemagne et aussi de l'Irlande, pour prouver la nécessité, en réprimant le crédit véreux, de créer un crédit honnête, de faire l'éducation économique des populations; cela fut dit notamment par les témoins irlandais qui ont essayé d'appliquer à l'île verte le système Raiffeisen dont ils font grand éloge (1).

L'utilité de cette *éducation*, dont on sourit parfois, parce qu'on a abusé du mot, son utilité pratique est attestée par les faits, et la capacité des intéressés a été attestée de même surtout pour les populations rurales de divers pays.

IV.

On voit, par les considérations qui précèdent, que même là où les mesures législatives nouvelles se limitent au cas d'usure, les systèmes ont une portée plus large; il s'agit d'atteindre les actes qui, en certaines circonstances au moins, violent les règles de la justice, de l'égalité dans les contrats commutatifs, celles du juste prix, etc. Cette notion est donc susceptible d'une extension prévue en Allemagne, mais que la jurisprudence n'a pas encore poussée fort loin. Tous les contrats *léonins* (2) pourraient

(1) Livre bleu, Minutes of evidence. M. H. C. Plunkett, député de l'Irlande au Parlement, p. 99, n° 1909 et suiv. Il est président de l'Irish agricultural organisation Society.

(2) Tout le monde sait la portée de ce mot, que M. SALEILLE emploie à propos de l'article 138 allemand (*Bull. de la Société de législation comparée de Paris*, 1901, p. 235) et M. DE CUGIS à propos de la loi

être ainsi corrigés, vente comme prêt, société ou contrat de travail, en de multiples applications. Et s'il en est ainsi en matière civile, il en est de même, mais en bien moindre mesure, en matière répressive.

Jusqu'où peut aller ce système? Certes, il a pour lui des avantages théoriques qu'on a plus d'une fois déjà fait valoir; il consacre une équivalence des avantages des prestations comme principe, en permettant de juger cette équivalence d'après les cas particuliers. Pour bien remplir cette mission, il faut, on le reconnaît, une magistrature bien formée et bien préparée. Là est la réelle difficulté pratique, mais qui ne doit pas être considérée comme invincible; elle doit seulement faire procéder avec prudence, en tenant compte des milieux divers. Il ne faut pas exposer les contrats à l'instabilité d'une jurisprudence fantaisiste et compromettre ainsi de graves intérêts, mais limiter le droit judiciaire dans la mesure nécessaire, sans exclure la garantie nécessaire aussi de la protection des faibles dont on exploite la situation. La mesure est difficile à préciser, et la sagesse des juges allemands ou anglais (1) n'est peut-être pas aussi sûre partout; c'est la question de prudence qui déterminera le champ d'action qu'on leur laissera, les matières où on

anglaise (notice citée sur cette loi). Le terme *léonin*, on le sait, a une origine *littéraire*. Le Digeste l'emploie seulement à propos de *sociétés* (Ulpien, 29, 2 Pro Socio XVII, 2) où le gain serait pour l'un et la perte pour l'autre, rappelant le procédé du *lion* dans la fable de Phèdre, où il prend tout le produit de la chasse. Cf. VAN WETTER, *Les obligations en droit romain*, t. III, p. 84, note 25.

(1) Livre bleu, p. 2. Le sollicitor Lewis dit : « Her Majesty's Judges are the proper persons to do that, and would do it Stesnly, as it requires to be done. »

pourra y faire appel. Pour éviter qu'il n'y ait abus des plaideurs, tentés de chercher querelle à propos de lésions imaginaires, on pourrait rendre les charges plus onéreuses pour la partie qui succomberait en de telles instances.

Tout en reconnaissant la justesse de ces mesures de prudence, il ne faut pas davantage reculer devant des fantômes. Dans notre régime actuel déjà, le champ d'estimation du juge est si vaste, sans que l'ordre ou l'intérêt public en souffre essentiellement, en matière de contrats même, et surtout en matière de responsabilité et de dommages-intérêts, qu'on ne voit pas trop le danger d'une attribution, d'ailleurs sagement réglée, de la juridiction d'*equity*, quand des abus réels demandent à être sérieusement empêchés. Dans l'état d'esprit de bien des tribunaux de certains pays, peut-être risquerait-on même plutôt que ce droit demeurât à l'état de lettre morte, et le système d'*appréciation* du juge ne dispenserait jamais totalement des lois spéciales et précises. Il peut suffire pour le prêt, l'intérêt *usuel* étant en somme assez facile à constater, et le *maximum* absolu rencontrant de réelles objections pratiques; mais il ne suffira jamais pour tout, pas plus que les articles 1640 et suivants du Code Napoléon, 498-499 du Code pénal de 1867 n'ont suffi en Belgique à réprimer les falsifications, ni les principes généraux allemands à réprimer la concurrence déloyale (1). Il y a là d'ailleurs une situation locale, variant aussi avec les dispositions et la valeur des juges, et même l'action

(1) H. ROEREN, *Das Gesetz zur Bekämpfung des unlauteren Wettbewerbs*, Köln, p. 22.

du public. Les associations protectrices, *Schutz Vereine* et autres en Allemagne, nous l'avons dit, ont beaucoup contribué à l'efficacité des lois contre l'usure, la concurrence déloyale, etc. : c'est l'action de l'opinion publique; elle agit aussi sur les magistrats, qui cherchent à mieux apprécier des situations mal connues. Le danger de l'estimation peut résulter surtout de l'absence de critère sûr et reconnu, ou de la dépravation de ce critère lui-même. Le danger peut résulter encore d'une éducation insuffisante des juges, et tout le monde reconnaît qu'il faut pour ce rôle une magistrature plus judicieuse et plus distinguée.

Au surplus, nous nous bornons ici à indiquer un système qui a été surtout appliqué et s'est manifesté, non sans efficacité, en matière d'usure. Nous avons déjà signalé cette tendance en Allemagne et en Autriche, dans notre précédente étude, et constaté qu'elle avait été aussi adoptée, au moins en matière d'usure proprement dite, par certains cantons suisses (1); elle l'a été aussi en Suède (2). Nous venons de voir l'intéressant mouvement qui s'est développé encore en Allemagne, et qui s'est produit en Angleterre; il a gagné aussi des sympathies en Italie (3). Nous ne voulions que marquer à la fois deux faits : la conviction progressive qu'il faut réprimer l'usure et en revenir des errements de liberté absolue de

(1) Étude citée.

(2) Loi du 14 juin 1901. (Trad. DARESTE, in *Annuaire de la Société de législation comparée de Paris*.)

(3) Pour l'Italie : L. LUZZATI, *Cooperazione de credito. L'usura della Sicilia*, dans le bulletin : *Credito e Cooperazione*, organe des banques populaires d'Italie, numéro du 15 décembre 1900.

l'intérêt conventionnel ; puis la méthode employée pour y remédier.

Encore une fois, ne l'oublions pas, cette méthode n'est pas seulement répressive, au point de vue pénal et civil, elle comporte une action sociale vigoureuse armant les intéressés eux-mêmes contre l'usure, les prémunissant, les instruisant et les défendant par les associations de crédit qui sont en même temps des organisations protectrices.

Ce dernier point ne peut être perdu de vue, parce que l'usure, on le sait, est un délit subtil, protéiforme, qui est habile en l'art de tourner la loi. Le fait est largement connu de tous ceux qui ont même superficiellement étudié l'histoire de la question. Le juge, dans l'application, doit être très perspicace pour découvrir les manœuvres frauduleuses qui éludent les dispositions législatives. Il en était ainsi au moyen âge; et dans les temps modernes, on l'a encore constaté souvent. Il en est ainsi, malgré les lois similaires, dans certaines provinces d'Autriche. Dans la récente enquête anglaise, les magistrats l'ont signalé pour les gouvernements des Indes, où subsiste contre l'usure une vieille loi de Manou (1). Réagir contre l'usure n'est donc pas seulement une question *légale*, c'est une question *sociale*, où, comme pour toute autre, il faut le concours sagement combiné de

(1) Livre bleu, p. 177. Loi ou coutume dite *Dâm dupat*, entre Hindous, défendant que les intérêts accumulés payés en une fois puissent doubler la dette. — L'usure est la plaie saignante de Ceylan. (P. WALLYN, *Le paupérisme à Ceylan*, dans les MISSIONS BELGES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS. Bruxelles, octobre 1900, p. 363.)

toutes les initiatives, et leur utilité s'est démontrée puissante par les associations protectrices.

Cette protection doit être double ; elle l'a été : préventive et répressive. Préventive en rendant l'usure inutile, grâce à la constitution d'un crédit normal et honnête. Répressive en organisant la lutte contre l'usurier par une action corporative suppléant à la faiblesse et à la timidité de l'emprunteur.

Le système allemand contre l'usure, malgré ses défauts, tel qu'il est dans son ensemble, a donc réussi ; mais on ne peut perdre de vue qu'il s'agit de *l'ensemble*. En Angleterre, il est trop tôt pour juger les résultats. En Allemagne, ne l'oublions pas, il y a non seulement le principe général de l'article 138 du Code civil, mais la loi pénale de 1880-1895 et, enfin, l'action énergique et vigoureuse de l'initiative privée. C'est à ce multiple point de vue qu'il faut se placer pour l'apprécier.

Grâce à ces moyens, le fléau a reculé ; il faut s'en réjouir et continuer la lutte pour le bien de l'humanité.

ÉLECTIONS.

La Classe procède aux élections pour les places vacantes.
Ont été élus :

SECTION D'HISTOIRE ET DES LETTRES.

Correspondant :

J.-P. Waltzing, professeur à l'Université de Liège.

Associés :

Première place : Samuel-Adrien Naber, professeur émérite à l'Université d'Amsterdam ;

Deuxième place : Gabriel-J.-J. Monod, Maître de conférences d'histoire à l'École normale de Paris.

SECTION DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Première place : G. Toniolo, professeur à l'Université de Pise;

Deuxième place : Thomas-Erskine Holland, professeur à l'Université d'Oxford;

Troisième place : René Berthelot fils, professeur à l'Université de Bruxelles.

— La Classe procède à l'élection de sa Commission spéciale des finances pour 1904. Sont réélus : MM. Bormans, de Paepe, chev. Descamps, Giron et Lamy.



CLASSE DES BEAUX-ARTS.

Séance du 10 décembre 1903.

M. G. HUBERTI, directeur.

M. le chevalier EDM. MARCHAL, secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. le comte J. de Lalaing, *vice-directeur*; Th. Radoux, G. De Groot, Gustave Biot, H. Hymans, Th. Vinçotte, Max. Rooses, A. Hennebicq, Ch. Tardieu, J. Winders, Ém. Janlet, H. Maquet, C. Meunier, Ém. Mathieu, Edg. Tinel, Xav. Mellery, *membres*; Jan Blockx et Léon Frédéric, *correspondants*.

MM. G. Bordiau, membre titulaire, et L. Solvay, correspondant, motivent leur absence.

CORRESPONDANCE.

M. le Directeur adresse les remerciements de la Classe à M. le comte J. de Lalaing qui a bien voulu prendre la parole en son nom lors des funérailles de M. J. Stallaert qui ont eu lieu le 28 novembre.

Il propose en même temps l'impression du discours de M. de Lalaing dans le *Bulletin* de la séance. — Approuvé.

— MM. Léon Delcroix, à Bruxelles, et Victor Vreuls, de Verviers (celui-ci habitant Paris), se sont fait connaître comme étant les auteurs, le premier du quatuor : *Audaces fortuna juvat*, et le second du quatuor : *Ad alta*, auxquels la Classe a accordé une mention honorable, en partage, avec pour chacun d'eux une prime de 400 francs.

Discours prononcé aux funérailles de M. Stallaert; par
M. le comte J. de Lalaing, vice-directeur de la Classe
des beaux-arts.

MESSIEURS,

Il m'est échu le douloureux honneur de représenter ici la Classe des beaux-arts de l'Académie de Belgique, et d'apporter en son nom un dernier tribut d'estime, un dernier témoignage de fraternité au vétéran qui disparaît de parmi nous. Celui dont nous entourons aujourd'hui le cercueil a bien mérité de l'Académie. Il laisse nos rangs appauvris d'une personnalité agissante. Ce n'est pas seulement un soldat, mais un gradé qui nous quitte, un gradé dont les chevrons ont été vaillamment conquis dans le champ d'honneur qu'est la carrière des arts.

La marche des temps, l'évolution de toutes choses avaient fait de Stallaert le représentant presque unique de

la branche d'art dont le siècle passé s'honore : la peinture historique. Le gonfalonier était resté seul debout. Il est à peine nécessaire de vivre vieux pour voir non seulement sa génération, mais l'œuvre et la pensée dirigeante de sa génération remplacées par une orientation nouvelle et des hommes nouveaux. Il faut une constitution morale robuste pour supporter la solitude qui peu à peu entoure celui dont la foi fixée ailleurs se refuse à l'évolution.

Stallaert avait cette foi artistique qu'apporte la haute culture dirigée vers les études classiques. Il avait cette nostalgie du noble mythe grec qui rend indifférent à l'actualité pressante et mouvante.

Élevé dans le temple que Navez desservait, il était de cette génération de Lévites qui entretiennent vivante sur l'autel de l'antiquité la flamme sacrée du Beau. On comprend que l'immuable et le certain attire les hommes d'étude, que leurs sympathies se tournent vers ces régions sereines d'un passé respecté de tous, hors l'atteinte des vicissitudes et des orages de la vie moderne.

Stallaert a visé haut ; ses goûts l'ont porté vers la grande peinture dans sa forme plutôt décorative que purement picturale. La fresque, cette glorieuse importation que notre climat n'accepte qu'en protestant, il l'a pratiquée avec maîtrise. La Banque Nationale, le Palais du Comte de Flandre, l'escalier d'honneur du Musée, gardent le meilleur de son œuvre. Ce n'est pas ici le moment d'énumérer ses travaux ni de retracer sa carrière laborieuse et homogène récompensée par de nombreux

succès. C'est l'académicien que nous honorons aujourd'hui. La Classe des beaux-arts le compte depuis 1883 parmi ses élus. En 1894, il lui échoit de diriger ses travaux.

L'Académie des beaux-arts de Bruxelles a eu en lui un zélé et consciencieux professeur ; son horreur de la vulgarité de l'art facile faisait de lui un guide exigeant, mais ferme, pour les nombreuses générations qu'il a formées.

L'Académie de Belgique, où les hommes de la complexion morale de Stallaert trouvent tout naturellement une atmosphère sympathique, a vu s'en aller un à un, sans pouvoir les remplacer, les peintres d'histoire. Il semble que cette direction d'art ne corresponde plus aux aspirations du moment et que bientôt la peinture historique elle-même appartiendra à l'histoire.

Stallaert a eu assez de philosophie pour accepter sans amertume et sans pessimisme ces transformations et ces changements d'axe.

Fidèle jusqu'au bout à ses propres principes, il n'a pas cru devoir suivre les avatars du goût changeant ; mais si à la fin de sa carrière il habitait presque seul le Paradis de l'art que le siècle passé a vu naître, il n'a jamais été de ces contempteurs de l'effort moderne qui vouent aux gémonies toute autre croyance que la leur.

On a toujours peint, on peindra toujours et toujours autrement, puisqu'on pensera toujours autrement, mais l'historien d'art qui se donnera pour tâche de remémorer les facteurs de notre grandeur artistique dans

ce renouveau qui commença vers 1840 pour fournir la belle étape qui prend fin de nos jours, cet historien devra faire une part large et honorable à l'artiste de hautes visées que fut Joseph Stallaert.

PROGRAMME DU CONCOURS ANNUEL POUR 1906.

La Classe invite les Sections d'architecture et de musique à examiner les questions qui les concernent, restées sans réponses au concours de 1903 et qui pourraient être reportées au programme de 1906.

Les mêmes Sections sont chargées de présenter chacune un sujet d'art appliqué pour l'année 1906.

La Section des lettres et des sciences dans leurs rapports avec les beaux-arts complètera ce programme.

RAPPORTS.

Il est donné lecture des appréciations :

1° De MM. Mathieu, Tinel et Blockx sur le premier rapport (séjour à Paris) de M. Biarent, premier prix du grand concours de composition musicale de 1901 ;

2° De MM. Dillens, Rooses et Hymans sur le deuxième rapport de M. Franz Huygelen, premier prix du grand concours de sculpture de 1900.

Renvoi de ces appréciations à M. le Ministre de l'Agriculture pour être transmises aux intéressés.

— La Section de sculpture propose d'accepter le buste d'Alexandre Pinchart, exécuté en marbre par M. Weygers, pour la galerie des bustes des académiciens décédés.
— Adopté.

Communication de cette décision sera également donnée au même Ministre.

COMMUNICATION ET LECTURE.

La Classe décide l'impression des considérations de M. De Groot sur la question des bustes des académiciens décédés. Cette impression n'est faite qu'en vue d'aider l'Académie à résoudre cette question, laquelle est reportée à l'ordre du jour de la prochaine réunion.

ÉLECTIONS.

La Classe procède à l'élection de sa Commission spéciale des finances pour 1904 : MM. Huberti, Hymans,

Maquet et Robie sont réélus. M. Hennebicq remplacera M. Stallaert.

M. Hennebicq remplacera également M. Stallaert dans la Commission de réception des portraits des membres décédés.

COMITÉ SECRET.

La Classe arrête définitivement la liste des candidatures présentées pour les places vacantes.

OUVRAGES PRÉSENTES.

Beernaert (Aug.). Les États américains et la Conférence de La Haye. Bruxelles, 1903; extr. in-8° (12 p.).

— Le peintre Jean Van Eyck, varlet de chambre et ambassadeur du duc Philippe le Bon. Discours prononcé à l'assemblée générale de la Fédération archéologique et historique de Belgique, le 10 août 1902. Bruges, 1903; extr. in-8° (9 p.).

— Le bilan de la Belgique à la date de 1903. Conférence prononcée le 3 avril 1903, à l'École supérieure commerciale et consulaire de Mons. Mons, 1903; in-18 (17 p.).

De Greef (Guill.). Introduction à l'étude de l'économie sociale. Paris, 1903; extr. in-8° (39 p.).

Hymans et Delcroix (Alfred). Histoire parlementaire de la Belgique : session ordinaire de 1886-1887.

Simenon (G.). Le servage à l'abbaye de Saint-Trond. Bruxelles, 1903 ; extr. in-8° (36 p.).

Mertens (Charles) et Abbeloos (Théodore). Cinquante tableaux intuitifs d'éducation physique. Bruxelles, 1903 ; in-plano.

Nimal (H.). Autour de Villers. Le duc Henri et sa femme Sophie de Thuringe. Bruxelles, 1903 ; extr. in-8° (15 p.).

Waltzing (J.-P.). Inscriptions latines de la Belgique romaine. Louvain, 1903 ; extr. in-8° (15 p.).

— *Mélanges Boissier* : Minucius Felix et Platon. Paris, 1903 ; extrait in-8° (6 p.).

Faidier (Alfred). La liberté d'association et les sociétés secrètes. Discours. Liège, 1903 ; in-8° (52 p.).

Réclus (Élisée). Proposition de dresser une carte authentique des volcans. Bruxelles, 1903 ; in-8° (4 p.).

Grétry. OEuvres. XXX^e livraison : La Rosière de Salency, pastorale en trois actes, mêlée d'ariettes, 1903 ; in-4°. (Publiée par la Commission pour les œuvres des anciens musiciens.)

Hublard (Émile). Le séjour à Spa et à Chaudfontaine d'un officier français en 1748. Liège, 1902 ; in-8° (24 p.).

CHARLEROI. *Société paléontologique et archéologique*. Documents et rapports. Table des matières des 25 premiers volumes. Charleroi, 1902 ; in-8°.

LIÈGE. *Société des bibliophiles liégeois*. Bulletin, VI, 2^e fascicule, 1903.

MONS. *Cercle archéologique*. Annales, tome XXXII, 1903.

ALLEMAGNE.

Teixeira (F.-G.). Sur la convergence des formules d'interpolation de Lagrange, de Gauss, etc. Berlin, 1903; extr. in-4° (46 p.).

BERLIN. *Archaeologische Gesellschaft*. 63. Programm : Das Relief des Archelaos von Priene. 1903; in-4°.

FRANCE.

Rivière (Émile). Les parures en coquillages. Paris; extr. in-8° (3 p.).

— L'âge des sépultures de Beaulon (Allier). Paris, 1902; extr. in-8° (4 p.).

— Une lampe préhistorique en pierre, trouvée au Moustier (?) [Dordogne]. Paris, 1902; extr. in-8° (3 p.).

— Les haches polies des environs de Grasse (Alpes-Maritimes). Paris, 1902; extr. in-8° (2 p.).

— Grottes du Périgord. Paris, 1902; extr. in-8° (4 p.).

— Les parois gravées et peintes de la grotte de la Mouthe, formant de véritables panneaux décoratifs. Paris, 1903; extr. in-4° (3 p.).

— Les parois gravées et peintes de la grotte de la Mouthe (Dordogne). Paris, 1903; in-8° (27 p. et 2 pl.).

— The engraved pictures of the grotte of La Mouthe, Dordogne, France. Washington, 1902; in-8° (12 p.).

— Découverte d'une nécropole gallo-romaine à Paris. Paris, 1903; in-8° (17 p.).

Lazelle (H.-M.). Matière, Force et Esprit, ou évidence

scientifique d'une Intelligence suprême. Traduit de l'anglais par C. Moutonnier. Paris, 1902; in-18 (210 p.).

PARIS. *Société de l'histoire de France*. Lettres de Charles VIII, roi de France, tome IV (P. Pélicier), 1903.

— *Mémoires de Saint-Hilaire*, tome I^{er} (Léon Lecestre), 1903.

— *Journal de Clément de Fauquembergue*, tome I^{er}, 1903.

Reinach (Théodore). Jewish coins. Translated by Mary Hill, with an appendix by G. F. Hill, with illustrations. Londres, 1903 (xv-77 p.).

Predelli (Ricc.) e Sacerdoti (Adolfo). Gli statuti maritimi veneziani fino al 1255. Venise, 1903; in-8° (209 p.).

Garofalo (Pasquale). A la memoria del comm. Giovanni Mandarini. Naples, 1900; in-8° (4 p.).

La Bibliothèque de l'Académie a reçu, en outre, pendant l'année 1903, les Revues et les publications des Sociétés savantes qui suivent :

Anvers. *Académie royale d'archéologie*. — *Société royale de géographie*.

Bruges. *Société d'émulation*.

Bruxelles. *Analecta Bollandiana*. — *Bibliographie de la Belgique*. — *Commission royale d'histoire*. — *Commissions royales d'art et d'archéologie*. — *Institut des sciences sociales*.

— *Institut international de bibliographie.* — *Revue bibliographique belge.* — *Revue de Belgique.* — *Revue générale.*
— *Sociétés : d'archéologie, d'architecture, royale belge de géographie, de librairie, royale de numismatique.*

Enghien. *Cercle archéologique.*

Gand. *Koninklijke vlaamsche Academie.* — *Société d'histoire et d'archéologie.* — *Willemsfonds.*

Liège. *Institut archéologique.* — *Revue de l'instruction publique.* — *Wallonia.*

Louvain. *Le Musée belge.* — *Le Muséon.* — *Revue néoscholastique.* — *Revue d'histoire ecclésiastique.* — *Revue sociale catholique.* — *Bulletin bibliographique et pédagogique.*

Maredsous. *Abbaye.*

Namur. *Société archéologique.*

Saint-Nicolas. *Cercle archéologique du Pays de Waes.*

Termonde. *Cercle archéologique.*

Verviers. *Société d'archéologie et d'histoire.*

Berlin. *Gesellschaft für Erdkunde.* — *Verein für Geschichte der Mark Brandenburg.*

Budapest. *Statistisches Bureau.*

Gotha. *Geographische Anstalt.*

Leipzig. *Forschungen zur brandenburgischen und preussischen Geschichte.*

Albany. *University of the State of New York.*

Buenos-Ayres. *Bulletin mensuel de statistique municipale.*

Mexico. *Estadística general.*

Montevideo. *Direction générale de la statistique.*

New-York. *Geographical Society.*

Rio de Janeiro. *Instituto historico.* — *Sociedade de geographia.*

Washington. *Bureau of education.* — *Department of agriculture.* — *Historical Association.*

Abbeville. *Société d'émulation.*

Amiens. *Société des Antiquaires.*

Arras. *Commission des antiquités départementales.*

Caen. *Société des beaux-arts.*

Lille. *Société des architectes.*

Paris. *École des Chartes.* — *Journal des Savants.* — *Musée Guimet.* — *Le Polybiblion.* — *Revue des questions historiques.* — *Revue politique et littéraire.* — *Société de géographie.*

Saint-Omer. *Société des Antiquaires de la Morinie.*

Toulouse. *Société archéologique.*

Brisbane. *Royal geographical Society.*

Dublin. *Royal Irish Academy.*

Londres. *Royal Society of Antiquaries.* — *Royal Institute of British Architects.* — *Royal Geographical Society.* — *Numismatic Society.* — *Royal Statistical Society.*

Manchester. *Literary and Philosophical Society.*

Florence. *Biblioteca nazionale centrale.*

Modène. *R. Stazione agraria sperimentali.*

Palerme. *Circolo giuridico.*

Rome. *Reale Accademia dei Lincei.* — *Accademia pontificia de Nuovi Lincei.*

Harlem. *Musée Teyler.*

La Haye. *Instituut voor... volkenkunde.*

Leyde. *Maatschappij der Nederlandsche letterkunde.*

Ruremonde. *Genootschap van geschiedkundige wetenschappen.*

Utrecht. *Historisch Genootschap.*

Athènes. *Société littéraire « Le Parnasse ».*

Berne. *Le Droit d'auteur.*

Copenhague. *Société des Antiquaires.*

Genève. *Société de géographie.*

Luxembourg. *Verein für Geschichte.*

Madrid. *R. Academia de la historia. — Revista de archivos.*

Saint-Pétersbourg. *Société impériale de géographie.*

Stockholm. *Société des Antiquaires.*



TABLES ALPHABÉTIQUES

CLASSE DES LETTRES ET DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

ET

CLASSE DES BEAUX-ARTS

1903.

TABLE DES AUTEURS.

A

- | | |
|---|--|
| <p><i>Abbeloos (Th.)</i>. Prix De Keyn, 384; proclamé lauréat, 387; remet un exemplaire de son livre, 780.</p> <p><i>Académie de Stanislas, à Nancy</i>. Adresse le programme de ses concours pour 1904, 587.</p> <p><i>Académie des inscriptions et belles-lettres de l'Institut de France</i>. Remercie pour les condoléances au sujet de la mort de Gaston Paris, 222.</p> <p><i>Académie royale des sciences, des</i></p> | <p><i>lettres et des beaux-arts de Belgique</i>. Discours à la réception du Palais le premier jour de l'an; par Ed. Van Beneden, 1. — Adresse au Roi au sujet de la naissance de S. A. R. le prince Charles-Théodore de Belgique, 586.</p> <p><i>Acker (Ern.)</i>. Élu correspondant, 92; remercie, 158; accuse réception de son diplôme, 177.</p> <p><i>Anderson (J.-G.-C.)</i>. Hommage d'ouvrage, 515.</p> <p><i>Anonymes</i> (concours de la Classe des lettres, 1903.) Mémoires</p> |
|---|--|

- sur l'histoire des invasions en Belgique, etc. Rapports de MM. Kurth, Vanderkindere et De Smet, 232, 233. — Mémoires sur le système belge en matière de budget de l'État. Rapports de MM. Brants, Beernaert et Denis, 238, 242, 244.
- Arbois de Jubainville (M.-H. d')*. Remercie pour son élection et pour son diplôme d'associé, 9, 143. — Hommage d'ouvrage, 10.
- Asser (T.-M.-C.)*. Hommage d'ouvrage avec note (Redevoering van Z. K. H. den Hertog van Brabant), 322.
- Association artistique de Munich*. Organise une Exposition des beaux-arts (1^{er} juin au 31 octobre 1903), 159.
- Association internationale des Académies*. Réunion du Comité, à Londres, 19, 166. — Affiliation de la « British Academy », 9. — Règlement pour la publication de l'Encyclopédie de l'Islam, 9.
- B**
- Balch (Th.-Willing)*. Hommage d'ouvrage, 223.
- Bambeke (Ch. Van)*. Proclamé lauréat de la première période du Prix décennal des sciences zoologiques, 388.
- Beaumont de Noortvelde (R. de)*. Son manuscrit de concours reste la propriété de l'Académie, 145.
- Beernaert (A.)*. Hommage d'ouvrages, 781. — Rapport : voir *Anonymes ; Dubois (Ern.)*.
- Beets (N.)*. Décès, 202. Note biographique par P. Fredericq, 222.
- Beneden (Éd. Van)*. Discours prononcé au Palais à la réception du premier jour de l'an, 1.
- Berthelot (R.)*. Élu associé, 829.
- Biarent (Ad.)*. Premier rapport semestriel. Lecture des appréciations de MM. Mathieu, Tinel et Blockx, 834.
- Bibliotheca apostolica Vaticanae*. Ouvrages offerts, 145.
- Billia (L.-M.)*. Hommage d'ouvrage, 589.
- Biot (G.)*. Rapport : voir *Dieu (V.)*.
- Blockx (J.)*. Promu officier de l'Ordre de Léopold (félicitations), 216; remercie, 408. — Remet pour l'*Annuaire* sa notice sur Peter Benoit, 721. — Rapport : voir *Biarent (Ad.)*.
- Boisacq (Ém.)*. Mémoire couronné sur les résultats acquis dans le domaine de l'étymologie grecque depuis 1879. Rapports de MM. Willems, Lamy et F. Cumont, 268, 273, 275; proclamé lauréat, 387; remercie, 415.
- Bollati de Saint-Pierre (baron F.-E.)*. Décès, 415.
- Bonquet (H.)*. Modèle du buste de L.-G. de Koninck (accepté), 218.
- Bonduelle (A.-J.-P.)*. Deuxième rapport semestriel (Lecture des

- appréciations de MM. Winders, Bordiau et Maquet, 218; troisième et quatrième rapports semestriels (à l'examen), 85, 433. — Envoi réglementaire, 433; rapport de la Section d'architecture, 577.
- Bonmariage (A.).** Hommage d'ouvrage avec note par J. Leclercq (La Russie d'Europe), 167, 168.
- Borchgrave** (baron *Ém. de*). Note bibliographique : voir *Schlitter (Hanns)*.
- Bordiau (G.).** Rapport : voir *Bonduelle (A.-J.-P.)*.
- Bormans (Stan.).** Membre du jury pour les Prix De Keyn (XII^e concours, première période), 12. — Réélu membre de la Commission des finances, 829.
- Bosmans (H.).** Hommage d'ouvrage, 167.
- Bouché (B.).** Prix De Keyn, 384; proclamé lauréat, 387.
- Brants (V.).** Hommage d'ouvrage, 515. — Les formes actuelles de la lutte contre l'usure, 793. — Note bibliographique : voir *Lallemand (Léon)*. — Rapport : voir *Anonymes; Dubois (Ern.)*.
- C**
- Chauvin (V.).** Hommage d'ouvrage, 588.
- Cluysenaar (M^{me}).** Décès de son mari (remerciements pour les condoléances), 85.
- Cocchi (Igino).** Hommage d'ouvrage, avec note par G. Dewalque (Finlandia), 145.
- Collard (Ch.).** Second prix du grand concours de sculpture en 1903, 720; proclamé, 776.
- Collet (Octave).** Hommage d'ouvrages avec note par M. le chevalier Edm. Marchal (Le tabac... — L'étain... — Études pour une plantation d'arbres à caoutchouc. — Sur la gutta-percha commerciale), 588, 599.
- Comein (P.).** Chargé de faire le buste de J. Geefs, 85. — Voir *Geefs (G.)*.
- Criel (Ed.).** Mention honorable du grand concours de composition musicale de 1903, 752; proclamé, 776.
- Cumont (F.).** Remercie pour son élection de correspondant, 8. — La date où vivait l'astrologue Julien de Laodicée, 554. — Rapports : voir *Boisacy (Ém.)*; *Preud'homme (L.)*.
- D**
- Danse (Aug.).** Élu correspondant, 510; remercie, 576.
- Daresté (R.).** Hommage d'ouvrages, 10, 731.
- De Ceuleneer (A.).** Hommage d'ouvrage, 223.
- Deckers (Edw.).** Rapport sur son séjour à Londres (Lecture des appréciations de MM. Solvay, De Groot et Vinçotte), 160. —

- Avis de la Section de sculpture sur son envoi réglementaire, 577.
- Dejourny (M^{ce})*. Soumet à l'examen une étude sur le premier livre de la Politique d'Aristote, 416; lecture des rapports de MM. Mercier, Vanderkindere et Willems, 518.
- De Greef (G.)*. Remercie pour son élection de correspondant, 8. — Hommage d'ouvrages, 204, 731, 781, avec note par H. Denis (General structure of societies), 203.
- De Groot (G.)*. Correspondant de l'Académie des beaux-arts de l'Institut de France (félicitations), 177. — Considérations sur la question des bustes des académiciens décédés (lecture), 835. — Rapport : voir *Deckers (Edw.)*.
- de la Vallée Poussin (Louis)*. Hommage d'ouvrages, avec note par le comte Goblet d'Alviella (Mémoires sur les sources sacrées du bouddhisme), 467, 471.
- Delcroix (L.)*. Mention honorable en partage (concours pour un quatuor), 775.
- Delisle (Léopold)*. Son cinquantenaire d'Administrateur de la Bibliothèque nationale (Lettre de remerciements), 203.
- Delp (Jacques)*. Hommage d'ouvrage, 40.
- Delune (L.)*. Second prix du grand concours de composition musicale de 1903, 752; proclamé, 776.
- de Maere (M^{ce})*. Voir *Maere (de)*.
- Demarteau (Léon)* et *Fortin (Eug.)*. Hommage d'ouvrage avec note par le chevalier Edm. Marchal (Traité des pensions civiles, civiques, ecclésiastiques, militaires, etc.), 588, 598.
- Denis (H.)*. Donne sa démission de directeur pour 1903, 41. — Lecture sur le suicide (avec graphiques), 616. — Notes bibliographiques : voir *De Greef (G.)*; *Worms (R.)*. — Rapport : voir *Anonymes*; *Dubois (Ern.)*.
- de Paepe (Polyd.)*. Réçu membre de la Commission des finances, 829. — Rapport : voir *De Wulf (M^{ce})*.
- De Pauw (L.)*. Hommage d'ouvrage, 588.
- Descamps (Chev. Éd.)*. Remplit les fonctions de directeur en 1903, 42. — Directeur pour 1904, 41. — Félicitations à M. Marchal au sujet du cinquantenaire de son entrée à l'Académie, 142. — Hommage à la mémoire de J. Vuylsteke, 143. — Hommage d'ouvrage, avec note par J. Leclercq (L'Afrique nouvelle), 223, 225. — Le duc de Brabant au Sénat de Belgique. En souvenir du cinquantième anniversaire de l'entrée au Sénat de S. M. Léopold II (1853-1903), discours, 279. — Ministre d'État de l'État

- Indépendant du Congo (félicitations), 414. — Réélu membre de la Commission des finances, 829.
- Desmaze (Ch.)*. Décès, 415.
- De Smedt (Charles)*. Rapport : voir *Anonymes* (concours de la Classe des lettres, 1903).
- Dewalque (G.)*. Note bibliographique : voir *Cocchi (I.)*.
- De Wulf (M^{re})*. Mémoire couronné sur Godefroid de Fontaines. Rapports de MM. Monchamp, Mercier et P. de Paeppe, 251, 261, 268; proclamé lauréat, 387; remercie, 415.
- D'Hoodge (Amand)*. Hommage d'ouvrage, 204.
- Dieu (V.)*. Premier rapport avec trois dessins et gravure. Lecture des appréciations de MM. Biot, Lenain et Hymans, 493; deuxième et troisième rapports (à l'examen), 721.
- Dillens (Julien)*. Élu correspondant, 91; remercie, 158. — Rapports : voir *Huygelen (F.)*; *Nocquet (P.)*.
- d'Indy (Vincent)*. Assiste à la séance du 8 janvier 1903 (souhaits de bienvenue), 84.
- Discailles (Ern.)*. Rapport : voir *Hubert (Eug.)*.
- d'Olivecrona (Ch.)*. Hommage d'ouvrage, 588.
- Dubois (Ern.)*. Mémoire couronné sur le système belge en matière de budget de l'État. Rapports de MM. Brants, Beernaert et Denis, 238, 242, 244; proclamé lauréat, 386; remercie, 415.
- Dupuis (Alb.)*. Grand prix de composition musicale en 1903, 732; proclamé, 776. Exécution de sa cantate *La Chanson d'Halwijn*, 776.
- Duyse (Florim. van)*. Hommage d'ouvrage, avec note par MM. le chev. Marchal et F.-A. Gevaert (*Het oude nederlandse lied, deel I*), 409, 410. — Rapport : voir *Rasse (Fr.)*.
- E**
- Ehrle (Le R. P.)*. Hommage d'ouvrages, 145.
- Errera (Leo)*. Hommage d'ouvrage, 204.
- Even (Edouard Van)*. Manifestation en son honneur (cinquantenaire de ses fonctions d'archiviste). Motion par le chevalier Edm. Marchal, 577.
- Evrard (J.)*. Premier rapport (avec croquis) de sa quatrième année d'études comme premier prix d'architecture, 753.
- F**
- Faider (Alfr.)*. Hommage d'ouvrage, 781.
- Fédération archéologique et historique de Belgique*. XVII^e réunion à Dinant, 415.
- Fétis (Éd.)*. Réélu membre de

- la Commission administrative, 442.
- Fortin (Eug.)**. Voir *Demarteau (Léon)*.
- Foster (sir Michael)**. Voir *Association internationale des Académies*.
- Frédéric (Léon)**. Élu correspondant, 91; remercie, 158.
- Fredericq (L.)**. Membre du jury pour les Prix De Keyn (XII^e concours, première période), 42. Rapport, 380.
- Fredericq (P.)**. Membre du jury pour les Prix De Keyn (XII^e concours, première période), 42. — Délégué au Congrès des sciences historiques, à Rome, 466. — Notice sur Nicolas Beets, 224. — Deux sermons inédits de Jean du Fayt sur les Flagellants (5 octobre 1349) et sur le Grand Schisme d'Occident (1378), 688. — Supplément à sa notice sur Dominique Sleenckx (Voir *Annuaire de 1904*), 616. — Les conséquences de l'évangélisation par Rome et par Byzance sur le développement de la langue maternelle des peuples convertis, 738. — Notes bibliographiques : voir *Nijhoff (M.)*; *Hubert (Eug.)*. — Rapports : voir *Hubert (Eug.)*; *Sabbe (M^{re})*.

G

- Geefs (Georges)**. Chargé de faire le buste de son père J. Geefs, qui

- avait été d'abord commandé à M. Comein, 721.
- Gevaert (F.-A.)**. Hommage d'ouvrage, avec note bibliographique par le chev. Edm Marchal (Les problèmes musicaux d'Aristote), 86. — Remercie pour les condoléances au sujet de la mort de son fils, 407. — Note bibliographique, voir *Duyse (Florimond van)*.
- Gilis**. Chargé de faire le buste de N. De Keyser, 85; modèle en terre, 158; acceptation du modèle, 494; acceptation du marbre, 753.
- Giovanni (V. di)**. Décès, 514.
- Giron (A.)**. Premier président de la Cour de cassation (félicitations, 414. — Grand officier de l'Ordre de Léopold (félicitations), 586. — Réelu membre de la Commission des finances, 829.
- Gobert**. Adoption de son buste en marbre de J.-C. Houzeau, 753.
- Goblet d'Alviella (Comte Eug.)**. Propose que chaque Classe fasse un résumé de ses travaux, 402. — Hommage d'ouvrages, 446, 731. — Notes bibliographiques : voir *de la Vallée Poussin (Louis)*; *Zmigrodzki*. — Rapport : voir *Hubert (Eug.)*.
- Gossart (Ern.)**. Hommage d'ouvrage, 144.
- Guillaume (baron)**. Hommage d'ouvrages, 204, 588. L'Escaut de

puis 1830 (Note par le chevalier Edm. Marchal), 596

Gysen (*Ferd.*). Grand prix de sculpture en 1903, 720; proclamé, 776.

H

Hamy (*E.*). Hommage d'ouvrages, 204.

Hassan (*S. A. le prince Ibrahim*). Hommage d'ouvrage, 447.

Hennebicq (*A.*). Élu membre de la Commission chargée de la réception des portraits pour l'*Annuaire* et de la Commission des finances, 836. — Rapport : voir *Vloors* (*Em.*).

Henry (*L.*). Rapport : voir *Laminne* (*J.*).

Hessलगren (*Fr.*). Hommage d'ouvrage, 408.

Holland (*Thomas-Erskine*). Élu associé, 829.

Hoodge (*A. D'*). Voir *D'Hoodge*.

Hubert (*Eug.*). Histoire du protestantisme à Tournai et à Donlieu-Estaires (*Mémoires des savants étrangers*, in-4°, t. LXII. Avis de MM. P. Fredericq, Discailles et le comte Goblet d'Alviella sur des ajoutées à ce travail), 156. — Hommage d'ouvrage, avec note par P. Fredericq (*Bulletin historique de Belgique*), 416, 418. — Les États-Généraux des Provinces-Unies et les protestants du duché du Limbourg pendant la guerre de la succession d'Espagne. Étude d'histoire

politique et religieuse (à l'examen), 781.

Huberti (*G.*). Désigné pour faire partie du jury du grand concours de composition musicale de 1903, 442. — Hommage à la mémoire de J. Stallaert, 754. — La routine (discours), 757. — Réélu membre de la Commission des finances, 835. — Rapport : voir *Rasse* (*Fr.*).

Hublard (*Ém.*). Hommage d'ouvrage, 588, 781.

Huygelen (*Fr.*). Premier et deuxième rapports. Lecture des appréciations de MM. Dillens, Rooses, Hymans et Meunier, 493, 835.

Hymans (*H.*). L'Estampe de 1418 et la validité de sa date, 95. — Réélu membre de la Commission des finances, 835. — Rapports : voir *Dieu* (*V.*); *Huygelen* (*Fr.*).

I.

Indy (*Vincent d'*). Voir *d'Indy*.

J

Janssens (*L.*). Hommage d'ouvrage, avec note par D. Mercier (*Praelectiones de Deo uno*, etc.), 144, 147.

Jérôme (Étude sur *Saint*). Sa doctrine touchant l'inspiration des Livres saints, etc.; par Dom Léon Sanders (Note par T.-J. Lamy), 416.

Justi (*Carl*). Hommage d'ouvrage, 217.

K

Kurth (God.). Hommage d'ouvrages, 144. — Renier de Huy, auteur véritable des fonts baptismaux de Saint-Barthélemy de Liège et le prétendu Lambert Patras, 519. — Sur le nom de Lambert Patras, 734. — Notes bibliographiques : voir *Nève (J.)*; *Van den Gheyn (J.)*. — Rapport : voir *Anonymes* (Concours de la Classe des lettres, 1903).

L

Lagasse-de Locht (Ch.). Hommage d'ouvrages, 178, 217, 721.

Lalaing (comte J. de). Élu directeur pour 1904, 92. — Discours aux funérailles de J. Stallaert, 831. — Rapport : voir *Maeterlinck (L.)*.

Lallemand (Léon). Hommage d'ouvrage, avec note par V. Brants (Histoire de la charité, t. II), 587, 589.

Laloire (Ed.). Hommage d'ouvrage, 204.

Lameire (Irène). Hommage d'ouvrage, 205.

Laminne (J.). Hommage d'ouvrage, 416. — Les quatre éléments : le feu, l'air, l'eau et la terre. Histoire d'une hypothèse (*Mémoires* in-8°). Rapports de MM. Monchamp, Mercier et Henry, 601, 606, 610; remercie, 731.

Lamy (T.-J.). Hommage d'ou-

vrages, 167. — Commandeur de l'Ordre de Léopold (félicitations), 780. — Réélu membre de la Commission des finances, 829. — Notes bibliographiques : voir *Sanders (L.)*; *Université de Louvain* (Conférences d'histoire et de philologie). — Rapport : voir *Boisacq (Ém.)*.

Larroumet (L.-B.-G.-P.). Décès, 749.

Leclercq (J.). Hommage d'ouvrage, 587. — Notes bibliographiques : voir *Bonmariage (A.)*; *Descamps* (chev. Éd.); *Mees (J.)*.

Lefever (Ed.). Chargé de l'exécution du buste du baron J.-B. Nothomb, 8; modèle en terre accepté, 158, 218.

Lefèvre-Pontalis (Antonin). Décès, 222.

Lefèvre-Pontalis (M^{me} V^e). Remercie pour les condoléances exprimées et offre un exemplaire des discours aux funérailles de son mari, 414.

Lenain (Louis). Élu membre titulaire, 92; remercie, 158; approbation royale de son élection, 158. — Officier de l'Ordre de la Légion d'honneur (félicitations), 157. — Rapport : voir *Dieu (V.)*.

Lucchini (L.). Hommage d'ouvrages, 446.

M

Maere (M^{ce} de). Hommage d'ouvrage, 204.

Maeterlinck (L.). Justin Bellot.

- Un ymagier satirique inconnu du XV^e siècle. Rapports de MM. Rooses, Solvay et de La-ling, 433, 438, 441. — Hommage d'ouvrages, 478, 493.
- Mahaim (Ern.)**. Hommage d'ouvrage, 467.
- Mansion (P.)**. Président de l'Académie pour 1903, 6, 85.
- Maquet (J.)**. Réélu membre de la Commission des finances, 836. — Rapport : voir *Bonduelle*.
- Marchal (chev. Edm.)**. Cinquantenaire de son entrée au Secrétariat de l'Académie (Paroles prononcées par M. le chev. Descamps), 142. — Motion en l'honneur de M. van der Haeghen, secrétaire de la Commission de la *Biographie nationale*, 400. — La publication des œuvres de Grétry dans la collection des travaux des grands musiciens belges, 494. — Compte rendu de la manifestation en l'honneur d'Édouard Van Even, 577. — Hommage rendu à la mémoire de Th. Mommsen, 730. — Notes bibliographiques : voir *Collet (O.-J.-A.)*; *Demarteau (Léon)* et *Fortin (Eug.)*; *Duyse (Fl. van)*; *Gevaert (F.-A.)*; *Guillaume (baron)*; *Vollgraff (J.-C.)*; *Wotquenne (Alfr.)*.
- Marin (J.)**. Second prix du grand concours de sculpture de 1903, 720; proclamé, 776.
- Mathieu (Ém.)**. Désigné pour faire partie du jury du grand concours de composition musicale de 1903, 442. — Rapports : voir *Biarent (Ad.)*; *Rasse (Fr.)*.
- Mees (J.)**. Hommage d'ouvrage, avec note par J. Leclercq (Histoire de la découverte des îles Açores et de l'origine de leur dénomination d'îles Flaman-des), 205, 212.
- Mellery (X.)**. Élu membre titulaire, 510; approbation royale de son élection, 576; remercie, 576.
- Mercier (D.)**. Officier de l'Ordre de Léopold (félicitations), 780. — Note bibliographique : voir *Janssens (L.)*. — Rapports : voir *Defourny (M^{ce})*; *De Wulf (Maurice)*; *Laminne (J.)*.
- Mercken (Denis)**. Son manuscrit de concours reste la propriété de l'Académie, 145.
- Mertens (Ch.)**. Prix De Keyn, 384; proclamé lauréat, 387; remet un exemplaire de son ouvrage, 780.
- Mesdach de ter Kiele (Ch.)**. Réélu délégué auprès de la Commission administrative, 277.
- Meunier (C.)**. Rapport : voir *Huygelen (Fr.)*.
- Michel (Fr.-Ém.)**. Élu associé, 510; remercie pour son diplôme, 720.
- Ministre de l'Agriculture**. Envois d'ouvrages, 178, 415, 492, 587, 735.
- Ministre de la Justice**. Envois d'ouvrages, 204, 587.
- Ministre de l'Industrie et du Travail**. Envois d'ouvrages, 9, 415, 587.

Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique. Envois d'ouvrages, 9, 144, 223, 514, 586.

— Propositions relatives aux bustes des académiciens décédés, 721.

Ministre des Affaires étrangères.

Envoi d'ouvrages, 223.

Mommsen (Théod.). Décès (allocution de M. Marchal), 730.

Mommsen (Karl). Remercie pour les condoléances de l'Académie, 780.

Monchamp (G.). Cinq lettres formées adressées à Francon, évêque de Liège (texte et commentaires), 421. — Les deux derniers problèmes paléographiques du procès original de Galilée, 782. — Hommage d'ouvrage, 145. — Rapports : voir *De Wulf (M^{ee})*; *Laminne (J.)*.

Monod (G.-J.-J.). Élu associé, 829.

Moulaert (R.). Mention honorable au grand concours de composition musicale de 1903, 752; proclamé, 776.

Moutonmier (C.). Hommage d'ouvrage, 781.

Müntz (Ach.). Décès de son frère Eugène (remerciements pour les condoléances), 85.

N

Naber (Samuel-A.). Élu associé, 828.

Nadaillac (marquis de). Hommage d'ouvrage, 223.

Namur (A.). Chargé de faire le

buste de Mathieu Leclercq, 8; adoption du plâtre, 493; adoption du marbre, 753.

Neuberg (J.). Membre du jury pour les prix De Keyn (XII^e concours, première période), 12, 380.

Nève (J.). Hommage d'ouvrage, avec note par G. Kurth (Antoine de La Salle), 588, 590.

Nijhoff (Martinus). Hommage d'ouvrage, avec note par P. Fredericq (Gijsbert Karel van Hogendorp na 1813, deel III, 1825-1834), 223, 230.

Nimal (H.). Hommage d'ouvrage, 781.

Nocquet (P.). Buste en marbre (avis de la Section de sculpture), 218. — Rapport sur sa deuxième année d'études (lecture des appréciations de MM. Tardieu, Rooses et Dillens), 433.

Nys (Ern.). La notion et le rôle de l'Europe en droit international, 25.

O

Olivecrona (d'). Voir *d'Olivecrona*.

P

Paris (Gaston). Décès, 202, 222.

Parisot (R.). Remercie pour son élection et pour son diplôme d'associé, 9, 143.

Pascaud (H.). Hommage d'ouvrages, 446, 731.

Peborgh (J. Van). Prix en partage (concours d'architecture), 775.

Pety de Thozée (Ch.). Hommage d'ouvrages, 515, 589.

Pierpont (Éd. de). Prix Guinard (VII^e période), 203; proclamé lauréat, 388.

Pirenne (H.). Le privilège de Louis de Male pour la ville de Bruges, du mois de juin 1380, 13. — Élu membre titulaire, 277, 389; approbation royale de son élection, 414.

Preud'homme (L.). Troisième étude sur l'histoire du texte de Suétone *De Vita Caesarum (Mémoires in-8°, t. LXIII)*. Rapports de MM. Thomas, Willems et Cumont, 419, 421.

R

Radoux (Ch.). Second prix du grand concours de composition musicale en 1903, 752; proclamé, 776.

Radoux (Th.). Promu commandeur de l'Ordre de Léopold (félicitations), 216. — Proposition relative aux notices biographiques des académiciens décédés, 408, 443.

Rasse (Fr.). Rapport sur ses voyages en Allemagne et en Italie. Lecture des appréciations de MM. Huberti, Mathieu et van Duyse, 160.

Robie (J.). Réélu membre de la Commission des finances, 836.

Roozes (Max). Rapports : voir *Huygelen (Fr.)*; *Nocquet (P.)*; *Maeterlinck (L.)*.

S

Sabbe (M^{ce}). Mémoire couronné sur les œuvres de Michel de Swaen. Rapports de MM. P. Fredericq, Vercoullie et Stecher, 233, 235, 237; proclamé lauréat, 385.

Sanders (L.). Hommage d'ouvrage, avec note par T.-J. Lamy (Études sur saint Jérôme), 416.

Schlitter (Hanns). Hommage d'ouvrage avec note par le baron Em. de Borchgrave (Geheime Correspondenz Jozefs II mit seinem Minister in den österreichischen Niederlanden Ferdinand Grafen Trauttmansdorff), 515.

Simenon (G.). Hommage d'ouvrage, 781.

Smits (Eug.). Rapport. : voir *Vloors (Ém.)*, 176.

Solvay (Ern.), auteur du poème *La Chanson d'Halewyn*, 776. Rapports : voir *Deckers (Ed.)*; *Maeterlinck (L.)*.

Stallaert (J.). Rapport : voir *Vloors (Ém.)*. — Son décès (hommage à sa mémoire), 754. — Discours prononcé à ses funérailles; par le comte J. de Lalain, 831.

Stecher (J.). Rapport : voir *Sabbe (M^{ce})*.

Sterckx (R.). Prix De Keyn, (XII^e concours, première pé-

riode), 384; proclamé lauréat, 387; remercie, 415.

Stroobant (P.). Note sur la date où vivait Julien de Laodicée, 561.

— Voir *Cumont (Fr.)*.

Svendsen (J.-S.). Élu associé, 92; remercie pour son élection et pour son diplôme, 432.

Swyncop (P.). Avis de la Section de peinture sur son envoi réglementaire, 576; deuxième rapport semestriel (à l'examen), 722.

T

Tardieu (Ch.). Officier de la Légion d'honneur (félicitations), 157.

— Rapport : voir *Nocquet (P.)*.

Thomas (P.). Officier de l'Ordre de Léopold (félicitations), 780.

— Membre du jury pour les prix De Keyn (XII^e concours, première période, 12, 380. — Rapport : voir *Preud'homme (L.)*.

Tilly (J. De). Élu trésorier de l'Académie, 402.

Tinel (Edg.). Membre du jury du grand concours de composition musicale de 1903, 442. — Rapport : voir *Biarent (Ad.)*.

Toniolo (G.). Élu associé, 829.

U

Université de Louvain (Conférences d'histoire et de philologie).

— Hommage d'ouvrages, avec notes par T.-J. Lamy (Recueil des travaux des membres), 588, 593.

V

Van den Broeck (P.). Hommage d'ouvrage, 204.

Van den Gheyn (J.). Hommage d'ouvrage, avec note par G. Kurth (Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique, t. III : Théologie), 588, 591.

van der Haeghen (Ferd.). Offre un vase en argent à M. Léopold Delisle à l'occasion de son jubilé, 203. — Rapport sur les travaux de la Commission de la *Biographie nationale* (année 1902-1903), 394; remercié et félicité (motion de M. Marchal), 400.

Vanderkindere (L.). Exprime des regrets au sujet de la démission par M. Denis, de ses fonctions de directeur de la Classe des lettres pour 1903, 12. — Commandeur de l'Ordre de Léopold (félicitations), 780. — Rapports : voir *Anonymes* (concours de la Classe des lettres, 1903); *Defourny (M^{re})*.

Van der Smissen (Éd.). Hommage d'ouvrage, 204.

Vauthier (M.). Hommage d'ouvrage, 731. — Chevalier de l'Ordre de Léopold (félicitations), 780.

Vercamer (Em.). Hommage d'ouvrage, 731.

Vercoullie (J.). Remercie pour son élection de correspondant,

8. — Membre du jury pour les Prix De Keyn, 12; rapport, 380. — L'étymologie de Vlaming et Vlaanderen, 484. — Chevalier de l'Ordre de Léopold (félicitations), 780. — Rapport : voir *Sabbe* (M^{ce}).

Vierendeel (Arthur). Hommage d'ouvrage, 178.

Vinçotte (Th.). Rapport : *Deckers* (Edw.).

Vloors (Ém.). Rapport sur son séjour à Florence. Lecture des appréciations de MM. Stallaert, Hennebicq et Smits, 493.

Vollgraff (J.-C.). Hommage d'ouvrage, avec note bibliographique par M. le chev. Edm. Marchal (Les problèmes musicaux d'Aristote), 10, 86.

Vreuls (V.). Mention honorable en partage (concours de quatuors), 775, 831.

Vuyksteke (Julius). Décès (hommage rendu à sa mémoire, par le chev. Ed. Descamps), 143.

W

Waltzing (J.-P.). Hommage d'ouvrages, 416, 781. — Élu correspondant, 828.

Wasseige (R.). Prix en partage (concours d'architecture), 776.

Waxweiler (Em.). Remercie pour son élection de correspondant, 9.

Weygers. Chargé de faire le buste d'Alex. Pinchart, 85; adoption du modèle, 494;

adoption du marbre, 835.

Willems (Alphonse). Note sur les *Acharniens* d'Aristophane, 617.

— Notes supplémentaires sur les *Oiseaux* d'Aristophane, 654.

— Rapports : voir *Boisacq* (Ém.); *Preud'homme* (L.); *De-fourny* (M^{ce}), 207.

Willems (J.). Hommage d'ouvrage, 144.

Wilnotte (M.). Membre du jury pour les Prix De Keyn (XII^e concours, première période), 12, 380. — L'évolution du roman français aux environs de 1150, 323, 475.

Winders (J.). Rapport : voir *Bonduelle* (A.-J.-P.).

Worms (R.). Hommage d'ouvrages, avec notes par H. Denis (1^o Philosophie des sciences sociales. Objet des sciences morales; 2^o Annales de l'Institut international de sociologie, t. IX), 205, 209, 447, 587.

Wotquenne (Alfr.). Hommage d'ouvrage, avec note bibliographique par le chev. Edm. Marchal (Catalogue de la Bibliothèque du Conservatoire royal de Bruxelles : Annexe I. Libretti d'opéras et d'oratorios italiens du XVII^e siècle), 86, 89.

Z

Zmigrodzki (Michel). Hommage d'ouvrages, avec note par le comte Goblet d'Alviella (Revue des monuments archéologiques de la religion primitive), 214.

TABLE DES MATIÈRES.

A

Acharniens. Voir *Aristophane*.
Açores (Histoire de la découverte des îles) et de l'origine de leur dénomination d'îles Flamandes; par J. Mees (Note par J. Leclercq), 212.
Afrique (L') nouvelle; par le chev. Ed. Descamps (Note par J. Leclercq), 225. — Voir *Congo*.
Air (L'). Voir *Philosophie*.
An (*Nouvel*). Discours prononcé au Palais le 1^{er} janvier 1903; par Éd. Van Beneden, 1.
Anniversaires. Voir *Jubilés*.
Archéologie de la croix. Revue des monuments archéologiques de la religion primitive; par Zmigrodzki (Note par le comte Goblet d'Alviella), 214.
Aristophane (Note sur les *Acharniens* et notes supplémentaires sur les *Oiseaux* d'); par Alph. Willems, 617, 651.
Aristote (Les problèmes musicaux d'), par Fr. Gevaert et J.-C. Vollgraff (Note par le chev. Edm. Marchal), 86. — Étude sur le premier livre de la Politique d'Aristote; par M^{co} Defourny. Lecture des rapports de MM. Mercier, Vanderkindere et Willems, 518.

Association internationale des Académies. Affiliation de la « British Academy for the promotion of historical, philosophical studies », 9. — Règlement pour la publication de l'Encyclopédie de l'Islam, 9. — Réunion à Londres du Comité international, 9, 166.

Astrologie. Voir *Julien de Laodécée*.

B

Beaux-Arts. Voir *Bellot (Justin)*; *Concours (Grands)*. *Prix de Rome*; *Concours de la Classe des beaux-arts*; *Estampe*; *Exposition*; *Prix Godecharle*.

Belgique. Voir *Bibliographie*; *Brabant* (duc de); *Concours de la Classe des lettres, 1903* (Histoire des invasions en Belgique); *Hogendorp (G.-K. van)*.

Bellot (Justin). Un ymagier satirique inconnu du XV^e siècle; par L. Maeterlinck. Rapports de MM. Rooses, Solvay et le C^o J. de Lalaing, 433, 438, 442.

Bible. Voir *Évangélisation*; *Jérôme (Saint)*.

Bibliographie. Liste des travaux publiés par l'Académie de mai 1902 à mai 1903, 403. Propo-

- sition de M. le comte Goblet d'Alviella d'ajouter à cette liste un rapport succinct sur les travaux de chaque Classe, 402. — Bulletin historique de Belgique, 1899-1901; par Eug. Hubert (Note par P. Fredericq), 418. — Voir *Bibliothèque*.
- Bibliothèque du Conservatoire royal de Bruxelles*. Catalogue de la Bibliothèque, annexe I; par Alfr. Wotquenne (Note par le chev. Edm. Marchal), 89.
- Bibliothèque royale de Belgique*. Catalogue des manuscrits, tome III (Théologie); par J. Van den Gheyn (Note par G. Kurth), 391.
- Biographie*. Paroles prononcées à la mémoire : de J. Vuylsteke, par le chev. Ed. Descamps, 143; de Th. Mommsen, par le chev. Edm. Marchal, 730; de J. Stallaert, par G. Huberti, 754. — Beets (Nicolas); par P. Fredericq, 222. — Voir *Bellot (Justin)*; *Commission de la Biographie nationale*; *Concours de la Classe des lettres, 1903* (Godefroid de Fontaines, et Michel de Swaen); *Funérailles*; *Hogendorp (G.-K. van)*; *Julien de Laodicée*; *La Salle (Antoine de)*; *Notices biographiques pour l'Annuaire*; *Patras (Lambert)*; *Renier de Huy*.
- Bouddhisme*. « Authority of the Buddhist Agamas ». — Le bouddhisme d'après les sources brahmaniques. — La négation de l'âme et la doctrine de l'acte; par Louis de la Vallée Poussin (Note par le comte Goblet d'Alviella), 171.
- Brabant (Le duc de)* au Sénat de Belgique. En souvenir du cinquantième anniversaire de l'entrée au Sénat de S. M. Léopold II (1853-1903); par le chev. Ed. Descamps, 279. — Note complémentaire par M. Asser, 322.
- Bruges*. Voir *Louis de Male*.
- Budget de l'État* (système belge). Voir *Concours de la Classe des lettres, 1903*.
- Bustes des académiciens décédés*. Désignation des sculpteurs, 402. — M. Lefever exécutera le buste du baron J.-B. Nothomb, 8; acceptation du modèle, 218. — M. Namur celui de Mathieu Leclercq, 8; acceptation du modèle, 493; acceptation du buste en marbre, 753. — M. Gilis celui de M. De Keyser, 85; acceptation du modèle, 494; acceptation du buste en marbre, 753. — M. Comein celui de Joseph Geefs, 85; remplacé par M. G. Geefs, 721. — M. Weygers celui d'Alexandre Pinchart, 85; acceptation du modèle, 494; acceptation du marbre, 835. — M. Bonequet celui de L.-G. de Koninck (modèle accepté), 218. — M. Gobert celui de J.-C. Houzeau (acceptation du buste en marbre), 753. — Propositions soumises par M. le Ministre de l'Agriculture, 587, 721. — Considérations sur ces proposi-

tions ; lecture par M. De Groot, 835.

C

Caoutchouc (Études pour une plantation d'arbres à) ; par O.-J.-A. Collet (Note par le chev. Edm. Marchal), 599.

Chansons néerlandaises (Anciennes). Voir *Lied*.

Charité (Histoire de la), t. II ; par Léon Lallemand (Note par V. Brants), 589.

Charles-Théodore de Belgique (S. A. R. M^{re} le Prince). Sa naissance (Adresse au Roi), 586.

Chimie. Voir *Philosophie*.

Commission administrative. Délégués pour 1903-1904. MM. Mesdach de ter Kiele, 277 ; Fétis, 442.

Commission chargée d'éditer les travaux des grands musiciens belges. Livraisons des œuvres de Grétry, offertes par le Gouvernement, 492, 755. — La publication des œuvres de Grétry dans la collection des travaux des grands musiciens belges ; par le chev. Edm. Marchal, 494.

Commission chargée de la réception des portraits de l'Annuaire. M. Hennebicq élu membre, 836.

Commission de la Biographie nationale. Présentation du premier fascicule du tome XVII, 9. — Rapport sur les travaux pendant l'exercice 1902-1903 ;

par Ferd. van der Haeghen, secrétaire de la Commission, 391. — Hommage de reconnaissance à M. van der Haeghen (Motion de M. le chev. Marchal), 400.

Commission royale des anciennes lois et ordonnances de la Belgique. Ouvrage offert par M. le Ministre de la Justice, 204.

Commission royale des monuments. Hommage d'ouvrages, 178, 721.

Commission royale d'histoire. Liste des ouvrages déposés dans la Bibliothèque de l'Académie, 580.

Commissions spéciales des finances. Classe des lettres. Membres pour 1904, 829. — Classe des beaux-arts. Membres pour 1904, 835.

Concours. L'Académie de Stanislas adresse son programme, 587.

Concours de la Classe des beaux-arts :

1903. Programme, 179, 188.

ART APPLIQUÉ. *Musique*. Quatuors reçus, 577, 722. — Mention honorable en partage à MM. L. Delcroix et V. Vreuls, 775, 831. — *Architecture*. Projets reçus (Monument en l'honneur de l'Œuvre du Congo), 723. Prix partagé entre MM. R. Wasseige et J. Van Peborgh, 775.

1904. Programme, 181, 191.

1905. Programme, 184, 194.

Concours de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques.

1903. Mémoires sur l'histoire des invasions en Belgique. Rapport de MM. Kurth, Vanderkindere et De Smedt, 232, 233. — Mémoire couronné sur Michel de Swaen (étude littéraire et philologique), par M^{me} Sabbe. Rapports de MM. Paul Fredericq, Vereoullie et Stecher, 233, 235, 237. — Mémoires sur le système belge en matière de budget de l'État (M. Ern. Dubois, auteur du mémoire couronné). Rapports de MM. Brants, Beernaert et Denis, 238, 242, 244. — Mémoire couronné sur la vie, les œuvres et l'influence de Godefroid de Fontaines, par M. De Wulf. Rapports de MM. Monchamp, Mercier et de Paepe, 251, 260, 268; proclamation, 385; remerciements des lauréats, 415.

1904. Mémoires reçus et désignation des commissaires, 731.

1904, 1905, 1906. Programmes, 448, 450, 452, 462, 464, 466.

Concours (Grands). Prix de Rome :

ARCHITECTURE. 1899. Premier rapport (avec croquis) de la quatrième année d'études du lauréat J. Evrard (à l'examen), 753.

GRAVURE. 1901. Premier rapport (avec dessins et gra-

vure) de M. V. Dieu. Lecture des appréciations de MM. Biot, Lenain et Hymans, 493. — Deuxième et troisième rapports du même lauréat (à l'examen), 721.

MUSIQUE. 1899. Rapport de M. Fr. Rasse (voyages en Allemagne et en Italie). Lecture des appréciations de MM. Huberti, Mathieu et van Duyse, 160.

1901. Premier rapport de M. Biarent, lauréat. Lecture des appréciations de MM. Mathieu, Tinel et Blockx, 834.

1903. MM. Huberti, Mathieu et Tinel désignés pour faire partie du jury, 442. — Modifications au règlement en ce qui concerne le nombre des candidats à admettre à l'épreuve préparatoire, 492; arrêté ministériel adoptant ces modifications (voir art. 8 du règlement), 720. — Lauréats, 752; proclamés, 776. — Exécution de la cantate *La Chanson d'Halewyn*, poème de M. Ern. Solvay, musique de M. Albert Dupuis, premier prix, 776.

— Voir *Routine (La)*.

PEINTURE. 1898. Rapport semestriel (Florence), par Ein. Vloors. Lecture des appréciations de MM. Stallaert, Hennebicq et Smits, 493.

SCULPTURE. 1900. Premier rapport (Italie) du lauréat Fr. Huygelen. Lecture des appréciations de MM. Dillens, Rooses

et Meunier, 493. — Deuxième rapport du même lauréat. Lecture des appréciations de MM. Dillens, Rooses et Hymans, 835.

1903. Lauréats, 720; proclamés, 776.

Conférences d'histoire et de philologie de l'Université de Louvain (Recueil de travaux publiés par les membres des). Note par T.-J. Lamy, 593.

Congo (État indépendant du).

M. le chev. Descamps nommé Ministre d'État, 414. — Voir *Afrique nouvelle*; *Caoutchouc*; *Concours de la Classe des beaux-arts* (architecture, 1903) *Étain*; *Gutta-percha*; *Tabac*.

Congrès. XVII^e réunion à Dinant de la Fédération archéologique et historique de Belgique. 415.

Congrès international des actuels. Quatrième réunion à New-York, 446.

Congrès international des sciences historiques, à Rome. M. P. Fredericq délégué, 166. — Voir *Association*.

Cour de cassation de Belgique. M. Giron élu Premier président, 414.

Croix gammée. Voir *Archéologie*.

D

Deo uno (Praelectiones de). Voir *Philosophie*.

Dinanderie. Voir *Patras* et *Renier de Huy*.

Dons. Ouvrages imprimés : Anderson (J.-G.-C.), 515; d'Arbois de Jubainville (H.), 10; Asser (T.-M.-C.), 322; Balch (Th. Willing), 223; Beernaert (A.), 781; Bibliotheca apostolica Vaticanae, 145 Billia (L.-M.), 589; Bonmariage (A.), 167; Bosmans (H.), 167; Brants (V.), 515; Chauvin (V.), 588; Cocchi (I.), 145; Collet (O.), 588; Dareste (R.), 10, 731; De Ceuleneer (A.), 223; De Greef (G.), 204, 731, 781; de la Vallée Poussin (Louis), 167; Delp (J.), 10; Demarteau (L.), 588; De Pauw (L.), 588; Descamps (chev. Ed.), 223; D'Hoodge (A.), 204; d'Olivecrona (Ch.), 588; Duyse (Flor van), 403; Ehrle (le R. P.), 145; Errera (L.), 204; Faider (A.), 781; Fortin (Eug.), 588; Gevaert (F.-A.), 86; Goblet d'Alviella (comte Eug.), 446, 731; Gossart (Ern.), 144; Guillaume (baron), 204, 588; Hamy (E.), 204; Hassan (S. A. le prince Ibrahim), 447; Hesselgren (Fr.), 408; Hubert (Eug.), 416; Hublard (Em.), 588, 781; Janssens (L.), 144; Justi (C.), 217; Kurth (G.), 144; Lagasse-de Loch (Ch.), 178, 217, 721; Lallemand (Léon), 587; Laloire (Ed.), 204; Lameire (Irène), 205; Laminne (J.), 416; Lamy (T.-J.), 167; Leclercq (J.), 587; Lefèvre-Pontalis (M^{me} Veuve), 414; Lucchini (L.), 446; Maere (M. de), 204;

Maeterlinck (L.), 178, 493; **Mahaim (Ern.)**, 167. **Mees (J.)**, 205; **Ministre de l'Agriculture**, 178, 415, 492, 587, 755; **Ministre de l'Industrie et du Travail**, 9, 415, 587; **Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique**, 9, 144, 223, 514, 586; **Ministre de la Justice**, 204, 587; **Ministre des Affaires Étrangères**, 223; **Monchamp (G.)**, 145; **Mouton-nier (C.)**, 781; **Nadaillac (marquis de)**, 223; **Nève (J.)**, 588; **Nimal (H.)**, 781; **Nijhoff (M.)**, 223; **Pascaud (H.)**, 446, 731; **Pety de Thozée (Ch.)**, 515, 589; **Sanders (L.)**, 416; **Schlitter (Hans)**, 515; **Simenon (G.)**, 781; **Université de Louvain (Conférences d'histoire et de philologie)**, 588; **Van den Broeck (P.)**, 204; **Van den Gheyn (J.)**, 588; **Van der Smissen (Ed.)**, 204; **Vauthier (M.)**, 731; **Vercamer (Ern.)**, 731; **Vierendeel (A.)**, 178; **Vollgraff (J.-C.)**, 10; **Waltzing (J.-P.)**, 416, 781; **Willem (J.)**, 144; **Worms (B.)**, 205, 209, 447; **Wotquenne (Alfr.)**, 86; **Zmigrodzki (M.)**, 214.

Droit canon. Voir *Lettres formées*.

Droit international (La notion et le rôle de l'Europe en); par Ern. Nys, 25.

Du Fayt (Jean). Voir *Flagellants*.

E

Eau (L'). Voir *Philosophie*.

Économie sociale. Voir *Usure*.

Élections, Nominations.

ACADÉMIE. **M. Mansion** nommé président pour 1903, 6, 85. — **M. J. De Tilly** élu trésorier, 402.

CLASSE DES BEAUX-ARTS.

M. De Groot élu correspondant de l'Institut de France, 177.

1903 (janvier). **M. L. Lenain** élu membre titulaire, 92; approbation royale de son élection, 158; remerciements, 158. — **MM. L. Frederic, J. Dillens, Ern. Acker** élus correspondants, 91; remerciements, 158, 177. — **M. J.-S. Svendsen** élu associé, 92; remerciements, 432.

1903 (juillet). **M. Mellery** élu membre titulaire, 510; approbation royale de son élection, 576. — **M. Aug. Danse** élu correspondant, 510; **M. Fr. Michel** élu associé, 510. — Remerciements, 576, 720.

1904. **M. le comte J. de La-laing** élu directeur, 92.

CLASSE DES LETTRES ET DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. **M. Giron** élu premier président de la Cour de cassation et **M. le chev. Descamps** nommé Ministre d'État de l'État indépendant du Congo, 414.

1902 (décembre). Remerciements des élus, 9, 143.

1903. **M. Denis**, directeur, donne sa démission, 11. — Regrets exprimés, 12. — **M. le chev. Descamps** fait fonction de directeur pour 1903, 12.

1903 (mai). M. Pirenne élu membre titulaire, 277, 388; approbation royale de son élection, 414.

1903 (décembre). M. Waltzing élu correspondant. MM. Naber, Monod, Toniolo, Holland et R. Berthelot élus associés, 829.

1904. M. le chev. Ed. Descamps élu directeur, 41.

Éléments (Les quatre). Voir *Philosophie*.

Enseignement. Voir *Congrès*; *Prix De Keyn*; *Prix Lameere*; *Routine* (La).

Escout (L') depuis 1830; par le baron Guillaume (Note par le chev. Edm. Marchal), 596.

Estante (L') de 1418 et la validité de sa date; par H. Hymans, 93.

Etain (L'). Étude minière et politique sur les États fédérés malais; par O.-J.-A. Collet (Note par le chev. Edm. Marchal), 599.

Étymologie de Vlaming et Vlaanderen; par J. Vercoullie, 484.
— Voir *Prix Gantrelle*.

Europe. La notion et le rôle de l'Europe en droit international; par Ern. Nys, 25.

Évangélisation (Les conséquences de l') par Rome et par Byzance sur le développement de la langue maternelle des peuples convertis; par P. Fredericq, 738.

Évolution (L') du roman français. Voir *Roman*.

Exposition internationale des beaux-arts, à Munich, en 1903, 159.

F

Feu (Le). Voir *Philosophie*.

Finances. Voir *Budget*.

Finlandia. Ricordi et studi; par I. Cocchi (Note par G. Dewalque), 145.

Flagellants. Deux sermons inédits de Jean du Fayt sur les Flagellants (5 octobre 1349) et sur le Grand Schisme d'Occident (1378); par P. Fredericq, 688.

Fondations. Voir *Prix*.

Francon, évêque de Liège. Voir *Lettres formées*.

Funérailles. Discours aux funérailles de J. Stallaert, par le comte J. de Lalaing, 831.

G

Galilée (Les deux derniers problèmes paléographiques du procès original de); par G. Monchamp, 782.

Géographie. Voir *Açores* (Iles); *Afrique nouvelle* (L'); *Finlandia*; *Russie*.

Gravure. Voir *Concours* (Grands). *Prix de Rome*; *Estante*.

Grétry. La publication de ses œuvres dans la collection des travaux des grands musiciens belges; par le chev. Edm. Marchal, 494.

Gutta-percha commerciale (Étude

sur la); par O.-J.-A. Collet (Note par le chev. Edm. Marchal), 599.

H

Histoire. Voir *Archéologie*; *Bibliographie*; *Charité*; *Conférences*; *Évangélisation*; *Flagellants*; *Louis de Male*; *Patras* (Lambert); *Philosophie*; *Prix Lammeere*; *Protestantisme*; *Renier de Huy*; *Roman*.

Hogendorp (Gijsbert-Karel van) na 1813. Brieven en gedenkschriften: door M. H. graaf van Hogendorp, deel III, 1823-1834 (Note par P. Fredericq). 231.

Hygiène. Voir *Russie*.

I

Iconographie. Voir *Estampe*.

Islam (Encyclopédie de l'). Voir *Association internationale des Académies*.

J

Joseph II. Geheime Correspondenz Josefs II mit seinem Minister in den österreichischen Niederlanden Ferdinand Grafen Trauttmansdorff, 1787-1789; von Dr. Hanns Schlitter (Note par le baron de Borchgrave), 515.

Jubilés. Cinquantième anniversaire de l'entrée au Sénat de S. M. Léopold II (En souvenir

du); par le chev. Descamps, 279.

Cinquantenaire de M. le chev. Marchal (paroles prononcées par M. le chev. Descamps), 142.

Cinquantenaire de M. L. Delisle, comme administrateur de la Bibliothèque nationale de Paris (Remerciements adressés à l'Académie et à M. van der Haeghen), 203.

Cinquantenaire de M. Van Even comme archiviste de Louvain (Motion de M. le chev. Edm. Marchal), 577.

Julien de Laodicee (La date où vivait l'astrologue); par Franz Cumont, avec note de P. Stroobant. 554, 561.

L

La Salle (Antoine de), sa vie et ses ouvrages d'après des documents inédits; par J. Nève (Note par G. Kurth), 590.

Léopold II. En souvenir du cinquantième anniversaire de son entrée au Sénat de Belgique; par le chev. Ed. Descamps, 279.
— Adresse de félicitations de l'Académie au sujet de la naissance du Prince Charles-Théodore de Belgique, 586.

Lettres formées (Cinq) adressées à Francon, évêque de Liège; par G. Monchamp, 421.

Lied. Het oude Nederlandsche lied; door Fl. van Duyse (Note

par MM. le chev. Edm. Marchal et F. Gevaert, 409, 410.

Linguistique. Voir *Étymologie*, *Évangélisation*.

Louis de Male (Le privilège de) pour la ville de Bruges, du mois de juin 1380); par Henri Pirenne, 13.

M

Mines. Voir *Étain*.

Musique. Voir *Aristote*; *Concours de la Classe des beaux-arts*; *Concours* (Grands). *Prix de Rome*; *Grétry*; *Lied*; *Routine* (*La*).

N

Nécrologe. Beets (N.), 202; Bollati de Saint-Pierre (baron F.-E.), 415; Desmaze (Ch.), 415. Gevaert, fils (le Dr), 407; Giovanni (S. E. M^{re} V. di), 514; Larroumet (L.-B.-G.-P.), 719; Lefèvre-Pontalis (Antonin), 222; Mommsen (Th.), 730; Paris (Gaston), 202; Stallaert (Joseph), 754; Vuylsteke (Julius), 143.

Notices biographiques pour l'Annuaire. Appel aux membres qui ont accepté d'écrire des notices, 402. — Proposition de M. Th. Radoux, 408, 443. — M. Marchal présente l'*Annuaire* pour 1903 (félicitations aux graveurs), 144, 459. — M. P. Fredericq remet pour l'*Annuaire* de 1904 un supplément à sa notice sur

D. Sleeckx, 616. — M. J. Blockx remet sa notice sur Peter Benoit, 721.

O

Oiseaux. Voir *Aristophane*.

Ordre de la Légion d'honneur.

MM. Lenain et Tardieu promus officiers, 157.

Ordre de Léopold. M. Giron promu grand officier, 586. — MM. Th. Radoux, Lamy et Vanderkindere promus commandeurs (félicitations), 216, 780. — MM. Jan Blockx, Mercier et Thomas promus officiers (félicitations), 216, 780; remerciements de M. Jan Blockx, 408. — MM. Vercoullie et Vauthier nommés chevaliers, 780.

Ouvrages présentés. Janvier, 139; février, 161; mars, 198; avril, 219; mai, 411; juin, 443; juillet, 510; août, 579; octobre, 724; novembre, 777; décembre, 836.

P

Paléographie. Voir *Galilée*.

Patras (Lambert). (Note sur le nom de); par G. Kurth, 734. — Voir *Renier de Huy*.

Pays-Bas. Voir *Hogendorp* (van); *Joseph II*.

Pensions (Traité des); par MM. L. Demarteau et Eug. Fortin (Note par le chev. Edm. Marchal), 598.

Philologie. Troisième étude sur

l'histoire du texte de Suétone, *De vita Caesarum*; par L. Preud'homme (*Mémoires* in-8°, t. LXIII). Rapports de MM. Thomas, Willems et Cumont, 419, 421. — Voir *Aristophane*; *Aristote*; *Conférences*; *Prix Gantrelle*.

Philosophie. Les quatre éléments : le feu, l'air, l'eau et la terre; par le chanoine J. Laminne (*Mémoires* in-8°). Rapports de MM. Monchamp, Mercier et L. Henry, 601, 606, 610. — *Praelectiones* de Deo uno; par dom Laurent Janssens (Note par D. Mercier), 147. — Voir *Bouddhisme*; *Sociologie*.

Politique. Voir *Afrique nouvelle* (L'). *Aristote*; *Protestantisme*. *Privilège*. Voir *Louis de Male*.

Prix du Roi. Rapport du jury sur le concours de 1895 (exemplaire offert par M. le Ministre de l'Intérieur), 586.

Prix Bergmann. Nouveau règlement, 6. **1897-1907** (III^e période). Programme, 460.

Prix Adelson Castiau : **1902-1904** (VIII^e période). Programme, 458, 472.

Prix De Keyn :

1901-1902 (XII^e concours, première période). Membre du jury, 12; rapport par M. Vercoillie, 380; proclamation des résultats, 387. — MM. Mertens et Abbeloos, lauréats, remettent un exemplaire de leurs tableaux de gymnastique, 780.

1902-1903 (XII^e concours, seconde période). Programme, 457, 471.

Prix Joseph Gantrelle (philologie classique).

1901-1902 (VI^e période). Mémoire couronné sur les résultats acquis dans le domaine de l'étymologie grecque depuis 1879; par Em. Boisacq. Rapports de MM. Willems, Lamy, et Fr. Cumont, 268, 273, 275; proclamation, 387; remerciements, 415.

1903-1904 (VII^e période). Programme, 459, 473.

1905-1906 (VIII^e période). Programme, 459, 474.

Prix Godecharle :

ARCHITECTURE. 1900. Deuxième rapport de M. Bonduelle. Lecture des appréciations de MM. Winders, Bordiau et Maquet, 218. — Troisième et quatrième rapports du même lauréat (à l'examen), 85, 433. — Avis de la Section d'architecture sur son envoi réglementaire (Garde-Meuble et façade de l'église de la Madeleine, à Paris), 577.

PEINTURE. 1900. Envoi réglementaire de M. Swyncop (« Le repas chez Lévy »). Avis de la Section de peinture, 576. Second rapport du même lauréat (à l'examen), 722.

SCULPTURE. 1897. Dixième rapport (Londres); par M. Deckers. Lecture des appréciations

de MM. Solvay, De Groot et Vinçotte, 160. Envoi réglementaire du même lauréat (« Tête de Silène » et « Le Charmeur »). Avis de la Section de sculpture, 577.

1900. Envoi réglementaire (buste en marbre) de M. Nocquet. Avis de la Section de sculpture, 218. — Rapport du même lauréat (deuxième année d'études). Lecture des appréciations de MM. Tardieu, Roose et Dillens, 433.

Prix Guinard (VII^e période). M. Edouard de Pierpont lauréat, 203; proclamé, 388.

Prix Lameere (Enseignement de l'histoire par l'image). Autorisation royale d'accepter le don, 166.

1903-1908 (I^{re} période). Programme, 461.

Prix Émile de Laveleye : **1901-1906** (II^e période). Programme, 460, 474.

Prix de Saint-Genois : **1898-1907** (V^e période). Programme, 456, 470.

Prix de Stassart :

1895-1900-1904. HISTOIRE NATIONALE (VII^e période). Programme, 454, 469.

1899-1904. NOTICE SUR UN BELGE CÉLEBRE (IX^e période). Programme, 455, 469.

Prix Teirlinck : **1892-1896-1904** (IV^e période). Programme, 456, 471.

Prix quinquennal de littérature

française : **1898-1902** (XII^e période). Candidats pour le jury, 8, 13.

Prix décennal des sciences zoologiques (I^{re} période). M. Van Bambeke proclamé lauréat, 388.

Prix triennal de littérature dramatique en langue française : **1900-1902** (XV^e période). Candidats pour le jury, 8, 13.

Protestantisme. 1^o Notes et documents sur l'histoire du protestantisme à Tournai pendant le XVIII^e siècle; 2^o Le protestantisme à Donlieu-Estaires en 1730-1732; par Eug. Hubert (*Mém. des savants étrangers*, in-4^o, t. LXII). Avis sur des ajoutés à ce travail par MM. P. Fredericq, Discaillies et le comte Goblet d'Alviella, 156. — Les États-Généraux des Provinces-Unies et les protestants du duché de Limbourg pendant la guerre de la succession d'Espagne. Étude d'histoire politique et religieuse; par Eug. Hubert (à l'examen), 781.

R

Renier de Huy, auteur véritable des fonts baptismaux de Saint-Barthélemy de Liège et le prétendu Lambert Patras; par G. Kurth, 519. — Voir *Patras* (*Lambert*).

Roman français (L'évolution du aux environs de 1150; par

M. Wilmotte, 323; note additionnelle, 475.

Routine (La); discours par M. G. Huberti, 757.

Russie. La Russie d'Europe. Essai d'hygiène générale; par le Dr A. Bonmariage (Note par J. Leclercq), 168.

S

Saint Jérôme (Études sur). — Voir *Jérôme*.

Schisme (Le Grand) d'Occident (1378); par P. Fredericq, 688.

Sénat de Belgique. Voir *Brabant* (Le duc de).

Sermons (Deux) de du Fayt. — Voir *Flagellants*.

Sociologie. Introduction à la Sociologie; par G. de Greef (Note par H. Denis), 205. — Philosophie des sciences sociales. I. Objet des sciences morales; par R. Worms (Note par H. Denis), 209. — Annales de l'Institut international de sociologie, t. IX (Note par H. Denis), 447. — Voir *Usure*.

Suétone. DE VITA CÆSARUM. — Voir *Philologie*.

Suicide (Sur le); lecture par H. Denis, 616.

T

Tabac (Le). sa culture et son exploitation dans les contrées tropicales; par O.-J.-A. Collet (Note par le chev. Edm. Marchal), 599.

Terre (La). Voir *Philosophie*.

Théologie. Voir *Bibliothèque royale de Belgique*.

Trauttmansdorff (Ferdinand Grafen). Sa correspondance avec Joseph II. — Voir *Joseph II*.

U

Usure (Les formes actuelles de la lutte contre l'); par V. Brants 793.

V

Vlaanderen. Voir *Étymologie*.

Vlaming. Voir *Étymologie*.

Y

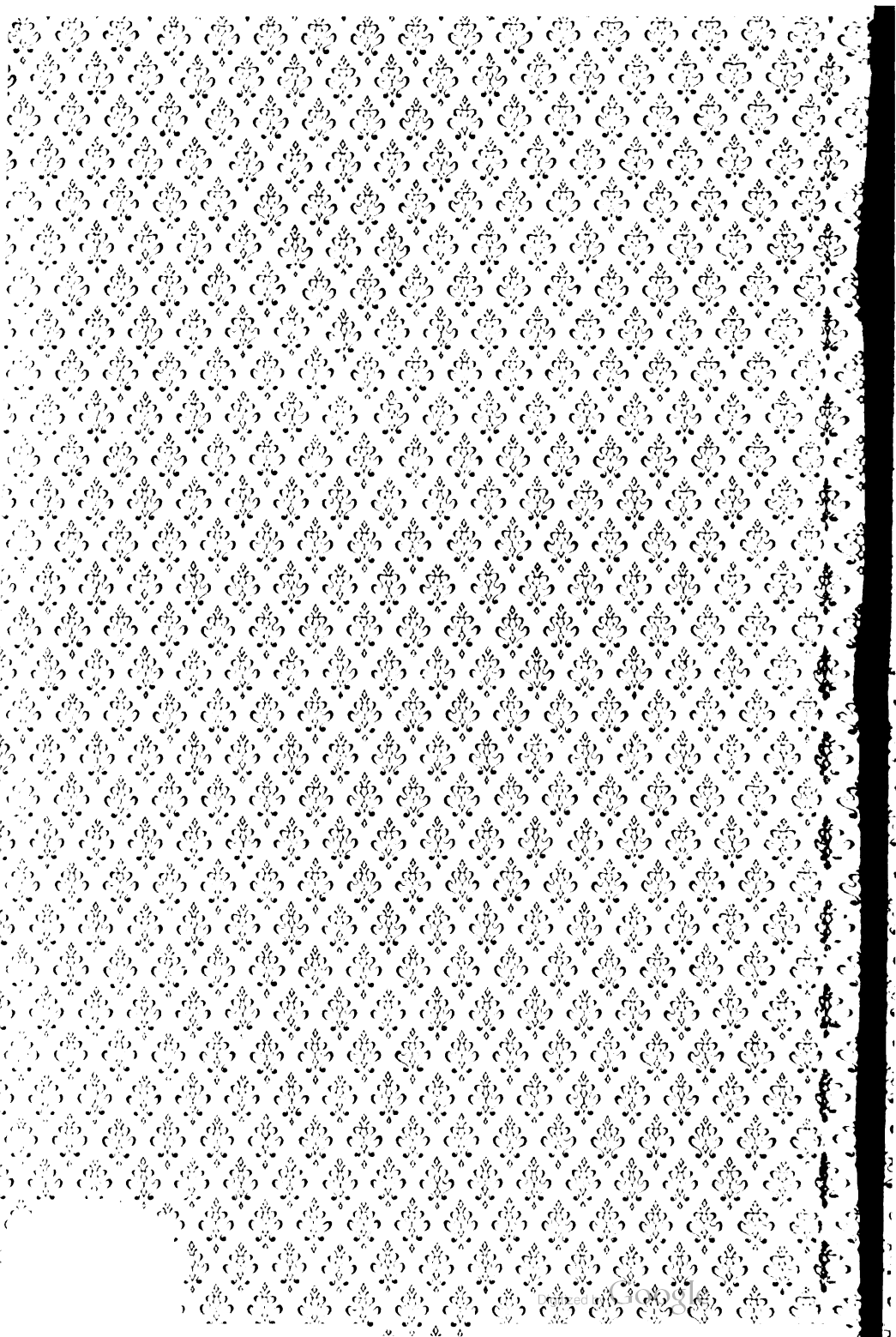
Ymagier. Voir *Bellot (Justin)*.

TABLE DES PLANCHE ET FIGURE.

HYMANS (H.). La Vierge et l'enfant Jésus entourés de quatre saintes (reproduction d'une estampe appartenant à la Bibliothèque	de Saint-Gall) (planche, 108. MONCHAMP (G.) Apostille (décalque) au dos d'une lettre de l'inquisi- teur de Florence (figure), 799.
---	--

ERRATA.

Page 577. M. Dubois. directeur de l'École de musique de Louvain, figurait dans la manifestation Van Even.	Page 775, ligne 13, il faut lire <i>Vreuls</i> au lieu de <i>Vleurs</i> .
---	--





UNIVERSITY OF MICHIGAN

3 9015 02240 3045

